Défense nationale | National Defence

À la hauteur du défi

Un recueil d'expériences vécues par les femmes au cours de la Deuxième Guerre mondiale

Canada

102-03193/

À la hauteur du défi

Un recueil d'expériences vécues par les femmes au cours de la Deuxième Guerre mondiale

Préparé par Lisa Banister

mars 2001

À titre de parrain, je suis très fier que cette importante anthologie
rende hommage à la courageuse participation
d'un grand nombre de femmes qui ont autrefois servi leur pays
et qu'elle nous permette de transmettre
cet imposant héritage aux générations à venir.

Alan Williams
Sous-ministre adjoint (Matériel)
Ministère de la Défense nationale
CANADA

Avertissement

Les croyances et les opinions exprimées dans ce livre ne sont pas nécessairement celles du ministère de la Défense nationale. Avant que ce livre ne soit publié, tous les efforts raisonnables ont été déployés afin que le contenu du texte associé à une collaboratrice soit approuvé par celle-ci.

Table des matières

Remerciements iii
Avant-propos vii
Introduction ix
Isabel 'Peggy' Porter – née Davis 1
Sally Gouin – née Coyne 11
Jacqueline LaPlante – née Ducharme 19
Mary Saunders – née Carry 31
Halina Sawicki-Tarkowska 47
Eleanore Coburn – née Boak 59
Joan 'Tommy' Voller – née Thompson 67
Ruth Stuart – née Ralston 75
Dorothy Lutz 91
Lieutenant-Colonel Harriet Sloan 97
Barbara Power – née Good 113
Jean Nixon 123
Lillabelle Roe 135
Nano Pennefather-McConnell 139
Elizabeth Neve – née Hunt 155
Galerie de photos n° 1 166
Mabel Patterson, Médaille de l'Empire britannique 171
Lillian Baggett – née Stairs 175
Lorna Cooney – née Stanger 183
Olive Renaud – née Villeneuve 193
Ruth Gray – née Biggs 199
Olive Woollard – née Kirby 209
Freda 'Freddie' Little – née Mayers 213
Alison MacKenzie – née Sparks, autrefois Tucker 217
Doris Catherine Harper – née Cale 229
Mabel Anne 'Nan' Beck – née Morriss 239
Norma J. Mosher – née Millett 255
Eva Konopacki 261

Lou Marr – née Pound 301
Pearl Bordts – née Klenman 309
Edna Drummond – née Dunlop 323
Janet Garvin – née Watt 331
Thérèse 'Terry' Forsyth – née Hebert 341
Barbara Morton – née Boose 349
Reta M. Gudbranson – née Moore 355
Jessie Currie 365
Beatrice 'Trix' Geary – née Schreiber 371
Jeanne Walters – née Melymick 379
Phoebe Magee – née Freeman 387
Irene Pidgeon – née Armstrong 397
Alena Langlois – née Hayes 401
Galerie de photos n° 2 408
Marcella Menard – née Graff 413
Phyllis Barron – née Holmes 425
Nellie Ross 437
Elizabeth Victoria 'Vicki' La Prairie – née Wickham 457
Céline Vigneault – née Lessard 469
Cathryne 'Kay' Armstrong – née Blackley 473
Goldie Smith – née Lloyd 489
Eleanor Ann Carroll – née Grattan 495
Jessie Jack – née Hughes 499
Marjorie Adams – née Davis 507
Tish Herbert – née Manley 519
Nancy Lee Tegart – née Lee 539
Beverly von Baeyer – née Robinson 549
Jeanne Bouchard 575
Mary Wallace Whatley 585
Anonyme 599
Message de l'Organisation Consultative des Femmes de la Défense 609
Glossaire 615

Remerciements

J'ai toujours été fascinée par les histoires que me racontait ma grand-tante, Mary Attree, (qui était diététicienne auprès du Corps de santé royal canadien durant la Deuxième Guerre mondiale), et comme les vétérans de cette guerre ne sont plus très jeunes, j'ai senti le besoin de réaliser une anthologie, un document relatant les expériences de vie et les réalisations de ces femmes. Je travaille actuellement pour le Directeur – Ressources humaines (Groupe des matériels) et j'étais à cette époque stagiaire auprès de CareerEdge, le Programme de stages pour les jeunes dans le secteur public.

Le chef d'état-major du sous-ministre adjoint (Matériels) a autorisé et financé le projet, qui est devenu une initiative ministérielle visant à honorer les quelque 45 000 femmes civiles et militaires qui ont servi durant la Deuxième Guerre mondiale. Le projet permet aussi d'en apprendre plus sur la participation des femmes aux activités militaires au fil des décennies. En soulignant le rôle important qu'ont joué les femmes au sein des FC et du MDN, le projet contribue à l'atteinte d'un de nos principaux objectifs puisqu'il encourage le recrutement et le maintien de l'effectif féminin, civil et militaire, au sein du MDN.

Au fur et à mesure que l'anthologie prenait forme, le capc Karen Davis du Chef d'état-major de la Force aérienne a eu l'idée d'organiser un dîner commémoratif et DRHGM a décidé de passer aux actes. Le 26 octobre 1999, plus de cinquante-cinq ans après la Deuxième Guerre mondiale, 70 femmes ayant servi durant cette guerre se sont réunies, en compagnie d'autres femmes civiles et militaires toujours actives, au mess des adjudants et des sergents à Ottawa pour participer à un dîner commémoratif célébrant le Mois de l'histoire des femmes.

Les trois services canadiens étaient représentés au dîner, de même que de nombreuses organisations, y compris : l'Aviation royale du Canada, la division féminine (SF ARC), le Service féminin de l'armée canadienne (CWACs), le Service féminin de la Marine royale du Canada (WRCNS) et le Service féminin de la Marine royale (WRNS),

la Croix-Rouge, l'association des *Nursing Sisters*, l'association Polish Combatants, le *British Auxiliary Fire Brigade*, les *Civilian War Industry Workers* (Grande-Bretagne et Canada), le *Women's Voluntary Service* (Colombie-Britannique), *Women's Land Army*, l'ambulance St-Jean et la Croix-Rouge.

Bon nombre de leurs récits sont très détaillés et atteignent un degré de réalisme incroyable. Bien qu'il soit pénible pour certaines de se remémorer certains souvenirs, les femmes vétérans ont pris plaisir à partager une partie de ce qu'elles ont vécu durant la guerre. Pour certaines, les années passées à appuyer l'effort de guerre comptent parmi les meilleures de leurs vies. Pour d'autres, l'expérience n'a pas été satisfaisante. Toutefois, toutes les femmes qui ont participé au dîner semblaient ravies de discuter de leurs expériences et de l'incidence que celle-ci a eu sur leurs vies. Bon nombre d'entre elles ont apporté leur vieil album de photos et ont fièrement relaté de savoureuses anecdotes à un auditoire enjoué. Le dîner constituait surtout une belle occasion pour les femmes d'aujourd'hui de prendre connaissance, de la bouche même de celles qui l'ont vécu, des défis auxquels les femmes vétérans ont dû faire face. Ce fut aussi une occasion de discuter de l'influence qu'elles ont eu sur le rôle que jouent aujourd'hui les femmes dans les FC et en milieu de travail.

On retrouvait au nombre des conférencières invitées la bgén (à la retraite) Sheila Hellstrom, la capv Judy Harper et Jack Granatstein, historien et ancien directeur du musée national de la guerre. La bgén (à la retraite) Hellstrom a vanté les mérites de ces pionnières qui ont montré la voie de l'avenir aux femmes faisant partie des Forces canadiennes. « Leurs récits sont significatifs et serviront de modèles lorsque viendra le temps de relater les récits des femmes qui suivront leurs traces » a-t-elle déclaré.

La capv Harper a mentionné que « les femmes travaillent toujours comme gardiennes de la paix dans de nombreuses régions du monde. Elles poursuivent fièrement la tradition qu'elles ont hérité des femmes courageuses et dévouées qui ont servi avant elles. »

Ces femmes ont joué un rôle important durant la guerre et c'est avec plaisir que nous les honorons par le biais de cette anthologie.

Je tiens à remercier ma guide et directrice, Louise Teckles, Ressources humaines (Groupe des matériels), qui a appuyé ce projet avec enthousiasme. J'aimerais remercier les autres collaborateurs qui ont participé au projet :

Michel Guibord, la capt Barb Masse, Liette Newman, Isabelle Casey, Charmion Chaplin-Thomas, l'adjum Jerry Loubert, Dan Tiffin, Tom Iannella, Chantal Lalonde, Margory Trenholme, Helen Flynn, la ltv Cathy Timms, maj Mike MacPherson, Beverly Covington, Kay McIlravey, Kathleen Allan, Delma Capton, M^me^ Burchett, Dorcas Cuthbert, Marie-Rose Alarie Rivest, Geraldine Grenier, Elsa Lessard, Della Sprague, Freda Dougherty, Helen LeBrun, Alma McCaffrey, Edith McLean, Jessica Swail, Mary MacDonald, Mary Attree, Helen Mary Wolchuk, Muriel McAlister, Clement Lachance.

Lisa Banister

Avant-propos

Cette anthologie recueille les histoires de cinquante-cinq femmes qui racontent leurs expériences de la Deuxième Guerre mondiale. Elle a le dessein très louable d'honorer ces femmes et leur contribution à la victoire ultérieure des alliés.

Certaines sont des histoires de péril et d'actes de courage, de misère et d'adaptation, de défis et de découvertes. D'autres décrivent des exploits plus modestes, des anecdotes amusantes ou des récits personnels qui sont parfois carrément gênants. La majorité de ces femmes étaient très jeunes lorsque la guerre a éclaté. Elles ont conservé de vifs souvenirs de la crise économique qui a précédé ce conflit et ont accueilli volontiers l'occasion de contribuer aux efforts de guerre. La plupart d'entre elles ont servi au sein d'une des Forces canadiennes alors que d'autres se sont livrées à des tâches civiles ou se sont consacrées à des œuvres bénévoles. Leurs expériences de la guerre leur ont été formatrices et ont transformé leur vie.

Cependant, comme le laisse entendre l'éminente historienne Ruth Roach Pierson, un nombre d'anecdotes confirment qu'à la fin de la guerre, les femmes étaient appelées à retourner à leurs rôles traditionnels et se trouvaient donc privées des occasions de contribuer plus pleinement à la société. Jeanne Bouchard et Nellie Ross ont été enchantées de leur participation aux activités militaires; c'est avec regret qu'elles ont vu venir la fin de leur service. Quant à Lorna Cooney, elle n'a pu poursuivre sa carrière de photojournaliste. Bon nombre des personnes qui ont contribué à cette anthologie soutiennent que le mouvement féministe découle des expériences de guerre et des limites imposées sur les activités d'après-guerre de ces femmes. Malgré les rêves non réalisés cependant, bon nombre de femmes, les infirmières par exemple, ont tout de même réussi à poursuivre leur service militaire. D'autres se sont mises à élever une famille ou à entreprendre une carrière civile. Elles en ont retiré beaucoup de satisfaction. En somme, cette anthologie met l'accent sur les succès de ces femmes et, si quelques-unes d'entre elles ont connu des expériences destructrices telles le viol ou l'agression, elles n'en font pas mention ici. Toutefois,

on fait allusion aux difficultés des femmes devenues enceintes à ce moment où la société, et le monde militaire, leur offraient peu de soutien. Enfin, un des éléments communs de ces récits est celui de la tristesse extrême qui a affligé celles qui ont perdu des membres de leurs familles ou des amis au cours de ce conflit. Presque toutes ces femmes ont connu le deuil.

On y trouve, en outre, l'histoire de Eva Konopacki qui, servant dans le maquis polonais, a été capturée par les Allemands. Pour elle par conséquent, la fin de la guerre fut une véritable « Libération », et son histoire nous rappelle les rigueurs de la vie et l'oppression qui n'étaient que trop réelles pour les habitants de l'Europe de l'Est à l'époque. Elle sert surtout à souligner les dangers graves et les difficultés qui résultent de la guerre. Ici, le lecteur pourra apprécier les sacrifices exigés d'un grand nombre de personnes à ce moment de l'histoire. Ceux d'entre nous qui ne sont nés qu'après la guerre pourront difficilement s'imaginer de tels événements, et moins encore s'en souvenir.

Ce recueil n'est pas un récit historique; il ne prétend pas fournir les faits et comptes rendus des événements de cette époque. Par contre, il remémore des incidents et des impressions et, de ce fait, est empreint des vertus et des faiblesses que peuvent contenir des souvenirs personnels d'une période révolue. Le lecteur sera bien avisé de prendre le temps de savourer chacune de ces histoires individuellement, de n'en lire qu'une ou deux à la fois afin d'apprécier chacune pleinement. Pour ma part, je n'ai qu'un seul regret : j'aurais voulu que cette anthologie ait été publiée il y a quarante-cinq ans.

Isabel Campbell, Ph. D.
Archiviste en chef,
Le Directeur – Histoire et patrimoine,
Quartier général de la Défense nationale,

Introduction

Les Canadiennes ont joué un rôle important pendant la guerre, soit comme militaires, soit comme civiles. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Canadiennes ont travaillé dans tous les secteurs de l'économie et tous les domaines du service national, mais c'est dans le secteur manufacturier et celui des emplois de bureau qu'elles étaient les plus nombreuses. Elles ont travaillé comme cuisinières, serveuses et diététiciennes; comme soudeuses de chantiers navals et comme architectes navales; comme commises et dactylos; comme ouvrières de munitions et infirmières de la Croix-Rouge; comme bûcheronnes, éleveuses et économistes; comme artistes de spectacle, journalistes et décrypteuses; comme monteuses d'avions, conductrices de camions et ingénieurs d'aéronautique. Elles ont aussi rempli des fonctions traditionnelles pour les femmes, généralement sans rémunération, abritant des réfugiés, préparant des colis pour les prisonniers de guerre, tricotant des chaussettes et des moufles, fabriquant des bandages et de la literie pour des patients hospitalisés, récupérant des matériaux réutilisables et s'occupant de leur famille malgré les pénuries.

En 1945, à la fin de la guerre, environ 750 000 femmes travaillaient dans l'industrie de guerre du Canada et 760 000 autres, dans des exploitations agricoles du Canada. Ces femmes ont été minutieusement dénombrées par le gouvernement fédéral parce que les emplois dans l'industrie de guerre et l'agriculture étaient des emplois réservés (c'est-à-dire des emplois qui détournaient des hommes des forces armées), et que chaque femme qui occupait un tel emploi libérait un homme pour le service militaire. Les quelque 400 000 femmes qui occupaient des emplois civils ordinaires ont été dénombrées moins minutieusement, mais elles ont joué un rôle plus important encore dans la survie de l'économie nationale. Avec tant d'hommes dans les forces armées ou dans une industrie de guerre qui ne produisait rien pour la consommation intérieure, ce sont les femmes qui ont fait marcher le Canada.

Avant même le déclenchement de la guerre, des Canadiennes s'étaient jointes à des organismes de services sociaux comme l'Alliance des

unions chrétiennes féminines (YWCA), l'Institut féminin, l'Ordre impérial des filles de l'Empire et la Société canadienne de la Croix-Rouge. D'autres ont formé des groupes d'« auxiliaires » paramilitaires pour travailler, souvent sans rémunération, dans le domaine des transports, du travail de bureau, des soins de santé et des services communautaires en vue d'appuyer directement l'effort de guerre. Les membres des groupes d'auxiliaires portaient généralement des grades, des titres et des uniformes de type militaire; elles étudiaient le secourisme et s'entraînaient au drill; certaines ont même appris à tirer.

Les femmes étaient fortement attirées par le service dans les forces armées, non seulement parce qu'elles voulaient servir leur Roi et leur pays, mais aussi parce que la guerre était la grande affaire de leur génération. Dès que les forces armées se sont montrées intéressées à recruter des femmes, celles-ci ont rallié avec enthousiasme le Service féminin de l'Aviation royale du Canada (créé le 2 juillet 1941 sous l'appellation « Corps auxiliaire féminin de l'Aviation canadienne »), le Service féminin de l'Armée canadienne (créé le 13 août 1941) et le Service féminin de la Marine royale du Canada (créé en juillet 1942).

Avant 1939, les seuls membres de sexe féminin de la Milice active permanente (l'armée régulière du Canada) étaient les quelques infirmières du Corps de santé royal canadien. Il n'y avait pas une seule femme dans la Marine royale du Canada ni dans l'Aviation royale du Canada. En 1945, les forces armées comptaient 49 941 membres de sexe féminin, dont 21 624 dans le Service féminin de l'Armée canadienne, 17 018 dans le Service féminin de l'Aviation royale du Canada, 6 781 dans le Service féminin de la Marine royale du Canada et 4 518 dans le Corps de santé royal canadien et les services de santé de la Marine et de l'Aviation.

La reconnaissance accrue des capacités des femmes par la population permet de mesurer les changements qu'a entraînés l'accroissement de la participation des femmes à la vie publique pendant la Deuxième Guerre mondiale. Aujourd'hui, l'image de la femme du XIX^{e} siècle – préoccupée principalement par la famille et ne manifestant pas d'intérêt pour la technologie ou les affaires mondiales – semble bien loin, et

la Deuxième Guerre mondiale a probablement été l'époque où la place des femmes dans la société a le plus évolué dans l'esprit des gens.

Alors qu'il était exceptionnel que des femmes s'inscrivent dans des établissements d'enseignement postsecondaire avant 1939, cela est devenu courant après 1945 – surtout parce que les femmes ont bénéficié, au même titre que les hommes, des avantages offerts aux anciens combattants, notamment dans le domaine de l'éducation. Inconnu avant 1939, l'emploi des femmes dans des métiers industriels et techniques spécialisés s'est généralisé et est devenu une nécessité nationale en 1944. Bien que la grande majorité des travailleuses aient perdu leur emploi à la fin de la guerre, leur travail de guerre a eu un effet durable : l'intégration progressive des femmes à des professions et des métiers qui étaient jusque-là réservés ou presque aux hommes.

En fait, la Deuxième Guerre mondiale a éradiqué une réalité de la société canadienne d'avant 1939 : l'idée bien enracinée que les femmes étaient et devaient demeurer des citoyennes de deuxième ordre.

Avant 1941

L'aptitude au service de guerre des femmes a été reconnue et largement exploitée au Canada et en Grande-Bretagne pendant la Première Guerre mondiale. En 1918, le Conseil de la Milice d'Ottawa a demandé à un sous-comité d'étudier la possibilité de créer un service féminin, mais l'Armistice a mis un terme à ce projet. La Grande-Bretagne, beaucoup plus dévastée que le Canada par la Grande Guerre, a créé en 1916 le *Women's Army Auxiliary Corps* (service auxiliaire féminin de l'Armée), mais celui-ci a été dissout après l'Armistice. En septembre 1938, au cœur de la crise de Munich, un service féminin a été créé au sein de la *Territorial Army* (la réserve de l'armée britannique) et il a reçu la sanction royale sous l'appellation de *Auxiliary Territorial Service* (service territorial auxiliaire). Ce service a recruté des femmes de dix-huit à cinquante ans, les a assermentées en tant que membres à part entière de la *Territorial Army* et les a réunies en compagnies placées sous les ordres d'officiers de sexe féminin.

Le gouvernement du Canada a hésité pendant presque deux ans après le déclenchement des hostilités avant de créer un service militaire féminin à part entière. La crise de Munich a fait comprendre à de nombreux Canadiens qu'une autre guerre était imminente, et les femmes ont commencé à s'organiser dès cette époque. Le premier groupe d'auxiliaires, l'*Ancillary Corps of Victoria* (corps d'auxiliaires de Victoria) a été créé le 5 octobre 1938, en Colombie-Britannique; des groupes analogues ont rapidement vu le jour partout au pays. (Un phénomène semblable s'est produit en Grande-Bretagne comme en témoigne la création, en 1938 du *Women's Voluntary Service* (service féminin volontaire), dont les divisions de l'approvisionnement, du transport motorisé, du travail de bureau et des premiers soins visaient principalement à aider les victimes des raids aériens.)

Quand la guerre a éclaté, le 10 septembre 1939, le ministère de la Défense nationale a dû encore une fois envisager l'opportunité d'enrôler des femmes. L'obligation d'obéir des militaires militait en faveur de l'enrôlement : contrairement aux fonctionnaires, les militaires de sexe féminin pourraient être affectées n'importe où pour remplir une foule de fonctions de soutien à l'arrière, dans des domaines comme l'administration, le transport, les communications et la logistique, ce qui libérerait autant d'hommes pour les unités de combat. La création d'un service féminin réduirait en outre au silence les groupes d'auxiliaires. Il était entendu que les femmes devraient suivre une instruction pour satisfaire aux normes militaires de rendement et de conduite, mais on estimait que la discipline militaire allait communiquer aux recrues de sexe féminin la volonté et les capacités requises.

Ces discussions ont duré des mois; elles ont porté aussi sur le principal inconvénient de l'enrôlement des femmes : ce qu'il allait en coûter pour instruire les femmes, leur fournir des uniformes et des avantages, et construire ou acheter des casernes séparées. La question du favoritisme soulevait aussi des difficultés : parmi la multitude de groupes d'auxiliaires en activité au Canada, lesquels devait-on reconnaître officiellement en leur conférant un statut militaire à part entière? À l'été de 1940, des groupes d'auxiliaires avaient en effet vu le jour au niveau national et dans chacune des provinces.

À l'automne de 1940, Joan Kennedy et Madeline Nation du *British Columbia Women's Service Corps* (corps de service féminin de la Colombie-Britannique), ont fait une tournée pancanadienne pendant laquelle elles se sont enquis du point de vue des officiers de l'Armée canadienne qui commandaient les districts militaires au sujet de l'enrôlement des femmes, ainsi que du statut et des moyens des groupes d'auxiliaires. Elles ont conclu leur tournée en novembre, à Ottawa, et elles ont été reçues et encouragées par la princesse Alice, petite-fille de la reine Victoria et épouse du comte d'Athlone, gouverneur général du Canada. Elles ont remis au ministre de la Défense nationale de l'époque, Norman Rogers, un mémoire dans lequel elles recommandaient la « militarisation » des groupes d'auxiliaires et la création d'un corps semblable au *Auxiliary Territorial Service* de Grande-Bretagne, et elles sont rentrées chez elles, pleines d'espoir. Trois semaines plus tard, Norman Rogers perdait la vie dans un écrasement d'avion, et le nouveau ministre, le colonel J.R. Ralston, a été apparemment trop occupé pour s'occuper de la question avant plusieurs mois.

Au printemps de 1941, le premier ministre de la Grande-Bretagne, Winston Churchill, a lancé un appel au Canada, lui demandant de fournir plus de soldats, de marins et d'aviateurs. Ottawa ayant répondu que tous les hommes disponibles étaient déjà partis, Churchill a répliqué : « Et que faites-vous de vos femmes? Pourquoi ne remplacent-elles pas les hommes comme cuisinières, serveuses, sténos, téléphonistes, etc.? » Le gouvernement du Canada a finalement décidé que chacun des services des forces armées devait recruter directement des femmes. Cette solution permettait aux services de fixer leurs propres critères de sélection et de contrôler le recrutement – ce qui était nécessaire, puisque les groupes d'auxiliaires ne s'occupaient généralement pas de savoir si les candidates étaient mariées ou avaient des enfants et n'exigeaient pas qu'elles satisfassent à des normes d'aptitude, de condition physique ou de moralité. Dans les forces armées, l'état matrimonial et la moralité allaient être d'une grande importance.

Service féminin de l'Aviation royale du Canada

Quand le Parlement a officiellement reconnu le Corps auxiliaire féminin de l'Aviation canadienne, le 12 juillet 1941, plus de 17 000 femmes avaient déjà posé leur candidature dans le cadre d'une vaste campagne épistolaire. La décision du Parlement tenait en partie au fait que le *British Mechanised Transport Corps* (corps britannique de transport mécanisé) avait été autorisé, en juin 1941, à recruter des Canadiennes, et en partie au fait que des auxiliaires féminines de l'Aviation britannique allaient bientôt arriver au Canada pour travailler au Programme d'entraînement aérien du Commonwealth britannique. En février 1942, le Corps auxiliaire féminin de l'Aviation canadienne a été rebaptisé et est devenu le Service féminin de l'Aviation royale du Canada.

Les premiers officiers canadiens chargés d'assurer la sélection et l'entraînement des recrues du Service féminin de l'Aviation royale du Canada ont été Jean Davey et Kathleen Walker, ancienne directrice du bureau d'Ottawa du Corps de transport motorisé de la Croix-Rouge. Les candidates devaient avoir de vingt et un à quarante et un ans (puis de dix-huit à quarante-cinq ans), faire plus de cinq pieds, avoir « bon caractère » et être aptes à passer un examen médical; elles ne devaient pas avoir de dossier criminel. Les qualifications scolaires et les aptitudes requises étaient simples : les candidates devaient avoir une 8e année et passer un examen d'admission et un test d'aptitudes professionnelles. Les femmes mariées pouvaient s'enrôler, sauf si elles avaient un garçon de moins de seize ans ou une fille de moins de dix-huit ans. Les femmes qui occupaient un emploi permanent dans la fonction publique n'étaient pas admissibles.

Les 150 recrues de la première promotion du Service féminin de l'Aviation ont suivi une instruction élémentaire de cinq semaines au collège Havergal de Toronto; les premiers officiers et s/off du Service féminin venaient de ce groupe. Comme le reste des membres de l'ARC de l'époque, ces femmes étaient anglophones : le système d'instruction n'était pas en mesure d'accueillir des recrues francophones unilingues. Plus tard, les trois services allaient créer des écoles pour enseigner l'anglais aux recrues francophones.

Les membres du Service féminin de l'Aviation portaient la jupe, la tunique et la cravate bleues de l'Aviation, un chemisier bleu clair et des souliers lacés noirs. Leur première coiffure était une version féminisée du calot à visière que portaient les officiers, mais avec un dessus mou ramassé sur les côtés; elle a été vite remplacée par une casquette à visière semblable à la casquette du Service féminin de l'Armée, mais plus simple. Pour les travaux manuels, surtout à l'extérieur, les membres du Service féminin portaient diverses tenues de travail qui s'inspiraient généralement des vêtements et des accessoires remise aux hommes des mêmes professions.

Les membres du Service féminin de l'Aviation ont été affectées à de nombreux métiers techniques et aux professions du domaine de l'administration et de la logistique qu'on avait envisagés pour elles à l'époque de la création du Corps auxiliaire féminin de l'Aviation canadienne. Elles ont travaillé dans des stations du Programme d'entraînement aérien du Commonwealth britannique et dans des unités de l'effectif de guerre territorial de l'ARC partout au Canada, et elles ont été rapidement intégrées aux opérations de l'ARC en Grande-Bretagne, et plus particulièrement au groupe n° 6 du *Bomber Command* (force de bombardement). À la fin de la guerre, le Service féminin de l'Aviation comprenait des conductrices, des mécaniciennes de véhicules, des armurières, des confectionneuses d'instruments, des techniciennes de cellules et de moteurs d'avion, des électriciennes et des transmettrices ainsi que des commises à l'administration et aux finances, des infirmières auxiliaires, des magasinières, des cuisinières et des stewards.

Service féminin de l'Armée canadienne

Le Service féminin de l'Armée canadienne a été créé le 13 août 1941 pour fournir à l'Armée canadienne des cuisinières, des blanchisseuses, des serveuses, des magasinières, des messagères, des téléphonistes, des dactylos, des sténographes et des conductrices. L'éventail des professions s'est ensuite élargi à mesure que les membres du Service féminin ont montré leur valeur et que la pénurie d'effectifs de l'armée s'est aggravée. La campagne de recrutement du Service féminin de l'Armée

comprenait souvent un sketch intitulé *You're In The Army Now* (vous êtes dans l'armée maintenant), qui portait sur les problèmes d'adaptation des recrues de sexe féminin victimes de stéréotypes.

Les membres du Service féminin portaient toutes une casquette genre chauffeur, une jupe, une tunique et une cravate kaki foncé, un chemisier de type militaire kaki clair, des bas de fil et des souliers lacés de cuir marron. L'hiver, elles portaient en outre une capote kaki, un chandail kaki et des gants de cuir marron. Toutes recevaient un sac à dos et une gourde en plus des articles propres à leur profession : salopettes, manchettes, tabliers, mitaines, etc. La tenue habillée des membres du Service féminin de l'Armée avait des boutons et des insignes de col en losange figurant Athéna, déesse grecque de la guerre; l'insigne de casquette en losange portait pour sa part trois feuilles d'érable à long pétiole.

La première organisatrice et commandante du Service féminin de l'Armée a été le colonel Elizabeth Smellie, infirmière chevronnée et décorée, qui était directrice générale des soins infirmiers du Corps de santé royal canadien et surveillante générale des Infirmières de l'Ordre de Victoria. En août et septembre 1941, le colonel Smellie a parcouru le Canada pour consulter des officiers d'état-major dans chacun des quartiers généraux des districts militaires, interroger les dirigeantes et les membres des groupes de services auxiliaires et communautaires, et trouver des possibilités d'emploi pour les membres du Service féminin de l'Armée. C'est également à cette période qu'elle a choisi la première cohorte d'officiers et de s/off de sexe féminin. Sous sa direction, des compagnies du Service féminin de l'Armée ont été formées dans chacun des districts militaires et placées sous les ordres d'officiers de sexe féminin.

En novembre 1941, son travail fait, le colonel Smellie a repris son poste d'attache dans le Corps de santé royal canadien, et le lieutenant-colonel Joan Kennedy (originellement du *British Columbia Volunteer Service Corps*) a pris sa place en tant qu'officier responsable, secondée par le lieutenant-colonel Margaret Eaton. En avril 1944, le lieutenant-colonel Eaton a été promue au grade de colonel et est devenue la directrice

générale du Service féminin de l'Armée, poste qu'elle a occupé jusqu'à ce que le Corps soit dissout, fin 1946. Le Service féminin de l'Armée a atteint son effectif maximal de 14 512 membres (tous grades confondus) en avril 1945.

À mesure que se dissipait la réticence des autorités qui avait marqué les débuts militaires du Service féminin, les membres du Service ont assumé les fonctions que Winston Churchill estimait leur appartenir et d'autres encore. Employées au départ principalement dans des fonctions de « cols roses » (cuisinières, secrétaires), elles en sont rapidement venues à jouer un rôle essentiel dans le système de logistique et d'administration militaires, au Canada et outre-mer. Quand la pénurie d'effectifs s'est aggravée, les membres du Service féminin de l'Armée ont commencé à travailler dans des métiers qualifiés de l'industrie (techniciennes des munitions, mécaniciennes de véhicules) et des professions militaires spécialisées (chiffreuses, transmettrices). À la fin de la guerre, l'Armée canadienne ne pouvait plus se passer d'elles.

Service féminin de la Marine royale du Canada

Autorisé par le Parlement le 8 mars 1942, le Service féminin de la Marine royale du Canada a été formé le 31 juillet 1942 et placé sous la direction d'un officier de sexe masculin, le capitaine Eustace Brock de la Réserve des volontaires de la Marine royale du Canada. À la demande pressante du capitaine Brock, trois officiers supérieurs du *Women's Royal Naval Service* (service féminin de la Marine britannique) dirigées par la surveillante générale Joan Carpenter sont venues de Grande-Bretagne pour mettre en route le Service féminin de la Marine royale du Canada. La première cohorte de recrues – 67 femmes de tous les coins du Canada choisies par la surveillante générale Carpenter et ses assistantes – ont commencé leur instruction le 29 août 1942, à Kingsmill House, à Ottawa. Vingt-deux d'entre elles allaient devenir les premiers officiers du Service féminin de la Marine.

Le lieutenant-commander Isabel Macneill, OBE, commandante du NCSM *Conestoga* (mis en service le 1er juin 1943, à Galt, en Ontario), établissement d'instruction du Service féminin de la Marine, a été la

première femme du Commonwealth britannique à occuper un poste de commandement autonome dans la Marine. Les bâtiments du *Conestoga* portaient des noms bien connus dans la Marine royale comme Drake, Collingwood, Nelson et Beatty.

Pendant la guerre, les membres du Service féminin ont porté un uniforme de style britannique qui comprenait au départ une robe à manches courtes bleue et un chapeau bleu foncé à bord mou dont le ruban portait les lettres « WRCNS » (Service féminin de la Marine royale du Canada). Ce costume a bientôt été remplacé par une jupe et une tunique bleu marine qui se portaient avec un chemisier blanc, une cravate noire, des bas noirs et des chaussures de cuir noir. Les maîtres de 2e classe et les grades inférieures se coiffaient d'un « bob », version féminisée du bonnet des matelots dont le ruban portait le nom de leur navire. Les officiers avaient le même uniforme, à cette différence près que des galons de manchettes bleus indiquaient le grade. La coiffure à bord mou a été refaçonnée pour les officiers et transformée en un seyant tricorne sur lequel était apposé le même insigne que celui des officiers de sexe masculin de la Marine : une ancre engagée ceinte d'une couronne de laurier. L'été, les militaires de tous grades portaient une jupe et une tunique bleu clair et un protège-coiffure de coton blanc. Les membres du Service féminin qui devaient travailler à l'extérieur, et notamment les transmettrices et la manœuvrières, ont reçu les mêmes vêtements que les matelots affectés aux mêmes tâches : bottes, pantalon à pattes d'éléphant, gros chandail et blouson de tenue de combat.

À la fin de la guerre, des membres du Service féminin de la Marine travaillaient dans 48 professions, et notamment comme assistantes dentaires, examinatrices à la censure, aides infirmières, voilières et transmettrices. Les transmissions étaient une profession très en demande; en 1942, la Marine a pris à sa charge un camp de l'armée à Saint-Hyacinthe, au Québec, pour y former des centaines de matelots, de membres du Service féminin de la Marine et d'officiers dans un large éventail de professions liées aux communications, non pas seulement comme téléphonistes (radiotélégraphistes, transmettrices de signaux optiques, chiffreuses), mais aussi comme techniciennes responsables

de la maintenance de l'équipement. Des membres du Service féminin ont servi dans toutes les provinces du Canada, à Terre-Neuve, aux États-Unis (et particulièrement auprès des délégations canadiennes à Washington et à New York), et dans un grand nombre de stations de la Marine royale, et notamment à Londres, Portsmouth, Plymouth et Greenock dans les îles britanniques ainsi qu'à Gibraltar et Malte, en Méditerranée.

Recrutement

Au début, le recrutement des femmes dans les services féminin a connu beaucoup de succès : des milliers de jeunes femmes audacieuses et résolues à faire leur part se sont présentées dans les stations de recrutement, partout au Canada. En 1943, toutefois, de vilains bruits ont commencé à circuler, suite à une campagne insidieuse qui visait à dissuader les femmes de quitter leur foyer. Éveillant les pires craintes d'une population exposée trop vite à trop de changements, les rumeurs donnaient à entendre que des taux élevés de grossesses illégitimes et de maladies transmises sexuellement avaient été observés chez les femmes militaires et que celles-ci se joignaient aux forces armées pour rencontrer facilement des hommes – et plus particulièrement des hommes mariés. La campagne a effectivement refroidi l'enthousiasme des femmes et même suscité une certaine hostilité de la population envers les femmes militaires.

Le ministère de la Défense nationale a mené une enquête sur la campagne de dénigrement, puis évalué les torts et publié un rapport sur l'attitude de la population canadienne à l'égard de la présence des femmes dans les forces armées. Les résultats étaient décourageants : même les miliaires de sexe masculin et la famille et les amis des militaires de sexe féminin voyaient les choses d'un moins bon œil qu'un an seulement auparavant. Pour riposter, raviver le recrutement et remonter le moral des troupes, l'Office national du film a produit deux courts métrages sur les militaires de sexe féminin : *Carrières de femmes* et *Nos femmes ailées*. Plus prosaïquement, les réformateurs se sont occupés de l'échelle de rémunération. À travail identique, les femmes gagnaient généralement 66 % du salaire des hommes; quand les taux

de rémunération des femmes ont été portés à 80 % du salaire des hommes, le recrutement s'est amélioré considérablement.

En dépit de la propagande et de la maigre solde, les femmes ont été assez nombreuses à joindre les rangs des forces armées pour que l'Armée, la Marine et l'Aviation ne manquent jamais de logisticiens, de personnel d'administration et de bureau, de techniciens ou de personnel soignant. Comme cela avait été le cas pendant la Première Guerre mondiale, les femmes qui ont servi pendant la Deuxième Guerre mondiale ont souvent trouvé l'adaptation à la vie militaire difficile et même choquante, mais elles ont été rares à quitter volontairement le service avant la fin de la guerre – avant le jour de la Victoire en Europe, la plupart des réformes ont été associées à des motifs comme le mariage, la grossesse, la maladie ou les crises familiales. La fierté que tirent encore les femmes de leurs expériences de guerre montre bien que, pour la majorité d'entre elles, l'expérience méritait d'être vécue.

Renseignements

Cette introduction ne donne qu'un aperçu du contexte de l'entrée des femmes dans les formes armées pendant la Deuxième Guerre mondiale. Pour obtenir de plus amples renseignements, consulter le site Web du ministère des Anciens combattants à l'adresse **www.vac-acc.gc.ca**

Un recueil d'expériences

Isabel 'Peggy' Porter – née Davis

Le jour où la Grande-Bretagne a déclaré la guerre, il faisait beau et chaud. Toute la famille était réunie au pavillon de pêche de mon oncle, au nord de Québec. C'était un endroit enchanteur où nous pouvions oublier les rumeurs d'une guerre éventuelle en nous livrant aux joies de la natation, du canoë, de la pêche et de la bonne chère. Quelqu'un a allumé la radio : la Grande-Bretagne venait d'entrer en guerre! Soudain, tous les visages se sont assombris, car chacun se demandait ce que l'avenir lui réservait.

Une semaine plus tard, le 10 septembre 1939, le Canada entrait également en guerre aux côtés de la Grande-Bretagne et de ses alliés.

À Montréal, où nous habitions, les choses n'ont guère changé pour nous au cours de la première année, durant laquelle le Canada a entrepris de mobiliser ses ressources. En un temps remarquablement court, le gouvernement a créé un potentiel industriel entièrement neuf, et il a fallu former des hommes et des femmes pour faire fonctionner les nouvelles machines. Les forces armées ont commencé à prendre de l'expansion, et elles ont donné à leurs recrues une instruction de spécialistes dans les diverses professions. La Croix-Rouge faisait appel

aux dames âgées pour tricoter et pour préparer des colis à l'intention des prisonniers de guerre, tandis qu'on recrutait leurs cadettes pour servir outre-mer comme chauffeurs, aides-soignantes ou employées de bureau.

Bientôt, il a fallu dire adieu aux amis qui partaient outre-mer. Mon frère aîné est entré dans l'ARC. Après son instruction et son entraînement au Canada, son tour est venu de franchir l'Atlantique, ce qu'il a fait aux commandes d'un appareil de fabrication récente. La séparation avait été difficile; nous avions hâte d'apprendre qu'il était arrivé sain et sauf.

Je crois que c'est alors que j'ai su que j'allais m'enrôler dans l'un des services féminins des forces armées. Le jour de mon dix-huitième anniversaire, j'ai fait part de mon intention à mes parents. Mon père m'a demandé d'attendre la fin de mes études universitaires, ce qui allait s'avérer un bon conseil, car mon diplôme m'a ouvert bien des portes au sein des forces armées et par la suite, au cours de mon existence. En suivant des cours supplémentaires et quelques cours d'été, j'ai pu terminer mes études en trois ans. Peu après le Jour de l'an de 1943, je suis allée au NCSM *Donnacona*, la division de la Réserve navale, à Montréal, passer une entrevue afin de m'enrôler dans le Service féminin de la Marine royale du Canada. J'avais pour complice dans cette aventure une amie de longue date nommée Mary. Nous allions réussir à rester ensemble durant la plus grande partie de notre service. Peu après avoir terminé nos études universitaires, nous avons pris le train pour Galt, en Ontario, où nous devions recevoir notre instruction de base.

Ce n'est que maintenant, peut-être, que je réalise quelle instruction merveilleuse on nous a donnée en si peu de temps au NCSM *Conestoga*. Le commandant, le lieutenant-commander Isabel Macneill (la première femme du Commonwealth à occuper un commandement indépendant dans la marine) représentait un modèle d'excellence aux yeux de toutes les « wrens ». Nous étions censées nous insérer dans une organisation disciplinée, acquérir les compétences qu'on nous demandait d'acquérir et nous initier aux mystères de la langue et des coutumes de la marine.

Nous sommes arrivées à la nuit tombée – Je me rappelle avoir été escortée à la lumière d'une torche électrique jusqu'à une couchette surélevée dans un dortoir obscur. À l'origine, le bâtiment faisait partie d'une prison, et la première chose que j'ai vue en m'éveillant, c'était la fenêtre garnie de barreaux. Ensuite; je me suis aperçue que je me trouvais dans une grande pièce remplie d'inconnues. Ce premier jour allait être assez animé : il nous fallait recevoir des vaccins, essayer nos uniformes et courir d'un endroit à l'autre pour obtenir nos affaires, dont les bas et les souliers blancs. Au cours de cette journée, nous avons entendu parler de la plage arrière, des divisions, de l'embarcation des permissionnaires, de la coquerie et d'autres notions propres à la marine.

En m'éveillant le deuxième jour, je savais que je me trouvais dans ma cabine à bord de l'un des navires du roi George, que j'éprouvais un besoin pressant de me rendre aux poulaines et que j'espérais franchir le passavant à toute vitesse. On nous encourageait en effet à saupoudrer notre conversation de termes marins afin d'acquérir de l'assurance en vue du jour où nous serions affectées à bord d'un navire. Il fallait apprendre le drill, faire de longues marches afin d'acquérir une bonne forme physique, hisser les couleurs le matin pour les amener au coucher du soleil et apprendre à connaître le service auquel nous appartenions.

La Grande-Bretagne a crée le Women's Royal Naval Service au cours de la Première Guerre mondiale et l'a remis en activité avant 1939. En janvier 1942, la Marine royale du Canada a nommé un directeur des Services féminins. Celui-ci, un officier de marine de sexe masculin, a cherché à obtenir de l'aide auprès du WRNS, mais, contrairement à ce dernier (qui est un service auxiliaire), le WRCNS devait faire partie de la MRC, en posséder les grades et être soumis à ses règlements. Trois officiers du WRNS ont aidé à recruter, à sélectionner et à instruire les premières classes de wrens canadiennes. En mars 1942, l'officier principal Dorothy Isherwood du WRNS a pris le commandement du WRCNS jusqu'à ce que l'officier canadien désigné, le commander Adelaide Sinclair, puisse rentrer d'Angleterre, où elle était allée recevoir de l'instruction auprès du WRNS.

Le commander Sinclair était une économiste détachée de la Commission des prix et du commerce. Je ne l'ai vue qu'une fois, lors de mon cours d'officier, à Ottawa. Très élégante dans son uniforme d'été d'un bleu immaculé, elle faisait son exposé d'une manière à la fois sobre et efficace. Elle est restée pour moi un modèle tout au long de ma vie. À la fin des hostilités, elle devait aller travailler pour les Nations Unies.

Après une brève période d'instruction, nous avons quitté Galt pour Saint-Hyacinthe, au Québec, à une trentaine de milles de Montréal. Belle illustration du slogan qui vous conseillait de vous enrôler dans la marine pour visiter le vaste monde! Je suis peut-être la wren qui a servi le plus longtemps au NCSM Saint-Hyacinthe. En tant que base navale, Saint-Hyacinthe en était encore à un stade précoce de sa croissance. Le premier mois, nous avons vécu dans un couvent. Par la suite, on nous a hébergées dans de très vieux logements de la base jusqu'au printemps, où de nouveaux logements ont été prêts. Durant l'hiver, nous faisions des quarts de deux heures, à deux wrens par quart, pour entretenir le feu dans les poêles du casernement. Dans les intervalles entre nos rondes, nous allions au poste de garde bavarder avec les gardes de service.

Nous avions été recrutées comme radiotélégraphistes spécialisées. On nous préparait à travailler dans une organisation de radiogoniométrie du renseignement des transmissions dont les bases réparties dans le monde entier assuraient 24 heures sur 24 la surveillance des transmissions radio à haute fréquence de l'ennemi. On interceptait au hasard des messages radio codés, et des wrens équipées de détecteurs relevaient la direction du lieu d'émission. L'information en provenance des autres postes d'écoute contribuait au repérage des positions ennemies (les sous-marins allemands).

Notre formation première consistait à apprendre à recevoir du morse à la cadence minimum de 22 mots par minute. Une bonne partie de la journée se passait donc à écouter Dave, un télégraphiste de la Canadien Pacifique Limitée devenu matelot de 2e classe radiotélégraphiste, qui,

avec une patience infinie, tapait sans relâche sur son émetteur. On nous enseignait également la théorie élémentaire des radiocommunications.

Nos journées étaient très bien remplies. Réveil à 7 h, assez tôt pour que tout soit parfaitement en ordre avant le petit déjeuner. Ensuite, c'étaient les « Divisions », où tout le personnel défilait devant le commandant, le capitaine Musgrave, un diplômé de la promotion de 1914 de la première école navale du Canada. (Lorsque je me marierai, en 1945, c'est lui qui portera le toast à la mariée.)

J'ai un souvenir très net de ces vifs matins d'automne en compagnie de nombreux officiers, matelots et wrens des quatre coins du Canada, unis dans la volonté de mettre fin à la guerre et de se montrer loyaux envers l'étendard de la marine que nous pouvions voir flotter sur le bleu éclatant du ciel. Le capitaine Musgrave faisait les annonces, l'aumônier dirigeait la prière, puis nous défilions devant le capitaine à la suite de la musique, qui jouait des marches entraînantes.

La plus grande partie de la journée se passait en classe et, pour celles qui avaient de la difficulté à suivre, nous y retournions parfois le soir afin d'améliorer notre vitesse en morse. D'autres soirs, nous « allions à terre » avec l'« embarcation des permissionnaires ». Il fallait alors gagner la porte principale à un moment précis (en règle générale, environ une fois par heure) et nous mettre en file pour nous faire inspecter par un sous-lieutenant, le capitaine d'armes ou un premier maître. L'uniforme, les cheveux et les chaussures devaient être parfaits, sinon nous étions éliminées, et il fallait attendre la prochaine « embarcation ».

Les samedis matins se passaient à faire les gros travaux du ménage. Sous la direction d'un officier marinier, certaines d'entre nous nettoyaient le casernement, et d'autres les salles de classe. Nous nous préparions ainsi aux inspections que le capitaine effectuait au hasard de ses tournées.

Au beau milieu du cours, j'ai attrapé la pneumonie. Une visite à l'infirmerie a été suivie d'une course en ambulance jusqu'à l'hôpital

municipal. Je me suis retrouvée dans un long solarium avec plusieurs autres wrens; les marins étaient hospitalisés à un étage inférieur. Les infirmières et les sœurs, pour la plupart francophones, nous soignaient très bien, et les médecins de la MRC (il y en avait quatre à la base) s'occupaient de nous. J'ai passé là-bas le jour de Noël. Je ris chaque fois que je revois le capitaine, le commandant de la base et le commissaire apportant des cadeaux pour toutes les personnes hospitalisées. J'ai eu droit à du parfum, sous un superbe emballage, mais celui-ci s'est accidentellement écrasé par terre. L'odeur a failli nous asphyxier – ce n'était sûrement pas du Chanel No. 5! Cet incident nous a bien fait rire. Au bout de six semaines, je suis allée passer un mois de congé à la maison, puis je suis retournée à Saint-Hyacinthe pour découvrir que la plupart de mes amies étaient parties.

Mon amie Mary était toujours là et elle travaillait avec les maîtres d'école. (Ces derniers portaient des galons verts; les médecins des galons rouges, et les commissaires des blancs, pour qu'on puisse les distinguer des officiers de marine.[1]) Nous étions vingt-six. Mary et moi donnions un cours de deux semaines destiné à la fois aux marins et aux wrens sur la théorie des radiocommunications. Nous devions suivre un petit manuel, et nous avions reçu une instruction minimaliste sur le moniteur à rayons cathodiques (qui ne diffère guère d'un poste de télévision) dont nous nous servions pour illustrer nos cours. J'étais sûre de pouvoir enseigner la différence entre le courant continu et le courant alternatif, mais mon assurance n'allait pas plus loin. Le reste de l'instruction en matière électrique comprenait le montage d'un poste de radio avec le matériel dont nous disposions. J'étais TRÈS FIÈRE du mien, et l'un de mes confrères maîtres d'école lui a fabriqué un superbe boîtier en bois.

1 Les officiers spécialistes portaient entre les galons représentant leur grade un « galon de fonctions » de couleur qui indiquait le service auquel ils appartenaient. Les membres du Corps des officiers de marine ne portaient pas de galon de fonctions.

Au cours de cette période, Mary a fêté son vingt et unième anniversaire (un préalable pour devenir officier) et, après avoir terminé son cours d'officier à Ottawa, elle a réintégré les rangs des maîtres d'école. J'étais alors wren de 1re classe,[2] mais, lorsque mon tour est venu d'atteindre le chiffre magique, en juillet, je suis allée moi aussi à Ottawa pour y suivre mon cours d'officier, puis je suis revenue à Saint-Hyacinthe. De nouveaux horizons s'ouvraient devant nous : un nouvel uniforme, une solde plus élevée et de nouvelles responsabilités. Nous allions nous joindre à dix autres wrens officiers pour suivre un cours de transmissions d'une durée de quatre mois et demi. Nous étions maintenant membres du mess des officiers. C'était une toute nouvelle vie sociale qui débutait : les dîners militaires, les danses, le bavardage au bar. J'ai bientôt fait la connaissance de Harry Porter, un officier des transmissions de la MRC qui suivait le « cours complet ».

Notre cours était exhaustif; des officiers des transmissions de la MRC y faisaient des exposés. Nous avons appris la manière de coder les messages et de les acheminer vers diverses parties du monde (des ouvrages de référence récents nous fournissaient l'information nécessaire). Il nous fallait reconnaître divers drapeaux dont étaient pourvus tous les navires et qui représentaient chacun une lettre de l'alphabet, en plus de posséder une signification propre. Je crois qu'un drapeau noir représentait un sous-marin allemand détruit. En outre, il y avait les petits matins sur le terrain de parade, redoutables en hiver, où nous nous exercions à lire du morse émis au moyen de lampes, ce qui était tout à fait différent de l'écoute. La vitesse requise était d'ailleurs bien inférieure. Il nous fallait également apprendre à transmettre et à recevoir des messages au moyen de signaux à bras.

Par ailleurs, nous avons passé à Halifax quelques journées mémorables durant lesquelles nous avons pu observer, entre autres, un simulateur opérationnel. Nous avons alors assisté à des échanges de messages entre le rivage et les navires amarrés dans le port. On se servait parfois

2 Le grade le plus bas, équivalant à matelot de 1re classe ou caporal.

de lampes, et parfois de signaux à bras. Les wrens jouaient un rôle important à cet égard. En mer, on employait souvent cette méthode de transmission, de préférence à la radio, dont les messages pouvaient être interceptés par l'ennemi. Les manœuvres de la flotte constituaient un événement quotidien au cours duquel un officier marinier nous montrait les commandements.[3] Il ne nous a pas fallu longtemps pour comprendre ce que nous étions censées faire, et nous nous sommes mises à attendre ces manœuvres avec impatience, car nous y voyions une forme très agréable d'exercice.

La remise des diplômes a eu lieu vers la fin de mars. Entre-temps, Harry m'avait donné une bague de fiançailles, et nous nous sommes mariés au début d'avril 1945, dès qu'il eut terminé son cours de transmissions. J'ai été affectée à l'arsenal d'Esquimalt, et Harry, qui s'attendait à aller dans le Pacifique, a fini par rester à Saint-Hyacinthe comme instructeur. Après quelques jours dans les Laurentides, nous avons pris le train pour Victoria en profitant de son congé de trois semaines.

J'allais être responsable du bureau des transmissions (officier divisionnaire des transmissions), en remplacement de trois sous-lieutenants qui y avaient travaillé par quarts. Deux officiers mariniers supérieurs qui étaient là depuis un certain temps m'ont beaucoup aidée. Il y avait également des marins radiotélégraphistes et des wrens officiers de transmission visuelle, qui étaient responsables des transmissions par signaux à bras et de l'utilisation des lampes pour les transmissions en morse, en plus d'une vingtaine de fonctionnaires de sexe féminin, toutes très efficaces, qui faisaient un travail administratif dépassant de loin leur classification.

Le jour de la Victoire en Europe est arrivé presque aussitôt, et les réjouissances ont été à l'ordre du jour. Un ami montréalais m'a invitée à bord de son navire. Il était très ému à l'idée de pouvoir rentrer chez

3 Cet officier marinier démontrait l'emploi des drapeaux et de la lampe Aldis pour transmettre les divers ordres de manœuvre aux autres navires d'une flottille.

lui et revoir sa petite amie (que je connaissais), et j'espérais retourner à Saint-Hyacinthe pour me retrouver avec Harry. Nous avons beaucoup bu et chanté, et une grande joie de vivre nous habitait! Mais le lendemain, nous nous sommes rappelés qu'il y avait encore le Japon à combattre. Peu après, nous avons entendu parler d'un ballon japonais dont le passage aurait été observé, mais l'enquête n'allait rien donner. (Cet événement m'a été rappelé récemment par une exposition du Musée canadien de la guerre.)

Je me souviens du départ du NCSM *Prince Robert*, qui allait rejoindre la flotte du Pacifique britannique et, par la suite, du retour du NCSM *Uganda*. Celui-ci était rentré parce que la plupart des membres de son équipage, exerçant un droit qui leur avait été accordé par le gouvernement, avaient choisi de ne pas servir sur le théâtre des opérations du Pacifique. Ils étaient nombreux, à bord, à avoir supporté de dures années en mer, mais c'était une décision controversée. Le navire est rentré à Esquimalt quelques semaines avant la capitulation du Japon.

J'ai continué à diriger le bureau des transmissions jusqu'au début d'octobre où, après avoir été démobilisée au NCSM *Donnacona*, j'ai regagné encore une fois Saint-Hyacinthe. Vingt-cinq ans plus tard, je retournerai à cet arsenal d'Esquimalt pour habiter Admiral's House, à quelques pas à peine du bâtiment administratif de brique rouge où je travaillais en 1945.

De nombreuses ex-wrens ont épousé des membres de la MRC, et je suis sûre que notre propre passé dans la marine nous a beaucoup aidées. Nous comprenions mieux la frustration qui était souvent le lot de nos conjoints. Le point culminant de mon existence d'épouse d'un marin a été le lancement du NCSM *Athabaskan*, le 27 novembre 1970, aux Chantiers Davie de Lauzon (Québec). La bouteille de champagne s'est brisée comme je prononçais les paroles sacramentelles : « Je baptise ce navire *Athabaskan*. Que Dieu le protège, de même que tous ceux qui navigueront à son bord. »

C'est deux ans plus tard, au moment de la mise en service de l'*Athabaskan*, le 30 septembre 1972, que la plage arrière d'un navire

a pris pour moi un sens particulier. Tous les marins saluent la plage arrière chaque fois qu'ils la traversent. Lorsque j'ai vu l'équipage de l'*Athabaskan* monter à bord de celui-ci pour la première fois, j'ai eu l'impression de voir un navire en train de naître à la vie. Chaque marin donnait une part de lui-même à son navire et à ses compagnons de bord lorsqu'il saluait la plage arrière de l'*Athabaskan*.

Je crois que moi aussi j'ai laissé un peu de mon esprit dans la marine canadienne lorsque j'ai salué la plage arrière pour la dernière fois.

Sally Gouin – née Coyne

Je suis née et j'ai été élevée à Winnipeg. Avant la guerre, j'avais été débutante et obtenu un diplôme universitaire et, comme c'était la coutume à l'époque, j'avais fait beaucoup de bénévolat dans divers secteurs, notamment pour appuyer l'effort de guerre. Par l'intermédiaire du YMCA, j'étais chargée d'entretenir les salles d'attente dans les gares ferroviaires. Les troupes qui voyageaient en train et s'y arrêtaient avaient souvent du temps libre, mais pas assez pour se rendre en ville. Nous avions donc organisé un endroit en y plaçant des sofas, des chaises et des bureaux munis de papier à lettre. Nous offrions du café et de la nourriture. Au lieu de s'ennuyer dans une gare froide à se tourner les pouces, les soldats pouvaient passer le temps en jouant aux dames ou aux cartes ou en écrivant des lettres.

Pendant la guerre, chacun voulait faire sa part pour aider le pays et les soldats. En signe de bonne volonté, des entreprises autorisaient les hommes en permission à visiter leurs installations. Le YMCA m'a demandé un jour d'accompagner un aviateur lors de la visite d'un abattoir. J'ai trouvé cela un peu bizarre, mais j'ai accepté. On nous a remis un sarrau blanc à porter par dessus nos vêtements, puis on nous a fait voir les lieux. C'est la seule fois où j'ai visité un abattoir : j'ai trouvé l'expérience intéressante, mais je ne voudrais pas la revivre. Au moins, je n'en suis pas sortie l'estomac dans les talons, comme le malheureux aviateur que j'accompagnais!

Parce que le relief du Manitoba est plat, c'était un endroit idéal pour l'entraînement aérien. Il y avait dans la province au moins trois stations qui faisaient partie du Plan d'entraînement aérien du Commonwealth britannique. Outre les écoles de pilotage, il y avait des écoles de navigation et de génie, mais elles furent toutes fermées à la fin de la guerre.

Quand l'ARC a formé son Service féminin (ce fut la première des trois armes à le faire), elle posa dans tous les centres de recrutement des affiches qui disaient : « Enrôlez-vous dans l'aviation et voyez le monde! » Deux de mes amies et moi avons décidé de poser notre candidature. Winnipeg avait, je crois, droit à un contingent de dix à quinze femmes. Nous avons été acceptées dans le premier groupe de 150 aviatrices formé à l'échelle du pays. (Pour ce qui est de « voir le monde », je n'en connus rien d'autre que Toronto et Ottawa!)

Après l'enrôlement, on nous a envoyées à Toronto où nous avons reçu notre entraînement d'aviatrices de 1re classe. Le centre d'instruction des femmes se trouvait dans l'ancien *Havergal Ladies' College*, rue Jarvis. L'immeuble principal servait de caserne, où nous avons logé au départ. Il y avait aussi sur le terrain une très belle maison qui avait été la résidence de la directrice du collège; on en a fait la résidence et le mess des officiers. Le commandant et son personnel vivaient là; j'y ai habité plus tard, quand j'ai obtenu mon brevet. À cette époque, la rue Jarvis était fameuse pour ses prostituées; nous menacions souvent de nous joindre à elles si l'aviation ne nous versait pas une solde suffisante!

Betty Gardner et Frances Douglas étaient les membres du groupe de Winnipeg dont je me sentais la plus proche. Le premier jour où nous avons porté nos uniformes, Betty, Fran et moi avons déambulé au centre-ville de Toronto en saluant quiconque en portait un aussi, car nous ne savions pas qui étaient ces personnes; elles nous saluaient aussi, car elles n'avaient pas la moindre idée de qui nous étions! Nous étions les premières femmes en tenue militaire! Les uniformes étaient affreux, selon nous. C'était des répliques des uniformes de la *Women's Auxiliary Air Force* (WAAF) britannique; la coiffure me donnait l'impression de porter le volant qui décore une côtelette d'agneau! (Plus tard, l'ARC a redessiné nos uniformes – et coiffures.)

La WAAF avait des effectifs complets en Grande-Bretagne au début de la guerre, et elle a donc envoyé quatre femmes officiers pour nous aider à démarrer. Elles sont restées avec nous pendant environ un an.

Notre première femme officier du groupe de la WAAF fut Betty Bather. L'officier d'escadrille Biddy Martin, qui allait se hisser au grade commodore de l'Air, devint une de mes grandes amies; elle et moi partagions une chambre dans l'immeuble des officiers. Après la guerre, je suis allée en Angleterre lui rendre visite ainsi qu'à son mari.

Au début, nous avons trouvé la vie assez monotone au centre d'instruction. Nous passions notre temps à assister à des conférences et à faire des exercices sur le terrain de rassemblement, pour apprendre à défiler convenablement. De plus, la nourriture était affreuse. À l'extérieur du mess, il y avait des contenants à déchets où nous jetions les restants de nos repas. Je crois que des cochons ont dû bien se régaler quelque part! Chaque fois que nous avions un peu d'argent, Fran, Betty et moi nous rendions au Honeydew, rue College, pour nous offir un bon repas. Si nous nous sentions riches, nous nous laissions aller en faisant bombance dans un restaurant français, rue Charles.

Je me souviens du jour où Pearl Harbour a été bombardée en décembre 1941. C'était un week-end; nous venions toutes de recevoir notre vaccin TETAB et nous subissions des réactions violentes. Je me rappelle que j'étais assise dans ma couchette du haut et que je me sentais très mal. La radio était allumée, et c'est alors que nous avons appris la nouvelle au sujet de Pearl Harbour.

Après avoir terminé un cours de trois ou quatre semaines, nous avons été séparées en deux groupes. Environ le tiers d'entre nous ont reçu un brevet d'officier de section; les autres étaient sous-officiers. Certaines ont été affectées dans des stations de l'ARC au Canada et à l'étranger, et les autres sont demeurées au centre pour y devenir instructeurs.

Quand nous avons reçu nos brevets, l'ARC ne savait trop quoi faire de nous, au début. À cette époque, les femmes n'avaient pas autant de prestige qu'aujourd'hui sur le plan politique ou dans les milieux d'affaires. L'idée que des femmes puissent faire partie des forces armées étonnait les gens de prime abord, mais à mesure que notre nombre a grandi, la nouveauté du concept s'est vite estompée.

À titre d'officier instructeur, j'ai commencé par voir à l'entraînement des recrues. J'étais notamment chargée de faire des conférences sur divers sujets, ce que je n'ai jamais aimé. Je parlais toujours trop vite, et mes jambes tremblaient constamment (Dieu merci! J'avais une table devant moi!). Quand je demandais, inévitablement, s'il y avait des questions, j'espérais toujours que personne n'en aurait : je ne savais jamais si j'arriverais à y répondre, le cas échéant!

Je devais aussi faire défiler les nouvelles recrues dans le centre-ville de Toronto. La fanfare marchait en tête, je suivais avec une escadrille d'officiers en formation derrière moi et, à l'arrière de la colonne venaient trois escadrilles de recrues qui acquéraient ainsi un peu d'expérience. Eh bien, la dernière escadrille était si loin derrière qu'elle ne pouvait entendre la musique et n'arrivait pas à se mettre au pas. Notre commandant décida de remédier à la situation et fit marcher la fanfare au milieu de la colonne. Dès lors, mes officiers et moi marchions en tête, suivies de la fanfare et des recrues qui, nous l'espérions, entendraient la musique et auraient moins de mal à avancer au pas.

Mais il y avait un inconvénient à cet arrangement : un policier à cheval avançait toujours devant nous pour « dégager la voie ». Or, les chevaux ont la mauvaise habitude de se « soulager » à leur guise! Je m'efforçais donc de marcher au pas, très consciente de l'endroit où poser le pied et de la nécessité de me déplacer légèrement à gauche ou à droite pour éviter de subir les conséquences de ma position, soit celle de la première personne à suivre le cheval! J'étais morte de rire, mais nous avons renoncé à cette formule!

Les recrues venaient de toutes les régions du pays. Il y en avait de la campagne, des districts pauvres et de la haute société. C'était une véritable mosaïque, comme il convenait que ce fût, d'ailleurs. Dans une certaine mesure, je pense que la hiérarchie des grades a remplacé la structure des classes sociales. Inévitablement, diverses femmes eurent des possibilités différentes, mais le niveau de scolarité et le sens des responsabilités et de l'efficacité de certaines pouvaient faire la différence et les aider à devenir officiers. Cependant, il ne faut pas en déduire

que les sous-officiers n'étaient pas aussi efficaces que les officiers dans leurs fonctions. Nous nous sommes toutes mises à la tâche pour jouer le rôle qui nous incombait.

J'ai ensuite été affectée à un autre dépôt d'effectifs, à Rockcliffe non loin d'Ottawa, et ma tâche a de nouveau consisté à former des recrues. Puis, j'ai été mutée au quartier général de l'aviation, où je suis devenue secrétaire permanente du Comité de la tenue et de l'habillement, du Comité des tenues de vol et du Comité du matériel d'urgence. C'est là que j'ai fait la connaissance de mon mari, qui était alors président du Comité du matériel d'urgence. Il me disait toujours « Mademoiselle », car il ne se rappelait jamais mon nom, et je lui répondais en l'appelant « Monsieur » (Sir, en anglais), car il était chef d'escadrille, ce qui, pour moi, était un grade élevé.

Comme j'étais la seule femme à siéger à ces comités, on me taquinait beaucoup. Cependant, c'était un travail très intéressant : à un moment donné, j'ai réécrit tous les règlements de l'ARC sur la tenue vestimentaire! Membre du Comité de la tenue et de l'habillement, j'ai pu exercer une certaine influence sur la conception de la nouvelle coiffure des membres du Service féminin et sur le nouvel uniforme des infirmières. Les uniformes du Service féminin étaient faits d'un tissu appelé « Blue Barathea », bien qu'ils fussent kaki en été; ils étaient presque identiques à ceux des hommes. Nous avions la même tunique à ceinturon (abandonnée, depuis), mais nous portions une jupe au lieu du pantalon. Nous avions des bas en fil d'Écosse et des souliers noirs. (Aujourd'hui, si elles le veulent, les femmes militaires peuvent porter des bas de soie et des escarpins ou des souliers à talon haut.)

À titre de secrétaire du Comité de la tenue et de l'habillement, j'avais des cases remplies de vêtements et de matériel remontant aux origines de l'ARC. J'avais aussi des échantillons de la grande tenue de l'ARC, laquelle comprenait un sabre. Cet élément causa un jour tout un émoi : un grand dîner régimentaire était organisé au mess des officiers de l'ARC, rue Gloucester, pour célébrer le 20e anniversaire de la création de l'ARC. Le gouverneur général allait être présent, et quelqu'un

eut la brillante idée de proposer de couper le gigantesque gâteau de fête avec le sabre de cérémonie. Comme j'étais chargée d'organiser la fête, je me suis rendue en uniforme, au pas militaire, depuis l'immeuble Jackson jusque chez Birks, à l'angle des rues Sparks et Bank, avec le sabre en main. Je l'ai fait nettoyer, puis je suis revenue de la même manière à mon point de départ.

Le Chef de l'état-major de l'Air avait souvent recours à moi pour organiser ces fêtes que nous appelons réceptions, aujourd'hui. Règle générale, seuls les hommes étaient invités, et les réjouissances avaient lieu au Château-Laurier. (J'ai fini par très bien connaître le maître d'hôtel, car je devais voir avec lui à la majorité des arrangements.) À cette époque, l'alcool était très rationné; je devais donc me rendre auprès de tous les membres du mess afin de quêter auprès d'eux assez de boisson pour que le maréchal de l'air en chef en eût assez pour sa fête! D'habitude, j'assistais brièvement au gala pour m'assurer que tout se passait bien. On me permettait parfois de prendre un verre, puis l'on s'attendait à ce que je parte, ce que j'étais ordinairement trop heureuse de faire.

(À cette époque, il fallait un permis pour acheter de l'alcool, et la quantité était limitée à une bouteille de 13,5 onces toutes les deux semaines. C'était différent dans les mess, car ils bénéficiaient de privilèges que les particuliers n'avaient pas. Il fut tout d'abord interdit aux femmes d'entrer dans le bar du mess, mais nous avons tellement récriminé à cet égard que nous sommes devenues membres à part entière, autorisées à aller où nous voulions.)

J'étais très occupée au mess des officiers du Quartier général de l'ARC, rue Gloucester. J'en étais la secrétaire et je siégeais à plusieurs comités chargés de le restaurer et de le meubler. L'immeuble avait été l'*Orange Hall* auparavant. Nous avons démoli l'estrade, à l'une des extrémités, pour y installer une cheminée qui s'y trouve encore, entourée des écussons de toutes les escadrilles. Je faisais aussi partie du Comité du mobilier et j'ai ainsi pris l'avion à destination de diverses bases aériennes situées à proximité d'usines de meubles, pour aider l'officier chargé des

achats de cette catégorie. (Je devais alors être en uniforme, qui comprenait une jupe, mais le port du parachute était obligatoire. C'était quelque chose à voir!) Une fois terminé, le mess a connu beaucoup de succès et est devenu un lieu très fréquenté par tous ceux et celles d'entre nous qui étaient affectés au QG.

L'homme que j'allais un jour épouser et moi avons beaucoup travaillé ensemble : quand j'étais secrétaire du mess, Peter était chargé des spectacles. Il vivait avec sa sœur et son mari, dans le quartier de Britannia Beach. À moins d'avoir la chance d'avoir une voiture, ce qui n'était pas son cas, on n'avait d'autre choix que de prendre le tramway pour se rendre là-bas. Par conséquent, les samedis soirs au mess, c'était un peu comme l'histoire de *Cendrillon* : avant minuit, Peter jetait un coup d'œil à sa montre, puis se précipitait pour attraper le dernier tramway. Je lui envoyais la main depuis les marches du mess, puis je rentrais chez moi.

J'ai été libérée au début de septembre 1945, après la capitulation du Japon. Dans l'ARC, j'ai connu une vie intéressante qui ne fut pas toujours facile. Nous étions toutes convaincues qu'il nous incombait de faire de notre mieux. Bon nombre de mes amies ont été tuées à la guerre, mais la conviction de n'être pas restée à rien faire pendant toutes ces années m'a procuré de la satisfaction. (Mes documents de recrutement sont maintenant exposés au Musée national de l'aviation, à Ottawa.)

Je n'aime pas ce que les médias ont récemment écrit sur les forces armées. J'accepte que les femmes assument un certain nombre de rôles militaires, sauf au combat. Selon moi, les femmes mères de famille ne devraient pas être autorisées à faire partie des troupes en activité de service. Et je suis étonnée de voir le nombre de femmes qui travaillent maintenant au Quartier général, quand je songe au petit contingent que nous formions à l'origine.

Jacqueline LaPlante –
née Ducharme

Avant la guerre, je demeurais avec ma famille à Ottawa. La ville était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Elle était beaucoup plus petite : la Promenade Riverside au sud, le pont Hurdman à l'est, la rue Holland à l'ouest, et on avait fait le tour d'Ottawa! En prenant le tramway jusqu'à la rue Holland, vous pouviez ajouter une pièce de cinq cents et vous rendre jusqu'à Britannia; mais c'était le plus loin que vous pouviez aller avec le tramway. Les moyens de transport étant si restreints, le monde tel que nous le connaissions était réellement petit. Je me rappelle avoir été stupéfiée quand un voisin s'est acheté une voiture. C'était tout un événement pour nous!

Les centres commerciaux n'existaient pas encore, et il y avait très peu de grands magasins. Le magasin La Baie de la rue Rideau était à l'époque le magasin A. J. Frieman; il y avait également les magasins Kresge et Metropolitan. Le seul grand magasin francophone était Larocque au coin de la rue Dalhousie. Les épiceries à grande surface comme IGA et Loblaws n'existaient pas à l'époque (même si A&P est apparu peu après la guerre). Nous allions à l'épicerie du coin et les familles du quartier faisaient vivre ces petits magasins. Les magasins spécialisés étaient situés sur les rues Rideau et Sparks alors qu'on m'allait dans le secteur du marché que pour acheter de la nourriture. Les fermiers apportaient des carcasses de viande et vous repartiez avec vos morceaux de viande et votre bloc de beurre.

J'étais toujours à l'école et je demeurais chez mes parents lorsque la guerre a éclaté. Je me souviens que le *Citizen* et le *Journal* avaient alors publié des éditions spéciales en milieu de journée, nous confirmant que la guerre avait été déclarée. À l'époque, j'ai cru que mon petit monde s'était arrêté d'un seul coup.

Lorsqu'il a entendu que la guerre avait été déclarée, mon beau-frère Ernie a dit immédiatement : « Où va-t-on pour s'enrôler? ». Le lendemain, il s'était enrôlé! On lui a donné n'importe quel uniforme, celui disponible à ce moment, et deux semaines plus tard, on l'envoyait en Angleterre. Il est devenu estafette sur les premières lignes, à distribuer les ordres et à transporter toutes sortes de messages parce qu'il conduisait une motocyclette. Il a été blessé, on l'a soigné et il est retourné à son travail. Par la suite, il est allé en Italie où il a de nouveau été blessé, mais il a survécu et il nous est revenu à la maison et a vécu jusqu'à un âge très avancé. J'ai tellement admiré cet homme.

Nous pouvions constater que les priorités changeaient à mesure que la guerre progressait. La Ottawa Car Company, qui occupait entièrement le coin des rues Albert et Slater, si je me rappelle bien, a transformé sa production d'automobiles pour construire des avions et des pièces de chars d'assaut. (De toute façon, tout le monde devait utiliser le tramway puisque l'essence était strictement rationnée.) Les femmes de cette usine portaient des salopettes et des résilles pour leurs cheveux. Je les admirais tellement pour le dur labeur qu'elles faisaient pour contribuer à l'effort de guerre. Ces femmes étaient dévouées autant au travail qu'elles effectuaient avec fierté qu'à leurs responsabilités familiales : la plupart avait une famille et un mari à la guerre outre-mer.

En 1942, je travaillais au ministère des Anciens Combattants à Ottawa. Ma sœur Yvette, mon aînée de quatre ans, voulait entrer s'engager, mais elle était trop timide et ne voulait pas y aller seule. J'étais tout le contraire, toujours extravertie, alors je lui ai dit : « Je vais m'engager avec toi! ». « Tu n'as même pas l'âge », a-t-elle répliqué.

Bien, je vous confesse mes péchés maintenant! Mais je suis persuadée que personne ne m'accusera maintenant, après toutes ces années. Je suis allée chercher mon certificat de baptême à la cathédrale et j'ai changé le dernier numéro de mon année de naissance à l'aide d'un encrivore! Les Forces l'ont accepté et, en octobre 1942, ma sœur et moi avons rejoint le Service féminin de l'armée canadienne (CWAC), situé au 60 de la rue Queen, à Ottawa.

(Ma rencontre avec John LaPlante, mon futur époux, qui servait dans les Forces, fut un autre facteur qui influença la décision de m'enrôler. Je n'avais que seize ans lorsque nous nous sommes fiancés; je me suis dit que devrais m'enrôler moi aussi!)

Dans un sens, notre mère était consternée par notre enrôlement; mais d'un autre côté, elle était très fière. Deux de ses fils étaient à l'étranger avec l'armée, et maintenant, ses deux filles s'engageaient. (Notre mère croyait que ma sœur s'occuperait de moi, mais en réalité, c'est moi qui veillait sur elle!) Toute ma famille était vraiment fière que quatre de ses dix enfants s'engagent dans l'armée, en plus des maris de mes deux sœurs mariées.

Yvette et moi avons été envoyées aux casernes, qui en fait, étaient le Glebe Collegiate : les autorités militaires l'avait réquisitionné pour nécessité en temps de guerre. Par la suite, nous sommes allées à Kitchener pour suivre l'entraînement de base. Nous vivions dans des baraques avec des poêles renflés par la chaleur, et nous avions toutes nos tours de garde, ce qui se résumait à rester debout toute la nuit pour alimenter le feu en pelletant des briquettes. Ma sœur et moi avions une entente : je faisais son service de garde la nuit, quand son tour venait, et elle faisait mon lit pour tout le mois, en s'assurant qu'il n'y ait aucun pli.

Lors de notre séjour à Kitchener, l'une des filles s'est retrouvée avec des poux dans les cheveux. (Son nom m'échappe, mais pendant le reste de la guerre, elle a gardé le surnom « Cootie » Ceci voulait dire que nous devions toutes passer par la routine des poux : toutes les filles de la baraque devaient s'asseoir sur le sol, une fille derrière elle, s'examinant mutuellement le cuir chevelu pour s'assurer que nous n'avions pas de poux. Nous devions nous examiner et nous épouiller entre nous. Ils nous ont donné des peignes à dents fines et du shampooing spécial à l'odeur incroyable! Nous devions également laver tous les draps puisque si l'une des filles était envahie de poux, toute la compagnie serait confinée aux baraques. Je crois que les autorités craignaient une épidémie; ils nous ont donc consignées aux quartiers pendant toute

une semaine jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de poux. Nous pouvons en rire maintenant, mais à l'époque, ce n'était pas drôle du tout. J'étais tellement fâchée contre ces maudits poux!

J'ai ensuite été affectée de nouveau à Ottawa comme commis de bureau pour le chef du service d'administration d'une grande unité, le major-général Harry Letson. Je prenais la place d'un homme afin que ce dernier puisse se rendre sur l'autre continent pour combattre au front. Nous, les femmes, accomplissions toutes sortes de tâches pour remplacer les hommes : les chiffreurs, par exemple, étaient d'une importance capitale à l'effort de guerre au Canada. Certaines envoyaient les messages codés, alors que d'autres décodaient les messages qui arrivaient.

Au début, à Ottawa, je demeurais à la maison avec ma famille, pour ensuite emménager avec les autres filles dans les baraquements Argyle. Il semble que j'avais le don de me retrouver dans le pétrin. Lorsque nous nous sommes engagées, ils ne pouvaient trouver d'uniforme pour Yvette. Elle était beaucoup plus grande que moi et avait une très petite taille. Ils lui ont donc donné des bleus de travail jusqu'à ce qu'ils puissent lui commander un uniforme à sa taille du magasin militaire. Un uniforme est enfin arrivé, mais il ne lui faisait pas très bien. Nous étions en parade, au garde-à-vous, quand j'ai décidé que sa jupe n'était pas à mon goût et je l'ai prise la juge dans le but de l'arranger.

« Que faites vous, Ducharme? », cria le sergent.

« J'arrange ma sœur » ai-je répliqué.

« Vous serez punie! », a-t-elle répondu.

Une autre fois, je me suis fait prendre à mâcher de la gomme pendant une parade, et j'ai été mise sur la sellette pour cette offense. Les baraquements Argyle étaient pourvus de cheminements piétonniers bordés de pierres; comme punitions, je devais blanchir toutes les pierres à la chaux! Je prenais les pierres une par une, les trempais dans le seau

contenant du lait de chaux et les replaçais en bordure du chemin. Heureusement, ce genre de travail me convenait très bien.

Une autre fois, j'ai perdu mon sac à main et j'ai encore une fois été punie pour avoir été distraite. Heureusement, quelqu'un a trouvé mon sac à main et l'a retourné à la baraque où le sergent l'a fouillé! Il y avait une lettre de John à l'intérieur, c'était juste avant de nous marier. Il avait écrit les mots « M^me^ LaPlante ». Ce que je me suis fait engueuler! « Votre nom est Ducharme, et vous ne vous appellerez LaPlante que le jour où vous serez mariée et que les changements seront apportés à vos papiers! », m'a rapidement informée mon sergent.

Peu après cet incident, John et moi avons décidé de nous marier, durant son congé d'embarquement. Je n'avais que dix-sept ans et demi lorsque je me suis mariée en juin 1943. L'aumônier, le capitaine Henri Bergeron, qui a célébré la cérémonie, était également des baraquements Argyle, et il a obtenu la permission de nous marier à la cathédrale. Nous portions tous les deux notre uniforme, ce qui explique que je ne pouvais pas avoir de bouquet, les règlements de l'armée empêchent de porter des fleurs lorsque vous êtes en uniforme. Toutefois, j'avais un joli missel blanc auquel étaient attachés des rubans et des roses miniatures. (Je chéris ce missel, et je l'ai toujours.)

Ensuite, John a été affecté à Debert, en Nouvelle-Écosse, à la surveillance des sous-marins, et je suis retournée à mon emploi jusqu'à la fin de la guerre.Les années de guerre étaient faites de bons moments et de mauvais moments. Il y avait énormément de choses que nous ne pouvions avoir, mais ces temps difficiles nous apportaient beaucoup. Il y avait tellement d'attention pour tout le monde autour de nous. Nous ressentions tous cet « esprit de corps », ce sentiment d'appartenance et nous faisions tous notre part. Vous vous attachiez aux personnes qui travaillaient avec vous. Si un malheur leur arrivait, vous pleuriez leur perte comme s'il s'agissait d'un membre de votre famille. Tout le monde était prêt à vous aider au moindre petit signe. Cette période a été bonne en ce qui a trait aux émotions et à l'amour qui en sont ressortis; mais elle a été très triste pour beaucoup d'entre nous qui ont

perdu des parents et des amis. L'un de mes jeunes cousins qui était dans l'Armée de l'air a été tué dès sa première sortie; il était l'homme le plus jeune de sa famille. Nous nous inquiétions tous de ceux que nous aimions là-bas; je crois que nous avons tous perdu un membre de notre famille ou que nous avons tous eu quelqu'un de blessé sérieusement. C'était une période de tristesse, mais également une période de grande fierté.

Lorsque quelqu'un mourait, un télégramme provenant de la Défense nationale disait : « Votre fils est disparu pendant la guerre » et peu de temps après, un autre télégramme confirmait son décès. Bien sûr, on espérait toujours qu'il y avait eu une erreur... Les familles se réunissaient pour pleurer leurs pertes; pas seulement la famille, mais tout le quartier se rassemblait. Les gens entraient, offraient leurs condoléances puis repartaient.

Plusieurs choses étaient rationnées, et quelques-unes étaient impossibles à se procurer. Nous acceptions la situation, tout le monde était dans le même bateau. Parfois, nous mettions en commun nos coupons de rationnement : tout le monde dans la famille donnait sa ration de sucre à la femme qui faisait de la confiture. Ensuite, chaque membre de la famille obtenait un petit pot de confiture, et nous étions tous heureux de le recevoir.

Nous utilisions plusieurs choses pour contribuer à l'effort de guerre; par exemple, le métal des cintres servait à fabriquer des avions ou tout ce qui était nécessaire à ce moment. (Les enfants apportaient dix cintres pour payer leur droit d'entrée à la représentation du samedi au théâtre français de la rue Dalhousie.)

Pendant les années de guerre, les gens vivaient davantage le moment présent. Je crois qu'il faut s'attendre à ces choses dans une telle situation : nous vivions le moment présent parce que nous ne savions pas ce qui nous attendait le lendemain. Nous ne faisions pas de plans à long terme, personne ne le faisait. Les hommes au front, plus particulièrement, avaient cette mentalité de vivre le moment présent, se donnant

entièrement à tout ce qu'ils faisaient. Ils se disaient : « J'ai trois heures de repos maintenant, si je me soûle maintenant, c'est correct. Dans quatre heures je serai au front et je ne sais même pas si je serai là demain matin. » Vous n'attendiez pas à demain, vous viviez aujourd'hui. Que vous ayez été libre pour quelques heures ou au front à combattre l'ennemi, vous donniez tout ce que vous aviez.

Quelques hommes ne sont pas allés à la guerre. Il y eut des exemptions à la conscription (qui avait été promulguée à un certain moment). Par exemple, s'il y avait quatre jeunes hommes sur une ferme, l'un d'entre eux allait combattre et les autres restaient pour travailler à la ferme. Il y eut aussi d'autres situations spéciales. Mais nous, les femmes, n'aimions pas cela, nous avions l'impression que ces hommes avaient utilisé le système pour ne pas aller à la guerre. C'était notre façon de voir les choses à l'époque. C'était un choix impopulaire, et ces garçons étaient considérés comme des « crétins »! Il n'y avait plus de garçons de leur âge aux alentours puisque, normalement, les garçons quittaient l'école pour entrer directement au service de l'armée. Seulement les plus jeunes garçons restaient au pays, et quelle fille de dix-neuf ans fréquenterait un garçon de seize ans? Je ne crois pas que les femmes de l'époque étaient assez libérées pour accepter ce genre de situation!

Curieusement, une partie de nos fréquentations sociales se faisaient avec les prisonniers de guerre allemands. Ils étaient partout : il y avait un grand camp de prisonniers de guerre à Pembroke, un souvenir de la Première Guerre mondiale, un à Ottawa et un à Hull. Autrefois, il y avait une salle d'exercices à Hull; et une fois par mois, on organisait une soirée dansante pour les prisonniers de guerre. Un appel était lancé au Service féminin de l'armée canadienne, au personnel féminin de la marine, aux filles de l'Armée de l'air et même aux civiles demandant des volontaires pour aller danser. Tout ça pour remonter le moral... des prisonniers! Je n'y suis jamais allée, mais quelques-unes de mes amies y sont allées.

Les prisonniers de guerre étaient très bien traités dans les camps. Quelques-uns avaient la liberté d'aller travailler à l'extérieur du camp,

certains pouvaient aller vivre dans une ferme s'ils acceptaient d'aider à la ferme. Les besoins en nourriture étaient trop importants et plusieurs jeunes fermiers étaient partis au front. Les prisonniers étaient très heureux de travailler à l'extérieur plutôt que de rester à l'intérieur du camp. Mais nous avions besoin d'eux à la ferme parce que nous avions besoin de nourriture. C'était une relation de réciprocité. (Plusieurs de ces hommes sont revenus au Canada après la guerre en tant qu'immigrants. C'est la raison pour laquelle il y a tant de noms allemands dans cette région.)

Lorsque la guerre s'est enfin terminée, je me trouvais dans la rue Sparks. Je me rappelle être embarquée dans le tramway, et la ville était en liesse! Tous les bruits imaginables se faisaient entendre dans la ville : les cloches de l'église résonnaient, les sifflets des usines retentissaient, quelle joie!

Après la guerre, dans la Basse-Ville, presque toutes les familles qui avaient un fils outre-mer avaient décoré leurs maisons de drapeaux, de rubans et de guirlandes pour souhaiter la bienvenue aux jeunes hommes. Notre maison était aussi décorée; mais je me rappelle que notre vrai symbole de bienvenue était un arbre! Ma mère avait décoré un arbre pour le dernier Noël de la guerre puisque nous attendions mon frère Oscar plus tôt. Mais ça ne s'est pas produit; Noël était passé, le temps s'était écoulé et mon frère n'était toujours pas revenu. Les aiguilles de l'arbre de Noël étaient toutes tombées mais maman ne voulait pas le démonter. Mon père lui répétait : « Anna, tu dois défaire cet arbre de Noël » Elle répliquait : « Non, il va rester tel qu'il est tant que les garçons ne seront pas de retour. » Lorsqu'ils sont finalement revenus, au mois d'avril, l'arbre était complètement dénudé d'aiguilles, mais il était toujours à sa place!

Lorsque mon beau-frère Ernie est enfin revenu, on nous avait dit que son train arriverait à la station Union. Mais nous ne pouvions nous rendre là-bas à leur descente du train puisqu'il y aurait beaucoup trop de monde; les soldats étaient amenés par autobus au parc Lansdowne, qui était alors une base militaire opérationnelle. Nous avons tous

attendu dans des allées pour voir arriver nos êtres chers. Quelle joie de voir Ernie rencontrer son fils de cinq ans pour la première fois! Ma sœur était enceinte lorsqu'il est parti, et le petit Jacques ne connaissait que la photographie de son père.

Toutefois, plusieurs choses que nous avons appris après la guerre n'étaient pas très agréables. Tous les Canadiens qui étaient faits prisonniers par les Allemands étaient envoyés dans des camps de prisonniers soi-disant protégés par la Convention de Genève de la Première Guerre mondiale. Mais au fur et à mesure que l'information était à diffusée librement, le public a appris que les troupes allemandes avaient enlevé des gens, même de leurs maisons, parce qu'ils n'avaient pas de papiers d'identité. Ça s'est produit un peu partout : en Allemagne, en Autriche, en Pologne. À tous les endroits où se rendaient les Allemands, ils enlevaient des gens, les emmenaient aux camps ou pire encore. Les troupes russes l'ont fait aussi.

Lorsque la guerre s'est terminée, les gens étaient libérés des camps de concentration, mais ce n'est que plusieurs années plus tard que le public a appris la vérité au sujet des atrocités. À l'époque, les médias n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. L'échange d'informations était très lent. La télévision n'existait pas, il n'y avait pas tant de journalistes, de réseaux de communications ou d'ordinateurs. Nous avions la radio, mais beaucoup de son contenu était censuré; à cette époque, tout devait être censuré. Les autorités devaient protéger la sécurité nationale et garder le moral à la hausse; il n'était pas question de raconter la vérité aux femmes ni aux mères sur ce qui se passait réellement là-bas.

La guerre a eu un effet important sur la situation des femmes au Canada parce qu'elles sont allées travailler. Elles ont découvert qu'elles pouvaient rapporter un revenu supplémentaire, que leur travail avait de la valeur et qu'elles pouvaient faire autre chose que des enfants et s'occuper du foyer familial. C'était le principal facteur de changement, qu'une femme puisse sortir de la maison pour aller travailler sans faire honte à son mari. Avant la guerre, la mentalité de la société était qu'un homme devait être capable de subvenir aux besoins de sa famille,

et la femme devait rester à la maison pour s'occuper de lui et des enfants. On a alors assisté au début de la libération de la femme, lorsqu'elles ont commencé à aller travailler à l'extérieur et se sont bâti des carrières. De nos jours, dans le monde du travail, les femmes occupent des postes dans tous les domaines, nous avons une juge de la Cour suprême et nous avons même eu une femme comme premier ministre, M^me^ Kim Campbell. Il n'y a plus de restrictions! Et tout cela ne se serait jamais produit sans la guerre et l'avènement des femmes sur le marché du travail.

J'ai quitté les rangs lorsque John est revenu à la maison. J'ai servi pendant deux ans, mais je n'ai pu m'élever plus haut que le rang de caporal, les travailleurs de bureau ayant peu de chances de promotion. Toutefois, cela me convenait puisque nous avions besoin de personnel à ce poste. Je me suis rendue à Kingston pour être relevée. Mon mari a également été relevé de son service militaire, et il s'est réengagé immédiatement dans la Force régulière. À un bureau, vous signez un document de libération, et à l'autre bureau, vous en signez un second pour vous enrôler de nouveau. (Il en était ainsi pour qu'il ait droit à son allocation d'anciens combattants et pour qu'on rétablisse son crédit.) En tout, il a été pendant trente ans au service des Royal Canadian Dragoons et ensuite à The Fort Garry Horse.

Même après la guerre, ma vie militaire s'est poursuivie. Nous demeurions dans les baraques, sur les bases, dans les quartiers temporaires et permanents. J'étais une femme de l'armée et mes quatre garçons étaient des « marmots de l'armée ». Ils allaient à toutes les parades auxquelles leur père participait, et ont tous été cadets. Je suis réellement heureuse de l'éducation qu'ils ont reçue. Une chose que j'apprécie de l'armée, c'est que tout le monde est traité de façon égale. Leur vie était donc exempte de discrimination en raison de la langue, de la couleur ou de la religion. Et ils étaient disciplinés. Il leur était permis d'être des enfants mais ils étaient quand même disciplinés. Je n'aurais pas pu demander un meilleur milieu pour élever mes enfants. Ils ont tous choisi une carrière militaire soit dans la milice ou dans la Force régulière.

Notre famille déménageait à tous les trois ans, chaque fois que mon mari changeait d'affectation. Nous sommes devenus des nomades. Mais tant que mes enfants et mes effets personnels m'accompagnaient, « chez nous » pouvait être n'importe où. L'attachement à un endroit précis n'existait pas. Malgré toutes les affectations, nous rencontrions toujours les mêmes personnes, parfois nous ne nous voyions pas pendant six ou neuf ans. Mes garçons se sont faits des amis pour la vie, et chaque fois que nous changions d'affectation, ils rencontraient des amis qu'ils avaient connus auparavant. Nous avons tissé des amitiés qui durent toujours avec des gens que nous avons rencontrés il y a plus de cinquante ans!

J'étais très impliquée dans les activités auxiliaires de la base. La plupart des femmes sont devenues d'excellentes tireuses d'élite, parce que c'était l'une des choses que nous avions le droit de faire. Nous avions une équipe féminine de tir et avions nos propres instructeurs. Nous avions accès à la salle de tir une fois par semaine et nous nous tenions côte à côte dans les allées, à tirer sur les cibles.

Dans l'armée, vous apprenez l'autodiscipline. Vous savez qu'il y a des règles que tout le monde doit respecter, et vous connaissez les conséquences si vous les enfreignez. Je crois que cela a aidé à former mon caractère, celui de mon mari et de mes enfants, parce que cette attitude se transmet par l'éducation. Je suis très fière de tous mes enfants. Ils sont tous devenus d'honnêtes citoyens. Il n'y a pas de meilleure place pour former le caractère.

L'armée a grandement évolué depuis le temps; c'est un milieu plus humain et qui a évolué pour devenir grandement respecté dans plusieurs secteurs. Pendant la guerre, l'armée engageait tout le monde. Quiconque avait deux bras, deux jambes et pouvait voir devait s'engager. Aujourd'hui, l'armée encourage l'éducation et la spécialisation. Elle forme les gens et s'assure qu'à la fin de leur service, ils auront des habiletés qui leur seront utiles et qu'ils sauront faire autre chose que de tirer du fusil!

Je soutiens entièrement nos forces armées et je les admire de plus en plus à chaque jour. Elles sont la crème de la crème. Même les cadets ont fière allure, ces jeunes qui courent en tous sens et qui exécutent des exercices militaires. J'adore les regarder. J'ai l'armée dans le sang.

Mes amies et moi apprécions grandement être dans les forces armées. Je me suis toujours perçue comme toutes les jeunes femmes de mon âge. Nous avions un travail à accomplir et nous étions dévouées aux besoins à combler à l'époque. C'était une période pour être au service des autres. Je crois que tout le monde nous percevait de cette façon également. On ne m'a jamais fait de remarques désobligeantes. J'étais fière d'être dans l'armée et tout le monde autour de moi était fier de notre engagement.

Mary Saunders – née Carry

Mary Saunders et lt. Robert Coote

Lorsque la guerre a éclaté, je restais à la maison à Toronto et j'étais sur le point de suivre un cours en vue de devenir acheteuse chez Eaton's. Puis, en juin 1941, la Force aérienne a demandé aux femmes de s'enrôler. Au départ, celles qui possédaient un diplôme universitaire étaient favorisées, après cela, elles n'avaient qu'à s'embaucher comme membres du personnel féminin de la force aérienne régulière. J'étais issue d'une famille de militaires, aussi nous désirions envoyer l'un des membres de notre famille. Cependant, mon père était trop âgé; mon jeune frère et ma jeune sœur n'avaient pas l'âge requis, et mon autre sœur était mariée. (Les femmes mariées n'étaient pas acceptées au sein du service à cette époque.) Il m'a donc semblé que j'étais celle qui devait s'engager et, en outre, je le voulais réellement!

J'ai demandé à mon père, qui avait servi au sein de l'armée, ce qu'il pensait de l'aviation. Il m'a répondu que si je désirais en faire partie, je devais le faire car il était possible que l'armée de terre ne fasse pas appel au service des femmes. (À ce moment-là, ni l'armée de terre ni la marine n'avaient manifesté publiquement d'intérêt à l'égard de l'engagement des femmes, bien qu'elles l'aient fait plus tard.)

Je me suis enrôlée sur-le-champ, ce qui ne fut guère facile : à cette époque, postuler à l'aviation, c'était comme s'inscrire à l'école de maintien. Plusieurs lettres de recommandation devaient accompagner votre demande d'inscription, et un grand nombre de candidatures étaient refusées. De toute façon, je suis entrée dans l'aviation et j'ai reçu l'entraînement de base à Jarvis. Ma première affectation était à Uplands, en janvier 1942. Celle-ci fut de courte durée puisqu'on m'a envoyée suivre un cours de formation pour sous-officiers. Pour être sélectionnée, je devais être recommandée par mon propre sous-officier, un membre de la force permanente. Je ne l'oublierai jamais : il prenait un air tellement pompeux! Il ne m'adressait jamais la parole s'il pouvait s'en empêcher, car il ne pouvait se résoudre à m'appeler « mademoiselle », ce titre étant réservé aux officiers.

Quand je lui ai demandé une lettre de recommandation, il n'a pu refuser. Le jour de mon départ pour la formation, il m'a fait venir dans son bureau. Il avait toutes les lettres d'inscription envoyées à diverses personnes sur son bureau. Il a déclaré ce qui suit : « Enfin, rien d'étonnant au fait que vous ayez été embauchée – regardez toutes ces lettres. Je dois vous dire que cela ne me plaît pas de vous laisser partir : vous avez abattu plus de boulot que deux de vos collègues masculins réunis. » J'ai failli tomber tellement j'étais sous le choc!

J'étais l'une des 150 personnes membres du personnel féminin de l'aviation qui se sont jointes à la division féminine, et 6 d'entre elles ont suivi le cours de formation pour sous-officiers. Lorsque nous sommes retournées à Jarvis, j'avais le cœur brisé : les 5 autres étaient disparues – parties en fait manger des toasts bien chaudes, tartinées de confiture, dans le mess des sergents, ai-je présumé, me laissant toute seule avec mon titre de caporal et mes toasts froides. J'ai attendu pendant quatre jours et je me suis dit : « Eh bien, je crois que le poste de sergent n'est pas pour cette fois! ».

Puis, l'officier d'escadre (OE) Winn Taylor m'a fait venir et m'a déclaré ce qui suit : « Vous irez suivre un cours de formation pour officiers. »

« Mais je veux être sergent », lui ai-je répondu.

« Quelle imbécile vous faites!. Vous n'avez pas l'étoffe d'un sergent », a-t-elle répliqué. Vous irez tout droit au cours de formation pour officiers. » (Mes amies, qui avaient été en fait promues au grade de sergent, ont également reçu cette instruction quelques mois plus tard.)

L'instruction que nous recevions consistait principalement à apprendre comment gérer les membres du personnel féminin de l'aviation, étant donné que cela faisait partie de nos tâches à partir de maintenant. Si vous étiez responsable d'un escadron d'entraînement, vous aviez un sergent et deux caporaux pour vous aider à former deux à trois cent nouvelles femmes qui arrivaient aux deux semaines. Vous aviez à apprendre comment vous accorder avec toutes ces personnes.

Puis, je suis entrée à la Manning School (Rockcliffe) en tant qu'officier subalterne servant sous les ordres de l'OE Sally Coyne, au sein de l'escadron d'entraînement n° 1. Nous étions censées enseigner aux nouvelles recrues, mais en fait, nous ne savions pas ce que nous faisions, et personne ne le savait! Un autre officier nous a dit : « Ne vous inquiétez pas si vous ne comprenez pas la matière, parce qu'eux non plus ne la comprennent pas. Ils présument que vous en savez plus qu'eux. » Heureusement, cela a fonctionné.

Nous avons montré à nos escadrons comment parader. Le déroulement de ces activités physiques est toujours très important dans les forces armées. Je m'en suis rendue compte lorsqu'un officier supérieur m'a fait remarquer que tout était parfait lorsque mon escadron défilait à Rockcliffe. Pour travailler avec les femmes, deux instructeurs qui marchaient pareils à des lances ont été envoyés par l'ARC. L'un d'eux s'appelait Ted Wright, et lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois, il m'a donné l'impression d'un homme terrible. Son ton était très énergique, et quand il est arrivé à Rockcliffe, je lui ai dit : « Sergent-major Wright, si vous vous adressez à l'un des membres de mon personnel sur le même ton que celui que vous utilisez à mon égard, je réagirai vigoureusement! » Je n'oublierai jamais le regard qu'il m'a lancé. Nous sommes devenus des amis par la suite. Voilà ce que valent les premières impressions!

Le plus gros problème auquel nous avons dû faire face à Rockcliffe concernait les jeunes filles canadiennes-françaises. En effet, lorsque celles-ci désiraient s'engager, elles devaient le faire en secret, c.-à-d., à l'insu du prêtre du village. Si ce dernier avait vent de la chose, il rendait visite à la famille des jeunes filles et faisait du raffut. Ensuite, divers incidents survenaient constamment dans les familles qui exigeaient que leurs filles reviennent à la maison. Nous avons finalement commencé à soupçonner que quelque chose ne tournait pas rond. La fois suivante où nous avons été avisés de retourner une jeune fille dans son foyer, nous avons demandé au corps policier du service de rendre visite à la famille. On a alors découvert que la mère ne s'était pas réellement cassé la jambe ou un autre membre – la famille (et le prêtre) désirait seulement que leur enfant revienne à la maison.

Lorsque nous nous sommes rendus compte de la situation, nous avons fait venir la jeune fille en question et, par l'entremise d'un interprète, nous l'avons mise au fait du problème. Nous lui avons expliqué que des milliers de dollars avaient déjà été investis dans sa formation – les jeunes filles francophones suivaient des cours de langue pendant six mois avant de passer l'épreuve des connaissances professionnelles. Nous lui avons expliqué également qu'une occasion en or lui était offerte de quitter son village, de voyager et d'apprendre un métier. Si elle désirait malgré tout retourner à la maison, alors, elle devait le faire sur-le-champ car si elle décidait de rester, elle ne pourrait plus changer d'idée.

C'était l'une des quelques situations malencontreuses auxquelles nous avons dû faire face, mais je n'ai jamais entendu parler de problèmes graves lorsque j'étais en fonction à Rockcliffe. Les jeunes filles de Terre-Neuve m'ont fait bien rire. Je me suis laissé dire qu'elles n'avaient jamais vu un téléphone – voire même une toilette à chasse d'eau! – avant de venir ici. Cela me semblait plutôt surprenant.

Mon héroïne à Rockcliffe était Winn Taylor. Elle était la personne la plus merveilleuse que je connaisse, avec d'excellentes manières et une mémoire extraordinaire : je suis sûre qu'elle connaissait le nom de

chaque membre du personnel féminin de l'aviation, d'un océan à l'autre. Elle était une femme remarquable, que tout le monde adorait. Nous savions quelle chance nous avions de l'avoir. Elle s'adaptait tellement bien à chacune des situations; son attitude était impeccable : elle savait très exactement quand jouer et quand nous calmer. Elle était toujours juste, et maniait avec merveille l'art de s'adresser à vous d'une manière directe. Lorsqu'elle vous regardait droit dans les yeux, vous commenciez à vous tortiller si vous vous sentiez coupable. Si elle vous louangeait, vous vous sentiez comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mes parents ont rencontré Winn lorsqu'ils sont venus me rendre visite et qu'ils ont partagé le repas avec nous dans le mess, à l'heure du lunch. Mon père m'a dit par la suite qu'il comprenait pourquoi nous l'admirions autant : c'est qu'elle se comportait comme un mentor. Toute personne intelligente dans l'aviation devait avoir perçu ses qualités de leader, bien qu'elle n'ait été qu'une travailleuse originaire de la classe moyenne.

Je me suis retrouvée en Angleterre, tout cela à cause d'un acteur nommé Robert Coote. Avant que la guerre n'éclate, lui-même ainsi qu'un autre célèbre acteur britannique, David Niven, avaient vécu à Hollywood. Une fois la guerre déclarée, David est retourné en Angleterre pour s'enrôler. Robert, qui ne savait pas quoi faire, est venu au Canada et s'est engagé dans l'ARC. Toutefois, il était lamentable comme membre de l'équipe de l'aviation : rien ne lui réussissait! Lui vint alors une idée : rencontrer les représentants du gouvernement et leur signaler qu'il n'avait jamais vu autant de talents réunis au sein des troupes canadiennes. Puis, il a ajouté : « Ces gens sont étonnants. Pourrais-je compter sur votre aide si j'organise un spectacle? »

Eh bien, les représentants ont pensé que l'idée était géniale, aussi Robert a-t-il commencé à auditionner des membres d'un groupe de music-hall qui devait s'appeler *The Blackouts*. Il a découvert une foule de gens talentueux. Nos grandes vedettes Fran Harvey et Darcy Shea se sont joints à la force aérienne, et Robert les a trouvés en train de

laver les planchers et d'assurer des services généraux pour 75 cents par jour. Il les a embauchés, de même qu'un jeune homme de Winnipeg nommé Henry Singer qui composait de la musique; Stan Solomon a été recruté pour jouer du premier alto et Sammy Levine, de la basse. (Après la guerre, ces derniers ont joué avec le Toronto Symphony Orchestra et Sammy est devenu président du syndicat des musiciens de l'Ontario). Robert a monté un spectacle sensationnel : les artistes étaient jeunes, enthousiastes et aimés de tous. Robert s'est ensuite mis à la recherche d'une personne pouvant l'assister.

Lorsque Robert Coote venait au mess à l'heure du lunch, je ne me rendais pas compte qu'il nous jetait des regards! Finalement, il m'a demandé d'être l'officier subalterne en charge du spectacle et d'aller avec eux en Alaska.

J'ai été d'abord insultée par cette demande. « Je ne suis pas entrée dans la force aérienne pour vaquer à la présentation d'un spectacle! », ai-je répliqué.

Ils sont alors partis sans moi, amenant à la place deux officiers, soit une femme et un homme. À leur retour, nous avons appris que le voyage avait été une expérience désastreuse. (Les deux officiers ne s'entendaient pas avec les acteurs et les musiciens). Robert m'a dit : « Je vais monter le spectacle en Angleterre, voulez-vous venir avec moi? » Cette fois, j'ai sauté sur l'occasion.

(Winn Taylor hésitait énormément à me laisser aller, mais elle affirmait qu'elle ne pouvait m'empêcher de profiter d'une occasion aussi extraordinaire. Voilà ce qui la distinguait des autres officiers qui ne soutenaient pas la carrière des femmes servant sous leurs ordres.)

Avant mon départ, mon père m'a amenée magasiner au Pine Room chez Eaton's. L'aviation nous avait remis 125 $ pour payer les dépenses relatives à nos vêtements d'officiers, mais j'ai dépensé 500 $. Mon père m'a dit : « Même s'il te faut deux ans pour rembourser le montant, achète-toi deux blouses fabriquées avec le même tissu

que ta tunique. » Ce conseil était fort sage et ces extras tombaient très bien.

Nous avons appareillé pour l'Angleterre à bord du *Mauritania*. À mon grand désarroi, j'ai été nommée officier ayant sous ses ordres les femmes du navire au complet. Cela m'effrayait quelque peu car nous avions un commandant grincheux qui ne voulait pas de femmes à bord. À un moment donné, mon ami George a dit au capitaine-adjudant qu'il aimerait m'inviter à prendre un verre. La prochaine chose que j'ai su était que je me dirigeais vers le quartier des hommes, accompagnée d'un garde armé! Tous mes amis étaient là, un verre à la main. Je suis entrée et j'ai trinqué avec eux. La porte était restée ouverte, et le garde se tenait à l'extérieur.

Rendus en Angleterre, *The Blackouts* ont joué dans beaucoup d'endroits extraordinaires, y compris les trois mois qu'ils ont passé au théâtre de Londres. Nous étions chanceux de travailler avec des musiciens aussi chevronnés. Ce fut une expérience inoubliable pour chacun de nous, même si nous étions très occupés et n'avions jamais plus d'une journée de congé entre les spectacles. Nous avons ensuite quitté Londres et sommes allés directement au fin bout de l'Écosse, où nous devions porter des vestes de laine en plein milieu du mois d'août!

Après une tournée qui a duré six mois, Robert a été rappelé à Londres pour assurer la liaison entre les divers groupes du monde du spectacle appartenant à l'armée, à la marine et à la force aérienne. (Les Américains étaient sur le point de débarquer, et il estimait que cela faisait partie de son travail d'avoir aussi à travailler avec eux.) Lorsqu'il a annoncé aux responsables des quartiers généraux qu'il devait partir, il leur a dit qu'il me laissait à moi, officier subalterne, le soin de faire marcher l'affaire. Ils ont été horrifiés et ont déclaré : « Oh, non, une femme ne peut assumer ce type de responsabilité, les dirigeants ne le toléreront pas! » Toutefois, Robert a pris ma défense. Il a répondu : « Elle connaît ces gens. Ce ne sont ni des soldats ni des femmes du personnel féminin de l'aviation, ce sont des musiciens, et ils sont étranges et imprévisibles. Aussi, je vous demande de

ne rien changer; je partirai et prendrai des nouvelles d'eux de temps en temps. »

Alors, à leur grand désarroi, j'ai pris la direction de la troupe. Le défi était de taille car il fallait que chaque chose soit là où elle devait être et ce, au bon moment, et j'étais là, un officier subalterne avec 42 personnes à surveiller, les trois quarts étant des hommes, toutes des personnes d'humeur instable. J'étais littéralement responsable de tout. Aussi, si des problèmes se posaient avec la paye ou le courrier, parce que nous nous déplacions constamment, j'étais la personne que tout le monde harcelait. À un moment donné, j'ai même prêté tout l'argent que j'avais!

Nous formions tout un groupe : un immense autobus transportait les gens, et trois camions transportaient les instruments, le matériel, les accessoires et les décors. Nous vivions dans d'immenses remorques aménagées. Vous auriez dû voir notre entourage lorsque nous nous y sommes mis! (C'était vrai : quatre des conducteurs de la RAF n'aimaient pas du tout les femmes officiers.) Heureusement, j'avais une auto personnelle et mon chauffeur, nommé Allen, était très fidèle et fiable, et j'avais besoin de cela – chaque fois que je devais prendre la voiture, il était là. Il était drôle aussi. Il n'arrivait pas à prononcer le mot « itinéraire »; aussi, avait-il pour habitude de me demander : « Qu'y a-t-il de neuf comme artillerie, ma'ame? »

Nous avons voyagé partout en Angleterre, en Écosse, au pays de Galles et en Irlande. Nous sommes restés longtemps en Irlande, car les autorités ne voulaient pas nous laisser partir par la mer d'Irlande en raison de la présence de sous-marins allemands. Cependant, les troupes américaines qui étaient là étaient extrêmement généreuses à notre égard, et leurs officiers nous permettaient de rester aussi longtemps que nous le désirions. Mon personnel était au paradis, car les magasins américains PX étaient remplis de bonbons et de cigarettes : tout ce que vous pouviez imaginer pouvait être acheté dans ce magasin.

En 1945, il a été décidé que la troupe présenterait le spectacle sur le continent. Nous sommes allés en Belgique, d'abord à un endroit

nommé Blankenburg puis à Bruxelles. Malheureusement, le chef de l'escadron à Bruxelles n'était pas quelqu'un avec qui je m'entendais bien. À notre arrivée, il s'est précipité sur moi et m'a dit : « Je n'ai jamais vu autant d'hommes sales de ma vie! » J'ai rétorqué : « Eh bien, monsieur, avez-vous jamais voyagé de Paris à Bruxelles dans une boîte de camion? »

Cet incident l'a fait taire temporairement, mais il voulait être important et croyait pouvoir l'être en prenant la tête de notre petit groupe. Il voulait que les gens croient qu'il était la personne responsable du groupe, aussi ne cessait-il de les amener dans les coulisses pour qu'ils rencontrent les vedettes. Tout le monde en avait plein le dos. Les hommes me demandaient : « Madame, pourriez-vous lui demander de ne pas entrer dans les salles d'habillage au moment où nous sommes tous fatigués et en nage? » Je lui ai fait part de leur demande mais il a continué son manège. Puis, il a envoyé une lettre injurieuse à mon égard à Robert Coote et à Hector Creighton, mes deux patrons de Londres.

Finalement, tout était au point pour notre départ en direction de Paris. Nous y sommes demeurés pendant trois mois, dont deux mois au magnifique théâtre Madeleine. Notre prochaine étape devait être l'Allemagne, mais les enceintes n'étaient pas montées. (À ce moment-là, les Alliés occupaient la région). Cette situation posait un problème étant donné que personne n'était admis en Allemagne sans être armé. On s'est creusé les méninges à se demander comment les musiciens pourraient transporter des armes! Finalement, on nous a envoyés dans le sud de la France.

Pendant notre séjour là-bas, le terrible chef d'escadron a pris l'avion pour m'annoncer personnellement que j'avais été remplacée comme directrice. J'étais des plus choquée, mais je me suis contentée de dire : « Eh bien, la condamnée a-t-elle droit à une dernière requête? »

« Bien sûr, ma chère », a-t-il répondu sur un ton condescendant.

Je lui ai demandé de ne rien dire à mon personnel jusqu'à ce que nous soyons à Paris, car le moral de la troupe n'était pas à son meilleur à ce

moment-là. Sa mâchoire est tombée, mais il m'a donné sa parole qu'il garderait le silence. Le matin où nous sommes arrivés à Paris, j'ai annoncé la nouvelle à la troupe. Ciel! Quel boucan ça a fait!

De retour à Londres, Robert et Hector étaient au bord des larmes. Ils m'ont affirmé qu'ils ont essayé de se débarrasser de cet homme en l'envoyant sur le continent, et en ne se doutant pas que je tomberais sur lui par hasard. Ils souhaitaient que je reste à Londres pour la période estivale, alors ils ont demandé au capitaine d'aviation, Roy Laurence, un pilote d'Eastern Tours, de monter le spectacle en Allemagne. J'ai donc manqué ce voyage, mais lorsque la troupe est revenue, j'ai pris le relais au plus grand plaisir de mes patrons.

Nous avons commencé par Bournemouth avec un spectacle présenté aux PG qui venaient juste d'arriver. Puis, nous avons mis le cap sur le nord à destination du Yorkshire. Une aventure nous est arrivée là-bas : lors d'un week-end où j'étais en congé, mon fidèle chauffeur Allen m'a conduite chez mon amie, Phoebe Magee, responsable du personnel affecté à une base de l'ARC. Elle et moi sommes descendues au terrain d'aviation, un soir, pour regarder les avions décoller, l'un après l'autre. Nous sommes restées debout toute la nuit, attendant avec le personnel de piste le retour des avions. (Deux d'entre eux ne sont pas rentrés, cette nuit là.) Avant que les pilotes n'aillent dormir, on leur donnait du café et Phoebe effectuait un debriefing sur l'endroit où ils avaient lancé leurs bombes, ainsi de suite. Je suis entrée dans la pièce et me suis assise pour entendre les réponses qu'ils lui adressaient.

L'un des avantages procurés par nos deux tournées dans la région du Yorkshire était qu'il y avait six groupes canadiens en poste dans cette région, accompagnés d'un diététiste qualifié qui aurait fait n'importe quoi pour améliorer la qualité de la nourriture. En Angleterre, pendant la guerre, la nourriture était épouvantable : je ne sais pas comment la décrire. Nous n'avions pas beaucoup de choix, et c'était incroyable ce que nous mangions. Nous avons survécu, bien que nous ayons tous perdus du poids. Je me suis retrouvée à l'hôpital pendant trois semaines pour gastro-entérite. En outre, une alimentation inappropriée abîme énormément vos cheveux. En visitant les différentes bases, j'allais au

mess des officiers et voyais les pilotes en train de manger du lard et des œufs, et d'avaler de grands bols de vitamines. Ils ne manquaient de rien, alors que nous étions là, assis de l'autre côté de la table, à manger des toasts froides et à boire du café insipide.

Lorsque vous avez réellement faim, trouver de la nourriture devient l'obsession de la journée. C'est difficile à comprendre à moins d'avoir déjà vécu cette situation. Nous nous sentions toujours à moitié affamés, parce qu'il arrivait fréquemment que le personnel affecté aux bases des forces aériennes où nous étions en poste n'avait pas été avisé que nous arrivions et qu'il n'y avait pas de rations supplémentaires. Nous partagions leurs repas et mangions la même chose qu'eux. Nous avons développé un besoin maladif de nourriture. Une fois, un membre du personnel féminin a dévoré un pot d'olives au complet et a été très malade par la suite. Une fois également, j'ai presque vidé un contenant entier de jus de tomate derrière une porte fermée à clé. Quelle plaisir immense, mais je me suis sentie tellement coupable. Plus tard, je n'arrivais pas à me débarrasser du contenant vide afin de ne pas laisser de trace!

Par bonheur, chaque fois que nous tombions par hasard sur les Américains, nous les trouvions formidables. À un moment donné, plus tard, nous les avons rencontrés dans la forêt quelque part sur le continent. Ils étaient équipés de leur fameux magasin PX, d'un camion à lait et d'un camion de nettoyage à sec. Je suis allée voir le colonel et lui ai demandé : « Mon personnel peut-il venir ici? » Après avoir été rejetés pendant si longtemps, c'était pour nous le paradis.

(Entre-temps, de retour au Canada, le rationnement alimentaire avait commencé. J'ai reçu une lettre de ma mère qui se plaignait qu'elle ne pouvait acheter de cœurs de bœuf pour nourrir ses chiens. En effet, les gens s'en servaient pour se nourrir eux-mêmes. Ma mère était fort bouleversée parce que les chiens devaient désormais manger des aliments en conserve, ce qu'ils n'avaient jamais fait avant.)

Au fil des mois, notre spectacle a pris la forme d'une série de saynètes, avec bon nombre de sketchs comiques et de numéros musicaux

fabuleux. George Galanyis, un musicien de Vancouver, dirigeait notre petit orchestre. Après que nous eûmes pavé la voie, les autorités se sont aperçues que ce genre de spectacles était fort prisé, car il gardait le moral des troupes à la hausse. Comme nous ne pouvions aller partout où nous le désirions, trois autres plus petits spectacles ont été montés. Je me souviens que deux d'entre eux s'intitulaient « *All Clear* » et « *W Debs* ». Notre spectacle ressemblait davantage au grand spectacle « *Meet the Navy* » dans lequel jouait la célèbre vedette, John Pratt. Les deux troupes de spectacle recelaient d'immenses talents; malheureusement, nous ne pouvions jamais nous voir les uns les autres : nous travaillions tous chaque fois que les spectacles étaient donnés à Londres en même temps. Ils ne nous ont jamais entendus et nous ne les avons jamais entendus.

La majorité des civils n'ont pu nous voir jouer non plus. En effet, nous ne donnions des représentations que devant le personnel masculin de l'aviation. Notre spectacle était un cadeau offert gratuitement par le Canada pour égayer les troupes. Si vous n'étiez pas en uniforme, vous n'étiez pas admis au théâtre. Certaines personnes n'avaient pas compris cela : une personne responsable du personnel affecté à une base m'a déclaré ce qui suit avant un spectacle : « Mary, j'espère que ça ne vous dérange pas si j'ai invité quelques civils à assister au spectacle. » Et les voilà bien assis dans les quatre premières rangées!

L'un des plus grands défis auxquels j'ai dû faire face pendant toute ma carrière militaire a été de m'occuper des gens, d'essayer de les rendre heureux. Quelle tâche ardue! Une fois, Bob et Hector étaient venus me rendre visite et j'ai éclaté en sanglots, tant le stress était grand. Bob m'a dit : « Mary, si vous ne comprenez pas maintenant que vous ne pouvez rendre tout le monde heureux, alors il serait préférable que vous retourniez à la maison, car c'est impossible. » Je crois que c'est à ce moment que je suis arrivée à comprendre que rendre 80 % des gens heureux était le mieux que je puisse faire. Il y aura toujours des choses qu'une personne donnée détestera.

Certaines situations ont été particulièrement éprouvantes. Une fois, un membre du personnel féminin est tombée enceinte et s'est rendue à

Londres pour se faire avorter, mais ça n'a pas marché. Nous logions à Cambridge à ce moment-là, et la situation était horrible : elle était dans d'atroces douleurs et on devait lui venir en aide sur-le-champ. Je courais dans tous les sens comme une folle, et le médecin militaire de la base de l'aviation ainsi que l'infirmier de Cambridge avait une discussion orageuse sur qui devait l'amener à l'hôpital pour qu'elle soit traitée. Évidemment, l'avortement était illégal à cette époque, mais la jeune femme était dans un état critique. Heureusement, elle a été accueillie dans une maison de soins infirmiers. Par la suite, son dossier médical a été déchiré. Il n'y avait pas de raison de laisser cet incident ruiner sa vie à jamais.

À un autre moment, j'ai dû tirer de la prison de Yorkshire un membre de la troupe. En Angleterre, lorsque c'était l'heure de fermeture dans un pub, le tenancier disait : « C'est l'heure, messieurs », et vous étiez censé quitter! Mais notre Freddie, le « mauvais garçon » du groupe a décidé de rester. Le tenancier en a eu marre de lui et a décidé de lui servir une leçon : il l'a traîné à la prison locale. J'ai commencé à demander : « Où est passé Freddie? », et l'on m'a répondu qu'il était en prison. J'ai appelé à la prison en question, mais on ne m'a pas autorisée à lui parler : on ne croyait pas que je pouvais être un officier, simplement parce que j'étais une femme. Il a donc croupi en prison pendant un mois.

Heureusement, il s'est avéré que Freddie était Juif. Personne ne le savait, mais les Juifs du coin l'ont su et lui apportaient des pommes et différentes choses. Lorsqu'est arrivée sa remise en liberté, je suis allée le chercher, accompagnée d'un caporal et de mon chauffeur. (Nous devions nous lever à 4 h du matin pour être là à temps). Lorsque nous sommes arrivés aux portes de la prison, à la première heure, nous avons entendu quelqu'un pleurer. Je n'oublierai jamais ce son. C'était Freddie, debout avec ses sacs, se demandant quoi faire maintenant qu'il était sorti. On ne lui avait même pas dit que je venais le chercher. Nous sommes tous entrés dans l'auto puis nous nous sommes mis à pleurer. C'était affreux; il avait perdu quarante livres et il est resté comme une épave pendant encore un mois. Ça l'a malgré tout remis d'aplomb.

Le jour de la Victoire en Europe, j'ai eu une surprise : des amis de l'Aviation canadienne sont venus d'Allemagne me visiter. Ils avaient volé avec leurs *Mosquitoes* vers la campagne française et les avaient garés en prenant soin d'enlever les rotors pour ne pas se faire voler. Puis ils ont volé une vieille voiture et se sont rendus à Paris me trouver!

« Comment m'avez-vous trouvée? » leur ai-je demandé.

« Réfléchis un peu! Combien de Canadiennes sont à Paris selon toi? » m'ont-ils répondu.

Nous avons donc passé trois jours ensemble à visiter Paris en voiture, en faisant halte dans les bars en prenant et en déposant des auto-stoppeurs. Nous ne nous sommes pas couchés. Puis ils sont finalement repartis avec leurs avions (et ont rendu la voiture).

Le jour de la Victoire sur le Japon, j'étais à Londres, complètement exténuée. On m'avait offert un emploi à Paris mais je l'ai refusé en répondant : « Je veux rentrer chez moi. » Cette décision n'a certainement pas été difficile à prendre.

Lorsque nous sommes rentrés au pays, en novembre 1945, j'étais encore une fois l'officier responsable des femmes sur le bateau. Il y avait des femmes et des enfants britanniques et tous les services étaient représentés à bord. Le bateau était danois, le *New Amsterdam*, et tous les après-midi à 17 h j'étais invitée à un cocktail. N'ayant pas dîné (nous n'avions que deux repas par jour sur le bateau), je me rendais à table pour souper en *titubant*!

Nous avons été accueillis par des éloges sur le travail que nous avions accompli. Toutes les stations de la RAF que nous avons visitées avaient fait parvenir des lettres au quartier général de l'Aviation canadienne mentionnant le plaisir de nous avoir rencontrés.

En y repensant, toute la période de la guerre a été une aventure. Faire partie des forces m'a donné de la maturité et m'a permis d'assumer des responsabilités auxquelles je n'avais jamais rêvé auparavant. Je me

suis rendue compte que je pouvais faire des choses et les faire bien, ce qui m'a donné une grande confiance lorsque je m'adressais aux gens. Mais j'ai également appris qu'il faut faire très attention lorsqu'il s'agit de juger les gens. Je me rappelle qu'à Rockcliffe, un des quatre officiers anglais qui nous avaient déjà enseigné m'a fait venir dans son bureau.

« Carry, je dois m'excuser, m'a-t-elle dit. Lorsque je vous ai rencontrée pour la première fois, je n'ai vu que votre mascara bleu. Mais je tiens à vous dire que vous êtes un des meilleurs officiers que j'ai formés. »

J'avais une boule dans la gorge et j'ai cru que j'allais pleurer. « Merci », lui ai-je répondu en balbutiant. Nous pensions tous que l'OF Eileen Ward respectait les normes les plus élevées que nous connaissions et c'était presque trop pour elle de me dire cela. Je n'oublierai jamais ses mots. »

Mon aspect préféré du service militaire a été le partage. Comme vous êtes loin de votre famille et de vos amis, vous vous faites de nouveaux amis avec des gens qui semblent avoir des points communs avec vous. Ces relations deviennent très importantes car ces gens sont les seules personnes avec qui vous « connectez » parmi un tas d'étrangers. Les hommes et les femmes apprennent à soutenir leurs camarades et ils établissent ce lien très spécial qui n'existe pas dans la vie civile.

Lorsque je me suis enrôlée, mon père m'a dit : « C'est exactement ce qu'il te faut, ça va très bien aller. » J'imagine que c'est parce qu'il savait que j'arrive habituellement à mes fins et le temps lui a donné raison : j'ai aimé le service militaire et c'est exactement ce qu'il me fallait.

Halina Sawicki-Tarkowska

Lorsque la Deuxième Guerre mondiale éclata, j'avais dix-neuf ans et j'étudiais à la faculté de médecine de l'Université de Poznan. Poznan était la capitale de la province occidentale de Wielkopolski, qui avait une frontière avec l'Allemagne. Je demeurais là avec ma mère et mon jeune frère. Mon père, chirurgien et radiologue, demeurait à Grudziadz, un petit village de la province voisine, la Poméranie.

En août 1939, alors que les ténèbres de la guerre commençaient à menacer la Pologne, certains membres de notre famille, qui résidaient à Varsovie, ont insisté pour que nous venions demeurer avec eux. La capitale étant plus éloignée de la frontière allemande, nous serions ainsi plus en sécurité. Nos parents de Varsovie croyaient que la guerre serait courte et que nous pourrions bientôt retourner dans nos maisons.

Le premier jour de septembre, avant l'aube, des soldats allemands vêtus d'uniformes militaires polonais attaquèrent un poste radio allemand de Gliwice, à la frontière polonaise. Nous avons pris connaissance de cet événement en écoutant la radio et nous craignions que les Allemands se servent de cet incident comme prétexte pour déclencher

une guerre de grande envergure contre la Pologne. Et effectivement, la guerre débuta à 4 h 30 ce matin-là, sans déclaration. Les avions allemands bombardèrent de nombreuses villes polonaises et les colonnes blindées franchirent nos frontières sur tous les fronts. Les combats durèrent environ un mois, puis la Pologne se rendit. Varsovie capitula le 27 septembre. Dans tout le pays, la destruction était effroyable. De nombreuses villes étaient en ruines et le nombre des blessés s'élevait à des centaines de milliers.

Les représentants du gouvernement polonais, en exil à Londres (Grande-Bretagne), déclarèrent qu'il fallait continuer à combattre les Allemands, même dans la défaite. On forma le Mouvement de résistance clandestine polonais, que la plupart des Polonais physiquement aptes, jeunes et vieux, hommes et femmes, s'empressèrent de joindre pour continuer le combat. À un certain moment, l'Armée clandestine (rebaptisée « Armia Krajowa » ou AK par la suite) compta un demi-million de membres dans ses rangs.

Ma famille demeura à Varsovie pendant les combats et jusqu'à la fin de la guerre. Malheureusement, les Allemands avaient annexé la partie occidentale de la Pologne et pris possession de nos maisons de Poznan et de Grudziadz. Il était dangereux pour nous d'y retourner. Mes parents avaient perdu tout ce qu'ils possédaient et devaient recommencer leur vie à Varsovie, notre nouveau domicile.

En 1942, je joignis le mouvement de résistance et devint membre assermenté d'une unité active de sabotage et de diversion. Mon nom de code était « Ala ». Dans ma vie professionnelle, j'étais à ce moment-là infirmière et sage-femme, ce qui, raisonnablement, me préservait de la déportation vers un camp de travail forcé allemand. Je possédais même un laissez-passer de nuit me permettant de me déplacer après le couvre-feu, lequel était très pratique pour mes activités clandestines. Mes parents ne savaient rien de mes activités. Je n'étais pas mariée, mais pour garder mon secret et avoir une meilleure liberté de mouvement, j'avais loué une chambre près du domicile de mes parents. Pour assurer ma sécurité ainsi que la leur, je ne leur dis pas où j'habitais.

Il est difficile, pour les gens qui n'ont jamais connu une situation d'occupation hostile – comme celle des Allemands, des Japonais ou des Soviétiques – de comprendre les souffrances d'un peuple conquis. Les Allemands étaient déterminés à réduire les Polonais en esclavage. Les enfants ne pouvaient pas fréquenter l'école au-delà de la sixième année. Les collèges et les universités étaient fermés et les enseignants et professeurs étaient arrêtés et bien souvent déportés vers des camps de concentration. On nous défendait de posséder ou même d'écouter la radio ou de lire tout document autre que les journaux publiés par la nation allemande. Les jeunes Polonais ne pouvaient pratiquer aucun sport. Toute association ou tout syndicat étaient interdits, à l'instar des regroupements de plus de trois personnes.

Le passage d'une province à l'autre était très restreint; la police et les services de sécurité allemands fouillaient sans cesse les trains, à la recherche de personnes ou de produits « suspects ». Les forces allemandes avaient confisqué de nombreux produits, comme les fourrures, les bicyclettes et les skis. Généralement, le couvre-feu était en vigueur du soir au matin et les troupes allemandes patrouillaient constamment les rues. Le fait de se déplacer sans laissez-passer se traduisait par une arrestation, une déportation vers un camp de concentration ou même la mort. La possession d'armes ou de matières interdites était punissable de mort.

Toute violation des règles établies par les Allemands, si mineure fût-elle, entraînait de graves conséquences. Les Allemands appliquaient la règle de la « responsabilité de groupe », ce qui signifie que les gens étaient punis pour les actes commis par d'autres. Il y avait des prises d'otages massives, suivies d'exécutions. Ces exécutions avaient lieu tous les jours, d'abord dans des endroits secrets ou des lieux isolés comme les forêts, puis, dans les années 1943 et 1944, dans les rues des villes, et particulièrement à Varsovie. Des milliers et des milliers de gens mouraient chaque jour. En Pologne, le nombre total des personnes qui furent assassinées par les Allemands pendant la guerre s'élève à six millions, dont trois millions de juifs polonais.

Dans ma propre famille, plusieurs personnes furent arrêtées et envoyées dans des camps de concentration, même si elles n'avaient personnellement mené aucune activité anti-allemande. Un de mes oncles loua une chambre à un jeune homme sans savoir qu'il était juif. Or, le fait de loger un juif entraînait la mort. Deux ans après le départ de son locataire, mon oncle fut arrêté par la Gestapo. Il fut déporté dans un camp de concentration et y trouva la mort.

En 1943 et 1944, à titre de membre actif de l'Armée clandestine, je participai à de nombreux actes armés de sabotage et de diversion à Varsovie et en périphérie de la ville. Voici une description d'un de ces actes armés : « Quatre sections de notre détachement, constituées de vingt soldats mâles et de trois infirmières, avaient eu pour mission d'attaquer et de détruire une colonne motorisée de la police allemande qui patrouillait une des principales rues de Varsovie. L'attaque devait avoir lieu le 16 novembre 1943, à l'aube, près des rues Nowy Swiat et Ordynacka, où les nombreuses ruines laissées après les bombardements de 1939 nous permettraient de nous positionner facilement et de nous protéger des attaquants. Ce matin-là, tous les membres de la section avaient gagné la position qu'on leur avait assignée avant 8 h. Nous avons dû attendre plus d'une heure avant que notre cible se présente; nous étions armés de mitraillettes (une Thompson et plusieurs Sten), d'un grand nombre de grenades et de cocktails Molotov. À 9 h 15, on repéra une colonne motorisée allemande comprenant deux camions militaires et deux petites jeeps à l'extrémité sud de la rue. Peu après, les Allemands atteignaient le lieu de l'embuscade. Au signal donné, les hommes ouvrirent le feu à bout portant en déchargeant toutes les armes automatiques et lancèrent les grenades et les bouteilles d'essence. Les Allemands contre-attaquèrent sur-le-champ. Les combats qui suivirent furent violents. Un des camions brûlait intensément et de nombreux Allemands étaient étendus sur la rue, blessés ou morts. Deux de nos hommes furent également touchés. L'un d'entre eux réussit à se déplacer, mais je dus tirer l'autre des ruines avec l'aide de mon amie Ksantypa, car sa jambe saignait abondamment. Des balles sifflaient partout et certaines atteignaient le sol, tout près de nous. C'était vraiment affolant. Une fois en sécurité dans la ruelle, nous avons appliqué

un pansement sur la jambe de notre ami blessé. Une voiture à chevaux, que nous avions réquisitionnée, nous conduisit dans une clinique secrète de la rue Dobra. L'attaque ne dura que quelques minutes. Les hommes de notre section partirent très vite et sans bruit, craignant l'arrivée de nombreux renforts allemands. Selon des rapports dont nous prîmes connaissance plus tard, l'attaque avait coûté la vie à six policiers allemands, en plus d'en blesser sept. Malheureusement, une semaine plus tard, les Allemands exécutèrent 60 otages polonais à l'endroit de l'attaque. »

En juillet 1944, les représentants du gouvernement polonais en exil – avec l'appui du général Bor Komorowski, commandant des Forces secrètes – décidèrent de préparer une insurrection contre les Allemands, qui battaient retraite devant l'avance des Russes, dans l'est de la Pologne. Même si nous étions peu armés, nous étions mus par le désespoir que nous inspiraient les traitements sanguinaires et inhumains répétés des occupants. Nous espérions que nos alliés occidentaux nous aideraient en nous fournissant des armes et des munitions. Les Russes, bien qu'alliés des pays occidentaux dans le combat contre les Allemands, ne semblaient pas disposés à aider les forces de résistance polonaises pro-occidentales à recouvrer la liberté et à créer un État polonais démocratique indépendant. Staline, même avant le début de la Deuxième Guerre mondiale, avait intégré la Pologne dans ses plans et souhaitait en faire un pays communiste soumis.

Les Russes, qui étaient pratiquement aux limites est de Varsovie, tout près du fleuve Vistule, nous ont trompés en nous encourageant à nous battre. L'insurrection de Varsovie débuta le 1er août 1944, à 17 h. Mais presque immédiatement, sur l'ordre de Staline, les troupes russes se retirèrent vers l'est, permettant ainsi aux Allemands de cerner la ville complètement.

Pendant le terrible combat qui suivit, mon affection grandissante pour George Sawicki, un membre de l'Armée clandestine, fut une révélation personnelle. Je l'ai rencontré le premier jour de l'insurrection et nous avons combattu dans la même unité, partageant nos joies, nos peines

et notre désespoir. Sa présence m'a permis de traverser cette épreuve. Nous nous sommes liés d'une amitié profonde, sommes tombés amoureux l'un de l'autre et avons décidé de nous marier.

En dépit de la grande pénurie d'armes, de munitions, de médicaments, de nourriture et d'eau, les insurgés polonais ont tout de même combattu pendant 63 jours contre environ 50 000 soldats allemands lourdement armés. Les maigres provisions qui nous parvenaient de la Grande-Bretagne par avion n'étaient pas suffisantes. Privée de l'aide réelle et directe des Russes, Varsovie fut systématiquement bombardée, brûlée et presque entièrement détruite. Quelque 200 000 civils périrent, dont 20 000 combattants de la liberté. Le 2 octobre 1944, le commandement polonais décidait de capituler devant les Allemands.

Le 3 octobre, alors que nous pensions vivre nos derniers jours de liberté, George et moi nous sommes mariés dans une chapelle en ruine située dans une partie de Varsovie que les Allemands n'avaient pas encore occupée. Cinq couples se sont mariés à ce moment, et tous partageaient un seul anneau pour la cérémonie!

Le 5 octobre, nous, les membres restants du mouvement de résistance, devenions prisonniers de guerre. Nous avons quitté notre ville bien-aimée en marchant dignement, en ordre, à la suite des commandants de nos unités décimées. La plupart d'entre nous étions à bout de force et avions perdu tout espoir en l'avenir; nous ne savions pas si les Allemands allaient respecter les conditions de l'accord de capitulation. Ce jour-là, nous avons marché sur une distance de 20 kilomètres jusqu'à une gare. C'était incroyablement difficile pour nous, après deux mois de combat et de misère. Nous étions extrêmement fatigués et affamés. À notre sortie de la ville, des habitants des banlieues de Varsovie coururent hors de leur maison et nous tendirent du pain, des fruits et des légumes. Les gardiens allemands ne les arrêtèrent pas.

Le jour suivant, à la gare, les Allemands nous entassèrent dans des wagons de marchandises, 60 par wagon. Les hommes devaient se rendre dans différents camps de prisonniers de guerre en Allemagne, et mon mari et moi fûmes séparés. Dans le wagon où j'étais, toutes les

femmes étaient effrayées car elles ne savaient pas où nous allions et ce que les Allemands nous réservaient comme sort.

Le voyage dura près de quatre jours. Le premier jour, nous fûmes enfermées, sans nourriture ni eau. Il n'y avait pas de place pour s'étendre ou même s'asseoir. La nuit, il n'y avait aucune lumière. Pis encore, il n'y avait pas de toilettes, pas même un seau qui servirait de latrines. Pendant la journée, nous pouvions voir dehors par une petite ouverture grillagée dans le haut du wagon couvert; nous pouvions regarder le paysage et le nom des gares où nous passions. Nous avons vite su que nous nous dirigions vers l'Allemagne. Une fois à destination, notre wagon, laissé sur une voie d'évitement à Katowice, fut bombardé par des avions, dont ceux des Alliés. Par chance, nous ne fûmes pas touchées.

En Allemagne, je fus d'abord envoyée, avec d'autres femmes de mon unité, au Stalag VIII B, un camp de transition pour prisonniers de guerre situé à Lamsdorf, en haute Silésie. Par la suite, on me transféra au Stalag IV B, à Mulhberg, puis finalement à la division du travail du Stalag IV A, à Radeberg, près de Dresde. C'était la première fois dans l'histoire de la guerre moderne que l'on emprisonnait des femmes soldats dans des camps de prisonniers de guerre. Dans chaque camp, les conditions étaient pitoyables : c'était la faim criante, l'infestation par les poux et les maladies, dont la gale. Dans les unités médicales, nous n'avions pas les moyens de guérir les malades. Nous avions tout de même le traitement « Cuprex » contre les poux, car les Allemands avaient très peur de la typhoïde.

Je suis demeurée à la division du travail entre décembre 1944 et les derniers jours de février 1945. Les conditions de ce milieu étaient réellement dures. Environ 60 prisonnières de guerre travaillaient dans une ancienne brasserie à fabriquer des croustilles pour l'armée allemande. Nous étions trempées d'eau froide ou chaude à force de nettoyer les pommes de terre et avions toujours mal, car il nous fallait soulever les lourds chaudrons remplis de pommes de terre crues. Nous avions toujours froid et étions toujours affamées. Nos rations consistaient en un morceau de pain noir – seulement 200 grammes pour toute une

journée – accompagné de 5 grammes de margarine ou d'une cuillerée de confiture de betteraves et d'une tasse de succédané de café nature. Le soir, on nous servait un liquide brun clair dans lequel flottaient quelques légumes – la plupart du temps, il s'agissait de navets brûlés ou avariés. À dire vrai, les gardes allemands étaient souvent aussi affamés que nous. La plupart d'entre eux étaient âgés, car les Allemands qui étaient jeunes et physiquement aptes étaient sur les fronts de bataille. Étonnamment, dans cette situation désagréable, certains Allemands étaient aimables. Je crois qu'ils savaient que la guerre se terminerait bientôt et qu'il était mieux pour eux de bien traiter les prisonniers; cela pourrait les aider plus tard.

Nous n'avions aucune nouvelle du monde extérieur, de nos maisons et de nos familles. Les autorités allemandes nous remettaient parfois de la correspondance, censurée bien sûr. Pendant les quatre mois et demi que dura ma captivité, je n'ai reçu que deux cartes postales de mon nouveau mari. Il était prisonnier de guerre lui-même et ne savait pas du tout où je me trouvais. Il ne connaissait que le stalag et mon numéro de prisonnière de guerre. Cependant, il m'avait promis de me trouver et c'est ce qu'il a fait!

Le 19 févier 1945, en fin d'après-midi, quelqu'un m'interpella dans la baraque où je demeurais. « Venez vite! Votre mari est ici! » Je courus jusqu'à la cour et le trouvai là! Il s'était évadé du Stalag VIII B à Lamsdorf, où il était emprisonné, à la mi-janvier. Grâce à sa persévérance et à la pure chance, il m'avait retrouvée à Radeberg, après une marche de presque 400 kilomètres à travers l'Allemagne dévastée. Nous n'avons pas eu le temps de nous parler beaucoup. Nous n'avons pu que nous enlacer et nous embrasser avant que le vieux sergent, notre gardien, accoure. Mon mari fut conduit dans un poste de police, où on l'interrogea et on l'accusa de conspiration avec une prisonnière de guerre, en l'occurrence moi.

Au poste de police, George affirma être un travailleur civil polonais qui sympathisait avec la cause allemande et fuyait devant la progression des Russes. Il dit qu'il avait su, par hasard, que je me trouvais à Radeberg et qu'il voulait échanger quelques mots avec moi, une

« petite idiote » qui avait participé à l'« insurrection irresponsable de Varsovie ». Bien entendu, il cacha son véritable statut de prisonnier de guerre et, quoi qu'il en soit, les Allemands le crurent. On lui permit de passer la nuit au poste de police et de me rencontrer le lendemain, en présence du commandant de notre camp, un agent de la Gestapo et un policier. Nous avons réussi à parler en polonais, langue que les Allemands ne comprenaient pas, assez longtemps pour préparer mon évasion. À titre de membre du personnel médical, je possédais un laissez-passer m'autorisant à me rendre à la pharmacie locale pour prendre des médicaments, lorsque cela était nécessaire. Nous avions planifié mon évasion pour le matin suivant très tôt.

Je n'ai pas dormi de toute la nuit. Mes compagnes me souhaitèrent bonne chance, me tendirent quelques-unes de leurs maigres rations de nourriture et me promirent de garder le secret le plus longtemps possible. Mais par mesure de précaution et pour tromper les Allemands, je dis à mes amies que nous irions vers l'ouest. En vérité, nous avions planifié de nous diriger vers le sud.

Heureusement, tout se passa bien à la porte du camp. Je parlais couramment l'allemand et le gardien savait qu'on m'autorisait à sortir pour aller chercher des médicaments. Je marchai lentement jusqu'à ce que je voie mon mari qui m'attendait au coin d'une rue. Puis, en ce mercredi 21 février 1945 inoubliable, nous nous évadions vers la liberté. Cela tenait du miracle!

Ce jour-là, nous avons parcouru 46 kilomètres à pied. J'étais épuisée et je devais me reposer fréquemment. À cette époque de la guerre, des milliers de personnes marchaient dans différentes directions pour trouver un endroit sûr; ainsi, personne ne nous remarqua. Plus tard, nous apprîmes que les Allemands avaient rapidement constaté mon absence de Radeberg et qu'ils avaient envoyé des équipes de recherche vers l'ouest. Cependant, nous avions déjà parcouru une grande distance vers le sud et nous dirigions vers la frontière tchèque. La Tchécoslovaquie avait longtemps été occupée par les Allemands. Toutefois, une fois la frontière franchie, nous sentîmes que nous étions un peu plus en sécurité. L'histoire de notre fuite des horreurs de la

ligne du front de bataille nous aida à trouver un refuge et de la nourriture et même à gagner un peu d'argent grâce à de petits emplois. À la première occasion, nous nous sommes inscrits au bureau d'emploi allemand d'un petit village appelé Usti nad Laba (Ustig). Nous sommes devenus jardiniers, ce qui nous permit d'obtenir des documents légaux très importants pour assurer notre protection et restaurer notre dignité.

Après avoir parcouru la Tchécoslovaquie pendant quelques semaines, nous rencontrâmes des partisans polonais et tchèques près d'un petit village appelé Tanvald. Nous nous joignîmes à eux sans hésiter. Comme ils manquaient d'officiers, mon mari devint aussitôt le chef de la division polonaise. Nous sommes demeurés au sein du groupe jusqu'à la fin de la guerre, en mai. George fut alors déchargé de ses fonctions avec honneur, puis envoyé à Prague pour prendre un repos qui s'imposait depuis longtemps. C'est là que nous avons passé notre lune de miel, reportée par la guerre et l'emprisonnement pendant de si nombreux mois.

Après un mois passé à Prague, nous devions prendre des décisions concernant notre avenir. Retourner en Pologne était impossible, car les anciens combattants de la liberté et les membres de l'Armée clandestine pro-occidentale étaient sans cesse persécutés par le gouvernement communiste polonais fantoche établi par Moscou. Nos anciens compagnons d'armes étaient pourchassés par dizaines de milliers. Nombre d'entre eux furent assassinés et la plupart des autres furent emprisonnés ou déportés en Sibérie, d'où, semble-t-il, ils ne revinrent jamais. La seule chose que nous pouvions faire était de partir vers l'ouest.

En juin, nous avons pu nous rendre en Allemagne de l'Ouest, en Italie, puis finalement en Angleterre, où nous sommes demeurés pendant onze ans. En Angleterre, mon mari eut la possibilité d'étudier et devint architecte. En 1957, nous sommes venus au Canada avec nos deux filles. Nous n'avons jamais regretté d'avoir pris cette décision. Le Canada nous a accueillis et je crois que nous avons été des membres estimables de la société canadienne.

Nous avons de nombreux amis d'origine canadienne et polonaise. Chaque année, nous commémorons la mémoire de nos amis de l'AK qui ont donné leur vie en tentant de sauver notre patrie. Généralement, nos réunions débutent par un service religieux, suivi d'un rassemblement social pendant lequel nous lisons des mémoires, présentons des diapositives sur la Pologne d'après-guerre, chantons et prenons un bon café et des gâteaux traditionnels de la Pologne. Sur nos avant-bras droits, nous portons le brassard rouge et blanc, seul symbole qui permettait de nous identifier à l'AK pendant l'insurrection de Varsovie.

Mon expérience dans l'armée de résistance polonaise ne ressemble en rien à celle du service militaire normal des pays occidentaux. Nous, les membres de l'AK, avons combattu au front pratiquement chaque minute de chaque jour, pendant cinq longues années. Notre cause était noble : nous voulions défendre notre liberté et notre patrie.

Les hommes, les femmes et même les enfants se battaient main dans la main. Ni l'âge ni le sexe n'avait d'importance. Les Polonaises ont joué un rôle important dans le combat contre l'Allemagne. Tout comme les hommes, elles transportaient des armes, des munitions et des explosifs. Elles transmettaient des messages, des dépêches, des journaux illégaux et des documents secrets et exploitaient des radios clandestines. Elles étaient formées pour tirer, pour faire exploser des ponts et des voies ferrées, pour suivre les déplacements des agents de la Gestapo et des officiers de sécurité allemands et pour secourir et soigner leurs compagnons blessés. Les femmes participaient aux attaques armées visant à détruire des installations et de l'équipement militaires allemands. Elles ont même pris part à l'exécution d'officiers allemands particulièrement cruels, condamnés à mort par les chefs de l'Armée clandestine. Jour et nuit, les femmes étaient prêtes à suivre les ordres. Souvent, pour des raisons de sécurité ou de sûreté, elles devaient couper les liens avec leurs familles et leurs amis.

Les femmes qui étaient capturées se retrouvaient seules – seules pour résister et seules pour mourir. Tant pour les hommes que pour les femmes, le principe le plus important était d'avoir une confiance

inconditionnelle à l'égard d'autrui; plusieurs vies dépendaient de cette confiance. Si on nous capturait, il était interdit, quelles que soient les circonstances, de divulguer de l'information sur nos organisations ou sur l'identité de nos camarades. Certaines personnes moururent torturées, emportant leurs secrets dans la mort.

En reconnaissance de mes services et de mes activités pendant la guerre, je reçus trois décorations polonaises : la Croix des braves, la Croix de bronze du mérite militaire et la Croix de l'armée de l'intérieur. Je fus aussi promue au rang de sergent. Mon mari, George, reçut à deux reprises la Croix des braves, mais également la Croix d'argent du mérite militaire, la Croix de l'armée de l'intérieur, la Croix des partisans et d'autres décorations. En septembre 1939, il avait participé à la campagne défensive contre les Allemands. Du début de 1940 jusqu'à l'insurrection de Varsovie en août 1944, il avait été membre d'un commando spécial de l'armée de l'intérieur (résistance). Il a également pris part à l'insurrection de Varsovie. Au cours de ses années de combat, il fut blessé quatre fois, sans conséquences graves, heureusement. À la fin de la guerre, il fut nommé lieutenant.

Malgré les nombreuses descriptions colorées et la glorification des grandes batailles, des interventions rapides et des actes de courage et de camaraderie incroyables que relatent les films et les livres, mon expérience personnelle de la guerre m'a enseigné que toutes les guerres sont répréhensibles et cruelles. Nous devons transmettre ce message aux jeunes générations. Le monde entre maintenant dans le troisième millénaire de l'ère chrétienne, mais n'a pas encore appris à prévenir les guerres. Dans les bulletins de nouvelles provenant de certains pays, on ne voit pratiquement rien d'autre que des massacres, du pillage et de la destruction. Cela doit cesser. Je crois fermement que toutes les nations démocratiques et en quête de liberté devraient chercher à ramener la paix sur notre planète. Je crois aussi que les Canadiennes, et particulièrement celles qui font le service militaire et de la politique, pourraient jouer un rôle très déterminant dans l'atteinte de cet objectif louable.

Eleanore Coburn – née Boak

Au déclenchement de la guerre, j'étais célibataire et je vivais avec mes parents dans ma ville natale d'Édimbourg en Écosse. Mes trois frères étaient dans les forces armées. J'ai décidé de m'enrôler car on m'aurait recrutée de toute façon, et je suis devenue membre de la *Women's Auxiliary Air Force* en octobre 1941. J'ai pris le train pour l'Angleterre avec beaucoup d'autres jeunes filles de mon âge, jusqu'à un centre de recrutement et d'entraînement appelé Bridgenorth, dans le Shropshire. C'était une expérience traumatisante pour nous toutes. Certaines ne s'étaient même jamais éloignées de chez elles auparavant, et se retrouvaient avec un groupe d'étrangères. Ce qui nous consolait cependant, c'est que nous étions toutes dans le même bateau, et nous avions ainsi l'impression de n'être pas toutes seules.

À notre arrivée à Bridgenorth, on nous a fait connaître les épreuves et les tribulations des « recrues ». On nous a fichées, habillées, inspectées et réparties en groupes, et on nous a assigné des couchettes et des masques à gaz. Pour terminer, vêtues de nos superbes uniformes neufs, nous, les membres de la WAAF, avons reçu des laissez-passer nous permettant de passer la soirée à l'extérieur du camp. Nous étions ravies, pour la plupart, ne sachant guère qu'à l'époque (pas plus que maintenant) la Force aérienne n'installait pas ses camps trop près des grandes villes. Pour se rendre à Bridgenorth, il fallait prendre un autobus qui ne passait pas très souvent, et si on le manquait la nuit venue, il fallait rentrer au camp à pied. Évidemment, nous ne l'avons appris que plus tard, à notre grand regret!

Nous avons cependant réussi à atteindre la ville; je suis allée avec deux autres jeunes filles chez le photographe local nous faire photographier en uniformes à l'intention de nos familles. Ce que nous avons fait

ensuite m'est sorti de l'esprit, éclipsé par les heures mouvementées qui ont suivi. Nous devions être de retour au camp avant minuit, et nous avons raté l'autobus. Nous avons tout de même obtenu certaines indications, et avons commencé toutes trois à retourner au camp à pied – dans un décor que nous ne connaissions pas, et dans une profonde obscurité. Nous avions au moins des torches électriques (lampes de poche); nous en apportions toujours depuis le début de la guerre et du black-out.

Nous marchions trois de front sur cette route étroite, en montant une légère pente, du mauvais côté de la route – plutôt que face aux véhicules venant en sens inverse comme nous aurions dû le faire. Nous avons entendu gronder deux motocyclettes qui montaient derrière nous; mais nous n'avons pas entendu la voiture qui les suivait. Je marchais à l'extérieur du trio, du côté de la circulation; soudain, quelque chose m'a heurté la fesse gauche avec une force terrifiante. Ma coiffure de la force aérienne s'est envolée, ainsi que le masque à gaz que je portais suspendu à l'épaule. J'ai crié de toutes mes forces. Naturellement, le conducteur s'est arrêté pour voir ce qui arrivait; mais vraiment, il nous a fallu quelques secondes pour comprendre ce qui s'était passé.

En fin de compte, c'est la poignée de la portière qui avait transpercé ma pauvre fesse et s'était en même temps détachée de la voiture. Les deux filles étaient affolées. Je devais être en état de choc, je suppose, mais je n'avais aucune idée de la gravité de ma blessure. Le conducteur nous a entassées dans sa voiture; et comme ni lui ni les deux filles ne savaient où était notre camp (si seulement nous l'avions su, nous en étions vraiment tout près), il nous a conduites à un lieu appelé Wolverhampton, qui m'a paru très éloigné.

Il nous a amenées au premier poste de police qu'il a vu, car il ne savait pas où était l'hôpital. Je ne sais pas ce qui est arrivé aux autres WAAF ce jour là; mais je me souviens qu'un gros policier de forte carrure m'a conduite à une voiture et m'a ensuite amenée à l'hôpital. Je présume qu'ils n'ont pas vraiment pu voir où j'étais blessée, car il n'y avait qu'un petit accroc dans ma jupe. Nous avons finalement constaté que

la blessure était plus profonde que large – car la poignée de la portière était encore enfoncée dans mon corps! Il a fallu drainer la plaie, et suturer ensuite la surface.

Je crois avoir passé environ trois semaines à l'hôpital avant d'être renvoyée au camp – il s'est avéré qu'on m'a envoyée d'abord au mauvais camp de la force aérienne. J'ai néanmoins fini par retourner à l'endroit d'où j'étais partie le soir fatidique. J'étais vraiment en DT, « AWOL » comme on dit aux États-Unis, car pendant un certain temps, personne n'a pu savoir d'où je venais. J'ai dû me présenter à la revue des malades pendant encore deux semaines pour faire refaire le pansement, et je conserve encore la cicatrice en souvenir. Mes compagnes de la WAAF m'ont traitée de « clocharde » pendant bien des semaines. Et puisque je ne pouvais m'asseoir que juchée sur le côté droit, j'ai perdu mon tour d'affectation – de sorte qu'au lieu d'être envoyée à une station parfaitement opérationnelle, ce pourquoi j'avais été entraînée, j'ai dû errer dans le camp et faire du service général en attendant une nouvelle affectation.

J'ai finalement été affectée à la station de la RAF de Cranwell dans le Lincolnshire, où j'ai pu entreprendre le cours de téléimpression auquel je m'étais inscrite. Outre le personnel britannique de la RAF, des gens de nombreux pays différents y étaient cantonnés : des Polonais, des Tchécoslovaques, des Canadiens, des Australiens, des Néo-Zélandais. Ils suivaient toutes sortes de cours. Les hommes y recevaient un entraînement de pilotes et de radiotélégraphistes-mitrailleurs, et l'on enseignait aux WAAF comme nous à utiliser et à réparer les téléimprimeurs – je crois qu'ils ont précédé le télétype. J'ai choisi ce cours car je voulais faire du travail de bureau et j'avais une certaine expérience en dactylographie.

Nos logements à Cranwell étaient mémorables surtout pour le froid qu'il y régnait. Les membres de la WAAF étaient abritées dans les « logements familiaux » construits en temps de paix lorsque les hommes mariés pouvaient amener leurs femmes avec eux. Les casernes étaient des bâtisses froides, sans chauffage central (il n'y en avait pas

en Grande-Bretagne en ce temps là). Si nous avions eu droit à du charbon pour les cheminées, cela aurait été un moindre mal; mais pour avoir un peu de chaleur, nous devions quémander du bois de chauffage. Même là, il était difficile d'allumer un feu, en raison du manque de papier. Bien des fois, pendant mon séjour dans la WAAF, j'ai dormi presque tout habillée – comme beaucoup d'autres filles.

Quatre filles logeaient dans la même chambre que moi. J'étais amie avec l'une d'elles : elle se nommait Elsie Eadie et venait de Port Glasgow, mais elle était née à Philadelphie, aux É.-U. Elle était jolie, et très recherchée par les aviateurs. Malheureusement, nous suivions notre cours selon des horaires différents : le mien avait lieu tôt le matin, et celui d'Elsie, en après-midi, de sorte que nous ne pouvions nous voir que les fins de semaine. Les membres de mon groupe devaient se lever à 5 h du matin, aller au mess pour le petit déjeuner et se présenter en classe pour six heures trente. Nous allions au bâtiment d'instruction et en revenions au pas réglementaire, au son des fanfares diffusés par le haut-parleur. (Nous avons appris plus tard que certains Canadiens le faisaient fonctionner à l'époque, et mettaient habituellement une pièce appelée *The Great Little Army*. Peut-être essayaient-ils de faire passer un message!)

À l'exercice, nous marchions à trois de front, en commençant du pied gauche. Le « guide », habituellement la plus grande de la WAAF, était toujours à gauche, avec deux personnes à droite. Chaque fois que la section devait se rassembler, le s/off criait au guide « à vos rangs ». Elle marchait vivement au pas jusqu'à l'endroit désigné et se mettait au garde à vous. Le s/off beuglait ensuite au reste d'entre nous de nous mettre à nos rangs à droite ou à gauche du guide et d'« aligner » les rangs. Pour un alignement à droite, chacune tendait le bras droit vers l'épaule de la personne placée devant elle jusqu'à ce que nous soyons toutes à la même distance les unes des autres, et nous nous mettions aussi au garde à vous : les pieds joints, les pouces alignés sur les côtés du pantalon, debout très droit. Il fallait demeurer dans cette position jusqu'à ce que le s/off ordonne « en place repos ». Nous devions alors compter jusqu'à deux, écarter promptement notre pied droit du gauche, et nous mettre les mains derrière le dos. Nous n'avions pas

très souvent à défiler, mais il fallait rester vigilantes quand nous le faisions, surtout si le cmdt passait les troupes en revue et si nous défilions devant lui.

La Force aérienne parvenait assez sournoisement à nous faire faire des choses pendant nos périodes de repos. L'éducation physique en était une, et nous avons tenté à maintes reprises de nous en dispenser. Il en était de même pour l'église : sauf si nous étions de service le dimanche ou désignées pour un rassemblement de service religieux, bien peu d'entre nous allions à l'église. Nos congés étaient trop précieux, et la plupart d'entre nous aimions en passer le plus possible à l'extérieur du camp. Le rassemblement pour la solde était l'une des seules fonctions hors service que nous jugions acceptables. On dressait une table sur laquelle les enveloppes de solde étaient soigneusement empilées, sous la surveillance de deux officiers et d'un s/off. Nous formions les rangs par sections, en position en place repos; et en entendant notre nom et notre numéro, nous devions aussitôt nous mettre au garde à vous, marcher vivement au pas vers la table, saluer, prendre notre enveloppe et nous éloigner au pas.

Notre cours a duré six semaines, et le téléimprimeur suscitait vraiment ma curiosité. Nous avons d'abord appris qu'il fonctionnait au moyen d'impulsions électriques – auparavant, je n'avais pas la moindre idée de ce que cela signifiait, pas plus que le reste de la classe. Nous avons dû apprendre à réparer la machine, et à l'utiliser pour transmettre des messages. C'était pour moi une expérience fascinante; et même aujourd'hui, je m'extasie encore devant tous les nouveaux systèmes de traitement de texte et ordinateurs perfectionnés. Notre période d'entraînement a pris fin après que nous eûmes appris tout ce que nous pouvions au sujet de cette machine, et nous étions prêtes à être affectées à une station opérationnelle. C'est dire que nous participerions enfin à la guerre, et que nous ferions notre part pour notre pays en dégageant les hommes des tâches reliées aux transmissions de manière qu'ils puissent travailler en situation opérationnelle.

J'ai d'abord été affectée à Blackbrook, dans le Lancashire. La station venait d'ouvrir et tout le personnel était nouveau, ce qui a permis

d'établir une franche camaraderie entre nous. En outre, le mess servait d'excellents repas, on ne peut pas en dire autant de certaines autres stations! Il y avait une femme sergent que nous aimions bien : s'il ne se passait pas grand-chose dans la section des transmissions – par exemple, pas de raids aériens – elle divisait le quart et permettait à un groupe de dormir quelques heures (par terre) pendant que les autres travaillaient; on changeait ensuite de groupe. Nous en étions reconnaissantes, car nous avions toujours l'impression de manquer de sommeil.

Maintenant que nous faisions partie des transmissions, notre formation s'avérait enfin utile. Nous avions constamment à transmettre des messages au moyen de nos téléimprimeurs, en langage clair ou en code. Ces codes étaient constitués de lettres ou de chiffres, en blocs de cinq à l'horizontale et de cinq à la verticale. Au début, il était assez difficile de les taper à la machine, mais nous en avons pris assez vite l'habitude. Certaines y réussissaient mieux que d'autres, mais la plupart d'entre nous préférions les messages en clair.

Cette même station était également dotée d'un standard de téléimprimeur, et nous avons toutes appris à l'utiliser aussi. À cela près qu'il fallait taper notre indicatif d'appel au lieu de le dire, les jacks du tableau de commutation fonctionnaient à peu près comme un standard téléphonique ancien modèle. Lorsque le voyant clignotait, il fallait brancher le jack, taper la station, attendre la réponse de la station de liaison et taper la station demandée, puis prendre un autre jack et les brancher.

Nous étions toutes des opératrices compétentes, sinon nous n'aurions pas été là; mais d'une façon ou d'une autre, nous avons beaucoup appris à cette station. Il y avait des possibilités de promotion, et beaucoup de membres de la WAAF y ont obtenu des galons et une rémunération plus élevée.

Après avoir séjourné dans ces trois stations en Angleterre, j'ai eu trois affectations en Écosse, les deux premières dans ma ville natale d'Édimbourg, puis au château de Pitreavie, à Fife, dans le Dumfrieshire. Pendant ce temps, en 1942, j'ai épousé un aviateur de l'ARC, et j'ai été

rendue à la vie civile le 23 mars 1945, avec le grade d'aviatrice-chef. J'ai aussi la fierté de posséder la Médaille de la Défense et la Médaille de la guerre de 1939-1945. À la fin de la guerre, mon mari a été rapatrié et je me suis rendue à Toronto comme épouse de guerre.

Je suis arrivée à l'Union Station, le 10 avril 1945, avec d'innombrables autres épouses de guerre. Mon mari m'a accueillie et notre photographie a paru dans le journal *Toronto Star*. Je me suis préparée à m'installer sur un sol inconnu, à rencontrer des inconnus, et j'ai appris à utiliser la monnaie décimale. J'ai eu bien du mal à m'habituer à cette nouvelle existence et à être une civile. Je vis maintenant à Toronto depuis cinquante-cinq ans.

Le temps de guerre a été un apprentissage pour la vie. Beaucoup de femmes ont collaboré à l'effort de guerre, et ont aidé les armées en dégageant les hommes qui pouvaient ainsi se consacrer à des tâches plus importantes. Même si certains nous considéraient avec scepticisme, la plupart éprouvaient de la gratitude envers nous. J'ai encore mes plaques d'identité, et la camaraderie est le plus cher souvenir que je garde de mes expériences vécues en temps de guerre.

Joan 'Tommy' Voller – née Thompson

Mes parents étaient Britanniques; ils sont nés à Sheffield dans le Yorkshire. Mon père a servi durant la Première Guerre mondiale en Inde, en Europe (y compris en Grèce) et en Égypte. En 1921, mes parents immigrèrent en Saskatchewan, où je suis née, puis à Détroit pour finalement s'installer à Ottawa, en 1930.

Une fois mes études terminées, j'ai travaillé comme commis au Bureau fédéral de la statistique dans le cadre du recensement de 1941. Mais après trois années, j'ai senti le besoin de contribuer davantage à l'effort de guerre. Mon frère s'était engagé dans la Marine royale du Canada en 1937, et servait alors sur les convois de l'Atlantique Nord, en danger constant. Quel meilleur encouragement à s'engager dans le Women's Royal Naval Service?

Mes parents étaient heureux de mon engagement; mon frère étant dans la MRC, ils savaient à quoi s'en tenir. Une autre fille qui travaillait au Bureau, mon amie Esther Andrew, s'enrôla en même temps que moi. J'espérais que deux autres de mes amies, Peg et Marg, en feraient autant, mais elles ne pouvaient se résoudre à quitter leur mère. Moi non plus je ne voulais pas quitter la mienne, mais je voulais accomplir

quelque chose de différent après avoir consacré trois ans de ma vie à d'arides statistiques.

Je crois que les femmes qui ont choisi de s'enrôler étaient généralement d'un tempérament aventurier. Elles avaient le courage de laisser tout le monde derrière elles et de s'engager dans l'inconnu. Cela ne les dérangeait pas d'obéir aux ordres et de porter l'uniforme. Certaines filles regrettaient leurs vêtements civils, moi, jamais. L'uniforme, c'était parfait : il convenait à toutes les occasions. Tant que votre blouse était propre et votre ruban d'identification bien en place, vous n'aviez pas à vous préoccuper de votre habillement. (À la fin de la guerre, certaines des membres du Women's Royal Naval Service ont donné leurs uniformes à la direction des guides. Le mien est exposé dans une vitrine du Musée canadien de la guerre.)

Dans les deux semaines qui ont suivi notre engagement, nous sommes parties en train à Windsor prendre la relève de marins en service à la mer. Nous avons été très déçues d'apprendre que les seules catégories de travailleuses dont on avait alors besoin étaient des blanchisseuses, des cuisinières, des stewards et des stewards d'officiers. La plupart ont choisi ce dernier rôle. Dès qu'on nous a donné nos uniformes, on nous a fait poser pour des photographies aux fins de recrutement. Nous posions sur le pont d'un navire de carton-pâte, d'abord habillées en civil, puis en uniformes. Nos uniformes d'été étaient bleu clair et faits d'un mélange de coton qui se froissait tellement que nous avons cessé de les porter.

On nous a mises aux cuisines du NCMS Hunter. Les cuisiniers avec lesquels nous travaillions formaient une équipe du tonnerre; c'était un bon bateau. Nous prenions nos quartiers dans un petit hôtel confortable de l'autre côté de la rue, et l'officier de notre unité, le lt McQueen, était très compréhensive.

En août 1944, j'ai été détachée au NCSM Conestoga, à Galt. Nous y avons immédiatement reçu un entraînement supplémentaire de quatre semaines – qu'après notre entraînement de base, à Hunter, nous avons abordé comme des « louves de mer ». Nous avons participé à

des exercices militaires, ce qui me plaisait beaucoup, alors que d'autres les haïssaient et n'ont jamais appris à défiler. Nous devions également apprendre les règlements (King's Regulations) et les instructions (Admiralty's Instructions) et devions exécuter des tâches de nettoyage : à tour de rôle nous devions débarrasser les ordures. Une fois le chariot chargé, nous devions nous mettre à plusieurs pour le déplacer. Mais nous les femmes du Royal Naval Service ne reculions devant rien et avions l'habitude de nous entraider.

Conestoga était un navire très bien organisé ayant à sa tête le commandant Isabel MacNeil, – la seule femme commandant de la MRC à l'époque. (Elle a été décorée plus tard de l'Ordre de l'Empire britannique pour son travail dans les prisons pour femmes.) Adelaide Sinclair dirigeait le Women's Royal Naval Service, et c'était une femme très aimable. Nos officiers étaient intelligentes et compétentes.

Un mois plus tard, nous avons été affectées au NCSM Cornwallis en Nouvelle-Écosse pour apprendre le métier de steward d'officier. Nous sommes arrivées exténuées à cette immense base navale (je crois que c'était la plus grande du Commonwealth) car nous étions restées assises pendant tout le trajet en train. Alors que nous avancions péniblement dans les rues boueuses devant la buanderie, des commentaires nous parvenaient des fenêtres : « Vous allez le regretter! » Quel accueil chaleureux!

Une fois le cours de steward d'officier terminé, je fus détachée au carré des officiers, où je servis les tables dans la salle à manger pendant un certain temps, avant d'être nommée responsable du vestiaire, tâche qui me plaisait. J'ai rencontré plusieurs officiers qui se sont rendus célèbres en raison de différentes actions en mer. Harry DeWolfe est devenu amiral, je crois. J'ai également travaillé comme rédactrice au service de l'administration.

Dans nos temps libres, nous aimions assister aux spectacles de chants et de danses offerts par la marine à Cornwallis. Lorsque j'ai entendu dire que les responsables des loisirs recrutaient des artistes, j'ai auditionné et ai été acceptée comme chanteuse. Nous répétions après nos

heures de travail. Lou Silvers assurait la direction, et a continué dans ce domaine après la guerre. Nous fîmes une tournée pour les militaires dans les bases navales de la Nouvelle-Écosse. J'ai vraiment apprécié cette expérience – c'était tellement plaisant, et cela me changeait de mon travail ordinaire.

Nous chantions des chansons populaires telles que *Lucky To Be Me, One Meatball, Lonely Town, My Little Buckaroo* et *When You And I Were Young, Maggie*. John Pratt chantait toujours *You'll Get Used To It*, et Fran Kissack était réputé pour son interprétation de *Every Time We Say Goodbye*. Je chantais *Accentuate The Positive* en duo avec Marion Summerton qu'on surnommait Smert.

Lors de l'une de nos représentations, une danseuse new-yorkaise qui était de la distribution originale d'*Oklahoma* s'est jointe à notre troupe de Cornwallis. Elle s'appelait Louise Fornaca, et elle était fantastique – cette danseuse éblouissait vraiment tout le monde. Elle nous a dit que si nous passions un jour par New York, nous devions aller la rencontrer au théâtre et qu'elle nous procurerait des billets pour son spectacle. En juillet 1945, j'y suis allée et je l'ai vue dans *Oklahoma*!

Malheureusement, étant donné que les noces de mon frère marin ont eu lieu à Ottawa le jour où se tenaient les auditions à Cornwallis, j'ai raté ma chance de m'engager dans la troupe de la marine qui devait faire une tournée outremer et participer au film *Meet the Navy*. Plusieurs de mes compagnons de spectacle y ont participé : Brett Rowe et Tom Harvey ont été de la distribution du film. Tom a poursuivi une carrière d'acteur – il a étudié avec Lorne Greene à Toronto et a participé au spectacle de Wayne et Schuster. Adam Gaw d'Ottawa a poursuivi une carrière de chanteur. Un certain nombre de membres de notre groupe ont continué dans le spectacle après la guerre.

Alors que j'étais à Cornwallis, j'ai rencontré mon futur mari. Pendant une fin de semaine de septembre, alors que j'étais en quartier libre, je suis allée en autobus avec une copine à Digby, où nous avons décidé de marcher le long de la jetée d'où nous pouvions observer le sous-marin britannique qui y était amarré, le HMS L23. Un marin se tenait

sur le pont extérieur (le pont supérieur); je l'ai appelé et lui ai demandé si nous pouvions visiter le sous-marin. Il accepta de nous faire monter à bord et de nous le faire visiter. Alors, nous avons pénétré dans le sous-marin d'où se dégageait une prenante odeur de carburant diesel. Le marin nous a expliqué toutes les caractéristiques du sous-marin et après nous avoir ramenées sur la jetée nous a dit : « Nous pourrions peut-être nous revoir? Est-ce que ça vous plairait de revenir? »

Nous avons toutes deux accepté l'invitation, mais la fin de semaine suivante, j'étais la seule à avoir congé. Alors j'y suis allée seule et je l'ai rencontré à l'hôtel où les hommes se rendaient quand ils n'étaient pas en service. Il s'appelait Keith Voller, et ce fut notre premier rendez-vous. Je crois que, d'une certaine façon, nous le savons lorsque nous rencontrons la bonne personne. Nous passions notre temps au cinéma, en longues promenades ou allions manger des pétoncles au café de Cornwallis. Parfois, il venait me voir à la base. Ce furent de courtes fréquentations : avant qu'il ne quitte Digby en décembre, nous étions fiancés. (Il m'a emprunté l'argent de la bague de fiançailles – maintenant que j'y pense, il ne m'a jamais remboursée!)

Il a été ensuite détaché à Philadelphie pour y chercher un autre sous-marin, le *Sportsman*, et le ramener en Angleterre. Nous ne nous sommes pas revus avant la fin de la guerre. J'ai demandé d'être détachée outremer pour le rejoindre : le commandant de Keith écrivit à mon commandant pour attester de notre engagement. Mon commandant, Freda Berry, prit les dispositions concernant ma traversée par transport de troupes et j'apportai un sac de friandises à sa mère en Angleterre.

Nous avons traversé de Halifax à Southampton à bord du *Lady Rodney* en mars 1946. Après avoir débarqué du NCSM Niobe à Londres, je me suis rendue au petit village de Frensham, où nous nous sommes mariés le 1er avril. J'y suis restée avec sa mère jusqu'à ce que Keith soit démobilisé de la marine en août. Nullement habituée au rationnement, je crois bien qu'à mon premier repas, j'ai englouti à moi toute seule toute leur ration mensuelle de beurre – je ne me suis pas rendu compte que c'était tout ce dont ils disposaient! Ils n'avaient droit qu'à cinquante grammes de beurre par semaine, plus deux œufs

et cent dix grammes de sucre. Tout était tellement différent : les jeunes n'avaient jamais vu une banane et n'étaient pas prêts d'en voir non plus. (Enceinte j'ai eu droit à plus de lait, un peu de jus d'orange et de l'huile de foie de morue.)

C'est ainsi qu'a commencé ma vie de jeune mariée en Angleterre, alors que le pays essayait de se relever de la guerre. Mon séjour là-bas, qui m'a permis de constater la dévastation causée par les bombes, m'a donné une perspective différente sur l'horreur de la guerre. J'ai vu des trous d'obus et des édifices écroulés à Southampton; certains endroits de Londres, de Sheffield et de Portsmouth étaient tout simplement rasés. Au Canada, nous ignorions ce qu'ils avaient traversé. Et nous l'ignorons toujours – jamais nous n'avons subi pareille expérience. Que ressentirions-nous si le centre d'Ottawa était rasé par les bombes? Je crois que c'est grâce à leur sens de l'humour que les Britanniques ont surmonté cette épreuve. Ils trouvaient toujours de quoi rire.

Après sa démobilisation, Keith a reçu une formation de policier à Sheffield. J'ai donné naissance à la petite Susan en mai 1947 et suis devenue une maman fort occupée. Mais je m'ennuyais beaucoup de mes parents et souhaitais leur montrer mon bébé. Alors nous avons décidé de revenir au Canada.

Nous sommes revenus à bord de l'*Aquitania* en compagnie de nombreuses épouses de guerre. Nous étions séparés à bord du bateau, les hommes dormant dans une section, les femmes et les bébés dans une autre. Après avoir subi un rationnement aussi sévère et avoir été réduits au pain noir, nous avons été surpris par la blancheur du pain. Nous n'en revenions pas! Nous avions l'impression de manger du gâteau.

Nous avons accosté à Halifax en octobre 1947, et sommes restés quelques jours avec mon frère et sa femme, puis avons pris le train pour Ottawa, où nous avons rencontré mes parents et ma sœur. La population d'Ottawa avait augmenté en raison de l'afflux d'immigrants après la guerre – en particulier du R.-U. La ville était également beaucoup plus développée. Quand je l'avais quittée, il y avait encore de nombreuses fermes, des routes poussiéreuses, des toilettes extérieures

et de nombreux taillis. Quand j'étais partie pour l'Angleterre, notre quartier (maintenant Manor Park) était dépourvu de lampadaires et ses rues n'étaient pas pavées. Mais à mon retour, il y avait du travail, les gens étaient plus prospères et on commençait à construire de nouvelles maisons dans Manor Park.

Il me semble que pendant la guerre, les gens étaient beaucoup plus gentils les uns envers les autres et plus désireux de s'entraider. La marine m'a insufflé discipline, respect – des différences et de l'intimité. Privés de l'intimité à laquelle nous étions habitués, nous avons dû apprendre à vivre avec les autres. Et nous, les membres du Women's Royal Naval Service, étions toujours traitées avec respect.

Les trois corps d'armée avaient chacun leurs propres traditions et histoire et ils en étaient fiers. Lorsque vous étiez dans la marine, vous ne vous préoccupiez pas des activités des autres corps d'armée : la marine occupait votre vie entière. Cela dit, beaucoup plus de métiers sont maintenant offerts aux femmes dans les Forces canadiennes. Si je revenais à cette époque et avais le choix, j'opterais pour la rédaction, ou même le sans fil. La formation étant fournie, j'aurais pu choisir n'importe quoi, vraiment.

Vous n'oubliez jamais la guerre. Nous avions d'autres raisons que les femmes d'aujourd'hui de nous engager : tout le pays aurait pu changer si nous avions perdu. Nous étions motivées, nous voulions empêcher Hitler de parvenir à ses fins. Heureusement, il a raté sa chance de conquérir la Grande-Bretagne et s'est attaqué à la Russie. Mais pour nous, ce fut une expérience merveilleuse d'accomplir nos tâches de notre mieux – et de savoir que ce que nous faisions était bien.

Ruth Stuart –
née Ralston

J'avais vingt-cinq ans et je demeurais à Hamilton Beach chez mes parents lorsque j'ai décidé de m'enrôler. J'ai toujours senti que si une guerre éclatait, j'y participerais. Mon père était trop âgé pour avoir pris part à la première guerre, et le service militaire semblait quelque chose d'important à faire.

À ce stade de ma vie, si je n'avais pas joint les rangs de l'Armée de l'air, je serais devenue une photographe professionnelle. J'ai fait un peu de photographie avant la guerre : j'avais l'impression que tous mes amis se mariaient, aussi au lieu de leur acheter des cadeaux, je pouvais leur fabriquer des albums de mariage. D'une façon ou d'une autre, je désirais quitter la maison – nous le désirions tous. Lorsque nous nous enrôlions, nous pensions que nous allions devenir des patriotes. Après coup, nous savions foutrement bien que c'était juste une façon pour nous de quitter le domicile familial! À cette époque, les hommes et les femmes restaient chez leurs parents jusqu'à ce qu'ils se marient, plutôt que de partir et de se trouver un logement. Un grand nombre de gens ne sont pas conscients de cela : mais les militaires et les femmes qui se mariaient aussitôt qu'ils quittaient l'Armée de l'air, et qui sont

maintenant des veufs ou des veuves, ne s'étaient jamais débrouillés seuls auparavant.

Les parents exerçaient davantage de contrôle en ce temps-là. L'une de mes amis s'était trouvée par chance un emploi à Toronto, mais ses parents insistaient pour qu'elle se loue une chambre au YWCA, et qu'elle retourne à la maison pour le week-end. Nous étions toujours beaucoup sous la coupe de nos parents. Quand j'étais en permission, à la maison, mes parents me donnaient encore des ordres!

J'étais parmi les filles les plus vieilles à entrer dans l'Armée de l'air, car la majorité des filles étaient âgées de dix-huit à vingt ans. Néanmoins, l'une des femmes dans notre cours avait quarante ans. (L'âge maximal pour s'enrôler était quarante-cinq.) Elle s'appelait Eva Hill et venait de la Nouvelle-Écosse. Elle avait une amie tailleuse à Rockcliffe qui, pendant la Première Guerre mondiale, avait rafistolé un avion Camel en Angleterre. Eva m'a raconté que son amie avait menti à propos de son âge pour entrer dans l'ARC : elle s'était en effet rajeunie de quelques années. Cet anecdote m'a amusée, étant donné que de nombreuses filles qui n'avaient pas l'âge requis pouvaient mentir sur leur âge pour s'engager dans l'armée – et voilà quelqu'un ayant dépassé l'âge requis qui a fait exactement la même chose!

Je me suis enrôlée toute seule. Lorsque je suis arrivée au centre de recrutement, il y avait environ 15 à 20 futurs membres de l'Armée l'air, de sexe masculin, et seulement une femme future membre de l'Armée de l'air. Évidemment, je m'étais refaite une beauté en vue de mon enrôlement : je portais un costume bleu, assorti d'un chapeau rouge, de gants rouges et d'un sac à main. Comme nous étions tous assis là à passer un test de QI, la vieille histoire romantique conventionnelle se répétait et avait pour effet que nous ne pouvions nous concentrer! Je ne sais comment cela s'est passé pour eux, mais j'espère qu'ils ont réussi. Outre cette histoire, je n'ai pas eu de difficulté à m'enrôler. Le centre de recrutement était très bien organisé et permettait à chacun d'aller à l'hôtel de ville pour se procurer un certificat de naissance. Ce ne sont pas tous les centres qui le faisaient.

Je crois que certaines de mes amies qui ont décidé de s'engager dans l'armée étaient plus indépendantes au départ que les autres. Plus tard, après avoir été réformée, j'ai découvert que je n'avais rien en commun avec les femmes qui ne s'étaient pas enrôlées. Nous les femmes militaires parlions un langage différent.

Je suis allée à Rockcliffe pour recevoir l'entraînement de base, et j'ai commencé ma carrière dans le service avec un trois mois de cours de photographie à Rockcliffe (Ottawa). Nous abordions la même matière que les hommes, mais pour nous il y avait un cours de photo destiné uniquement aux femmes. Après, tous les cours étaient mixtes. L'une de nos condisciplines s'appelait Patsy Holden (puis Collins) et avait été du nombre des nombreux enfants britanniques qui avaient été sortis de l'Angleterre pour être envoyés au Canada afin d'assurer leur sécurité. Patsy était entrée dans l'Armée de l'air en prétendant avoir dix-huit ans. À chaque fois qu'on lui demandait de produire son certificat de naissance, elle répondait simplement qu'elle avait envoyé une lettre chez elle à cette fin. Par la suite, sa réponse s'est modifiée pour devenir : « Il a dû tomber à la mer. » Finalement, elle a atteint ses dix-huit ans et sa situation s'est régularisée, alors ça n'avait plus d'importance!

Dans l'Armée de l'air, nous avions besoin d'une grande capacité d'adaptation. À la maison, j'ai toujours eu ma propre chambre. Au début, nous étions deux filles par chambre, puis, nous étions dix. À Fingal, nous étions 72 dans la même pièce. Nous n'avions pas beaucoup d'intimité! Si vous désiriez lire, vous vous assoyiez sur votre couchette et essayiez de ne pas faire attention aux autres. Heureusement, je n'ai jamais eu de problème à le faire.

Il y avait toutes sortes de travaux à faire dans les casernes, dont bon nombre étaient des corvées, du genre de celles qui ne requièrent pas beaucoup de qualifications ni de concentration, comme par exemple balayer les planchers. Quand venait le temps de nettoyer, une liste était présentée afin de déterminer qui devait faire le travail – on appelait cela être « corvéable ». Les corvées ne se limitaient pas à une seule personne ou métier; chacune avait son tour. Mais aucune d'entre

nous n'étaient enchantées d'être « corvéables » car nous avions en tête d'autres projets comme aller nager ou faire de l'équitation.

L'une de ces corvées était celle des draps : nous devions ramasser les draps sales et en distribuer des propres sur toutes les couchettes. Nous avions pour habitude de nous amuser à faire les lits en portefeuille. Il était fort à parier que si vous aviez à travailler tard la nuit, et que vous veniez vous coucher dans votre lit « en portefeuille », vos jambes ne pouvaient descendre qu'à mi-chemin et vous deviez refaire votre lit.

Notre apparence demandait aussi un ajustement : nos cheveux devaient toujours être à deux pouces au-dessus du col. Certaines femmes coupaient leurs cheveux, tandis que d'autres les gardaient longs mais les enroulaient dans un fichu pour respecter la règle. Lorsque venait le moment de l'inspection, les officiers marchaient derrière nous pour vérifier si nos cheveux avaient la bonne longueur. Ils vérifiaient aussi si nos boutons brillaient ainsi que la longueur de nos jupes. Nos jupes d'uniforme ne pouvaient être qu'à quelques pouces du plancher. Toutefois, comme j'avais de très longues jambes, au moment où l'on m'a remis mon uniforme, l'officier responsable du matériel du Ministère de la guerre m'a regardée et m'a dit : « On ne peut pas vous donner une jupe aussi longue, car elle vous fera trébucher. » Aussi me permettait-on de porter une jupe un peu plus courte.

Pour nos « 48 heures » (deux jours de laissez-passer), nous aimions nous habiller en civil. (Au début, nous ne pouvions le faire, mais plus tard la règle a changé). Le plus souvent, il nous était égal de porter nos uniformes – en réalité, j'aimais porter le mien. Lorsque nous nous levions le matin, nous n'avions pas à nous soucier de ce que nous allions porter pour la journée. Nous devions simplement nous assurer que nos boutons et nos souliers brillent. En tant que photographes, nous devions également porter la tenue de combat et le kaki : si vous deviez traîner à quatre pattes autour d'un avion, la jupe n'était pas très recommandée! On nous fournissait aussi des parkas, de merveilleux vêtements chauds, et des calottes d'hiver. Les photographes et les chauffeurs du transport motorisé (IM) étaient les seuls groupes autorisés à porter ces vêtements, ce qui faisait des envieux.

La sélection de cette première classe de photographes membres du personnel féminin de l'aviation relevait du hasard. Lorsque le métier est devenu accessible, un grand nombre de gens dans les bases ont décidé de changer de spécialité et se sont joints à nous. J'imagine que nos tests de QI aidaient à notre admission dans le métier. Nous avons mis des heures d'étude considérables dans ce cours. (En ce qui concerne les tests de QI : il arrivait à l'occasion que vous rencontriez quelqu'un et vous vous demandiez comment il ou elle avait pu entrer dans l'Armée de l'air!)

Au départ, il y avait une certaine opposition à l'enrôlement des femmes – que ce soit au sein de la population ou de l'ARC. Si l'une des employées du Ministère de la guerre commettait un acte idiot, les journaux montaient l'incident en épingle. Heureusement, cela n'est pas arrivé très souvent. À l'origine, les commandants ne voulaient pas de femmes sur leurs bases, puis lorsque le personnel féminin du ministère de la guerre est arrivé, les cmdts ont pris conscience qu'il était très efficace. Alors, ils voulaient davantage de personnel féminin du ministère de la guerre! Mon amie, Marion Tuck (plus tard appelée Mainprize) était entrée dans l'armée avant moi. Elle était l'une des premières femmes, non seulement à Jarvis, mais également à Terre-Neuve. Elle m'a raconté qu'elle était traitée comme une reine là-bas, et nous nous étions passées le message que les employées du ministère de la guerre qui s'en venaient étaient très futées. (Elle devait également porter l'insigne CANADA, étant donné que Terre-Neuve était une colonie de la Couronne à ce moment-là.)

Dans le cours de photographie, j'avais une amie appelée Eva Nadkrynechy – nous l'appelions Naddy. Elle venait du nord de l'Alberta. Elle était toujours première de classe et moi, j'étais toujours la deuxième. Au départ, elle s'était engagée dans les services généraux et travaillait à l'unité de photo où s'effectuait le nettoyage des images. On a ensuite changé sa spécialité et elle a fait partie de la première classe des femmes photographes. Naddy a été par la suite affectée pour travailler avec un type qui expérimentait la photographie en couleur. Elle est demeurée à Rockcliffe : de caporal elle est devenue sergent puis

sergent de section. Mais je crois encore que je me suis davantage amusée qu'elle.

Rockcliffe était une base immense, et j'ai rencontré des gens qui, à différents endroits de la base, exerçaient différents métiers. Une autre fille avec laquelle je me suis liée d'amitié s'appelait Helen Brennan (plus tard Howard), qui travaillait pour l'officier du ministère de la guerre. Helen et moi-même sortions souvent à l'heure du lunch, les jours de rémunération. J'étais encore caporal lorsqu'elle s'est méritée son troisième galon pour devenir le premier sergent du Ministère de la guerre dans le Bas-Rockcliffe. (Il y avait déjà des sergents du ministère de la guerre dans le Haut-Rockliffe, le dépôt des effectifs). Les membres de l'état-major ne savaient pas quoi faire pour l'amener au mess des sergents. Ils ont donc commencé par étendre un drap sur la table du mess des gradés et soldats. Tous les caporaux pouvaient s'asseoir à la même table et partager avec elle leur repas. Cette situation s'est poursuivie pendant une semaine. Puis, les hommes provenant du mess des sergents ont pigé ce qui se passait et ont dit : « Hé, voilà un sergent du ministère de la guerre, nous voulons qu'elle soit avec nous dans le mess. ». À compter de ce moment-là, elle pris ses repas à cet endroit.

Dans les casernes se trouvait tout un éventail de gens provenant de tous les coins de la base et du pays. J'ai découvert entre autres qu'il y avait tellement d'accents différents au Canada! Je crois que bien des jeunes filles provenant du sud de l'Ontario avaient un accent qui ressemblait à l'accent américain parce que nous écoutions souvent les nouvelles sur les postes américains. Les jeunes filles originaires de Victoria avaient un accent qui ressemblait à l'accent britannique, et celles en provenance de la Nouvelle-Écosse avaient leur propre accent également. Malgré tout cela, nous étions toutes des Canadiennes.

Il y avait une école à Rockcliffe où les jeunes filles canadiennes-françaises étaient obligées d'apprendre l'anglais : elles devaient en effet devenir bilingues. Je me souviens de l'une d'elles qui était inscrite à notre cours de photographie. Elle s'appelait Pauline Gauthier. Jusqu'à ma dernière heure, je regretterai de n'avoir jamais rien traduit pour

elle. (Les instructeurs non plus ne l'ont pas fait; pourtant, ils étaient des diplômés d'écoles secondaires, aussi, devaient-ils connaître quelque peu le français.) Elle venait juste d'apprendre l'anglais mais elle s'est tout de même débrouillée pour réussir le cours de photographie. C'était assez incroyable, car il y avait tellement de notions techniques à apprendre.

Une autres de mes amies s'appelait Mary McKenna (plus tard Wotherspoon) et était chauffeur du TM. Une fois, après la célébration de funérailles à Ottawa, elle devait conduire au cimetière l'une des photographes, Norma Thorne, (maintenant mariée à Calwood Lee), pour que celle-ci puisse prendre des photos de la tombe. Arrivées au cimetière, elles découvrent qu'il n'y avait pas de fleurs sur la tombe. Elles décident alors « d'emprunter » les fleurs appartenant à d'autres tombes, le temps de prendre une photo. Lorsqu'elles ont eu à replacer les fleurs à leur endroit initial, Mary a demandé : « Quelle tombe va avec quelles fleurs? » Elles n'arrivaient pas à s'en rappeler! Alors, elles ont simplement essayé de les répartir de façon égale et espéré que personne ne le remarquerait.

Une fois terminé notre cours de photographie, douze filles ont été affectées un peu partout, tandis que quatre autres filles et moi-même sommes restées à Rockcliffe. Une chose qui me dérangeait réellement était que six photographes de sexe féminin avaient été envoyées outre-mer, plus précisément à Londres en Angleterre. Je ne pouvais comprendre pourquoi je n'avais pas été choisie. En effet, j'avais plusieurs atouts : j'étais suffisamment âgée; j'étais caporal et j'avais de l'expérience. (Habituellement, nous ne pouvions aller outre-mer à titre de photographes parce que les photographes de sexe masculin se rendaient à l'occasion sur le théâtre des opérations.) Alors, ce fut presque un soulagement d'apprendre qu'une erreur avait été commise : les filles ayant débarqué en Angleterre, le QGFA de Londres leur a demandé ce qu'elles faisaient là! Elles ont alors appris que Londres avait demandé des moniteurs d'éducation physique (« PT ») non des photographes. Il y avait donc eu confusion. Finalement, puisque les filles étaient déjà rendues, on leur a permis de rester.

Une fois le cours terminé, j'ai d'abord été affectée à la salle de tirage. Puis, nous passions par les différentes sections : la chambre de tirage, la salle des diapositives, la salle de reproduction, etc. Toutefois, Je n'ai presque jamais pris de photos. À ce moment-là, je persistais à demander une affectation dans l'Ouest, c.-à-d., en Alberta ou en Colombie-Britannique. Mais je suppose que les autorités estimaient que l'« Ouest » était délimité par Toronto. En effet, un an après la fin de mon cours, j'ait été affectée à l'école de bombardement et de tir de Fingal. Cette dernière était située à proximité du lac Érié, soit 12 milles à l'extérieur de St. Thomas (Ontario).

Tout le monde à la base (Four Bombing and Gunnery) prenait part activement à la formation de l'équipage. Six photographes du ministère de la guerre étaient en poste à la section de la photographie, et ils devaient tout faire. À Fingal, l'appareil de photographie aérienne F24 servait à l'entraînement des pilotes de bombardier. (Je me souviens encore parfaitement du cycle électrique de fonctionnement!) Nous installions nos appareils dans l'avion pour prendre des photos des exercices de bombardement, simulés par les pilotes.

La plupart de ces hommes étaient Canadiens, mais il y avait aussi quelques Australiens, Anglais et Néo-Zélandais. Nombreux étaient ceux qui n'avaient jamais monté dans un avion auparavant. Les bombardements simulés faisaient habituellement partie de leur premier vol, aussi étaient-ils nerveux! Ils devaient par exemple simuler un bombardement comme celui de l'Ambassadeur Brige, situé entre Windsor et Détroit. Ou encore, ils devaient simuler le bombardement d'une voie ferrée. (La force aérienne choisissait toujours des cibles se rapprochant des cibles réelles situées en Allemagne.)

Les photos ont été prises, et l'on nous remettait le film F24. Nous avions alors à traiter ces merveilleuses images de champs agricoles. Si les photos révélaient que les « bombes » avaient raté leur cible, alors souvent les gars venaient nous voir et disaient : « Vous avez mélangé mon film avec celui d'un autre parce que j'ai visé en plein dans le mille! » (À ce moment-là, ils étaient tellement nombreux à entrer dans

la section de la photographie, que nous avons dû leur en interdire l'accès. Cela ne les empêchait pas de venir dans le mess pour nous dire : « Compris, je vous ai expliqué que j'avais visé en plein dans le mille! »)

Pour les artilleurs, nous utilisions des photomitrailleuses spéciales de 16 mm, montées à l'extérieur de l'avion. Nous devions grimper pour ajuster l'appareil – habituellement dans l'obscurité hivernale – au degré de luminosité atteint là-haut. Lorsque les artilleurs tiraient sur un autre avion, les photomitrailleuses nous révélaient ce qui s'était passé une fois le film traité. Encore une fois, après seulement quelques vols d'essai, ils avaient visé aussi en plein dans le mille.

Nous, photographes, courrions ça et là avec un appareil de « prise de vues rapides » pour prendre des photos servant à diverses usages, telles les cartes spécialisées envoyées à l'administration centrale chaque mois. Elles servaient aussi au travail sur le terrain et à apporter des modifications. Un appareil de prise de vues rapide était un appareil-photo doté d'un film en feuille de 4 po sur 5 po qui était installé dans les chargeurs, de sorte qu'un ou plusieurs négatifs pouvaient être développés au lieu du rouleau au complet. Il y avait également des chargeurs contenant 12 feuilles de film. On trouvait aussi des projecteurs de signalisation à main pour l'éclairage à l'intérieur, qui étaient synchronisés avec l'obturateur au moment du réglage. À cette époque, l'appareil de prise de vues rapides était utilisé par les photographes des journaux. Il était doté de deux obturateurs, l'un placé à travers les lentilles et l'autre, un plan focal, était un rideau muni d'une fente, qui passait à travers le film pour obtenir le réglage. Un dispositif d'ajustement permettait également aux lentilles d'être relevées de façon à ce que les édifices d'une certaine hauteur apparaissent perpendiculaires au lieu de sembler s'écrouler vers l'arrière.

Nous avons photographié des funérailles et des écrasements d'avion également. (À Fingal, il n'y avait pas beaucoup d'accidents, car nos pilotes faisaient tous partie de l'état-major – tandis qu'à l'école de pilotage militaire, les gars apprenaient à devenir pilotes : il y avait donc beaucoup plus d'accidents. Toutefois, des écrasements d'avion

se produisaient, et ils devaient être photographiés dans les airs. On nous versait 75 cents par jour en prime de vol, ce qui était un joli extra en plus de ma paie de caporal, qui s'élevait à 2,10 $ par jour. Le premier avion Mosquito de Rockcliffe s'est écrasé, et nous l'avons regardé brûler sur la piste. C'était un spectacle horrible, mais on ne pouvait rien faire.

Quand nous photographions des funérailles, par la suite, il nous fallait toujours trouver les adresses des hommes décédés pour faire parvenir aux parents les copies des photos que nous prenions. Si la famille demeurait à Canberra (Australie) ou ailleurs, elle finissait par recevoir des copies officielles des photos, envoyées de Fingal à Toronto, puis à Ottawa et finalement outre-mer. Cependant, les photos arrivaient six ou huit mois plus tard, tandis que les parents obtenaient de nous des photos encore toutes chaudes, à la sortie de la presse. (La politique adoptée par l'Armée de l'air voulait que les accidentés canadiens soient envoyés à leur lieu de résidence, quelle que soit la province, tandis que les accidentés provenant d'ailleurs dans le Commonwealth, étaient enterrés au Canada.)

De temps en temps, nous avions des mandats particuliers : il nous fallait prendre des photos des maisons d'été d'officiers supérieurs aux coudes garnis de galons d'or.

La cerise sur le gâteau était le journal de la base, à Fingal, pour lequel nous devions prendre également des photos. La photo la plus dramatique qu'il m'a été donné de prendre fut celle d'un incendie qui faisait rage dans l'atelier de peinture de la base – et, pour ne rien arranger, le commandant de l'aviation était sur le point d'arriver pour procéder à une inspection. Son avion décrivait des cercles au-dessus de nos têtes, mais notre cmdt n'aurait pas laisser son avion atterrir, étant donné le terrible événement.

Je n'oublierai jamais notre cmdt, le colonel d'aviation Kerr, qui se tenait là, hurlant : « De l'eau, de l'eau! » Évidemment, c'est la dernière chose à faire pour éteindre un incendie déclaré dans un atelier de

peinture! Ce fut l'unique fois où il s'est mis les pieds dans les plats, car il était un grand commandant. Il connaissait le nom de chacun des membres de l'état-major de la base. Il faisait un saut dans les diverses sections pour avoir du café, et à chaque endroit il disait : « Vous faites le meilleur café de la base. » Il faisait partie de la force permanente, et il a été finalement affecté à un poste outre-mer – une chose que l'on désirait le plus au monde. Au moment de dire adieu, à sa dernière parade, il était tellement ému qu'il n'a pu prononcer son discours. On a donc dû le publier dans le journal de la base. Je ne sais pas combien de vol il a pu faire à l'étranger, mais il a survécu.

J'ai réellement pris plaisir à travailler à Fingal. Le travail de photographe à Rockcliffe me faisait trop penser au travail en usine. La plupart des films que nous traitions revenaient d'outre-mer ou de la côte est. Ce qui nous intéressait c'était le caractère secret d'une bonne partie de notre travail, comme par exemple le montage de diapositives, destinées à l'entraînement des pilotes, sur lesquelles figuraient des avions japonais que devaient identifier ces derniers. Néanmoins, même les projets gardés secrets pouvaient être ennuyants : j'ai pour exemple l'autoroute construite en Alaska. Beaucoup de négatifs de photos prises dans les années 1920, lors de sa construction, ont été récupérés. Nous avions à faire trente-cinq épreuves de *chacun* de ces négatifs. Nous avions l'impression qu'on devait remettre une copie imprimée à chaque G.I. travaillant à la construction de l'autoroute! De toute manière, il n'était pas nécessaire d'être un photographe qualifié pour procéder à trente-cinq épreuves d'un négatif, et ainsi de suite jusqu'au dernier négatif. Je voulais utiliser à bonne escient les connaissances que l'on m'avait inculquées. C'est pourquoi je préférais la diversité des tâches que l'on exerçait à l'école de bombardement et de tir.

À la section de la photographie à Fingal, j'étais amie avec le sergent responsable, que ses parents avaient appelé Florence Nightingale! Comme il fallait s'y attendre, elle préférait qu'on l'appelle Gale. (Plus tard, elle s'est mariée et a pris le nom de Florence Alexander.) Nous nous étions liées d'amitié à Rockcliffe; puis, elle a été affectée à Jarvis, et finalement nous nous sommes retrouvées à Fingal. Nous avons

donc refait connaissance. Gale était responsable, en tant que sergent, aussi devait-elle résoudre tous les problèmes. Moi, comme caporal, j'étais seconde. Elle et moi entretenions une rivalité amicale sur qui en savait le plus sur la photographie.

Nous n'avions pas de femmes officiers dans notre métier : toutes les femmes officiers à Fingal travaillaient dans la section administrative. Un jour, un nouvel officier de section est arrivé. Nous devions toujours prendre une photo de nos nouveaux officiers pour qu'elle soit publiée dans le journal de la base. Gale est sortie avec l'appareil de prise de vues rapides pour prendre un instantané de la Madame. Hé bien, il se trouve que notre cantine venait juste de recevoir du vernis à ongles rouge. Selon la règle, nous pouvions porter du vernis seulement lorsque nous étions en période libre; lorsque nous allions danser, ainsi de suite. Nous devions l'enlever si nous retournions au travail le jour suivant. Gale portait du vernis rouge brillant lorsqu'elle est entrée pour souhaiter la bienvenue à Fingal à la dame officier et pour prendre sa photo!

« Sergent, regardez vos ongles! » a protesté la Madame.

« Oh oui, Madame », a répondu Gale. « Le développeur laisse des tâches brunes sur nos ongles » – (cela était vrai) – « aussi ai-je donné la permission à mes photographes de porter du vernis à ongles tout le temps. »

« Oh, d'accord, sergent », a ajouté la Madame.

(L'officier en question s'appelait Thelma Holmes (plus tard Clarke). Elle n'est jamais restée au même endroit très longtemps pendant la guerre – elle a fait tellement de bases que la plupart d'entre nous ne pouvaient même les énumérer. C'était le coup du hasard. Elle demeure à Dundas, aujourd'hui, et je peux encore la faire marcher en lui disant : « Et à propos de ce vernis à ongles rouge?! »)

Parlant de coup du hasard : l'une des photographes du ministère de la guerre, Muriel North, a été tuée lorsqu'un avion Harvard, après avoir

tombé en vrille, s'est écrasé à North Battleford (Saskatchewan). Je ne la connaissais pas personnellement, mais nous avons souvent pensé à elle, parce que la même chose aurait pu arriver à l'une d'entre nous. Sur plus de 18 000 personnes mortes, qui avaient travaillé au sein de l'ARC, une trentaine étaient des femmes. (Un livre intéressant sur la question est le suivant : « *They Shall Grow Not Old* », publié par le Commonwealth Air Training Plan, à Brandon, Manitoba.)

La société en général à cette époque avait une réaction différente face à la mort, car il y avait tellement de morts. Bon nombre de nos parents ont survécu à la première guerre et ont vu la mort avant nous. On n'ébruitait pas beaucoup la chose. Si une employée apprenait la nouvelle que son fiancé avait été tué outre-mer, par exemple, elle avait droit à une journée de congé et ses collègues lui témoignaient de la sympathie, et c'était tout. Je ne me souviens de personne qui serait retourné dans son lieu d'origine pour assister aux funérailles d'un parent, bien que je sois certaine qu'un congé pour raisons familiales aurait été accordé. Après la guerre, cependant, il m'apparaît que la mort a pris peu à peu une tournure très commerciale, et que la cérémonie des funérailles est devenue plus imposante.

Au début de 1945, juste avant le Jour de la Victoire en Europe (soit le 7 mai 1945), « notre grand père blanc à Ottawa » a commencé à fermer définitivement les bases au Canada et à laisser partir les gens. Fingal a fermé, et nous sommes retournés à Rockcliffe, car on considérait désormais que nous étions en surplus. Je crois qu'à ce moment-là, ils ne savaient pas trop quoi faire de nous, et nous étions tellement nombreux que nous nous marchions littéralement sur les pieds! En tant que caporal, j'avais sous mes ordres non seulement des soldats, mais aussi quatre cadets de l'air de 1re classe, membres du personnel féminin. Nous avions pour tâche de faire fonctionner quatre séchoirs à tambour pour le séchage des épreuves. Hé bien, n'eut été de moi seulement, j'aurais garder le personnel au complet, et il en était de même pour chacune des filles – mais nous étions cinq à être affectées! Je leur aurais donné une chance, mais toutes nous avons fini par trouver cela réellement rasant. Finalement, le personnel du quartier général est revenu

à la raison et s'est rendu compte qu'il devait se défaire d'un certain nombre de personnes.

J'ai quitté l'armée en août 1945 et j'étais tout feu tout flamme à l'idée de me marier avec mon ami, un civil que j'avais rencontré à l'école secondaire. Il a œuvré comme travailleur de guerre à la fonderie Dofasco à Hamilton. Je l'ai épousé en octobre au lieu de m'inscrire à l'université.

Après la guerre, une fois de retour à la maison, nous nous sommes rendus compte que certains des gosses avec qui nous avions grandi étaient disparus. Nous avons été cependant chanceux : en effet, dans notre groupe d'amis d'Hamilton Beach, seul l'un d'entre nous y était resté. Bob Mackay avait été pilote et son avion a été abattu au moment où il survolait Berlin. Nous nous connaissions les uns les autres depuis des années et entretenions des relations platoniques. Aussi, personne d'entre nous n'étions dérangés par le fait que plusieurs gars ramenaient avec eux des épouses de guerre britanniques. Un grand nombre de ces couples sont encore ensemble et célèbrent maintenant leur 50e ou 60e anniversaire de mariage.

Toutefois, la guerre a également désuni des ménages, car pendant la période où les personnes étaient séparées, elles partaient à la recherche de quelqu'un d'autre. Il y a donc eu beaucoup de seconds mariages. L'une de mes amies était travailleuse sociale et a travaillé avec de nombreuses femmes qui se sont retrouvées seules pendant la guerre. Mais il arrivait aussi que les gars revenaient d'outre-mer et ils découvraient que leur fiancée ne s'était même pas souciée de leur écrire une lettre de rupture : elle s'était alors mariée avec quelqu'un d'autre ou n'était simplement plus intéressée.

Une autre amie, Dorothy Whittem, a rencontré un Australien au moment où il était affecté à Clairesholm (Alberta), et tous deux se sont fiancés. Une fois réformée, elle a appareillé pour l'Australie à bord d'un navire, dans le but d'aller rejoindre son fiancé pour se marier. Le voyage a évidemment pris beaucoup de temps. À l'instar

de Dorothy et d'autres filles qui traversaient l'océan pour aller se marier, il y avait beaucoup d'épouses de guerre qui voyageaient avec leurs bébés. Les enfants avaient souvent le mal de mer, alors les filles prenaient soin d'eux. Différents genres de personnes ont tenu les bébés dans leurs bras pendant le voyage sur le Pacifique. Puis, comme le navire arrivait au port à Sydney, Dorothy soudainement s'est mise à penser : « Je ne devrais pas porter ce bébé : il pourrait penser que c'est le mien! ». Elle s'est donc tournée vers la personne la plus proche et lui a dit : « Voilà! », et lui a remis l'enfant. On l'a passé ainsi à la ronde jusqu'à ce que finalement se trouve une personne pour qui cela ne posait aucun problème de le porter!

Environ tous les cinq ans se tenaient des réunions de photographes. Un vieux monsieur qui a assisté à la réunion de 1966 avait été photographe pendant la Première Guerre mondiale; il y avait aussi plusieurs photographes qui ont travaillé pendant les années précédant la Deuxième Guerre mondiale. Un groupe de photographes qui avaient pris part à la deuxième guerre étaient là également ainsi qu'un certain nombre de photographes qui exerçaient leur métier après la guerre et jusqu'au moment présent. Il y avait aussi un jeune soldat de service qui avait pour tâche de prendre des photos du groupe des participants. Au début, il ne semblait pas très heureux : il avait environ dix-huit ans et avait probablement prévu une sortie avec quelqu'un au cours de la soirée. Vers le milieu de la soirée, il courait ça et là avec enthousiasme en disant aux gens : « Ne bougez plus! » et nous prenait en photos. Il a ajouté aussi : « J'ignorais que le monde de la photo n'était qu'une grande famille. » Nous le voyons encore de cette façon : en effet, nous sommes animés par un esprit de corps particulier. En ce qui me concerne, je sais que je suis devenue plus autonome en raison de mon expérience dans le service; je suis devenue aussi plus aimable et j'ai pu me débrouiller toute seule beaucoup mieux.

Je suis encore intéressée par ce qui se passe dans ce métier de nos jours, En 1999, comme j'effectuais un voyage vers l'Ouest, on m'avait remis un laissez-passer spécial pour visiter la base de Cold Lake, qui est la plus grande au Canada à l'heure actuelle. La section de photographie

avait littéralement déroulé le tapis rouge pour accueillir cette vieille femme! Le personnel ne pouvait être plus gentil : on m'a fait visiter le hangar et montrer tout ce qu'il y avait, y compris les « bombes guidées » Comparativement aux bombes que nous avions : wow! Ce qui domine maintenant c'est la photo numérique. L'un des caporaux était en Italie à ce moment-là et avait envoyé au personnel des photos numériques pour qu'il puisse les visionner sur ordinateur.

J'ai annoncé au personnel que la prochaine réunion devrait avoir lieu en septembre 2000 à Ottawa, et tout le monde y assistera.

Dorothy Lutz

En 1939, je vivais avec ma mère et mon beau-père à Half Island Cove, Nouvelle Écosse. J'avais été élevée dans la région par mes grands-parents. Nous avions une grande ferme, et il y avait beaucoup de légumes, de petits fruits, de produits laitiers et de bœuf. Mais quand j'avais dix ans, mon grand-père mourut et ma grand-mère fut emmenée à l'hôpital, et j'ai dû, à contrecœur, aller vivre avec ma mère et mon beau-père sur la côte. C'était un endroit très pauvre et mon beau-père était sans emploi. Nous vivions d'une aide de 5 $ par mois. Cela nous permettait d'acheter un sac de farine, de la mélasse et de la levure pour faire du pain. C'était tout ce que nous mangions. Si nous voulions aller quelque part, il fallait marcher.

Quelques personnes pouvaient se permettre davantage – elle pouvaient acheter des livres pour permettre à leurs enfants d'être mieux éduqués. (À cette époque, il fallait acheter ses propres livres.) Mais il n'y avait pas de professeur dans notre région qui pouvait enseigner en neuvième année, il fallait aller dans une autre ville et habiter chez des parents pour aller à l'école. C'était une société à deux classes, ceux qui avaient de l'argent et ceux qui n'en avaient pas.

J'ai quitté l'école à mes quatorze ans, avant de terminer la neuvième année, car nous n'avions pas d'argent pour acheter des manuels scolaires. J'ai donc travaillé comme domestique et à divers autres emplois jusqu'en 1943 où j'arrivais à Halifax, chez mes cousins, et essayais de trouver du travail. Je ne connaissais pas du tout la ville et j'appris à trouver mon chemin en me promenant. C'est lors d'une promenade que je vis un poste de recrutement.

Les affiches de recrutement ont attiré mon regard parce que les femmes avaient l'air si chic dans leur uniforme. Il ne semblait pas y avoir de travail nulle part en Nouvelle Écosse, je voulais donc m'engager dans l'armée. L'uniforme était attirant, et je pourrais voyager, être bien nourrie et m'instruire. Mais je n'avais alors que seize ans, et j'aurais dû mentir sur mon âge pour m'engager. Mes grands-parents m'avaient appris que mentir était mal. Alors, bien que je n'aie été qu'à quelques secondes de signer, j'ai décidé de ne pas le faire.

Peu après, j'ai lu une annonce dans le journal disant qu'il y avait du travail dans une entreprise de soudage électrique. Quand je me suis présentée, il y avait 25 candidates. On nous a donné du papier et un crayon pour tracer une ligne droite de gauche à droite, de haut en bas et entre les coins. Nous avons signé les papiers, donné notre numéro de téléphone et nous sommes parties. Je n'attendais pas grand-chose de cela.

Mais quelques jours plus tard, je reçus une lettre m'informant que j'étais acceptée pour un cours de formation en soudure électrique. (Seulement cinq personnes sur trente-cinq furent choisies.) Nous avons été formées au collège technique en avril et mai 1943, puis nous sommes allées aux chantiers navals de Halifax après avoir obtenu notre diplôme. Nous étions payées 11 $ par semaine durant le cours. Puis 90 cents l'heure quand nous avons commencé à travailler aux chantiers navals. Avant de commencer, nous avons dû signer une entente selon laquelle lorsque les anciens combattants reviendraient d'outre-mer nous devrions quitter notre emploi. Nous avons travaillé en suivant les ordres. Tout le monde était si content d'avoir du travail que

personne ne s'inquiétait du fait que c'était un métier non traditionnel pour une femme.

Nous portions beaucoup d'équipements de protection : nous devions être bien protégées au cas où une étincelle frapperait au mauvais endroit ou brûlerait une épaisseur de vêtement. Nous devions remonter nos cheveux sous un chapeau ignifuge, une sorte de calotte, et porter un grand casque par-dessus. (La plupart d'entre nous préféraient garder les cheveux longs que de les couper courts.) Nous portions des combinaisons en denim lourd, des gants ignifuges avec des manches, et des bottes à embout d'acier. Nous avions également des lunettes de sécurité. Les baguettes enduites étaient particulièrement dangereuses. Il fallait faire attention que les particules de l'enduit ne volent pas dans notre figure. Cependant, elles s'envolaient parfois et nous touchaient autour des lunettes – J'ai encore quelques cicatrices autour de mes yeux dues à ces baguettes.

Mon premier travail était le soudage avec des baguettes nues, appelée soudure de pointage. C'était délicat, car les baguettes nues semblaient coller beaucoup plus rapidement que les baguettes enduites. Je faisais les canalisations qui servaient à charger les munitions sur les navires. Après quelque temps, je fus transférée à l'atelier des tôles, où je soudais ensemble de grandes plaques de métal. Elles mesuraient à peu près six pieds par dix et nous étaient amenées par une grande grue (dont l'opératrice était aussi une femme). Une fois que nous avions soudé ces plaques ensemble, la grue les reprenait et elles servaient à construire la coque des destroyers.

Nous faisions également de la soudure électrique. Parfois, on nous emmenait au dépôt de munitions de l'autre côté du chantier, à Dartmouth. En raison de la présence d'explosifs, il fallait porter des souliers à semelle de caoutchouc, car nos bottes à embout d'acier pouvaient provoquer des étincelles et faire tout sauter.

En décembre, on m'a dit d'aller faire de la soudure à l'intérieur de l'un des navires, où il n'y avait pas de ventilation. J'ai fait une pneumonie

et je suis devenue très malade. Je ne pouvais plus travailler. J'ai dû retourner chez ma mère et mon beau-père et rester trois mois au lit pour me rétablir. Mais quand je suis retournée à Halifax en avril 1944, mon travail au chantier avait disparu – un ancien combattant était revenu et l'avait pris.

Je suis retournée vivre avec mes cousins et j'ai trouvé du travail au casse-croûte de Simpson. Mon cousin, qui était dans l'armée, travaillait de l'autre côté de la rue. Un soir, il m'a présenté un jeune homme gentil et très poli – c'était mon futur mari. J'admirais tant son uniforme! Il avait peur que je m'en aille avec un marin, parce qu'il y en avait tant – Halifax était une ville de marins.

En septembre 1939, un oncle qui avait été dans l'armée américaine est venu à la maison, amenant avec lui sa femme et ses enfants. Il trouva un emploi de surveillant de phare sur une île à cinq milles au large. Je suis allée vivre avec eux durant un an, en prenant un cours d'études régulières par correspondance. J'ai apprécié les grands espaces ouverts, le lit chaud et la bonne nourriture. Je pouvais jouer avec les deux petits garçons et une petite fille, ainsi qu'avec deux des enfants de sa sœur que mon oncle avait pris. Il y avait des poulets là-bas, et même des vaches – nous étions tout un groupe. Nous allions souvent pêcher la perche au quai. Il y avait toujours beaucoup de navires qui passaient, et tous les gens sur le pont nous faisaient signe de la main. Nous trouvions cela fantastique.

Ma tante attendait un bébé quand nous étions au phare, et elle a commencé à avoir des contractions durant une grosse tempête. On ne pouvait pas quitter l'île. Alors, mon oncle, avec son année de formation médicale dans l'armée, s'est transformé en docteur. J'ai rassemblé les enfants et nous sommes tous montés au sommet du phare, où se trouvait la grande lumière, jusqu'à ce que le bébé soit né et qu'on nous dise de redescendre.

Je ne suis restée sur l'île qu'un an. Après m'être bien rétablie de la pneumonie que j'avais eu en décembre 1943, je suis retournée en ville. J'ai

remarqué que les uniformes militaires avaient changé – ils étaient les mêmes pour toutes les armes, l'armée, la marine et l'armée de l'air. C'était déconcertant, car on ne pouvait pas savoir qui était dans quelle arme. Il n'y avait pas non plus autant de militaires qu'avant. Et il y avait beaucoup plus d'abondance. Les sociétés de crédit semblaient apparaître à chaque coin de rue et les gens pouvaient s'acheter des réfrigérateurs, des poêles et des voitures. Et en juillet 1945, je me suis mariée avec le garçon poli que mon cousin m'avais présenté. L'armée l'a libéré et il est revenu dans la vallée en 1946.

Les expériences que j'ai vécues durant la guerre ont certainement changé ma vie. Durant la guerre, les femmes pouvaient faire des choses qu'elles n'étaient pas censées faire auparavant. Il y avait tellement d'emplois que nous n'avions pas le droit d'occuper jusque-là. Je crois que nous sommes sorties de ces expériences beaucoup plus indépendantes et sûres de nous. Les femmes ont tellement de choix maintenant, et je pense que c'est une bonne chose – c'est bien que les femmes ne soient plus critiquées pour ce qu'elles veulent faire. Aujourd'hui, ma belle-fille trouve épouvantable que j'aie accepté d'abandonner mon emploi après la guerre!

Je conseille à la nouvelle génération de s'instruire – et lorsqu'ils sont assez vieux, de s'engager dans l'armée. C'est une occasion merveilleuse. À mon époque, je ne pense pas que les gens avaient une attitude différente envers les femmes qui s'engageaient dans les forces armées – elles étaient très bien acceptées et heureuses dans leur travail. J'ai toujours regretté de ne pas avoir dit ce mensonge qui m'aurait permis de m'engager.

Lieutenant-Colonel Harriet Sloan

J'étais étudiante infirmière à l'Hôpital général de Vancouver lorsque le Canada a déclaré la guerre. À cette époque, je me demandais si je pourrais m'enrôler dans un des services médicaux des forces armées. Donc, au début de 1941, j'ai sollicité un poste d'infirmière militaire auprès de la Marine royale du Canada et de l'Aviation royale du Canada. Ces deux éléments m'ont répondu qu'ils avaient plus d'infirmières qu'il ne leur en fallait. D'ailleurs, les candidatures n'ont pas cessé d'affluer pendant le conflit.

J'avais aussi présenté une demande au quartier général de l'armée à Regina et, à mon grand étonnement, j'ai été convoquée à une rencontre avec un médecin-chef. Après une brève entrevue, il m'a demandé quels étaient les plus brefs délais dans lesquels je pouvais subir un examen médical. J'ai été acceptée et je me suis bientôt présentée à l'hôpital militaire de Regina. C'était à l'époque une série de baraquements interreliés, installés au champ de foire et recouverts de papier goudronné. J'ai commencé ma carrière militaire en qualité de sous-lieutenant infirmière dans le Corps de santé royal canadien (CSRC).

J'ai entrepris mes fonctions dans un uniforme d'infirmière civile. Toutefois, on m'a rapidement remis un uniforme militaire complet,

dont je ne connaissais absolument pas l'agencement au départ! Une collègue amicale m'est venue en aide. Le col blanc rigide tenait à l'encolure de la magnifique tunique bleue grâce à une grosse épingle de sûreté et il était arrimé par un lacet passant à ses extrémités et retenu par une deuxième épingle de sûreté dans mon soutien-gorge. J'ai appris comment empeser et plier le voile d'organdi blanc qui remplaçait ma coiffe d'infirmière; c'était un couvre-chef très seyant et très féminin.

Peu après mon arrivée, il y a eu une flambée de fièvre scarlatine à la garnison. Les victimes étaient si nombreuses qu'il a fallu installé des lits à deux étages dans le manège militaire. Comme j'arrivais d'un hôpital doté d'un bâtiment d'isolement distinct, je me demandais quel serait le sort des hommes : nous n'avions ni jaquettes ni masques pour éviter l'infection croisée des patients. Le traitement était simple : des comprimés de sulfamide pour lutter contre leur fièvre, beaucoup de liquide et de la lotion calamine pour calmer les éruptions. Toutefois, la flambée n'a duré que quelques semaines et tous les patients ont survécu. Ils étaient essentiellement des jeunes hommes en santé affichant un moral élevé. C'était la première fois que je devais improviser, c'est-à-dire trouver comment soigner un grand nombre de gens sans disposer de tout le matériel voulu et obtenir néanmoins de bons résultats. Cette leçon m'a été utile pendant toute la guerre.

J'ai ensuite été affectée au camp Dandurn, près de Saskatoon. On y trouvait un hôpital permanent doté de salles d'opération, d'un service central de distribution et ainsi de suite. Le camp avait été érigé pendant la Grande Crise dans le cadre d'un programme ponctuel de création d'emplois et avait servi à héberger un grand nombre de chômeurs.

Un bon jour, des membres du service du génie ont invité des infirmières à faire un tour à bord d'une cible mobile qu'ils avaient construite. Elle reposait sur une draisine à bras semblable à l'appareil utilisé pour inspecter les voies ferrées. Pendant le déplacement, j'ai perdu l'équilibre et chuté vers l'avant; l'essieu avant a roulé le long de mon dos et s'est immobilisé à la hauteur de mon cou. Je me m'en suis tirée avec bon nombre de fractures par tassement de la colonne vertébrale. On a dû m'hospitaliser, et les fractures ont mis près d'un an à guérir. J'étais

contrariée, car je voulais être affectée outremer. Lorsque j'ai recouvré la santé, j'ai été affectée à l'hôpital d'une petite station située près de Saskatoon. Un bon jour, la directrice générale des soins infirmiers, le colonel Elizabeth Smellie, est venue nous rencontrer dans le cadre d'une visite qu'elle menait à l'échelle du pays. J'ai pu lui parler et je lui ai dit craindre que ma blessure ne m'empêche de me rendre outremer. Peu de temps après, j'ai reçu une affectation en Europe. Je me suis dit que c'était une fée et une femme remarquable!

Je suis partie de Halifax avec un groupe d'infirmières et de médecins de renfort, à bord du *SS Cavina*, un navire bananier! Il était très petit et ne pouvait emporter que 190 passagers. Nous faisions partie d'un grand convoi. Ce fut un voyage long et agité; bon nombre d'infirmières ont été si malades qu'elles n'ont même pas eu la force de demeurer dans leur couchette. Leur matelas a été déposé sur le sol de la cabine, et elles suivaient le roulis du navire.

À l'arrivée à Liverpool, j'ai appris que j'étais affectée en renfort au 8 HGC (Hôpital général canadien). L'unité ayant été formée en Saskatchewan, il était donc très agréable de se retrouver avec des gens venant de la même région du Canada que moi. Je ne connaissais personne, mais il ne fut pas difficile de m'intégrer. Tout le monde était accueillant et prêt à me venir en aide. L'hôpital, The Duke of Connaught, était situé à Farnborough près d'Aldershot, à une heure de train de Londres. Il remontait à l'époque de Florence Nightingale, et la vieille partie comprenait de vastes salles aux fenêtres élevées et était chauffée par des foyers, de sorte qu'il était difficile d'assurer la propreté des salles en raison de toute la suie. De plus, une nouvelle section moderne avait été construite derrière l'immeuble principal. Les infirmières étaient logées à cinq par bungalow dans d'anciens logements familiaux pour les sous-officiers.

Mes premiers blessés s'exerçaient à lancer des grenades à main. L'une d'entre elles était revenue dans l'abri de lancement, et bon nombre d'hommes avaient été gravement blessés par des éclats de métal. Il était bouleversant de voir leurs blessures. J'avais travaillé dans une grande salle de traumatologie à Vancouver, où je m'occupais de patients victimes d'accidents industriels et forestiers, d'explosions à bord de

bateaux de pêche et ainsi de suite. Toutefois, rien ne ressemblait à ces blessures.

Comme le jour J approchait, le 8 HGC fut un des hôpitaux désignés pour se rendre en Normandie, et le bâtiment a graduellement été vidé. Les infirmières ont reçu une tenue de combat, soit celle que l'armée attribuait aux femmes britanniques. Faite de laine fine, elle était très douce comparativement à la tenue de combat remise aux militaires canadiens. Nous avons pu le faire ajuster selon nos mensurations, ce qui était un luxe à l'époque. L'uniforme comprenait une tunique kaki, une jupe, un pantalon, des chemises de coton kaki, des cravates et de magnifiques bottes britanniques lacées de couleur brune. Des guêtres en toile enroulées autour des chevilles tenaient le pantalon en place. Nous avons aussi reçu des vestes en laine (comme les anglais appellent les gilets de corps) qui étaient si longues qu'elles atteignaient mes pieds; des caleçons-combinaisons qui se rendaient jusque sous mes aisselles; et de longs bas rugueux en laine d'Écosse. On a aussi remis à chacune d'entre nous un imperméable kaki.

Le matériel de campagne que l'on nous avait remis comprenait un lit pliant en toile, un sceau à eau en toile jaune et une gourde à eau, des couvertures grises, une gamelle, une cuvette en émail et un porte-cuvette pliant, ainsi qu'un brassard blanc marqué d'une croix rouge. Tout ce matériel (sauf le lit et le porte-cuvette) devait être porté dans des sacs attachés à notre harnais, qui se croisait dans le dos, passait par-dessus nos épaules et s'attachait à notre ceinturon. On considérait que nous avions alors plus ou moins l'équipement nécessaire pour vaquer à nos tâches en campagne.

Notre unité a déménagé dans le Yorkshire, près de la ville de Richmond, aux fins de l'instruction appliquée. Nous avons au départ été logés dans un manoir, quoique nous ayons par la suite emménagé dans des tentes. Nous avons effectué de longues marches sur route et nous nous sommes graduellement habitués à porter notre attirail. Nos bottes ont amolli et nos tendons se sont allongés, après quoi la marche est devenue plaisante. Le printemps était magnifique. Les prés étaient couverts de boutons d'or et de marguerites, et il y avait des

primevères autour du pied des arbres. Nous pouvions nous rendre à Richmond pendant la fin de semaine. Nous nous y rendions en autobus, nous visitions les lieux et nous allions manger un poisson-frites. C'était pour nous une époque paisible.

Puis ce furent le jour J et l'invasion de la Normandie. Nous nous préoccupions du sort de nos amis susceptibles d'avoir touché le sol dans la première vague. Mon unité était prête à se diriger vers le Sud; toutefois, juste à ce moment-là, j'ai commencé à tousser et à faire beaucoup de fièvre; on a dû m'emmitoufler et me conduire à un hôpital situé à Darlington. Je crois qu'ils ont pensé que j'étais leur première blessée de guerre! Les patients, et même les visiteurs, ont été d'une extrême gentillesse et m'ont inondée de fleurs et d'œufs précieux. Toutefois, je craignais de rater de nouveau le déplacement en raison de mon hospitalisation.

J'ai de nouveau eu la vie sauve grâce à notre bien-aimée directrice générale des soins infirmiers. En effet, le colonel Agnes Campbell Neill est venue dire au revoir aux infirmières; elle s'est aussi rendue à mon chevet pour me donner l'assurance que je rejoindrais l'unité. C'était une intervention si pleine de délicatesse et de gentillesse à l'égard d'une infirmière seule, et si caractéristique de mademoiselle Neill.

Nous nous sommes rendus à Brighton en train et nous avons été logés dans des hôtels où nous dormions à même le plancher dans notre sac de couchage. C'est là que nous avons vu nos premiers V1 ou premières bombes volantes, comme on les appelait. Elles ressemblaient à de petits aéronefs dotés d'un minuscule feu rouge sur la queue et elles franchissaient la Manche en pétaradant en direction de Londres. À un moment donné, le moteur s'éteignait et la bombe tombait au sol ou elle explosait. Quelle saloperie!

Nous sommes ensuite allés brièvement dans une zone de concentration près de Southampton. Nous y avons reçu encore d'autre équipement que nous devions glisser dans nos sacs déjà bondés. Il y avait notamment des rations de combat pour deux périodes de 24 heures, des cigarettes et des allumettes glissées dans un contenant étanche; des

rations de secours (du chocolat, des œufs en poudre et de la poudre de lait) réunies dans une gamelle; des francs français d'invasion (imprimés en Angleterre) et des sacs noirs en cas de vomissement.

Vers minuit, le 18 juillet 1944, nous sommes partis à bord de barges de débarquement de chars d'assaut (LCT). Le pont était si étroit que l'on pouvait s'asseoir et laisser pendre ses jambes sur le côté. L'équipage nous a servis des sandwiches au Spam et du thé et il a aussi rempli nos sceaux d'eau de mer afin que nous puissions nous laver.

Les LCT servaient à transporter des chars d'assaut : l'avant du navire pouvait être abaissé de façon à constituer une rampe. Sous le pont, il y avait des rangées de quatre couchettes de largeur. Il n'y avait qu'une toilette, et les odeurs qui se dégageaient de cette dernière et du moteur rendaient l'atmosphère très désagréable. Il arrivait parfois que nous soyons heurtés dans la nuit, ce qui provoquait un bruit énorme. Nous avons alors appris que les sacs noirs en cas de vomissements avaient leur utilité!

Nous avons accosté à Mulberry, le célèbre port préfabriqué qu'on a remorqué d'Angleterre jusqu'à Arromanches, en France. Après le jour J, des milliers de personnes ont emprunté ce dock pour gagner la terre ferme. Les Pioupious britanniques qui travaillaient sur le dock versaient du thé chaud dans nos tasses. C'était délicieux.

Puis, sous les encouragements des soldats, nous avons cheminé en camion le long de la route poussiéreuse menant à notre nouvelle demeure à l'est de Bayeux. Nous y avons trouvé l'équipement nécessaire pour exploiter un hôpital de 600 lits : des centaines de tonnes de toile, des lits de camps, des couvertures, des instruments, du matériel de cuisson, sans oublier le personnel. Tout ce dont nous avions besoin pour entrer en activité se trouvait dans ces prés. Il semblait incroyable que notre petite unité puisse passer du Royaume-Uni à la Normandie et se retrouver au bon endroit et au bon moment. La logistique entourant le déplacement d'une petite unité était époustouflante.

Le premier soir, nous avons été accueillis par le 7 HGC, et nous avons ensuite amorcé l'établissement de notre propre hôpital. Pendant que les

hommes accomplissaient le dur travail de montage de l'hôpital de toile, les infirmières confectionnaient de grandes quantités de pansements. Nous avons aussi monté nos tentes de 60 livres dans un verger, et chacune d'entre elles logeait deux infirmières. Nous avons dressé notre lit de camp, déroulé notre sac de couchage et étendu une corde entre les poteaux de la tente pour y suspendre notre lavage. Nos coffres en métal sont devenus nos coiffeuses : on y trouvait des chemises supplémentaires, des sous-vêtements, quelques livres et des vêtements civils.

La nuit, nous étions souvent dérangés par des tirs antiaériens, et des éclats de métal tombaient à l'intérieur de nos lignes. Le commandant nous a attribué des lits de camp en métal et des matelas d'hôpital. La manœuvre consistait à prendre votre sac de couchage et à vous installer sous le lit avec les bestioles locales : taupes, souris et lézards. Vous aviez deux possibilités : vous installer sous le lit, ou vous coucher sur celui-ci en plaçant votre casque d'acier sur votre visage et votre cuvette sur votre ventre.

Nos « salles » étaient en réalité deux grandes tentes d'une capacité de 30 lits chacune. Une tente communicante servait de bureau polyvalent, de salle d'approvisionnement (servant à conserver des plateaux de pansements et des stocks de médicaments) et de cuisine dans laquelle on trouvait des bols et des assiettes en émail, une amélioration par rapport à nos gamelles. À l'arrière de ce secteur, il y avait une petite tente comprenant seulement 15 lits, qui étaient occupés par nos blessés les plus graves. Les aliments étaient livrés dans des contenants thermos transportés sur des civières à partir de la cuisine de campagne. Il n'y avait ni eau courante ni plancher; nous travaillions sur le gazon, qui disparaissait rapidement pour faire place à la terre nue. Nous nous servions de lampes-tempête pour nous éclairer le soir.

Nous effectuions des quarts de 12 heures. Les convois de malades et de blessés arrivaient jour et nuit. Les blessés appréciaient au plus haut point de simples commodités comme une civière ou un lit de camp sur lequel s'étendre; la possibilité de se faire faire la barbe, de prendre un bain ou de manger un repas chaud; et, plus que toute autre chose, l'occasion de dormir. Ils étaient d'une grande bravoure : ils toléraient sans se plaindre une douleur implacable et des déplacements difficiles,

cahoteux et poussiéreux en ambulance. Leur compassion mutuelle était inépuisable. L'homme privé d'une jambe donnait une cigarette à l'homme privé d'une main, ou encore tenait pour lui cette cigarette. Le voyant s'occupait de l'aveugle et le dirigeait. Les blessés cherchaient à aider les infirmières de toutes les façons possibles. Et ils pleuraient lorsque l'un d'entre eux mourait, particulièrement si c'était un jeune. Nous avons eu le privilège de nous occuper d'eux et, de leur côté, les hommes ont aimé et respecté les infirmières, qu'il s'agisse des « Bluebirds » de la Guerre 1914-1918 (ainsi appelées en raison de leur uniforme bleu) ou de leurs descendantes en tenue de combat.

Les infirmières de la Deuxième Guerre mondiale et leurs patients ont pu compter sur des progrès de la médecine dont ont été privés leurs prédécesseurs. L'évolution de la science médicale semble être une des bonnes résultantes de la guerre. Le thiopenthal sodique était disponible et largement utilisé comme anesthésiant. Le patient perdait rapidement conscience et éprouvait un minimum de malaises postopératoires en revenant à lui après la chirurgie. Les attelles de Tobrouk ont facilité et rendu plus confortable le transport de patients blessés au fémur. Nous comptions aussi sur la pénicilline qui, à l'époque, tenait du miracle. Toutes les blessures de guerre sont sales, et nous injections de la pénicilline aux patients à toutes les trois heures. Ce médicament doit avoir sauvé des milliers et des milliers de vies.

Nous bénéficiions également d'un bon système de distribution des produits sanguins. Nous avions besoin de grandes quantités de plasma pour remplacer les fluides corporels. L'équipe des transfusions sanguines fournissait du plasma et du sang séché, ainsi que l'appareil servant à les administrer. Les produits sanguins étaient mélangés avec une solution salée ordinaire et administrés sous forme intraveineuse. Nous n'avions qu'à déposer le matériel utilisé dans des boîtes que récupérait l'équipe lorsqu'elle renouvelait nos approvisionnements. Le fait de ne pas avoir à nettoyer le matériel nous permettait d'économiser beaucoup de temps, et c'était très commode puisqu'il n'y avait pas beaucoup d'eau chaude.

On comptait des équipes chirurgicales spécialisées dans les blessures maxillo-faciales, les blessures crânio-cérébrales et les plaies perforantes

du thorax. Il existait également un excellent système d'évacuation. Dès que les patients étaient conscients et stables, l'ARC les ramenait à bord d'avions Dakota dans les hôpitaux des bases situés au Royaume-Uni.

On trouvait aussi en Normandie un groupe de soldats appelés les pionniers britanniques qui, pour divers motifs, avaient été jugés inaptes à servir dans d'autres services de l'armée. Une compagnie de ces soldats est demeurée avec nous pendant toute la période où nous avons été en France et a travaillé très fort. Ces hommes sortaient les civières des ambulances et transportaient les blessés aux postes de triage, à la radiologie, à la salle d'opération et dans les salles de séjour. Ils se chargeaient de tous les travaux d'excavation nécessaires. Il y avait beaucoup de boue à l'entrée de l'hôpital; les pionniers ont donc construit une route temporaire à l'aide de treillis de métal entrelacés de branches d'arbres afin de faciliter l'accès aux ambulances. Ils effectuaient ce travail pénible jusqu'à ce qu'ils n'en puissent à peu près plus. Vous leur demandiez « Comment ça va? » et ils vous répondaient avec entrain « Pas si mal, madame; donnez-nous tout simplement une autre tasse de thé. » Ce thé sucré si savoureux! C'étaient des hommes remarquables.

Toutes les infirmières estiment au plus haut point les hommes qui les ont appuyées dans l'exercice de leurs fonctions. On pouvait s'attendre à ce que les préposés aux soins travaillent avec acharnement et pendant de longues heures dans des situations souvent désespérées. Ils ont mis leurs habiletés à contribution avec amour et entrain, et leur humour a contribué à égayer bon nombre de journées monotones. Leur aide précieuse a permis aux infirmières de mettre l'accent sur les personnes les plus gravement blessées ou malades.

J'ai eu la chance que l'on me donne un petit poêle à gaz, bien que je chérissais comme la prunelle de mes yeux. Il avait été fabriqué par un des REME britanniques (Services techniques de l'électricité et de la mécanique), à partir de pièces recueillies dans un dépotoir. Une boîte à biscuits en métal qui avait été transformée s'adaptait parfaitement au brûleur. Il était formidable d'avoir de l'eau chaude pour se laver.

Nous chérissions également les habiletés de Mary Attree, notre diététiste, et des cuisiniers. Lorsque nous nous déplacions, ils nous

préparaient de grandes quantités de sandwiches au Spam ou au jambon. Nous emportions aussi un produit appelé « compo », constitué de feuilles de thé séchées mélangées avec de la poudre de lait et du sucre. Vous n'aviez qu'à en prendre un morceau, à le déposer dans une théière en émail, à y verser de l'eau bouillante et vous obteniez une tasse de thé. C'était chaud, sucré, réconfortant et bon pour le maintien de votre niveau d'énergie.

Au début de septembre, nous nous sommes installés dans un village près de Rouen, de nouveau dans un champ. Nous venions tout juste de finir de nous installer lorsque la pluie est venue. Nous nous déplacions péniblement dans la boue, vêtus d'un imperméable, d'un casque d'acier et de bottes de caoutchouc, dans l'espoir de demeurer au moins partiellement au sec. Nous n'avions pas l'air d'anges de bonté dans cet accoutrement! Le froid se mettait aussi de la partie et, au moment de prendre mon quart de nuit, je glissais une bouteille d'eau chaude à l'arrière de ma tunique. Toutefois, les convois de blessés continuaient d'affluer. Le froid rendait la situation particulièrement inconfortable pour nos patients, et les journées grises faisaient des salles sous tente un endroit lugubre.

Partout où nous sommes passés, nous avons laissé derrière nous un petit cimetière. Après la guerre, la *Commonwealth War Graves Commission* a transporté les corps dans les cimetières de guerre magnifiquement entretenus situés en Italie, en France, en Allemagne, en Hollande et en Extrême-Orient.

Nous avons de nouveau déménagé, cette fois-ci dans la magnifique ville d'Anvers, en Belgique. L'hôpital était situé dans un immeuble à deux étages comprenant de nombreuses salles reliées par de longs corridors. En temps de paix, il avait servi, semble-t-il, à accueillir des anciens combattants belges de la Première Guerre mondiale. Du personnel médical allemand était de service à cet endroit lorsque nous sommes arrivés. Certains éléments de ce personnel sont restés et ont travaillé avec nous. Il était merveilleux de travailler à l'intérieur et de pouvoir compter sur de l'éclairage, de l'eau courante et de vrais lits! Nous n'avions plus à nous mettre à genoux pour prendre soin de patients reposant sur des lits pliants ou des civières surbaissés.

Dix d'entre nous habitions dans un superbe manoir, un contraste remarquable par rapport à la vie sous la tente. Des Allemands avaient récemment occupé l'endroit, comme en témoignaient le courrier dans la boîte aux lettres et la vaisselle sale dans la cuisine. C'était néanmoins merveilleux. Pour accéder au vestibule, il fallait franchir une porte avec vitre double protégée par une impressionnante grille en métal. Un escalier de marbre menait à une salle à dessin lambrissée. La vaste salle à manger comprenait un lustre de cristal et des armoires de verre dont la partie antérieure était couverte d'un miroir. On pouvait y voir le jardin grâce à un autre mur de verre, qui était jouxté par un patio fait de briques de verre et protégé par une verrière. Quatre d'entre nous partagions une grande chambre; il y avait de hautes portes doubles enduites de laque écarlate et dotées de lourdes ferrures en laiton. De plus, le long de mon lit, il y avait un grand vitrail.

Toutefois, tout ce verre devait se révéler fort dangereux lorsque, peu après notre arrivée, les roquettes V2 ont commencé à s'abattre sur la ville. Elles étaient les précurseurs des roquettes que nous connaissons aujourd'hui et, m'a-t-on dit, il en tombait une à toutes les 20 minutes sur Anvers. Le tir était concentré sur l'excellent port d'Anvers. Si l'on pouvait arriver à le détruire, les Alliés auraient à parcourir un long trajet pour acheminer leurs approvisionnements à partir des ports de la Manche. Heureusement, le port est demeuré intact, mais il y a eu d'énormes dégâts dans la ville. À la différence des V1, les V2 ne faisaient pas entendre de bourdonnement d'avertissement. Il n'y avait qu'une effroyable explosion lorsqu'ils s'abattaient.

Il va de soi qu'en raison des bombes, vivre dans une maison de verre était infernal! En dépit de toute son élégance, cette maison fut le pire endroit où se retrouver. Il est miraculeux que nous ayons survécu. Nous avons rapidement appris à tenir toutes les portes et fenêtres ouvertes afin que le souffle des explosions ne détruise pas tout. Plus tard, lorsque des renforts sont arrivés, ils ont été appelés à s'installer au rez-de-chaussée, dans la partie de la maison où il y avait le plus de verre. Quelques-unes de ces personnes ont fini par dormir sous le piano à queue. De plus, en raison des fréquentes explosions, j'ai acquis pendant un certain temps un tic nerveux : mon avant-bras droit se soulevait à l'improviste. C'était très gênant.

En dépit des V2, nous sommes demeurés à Anvers du 30 septembre au 18 décembre 1944. Les convois de blessés ont de nouveau afflué. Ils n'avaient pas de fin. Les lumières brillaient jour et nuit et les tables d'opération ne désemplissaient jamais. L'équipe britannique de soins maxillo-faciaux s'est ajoutée à l'hôpital et, par la suite, nous avons accueilli toutes les personnes présentant des blessures à la figure, à la gorge et à la mâchoire. Grâce à la chirurgie plastique pratiquée par ces chirurgiens compétents sur les visages et mâchoires brisées, l'apparence des patients s'en est trouvée modifiée de façon étonnante.

Les premières mesures temporaires consistaient à suturer délicatement le nez et à construire la mâchoire à l'aide de petites tiges et de petits fils d'acier qui stabilisaient et soutenaient la mâchoire inférieure. Une partie du traitement consistait à donner des comprimés de sulphathiazole à toutes les quatre heures. Nous égrenions les comprimés aussi finement que possible, puis nous les placions sur le bout d'une cuillère à thé ou dans un compte-gouttes avec un peu d'eau et nous administrions ce médicament un petit peu à la fois à des hommes dont une partie du visage, langue, nez ou joue, avait été emportée par une balle. Il fallait une infinie patience et beaucoup de temps, mais le résultat était très réconfortant.

Presque tous ces patients avaient dans la gorge une canule de trachéotomie et, si leur langue était incomplète, elle pouvait facilement glisser dans la gorge et bloquer la trachée. Il était alors essentiel de les tourner rapidement sur le côté et de leur donner de l'oxygène. Un des préposés aux soins avec lequel je travaillais était un Allemand qui exerçait avant la guerre les fonctions de coiffeur à Hambourg. C'était un homme cordial et bienveillant, qui se faisait un devoir d'observer les patients et de leur venir en aide. Plus tard, ces patients devaient être transférés à l'hôpital numéro un de neurologie et de chirurgie plastique situé à Basingstoke, en Angleterre. Cet hôpital canadien réputé a traité des centaines d'hommes victimes d'atroces brûlures ou encore de blessures à la tête ou à la colonne vertébrale. Nous comptions aussi dans nos rangs une équipe de neurologie canadienne spéciale ainsi qu'une équipe britannique qui s'occupait des personnes présentant des blessures à la gorge et au thorax.

En décembre 1944, notre unité a été réaffectée en Hollande. Je devais faire partie du détachement précurseur chargé d'aller établir les installations avant l'arrivée du gros des troupes. L'hôpital a été démantelé et tout a été emballé : les tables de chevet ont été pliées, les couvertures ont été roulées comme des tapis et mises en paquets. Tout était prêt, et nous étions censés partir le lendemain.

Toutefois, alors que l'hôpital avait été démantelé et que chaque pièce d'équipement avait été emballée, un V2 a frappé directement au cœur de la ville. Bon nombre de gens avaient profité d'un congé pour se rendre au cinéma à cet endroit. C'était horrible! Des centaines de personnes ont été tuées et des centaines d'autres, blessées. Tout le monde a été rappelé au travail, et il a fallu déballer frénétiquement tout le matériel afin d'accueillir les blessés qui affluaient et qui étaient couverts de plâtre, de poussière et de sang. Les morts nous étaient amenés avec les vivants, et la morgue s'est rapidement remplie. Je me rappelle avoir parlé à un jeune soldat britannique et lui avoir demandé comment il s'en était tiré. Il a dit « Ce n'était pas si mal, madame l'infirmière, ils nous ont fait parvenir du thé pendant qu'ils nous dégageaient. » Ce jeune homme est mort au bout de quelques heures. Le souffle de l'explosion avait provoqué l'affaissement de ses poumons sans laisser quelque autre marque que ce soit sur son corps.

Quoi qu'il en soit, à 4 h le lendemain, nous sommes montés dans les camions, nous avons quitté Anvers et nous avons pris la direction de St. Michielsgestel, dans le sud de la Hollande. L'hôpital était un ancien séminaire qui avait aussi servi à accueillir des prisonniers politiques hollandais. La chapelle avait été vidée de ses bancs et convertie en une aire de réception et de triage, et les salles de classe servaient maintenant à accueillir les blessés. Elles étaient très malpropres; toutefois, les infirmières avaient chacune leur chambre. Quel luxe! Il y avait des armoires en bois dans lesquelles nous rangions nos vêtements et nos trésors. Vous deviez frapper avant de les ouvrir, cependant, afin d'éviter qu'une souris ne vous saute au visage. Dans les greniers où reposaient les blessés en mesure de se déplacer, les rats couraient le long des tuyaux de chauffage en surplomb. Je craignais toujours d'en recevoir un sur la tête.

La veille de Noël, notre commandant nous a dit qu'il pourrait y avoir une invasion de parachutistes allemands et qu'il faudrait peut-être évacuer les infirmières en bateaux à partir de Bergen-op-Zoom, situé tout près. Heureusement, cette invasion n'a pas eu lieu et, le jour de Noël, un des régiments voisins s'est présenté pour le repas traditionnel. Nous avons dressé de longues tables dans l'auditorium et nous les avons recouvertes avec des draps blancs et décorées avec des bonhommes de neige, soit des bouteilles couvertes de ouate de coton blanche et décorées avec des hauts-de-forme, des boutons et des nez faits du papier noir qui accompagnait la pellicule radiographique. À la fin du repas, les hommes ont tous reçu un sac dans lequel on trouvait des bonbons durs et une orange, qu'ils ont remis à leur départ aux enfants hollandais attendant à l'extérieur. C'était très émouvant : les infirmières ont pleuré, tout comme les hommes.

En janvier 1945, il y a eu une flambée de diphtérie, et nous avons soigné bon nombre d'hommes très malades. La diphtérie était plus mortelle que la scarlatine. Son principal symptôme était un violent mal de gorge. Une membrane pouvait se former sur la trachée. Notre seul traitement consistait à éponger les malades avec de l'alcool et de l'eau afin de contenir les accès de fièvre, puis à administrer de la pénicilline. Il me semble que j'en ai administré à tout le monde! Comme il en va dans le cas de toutes les maladies infectieuses, le fait que les gens aient été dans un milieu fermé et en mauvais état n'a pas aidé les choses. Il était difficile de respecter les techniques d'isolement.

Puis ce fut la poussée vers le Rhin et au-delà. Cette période a été très occupée. Selon nos dossiers, pendant la période de 33 jours ayant débuté le 7 février, l'hôpital a effectué 1600 interventions chirurgicales et a reçu, traité et évacué plus de 18 000 blessés.

Après cette période trépidante, l'afflux de blessés a quelque peu diminué. Au début de mai, des rumeurs de paix ont commencé à circuler et, le jour de la Victoire en Europe, soit le 8 mai, nous avons connu une période tranquille. Les aumôniers ont tenu des cérémonies d'action de grâce pour souligner qu'aucun autre jeune homme ne mourrait dans le cadre d'une intervention ennemie. Mais il y aurait cependant encore

des milliers de jeunes Canadiens qui souffriraient pendant des années, sinon pendant toute une vie, de leurs graves blessures.

Ce soir-là, nous avons eu une grande fête et le lendemain, les habitants du village le plus près sont venus les bras remplis de fleurs et d'œufs qu'ils nous ont offerts en cadeau. Ils avaient amené leur fanfare : la grosse caisse était montée sur une petite charrette tirée par un garçon, et le batteur suivait derrière en faisant entendre son instrument. Chaque villageois portait un article de couleur orange en l'honneur de la famille royale locale, la Maison d'Orange : les petites filles avaient des rubans orange dans leurs cheveux et les hommes portaient un brassard orange. Mieux que tout encore, ils affichaient leurs propres drapeaux, qui avaient été cachés pendant les années de l'occupation nazie. La fanfare a joué l'hymne national hollandais et le *Ô Canada*. Le bourgmestre a prononcé un discours de remerciements et notre commandant lui a donné la réplique. Cetait merveilleux. La libération, enfin!

Les autres Canadiens sont alors rentrés au Canada, ont été démobilisés et ont repris leurs activités de temps de paix. J'ai cependant décidé de demeurer dans le Service de santé en raison des chaleureuses amitiés que j'y avais nouées pendant ma période militaire, ainsi que du travail d'équipe et de l'occasion d'améliorer mes compétences d'infirmière. En septembre 1946, j'ai été nommée lieutenant infirmière dans l'Armée canadienne (active). Je fus une des 30 premières infirmières à devenir membres du CSRC. Après l'unification des trois services en 1959, le CSRC est devenu le Service de santé des Forces canadiennes (SSFC).

En joignant le CSRC, j'espérais être en mesure de continuer à rendre plus agréable la vie des soldats lorsqu'ils sont malades ou subissent un accident. J'ai notamment exercé des fonctions en salle, travaillé dans des salles d'opération et effectué trois affectations en qualité d'enseignante à l'école du CSRC, qui est plus tard devenue le Centre de formation du service de santé des Forces canadiennes au camp Borden. Pendant mes séjours à cet endroit, je me suis surtout employée à préparer des adjoints médicaux en fonction de leurs divers niveaux de qualification professionnelle. Il y avait assez de temps pour suivre des

cours universitaires et militaires. Lorsqu'une personne était promue, elle avait de nombreuses possibilités d'améliorer ses compétences dans les domaines de la planification, de l'organisation et du leadership.

Après la guerre, il fut de nouveau possible de servir en Europe avec les forces de l'OTAN. J'ai été affectée à une époque à l'hôpital militaire britannique de Isherlohn, en Allemagne. En collaboration avec nos homologues britanniques, nous dispensions des soins infirmiers aux militaires et à leurs personnes à charge au sein du *Queen Alexandria Royal Army Medical Corps*. Nous avons eu l'occasion de visiter bon nombre de pays européens et la chance d'apprendre à connaître des sociétés différentes de la nôtre.

Ma dernière affectation fut au Bureau du Directeur des services de santé à Ottawa où, pendant deux ans, j'ai été chargée de la planification de carrière et des affectations des infirmières militaires. Au cours de mes quatre dernières années de service, j'avais le grade de lieutenant-colonel et le titre de directrice générale des soins infirmiers (une appellation désormais désuète). C'est ainsi que prit fin une carrière militaire exaltante qui s'est déroulée sur une période de vingt-sept ans dans toute une gamme de situations de travail. Ce fut une période heureuse et profondément satisfaisante de ma vie, partagée avec d'innombrables amis. Les meilleurs volets en furent les nombreuses amitiés que j'ai nouées au fils des ans et que je continue encore de chérir.

Bien que les infirmières aient été peu nombreuses par rapport aux milliers de femmes et d'hommes sous les drapeaux, notre apport a compté. Comme l'a un jour dit le maréchal Mongtomery : « Les éléments les plus importants de l'armée sont les infirmières et les aumôniers; les infirmières parce qu'elles disent aux hommes que leur sort nous tient à cœur et les aumôniers parce qu'ils disent aux hommes que leur sort importe à Dieu. » C'était là un vibrant hommage à toutes les infirmières qui ont servi au pays et à l'étranger pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Barbara Power – née Good

J'ai demandé d'être enrôlée dans le Service féminin de l'ARC peu après sa formation : la force aérienne semblait le plus intéressant des services. Dans mon désir ardent de participer à l'action, je n'ai pas été très franche : j'ai dit aux recruteurs que j'avais vingt et un ans, l'âge minimal d'entrée à cette époque. Je n'avais en réalité que dix-neuf ans, mais il aurait été difficile de le vérifier, car je suis née en Angleterre. Mes parents n'étaient guère heureux que j'entre dans la force aérienne, et pour ma part, je ne savais pas vraiment à quoi je m'engageais.

À l'origine, les femmes étaient surtout recrutées au moyen d'affiches. Pour leur matériel publicitaire, ils choisissaient naturellement les plus jolies filles. Il s'agissait que vous pensiez : « Je ressemblerais peut-être à cela dans un uniforme de la Force aérienne! »

J'ai réussi l'examen médical et on m'a envoyée au printemps 1942 à la base aérienne de Rockcliffe, à Ottawa, pour l'entraînement de base. Je n'étais encore jamais allée dans l'Est du Canada. C'était toute une révélation que de traverser le pays en train et de s'arrêter en cours de route pour prendre d'autres recrues de l'aviation. Nous y sommes arrivées juste après Pâques, encore vêtues de nos atours, chapeaux de paille et talons hauts. Lorsque nous avons reçu nos uniformes, nous

n'avions rien pour envoyer les vêtements civils chez nous, sauf une petite boîte fournie par la force aérienne; nous les avons donc mis gaiement aux ordures, en espérant que le personnel civil y trouve une utilité.

Après plusieurs semaines d'entraînement de base à Rockcliffe, y compris les exercices d'apprentissage (c'est-à-dire la marche au pas et la formation), on nous a envoyées à St. Thomas, en Ontario, pour recevoir une formation professionnelle. J'allais devenir « commis à la comptabilité », autrement dit à la tenue de livres. Après l'obtention de mon diplôme, j'ai été affectée à Aylmer, près de London, une école d'entraînement au vol où les pilotes d'aéronefs recevaient leurs brevets de pilote. Des pilotes venant de tous les pays du Commonwealth, ainsi que beaucoup d'Américains qui étaient venus au Canada et s'étaient enrôlés dans l'ARC, y étaient à l'entraînement. Les membres du Service féminin dormaient dans des couchettes superposées dans des bâtiments de caserne. Les casernes étaient en H, et le « lavabo » (c'est-à-dire les installations sanitaires : bains, douches, cuvettes et toilettes) au centre. Le rassemblement avait lieu le matin, après quoi on nous emmenait à nos occupations. Je travaillais dans un bureau du QG où j'assurais la tenue des comptes de solde.

En temps voulu, je suis devenue caporal, et j'ai conservé ce grade jusqu'à la fin de la guerre. J'étais déçue, cependant, car on ne tenait aucun compte de mes demandes de départ à l'étranger. Je me suis aperçue ensuite que, comme j'accomplissais si bien mon travail de comptabilité, mes supérieurs refusaient de me laisser partir et avaient bloqué toutes mes demandes. J'ai décidé de prendre moi-même les choses en main et j'ai écrit à l'ancien secrétaire de mon père, alors officier préposé aux affectations à Ottawa. Je lui ai dit que mon père serait ravi que j'aille outre-mer. (À vrai dire, ce n'était certes pas le cas!) Mon patron était aussi mécontent à l'idée de mon départ. Mais j'ai eu mon affectation et en plus, à Londres, en Angleterre.

On m'a accordé un congé d'embarquement de deux semaines avant de m'expédier, munie d'un billet de train pour la maison, et d'un autre pour le point de départ, à Halifax. Nous avons passé plusieurs semaines à Halifax, logées dans des casernes, en attendant que tout soit prêt

pour le voyage du *Queen Mary*. C'était un problème que d'emballer nos effets pour le voyage : essayer de faire entrer toutes vos affaires dans un seul petit sac à fourbi! Nous voulions apporter des vêtements civils pour les moments où nous serions en congé. (Nous savions qu'en Irlande, nous ne pouvions pas porter nos uniformes, car le pays était neutre.) Nous devions nous rendre à pied jusqu'aux quais, munies de nos encombrants sacs à fourbi, mais heureusement, les autorités sont revenues sur leur décision à la dernière minute et les ont chargés à bord de camions.

Le navire était noir de monde : il y avait 22 000 hommes et 30 femmes à bord. Les aviateurs et les MR subalternes devaient partager un hamac : ils passaient la moitié de leur temps dans celui-ci, et l'autre moitié sur le pont. Et comme il n'y avait pas assez de place ou d'organisation pour offrir trois repas par jour, nous n'en avions que deux.

L'une des absurdités du service faisait en sorte que les MR et le personnel non officier (dont je faisais partie) ne pouvaient pas fraterniser avec les officiers brevetés. Cela semblait insensé car nous, les membres du Service féminin, mangions en commun avec les officiers supérieurs. Nous pouvions manger et bavarder avec des amiraux et des maréchaux de l'air, mais il ne nous était même pas permis de rendre visite à un frère ou à un mari à bord du navire, s'il était sous-lieutenant ou lieutenant d'aviation.

Comme j'étais responsable de notre unité, je devais réveiller tout le monde le matin et n'oublier personne. Nous allions déjeuner et il y avait ensuite un exercice d'embarcation, pour apprendre ce qu'il fallait faire si on nous torpillait. Nous devions en tout temps garder sur nous ces misérables masques à gaz. Nous passions nos temps libres à marcher sur le pont ou à jouer aux cartes.

Nous n'avions pas de convoi : le *Queen Mary* était si rapide qu'aucune escorte ne pouvait aller aussi vite que lui. Nous avons débarqué cinq jours plus tard à Greenoch, près de Glasgow. On nous a envoyées par train à Bournemouth, et on nous a installées dans de luxueux hôtels que la RAF avait pris à sa charge. J'étais affectée à l'unité de comptabilité de la base, à Londres, dans un bureau situé dans la moitié arrière

du grand magasin Harrods de Knightsbridge. J'étais logée avec d'autres membres du Service féminin dans de petits appartements assez chics, aménagés dans d'anciennes étables, qui sont de nos jours extrêmement en vogue et affreusement chers. Les personnes avec qui je partageais l'appartement étaient toutes deux mariées et, heureusement, elles savaient toutes deux cuisiner. Chacune de nous avait des attentions maternelles pour les autres. En général, les membres du Service féminin avaient beaucoup de liberté. Après les heures de travail, notre temps nous appartenait, et nous pouvions nous habiller en civil si nous le voulions. (Les filles de la Marine devaient vivre en tout temps dans les casernes.)

Il fallait s'habituer à beaucoup de choses, dans la ville de Londres, ravagée par la guerre : les fusées V1 et V2, les bombes incendiaires et les explosifs détonants. Il était plutôt terrifiant d'être bombardé. Les sirènes de raid aérien se déclenchaient. Si nous étions au travail à ce moment, nous avions pour instructions de saisir nos grands livres (qui pesaient une tonne), de courir avec eux dans les bras jusqu'au sous-sol, cinq étages plus bas, et d'y demeurer jusqu'au signal de « fin d'alerte ». Bien souvent, nous n'avions pas sitôt entendu le signal de fin d'alerte, monté en courant les cinq étages avec les grands livres et repris notre travail qu'une autre alerte était déclenchée et qu'il fallait tout recommencer.

Au début, personne ne savait ce qu'étaient ces misérables bombes volantes. Elles surgissaient dans l'air en produisant le même bourdonnement qu'un réveil à l'ancienne; et quand le moteur calait, elles descendaient tout droit et explosaient au contact. Les autorités n'ont pas compris tout de suite qu'il ne s'agissait pas d'aéronefs, et les sirènes résonnaient constamment. Nous étions épuisées de monter et descendre tous ces escaliers en courant. Et les V2 étaient pires encore, car elles étaient silencieuses et bien plus grosses. Elles faisaient beaucoup de dommages.

Notre sommeil était souvent interrompu par des sirènes de raid aérien. Dans notre appartement, mon lit était placé juste sous un puits de lumière et je pouvais voir des V1 et des V2 traverser le ciel. Si l'une d'entre elles s'immobilisait au-dessus et que j'entendais ce

bourdonnement, ce n'était pas le temps de faire quoi que ce soit. Je devais sortir du lit et me mettre hors de portée du puits de lumière en verre au cas où la bombe volante atterrirait à proximité, peu importe à quel point j'étais endormie. (À un certain moment, je venais à peine d'aménager dans un nouvel appartement avec quelques amies, et le même soir, celui que nous venions de quitter a été directement touché et complètement détruit. Nous en étions parties juste à temps!)

Faire l'épicerie était toujours une aventure, en raison du rationnement sévère. Nous avions coutume d'aller chacune à notre tour avec nos coupons au magasin auquel nous étions inscrites, et d'y recueillir nos vivres. On nous remettait des « points » pour acheter certains articles en approvisionnement restreint mais ne figurant pas sur la liste de rationnement, comme de la confiture et des aliments en conserve. Il fallait calculer l'argent, les coupons et les points avec le plus grand soin.

Je me rappelle qu'un jour, c'était à moi d'aller faire les courses hebdomadaires à l'épicerie où nous achetions nos vivres, en face de chez Harrods. C'était un samedi après le travail, et j'avais ramassé de la viande, des aliments en conserve et des légumes, et emballé le tout dans un sac de papier brun résistant muni de poignées, que j'avais réservé pour l'occasion. Avec tous les produits d'épicerie qu'il contenait, il était plutôt lourd, et comme je me rendais avec grand-peine à l'endroit où j'avais déposé ma bicyclette, le sac s'est déchiré. La viande s'était écoulée à travers le sac (ils n'étaient jamais très généreux avec le papier d'emballage), et toutes les boîtes de conserve, les oignons et les pommes de terre s'éparpillaient dans la rue. C'était affreux!

Tout en leur faisant la chasse, je me suis aperçue que je n'avais plus rien pour les contenir. Je ne pouvais même pas retirer ma veste et les emballer dedans, car il fallait que mon uniforme soit impeccable. Tous ceux de notre immeuble qui auraient pu m'aider étaient partis depuis longtemps. Puis, un groupe d'officiers comptables principaux est sorti ils venaient sans doute d'assister à une réunion et sortaient les derniers. Ils étaient mon seul espoir.

« Mon Dieu, comment allez-vous apporter tout cela chez vous? » a demandé l'un d'eux.

« Je ne sais pas », ai-je répondu, « C'est absolument terrible, je ne peux pas m'occuper de tout cela en plus de ma bicyclette. »

« Où habitez-vous », a demandé l'un des commandants d'escadre.

Je le lui ai dit et il m'a répondu « Je vais apporter votre bicyclette. » C'est ce qu'il a fait, et le plus drôle, c'est qu'il était plutôt imposant, et il marchait les pieds tournés vers l'extérieur, et il pédalait dans la rue sur ma bicyclette pour dame, les genoux pratiquement sur le menton. Les autres officiers m'ont aidé à rassembler mes produits d'épicerie, et les ont placés du côté sec du sac, et les ont ensuite tenus pour moi pendant que je sortais mon argent pour l'autobus. Je ris encore en y repensant : le lieutenant-colonel qui avançait en chancelant sur ma bicyclette et moi, qui attrapais ces produits d'épicerie éparpillés partout dans Knightsbridge.

Une autre fois, c'était au tour de ma colocataire d'aller faire les courses. Elle devait aussi aller nous acheter des billets pour aller voir *Henry the Fifth* de Shakespeare au Old Vic. Elle s'est arrêtée au théâtre en cours de route, avec les produits d'épicerie, et examinait le plan de location avec la dame du guichet quand elle a entendu une belle voix, derrière elle, lui dire « Eh bien, pour Shakespeare, il vaudrait mieux vous asseoir ici », en pointant le plan de location par-dessus son épaule. Elle a vu en se retournant que son interlocuteur était Laurence Olivier! Elle était si excitée et dans tous ses états qu'après avoir payé les billets, elle est rentrée chez nous en valsant, des étoiles dans les yeux. Elle a dit « Je viens d'avoir une conversation avec Laurence Olivier! » Nous avons dit « Oh non, où sont nos vivres? » Il s'est avéré qu'elle avait laissé toutes nos provisions de la semaine au théâtre! Elle n'a certainement pas été très bien vue.

Il y avait la nuit, à la radio allemande, un homme qui s'exprimait avec un accent britannique de classe supérieure. Les forces britanniques le surnommaient « Lord Haw-Haw. » (Je ne peux me rappeler son nom mais il s'est conduit comme un infâme traître.) Un jour, pendant son émission, il a dit « L'Aviation canadienne a intérêt à se préparer, car nous allons chez Harrods cette nuit ». C'était de toute évidence

une tentative d'intimidation à notre égard. Que pouvions-nous faire? Nous avons posté des piquets d'incendie supplémentaires cette nuit-là. Heureusement, les bombes volantes étaient petites, leur objectif imprécis, et elles n'ont donc pas atteint notre bureau. Nous avons eu de la chance, les dossiers auraient été bouleversés. (Mais par malheur, notre épicerie de l'autre côté de la rue a été complètement détruite.)

J'ai passablement bien exploré Londres, surtout à bicyclette : nous pouvions nous promener facilement ainsi, car il y avait comparativement peu de circulation, seulement quelques autobus, taxis et voitures officielles. J'avais la chance d'avoir de la famille dans diverses parties de l'Angleterre : une grand-mère, quelques tantes et des cousins. J'ai passé des congés avec eux tous. Je n'ai malheureusement pas pu aller dans l'ouest de l'Irlande rendre visite à mes tantes qui habitaient là, mais j'ai néanmoins séjourné avec quelques amis en Irlande.

Dans l'ensemble, les militaires étaient très gentils avec nous. Nous ne leur enlevions pas leurs emplois. Mais nous étions parfois irritées de voir toutes les promotions aller aux hommes, et d'être beaucoup moins payées qu'eux. À titre d'aviatrice 2e classe, nous étions payées 90 cents par jour – impossible de faire beaucoup de sottises avec cela! Et certains civils étaient des plus désagréables. Ils croyaient que nous passions notre temps à poser toutes sortes de gestes immoraux. J'étais absolument remplie d'indignation quand je l'ai découvert : nous étions pour la plupart des filles ordinaires, assez gentilles, et nous n'avions pas grand-chose en commun avec quelques pommes gâtées. Bien sûr, il y a eu quelques grossesses non désirées, mais selon certains, ce genre de comportement était la norme. Ce n'était absolument pas le cas!

Je me souviens du moment où les invasions du jour J ont commencé. J'aidais une amie à préparer son trousseau : elle devait épouser un officier du corps de chars. Son fiancé lui a alors téléphoné pour lui dire que, s'ils devaient se marier, il fallait que ce soit le lendemain même. Leur mariage a eu lieu au mess du marié, et ils sont allés passer la nuit à l'hôtel. Il a été rappelé au service à 4 h pour le jour J. Au rassemblement du matin et pendant toute la journée, nous pouvions entendre résonner les canons le long de la côte française.

Lorsque la guerre en Europe s'est terminée, on nous a donné congé pour la journée et tout le monde célébrait. Nous sommes allées au palais de Buckingham, où les foules en liesse étaient serrées comme des sardines, et le roi George VI, la reine, les princesses Elizabeth et Margaret ainsi que le premier ministre Winston Churchill se montraient sans cesse au balcon pour nous saluer. La foule était si dense qu'il fallait se tenir par la main aussi fort que l'on pouvait, mais j'ai tout de même perdu chacune de celles qui m'accompagnaient et je ne les ai retrouvées que de retour à la maison. Mais qu'importe, car tout le monde était si euphorique. C'était une merveilleuse sensation, même si nous savions qu'il restait à nous occuper des Japonais.

J'ai rencontré mon futur mari après le jour de la Victoire sur le Japon. Parmi mes amis, beaucoup de femmes et la plupart des hommes étaient retournés au Canada, mais j'habitais encore dans un vaste appartement à Kensington avec d'autres membres du Service féminin. Pour Noël, nous avons invité tous les « égarés » qui restaient encore en Angleterre et qui n'avaient plus d'amis au pays. Flora, l'une de mes colocataires, a invité un officier de l'Aviation canadienne appelé Pen, à peine arrivé d'Italie et qui était seul pour les Fêtes.

L'avant-veille de Noël, on a sonné à la porte, et c'était ce compatriote, muni d'une grosse boîte de jus de tomates (je n'en avais vu aucune depuis mon départ du Canada) et deux bouteilles de whisky sous le bras. Il a dit « Je suis Pen Power, et je suis venu pour Noël ». « Entrez », lui ai-je répondu, les yeux fixés sur le jus de tomates. Le whisky était bien apprécié aussi, car l'alcool était rigoureusement rationné.

Une autre amie avait un cocktail ce soir-là, et nous sommes allés tous les trois, Flora, Pen et moi, l'aider à vider sa caisse de rhum, cadeau de départ d'un officier qui avait été responsable de son mess. Les gens sont arrivés en foule et la fête s'est poursuivie toute la nuit. De retour à la maison, Flora et Pen ont décidé de prendre un dernier verre du whisky que Pen avait apporté. Je les ai désapprouvés, en soulignant qu'ils avaient déjà eu bien assez de rhum, et que le matin était déjà bien avancé en cette veille de Noël. Pen a dit à Flora : « Ne faites pas attention à cette pauvre fille. » Furieuse, je me suis précipitée au lit.

Plus tard ce jour-là, Pen, qui habitait à la Croix-Rouge, est revenu. Lui et Flora avaient d'affreux maux de tête, bien mérités selon moi! Flora m'a demandé d'essayer d'être gentille avec Pen, même si j'avais maintenant pour lui une telle aversion, pour ne pas gâcher la fête de Noël. J'ai promis de faire de mon mieux, et j'ai découvert qu'il gagnait à être mieux connu, même s'il avait une terrible gueule de bois.

Au lieu de retourner à Bournemouth, il a décidé de passer la veille du Nouvel An à Londres. J'ai annulé mon rendez-vous avec un Australien, et nous sommes allés tous trois à un club de nuit avec un groupe d'amis de Flora. À minuit, au début de l'année 1946, Pen et moi étions assis à une table, à nous fiancer.

Étant donné que les femmes mariées dans les forces armées étaient automatiquement envoyées à la maison, mes fiançailles signifiaient que je devais renoncer à me rendre en Allemagne. Je m'étais inscrite pour l'occupation, mais je devais maintenant réviser mes plans. J'ai demandé à l'Aviation canadienne de me libérer du service et de m'envoyer chez moi; on a refusé. Mais après qu'on eut opposé un peu de pression (le père de Pen était ministre de l'Air dans le cabinet de guerre), elle est revenue sur cette décision.

Nous, les membres du Service féminin, sommes rentrées chez nous à bord d'un navire de transport de troupes beaucoup trop petit, une fois encore sans convoi, car la guerre était finie, et une fois encore, nous n'avions droit qu'à deux repas par jour. Il y avait également à bord un ami de Pen membre de l'armée de terre, dont l'un des officiers venait tout juste de se faire enlever l'appendice. Comme cet homme ne se présentait pas à table, Ted subtilisait son bacon et ses rôties chaque matin, ce qui nous permettait de partager un sandwich au bacon à l'heure du lunch.

Il y avait un assez grand nombre d'épouses de guerre à bord, et j'attendais fébrilement mon propre mariage. Nous sommes arrivés au pays en mai, et je suis passée par Québec pour rencontrer Pen, ses parents et sa famille au Québec. Je suis allée ensuite chez moi à Vancouver, où nous nous sommes mariés dès qu'il a terminé ses examens du barreau.

En repensant aux années de guerre passées à Londres, je me rends compte maintenant à quel point c'était dur pour nous. C'est difficile à imaginer maintenant : nous n'étions qu'au début de la vingtaine, et malgré tout, beaucoup de nos amis se faisaient tuer. Vous pouviez former le projet de vous réunir avec un ami à son prochain passage à Londres – mais voilà que le service le réclamait. Mais nous n'avions pas le choix; nous ne pouvions tout simplement pas nous accommoder des nazis et de leur façon de vivre. Si c'était à refaire, je suis sûre que nous le ferions encore. Au moins, nous étions jeunes et nous avions du ressort; c'est étonnant tout ce qu'on peut faire quand on est jeune. Vous avez des ressources et beaucoup de courage lorsque vous n'avez pas le choix.

Et dans l'ensemble, nous avions le cœur léger. Nous étions les uns pour les autres la seule famille que nous avions sous la main, nous prenions donc soin les uns des autres dans nos difficultés. Nous ne nous connaissions pas depuis longtemps, pour la plupart, mais nous avons vécu tant de choses ensemble que certaines de ces amitiés sont aussi fortes maintenant que jamais, et elles peuvent revivre sans interruption malgré des années d'absence. Il y a quelques années, je suis allée en Inde avec une amie américaine avec qui j'avais partagé un appartement. Nous ne nous étions pas revues depuis plus de vingt ans, mais nous avons repris là où nous avions laissé.

Si je devais m'enrôler aujourd'hui, j'aimerais apprendre à piloter – de mon temps, nous n'avions pas la permission de recevoir une formation de personnel navigant. Mais ce dont je me rappelle le plus, au sujet de l'Aviation royale du Canada, c'est le sentiment de participer à l'action. Je n'aurais manqué cela pour rien au monde.

Jean Nixon

Avant la guerre, je travaillais à Toronto à titre de secouriste dans une buanderie et un établissement de nettoyage à sec où je prodiguais les premiers soins à tout travailleur qui se blessait. Les gens apportaient leurs vêtements, des couches de bébé, des carpettes et des couvertures militaires pour les faire laver à la buanderie qui occupait tout un pâté de maisons et employait environ 600 personnes. À cette époque, j'étais guide dans le mouvement scout et membre active de la Brigade de l'Ambulance Saint-Jean. J'assistais à des réunions publiques et j'assurais des soins bénévolement au Foyer des adultes incurables (*Adult Incurable Home*), à l'Hôpital général et à l'hôpital militaire des anciens combattants de la Première Guerre mondiale.

J'ai appris que la guerre avait éclaté pendant que je remplissais mes fonctions de secouriste à l'Exposition nationale du Canada. La chose me parut bien réelle, en raison de toutes les nouvelles diffusées dans les journaux et à la radio au cours des semaines et des mois antérieurs. Toutefois, ma vie ne subit aucun grand changement après la déclaration de guerre. Hormis le fait que nous faisions des heures supplémentaires à la buanderie en raison des contrats accordés par les forces armées, tout me paraissait comme auparavant.

En 1939, j'ai essayé de m'enrôler dans l'Ambulance Saint-Jean pour l'aider dans son effort de guerre, car j'estimais que cela était de mon devoir. Mais l'organisme ne recrutait personne à ce moment-là. J'ai donc décidé de me joindre aux forces armées. C'est une conversation avec deux aviateurs de Winnipeg qui avaient passé le week-end à la maison de mes parents qui m'a incitée à quitter le foyer familial et à m'enrôler dans l'ARC. C'était des préposés aux soins dans un hôpital et ils avaient parlé avec beaucoup d'ardeur de leurs expériences.

Un des deux hommes, Eddy Stubbs, avait appartenu à l'Ambulance Saint-Jean et il me raconta à quel point ses connaissances sur le secourisme lui avaient été utiles dans l'aviation. Cet élément – et les magnifiques uniformes de l'ARC! – m'a encouragée à m'y enrôler. Mon frère avait déjà tenté de s'engager à titre de moniteur local de premiers soins, mais il avait échoué l'examen médical. Il fut fort déçu et, quand je fus acceptée dans l'aviation, cela causa une certaine tension dans ma famille.

Nous avons reçu à Trenton l'instruction pour devenir préposées aux soins. J'étais la seule fille de ma famille et je me suis retrouvée en caserne avec 14 filles. J'ai donc dû apprendre très vite à partager. Nous dépendions les unes des autres, mais j'ai appris à me débrouiller seule et à m'affirmer. En raison de mon nom de famille, Nixon, on me donna le sobriquet de Nicki.

J'ai été affectée à l'hôpital de Trenton, dans les salles médicales et chirurgicales. Je préférais les premières, car nous y prodiguions la majorité des soins nécessaires aux malades – dans les salles chirurgicales, les médecins et les infirmières faisaient tous les pansements. Nous prenions le pouls, la température et la fréquence respiratoire des malades, nous donnions des bains aux malades alités, et il nous incombait d'observer tout changement dans leur état (par ex., teint pâle ou visage rouge de fièvre, affaiblissement ou regain d'énergie).

Le plus difficile pour moi, ce fut de m'adapter au travail de nuit. Un médecin me dit un jour que je devais voir le matin, quand je terminais mon quart de travail, comme si c'était la soirée, puis sortir et être active jusqu'à midi, et ensuite aller au lit. C'est un conseil qui me fut utile alors et plus tard dans la vie. (J'ai travaillé de nuit pendant vingt ans après la guerre; même aujourd'hui, je n'arrive pas à m'habituer à dormir la nuit!).

(Autre petit problème, il y avait là une infirmière qui méprisait les préposées aux soins. Les forces armées estimaient que nous avions les compétences voulues pour nous occuper des malades après seulement

quelques semaines de formation, mais il lui avait fallu des années pour devenir infirmière diplômée. Selon elle, elle avait dû vivre dans la pauvreté pour atteindre son but.)

Un soir, quelque chose d'alarmant se produisit. La pire tempête de neige de l'hiver faisait rage, et un pilote s'approchant pour atterrir ne pouvait voir où était la piste. Sous lui s'étendaient l'aérodrome, la route et la rivière Trenton, gelée, sur les bords de laquelle la station avait été construite. Le pilote n'arrivait pas à s'orienter et il volait si bas et si près de l'hôpital que nous pouvions clairement voir les feux de position de son appareil. L'avertisseur d'écrasement se fit entendre dans tout l'hôpital, du personnel supplémentaire fut appelé à l'urgence et dans les salles d'opération, et les ambulanciers furent alertés. L'avion passa de nouveau tout près des fenêtres de l'hôpital, et certains malades devinrent très inquiets, craignant que l'appareil ne s'écrase dans l'immeuble. Nous nous sommes assises sur leur lit pour les calmer, surtout parce que nos jambes tremblaient trop! Après tout cet émoi, le pilote réussit à se poser sain et sauf sur la rivière gelée.

À la prochaine inspection du commandant, le pilote reçut une décoration pour avoir atterri sans endommager l'avion de Sa Majesté, mais le temps a tout gâché pour nous, membres du Service féminin : en effet, il faisait nettement sous zéro! Debout sur le terrain de rassemblement pendant l'hiver, en jupe, nous étions à la torture : nous avions vraiment froid aux jambes, tant au-dessus de la jupe que sous le vêtement. Quand il ventait, le port de la jupe ne contribuait en rien à rehausser notre image féminine!

La première fois où j'ai pris part à un défilé à Trenton, le commandant Bell a fait l'inspection. Quand il est arrivé à ma hauteur, il s'est arrêté. M'examinant de pied en cap, il dit : « Cela a assez duré, et je refuse de le tolérer plus longtemps! ». Comme j'aurais voulu que le terrain de rassemblement m'engloutît! Puis, il se pencha, rattacha ses lacets de soulier, se releva, sourit, me fit un clin d'œil et poursuivit son inspection! J'ai alors compris que les officiers supérieurs avaient eux aussi un bon sens de l'humour.

Au cours du temps que j'ai passé dans l'aviation, deux personnes ont particulièrement marqué ma mémoire. Tout d'abord, la femme officier qui dirigeait tous les membres du Service féminin à Trenton. Elle donnait un exemple parfait par son apparence en uniforme, elle affichait un sourire agréable (et portait une magnifique chevelure rousse) et elle savait toujours nous mettre à l'aise, que ce fût dans son bureau au cours d'un entretien, ou quand elle nous réprimandait!

Et puis, il y avait l'aumônier de la station. Il faisait ses visites dans les diverses salles, mais comme les patients étaient nombreux, il avait peu de temps à consacrer à chacun. Un dimanche matin où je n'étais pas de service, j'ai décidé d'aller à l'église en ville. Je suis restée pour la Sainte Communion, mais je suis arrivée en retard pour prendre mon service dans l'après-midi. On me confia la direction des choses. Je me suis entretenue avec l'aumônier au sujet de mon retard et lui ai montré que, si des offices religieux étaient célébrés à l'hôpital, ni le personnel ni les patients ne seraient obligés de quitter la station pour se rendre à l'église. De plus, les patients alités pendant longtemps étaient privés de services religieux. Moins de deux semaines plus tard, une messe et un office protestant étaient célébrés à l'hôpital tous les dimanches.

Je ris encore d'une situation qui a eu lieu quand la station de Trenton a organisé une journée des visiteurs. Chaque section a été priée de monter une flotte pour le défilé. L'hôpital avait pour cela un long camion à plate-forme. Deux hommes s'y tenaient : l'un d'eux, un grand aviateur de fière carrure, portait un écriteau qui disait Avant; l'autre, qui était séparé du premier par un écran, était petit, fragile et de stature délicate. Son écriteau disait Après. Nous avions aussi une fanfare de trompettes et de guitares. Les « trompettes » étaient des urinoirs ayant un bouchon de liège logé dans l'extrémité étroite, et les « guitares » étaient des bassins hygiéniques avec des bandes tendues en travers des trous! À tout bout de champ, le chef de la fanfare devait courir au tourne-disque dans le camion pour le remonter et faire ainsi jouer à tue-tête des airs militaires.

Cependant, je ne m'étais pas enrôlée dans l'ARC pour rester à Trenton. L'officier de recrutement m'avait dit qu'avec mon expérience des

milieux hospitaliers, je serais vite envoyée outre-mer, et c'est cela que je voulais. Or, j'étais stationnée à Trenton. Mais alors, l'Ambulance Saint-Jean a demandé que je sois libérée pour aller avec elle servir outre-mer où j'assumerais des responsabilités plus grandes. J'ai donc quitté l'aviation après avoir atteint le grade de WD1 (Service féminin, 1re classe). C'est surtout de la gratitude manifestée par les patients à leur départ de l'hôpital que je me souviens avec le plus d'émotion.

Aux fins de l'effort de guerre, l'Ambulance Saint-Jean a fourni du personnel aux hôpitaux militaires et civils de Londres (Angleterre). (Les membres de l'Ambulance Saint-Jean et de la Croix-Rouge ont été réunis pour former ce que l'on appela les détachements d'aide bénévole, ou VAD, en anglais.) À mesure que les recrues s'enrôlaient et tout dépendant de leur expérience, on les mutait dans le Service de santé de ce qui s'appelait alors le *Royal Indian Army* Service. Je ne passai qu'une semaine au Royaume-Uni, soit le temps de me préparer à partir pour l'Inde.

Avant de quitter Londres, nous avons reçu de l'Armée indienne une carte d'identité du *Royal Indian Army Medical Corps*, sur laquelle figuraient notre nom, notre matricule et notre groupe sanguin. Nous avons aussi reçu un brassard khaki marqué d'une grosse croix rouge et de notre matricule.

En arrivant par bateau dans le port de Bombay, nous avons tout de suite aperçu un grand panneau portant l'inscription suivante, en anglais : « Bienvenue à Bombay! Mais attention! Les murs ont des oreilles! » Des trains étaient là pour nous emmener dans un camp de transition, à la périphérie de Poona, où le personnel attendait une affectation permanente. C'est là que je fus stationnée avec un autre membre de l'Ambulance Saint-Jean, Francis Stubbs, du Nouveau-Brunswick (aucun lien de parenté avec mon autre ami Eddy Stubbs!).

Nous nous sommes donc rendus à Poona et nous nous sommes installés dans nos nouveaux locaux. Le lendemain, nous avons assisté à une réunion d'information. On nous a appris que le gouvernement indien soupçonnait les Japonais de vouloir attaquer le pays bientôt et

que des espions japonais tenteraient sans doute de voler nos pièces d'identité et nos brassards. Ils rendraient ces éléments au gouvernement en disant que nous avions été capturés, ce qui visait à décourager d'autres membres des VAD, en Grande-Bretagne, de s'engager pour venir en Inde. On nous dit de ne jamais laisser ces éléments importants dans notre sac à fourbi ou sous notre oreiller pendant la nuit. Deux filles, à Poona, s'étaient réveillées une nuit pour voir une main tentant de se glisser sous leur oreiller. Heureusement, elles ont crié, et l'individu s'est enfui.

On nous donna aussi des directives sur la façon de consommer les fruits achetés au village : nous devions les laver à fond, en utilisant même du savon à mains. Pour manger une banane, il fallait la peler au fur et à mesure au lieu d'enlever la pelure d'un seul coup. Il n'y avait pas de toilettes dans les bocages fruitiers, de sorte que les cueilleurs locaux se soulageaient un peu partout en utilisant des feuilles en guise de papier hygiénique!

Après la réunion, nous sommes allés en ville pour y prendre notre premier vrai repas local. Ce fut très différent de tout ce que j'avais mangé auparavant, mais très délicieux. Nous avons consommé du riz au cari et les plus grosses crevettes jamais vues! Nous avons dû rentrer au camp avant la noirceur, car les tigres sortaient souvent de la jungle la nuit quand le chemin de terre était désert.

Notre caserne comptait environ 150 lits. Il y avait trois portes de chaque côté du bâtiment et plusieurs fenêtres sans vitre. En effet, l'Inde est un pays si chaud que le mercure montait à 110 °F le jour pour retomber à 40 °F la nuit. Un soldat indien armé d'une carabine montait la garde à chaque porte pour nous protéger contre les intrus.

Après un bout de temps, Stubbs et moi avons été affectés à la base militaire de Poona et nous avons déménagé dans une plus petite caserne qui abritait les membres de la Croix-Rouge et de l'Ambulance Saint-Jean. Nous n'étions pas chargés des blessés de guerre comme tels, mais plutôt des cas ordinaires dont s'occupe n'importe quel hôpital. Nous traitions cependant des soldats qui avaient participé à des exercices

dans la jungle; certains souffraient de la fièvre miliaire ou avaient été gravement infectés par l'herbe à puce ou le chêne vénéneux en rampant sur le sol.

Nous avons ensuite été postés à Barrackpore. Dans l'hôpital de l'endroit, des salles étaient réservées aux malades britanniques (traitements et chirurgie), et d'autres étaient occupées par les soldats indiens. Je travaillais de nuit dans la salle médicale, où la majorité des malades souffraient de la fièvre typhoïde, de la malaria ou de la dysenterie. Certains malades devaient recevoir une injection toutes les trois heures, et c'est donc là que j'ai appris à faire des injections. Nous n'avions pas de stérilisateur en tant que tel, mais simplement un petit poêle à gaz de la taille d'une petite plaque électrique. (La nuit, les salles étaient éclairées par des lampes à huile pendues au plafond.) Il était assez difficile de s'occuper des malades indiens et gourkhas, car ni le préposé ni les malades ne parlaient anglais et nous ne parlions pas ourdou!

Un soir, au moment où je prenais mon service, l'infirmière me dit qu'un malade indien gravement atteint de la malaria ne passerait sans doute pas la nuit. Je devais tout simplement veiller à lui procurer le confort maximum. Aux petites heures du matin, je me rendis à son chevet; il plaçait le pouce de chaque main sur l'index correspondant, puis passait ainsi à chacun des autres doigts. Tout d'abord, le préposé indien et moi n'avons pas compris ce qu'il essayait de dire, puis la lumière fut! Il s'était converti au catholicisme. Je saisis vite le chapelet d'un autre malade et le plaçai entre ses doigts. Il le porta à ses lèvres pour le baiser et mourut.

Nous l'avons lavé au lit et revêtu d'une tunique propre, puis nous avons attendu le retour de l'infirmière. Elle a demandé au préposé d'aller chercher deux brancardiers. Elle disparut ensuite pour revenir avec une grande croix de bronze et un drapeau britannique. Elle demanda au préposé de rester dans la salle pendant qu'elle et moi accompagnions les deux brancardiers et le défunt jusqu'à la morgue. La nuit était claire; la pleine lune et des millions d'étoiles brillaient de tous leur feux, au point que notre petit convoi pouvait circuler sans lampe de poche.

Tout d'un coup, les muscles du cadavre se sont contractés, de sorte que la tête et les épaules se sont dressées! Le brancardier arrière poussa un cri strident et lâcha les poignées; celui de devant se retourna et cria à son tour. Les deux hommes prirent ensuite la fuite, et nous ne les avons pas revus de la nuit! L'infirmière et moi avons dû terminer la besogne et transporter le pauvre Indien jusqu'à la morgue, posé le brancard sur des tréteaux et envelopper le corps du drapeau britannique.

Quelques jours plus tard, j'ai été affectée à Calcutta avec une autre membre des VAD. Nous devions être hébergées au YWCA, rue Charingee, puis nous présenter au Bureau des transports du régiment (BTR), au Grand Hotel, le meilleur de la ville. On nous informa que nous serions envoyées à bord d'un navire-hôpital transportant des militaires malades ou blessés le long des côtes indiennes.

Pendant six semaines, donc, nous avons eu pour seule tâche de nous présenter tous les jours au BTR. C'est alors que nous avons vraiment découvert l'Inde! À magasiner rue Charingee, on se serait cru dans une des grandes artères d'Ottawa ou de Toronto. Mais il suffisait d'emprunter une rue latérale pour découvrir toute une rangée de boutiques locales. Elles n'avaient ni devanture vitrée, ni porte. À l'heure de fermeture, le boutiquier rangeait tout simplement sa marchandise à l'intérieur, puis faisait glisser une haute barrière de fer devant sa boutique. Dans les magasins de la rue principale, on payait le prix indiqué, mais dans les rues latérales, les vendeurs s'attendaient à vous voir marchander, tout comme, d'ailleurs, les conducteurs de pousse-pousse et de taxi, bien qu'il ne fût pas recommandé de marchander avec le chauffeur quand un fier-à-bras était assis à ses côtés!

Nous avons remarqué, dans la ville, bien des choses qui différaient de ce qui existait dans les rues canadiennes. Par exemple, dans la majorité des grandes rues, la bordure de trottoir était très élevée, en raison des fortes pluies de la mousson. Par ailleurs, au lieu de feux de circulation aux intersections, on voyait un policier perché sur une haute boîte placée au centre, pour diriger la circulation. Une autre chose nous a paru bizarre au début (nous avons vite constaté que c'était pratique courante) : les gens se lavent en public. Ici et là dans la ville sont

installées de petites pompes à eau sur le trottoir, juste en bordure de la rue, et un grand drain en dessous dans le caniveau. Un homme arrive, se déshabille en ne conservant qu'un cache-sexe, s'accroupit au-dessus du drain, pompe l'eau, s'asperge abondamment, se savonne à fond, se rinse, s'essuie avec un morceau d'étoffe, se rhabille et continue son chemin.

(Nous avons aussi constaté qu'il n'y a pas de toilettes publiques, de sorte que nous devions souvent nous arrêter dans le restaurant le plus près pour y prendre un café ou quelque chose d'autre!)

Nous sommes restées au YWCA pendant près de deux mois, puis l'Armée a décidé de renoncer au projet du navire-hôpital. En fin de compte, nous avons été renvoyées à Barrackpore, dans la salle même où nous étions auparavant. Il y avait encore là quelques malades qui étaient dans un état critique à notre départ pour Calcutta. Il y eut donc toute une effusion d'émotion, car nous étions tellement heureuses de constater tout le progrès qu'ils avaient fait en notre absence.

Quand le Japon a capitulé, j'étais encore en poste à l'hôpital, mais je n'ai pas démissionné tout de suite, car je savais que l'on aurait besoin de nous à Singapour. En fait, nous y avons été envoyés dans la semaine qui a suivi. Des camions de l'armée nous ont pris sur les quais pour nous conduire dans un champ où des casernes abritaient des civils et des militaires qui avaient tous été prisonniers de guerre.

Nos locaux de couchage ressemblaient à une longue rangée de garages entourée d'une immense véranda. Nous avons vite constaté qu'en battant en retraite, les Japonais avaient détruit tous les meubles qu'ils pouvaient dans le peu de temps dont ils disposaient – même au mess, où ils avaient détruit le poêle. Ils avaient démoli les lits et jeté les morceaux dans un champ. Il nous a fallu tout le premier après-midi pour nous rafistoler un lit, trouver des tiroirs pour les tables de chevet et une petite table pour y poser notre lampe à huile.

À l'heure du souper, nous avons tous été convoqués au mess, où nous avons reçu notre courrier. Comme je m'étais beaucoup déplacée au

cours des trois mois précédents, mon courrier s'était accumulé jusqu'à ce que l'on me donnât une affectation permanente. Ce soir-là, on me remit 117 lettres!

On nous dit ensuite que personne ne nous attendait et que, par conséquent, il n'y avait pas de rations alimentaires pour 46 d'entre nous, membres des VAD et infirmières. Cependant, un soldat s'était rendu dans un camp voisin chercher des cannettes de soupe. Comme il n'y avait pas de poêle, nous avons versé la soupe dans une vieille casserole en fonte posée sur un treillis soutenu par deux petits murs de brique. Nous avons allumé un feu sous la casserole, qui contenait maintenant un mélange de pois, de poulet, de riz, de champignons et de soupe aux tomates. Cette mixture avait un goût horrible, mais nous avions tellement faim que nous aurions ingurgité n'importe quoi.

(La nourriture fut affreuse – et limitée – pendant quelques jours. Tous les soirs, cependant, un camion de l'armée arrivait pour nous emmener prendre un repas chaud dans un camp voisin. À la fin de la semaine, nous avions visité toutes les stations du secteur, mais nous avions réussi à trouver un poêle, et nos rations sont finalement arrivées.)

Il y avait trois camps de concentration dans notre secteur, à quelques milles les uns des autres à l'orée de la jungle. À notre arrivée à Singapour, le soir, un capitaine de l'armée qui était médecin dans un des camps nous a rendu visite pour nous dire à quoi nous attendre en prenant notre service le lendemain matin. Bon nombre des malades avaient subi d'horribles traitements et des tortures aux mains des Japonais. Certains hommes étaient trop faibles pour manger un repas ordinaire; d'autres se réveillaient en criant, troublés par des cauchemars, et certains étaient tellement convaincus qu'ils ne pourraient jamais mener une vie normale de nouveau qu'ils n'aspiraient qu'à mourir.

Le capitaine nous informa aussi que les malades ne guériraient jamais dans un endroit qui leur rappellerait des souvenirs aussi affreux. Sur ses conseils, donc, le lendemain matin, nous nous sommes d'abord souciés de déménager nos malades : tous ceux du camp n° 2 ont été

transportés dans le camp n° 3, nos malades sont passés au camp n° 2, et ceux du camp n° 3 ont été installés dans notre hôpital.

Le premier jour, j'étais de nuit : si un malade pouvait se lever, je devais l'aider à sortir à l'ombre pendant que je refaisais leur lit. Mais quel fouillis! Les malades du camp n° 3 ont commencé à arriver deux heures avant l'heure dite, de sorte que nous étions encore en train de préparer nos malades à partir. Nous avons donc dû réveiller l'équipe de jour qui s'est précipitée à notre aide sans prendre le petit déjeuner. Quel méli-mélo! Les malades qui nous arrivaient durent attendre au soleil, dans les ambulances et les camions; or, bon nombre d'entre eux souffraient déjà de la fièvre et de maladies tropicales.

Soigner ces malades était traumatisant et déchirant, mais nous étions heureuses de pouvoir faire quelque chose pour eux. Bien souvent, quand nous quittions notre service, nous allions directement au lit et nous nous endormions en pleurant, épuisées d'avoir vu tant de douleur et imaginant le terrible état physique et mental où ces soldats se trouvaient. Pendant tout ce temps, nous devions toutefois être affables et compréhensives, même si l'on nous avait enjoint de ne pas être trop sympathiques, gaies ou enjouées. Le travail devint plus facile au fil des mois et à mesure que l'état des malades s'améliorait, au point qu'ils furent bientôt en mesure de jouer des tours au personnel infirmier! Après avoir passé sept mois à l'hôpital, nos malades furent en assez bonne forme pour partir, de sorte qu'au cours de la première semaine de juin 1946, l'hôpital ferma ses portes.

Avant de quitter Singapour, nous avons fait un peu de tourisme. Un jour, nous sommes allées en ville et nous sommes arrêtées au fameux hôtel Raffles. Lord et Lady Mountbatten (il était vice-roi des Indes, à l'époque, car le pays était encore une colonie britannique) séjournaient au dernier étage. Nous prenions l'ascenseur pour nous rendre au quatrième étage afin de manger au restaurant quand les deux dignitaires ont demandé l'ascenseur. Eh bien! Nous avons dû descendre aussitôt, car le préposé avait l'ordre de s'arrêter à l'étage le plus près et de faire sortir tout le monde, avant de répondre à l'appel du vice-roi.

Après cela, nous avons été ramenées en Angleterre, où notre quartier général de l'Ambulance Saint-Jean a rempli pour nous les formalités de libération de la *Royal Indian Army*. Une semaine plus tard, nous partions rejoindre nos foyers et nos familles au Canada. À mon arrivée au pays, je l'ai trouvé changé. Il y avait ici beaucoup plus de gens de tous les pays du monde qu'avant; dans les terrains vacants, on construisait de grands immeubles, et les rues de la ville étaient agrandies et asphaltées. J'ai immédiatement repris mon emploi d'avant la guerre, à titre de secouriste à la buanderie et je suis demeurée membre active de la Brigade de l'Ambulance Saint-Jean.

Pour moi, c'est surtout en libérant les hommes pour qu'ils servent dans les rôles où l'on en avait le plus besoin que les femmes ont le plus contribué à l'effort de guerre. Toutes les femmes militaires représentaient une précieuse ressource pour le pays, car elles savaient faire du bon travail. En servant dans les forces armées, les femmes ont acquis beaucoup d'assurance et ont cru en leurs compétences et en leur capacité d'établir des rapports avec autrui. Elles ont aussi pris conscience de leur apparence et de leur tenue.

Cependant, tout le monde ne percevait pas les femmes militaires de la même manière. Certains (y compris mon frère décédé) estimaient qu'aucune femme ne devait porter l'uniforme et servir dans une base militaire. D'autres ne tarissaient pas d'éloges à l'endroit des femmes en uniforme, pour qui ils avaient le plus grand respect.

Au-delà des attitudes, les voyages que j'ai faits et les expériences que j'ai vécues pendant la guerre ont transformé ma vie, et je suis très reconnaissante d'avoir pu accomplir tout cela. Il y eut des épisodes heureux et des périodes tristes, comme il fallait s'y attendre, et j'ai noué de merveilleuses amitiés. (Je suis encore en rapport avec trois anciens membres de l'Ambulance Saint-Jean qui ont servi outre-mer.) Sur le plan pratique, mes expériences dans la jungle m'ont appris à me renseigner à fond sur la longueur et la durée d'un voyage avant de partir, à me documenter sur ce qui m'attendait au bout du périple et à voyager en n'emportant avec moi que le strict nécessaire.

Lillabelle Roe

Quand la guerre éclata, je travaillais comme serveuse dans un restaurant et vivais dans une maison de chambres. La production de guerre prit de l'ampleur rapidement et des milliers de personnes ont répondu aux annonces géantes dans les journaux et ont joint les rangs de la fonction publique. Le Programme d'entraînement aérien du Commonwealth fut instauré au Canada et les gens travaillaient à plein rendement. Des centaines de militaires vinrent aussi à Ottawa, et avec tous les nouveaux ministères, la fonction publique prit rapidement de l'essor et la ville devint très populeuse. C'était super! On pouvait facilement trouver un partenaire de danse. C'était triste également, cependant, car nous avons dû dire au revoir à un si grand nombre de nos hommes. Aussitôt qu'un jeune homme obtenait son diplôme, il s'enrôlait dans l'un ou l'autre des services.

J'ai trouvé un emploi comme fonctionnaire au Quartier général du service naval comme correctrice de documents confidentiels. Lorsqu'un de nos navires était coulé, tous les livres de codes et les chiffres devaient être modifiés immédiatement. Le fait de garder tous les livres à jour constituait une tâche énorme. J'ai finalement décroché un poste de superviseure adjointe.

Mais après un moment, je voulais faire plus. Je ne voulais pas être fonctionnaire toute ma vie, parce que je trouvais que les possibilités d'avancement y étaient limitées. Je voulais quelque chose de plus vaste où j'en apprendrais davantage sur le monde. J'ai décidé de m'enrôler dans la Marine pour diverses raisons. Il s'agissait entre autres du dernier service à accepter des femmes et j'ai pensé qu'il y aurait plus de possibilités sur le plan de la carrière – étant donné que bon nombre de femmes se seraient enrôlées dans les autres services, ce qui signifiait moins de concurrence. D'autres raisons étaient que bon nombre de

personnes que je connaissais s'étaient déjà enrôlées dans la Marine; je n'aimais pas particulièrement l'uniforme de l'armée; et mon ami, lorsqu'il s'est enrôlé dans la Force aérienne, m'a fait promettre de ne pas m'enrôler dans la DF. Mais il n'a jamais rien dit à propos de la Marine!

Lorsque je me suis enrôlée, mon père en a été attristé – quitter la maison n'était pas fréquent à cette époque et ça a jeté un froid dans ma famille. Mais son attitude a dû changer : lorsque je suis venue à la maison en congé, en juillet, il ne voulait pas que je quitte mon uniforme! Peut-être a-t-il réalisé à ce moment que je n'étais pas en danger. Ma sœur aînée a aussi été ennuyée par ma décision – elle croyait que j'avais perdu la tête. Mais encore une fois, elle a sans doute changé d'avis avec le temps puisqu'elle s'est aussi enrôlée dans la Marine plus tard!

J'étais toujours aventureuse et indépendante – je crois que bon nombre de femmes qui se sont enrôlées l'étaient. Je voulais faire un tas de choses avant de me ranger, et j'étais toujours à l'affût de sensations fortes.

J'ai pu mettre à profit mon expérience antérieure en occupant le poste de correctrice de documents confidentiels. J'ai suivi mon entraînement de base à Galt, qui est maintenant fusionnée à Cambridge. Notre bâtiment était auparavant une école pour jeunes filles délinquantes. Il était entièrement construit de briques et occupait un vaste emplacement en banlieue. Nous avons appris une foule de choses, y compris l'histoire et la discipline.

(Les premières femmes à s'enrôler dans la Marine, qui sont devenues officiers, officiers mariniers et officiers de recrutement ont été formées à Ottawa à un endroit appelé Hollyrod House. Une centaine de femmes ont été entraînées à cet endroit et elles ont constitué le noyau du Service féminin de la Marine royale du Canada (WRCNS). Elles ont pris la charge du programme de formation de base à Galt.)

Après deux semaines à Galt, j'ai été mutée à Halifax. J'ai entraîné d'autres correctrices de documents dans le bureau des livres de la base,

avec quatorze personnes sous ma charge qui consistait à modifier les séries de codes. Il s'agissait d'un travail très minutieux et nous étions aussi formées pour comprendre à quel point cette information était secrète et combien les conséquences pouvaient être fâcheuses s'il y avait des fuites d'information. Nous étions jeunes et manquions de formation à ce moment; il s'agissait donc d'un travail difficile et stressant.

Après que j'eus résidé à Halifax six mois, l'une des employées civiles du bureau des renseignements (qui travaillait à la fois pour Ottawa et l'amirauté britannique) a fait une dépression et l'on m'a chargée de la remplacer. Je supervisais cinq personnes et j'étais (de nouveau) affectée à la correction des documents. Dans le cadre de mes tâches, je devais aussi censurer du matériel divers comme des photos. (Pas le courrier cependant – cette tâche relevait d'une autre section. Le Bureau de guerre maritime en surface censurait tout. Il effectuait également des vérifications de sécurité sur les gens et travaillait avec la section des opérations pour établir la route des convois.)

Même si je n'étais pas officier, je n'étais pas considérée comme simple soldat par plusieurs, j'étais la première commis aux écritures du bureau des renseignements de Halifax! Deux de mes années de service se sont déroulées dans ce bureau. On ne voulait pas m'envoyer ailleurs parce qu'on ne voulait pas me perdre!

Une autre de mes tâches consistait à vérifier les noms des blessés sur la liste des membres d'équipage des navires coulés. J'ai toujours détesté cette tâche.

Un événement dont je me souviens à Halifax : la visite de Winston Churchill au Canada. Le navire qui devait le reconduire en Angleterre est arrivé avant que M. Churchill ne vienne à sa rencontre en avion, et a été ancré dans le port plusieurs jours. Il a dû le rejoindre à bord d'un bâtiment de servitude. Halifax était et demeure le plus imposant port naturel du monde et j'ai toujours été surprise de voir comment on s'y prenait pour sortir les navires sans être observés par les espions allemands présents dans le secteur.

L'arrivée de femmes dans la Marine était quelque chose de nouveau et cela a créé une nouvelle atmosphère. Nous ne nous sentions pas toujours acceptées. Les femmes officiers ont aussi vécu cette expérience, bien que leurs expériences aient été d'un autre ordre. Elles étaient plus sympathiques que les hommes et nous considéraient comme des personnes. Quelques-unes étaient très rigides – bien que pour certaines il ne s'agisse, je crois, que d'une façade.

Je ne me suis pas adaptée aussi rapidement que d'autres parce que j'étais très timide – je devais toujours faire attention à ce que je disais et faisais pour des raisons de sécurité. Mais mon expérience dans la Marine m'a permis de réaliser que mon travail était utile. Et j'ai connu mes meilleures amies dans le service; nous continuons de nous téléphoner à l'occasion. Nous sommes toujours heureuses de voir d'autres membres de la Marine, parce que nous avons tellement de choses en commun. Il est très rare que l'on puisse développer de telles amitiés aussi rapidement dans un milieu de travail.

J'ai été libérée en octobre 1945 en tant que commis principal aux écritures. Je l'ai été plus tard que bon nombre de mes collègues parce que je devais continuer d'aller sur les navires, de compter leurs livres et de les ramener au bureau des livres de la base – où je crois qu'on les détruisait.

Après la guerre, les hommes et les femmes qui avaient servi dans les forces étaient traités différemment : lorsqu'une femme quittait le service, on ne lui accordait aucune terre. Mais on nous allouait des subventions pour le vêtement et nous pouvions nous inscrire pour une nouvelle formation – même aller à l'université – si nous étions admissibles.

À cette époque, les carrières pour les femmes étaient restreintes – les chances d'obtenir un bon poste étaient limitées. Personnellement, je crois que les femmes devraient travailler dans la section des renseignements. Nous sommes sensibles, logiques et nous nous exprimons bien – et à ma connaissance, les femmes sont moins vantardes et plus en mesure de garder un secret!

Nano Pennefather-McConnell

En 1939, alors que j'avais dix-neuf ans, une nouvelle Guerre mondiale venait d'éclater. Ma famille, établie à Ottawa, avait de forts antécédents militaires : le frère de ma mère, mon oncle Stuart Hayes, avait été tué pendant la Première Guerre mondiale; mon grand-oncle le général Archie Macdonnell avait participé à la guerre des Boers en Afrique du Sud; et le frère de mon arrière grand-mère, le colonel John Macdonnell, avait péri en défendant le Canada contre les envahisseurs américains durant la guerre de 1812. Il a été enterré à côté du général Brock, et sur sa tombe figure une citation en latin du poète romain Horace : *Dulce et decorum est pro patria mori* – « Il est juste et agréable de mourir pour sa patrie ».

Je n'avais pas encore lu le poème de Wilfred Owen, écrit après avoir connu les horreurs de la Première Guerre mondiale, dans lequel il traite l'aphorisme de Horace de « mensonge antique ». Mais à l'époque, les jeunes de la nouvelle génération s'apprêtaient à vérifier la valeur des traditions guerrières qu'on nous avait léguées. Mon frère, à vingt ans, fut appelé à servir dans la réserve navale; il partit donc lui aussi sacrifier sa vie pour son pays.

Mon deuxième frère entra bientôt dans les forces aériennes, suivant une formation pour devenir mitrailleur-radiotélégraphiste; et à l'automne 1941, l'Aviation royale du Canada commença à admettre des femmes dans ses rangs. (Des sœurs infirmières, ayant le grade d'officier, faisaient déjà partie du corps médical des trois éléments.) Le bien-fondé de cette mesure révolutionnaire soulevait des débats animés. Beaucoup d'hommes s'objectaient à ce que les femmes accèdent aux derniers retranchements de l'univers machiste. Au bout du compte, tandis que le gouvernement canadien hésitait à faire le pas, les

responsables du programme d'entraînement aérien du Commonwealth décidèrent que le Canada convenait parfaitement à cette fin et suggérèrent d'envoyer des membres du service auxiliaire féminin de la RAF pour aider le personnel à mettre sur pied les écoles d'entraînement dans l'ensemble du pays.

Je travaillais alors à la trésorerie du ministère des Travaux publics où j'étais chargée de taper les textes des dossiers et de modifier les estimations des dépenses. En avril 1942, ayant conclu que cet emploi et mon travail de bénévolat à la cantine militaire du YMCA et à la Croix Rouge ne me suffisaient pas, j'ai décidé d'entrer dans le service féminin de l'ARC. Ma mère et mes frères appuyèrent ma décision qui allait dans le sens des traditions familiales, et le fait de trouver mon travail de bureau extrêmement ennuyeux représentait pour moi une motivation supplémentaire!

Je suis allée à Toronto pour suivre ma formation élémentaire et professionnelle. On nous enseignait la façon d'appliquer nos techniques de dactylographie et de sténographie aux procédures des forces aériennes; de plus, on nous montrait à bien porter l'uniforme, à défiler correctement et à obéir aux ordres. Je fus d'abord affectée à l'école de bombardement et d'artillerie n° 1 à Jarvis en Ontario. À cet endroit, nous remplacions les hommes chargés auparavant des tâches administratives pour qu'ils puissent recevoir une formation d'aviateur. Il n'était aucunement question d'intégrer des femmes parmi les équipages de vol, même si certaines femmes photographes avaient parfois l'occasion de voler pour s'exercer. Sur toutes les affiches de recrutement du service féminin, on lisait : « Notre mission est de faire en sorte que les hommes puissent voler ».

Des jeunes hommes de l'ensemble du Canada ainsi que de Nouvelle-Zélande, d'Australie, d'Afrique du Sud et de Grande-Bretagne venaient apprendre les rudiments du bombardement et du tir au canon. Ces recrues nous donnaient le sentiment d'être les bienvenues à la station, et dans nos temps libres, nous allions jouer au tennis, danser ou nous baigner dans le lac Érié voisin, et en général, nous avions beaucoup d'agrément.

J'avais joué un soir au tennis avec un Australien; le lendemain, il est venu me trouver à la caserne pour me proposer un nouveau match. Ayant frappé à la porte principale, il a demandé à me voir; je me suis rendue à la porte, vêtue de ma longue robe d'intérieur de flanelle en tartan, et je lui ai donné rendez-vous au terrain de tennis. Si j'avais su! Cette rencontre a failli provoquer un incident international! Le caporal du service féminin responsable de nos casernes apostropha Clem et lui ordonna en criant : « Quittez immédiatement les lieux, sinon, je vous mets en accusation ». Nous ignorions tous deux qu'il était strictement interdit aux membres du personnel masculin de pénétrer à l'intérieur autant qu'à l'extérieur, dans le bloc des casernes réservées aux femmes.

J'aurais bien aimer passer le reste de l'été à Jarvis. Mais un jour, j'ai été convoquée au bureau de l'adjudant, qui m'a offert deux possibilités : je pouvais suivre une formation d'officier, ou me rendre en Europe avec le premier contingent du service féminin. Je n'ai pas hésité un seul instant; je n'avais pas l'intention d'assumer les responsabilités d'officier, et tout le monde considérait que l'idéal était d'aller outremer.

Mon départ pour l'Angleterre approchait à grands pas; toutefois, mon enthousiasme fut tempéré par une tâche éprouvante que j'ai dû accomplir un soir. Après mes heures de travail habituelles, on m'a demandé de me présenter à la salle des rapports. Au cours d'un exercice de bombardement sur une cible située près du rivage, un avion d'entraînement Bolingbroke avait soudainement perdu de l'altitude et s'était écrasé dans le lac Érié. Il n'y avait aucun survivant. Mon travail consistait à envoyer les télégrammes rédigés par le commandant aux proches parents des victimes en Saskatchewan, en Nouvelle Zélande, en Australie et en Angleterre pour les informer de la tragédie. Je connaissais un peu l'aviateur anglais, qui m'avait donné l'adresse de sa femme en apprenant que j'irais en Angleterre. Le lendemain, tous les hommes et les femmes de la station ont défilé lentement en silence au cours d'une procession funèbre. Je commençais à découvrir la dure réalité de la guerre.

J'ai passé les deux semaines qu'a duré ma permission avant l'embarquement à notre maison d'Ottawa et à notre chalet situé à Aylmer au

Québec. Je me suis ensuite arrêtée à la base aérienne Rockcliffe où j'ai rencontré les autres femmes venues de diverses stations un peu partout au Canada qui allaient être mes compagnes au cours des trois prochaines années, et mes amies pour toute la vie. Ce fut le début d'une grande aventure.

Après Rockcliffe, nous nous sommes rendues à Dartmouth en Nouvelle Écosse où on nous a remis des fiches de vérification pour aider à remplir les procédures nécessaires et à rassembler tout le matériel dont nous avions besoin avant d'embarquer à bord du navire de transport. Parmi les autres éléments essentiels de notre uniforme, on avait distribué à chacune de nous 15 paires de bas en fil gris métallique, un casque en acier pour se protéger des bombes et un masque à gaz. Il fallait vérifier si celui-ci était bien ajusté en passant dans une pièce remplie de gaz. (C'est seulement à la fin de la guerre qu'on a testé à nouveau les masques à gaz.) Il fallait aussi se soumettre à des examens médicaux et dentaires; et le dentiste a décrété que ma future camarade de chambre Claire Rutherford (originaire de Hamilton) devait se faire enlever toutes les dents de sagesse avant son départ. Inutile de préciser qu'elle s'est sentie mal en point durant la plus grande partie de la traversée.

Aucune d'entre nous n'avait appris à se servir d'un fusil, mais le tir vers une cible était un des items mentionnés sur les fiches de vérification (qui étaient jusque là réservées au personnel masculin). Pour accomplir mon devoir, je ne suis rendue au champ de tir, curieuse de savoir en quoi consistait cet exercice. Le sergent responsable m'a remis un fusil en m'assignant une allée de tir. Voyant que les aviateurs en avant de moi se couchaient par terre et pointaient leur fusil, j'ai fait de même. Quand on m'a donné le signal de tirer, j'ai réussi à toucher la cible, même celle de l'allée voisine! Le sergent a piqué une crise, m'arrachant le fusil des mains, il a demandé où j'avais suivi mon entraînement. Quand je lui ai dit que je n'avais jamais tenu un fusil, il s'est empressé de téléphoner pour exiger qu'on ne lui envoie aucune autre femme.

Quelques jours avant notre départ, j'ai eu envie d'une permanente et je suis allée dans un salon de coiffure à Halifax. La coiffeuse m'a révélé

à quel moment notre bateau devait partir, renseignement que je n'ai obtenu officiellement que plusieurs jours après, la veille même de notre embarquement. Voilà ce qui restait des consignes de secret qu'on nous imposait pour nous impressionner! Vu les milliers de soldats à bord qu'il fallait approvisionner, sans compter les autres bateaux faisant partie du convoi, les habitants locaux avaient fini par connaître les usages et les règles.

Pour nous rendre au navire de transport, nous avons défilé dans les rues de Halifax en chantant *I've Got Sixpence* et *Wish Me Luck As You Wave Me Goodbye*. Nous y avons rejoint un groupe de sœurs infirmières canadiennes-françaises de Montréal ainsi que les 4000 membres de l'armée, de la marine et des forces aériennes qui allaient faire la traversée en notre compagnie. La première nuit à bord a donné lieu à une danse improvisée sur le pont inférieur, au son de la musique jouée par des instruments que des soldats avaient apportés. Nous étions seulement quelques filles, alors que les hommes continuaient à affluer. L'un d'eux était un policier des forces aériennes qui m'a murmuré à l'oreille : « retournez dans votre cabine, c'est un ordre ». Il passait son temps à tourner autour de la piste de danse, et il a adressé le même message à toutes les autres femmes. Nous étions si naïves qu'aucune d'entre nous n'a pensé un seul instant qu'il y avait un certain risque à se trouver ainsi sur le pont inférieur bondé. Le navire se trouvait encore au port!

La traversée fut à la fois excitante et épeurante. Le deuxième soir, la sonnette d'alarme a retenti, signal nous enjoignant de gagner nos postes respectifs près des chaloupes de sauvetage; mais la consigne a été ensuite inversée et on nous a demandé de rester dans le secteur de nos cabines. Je demandai à un membre de l'équipage comment on pouvait distinguer le bruit des charges anti-sous-marines (que nous avons entendu très fréquemment ce soir-là) et le son des torpilles sous-marines. Il répliqua sèchement : « Vous verrez bien! » Nous avons par la suite entendu beaucoup de rumeurs au sujet des événements survenus cette nuit là; mais c'est seulement plusieurs années après que j'ai appris ce qui s'était réellement passé, par mon cousin Murray Maynard, qui voyageait sur un autre bateau dans le même convoi. Un

des destroyers qui escortait notre convoi, en manœuvrant pour attaquer un submersible allemand, a heurté accidentellement un pétrolier, qui a lui même percuté le transport de troupes où était Murray, faisant un trou béant dans son flanc. Le pétrolier coula et le transport de troupes dut retourner à Halifax pour subir des réparations.

Toutefois, le danger imminent n'empêchait pas les militaires de se soucier d'une tenue correcte : mon amie Margaret MacKinnon s'est fait reprocher de ne pas être vêtue convenablement cette nuit-là, parce que dans son empressement à monter vers les chaloupes de sauvetage, elle avait oublié de mettre son épingle à cravate! Par la suite, on nous a obligées à dormir en uniforme complet, y compris le pardessus et la bouée de sauvetage (surnommée Mae West). Certaines femmes portaient un pantalon, vêtement autorisé quand on marchait sur le pont durant la journée. J'ai fait l'erreur d'insinuer qu'un pantalon conviendrait peut-être mieux pour se rendre aux chaloupes de sauvetage en pleine nuit, en cas de nécessité. On m'a répondu d'un ton catégorique que nous devions porter notre uniforme officiel au cas où nous serions capturées par l'ennemi. (Notre indignation devant certaines de ces conceptions absurdes de la « rectitude militaire » avait l'avantage de nous faire oublier momentanément les dangers très réels qui nous guettaient.)

Après notre « croisière » de deux semaines, nous avons eu la joie d'apercevoir la terre et le port écossais de Greenock, non loin de Gourock, le port d'où mes ancêtres Macdonnell étaient partis en 1793. On nous a servi un véritable festin à bord, dans la salle à manger luxueuse réservée aux femmes. Après tout ce qu'on nous avait raconté à propos des rationnements en Angleterre, nous pensions que c'était peut-être notre dernier bon repas. Mais en débarquant, nous avons été accueillies par une délégation du service volontaire féminin, qui avait préparé un gros repas à trois services en guise de bienvenue après notre périple long et ardu! Nos officiers nous ont alors ordonné de manger tout ce qui était sur la table.

Un train de nuit nous a amenées à Londres, et une fois terminées les procédures d'accueil au quartier général outre-mer de l'ARC, nous

avons obtenu une permission et on nous a priées de nous chercher un logement. Nous nous attendions à loger dans les casernes. Mais au début de la guerre, une bombe avait apparemment frappé les casernes des Forces aériennes canadiennes, et plusieurs aviateurs auraient été tués ou blessés. Par conséquent, les autorités avaient décidé d'accorder une allocation de subsistance aux membres du personnel du quartier général, qui devaient vivre éparpillés aux quatre coins de Londres. Mon frère Peter, affecté à une station du commandement de la garde côtière, se trouvait en permission à Londres. Il m'a aidée à trouver une chambre meublée avec petit-déjeuner compris près de Hampstead Heath, chambre que je partageais avec Clare. Subséquemment, nous avons déniché un logement à Chelsea, où sont venues nous rejoindre Margaret MacKinnon (de Moosomin en Saskatchewan), Adele Grant (de Sandford au Manitoba) et Pat Boreham (de Peterborough en Ontario).

Le Beaver Club, où se rassemblaient les militaires canadiens, fut un des premiers endroits de Londres que nous avons visités. Quand nous avons franchi la porte, deux soldats canadiens nous ont accueillies en disant : « Parlez pour nous en canadien, s'il vous plaît! » Nous nous sommes ruées sur les journaux canadiens qui traînaient là, n'ayant eu aucune nouvelle fraîche depuis deux semaines. C'était au mois de septembre 1942, et les journaux donnaient à pleines pages les listes des victimes du débarquement raté de Dieppe, qui avait eu lieu pendant notre traversée. Certains soldats qui étaient revenus sains et saufs en parlaient avec beaucoup d'amertume. Leur réaction m'a étonnée. L'un d'eux prétendait que toute cette opération avait été un horrible fiasco et une énorme erreur de jugement. Un autre affirmait que si on leur avait fourni des renforts après le débarquement, ils auraient pu progresser et s'emparer de leur objectif. Ces témoignages nous faisaient réaliser encore plus que la guerre ne consiste pas uniquement à donner des ordres et à obéir.

Le même jour, je suis tombée par hasard sur mon voisin immédiat à Ottawa, Moe Zumarr. Nous sommes allés danser à Covent Garden, et en cours de route, il a fait remarquer que chez nous, il n'aurait pas été question de sortir ensemble. J'ai dû en convenir, mais cette anomalie

ne m'était jamais venue à l'esprit. Je ne m'étais jamais donné la peine de réfléchir aux préjugés ayant cours au Canada. Au début de la guerre, un certain nombre d'orphelins juifs, dont les parents avaient été exécutés dans les camps de concentration nazis, furent envoyés au Canada où des familles juives avaient accepté de les adopter et de les élever. Mais quand le paquebot *Louis* arriva à Halifax, on refusa à ces enfants le droit de débarquer, et le navire les ramena en France.

Par la suite, j'ai rencontré deux autres voisins de l'avenue Marlborough à Ottawa, Duke Abelson ainsi que Rube, le frère de Moe. Ils avaient tous les trois été affectés au service juridique du QG outre-mer de l'ARC; on leur avait conseillé de changer leur nom et d'enlever la désignation religieuse « HEB » sur leur plaque d'identité. En effet, d'après les révélations des espions, les nazis ne respectaient pas la règle de la convention de Genève exigeant qu'on garde les militaires ennemis capturés au combat dans des camps de prisonniers de guerre spéciaux. On avait appris qu'ils envoyaient plutôt les militaires juifs dans les camps de concentration où étaient incarcérés les soi-disant « prisonniers politiques ». J'ai eu un choc en apprenant qu'une double menace pesait ainsi sur les militaires canadiens d'origine juive. Peu de gens étaient au courant de la chose, et même de nos jours, rares sont ceux qui le savent (peu après, j'ai appris que Moe et Duke avaient tous deux été portés manquants, présumément tués au combat).

Au QG, on nous a affectées à des tâches de secrétariat et de sténographie dans les divers services. J'ai d'abord travaillé à la section des dossiers; il s'agissait de compiler les renseignements sur les endroits où étaient stationnés tous les aviateurs canadiens. Certains faisaient partie d'escadrons de la *Royal Air Force* (RAF), d'autres appartenaient à des escadrons de l'ARC. On s'efforçait autant que possible de transférer le plus grand nombre possible d'aviateurs canadiens dans des escadrons de l'ARC dès qu'ils étaient constitués afin que les équipages canadiens puissent être commandés par des compatriotes.

Une fois mutée à la section du personnel, j'ai su que le Canada avait envoyé plusieurs psychologues afin de revoir les dossiers de certains aviateurs canadiens que l'on avait destitués de façon ignominieuse de

l'ARC à cause d'un prétendu « manque de fibre morale ». Ils avaient en effet refusé de voler à nouveau après avoir subi de graves tensions au cours de raids de bombardement. Je connaissais plusieurs jeunes aviateurs, qui me confiaient parfois leurs craintes. J'admirais leur courage qui les poussait à continuer à voler malgré leurs traumatismes, mais je pouvais fort bien comprendre que plusieurs d'entre eux aient atteint les limites de l'endurance humaine. (De nos jours, on parle en l'occurrence de syndrome de stress post-traumatique). D'abord choquée de voir l'attitude de l'ARC envers certains de ces hommes, j'ai été soulagée d'apprendre (en tapant leurs dossiers) que les autorités témoignaient à présent plus d'égards aux membres des équipages et faisaient appel aux meilleurs spécialistes pour les traiter.

Subséquemment, on m'a affectée à la section des troupes féminines, où mon travail administratif s'est élargi; je devais aussi organiser les activités sportives et les divertissements, trouver des logements pour les nouvelles recrues arrivant du Canada, et dresser des listes des logements et des pensions à leur intention. Au bout du compte, il y avait en Angleterre près de 1000 membres du service féminin. Nous en rencontrions plusieurs à l'occasion d'activités sportives telles que volley-ball et natation. À Londres, on avait mis sur pied un comité regroupant les militaires canadiennes outre-mer, qui s'occupait de planifier des activités d'intérêt commun. Nous faisions également des parties de balle molle avec les membres du service féminin de l'armée canadienne (CWAC), du service féminin de la Marine royale canadienne (WRCNS) et du corps féminin de l'armée américaine (WAC).

Les femmes appartenant à l'armée de l'air norvégienne stationnées à Londres nous avaient initiées à un sport appelé handball, mais que nous avions surnommé le « football dans la boue ». La première joute s'est déroulée en fanfare, en présence des caméras d'actualités, et avec entre autres spectateurs un maréchal de l'air canadien (Lloyd S. Breadner) et un amiral norvégien (H. Riiser-Larsen). (Ayant le grade de capitaine, j'ai dû présenter ces étoiles de première grandeur aux membres de l'équipe.) Des joutes contre l'équipe norvégienne ont eu lieu régulièrement jusqu'à ce qu'un samedi, durant une attaque de missiles V1, celle-ci rate un match au programme. D'après un témoin,

leurs casernes avaient été frappées par un de ces missiles téléguidés (les « bombes robots » comme on les appelait), si bien que leur équipe ne viendrait plus. Nous avons cessé définitivement de jouer au football dans la boue.

À notre arrivée à Londres, il y avait des bombardements sporadiques, auxquels nous avions fini par nous habituer. Mais par la suite, lorsque les Allemands se mirent à envoyer des fusées V1 et V2, c'est devenu beaucoup plus terrifiant. (La lettre V correspond au mot allemand *Vergeltungswaffen*, c.-à-d. « armes de représailles ».) Les V1 étaient des avions robots qu'on pouvait voir venir, et auxquels il était possible d'échapper en s'abritant, avant qu'ils s'écrasent avec leur charge de bombes. Par contre, les missiles V2, lancés dans la stratosphère depuis la France ou la Hollande, visaient Londres. Ils tombaient sans avertissement, et pouvaient détruire un pâté de maisons quand leur charge de bombes explosait. (Entre juin 1944 et mars 1945, environ 10 500 fusées V1 et 1115 V2 ont été lancées, causant des dégâts matériels incalculables et plus de 33 000 victimes).

Durant la pire période, en août 1944, les autorités avaient donné ordre aux habitants de Londres d'être prêts à évacuer la ville dans un délai de 24 heures. À l'époque, nous avions décidé de fêter avec quelques bons amis travaillant à la section de comptabilité au QG de Knightsbridge, qui habitaient près de chez nous. (D'ailleurs, Clare et Pat ont fini par épouser deux d'entre eux.) Au beau milieu de la fête, pendant que nous dansions sur la musique des disques qu'on nous avait envoyés du Canada, il se produisit une terrible explosion. Je dévalai l'escalier si vite que je ne me rappelle pas avoir touché les marches, et quelques-uns des hommes sortirent également pour voir ce qui était arrivé. C'était une fusée V2 qui avait frappé tout près, pulvérisant la plupart des vitrines des magasins sur King's Road près de notre logement.

À ce stade, nos nerfs étaient à fleur de peau, et j'appréciais de plus en plus mes missions temporaires occasionnelles vers les hôpitaux en dehors de Londres ou les déplacements jusqu'aux ports d'Écosse pour escorter les aviatrices sur le point d'être rapatriées. Je me suis rendue

compte à quel point j'étais tendue lors d'une visite chez le dentiste. Quand la novocaïne qu'il avait injectée dans mes gencives a commencé à faire effet et à me détendre, les larmes se sont mises à couler sur mon visage. Très embarrassée, j'ai dit : « Je ne sais pas pourquoi je pleure, alors ne vous arrêtez pas et faites mon plombage. » Le dentiste était très compréhensif et il a évoqué les tensions que tout le monde éprouvait, y compris lui-même. Après m'avoir demandé si j'avais pris congé dernièrement, et il m'a recommandé d'obtenir une permission dès que possible.

Nos bombardiers continuaient à attaquer les cibles ennemies, mais nous ne voyions guère nos amis aviateurs, qui n'étaient pas censés venir à Londres en permission, car c'était considéré trop dangereux. Le débarquement de Normandie arriva juste à point; les attaques de missiles diminuèrent progressivement, à mesure que les troupes alliées gagnaient du terrain en Europe et parvenaient à détruire les rampes de lancement.

Malgré une certaine opposition à l'intégration des femmes dans les forces armées d'après les sondages réalisés aux premières années de la guerre, les militaires en service outre-mer nous acceptaient bien dans l'ensemble. Nous remplacions les hommes à leur poste habituel à Londres et dans le Yorkshire; nous appréciions également leur camaraderie et celle des aviateurs canadiens qui venaient à Londres en permission. Certains d'entre eux se montraient très paternalistes et nous traitaient en petites filles. Je me souviens d'un voyage de nuit en train, après être allée reconduire une aviatrice dans un port écossais. En face de moi était assis un policer militaire canadien qui escortait un prisonnier, un jeune soldat paraissant avoir seize ans. Vers 2 h du matin, je me suis réveillée pour aller à la salle de bains. Les corridors étaient bondés de militaires, certains appuyés contre les murs, d'autres dormant à même le sol contre la porte de la salle de bains. En me voyant revenir, l'air abattue, le policier militaire m'a demandé : « Vous n'avez pas réussi à vous rendre? » Je lui ai exposé la situation; il est alors sorti dans le corridor, puis il a tassé les hommes bloquant la porte, et il a attendu à l'extérieur pour me ramener ensuite à mon siège.

Mais j'ai rencontré un homme beaucoup moins courtois lors d'un autre voyage en train. J'étais en train de bavarder avec un soldat américain assis à côté de moi quand le train est entré dans un tunnel; dans l'obscurité, je pouvais sentir son bras qui s'apprêtait à m'enlacer. J'appréciais sa conversation et je ne voulais pas faire d'esclandre; je lui ai donc donné un bon coup de pied sur la cheville tout en poursuivant la conversation. Il avait saisi le message!

Certaines des filles se liaient d'amitié avec les militaires, et d'autres vivaient des idylles romantiques. Beaucoup de femmes avaient le coup de foudre et se mariaient. D'autres avaient une liaison, tombaient enceinte mais ne se mariaient pas. Il est difficile de nos jours de comprendre l'attitude qui prévalait à l'époque envers les filles mères. Il était illégal au Canada de vendre (ou même d'annoncer) des moyens de contraception; et l'avortement constituait un délit criminel, en plus d'être une opération risquée.

Au plan de la sexualité, il y avait deux poids, deux mesures : on s'attendait à ce que les hommes, les militaires en particulier, mènent une vie sexuelle active, alors que les femmes célibataires se comportant aussi librement encourageaient le mépris. Les militaires masculins recevaient des préservatifs pour prévenir les maladies vénériennes; par contre, on projetait au bénéfice des femmes dans les forces armées un film insinuant qu'il valait mieux attendre d'être mariée avant d'avoir des relations sexuelles.

Imprégnée de ce genre d'éducation puritaine, on m'avait chargée d'aider une femme célibataire enceinte à régler sa situation. Au début, dès qu'une femme militaire apprenait qu'elle était enceinte, la politique officielle voulait qu'on la renvoie au Canada pour être démobilisée. Mais une femme dans cette situation ayant volontairement raté le départ de son bateau avait été accusée de désertion, sous prétexte qu'elle avait manqué une affectation en temps de guerre. (Un homme aurait été jugé en cour martiale, incarcéré et éventuellement destitué de façon ignominieuse.) Mais cette règle ne s'appliquait réellement pas à sa situation. On l'avait plutôt confinée dans une caserne sous

bonne garde, ce qui signifiait que deux femmes sergent devaient rester continuellement avec elle dans le logement. En plaisantant, elle a dit : « eh bien, je suppose que je devrais laisser la porte ouverte quand je vais aux toilettes pour que vous puissiez me surveiller! »

« Jane » espérait que le père du bébé accepterait de l'épouser; mais quand il lui a révélé qu'il était déjà marié et qu'il déclinait toute responsabilité, elle a décidé de laisser son bébé en adoption. Nous avons pris des arrangements à cette fin auprès de l'association anglaise d'adoption, et elle a pu passer sa grossesse à l'hôpital pour les convalescentes canadiennes à Alderbroke. La Croix Rouge canadienne a envoyé un trousseau, et j'ai dû trouver un foyer d'accueil pour le bébé en attendant son adoption. Mais avant d'en arriver là, « Jane » avait changé d'idée et décidé de garder l'enfant. Après avoir modifié son nom pour faire croire qu'elle était mariée, elle a ramené le bébé au pays.

Un soir de février 1945, tandis que j'attendais l'autobus à Farnborough après avoir rendu visite à une aviatrice à l'hôpital, j'ai entendu le bruit familier de bombardiers alliés lourdement chargés. Je n'en n'avais jamais vu autant en même temps; ils s'étendaient d'un bout à l'autre de l'horizon, ressemblant à un arbre de Noël géant avec leurs feux de position rouge et vert qui clignotaient. Certains se réjouissaient, mais moi, j'étais consternée. Ces innombrables avions ne se contentaient pas de bombarder des cibles militaires; ils devaient forcément s'attaquer à des civils. Malgré toutes les horreurs commises par l'ennemi, je persistais à croire que nous pouvions respecter tout de même les règles de la guerre, et ne pas imiter les nazis en bombardant des civils. Mais personne parmi mes connaissances n'était de cet avis, de sorte que je ne pouvais pas partager mes opinions.

J'ai eu la même réaction, mais encore plus vive, quand une bombe atomique a été lancée sur le Japon. Pendant que je descendais Southampton Row en direction du QG outremer de l'AKC, j'ai lu les manchettes en grosses lettres : LES ALLIÉS ONT LARGUÉ UNE BOMBE ATOMIQUE SUR HIROSHIMA. La consternation et un sentiment de trahison, puis la colère, m'envahirent. Les idéaux pour lesquels

nous avions combattu étaient maintenant bafoués. Mais j'éprouvais des sentiments ambivalents : j'étais en même temps soulagée de voir que la guerre était terminée, sachant que tout le monde pourrait rentrer à la maison et reprendre une vie normale. C'était la réaction prédominante parmi ma famille et mes amis, de sorte que dans l'ensemble, je gardai pour moi mes réflexions et mes idées négatives.

Nous étions bien préparées en vue de la démobilisation pour réintégrer la société civile. Sur les conseils d'un orienteur, j'ai décidé de profiter des possibilités d'études et des bourses de réadaptation offertes par le gouvernement; une fois rentrée au Canada, je suis retournée à l'université pour obtenir un diplôme en travail social. J'ai travaillé pendant quelques années, puis je me suis mariée et j'ai eu des enfants; par la suite, je suis revenue à ma profession de travailleuse sociale.

À ma retraite, j'ai pu solliciter des prestations d'anciens combattants. C'était là un des rares aspects pour lesquels les femmes bénéficiaient d'un traitement préférentiel : elles pouvaient toucher ces prestations à l'âge de cinquante-cinq ans, alors que les hommes devaient attendre d'avoir soixante ans. À l'époque, rares étaient les femmes qui travaillaient à l'extérieur; on présumait donc qu'une femme aurait plus de difficulté à trouver un emploi à cet âge, et qu'elle serait moins susceptible d'avoir accumulé un fonds de pension dans son emploi. (Il existe encore un programme d'assistance pour aider les anciens combattants ayant servi outre-mer à rester autonomes en leur fournissant des services pour le ménage, l'entretien du terrain, les transports...)

Je suis devenue féministe seulement dans la soixantaine. Cela revenait pour moi à encourager les femmes à être fières de leur féminité, à s'épanouir dans leur vraie nature, au lieu de n'exister qu'en fonction des hommes. J'ai constaté que souvent, les historiennes féministes mettent apparemment en doute le fait que la période de la guerre, et l'arrivée des femmes sur la scène militaire, ont contribué dans une large mesure à leur émancipation. Même si nous restions confinées dans des tâches traditionnellement féminines, cela se passait dans un contexte non traditionnel, ce qui a pavé la voie en vue de l'admission

des femmes dans les forces armées, où on s'attend désormais à ce qu'elles accomplissent la plupart des tâches que font les hommes. Nous avons élevé une nouvelle génération de filles fortes, qui prennent maintenant pour acquis toutes ces possibilités.

La guerre m'a fait constater que les femmes et les hommes sont capables d'exploits quand ils sont appelés à défendre leur pays et leurs valeurs. J'honore pieusement la mémoire de ces jeunes hommes et femmes courageux qui ont ainsi donné leur vie. Et mon service dans les forces armées m'a permis d'acquérir une plus grande confiance et la capacité de m'exprimer, bien que, paradoxalement, j'aie plutôt tendance à parler de l'horreur et de la futilité des guerres. Pour s'en rendre compte, les jeunes de chaque génération doivent eux-mêmes faire l'expérience de la guerre.

J'espère que le nouveau musée de la guerre offrira une plus grande section dédiée à l'histoire des femmes. Les anciennes combattantes ont besoin de raconter ce qu'elles ont elles-mêmes vécu.

Elizabeth Neve –
née Hunt

Le 3 septembre 1939, lorsque la guerre a été déclarée, j'étais écolière à Somerset, près de Bath, dans l'ouest de l'Angleterre. Nous avons tous été appelés à la maison de mon grand-père à Bathampton où près de quarante d'entre nous, ses enfants et petits-enfants, écoutions à la radio le premier ministre Neville Chamberlain nous dire que l'Angleterre avait déclaré la guerre à l'Allemagne. Tout le monde pleurait. Je me rappelle avoir pensé : et puis quoi? À quinze ans, on ne comprend pas toujours ce qui se passe.

Mon père avait servi durant la Première Guerre mondiale, mais mes parents n'en parlaient jamais. Ma famille n'en était pas une de militaire, même si mon frère faisait carrière dans la Marine royale. Il était affecté au nouveau Navire de sa Majesté, le *HMS Sheffield*. Quant à mon père, un homme d'affaires, il était dans l'armée territoriale (un peu comme la Milice du Canada). Ils iraient servir si le besoin s'en faisait sentir. Ma mère a fait beaucoup de bénévolat pour les familles dont les hommes étaient à la guerre.

Mon premier contact avec la guerre s'est produit lorsque je demeurais avec ma tante, à Bath, une ville sans protection – il n'y avait aucun canon

antiaérien pour nous protéger des bombes et des avions allemands. Un jour, la tante et moi faisions des emplettes lorsque des bombes se sont mises à tomber. Elle a laissé tombé ce qu'elle transportait et m'a dit : « Allez Libby, nous devons nous rendre à la voiture! ». J'ai refusé, nous ne pouvions laisser toute cette nourriture par terre. C'était une période où le rationnement était strict et les protéines se faisaient rares. Il n'était pas question que je laisse ce poisson dans le caniveau!

J'allais à l'école dans un très beau couvent, dans une vieille maison à Kent. J'y avais mon propre poney et j'étais à la tête de tous les sports. Nous jouions au hockey sur gazon, au basketball, au cricket et au tennis. Toutefois, en 1940, un afflux soudain de soldats canadiens est arrivé un jour et ils bivouaquaient dans la forêt près de l'école. Évidemment, nous n'avons plus étudié de la journée. Nous avions toutes les yeux exorbités devant ces beaux jeunes hommes!

Les Canadiens ont pris possession de notre terrain de hockey et l'ont transformé en losange de baseball. Ils ont également pris le contrôle de notre piscine, et les sœurs ne voulaient plus que l'on se baigne! Toutefois, nous pouvions fréquenter les soldats, mais les filles de moins de quinze ans devaient être accompagnées d'une religieuse. (Je trouvais bizarre que les filles de quinze ans et plus puissent côtoyer les soldats sans chaperon.) J'avais seize ans à l'époque.

Les soldats étaient tous des Canadiens-français du Québec, et leur français ressemblait à celui d'une poignée de sœurs qui parlaient le flamand; c'était le même type de patois. Le soir, nous apercevions ces sœurs avec les soldats qui marchaient autour des jardins et discutaient en français. Par la suite, notre monde a été bouleversé. Je ne sais comment mais les Allemands ont découvert que les Canadiens bivouaquaient à l'école. Un soir, vers 17 h, comme nous prenions le thé, un avion bombardier en piqué a bombardé et mitraillé l'école. Il y avait des traces de balles dans notre dortoir, dans nos bureaux, dans le gymnase, dans la chapelle et dans le jardin; une sœur avait été tuée.

Heureusement, nous étions dans une partie de la maison qu'ils n'avaient pas mitraillé et aucun des soldats n'étaient près des endroits

atteints. Les Allemands ont certainement pensé que les Canadiens avaient établi leur quartier général à l'intérieur de notre maison, alors qu'ils étaient en toute sécurité dans leur tente dans la forêt. Bien sûr, nous devions absolument savoir qui avait averti les Allemands de la présence des soldats canadiens. Nous ne savions absolument pas de qui il s'agissait, mais nous devions avoir un bouc émissaire. Nous avons décidé que le prêtre belge était un espion. Nous détestions tellement cet homme. Il était ce que nous appelons aujourd'hui un prédateur. Il aimait beaucoup trop les jeunes filles. Mais c'est une toute autre histoire...

Lorsque j'ai quitté l'école, je voulais devenir actrice. Mais j'ai reçu une lettre de ministère de la Guerre m'apprenant que je venais d'être conscrite et que je devais m'engager. Mes parents étaient en vacances lorsque la lettre est arrivée, mais ma sœur aînée, qui fréquentait l'école de médecine, arrivait de l'hôpital. « Que feras-tu? », me demanda-t-elle. Je lui ai répondu que je voulais être dans la *Royal Air Force*. Mon père était dans l'Armée de terre et mon frère dans la Marine, mais nous n'avions personne dans l'Armée de l'air. Donc, je me suis présentée et je me suis engagée.

Les Forces armées avaient plusieurs bonnes affiches pour le recrutement. L'une d'elles représentait un homme en uniforme disant : « Nous vous voulons! » Le terme « vous » pouvait être n'importe qui, bien sûr. Mais tous les hommes étant maintenant partis, le « vous » qu'ils voulaient ne pouvait être que les femmes. J'avais entendu le ministre de la Guerre demander des chauffeurs pour l'Armée de l'air. Je savais que c'était quelque chose que je pouvais faire parce que j'avais appris à conduire. J'avais tellement accompagné ma tante en ambulance, question de comprendre ce qu'elle faisait. J'avais donc décidé ce que je voulais faire.

Toutefois, lorsque je suis allée à mon entrevue, l'officier chargé du recrutement m'a dit : « vous avez votre terminale, vous vous destiniez de toute évidence à des études universitaires. Pourquoi ne pas devenir officier? Nous avons besoin de météorologues. »

« Cause toujours! », lui ai-je répondu, entre mes dents. J'avais dix-huit ans et je ne voulais pas être officier; je voulais être chauffeur et avoir du plaisir. C'était un emploi merveilleux. Si vous étiez chauffeur, vous pouviez sortir de la base à tous les jours pour faire des courses et pour conduire des gens partout en ville. Contrairement aux autres métiers qui vous obligeaient à rester à la base et à ne jamais sortir sauf avec permission. Vous n'aviez pas à participer aux défilés, aux services religieux, aux entraînements physiques ni à vous placer en ligne lors de la visite de dignitaires. Nos uniformes étaient beaucoup plus beaux : un pantalon et une veste de cuir sans manches, garnie de fourrure à l'intérieur, qui descendait jusqu'aux genoux puisque nous devions parfois sortir la nuit alors qu'il faisait froid. J'ai apprécié ma profession de chauffeur, et je n'ai jamais été désabusée de ce travail.

Mais d'abord, nous devions suivre une formation de base de cinq semaines. Un grand nombre d'hommes et de femmes apprenait ensemble à marcher au pas, apprenaient les Règlements du Roi et les instructions de l'Armée de l'air. Nous avons reçu la garde-robe complète de l'armée, incluant les soutiens-gorge, les culottes et les jarretelles. Ma mère a cru que j'étais morte lorsqu'elle a reçu ma valise avec tous mes vêtements civils à l'intérieur!

Ma famille n'était pas très contente de mon choix. En fait, mes parents étaient bouleversés parce que je m'étais enrôlée alors qu'ils étaient à l'extérieur. Mon père disait qu'il aurait pensé à quelque chose pour que je sois sursitaire. Mais j'étais patriote et je voulais servir mon pays, et avoir du plaisir. J'avais vu les terribles bombardements à mon école et à Bath; j'avais également vu le bureau de mon père exploser en morceaux à Bristol. J'avais été témoin de tout cela, et je sentais que nous devions tous faire notre part.

Même si je savais déjà conduire, on m'a envoyée suivre un cours de conduite de trois mois. Un civil nous a montré à conduire les voitures anglaises. Ensuite nous avons appris à conduire les automobiles américaines. Plus tard, nous avons reçu un entraînement sur les camions lourds. Un instructeur de l'Armée de l'air nous a montré à conduire un véhicule appelé le « Queen Mary ». C'était comme un camion gros

porteur, mais encore plus imposant! Ils plaçaient un char d'assaut à l'arrière pour en faire un semi-remorque. Ensuite, ils enduisaient la chaussée d'huile pour nous apprendre à négocier sur les routes glissantes. C'était très difficile, mais nous parvenions à nous débrouiller.

Lors des examens, j'ai terminé première à l'examen écrit et seconde à l'examen pratique. Ils voulaient que je devienne instructeur de conduite. Encore une fois, je me suis dit : « Cause toujours! ». Je ne voulais pas perdre mon temps à enseigner à d'autres à conduire, je voulais être affectée à une station d'avions de chasse. (Curieusement, lorsque j'ai reçu mon affectation, j'étais toujours celle à qui l'on demandait d'évaluer les nouveaux chauffeurs. Parfois, certains n'étaient pas très bons et devaient être restreints à conduire les voitures d'état-major!)

J'étais affectée à la Section des transports de la base d'aviation de chasse de la *Royal Air Force* de Colerne, dans le comté de Somerset. Il y avait très peu d'hommes chauffeurs là-bas puisqu'ils étaient tous outre-mer ou ailleurs, alors c'était nous, les femmes, qui devions conduire tous ces camions. L'un d'entre eux était appelé le « camion-citerne de mille gallons » puisqu'il pouvait contenir jusqu'à 5 000 gallons de carburant pour avion. Je devais monter sur l'aile de l'avion pour faire le plein à partir du camion.

Je n'oublierai jamais la première fois où j'ai été envoyée avec l'ambulance pour prendre les cadavres de soldats tués au combat. Très tôt le matin, les pilotes entraient par paire à bord de leurs appareils Mosquito pour s'exercer à faire ce qu'ils appelaient « feathering their props » : ils prendraient de l'altitude, couperaient l'un des moteurs afin de s'exercer à faire leurs rotations et leurs atterrissages avec un seul moteur. Ce matin-là, une catastrophe s'est produite. Deux avions sont entrés en collision. L'un des pilotes a perdu le contrôle de son appareil et a piqué du nez directement dans le hangar où plusieurs avions étaient en réparation. Tout a explosé et tout le monde a été tué.

J'ai été témoin de toute la scène de la tour de contrôle où je venais de conduire l'un des officiers. J'ai été envoyée en reconnaissance pour savoir ce qu'était devenu le second Mosquito. Il s'était écrasé dans un

champ et était complètement scindé en deux. Je devais reprendre la paire de bottes mais les jambes du soldat étaient toujours à l'intérieur. Le reste de son corps était demeuré dans la carcasse de l'avion. Les autorités ont envoyé des hommes pour ramasser les corps mais auparavant, je devais prendre les bottes et les mettre dans le camion. C'était un moment très émouvant parce que je connaissais ces hommes. Lorsqu'ils n'étaient pas en vol, ils attendaient dans ce que l'on appelait une baraque de dispersion et nous avions la chance de les connaître assez bien. Nous parlions et jouions aux cartes. C'était comme perdre des membres de la famille.

Je conduisais toute sorte de véhicules. Une fois, un escadron complet de 26 appareils américains, une « forteresse volante », a atterri à Colerne. Je devais me rendre avec ce petit véhicule de contrôle de piste muni d'une lumière sur le toit et d'une enseigne où on pouvait lire « Suivez-moi ». Je rencontrais chaque avion à l'atterrissage pour indiquer au pilote où stationner son appareil. Une fois l'avion au bon endroit, j'allumais l'enseigne « Arrêt ». J'ai exécuté l'opération 26 fois. Il faisait noir lorsque tous les avions ont été stationnés.

J'ai été affectée comme chauffeur du commandant de l'escadron américain. Il était très gentil et me racontait tout à propos des États-Unis, dont je ne connaissais rien. Il était très intéressant. Lorsqu'il est parti, il m'a donné toutes sortes de cadeaux comme des bâtons à rouge à lèvres, des cigarettes, de la gomme et des bas de soie. Il m'a invitée à sortir, mais je ne suis pas allée. J'étais très sélective à l'époque.

Le soir, lorsque nous avions une période libre, nous nous rendions aux soirées dansantes à la base. Il y avait bon nombre de musiciens parmi les hommes et les femmes de la station et nous avions un merveilleux orchestre de jazz qui jouait de la musique « big band ». Entre ces soirées, les salles de cinéma et les cafés-restaurants de la base, nous avions beaucoup de plaisir.

À l'époque, j'ai également eu la chance de rencontrer la Reine-Mère, la reine Mary, à deux reprises. Les deux occasions se sont déroulées dans des circonstances embarrassantes. La première fois, je ramenais

un camion de lessive au terrain d'aviation. Nous conduisions sur une route très étroite de la ville de Bath alors qu'il pleuvait. Je ne sais comment mais la lessive propre s'est retrouvée sur le pavé, directement devant la voiture royale. J'étais très déçue, mais pas autant que la deuxième fois où j'étais à moitié nue!

La reine Mary visitait les installations de la base de Colerne, incluant nos dortoirs. C'était une visite non officielle et personne ne nous avait informées de sa visite. J'étais seule à ce moment; les chauffeurs avaient des horaires irréguliers et je sortais de la douche. Lorsqu'elle et son entourage de femmes officiers haut gradées sont entrées, j'étais assise sur mon lit en soutien-gorge et en petite culotte, à peigner mes cheveux mouillés! J'ai rapidement enfilé un chemisier mais, embarrassée, je n'avais même pas une main de libre pour le boutonner. Mais elle a été très gentille. Elle se posait des questions sur l'utilisation que je faisais de mes pinces à cheveux. Je lui en ai donné quelques-unes et je lui ai mentionné que nous aurions réellement besoin d'un miroir dans le dortoir. Le lendemain, un immense miroir doré nous était livré. Elle s'était souvenue!

À ce moment, j'étais Aviatrice-chef, avec des hélices sur mes manches, mais d'un rang très inférieur. Mon travail n'était jamais ennuyeux, toujours intéressant. J'allais sur 14 terrains d'aviation durant mon service! Lorsque je me présentais à une nouvelle base, je me rapportais à la Section des transports pour être assignée à un nouveau véhicule. Dans l'un des camps – le RAF de Hunsdon, dans le comté de Hertfordshire, au nord de Londres – j'ai conduit une ambulance pendant plus de 36 heures d'affilées juste après le jour J. Je commençais mon service à 8 h dans l'ambulance, accompagnée d'un médecin militaire. Nous devions nous poster au bout de la piste d'atterrissage et ramasser les pertes, en cas d'écrasement. Le jour suivant, dans une autre ambulance, je conduisais les personnes souffrant d'appendicite ou de tout malaise n'étant pas lié à la guerre.

Un jour, j'ai été appelée à un baraquement où une quarantaine de soldats bivouaquaient. J'ai demandé aux hommes ce qui se passait et ils m'ont dit qu'il y avait un type dans la douche. Je suis allée dans la salle

de bain et un gars s'était pendu. Je n'avais aucune formation médicale mais j'ai dit à mon planton : « Allez, coupons la corde, il est peut-être en vie! » Eh bien, mon planton a simplement perdu conscience. J'ai donc demandé de l'aide aux autres soldats et l'un d'eux, à moitié habillé, est venu m'aider à couper la corde. Nous l'avons placé sur une civière et je l'ai conduit à la morgue. Malheureusement, il était déjà mort.

Il semble qu'à chaque jour, quelque chose de triste se produisait. L'une des tâches que nous avions, lorsqu'un pilote ou un aviateur était abattu, était de demander à l'un de ses amis d'aider à rassembler ses vêtements et ses objets personnels pour les renvoyer à sa famille. Je me rappelle d'un soldat qui effectuait cette tâche et disait : « Je suppose que ce sera moi le prochain ». Eh bien, devinez quoi, ce fut le cas.

Il y avait de bons moments et des moments plus difficiles durant la guerre. J'étais fiancée à un jeune Canadien du nom de Gerry Piers. Il était journaliste à Winnipeg, au Manitoba. L'un de ses amis était le jeune pilote lord Tony Stanley, de la grande famille liée à la Coupe Stanley. Tragiquement, Tony, Gerry et leur navigateurs ont été tués alors qu'ils revenaient d'une sortie au-dessus de l'Allemagne. Ils faisaient des « tonneaux de la victoire » au-dessus de la Manche lorsque leurs avions sont entrés en collision et ont disparu en mer, perdus à jamais. J'ai mis beaucoup de temps à me remettre de cette perte.

(Plusieurs années plus tard, à une autre station, on m'a demandé d'aller au mess des officiers pour rencontrer le navigateur qui avait ramassé les objets personnels de Gerry Piers après sa mort. Il m'a dit que son journal intime ne parlait que de moi! Comme il était journaliste, je suppose qu'il était un bon écrivain. Je me suis longtemps demandée si la famille Piers, à Winnipeg, est en possession de ses écrits. Mais je n'ai jamais poussé ma recherche, de crainte d'ouvrir de vieilles blessures.)

Je me suis éventuellement mariée à une autre famille. Ceci est une histoire joyeuse qui s'est produite à un moment joyeux. C'était le début de l'année 1946 et la guerre était finie depuis près d'un an. J'ai rencontré mon futur époux à l'hôpital, où il était médecin militaire.

Je m'étais fait permanenté et coupé les cheveux et j'avais une brûlure au cou. Je ressentais de la douleur et je croyais préférable d'aller consulter le médecin militaire. C'est lui qui était de service. Je me suis dit : « C'est un homme charmant! Je me demande s'il m'invitera à sortir? ». (J'ai appris plus tard que tous les autres gars l'avait prévenu : « Ne pense même pas à inviter Libby. Nous l'avons tous fait et elle ne veut pas. »)

Eh bien, Richard Neve m'a invitée à sortir et j'ai accepté. La première fois que nous sommes sortis, nous sommes allés voir une pièce de théâtre à Bristol. Plusieurs petits détails m'ont convaincue que nous étions des âmes sœurs. Premièrement, comme moi, il aimait les chevaux et nous allions souvent faire des randonnées ensemble. De plus, il n'a pas essayé de précipiter les choses entre nous! C'était le début d'une histoire d'amour.

Six mois plus tard, le 14 décembre 1946, nous étions mariés. Mon nouveau mari avait déjà ses papiers d'embarquement pour aller servir en Inde, mais son départ a été reporté et cela nous a laissé six semaines de lune de miel. Lorsqu'il est parti pour l'Inde, j'ai appris que j'étais enceinte. Il n'était pas question de l'Armée de l'air parce que vous étiez mariée, mais le fait d'être enceinte m'a permis d'être démobilisée en 1947. (On ne vous envoyait pas à la maison parce que la guerre était finie. Les autorités ne pouvaient démobiliser des milliers et des milliers d'hommes et de femmes d'un seul coup; ils le faisaient donc par rotation.)

La première chose que j'ai faite après ma libération a été de jeter mon uniforme à la poubelle! Je suis persuadée que c'était contre les Règlements du Roi, mais après avoir porté l'uniforme pendant cinq ans sans porter de vêtements civils, je me suis dit : « Je ne garderai certainement pas ces choses près de moi ».

Richard a quitté l'Inde pour l'Angleterre en 1948. Notre fille avait presqu'un an lorsqu'il l'a vue pour la première fois! Ensuite, il a suivi une formation d'une durée de sept ans pour devenir chirurgien généraliste et urologue. Pendant ce temps, j'ai eu trois enfants. Il avait des

ancêtres qui s'étaient établis au Canada en 1837. Il m'a dit : « Tu sais, ça serait intéressant d'aller dans un nouveau pays ». C'est ce que nous avons fait et nous vivons en Colombie-Britannique depuis ce temps.

Je dirais à toutes les jeunes femmes qui songent aujourd'hui à une carrière militaire que c'est une expérience enrichissante, mais qui demande beaucoup de discipline. J'étais habituée au couvent, où la discipline était très stricte, j'ai donc eu de la facilité à m'adapter à la discipline de l'Armée de l'air. Je ne sais pas comment certaines des femmes venues directement de la maison ont réussi : exécuter les ordres au plus vite sans jamais répliquer, et toutes ces choses. De plus, le rôle des femmes dans l'armée était vraiment limité. Ils n'entraînaient pas les femmes à voler, même celles qui l'avaient appris dans la vie civile; elles étaient limitées à transporter les nouveaux avions, les immenses Lancaster et les autres bombardiers de l'autre côté de l'Atlantique. Elles ne pouvaient certainement pas avoir des missions de combat. Mais aujourd'hui, les femmes peuvent faire ce qu'elles veulent dans l'armée, sauf servir à bord d'un sous-marin.

À mon époque, je crois que les femmes étaient respectées dans les forces armées. Dans l'un des camps où je suis allée, il y avait 14 000 hommes et seulement 2 000 femmes, mais nous n'avons jamais été harcelées (sauf pour quelques coups de sifflet dans la tente qui nous servait de mess!). Bien sûr, les hommes et les femmes ne venaient pas tous du même milieu et n'avaient pas tous la même culture. J'étais issue d'une famille de la haute classe; les hommes étaient donc portés à garder leurs distances et ils étaient toujours gentils et respectueux. Lorsqu'un homme me demandait pour sortir, la première chose que je disais c'était « Pas de couchette! ». Et je le pensais. De cette façon, la relation partait toujours du bon pied, sans attente et nous avions beaucoup de plaisir.

Je crois que la révolution sexuelle des années 1960, même si cela a ouvert beaucoup de portes aux femmes, n'a pas apporté les résultats escomptés quant à la perception de leur travail par les hommes. Je crois que les femmes doivent établir les règles pour elles-mêmes lorsqu'elles joignent les Forces armées. C'est une bonne profession, mais cela doit

demeurer une profession, et elles ne doivent *jamais* laisser croire aux hommes qu'elles sont là pour leur commodité. À quelques reprises, j'ai dû avoir des discussions avec des officiers supérieurs que je conduisais lorsqu'ils me faisaient des propositions. Même si j'étais jeune et subalterne, je les interpellais : « Vous vous oubliez, un peu de tenue! » ou « Monsieur! Cette conversation s'arrête maintenant! ».

En ce qui concerne notre travail, nous devions rester terre à terre sans quoi nous n'aurions jamais été capables d'exécuter nos tâches. Pour une jeune fille qui sort à peine de l'école, cinq années de guerre est une longue période lorsque vous servez dans les forces armées. J'ai vu beaucoup trop de morts et je suis restée avec un profond sentiment d'inutilité et de misère par rapport aux familles qui ont perdu leurs fils et leurs filles. Une amie, qui conduisait des camions, est morte lorsque les munitions dans son camion ont explosé. Une autre amie, et plusieurs autres jeunes filles, sont mortes lorsqu'une nuit, un bombardier Lancaster s'est écrasé sur leur dortoir.

Mais je crois que nous avons toutes nos forces intérieures, et lorsque vous y pensez, nos expériences ne sont rien comparativement aux milliers de civils du continent qui ont été internés dans les camps de concentration. Nous n'avons découvert les horreurs de ces camps qu'après la guerre. Mais lorsque j'étais dans l'Armée de l'air, les actualités nous montraient les camps de concentration à Buchenwald, à Birkenau et à Auschwitz. Nous étions tout simplement horrifiés.

Les jeunes d'aujourd'hui voient la guerre se jouer devant eux dans le confort de leur salon par l'envahissante télévision. Je me demande s'ils perçoivent la réalité. Lorsque je vois de telles scènes de guerre à la télévision aujourd'hui, je suis toujours troublée. Pourtant, la guerre semble être partout, nous n'avons rien compris.

Il y a tellement de choses qu'une jeune fille puisse faire dans les forces armées et pour contribuer à notre pays. J'aimerais voir tous les jeunes qui en sont capables faire deux ans de service militaire à la fin de leurs études. La camaraderie, la discipline et l'estime de soi qu'ils acquerraient les aideraient pour le reste de leur vie.

1. Marcella Menard (à gauche) déguste une crème glacée en compagnie de ses camarades wrens.
2. U-190, Sous-marin allemand capturé.
3. Ruth Stuart réalise des épreuves par contact.

4. L'heure du thé dans la hutte préfabriquée.
5. Jeanne Bouchard sauve le chien du président Roosevelt à la Citadelle au cours de la Conférence des Alliés à Québec en 1943.

6. Marie Hauyan (à gauche), Alison MacKenzie (au centre) et Norma Marshall (à droite) assises sur l'un des obstacles antichar en ciment près des huttes préfabriquées.
7. Alma McCaffrey sur le camion.
8. Jeanne Bouchard, portrait de classe.

9. Lillian Northrup (Ward) au téléscope, Biddy Drewbrook agitant les drapeaux sémaphores et Vicki LaPrairie utilisant la lampe.
10. Ablution et lavage de cheveux en pyjama de veloutine réglementaire.
11. Doris Harper (à droite) devant la maison Holwood a Toronto.

Mabel Patterson, Médaille de l'Empire britannique

Avant la guerre, j'habitais Utterson, en Ontario, avec mes parents. Je travaillais comme chauffeur chez un concessionnaire Chrysler, conduisant les voitures de l'usine située à Windsor chez le concessionnaire. C'était avant que le transport des voitures ne s'effectue par camion. En septembre, j'allais chercher une voiture lorsque j'ai entendu à la radio que la guerre venait d'être déclarée. J'ai décidé que c'était l'occasion de servir mon pays. Aucun membre de ma famille ne faisait partie de l'armée, mais tous appuyaient ma décision de m'engager dans l'armée. Ils ne m'ont pas influencée et mes amis non plus. C'était mon désir propre, et c'est une décision que je n'ai jamais regrettée. J'ai apprécié chaque moment que j'ai vécu dans l'armée.

Puisque j'étais célibataire, je n'ai eu aucun problème à m'enrôler dans le Service féminin de l'Armée canadienne (CWAC). (C'était beaucoup plus difficile pour une femme mariée de s'engager dans les Forces.) J'avais essayé de m'engager dans l'Armée de l'air, mais j'ai reçu l'appel du CWAC en premier, seulement un mois après sa création. J'ai subi mon examen médical la même journée et j'ai pris le train pour Toronto. À mon arrivée, le 21 octobre 1941, je me suis officiellement enrôlée

dans la Deuxième Guerre mondiale, au garage des véhicules motorisés de la rue Richmond.

Puisque j'avais une certaine expérience dans le domaine, j'ai choisi le métier de mécanicien. Plus jeune, j'ai travaillé durant plusieurs années avec mon père dans son garage, à Utterson. L'armée m'a envoyée à l'université et au manège militaire de Fort York pour un entraînement de base, puis à l'usine de General Motors pour des cours de mécanique de base. (En 1941, ceci était considéré comme un entraînement très inhabituel pour une femme.) En décembre 1942, j'ai été rattachée au Corps royal de l'intendance de l'Armée canadienne (CRIAC), puis je suis retournée au garage de la rue Richmond comme mécanicienne de moteur où on m'a mise en charge du CWAC. Les hommes étaient envoyés pour combattre outre-mer à partir de cette station, et comme ils partaient, les femmes les remplaçaient. Nous avons littéralement remplacé chaque homme qui partait au combat. J'étais sergent à l'époque, j'ai donc remplacé le sergent major.

Étant donné nos horaires inhabituels, nous ne vivions pas dans les casernes. J'ai vécu au YWCA de la rue Elm pendant quatre ans. J'avais des camarades de chambre mais, malheureusement, nous n'avions pas le droit de décorer nos chambres; nous pouvions toutefois recevoir des visiteurs. On m'a par la suite mutée aux casernes du centre médical d'Oakville. (Plus tard, lorsqu'est venu le temps du licenciement, c'est moi qui était responsable de la démobilisation de tous les soldats, du simple soldat à l'officier supérieur.)

Avant la guerre, j'ai appris à conduire par moi-même et j'ai ensuite suivi le cours de conduite de l'armée au manège militaire de l'université et au manège militaire de Fort York à Sainte-Anne de Bellevue, au Québec. Nous, les chauffeurs, avions la chance de conduire les nombreuses vedettes d'Hollywood qui venaient pour encourager la campagne de financement du programme des obligations de la Victoire. La première des vedettes fut Gracie Fields et c'est l'une de mes camarades du CWAC qui l'a conduite au Maple Leaf Gardens en février 1942.

(Le programme des obligations de la Victoire a reçu son soutien le plus actif de la commandante Margaret Eaton, qui était membre du comité de direction. C'est M^me^ M. Evis, de la compagnie « B » du CWAC, qui a acheté la première obligation de la Victoire de M. H. P. Lewis, du comité de Toronto.)

De retour à Richmond, j'enseignais à conduire et c'est moi qui évaluait les examens. J'ai été la première personne du CWAC à diriger l'un des nombreux convois en direction du camp Borden. Un voyage dont je me souvien tout particulièrement est celui lors duquel j'ai conduit M. Winston Churchill et sa fille dans les environs de Niagara Falls, en août 1943. J'ai rencontré le premier ministre à son train après qu'il eut fait une visite guidée des chutes. Mon autre invité dans la voiture, cette journée-là, était le photographe royal, le capitaine Horton. Le roi et la reine avaient offert les services du photographe à M. Churchill pour le voyage.

Lorsque la guerre a été terminée, je l'ai su une journée plus tôt, c'était très secret. J'étais assise près de la rue Richmond, à Toronto, prête à rassembler tous les membres en service des différents endroits où ils étaient affectés. On s'attendait à ce qu'une fois la nouvelle de la fin de la guerre rendue publique, il serait difficile de faire entrer ces gens en toute sécurité dans le garage. Lorsque la nouvelle s'est répandue, des automobiles ont été renversées sur la rue Yonge! Nous avons donné des directives aux membres en service de passer par derrière, afin de nous permettre de les faire entrer eux et leur véhicule sans problème à l'intérieur de la station.

Le 12 juin 1944, j'étais l'une des trente-six Canadiennes et Canadiens à recevoir la Médaille de l'Empire britannique (BEM), faisant partie de la liste d'honneur à l'occasion de l'anniversaire du roi. J'ai reçu cet honneur pour « service éminent pendant les trois ans en tant que sous-officier, responsable des chauffeurs du CWAC affectés à ce garage de véhicules motorisés ». Le colonel M. C. Eaton, du CRIAC, mentionne gentiment dans la lettre de félicitations qu'elle m'a fait parvenir, que cette médaille m'avait été décernée pour « l'accomplissement de vos tâches

de manière exceptionnelle, démontrant de l'énergie, de l'initiative et du dévouement pour un devoir de haute importance ». Un an plus tard, le 12 juin 1945, le lieutenant-gouverneur Matthews m'a remis la médaille dans ses quartiers dans les Édifices du Parlement. J'ai appris plus tard que je n'étais que la troisième membre du CWAC à recevoir un tel honneur.

J'ai vraiment apprécié mes cinq années dans l'armée. C'était l'endroit idéal pour découvrir notre potentiel et nous étions toutes fières de servir. En juin 1946, lorsque les membres du CWAC ont été démobilisés, je suis retournée chez moi et j'ai pris la relève de l'entreprise familiale jusqu'à ma retraite à Bracebridge, en Ontario.

Lillian Baggett –
née Stairs

Lorsque la guerre a commencé, je venais d'avoir quatorze ans et j'allais encore à l'école. Je vivais paisiblement chez mes parents dans une ferme à St. Catherines, en Ontario. Nous passions nos étés à cueillir des fruits, habituellement des cerises, et à faire des promenades à pied ou en vélo. À l'occasion nous allions à Port Dalhousie.

On faisait souvent état à la radio de l'éventualité de la guerre, mais vu mon âge, tout cela me semblait très loin de moi. Mes parents, eux, étaient passablement nerveux. Ils sont nés tous deux dans le Yorkshire en Angleterre où ils avaient encore de la famille, dont mes deux frères par alliance. Ils ne rataient aucun radio-journal. Lorsque la guerre a commencé, elle n'avait rien de vraiment concret jusqu'à ce que notre courrier d'outre-mer soit censuré. Nous nous sommes mises à tricoter des chaussettes pour les soldats, puis les vivres et l'essence ont commencé à être rationnés.

En 1941, alors que j'avais seize ans, j'ai quitté l'école et occupé différents emplois – l'un à la *St. Catherines Steel*, une usine de guerre fabriquant des obus. J'ai également travaillé pour Bell Telephone et, finalement à l'hôpital, où j'étais chargée du standard. Une amie plus

âgée m'a parlé de son enrôlement dans l'ARC (Aviation royale du Canada), ce qui a piqué mon intérêt. Je me suis renseignée sur l'ARC et sur la WRNS, mais il me restait encore deux ans d'attente. Mes parents ont remarqué que je recevais des brochures et compris que je souhaitais m'enrôler. Ils étaient fiers de voir leur seul enfant canadien survivant (ma sœur jumelle est morte en bas âge) participer à l'effort de guerre.

Mon père avait servi dans les forces pendant la Première Guerre mondiale à titre de « chauffeur »; il construisait des ponts flottants et surveillait des chevaux. Il ne parlait pas beaucoup de la guerre. Ses trois frères ont eux aussi participé à la Première Guerre mondiale, tout comme deux cousins canadiens et trois cousins britanniques – dont deux femmes, une dans l'armée et l'autre dans la force aérienne. Étant donné mon caractère particulièrement tranquille et timide, je crois que j'ai pris beaucoup de monde par surprise lorsque je me suis engagée. Qui eut crû que je voudrais un jour quitter la maison et m'aventurer dans quoi que ce soit de semblable?

J'ai fini par atteindre mes dix-huit ans. Mais la première fois que je me suis présentée pour m'inscrire dans l'ARC à Toronto, la femme médecin qui m'a examinée ne pouvait croire que j'avais effectivement dix-huit ans. J'avais à peine le poids et la taille minimums. Elle m'a dit de prendre des vitamines et de revenir un mois plus tard pour qu'elle puisse vérifier ma prise de poids. Mon poids n'a pas augmenté, mais ils ont décidé de m'accepter quand même, vu ma bonne santé.

En novembre 1943, j'ai été assermentée comme « AW2 Stairs, L. » et je suis partie immédiatement pour Rockcliffe, où un conseiller m'a suggéré de devenir infirmière auxiliaire. J'en fus extrêmement contente car je désirais depuis toujours devenir infirmière. L'entraînement de base représentait tout un changement : les repas pris dans la salle à manger, les exercices militaires, les nombreux examens médicaux, les vaccins, puis la distribution des uniformes. La formation d'infirmière auxiliaire était dispensée à Trenton et à Lachine; nous avons appris la terminologie médicale et l'exécution de tâches de base, comme faire les lits, donner des bains, prendre la température et remplir les dossiers des

patients. Nous avons étudié les plateaux pour instruments nécessaires aux différentes opérations, et la façon de traiter différentes blessures telles que les fractures, les brûlures et l'empoisonnement causé par la guerre des gaz et la guerre chimique. Nous avons étudié à fond les procédures à suivre en cas d'écrasement d'avion et comment préparer des cataplasmes de farine de lin ou des compresses de moutarde pour faire expectorer les mucosités de la poitrine. Étant donné que de nombreux patients étaient syphilitiques, nous avons également étudié les différents types de MTS.

Au terme de notre entraînement, dix d'entre nous avons été affectées à Lachine, dont le grand hôpital entièrement équipé était encombré de patients de la Grande-Bretagne, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande postés tout près dans le cadre du Programme d'entraînement aérien du Commonwealth. Mon travail était partagé entre l'aile médicale, l'aile psychiatrique, la clinique d'oto-rhino-laryngologie et la salle d'opération. (Je me souviens que la première opération à laquelle j'ai assisté fut une hémorroïdectomie. Le docteur m'a dit de quitter la salle si me je sentais faiblir parce qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de moi.)

L'effectif de l'hôpital était si nombreux que, même si on finissait par connaître tout le monde, il était difficile d'approfondir nos relations. Nous vivions dans des casernes, mais nous les infirmières auxiliaires avions une chambre personnelle étant donné que, travaillant de nuit la plupart du temps, nous avions besoin de calme pour dormir le jour. Nous étions environ quarante filles à nous partager dix douches. Nous aurions pu être embarrassées de prendre la douche avec d'autres filles, mais nous nous y sommes habituées.

Nos patients souffraient de maux allant de mauvais rhumes (vous ne pouviez pas tout simplement aller au lit) à des amygdalites ou des appendicites nécessitant des opérations. Je prenais la température et le pouls, nourrissais les patients et m'occupais des bassins hygiéniques. Nous ne donnions pas le bain complet aux hommes – nous faisions le maximum, puis ils faisaient le reste ou un préposé aux soins achevait le travail. Habituellement, ce sont eux qui s'occupaient des urinaux,

des bassins de lit et des autres tâches du même ordre pour les hommes; mais dans la section des femmes, nous leur donnions le bain et vidions les bassins de lit.

En oto-rhino-laryngologie, les tâches étaient générales. L'aile psychiatrique n'était pas aussi effrayante et les patients pas aussi terribles qu'on aurait pu le supposer. Nous leur distribuions les plateaux, mais autrement il y avait fort peu à faire. Dans la salle d'opération, je nettoyais les instruments, les stérilisais, préparais les tampons et assistais aux opérations. Je n'y étais pas affectée souvent, car je n'aimais vraiment pas cela – même si je devais quand même y aller lorsqu'on me le demandait.

La principale différence entre les hôpitaux civils et militaires résidait dans le fait que nous devions nous souvenir de répondre aux officiers en mentionnant leur grade – mais étant donné que nous n'étions pas coiffées à l'intérieur de l'hôpital, nous n'étions pas tenues de saluer. Les officiers recevaient habituellement un traitement spécial; l'hôpital leur réservait trois chambres à deux lits. Les seuls civils avec lesquels je me rappelle avoir travaillé étaient les employés des cuisines.

Je conserve des souvenirs de certains de mes patients : des photographies, des cartes postales et certains articles d'ergothérapie tels que des dessins humoristiques, une peinture et une gravure. Je me souviens encore de plusieurs d'entre eux dont un Irlandais, Paddy, qui me demandait constamment de lui servir du thé. Pour une raison quelconque, nous étions autorisées à enfreindre le règlement et aller lui en chercher à la cuisine. L'après-midi, nous regardions nos montres et nous nous exclamions : « c'est l'heure du thé de Paddy », et nous courions à la cuisine.

Un jour, deux victimes nous ont été amenées après l'écrasement d'un avion. Je connaissais l'une d'elles, un homme qui avait travaillé à la même usine de guerre que moi et je fus passablement surprise de le retrouver dans un lit d'hôpital. Heureusement, il n'était pas gravement blessé. Mais l'autre était gravement brûlé; je me rappelle qu'ils ont dû changer ses pansements. Un autre patient était amnésique.

Nous cherchions des indices pour l'aider à s'identifier et, la nuit, une infirmière veillait à ses côtés au cas où il parlerait pendant son sommeil.

L'un des mes souvenirs les plus vifs se rapporte aux prisonniers de guerre qui ont commencé à affluer le 22 février 1945. Tous les officiers ont dû quitter la salle des officiers, où je travaillais alors, et tout a été préparé pour les nouveaux arrivants. Quand les prisonniers de guerre sont arrivés, ils paraissaient amaigris et mal nourris, et nous voulions leur redonner la santé. S'ils voulaient quoi que ce soit à manger, nous le trouvions pour eux. Certains avaient besoin de boissons protéiques spéciales pour reconstituer leurs forces. La plupart ne restaient que quelques jours, juste assez pour subir un examen médical avant d'être replacés plus prêts de leur ville d'origine.

Nous ne faisions pas vraiment connaissance avec la plupart des prisonniers. Certains étaient très tranquilles, mais d'autres semblaient vouloir nouer la conversation. La Caporal Hill et moi étions les deux seules filles de jour, et n'avions donc pas suffisamment de temps pour parler à chacun – sauf quand nous leur donnions une friction dorsale. Ceux qui étaient capables de descendre dans la salle à manger nous racontaient leurs expériences. Ce qu'ils avaient été forcés d'endurer dans les camps de prisonniers était terrible : ils avaient été torturés physiquement et mentalement, et forcés à boire leur urine et à manger des insectes. Les films ne peuvent rendre les horreurs que ces hommes ont subies. En fait, on a dû transférer l'un de ces anciens prisonniers dans l'aile psychiatrique et le garder avec nous pendant un certain temps. (Il était très costaud, était soupe au lait et s'évanouissait lorsque vous le surpreniez. Il me rendait nerveuse, et je ne le réveillais qu'en présence d'autres patients.)

Souvent, les hommes hospitalisés nous taquinaient, nous, les jeunes infirmières auxiliaires, et essayaient de nous embarrasser; mais après un certain temps nous nous sommes habituées à leurs commentaires. La plupart des sœurs infirmières étaient gentilles, mais garde Bergeron désapprouvait ma conduite. Heureusement, elle travaillait dans la salle d'opération la plupart du temps. Mais une nuit que je veillais un

patient ayant tout juste subi une grave opération, celui-ci m'a demandé si je pouvais lui tenir la main alors que la douleur était trop forte – garde Bergeron nous a aperçus et m'a chassée de la chambre.

Une autre fois, un officier de la RAF qui venait de subir une amygdalectomie m'a aidée à faire son lit – ce qu'il n'était pas supposé faire étant donné son grade. Garde Bergeron m'a chapitrée à ce sujet, mais l'officier lui a simplement rappelé qu'il était d'un grade supérieur et qu'il m'aiderait s'il l'entendait ainsi.

À la fin de la guerre, nous n'avons pas fait une grande célébration à notre poste. Mais des représentants de la Croix-Rouge sont venus quelques jours plus tard nous distribuer à chacun une cigarette. (À ce jour, j'ai conservé la mienne dans un album de coupures.) Les patients et le personnel du poste ont eu droit à un repas d'Action de grâce donné dans la salle à manger de l'hôpital. Puis les salles ont été fermées une à une. Lorsque ce fut le tour de la salle d'oto-rhino-laryngologie, j'y étais affectée. Étrangement, j'ai dû subir une amygdalectomie juste à ce moment-là et suis donc devenue une patiente moi-même – et j'ai subi la dernière amygdalectomie à Lachine, en fait. En décembre, j'ai été affectée à Clinton – et ce fut tout un changement après mon long séjour à Lachine. Mais cette période s'est révélée la plus heureuse de mon service, et j'en ai gardé de tendres souvenirs. Clinton était un poste de radar de la Force permanente beaucoup plus petit que celui de Lachine et il m'a fallu peu de temps pour connaître tout le monde. L'hôpital aussi était petit, et nous étions comme une famille heureuse. Le Dr Franklin Shapiro, le seul médecin de la place, se considérait plus comme l'un des nôtres que comme un officier – en fait, c'était un ami. Le matin, tout le personnel avait pris l'habitude de se rassembler dans la salle à manger pour prendre le café.

En janvier 1946, le personnel a commencé à être congédié et bientôt il ne resta plus que moi, un préposé aux soins et une autre infirmière auxiliaire à Clinton. Mes responsabilités s'en sont accrues, pour mon plus vif plaisir. Bientôt, les patients furent si peu nombreux que les infirmières auxiliaires emménagèrent dans l'hôpital. Le soir, j'invitais mes amis. Le Dr Shapiro et certains patients se joignaient parfois à nous.

Le Dr Shapiro m'aidait beaucoup : sachant que je souhaitais devenir infirmière, il m'a montré comment exécuter des examens de laboratoire, faire des prises de sang et donner des piqûres.

À un moment donné, je travaillais dans la salle d'examen médical. Lors de la revue des malades, les patients voyaient d'abord le médecin, qui me les adressait ensuite et je devais leur donner les médicaments dont ils avaient besoin. Il n'y avait pas toujours une sœur infirmière et je devais donc leur faire des piqûres et prendre plus de responsabilités. J'étais parfois la seule de service et devais m'organiser quoi qu'il advienne. Par exemple, j'ai dû donner de l'adrénaline à un homme sujet à des crises d'asthme lorsqu'il prenait certains aliments. Comme je soupçonnais une allergie aux produits laitiers, j'ai coupé ceux-ci de sa diète, après quoi, il s'est rétabli.

À l'époque, la plupart des filles ne faisaient pas une carrière militaire et nous savions que nous reprendrions la vie civile après la guerre. Je n'ai pas eu de mal à m'y faire car je n'ai jamais été affectée au loin, et j'avais été capable de retourner chez moi souvent. Je prévoyais suivre un cours de nursing et devenir infirmière autorisée : notre expérience à titre d'infirmières auxiliaires était censée nous aider à être admises, même sans diplôme d'études secondaires.

Mais au moment où j'ai présenté ma demande, les autorités s'étaient ravisées et avaient décidé que nous ne pourrions devenir que des infirmières de soins généraux – limitées à faire les lits, prendre la température et donner des bains. Même si j'avais déjà des notions de nursing, grâce en partie au Dr Shapiro, j'ai abandonné mes espoirs de devenir infirmière, une décision que je regrette encore.

Mais ce que j'ai retenu le plus de mon expérience dans la Force aérienne, ce sont les relations avec les gens. Peu importe la nationalité ou les circonstances, nous travaillions toujours ensemble. Jamais quelqu'un ne se plaignait des tâches à accomplir ou des longues heures de travail. Je crois que la plupart d'entre nous aimions notre travail. C'était mon cas – j'aimais tellement cela que je n'avais pas l'impression de travailler.

La guerre m'a fait grandir. C'était la première fois que je quittais la maison, que je vivais seule et que j'étais à moitié autonome. Dans le service, on vous disait quoi faire et quand le faire – quand se lever, quoi manger, quand remplacer l'uniforme d'été par l'uniforme d'hiver. Vous ne pouviez dire « je n'ai pas envie de porter un manteau aujourd'hui ».

Après la guerre, je n'étais vraiment plus aussi timide qu'avant! J'ai appris à être plus indépendante et très disciplinée. Quoi que je fasse, je le fais bien – je préfère faire une seule chose correctement qu'une douzaine n'importe comment. À l'hôpital, tout doit toujours être fait de la « bonne façon » et il faut toujours être prêt pour une inspection. Je suis restée très stricte sur la façon de faire le lit et sur la propreté – la vie dans un espace confiné nous forçait à ne pas laisser traîner nos vêtements, à les ramasser et les ranger.

Pour moi, la contribution des femmes à la guerre a été considérable, par leur travail dans les usines de guerre et l'exécution de nombreuses tâches qui étaient réservées aux hommes. Le Service féminin avait pour devise : « nous servons pour que les hommes puissent voler ». Mais je crois que peu de gens se rendent compte de la généreuse contribution des femmes à l'effort de guerre. Ma petite fille a été surprise d'apprendre que je m'étais engagée dans la Force aérienne. Je conserve de nombreux souvenirs heureux de mes années de service et de mes amis d'alors. Mon expérience militaire a eu une grande importance dans ma vie. Je crois encore que ce fut une belle expérience. Je suis heureuse de l'avoir faite et je chéris les souvenirs de ces temps heureux.

L'aviatrice-chef Stairs, infirmière auxiliaire, s'est mariée à Reg Baggett et a eu quatre enfants. Après avoir vécu longtemps à Oakville en Ontario, elle s'est établie à Burlington. Au cours de cette période, elle s'est occupée du catéchisme et des activités paroissiales.

Lorna Cooney – née Stanger

Quand la nouvelle de l'éclatement de la guerre nous est parvenue, je me trouvais au chalet de ma sœur, à Meech Lake, au nord d'Ottawa. Pour moi, c'était comme si l'on m'avait annoncé la fin du monde!

À cette époque-là, la fonction publique venait tout juste de commencer à embaucher des femmes, et des milliers de personnes déménageaient à Ottawa pour trouver un emploi. Comme j'avais du mal à me trouver un travail, j'ai décidé de subir l'examen d'entrée. J'ai été acceptée et affectée à Statistique Canada. Je passais mon temps à compter des acres de terre avec une additionneuse et à consigner les résultats dans un grand livre. Cinq acres, cinquante acres... tourner les grandes pages... Je me suis dit : « Je ne peux pas faire cela toute ma vie, je vais devenir dingue! »

J'ai donc dit à ma copine : « Allons nous enrôler dans les forces armées! » Mais elle n'a pas voulu me suivre. J'ai donc pris l'après-midi de congé pour aller m'engager, seule. J'ai fait ma demande auprès de l'Armée de terre, de la Marine et de l'Aviation. La Marine a été la première à m'appeler, et c'est donc dans cette arme que je me suis enrôlée.

Depuis Ottawa, je suis partie pour Galt pour y recevoir l'entraînement de base. Avec des défilés incessants, c'était assez différent de la vie civile. Cependant, nous étions toutes dans la même situation; c'était quelque chose de nouveau pour tout le monde. Les filles lavaient la vaisselle et nettoyaient les salles de bain à tour de rôle. Comme je pouvais faire à peu près n'importe quoi, je n'ai pas eu beaucoup de problèmes, sauf en ce qui concerne mes longs cheveux. Je les ramenais en toque, mais je me faisais constamment dire : « Stanger, enlève-toi les cheveux de sur le collet! » Finalement, je les ai coupés, et mon père ne m'a pas adressé la parole pendant deux semaines.

Après l'entraînement de base, notre groupe d'amies a été divisé, et nous avons été envoyées à différents endroits, de sorte que nous ne nous sommes à peu près jamais revues par la suite. Ce fut triste. J'ai été renvoyée à Ottawa où j'ai appris que l'on voulait me donner un travail dans une cuisine. Je me suis adressée au lieutenant Alvey, qui était chargée du personnel féminin de la Marine, à Ottawa, et je lui ai expliqué que je ne souhaitais absolument pas devenir cuisinière. Elle a été tout à fait merveilleuse : elle a réussi à me faire inscrire à un cours de photographie offert par l'intermédiaire du MDN.

J'ai aimé bien des aspects de mes études de photographie : sortir à l'extérieur et voir toutes sortes de choses; m'occuper à prendre des photos des défilés, au lieu de faire partie de ceux-ci! J'aimais aussi le processus de développement. À cette époque, nous fabriquions notre propre solution de développement, en mélangeant des produits chimiques et de l'eau dans de grands contenants. J'adorais observer la pellicule se transformer peu à peu en photo, à mesure que le développement s'opérait. Au bon moment, quand tous les détails étaient exacts, nous laissions l'épreuve tirée sur papier environ dix minutes dans le bain d'arrêt pour préserver l'image, puis nous la mettions dans le séchoir. Nous ne produisions alors que des photos en noir et blanc, mais il y eut des photos couleurs avant la fin de la guerre.

Après avoir terminé le cours de photographie, j'ai travaillé au Service d'information naval, d'abord à Ottawa, puis à Halifax, puis de nouveau

à Ottawa (et, finalement, à Londres, en Angleterre, où je suis restée jusqu'à la fin de la guerre). À Ottawa, au moment où je venais d'obtenir mon diplôme, il y avait des militaires partout. La rue Elgin en était pleine. Le Quartier général de la Marine semblait avoir plus de personnel que les deux autres armes réunies.

Au cours de cette période, j'ai eu un accident qui m'a marqué pour la vie, littéralement : je travaillais dans la chambre noire et j'étais en train de tailler des feuilles de négatif avec le coupe-papier. Je tenais une feuille tout en découpant un format de 5 po sur 7 po à partir d'un format de 8 po sur 10 po quand, soudainement, le couteau m'est tombé en plein sur le doigt. J'en porte encore la cicatrice.

J'ai été affectée à Halifax, mais pas pour longtemps. J'ai appris que j'allais être envoyée à Dartmouth, de l'autre côté du port, mais je ne voulais vraiment pas aller là. Je me suis donc adressée au lieutenant Alvey, qui avait elle aussi été mutée à Halifax, et je lui ai dit que j'avais assez de vêtements civils pour partir sans permission. « Oh, mais ne faites pas ça », me répondit-elle. Et je fus renvoyée à Ottawa, plutôt.

J'aimais bien mon travail, la plupart du temps, même s'il fallait parfois produire des notices nécrologiques au sujet des personnes tuées au combat. Si un navire était coulé, nous utilisions les photos prises au moment où les personnes s'étaient engagées dans la Marine pour produire des épreuves de 5 po sur 7 po, et nous envoyions ensuite ces dernières aux journaux appropriés, dans toutes les parties du Canada.

Quand j'étais à Ottawa, une situation de ce genre s'est produite quand l'HMCS *Athabascan* a été coulé. Comme les Allemands s'empressaient d'annoncer triomphalement leur victoire, les nouvelles de la tragédie étaient publiées aussitôt, et le public était au courant. Nous devions donc faire vite pour envoyer les photos des membres d'équipage tués aux journaux de leurs localités d'origine respectives. Les familles attendaient avec angoisse de savoir si leurs proches étaient encore en vie. Nous nous sommes tous mis au travail et nous avons poursuivi notre effort sans relâche pendant 36 heures d'affilée pour terminer la tâche.

Puis, j'ai appris que j'allais être affectée à Londres. Toutes les filles du service féminin de la Marine voulaient être envoyées outre-mer, mais il fallait avoir vingt et un ans pour être admissible. Quand ma mère a appris que je partais à l'étranger, elle a pensé que j'étais condamnée, mais j'ai été très heureuse de monter à bord de l'*Aquitania*.

Nous sommes arrivées à Glasgow, puis nous sommes demeurées pendant deux semaines au HMCS *Niobe*, près de Londres. Nous étions plutôt démunies et nous n'en revenions pas de voir les différences entre la Grande-Bretagne et le Canada. Personne ne nous avait dit quoi que ce soit, à nous les filles du service féminin canadien, et nous ne pouvions même pas distinguer les avions ennemis des nôtres!

Nous avons vécu dans des baraques de type Nissen, qui étaient chauffées avec des poêles de la taille d'un chaudron! Les poêles étaient censés brûler de la tourbe, mais nous ne savions pas comment les allumer. Il faisait si froid, et nous avons brûlé tous les morceaux de papier que nous avons pu trouver pour tenter d'allumer le feu. Nous portions nos gros manteaux et tous nos autres vêtements, pour nous réchauffer. Nous n'avons jamais réussi à faire fonctionner ces poêles. Grâce au ciel, nous avons pu en rire et prendre la chose à la légère!

Finalement, nous avons été mutées à Londres. Nous, les Canadiennes, n'étions pas très nombreuses, de sorte que nous n'avions pas notre propre caserne. Nous en partagions une avec nos consœurs britanniques, à Linster Terrace. Nous dormions dans des lits de camp, et les fenêtres étaient couvertes d'épais rideaux d'obscuration. Nous, les Canadiennes, avons appris à protéger les petites douceurs que nous recevions du Canada. On nous envoyait d'habitude des bas de nylon du tout dernier cri. Si nous les lavions à la buanderie et que nous les laissions là, ils disparaissaient tout simplement. Nous devions donc les suspendre à des ficelles tendues entre nos lits!

Autrement, nous nous entendions bien avec nos collègues britanniques. Bon nombre d'entre nous partageaient le contenu de leurs colis avec leurs consœurs et parfois aussi avec des marins anglais. La population anglaise subissait alors de dures privations. Par exemple, nous

n'avions droit qu'à trois pouces d'eau dans la baignoire par jour pour prendre un bain. (Aucune limite de temps n'était imposée, mais comme de nombreuses filles attendaient leur tour, la pression ne manquait pas.) Deux copines (Dorothy Sheridan, de Winnipeg, et Gail Thaxter, d'une localité voisine de Toronto) et moi faisions couler neuf pouces d'eau, puis nous prenions chacune un bain rapide, l'une après l'autre. C'était la seule façon de pouvoir prendre un bain digne de ce nom. On cognait à la porte et l'on nous criait de nous dépêcher, mais nous répondions : « Nous sommes trois ici! »

Malheureusement, je n'ai pas pris beaucoup de photos à l'extérieur, outre-mer. Mon travail consistait surtout à développer les photos prises par les marins; je voyais au développement et à l'impression dans la chambre noire. Nous prenions aussi toutes les photos dont le Service d'information de la Marine avait besoin. À cette époque, la technologie était très différente. Nous utilisions des appareils de prise de vues rapides pour prendre des photos de 5 po sur 3 po. J'employais un Roloflex, qui en prenait de plus petites.

Outre-mer, je n'ai été envoyée en service commandé qu'à une ou deux reprises. Une fois, j'ai pris des photos des soldats canadiens célébrant la Fête du Canada. Par ailleurs, j'en ai aussi pris quand la reine est venue inaugurer l'abbaye de Westminster. Cependant, j'ai pris beaucoup de clichés personnels. À titre de photographe, j'avais un laissez-passer qui m'autorisait à aller photographier les endroits ravagés par la guerre. Quand j'allais en week-end, je photographiais parfois des lieux qui avaient été bombardés. Je me rappelle entre autres l'église éventrée de Coventry. De nombreuses années plus tard, je suis retournée en Europe et j'ai pris des photos de l'église reconstruite.

(Depuis, j'ai fait don de la majorité de mes photos au Musée canadien de la guerre, et j'ai été la première à répondre à l'appel de ce dernier qui demandait des uniformes des femmes qui avaient été sous les drapeaux pendant la guerre.)

Nous finissions de travailler à 17 h et, sans tarder, Dorothy, sa cousine et moi partions pour la danse, surtout au Hammersmith Palace, où de

nombreux orchestres jouaient. Les Anglaises s'adonnaient à une sorte de danse qu'elles appelaient *snowball*. Pour nous, cela ressemblait à une danse au repère : les filles se regroupaient au centre, et chaque garçon venait toucher à celle avec qui il souhaitait danser. Par conséquent, on ne savait jamais si l'on allait danser avec le cavalier avec qui l'on était venu.

Mais nous ne pouvions jamais rester aussi longtemps que nous le souhaitions. Il fallait toujours partir à temps pour attraper le métro. Nous, les Canadiennes du Service féminin de la Marine, étions les plus jeunes de toutes en Angleterre, et de nombreuses règles s'appliquaient à nous, mais non aux autres. Par exemple, le couvre-feu était à 21 h pour nous! Si vous manquiez le métro, vous deviez marcher dans les rues la nuit, pendant l'extinction des feux. Il y avait de quoi avoir peur. On ne savait jamais qui se trouvait à proximité, et il faisait si noir que l'on ne pouvait distinguer le visage des gens que l'on rencontrait.

Londres était remplie de soldats américains à ce moment-là, et ils courtisaient les filles britanniques. S'ils se mettaient à nous suivre, tout ce que nous avions à faire, c'était de nous diriger vers eux et ils s'en allaient. Je pense qu'ils se sentaient seuls, rien de plus. Je n'ai jamais entendu parler de crimes pendant la guerre en Angleterre. Je me sentais davantage en sécurité en marchant dans les rues la nuit là-bas que je me sens ici, aujourd'hui. Personne n'avait peur à cette époque, en tous les cas, pas de ses collègues. (Cependant, je ne doute pas qu'il y eût des viols dont nous n'avons pas entendu parler. Peut-être même qu'il y en eût beaucoup...)

Il y avait plusieurs clubs de bienfaisance dans les environs de l'endroit où nous vivions, y compris une succursale du YWCA, mais nous n'étions autorisées à y aller que pendant la semaine, car les filles du service de radiotélégraphie ne travaillaient pas au cours des week-ends, et le club leur était alors réservé. Pendant la semaine, cependant, le Y avait toujours de la place pour nous, même si ce n'était qu'un petit lit pliant. Chaque salle et chaque lit avaient son nom : les salles portaient le nom d'une province, et les lits, celui d'une ville. C'est ainsi que nous disions à nos amies où nous étions : « Je suis en Ontario,

dans le lit Hamilton. » Nous prenions aussi part aux pique-niques du Y et nous dansions au son des machines gobe-sous.

C'était aussi dans les clubs de bienfaisance que les aviateurs venaient séjourner; ils combattaient l'ennemi pendant de nombreux jours, puis ils passaient quelques jours là pour se reposer. Certaines des hôtesses du Y conversaient avec eux pour les réconforter, et les filles de la Croix-Rouge se tenaient aussi à la disposition de ces hommes pour les écouter et dialoguer avec eux.

Mes deux copines et moi passions souvent nos week-ends et nos permissions à visiter les lieux. Nous avons parcouru tout le sud de l'Angleterre et nous sommes allées jusqu'en Écosse (nous nous rendions à Édimbourg pour la fin de semaine.) (Nos collègues anglaises pensaient que nous étions folles d'aller si loin pour si peu de temps.) Nous voyagions toujours à titre de civils et nous faisions nos réservations d'hôtel de la même manière, pour ne pas avoir à porter l'uniforme ou à saluer qui que ce soit. Comme d'autres militaires du rang et des officiers voyageaient ensemble, nous avons pensé que personne ne se soucierait de nous!

Nous avons vu Portsmouth et les magnifiques plages de sable blanc de l'Île de Wight, et un jour, nous avons décidé de prendre le train pour Douvres pour aller y admirer les fameuses falaises blanches. Nous ne savions pas où nous allions, mais quand le train s'est arrêté, nous sommes descendues et nous avons pris place à bord d'un autocar qui attendait là. Quand ce dernier est parvenu au bout de son itinéraire, nous sommes descendues et avons regardé autour de nous, mais n'avons aperçu aucune falaise. Nous pensions qu'il fallait traverser le bras de mer pour parvenir à une terre qui se dessinait vaguement au loin. Par conséquent, quand des soldats anglais se sont approchés, nous leur avons demandé naïvement : « Que devons-nous faire pour franchir cette étendue d'eau et nous rendre aux falaises blanches de Douvres? »

Ils nous regardèrent, tout étonnés : « Ce que vous voyez là-bas, c'est Calais sur la côte française, de l'autre côté de la Manche. Vous êtes debout sur les falaises! »

Avant de commencer à voyager, nous ne connaissions pas grand-chose, disons-le. À notre arrivée à Londres, personne ne nous a dit quoi que ce soit, par exemple, au sujet du ticket de quai dans les gares anglaises, ticket qu'il fallait se procurer en plus du billet de train. Nous nous rendions à la gare et versions nos trois *pennies*. Rendues à destination, nous descendions, et l'on nous demandait notre billet de train ou notre ticket de quai. Nous n'avions ni l'un ni l'autre, de sorte que nous payions de nouveau trois *pennies*. Nous avons voyagé de la sorte pendant un mois avant d'apprendre que nous ne payions en fait que le ticket de quai, sans jamais acheter le billet de train comme tel!

Pendant toute cette période, j'écrivais à ma famille. Ma sœur m'a dit plus tard que, chaque fois qu'il y avait un dîner en famille ou une fête spéciale, ma mère disait : « Je me demande comment ma pauvre Lorna se tire d'affaires. » Puis, peu après, la famille recevait une de mes lettres dans laquelle je disais que j'allais très bien et que je m'adonnais à toutes sortes d'activités!

Le Jour de la victoire en Europe, nous sommes parties pour le travail, car nous n'avions pas encore reçu les ordres de l'Amiral disant que nous avions congé. Mais quand nous sommes arrivées à destination, nos officiers nous ont informées que nous étions libres de partir. La fête s'est poursuivie toute la nuit dans les rues : les gens s'amenaient avec ce qu'ils avaient en fait de nourriture, et tout le monde mangeait, chantait et s'amusait. Les rigoureuses règles britanniques sur la consommation d'alcool ont été suspendues : quand on entrait dans un pub, on nous donnait un dé à coudre (petit verre) en nous disant de bien le surveiller, car il n'y en avait pas beaucoup. Puis, le reste de la journée, chaque fois que nous apercevions un pub, nous y entrions, nous obtenions un petit coup, et nous nous asseyions ensuite sur le bord du trottoir pour le déguster. C'était une magnifique fête spontanée, et tout le monde se réjouissait ensemble. Nous sommes allées au palais de Buckingham à trois reprises.

Cette nuit-là, toutes les lumières de la ville ont été rallumées : ce fut un moment émouvant, après des années d'obscuration, un spectacle que je n'oublierai jamais. C'était un dimanche soir, et tous les enfants

étaient émerveillés. Les plus jeunes, ceux qui avaient cinq ou six ans, n'avaient jamais vu autant de lumières, car ils n'avaient connu que l'obscurité à la nuit tombée. Quand les lumières se sont allumées tout à coup, ils ont été effrayés et se sont mis à pleurer!

On attendait le Jour de la victoire contre le Japon en août. Tout le monde l'espérait avec impatience, et les objets souvenirs étaient déjà prêts. Nous n'avions désormais plus rien à faire en Angleterre, de sorte que l'on nous a ramenées à Ottawa où nous avons été libérées. J'éprouvais un affreux sentiment, car je retournais au Canada sans trop savoir ce que je ferais ensuite. Je suis arrivée au pays en décembre en qualité de membre de première classe du Service féminin de la Marine. Nous sommes rentrées à bord du vieux paquebot *Isle de France* – l'équipage français a fait à chacune cadeau de parfum.

La libération m'a déprimée beaucoup, car on s'était occupé de moi pendant tellement d'années. C'était triste de rentrer au pays et de me faire dire que l'on n'avait plus besoin de moi. Je ne savais pas ce que j'allais faire. À cette époque, il n'était pas question de devenir photojournaliste : des restrictions s'appliquaient à la présence de femmes dans les chambres noires, et les femmes n'étaient donc pas autorisées à travailler là. (À ce moment-là, les femmes étaient exclues de bien des domaines considérés comme étant réservés aux hommes.) Je savais qu'après la guerre, le commander Newton travaillait au *Globe and Mail*; mais même lui ne pouvait rien pour nous, à cause des restrictions.

Mais comme j'avais travaillé pour le gouvernement auparavant, un poste m'attendait là, et j'ai donc commencé à travailler à la Monnaie royale canadienne. Les filles qui travaillaient avec moi à l'origine, quand j'étais entrée au gouvernement, gagnaient maintenant 90 $ par mois, et j'ai obtenu le même salaire à mon retour, même si j'avais été partie pendant si longtemps. C'était toute une augmentation de salaire par rapport à la solde versée par le Service féminin. (Cependant, quand nous avons quitté ce dernier, le gouvernement nous a payé une indemnité de 7,50 $ à l'égard de chaque mois où nous avions été au Canada, et de 15 $ par mois où nous avions servi outre-mer.)

J'ai travaillé à la Monnaie jusqu'à mon mariage, moment où j'ai dû prendre ma retraite en raison de mon état matrimonial! Je n'ai pas eu besoin de démissionner, non plus que je le voulais : en effet, j'ai été *informée* que je devais quitter mon emploi. À cette époque, les femmes mariées n'étaient pas autorisées à travailler pour l'État, à moins, bien sûr, d'être secrétaire particulière ou d'occuper un autre poste « important ». Telle était la politique gouvernementale.

Toutefois, cette politique a finalement été changée, et je suis donc retournée à la fonction publique fédérale en 1953, au sein du personnel de nuit affecté au service des pensions de retraite. Une nouvelle loi avait été adoptée au sujet des fonds de retraite de l'État, de sorte que 60 femmes ont été embauchées pour une période de quatre mois pour opérer le transfert des dossiers. Je suis restée là pendant cinq ans. Ensuite, je suis retournée chez Statistique Canada et j'y ai travaillé jusqu'au moment de ma retraite, en 1978. Quand le gouvernement a calculé le montant de ma pension, il a pris en compte les années passées dans les forces armées et les a ajoutées à celles où j'avais été fonctionnaire.

Je me suis toujours intéressée à ce qui se passait autour de moi et je tenais à suivre l'actualité politique. J'ai développé encore plus cette qualité en faisant partie des forces armées. Je suis aussi devenue beaucoup plus autonome, grâce au Service féminin, moi qui était timide et manquait d'assurance auparavant. (Le lieutenant Alvey me disait toujours : « Personne ne vous fera de mal. ») Je suis convaincue que les forces armées ont beaucoup à offrir à toute jeune femme qui veut faire carrière. J'ai vraiment aimé les années que j'ai passées dans la Marine, les multiples voyages que j'ai faits et toutes les gentilles personnes que j'y ai connues. Mais par-dessus tout, je suis très fière d'avoir contribué à l'effort de guerre.

Olive Renaud – née Villeneuve

Lorsque la Deuxième Guerre mondiale a éclaté, en septembre 1939, j'étais célibataire et j'habitais chez mes parents dans le village de La Plaine, au Québec. J'étais l'aînée de huit enfants, quatre filles et quatre garçons; et je me chargeais de l'instruction de ma sœur cadette, qui voulait devenir institutrice. Comme la plupart des citoyens, nous avons entendu à la radio la nouvelle qui allait bouleverser notre existence.

La vie était dure, alors. Les agriculteurs n'avaient que les revenus de leur terre pour vivre, et ils menaient une existence difficile. Mon propre père a perdu sa ferme – une propriété d'environ 170 acres – parce qu'il n'avait pas pu trouver les 500 $ dont il avait besoin pour régler sa seconde hypothèque. C'était terrible. Les gens de l'époque n'avaient aucun recours, car il n'existait pas encore de programme d'aide aux agriculteurs.

Après avoir perdu la ferme, ma famille a déménagé dans la maison d'un oncle, que celui-ci nous louait 5 $ par mois. J'avais alors dix-neuf ans, et j'aidais à payer le loyer à même les 5 $ par semaine que je gagnais en travaillant comme servante et bonne d'enfant dans une maison particulière. Je m'occupais de neuf enfants, et je m'acquittais de toutes les tâches ménagères, y compris la lessive. Je me souviens encore des quantités énormes de linge à repasser. Les aînés des garçons travaillaient dans des bureaux, et le col et les manchettes de leurs chemises blanches devaient être amidonnés à la perfection.

En 1939, toutefois, les choses ont commencé à s'arranger sur le plan économique. L'usine de la CIL, à Shawinigan, a étendu ses opérations pour répondre aux besoins de la guerre en produisant des munitions. Elle s'est mise à engager des ouvriers pour construire sa nouvelle usine

de Saint-Paul-l'Ermite. La construction constituait un travail manuel difficile, un travail au pic et à la pioche comme celui auquel les agriculteurs de l'endroit étaient tout à fait habitués. Étant donné par ailleurs que ceux-ci venaient tout juste de terminer leur labour d'automne, vous vous doutez bien qu'ils ont tous présenté leur candidature. On a embauché presque tous les postulants, qu'on a préférés aux citadins montréalais! Et la même chose s'est produite à la manufacture Bouchard de Blainville, à 15 milles de chez moi, qui devait fabriquer des munitions pour les bombardiers Lancaster.

Vous voyez, avant même que le Canada n'envoie activement des militaires outre-mer, les effets de la guerre se faisaient déjà sentir dans ses industries, surtout dans les fabriques de munitions. Il y avait du travail pour tout le monde, et les agriculteurs en tiraient vraiment parti. Les familles du Québec catholique étant très grandes à l'époque, vous pouvez imaginer à quel point leur existence se trouvait améliorée si trois, quatre ou même cinq membres de la maisonnée se mettaient à rapporter au foyer un salaire hebdomadaire! C'était là tout un supplément au revenu familial.

Tout à coup, en 1939, tout le monde pouvait obtenir un prêt de la banque; les institutions financières savaient que l'époque s'y prêtait. Il y avait plus de travail que quiconque aurait jamais pu l'imaginer, et les gens commençaient à réparer leur maison, à investir dans la ferme, etc. Et lorsque les nouvelles usines ont fini par ouvrir leurs portes, les femmes ont également commencé à y postuler des emplois.

L'une de mes sœurs travaillait dans les bureaux de la manufacture Bouchard. Non seulement on leur offrait de nombreux emplois de bureau traditionnellement réservés aux femmes, mais on en embauchait même pour travailler aux chaînes de fabrication. Les hommes étaient alors libres de s'enrôler pour servir leur patrie en défendant les libertés démocratiques.

Au printemps de 1941, j'en ai eu assez de travailler dans des maisons particulières. Une fille qui habitait l'une des maisons où j'ai été employée, Margot Lefebvre, travaillait dans les bureaux de l'usine

Bouchard et elle m'a demandé pourquoi je n'allais pas y travailler aussi. Je lui ai répondu que j'avais présenté une demande d'emploi, mais que je n'avais pas encore eu de réponse. Elle m'a dit que je devrais y retourner et lui parler, et qu'elle s'occuperait personnellement de ma demande.

Je dois vous dire que mon père n'était pas très content – il ne voulait même pas que je l'accompagne, avec ses amis, pour me rendre à la manufacture le lundi suivant. Après tout, je n'étais qu'une fille. Mais je lui ai dit que c'était tant pis, que j'irais avec eux de toute manière. Puis, je ne sais trop comment, le curé de l'endroit, le père Odias Valois, a eu vent de mon intention d'aller travailler à la manufacture. Il est venu chez mes parents et m'a dit qu'il m'avait trouvé un emploi dans une autre maison particulière : une dame venait d'avoir un enfant, et je devais aller l'aider. Je lui ai répondu que je n'irais pas, que c'était fini, et que j'irais travailler à la manufacture. Il a répliqué que je ne pouvais pas faire ça, que je serais « perdue » si j'allais travailler là. Il avait peur que j'apprenne de mauvaises choses, que je me débauche et que ma réputation soit ruinée!

C'était comme ça, à l'époque : les parents étaient très stricts, et les curés se faisaient un devoir de surveiller le comportement de leurs paroissiens. J'avais dit au curé que j'irais. J'ai dit la même chose à mon père, et j'ai demandé à ma mère de me préparer un casse-croûte. Elle était très contente, car elle approuvait ma décision. Bien entendu, elle ne pouvait pas le dire, car mon père y était tellement opposé. Et à l'époque, c'était évidemment l'homme le chef du ménage; l'opinion des femmes ne comptait pas pour grand-chose. Pourtant, le lendemain, je suis montée dans la voiture avec mon père et les autres hommes, et nous sommes partis pour la manufacture.

Mon premier chèque de paye se montait à 23,05 $. Au bout d'un certain temps, j'ai été promue au Service de l'entretien, et mon salaire horaire est passé de 23 à 30 cents. Une journée normale de dix heures me rapportait 3 $, bien mieux que les maigres 5 $ hebdomadaires que je gagnais comme bonne à tout faire!

J'ai ensuite été affectée au Service de la cordite. Cette dernière se présentait sous forme de « spaghettis » de différentes longueurs. Il fallait l'enrouler autour d'une sorte d'enclume, puis l'attacher au moyen d'élastiques et d'une corde d'emballage spéciale, la fixer avec un nœud particulier et la couper. C'était un travail de haute précision qui ne laissait aucune place à l'erreur; les inspecteurs étaient toujours en train de contrôler le travail. Je travaillais pour deux sœurs écossaises nommées Mary et Florence Glenn. Elles étaient de Côte-Saint-Louis, près de Sainte-Thérèse, et elles étaient parfaitement bilingues. Il y avait quelque quarante-cinq ouvriers, plus environ cinq autres employés qui inspectaient notre travail. Ceux-ci vérifiaient si les charges étaient bien cousues, et si l'aiguille de l'allumeur ne franchissait pas le cercle intérieur.

J'ai passé trois ans à travailler dans la cordite et, au bout d'un certain temps, j'ai été nommée contremaîtresse. Je me rappelle particulièrement avoir eu à contrôler les ciseaux Wiser que nous utilisions. Ils étaient d'excellente qualité, et les ouvrières en volaient constamment. Toutes ces femmes cousaient et reprisaient, faisaient des édredons, du tricot ou du crochet, et elles avaient été extrêmement pauvres jusqu'à tout récemment; ces ciseaux leur paraissaient donc très attrayants. J'ai dû expliquer aux filles que ça ne valait pas la peine de perdre un emploi aussi bien rémunéré pour une simple paire de ciseaux!

En 1941, deux fonctionnaires sont venus nous donner une conférence à l'heure du déjeuner. Ils étaient très ennuyés de nous annoncer la nouvelle : dorénavant, on allait nous enlever à tous, sur nos chèques de paye, quelque chose qui s'appelait l'« impôt sur le revenu ». Il y aurait un impôt provincial et un impôt fédéral, en plus de quelques cents destinés à un nouveau programme appelé « assurance chômage ». Auparavant, le salaire que nous gagnions était à nous, net de tout impôt.

Ces deux messieurs, qui ont tout fait pour nous dorer la pilule, affirmaient que les impôts dont ils parlaient étaient temporaires et qu'ils seraient supprimés après la guerre. Je me demande s'ils croyaient vraiment ce qu'ils nous disaient! Mais, de toute manière, ce n'est pas comme si nous avions eu le choix.

En 1942, on m'a envoyée à Montréal pour un cours de deux semaines sur les munitions de 20 millimètres. (Bien des femmes aimaient travailler dans ce service, car il s'y trouvait davantage d'hommes.) On y employait de grandes quantités de diluant à peinture qui était un produit plutôt puissant à manipuler, même en portant des gants. Mon travail consistait à mettre sur pied une exposition sur le travail que nous faisions à la manufacture Bouchard. Nous avons installé une chaîne de fabrication complète au septième étage du magasin Eaton's pour montrer à la population ce que nous faisions. C'était plutôt compliqué d'assurer la rotation des employés de façon à ce que chacun d'entre eux puisse travailler à l'avant de la chaîne, où tous ses parents et amis pourraient l'admirer.

L'usine de Saint-Paul-l'Ermite s'est mise en grève pour obtenir de meilleurs salaires. La nôtre n'a pas suivi le mouvement, mais nous avons bénéficié de cette grève, et mon salaire a été porté à 75 cents de l'heure, le même que celui des hommes. Bien sûr, il ne s'agissait pas d'un même salaire pour un même travail. On ne nous a jamais révélé combien faisaient nos homologues masculins, les contremaîtres, mais c'était plus que ne faisaient les ouvrières ordinaires. Les hommes gagnaient toujours plus que les femmes, même lorsqu'ils faisaient le même travail. C'était une réalité de l'existence qu'on acceptait à l'époque. Nous autres, les femmes, étions si reconnaissantes de pouvoir simplement gagner de l'argent, que personne ne se plaignait.

C'est pendant la guerre que les femmes ont vraiment fait leur entrée sur le marché du travail. Auparavant, seuls des postes « féminins » traditionnels nous étaient offerts : caissière dans une banque, institutrice, infirmière ou secrétaire. Maintenant, non seulement les femmes étaient les bienvenues dans l'armée, mais elle s'étaient aussi créé une niche dans l'industrie, parfois dans des emplois très dangereux. Les fabriques de munitions ne constituaient pas toujours un lieu de travail sûr, et la sécurité au travail n'était pas tellement une priorité à l'époque. Nous savions tous que la poudre à canon était très explosive; mais on ignorait alors à quel point elle était toxique.

C'est un fait reconnu par la science médicale qu'un grand nombre de personnes, surtout des femmes, ont souffert des effets secondaires du maniement de la poudre à canon. Les gens qui en manipulaient au travail avaient toujours le teint jaune; en fait, ils avaient la peau tachée. Après la Première Guerre mondiale, surtout en Angleterre, on a qualifié de Femmes jaunes celles qui présentaient cette caractéristique. Certaines d'entre elles sont devenues stériles. Ces femmes ne sont jamais allées au front, mais, sans qu'elles le sachent, leur vie était constamment menacée, comme l'était leur espoir de fonder une famille.

Certaines usines étaient plus dangereuses que d'autres. Durant le boom, il devait y avoir environ 3 000 personnes qui y travaillaient. Il n'y avait pas d'allocations familiales, à l'époque, alors les femmes étaient très heureuses de travailler, et de pouvoir acheter des vêtements, du tissu, des souliers pour leurs enfants, etc. Celles d'entre nous qui avaient survécu à la crise appréciaient réellement d'avoir de l'argent. On ne pouvait pas dire, alors, que les femmes volaient les emplois des hommes; ceux-ci étaient déjà partis, ils se trouvaient outre-mer. La famille au complet en bénéficiait, et l'économie ne pouvait qu'en profiter.

J'ai travaillé cinq ans à la manufacture Bouchard, et j'ai donné ma démission en avril 1945, juste avant mon mariage, le 3 mai. En fait, j'étais en pleine lune de miel lorsqu'on a signé l'armistice. Après la guerre, bien entendu, la plupart des femmes ont repris leur vie quotidienne au foyer; et les hommes ont trouvé de l'emploi dans les fabriques ou sont retournés à l'agriculture.

J'ai été très chanceuse de trouver du travail à la manufacture Bouchard. J'ai fait ma part à une époque où c'était nécessaire; et j'en ai retiré des avantages financiers pour ma famille et pour moi-même. Les femmes d'alors ont contribué à ouvrir la voie à celles d'aujourd'hui dans l'industrie et dans l'armée. C'était une bonne période de mon existence, je l'ai aimée, et j'en conserve encore d'excellents souvenirs.

Ruth Gray – née Biggs

Je suis née à London en Ontario. Ma famille déménageait souvent à cause du travail de mon père : il était comptable au Service des munitions et des approvisionnements britannique. J'ai toujours eu un emploi depuis l'âge de neuf ans : je livrais les journaux de porte en porte. Pendant les deux premières années de la guerre, avant de m'enrôler, nous sommes allées de Hamilton à Ottawa, puis à Toronto, où j'ai travaillé dans une usine de munitions pendant l'été, à meuler les douilles. Puis nous sommes revenus à St. Catharines où je conduisais pendant l'été un camion de récupération, ramassant tout ce qui pouvait être réutilisé ou recyclé. (On ne parlait pas de recyclage à cette époque-là et la récupération on n'en discutait même pas.) J'essayais de conduire un camion quatre roues motrices; ce fut toute une expérience. Ça faisait un an que je conduisais et je n'ai jamais pu trouver le levier de marche arrière, si bien que je devais aller de l'avant et tourner en rond pour revenir sur mes pas!

J'étais une adolescente rebelle et je ne pouvais pas endurer mon père. Alors j'ai décidé qu'à l'âge de dix-huit ans je m'enrôlerais, pour ne plus avoir à déménager si souvent. Je me suis enrôlée en juin 1942, le jour de mes dix-neuf ans, alors que mon père était au loin. Il n'a pas appris ce que j'avais fait, avant que j'aie signé et persisté. Puis il a essayé d'annuler mon engagement, il pensait qu'il connaissait des gens qui pourraient le faire. Mais il n'a pas réussi et ça l'a bien vexé! Ma mère était bien gentille cependant. Elle a appris ce que j'avais fait une semaine plus tard, parce que mon école l'a appelée pour dire que l'Armée avait besoin de mon bulletin scolaire. On lui a demandé de passer à l'école pour l'y prendre ou si elle voulait tout simplement qu'on le fasse parvenir directement. Elle m'a dit : « Eh bien! si tu t'es enrôlée, c'est fait. »

À la fin d'août, je me suis rendue à Rockcliffe, près d'Ottawa pour mon entraînement de base. On nous a remis nos uniformes, y compris

les sous-vêtements. Nos petites culottes n'avaient pas d'élastique, parce qu'il n'y avait pas de caoutchouc disponible pendant la guerre, si bien qu'elles étaient boutonnées. Un dimanche soir, je marchais en revenant de l'église avec des garçons et des filles et tout à coup mes petites culottes sont tombées sur mes chevilles. Le bouton avait sauté. Alors je les ai sorties de mes pieds et je les ai ramassées.

Je suis devenue très malade après une injection de vaccin antitétanique; ça faisait partie de notre entraînement et je me suis demandée si j'allais survivre. En somme, j'ai bien aimé l'entraînement de base. Ça se faisait à l'extérieur et il y avait bien des choses à faire. Après cela, nous sommes passées à la formation aux métiers qui se donnait également à Rockcliffe. Ils nous ont fait passer des tests d'affectation pour déceler nos talents et je me suis qualifiée pour les opérations de combat. Des officiers britanniques nous ont donné d'autres entraînements, puis nous avons eu une expérience de six mois de formation aux métiers à Rockcliffe, avant d'être postées finalement à Halifax.

Pendant l'été de 1943, j'ai été envoyée à Terre-Neuve. Soixante d'entre nous y sont allées en avion à partir de la Nouvelle-Écosse. Le voyage a pris trois jours à cause du brouillard. Il ne se levait pas et les avions devaient revenir à Sydney. Terre-Neuve était considérée comme une affectation dure à cette époque, parce que l'île faisait encore partie officiellement de la Grande-Bretagne. La province n'a adhéré à la Confédération qu'en 1949, quelques années après la guerre. Quand nous sommes arrivées là, nous devions porter la mention Canada sur nos uniformes au-dessus des ailes. (À ce moment-là, je ne m'étais pas rendu compte que nous quittions le Canada!)

Terre-Neuve a été toute une expérience. Il y avait cinq milles de routes pavées à partir de la base américaine vers l'aéroport. C'était tout ce qu'il y avait de routes pavées à St. John's à cette époque. Nous devions être attachées aux Américains là-bas qui avaient besoin de nous pour les opérations dans leurs salles de combat : la salle était tout organisée, mais il n'y avait pas de personnel formé. Nous étions les seules personnes formées comme commis du filtre et ils savaient que nous étions prêtes à travailler.

Les opérations de combat étaient un métier intéressant et nous n'y étions pas très nombreuses. Nous avions trois ou quatre stations de radar le long de la côte et elles donnaient à nos commis les informations nécessaires pour suivre à la piste les avions. La station obtenait la latitude et la longitude des appareils pour tous les avions volant depuis Halifax ou Dartmouth, afin de s'assurer de leur destination et de leur vitesse de vol. Puis elle nous envoyait les données vocales et nous tracions point par point chacune d'entre elles sur nos diagrammes de suivi. On indiquait ainsi combien il y avait d'avions, à quelle hauteur ils volaient, dans quelle direction ils se dirigeaient et l'on précisait s'il s'agissait d'avions alliés ou ennemis. Ces tableaux de suivi étaient tous faits manuellement avec de longs bâtons qui ressemblaient à des queues de billard – nous les utilisions pour déplacer le petit support indiquant le nombre d'appareils et le courant aérien. Puis nous reportions ces données sur la carte. Les tracés disparaissaient de notre tableau au milieu de l'Atlantique mais il y avait un chevauchement suffisant qui nous permettait de savoir qu'ils étaient captés par les Britanniques.

Si un appareil disparaissait du tableau, le radar nous renseignait immédiatement sur ce qui était arrivé. Le radar repérait tous les avions; alors si quelque chose arrivait à l'un d'entre eux, le chiffre de l'avion disparaissait.

Pour les gens qui vivaient sur le continent, tout ceci n'était pas important. Mais pour ceux qui étaient en Grande-Bretagne et à Terre-Neuve, ça l'était certainement. Il y avait des porte-avions alors, mais la plupart des avions traversaient l'Atlantique sur leurs propres ailes, surtout les bombardiers, parce qu'ils étaient si gros. En plus, en volant, ils arrivaient le plus rapidement là où l'on en avait besoin. Au moment de notre arrivée, les Américains faisaient traverser 300 à 500 bombardiers en Grande-Bretagne toutes les nuits et certains d'entre eux étaient pilotés par des femmes. Les Américains avaient de l'avance sur nous pour ce qui est des femmes pilotes et je regrette vraiment de ne pas avoir pu les rencontrer. C'étaient de véritables pionnières.

D'une certaine façon, se trouver à Terre-Neuve à ce moment-là, c'était comme être en Grande-Bretagne. Nous avions l'impression d'être

sous les feux de l'ennemi. On ne nous tirait pas dessus véritablement, mais nous pouvions entendre les tirs d'artillerie à l'extérieur. Nous étions littéralement sur une île; il y avait des icebergs, et des sous-marins allemands étaient autour de nous. Souvent les convois entraient dans le port de St. John's et ne pouvaient pas en sortir pendant des semaines à cause des sous-marins ennemis qui bloquaient leur passage. (Nous savions que les sous-marins remontaient le Saint-Laurent jusqu'à Montréal, mais nous ne pouvions pas le dire.)

D'autres choses nous rapprochaient de la Grande-Bretagne : les persiennes du black-out obligatoire sur la côte est par exemple, pour empêcher les lumières d'indiquer où se trouvaient les villes. Et nous mangions très mal. Nous nous sommes trouvées très malades à cause du manque de fruits et de légumes frais. Les autorités canadiennes ne se rendaient pas compte que l'on aurait pu nous envoyer ces aliments par avion. On nous a fait prendre des vitamines pour compléter notre régime alimentaire qui était fait surtout de pommes séchées, de fruits séchés, de lait en poudre, de pommes de terre en poudre et d'œufs en poudre. (Plus tard quand j'ai élevé mes enfants, je n'ai pas pu leur donner de lait en poudre – je ne pouvais plus sentir ça. Et je déteste les carottes aussi, c'était le seul légume que nous avions à la station et elles étaient toujours à moitié cuites et horribles.)

Ce qui nous a sauvées, c'est que nous étions avec les Américains : ils avaient tout. Leurs PX (Post Exchange) étaient des magasins qui avaient des vêtements et des aliments comme le lait frais, les tablettes de chocolat et les steaks. Les Canadiens n'avaient rien de ça. Les Américains que j'ai rencontrés étaient vraiment très gentils : nous sommes sorties avec certains d'entre eux (et nous obtenions ainsi des privilèges). L'Armée du Salut nous a beaucoup aidées – peu importe où nous allions, elle nous précédait toujours. À St. John's, elle avait un kiosque de loisirs mis sur pied pour nous quand nous sommes arrivées. C'étaient des gens merveilleux et je les ai toujours soutenus par la suite.

Environ six mois après notre arrivée à St. John's, il y a eu un appel pour aller outre-mer. Nous nous sommes toutes inscrites. Mais l'âge requis était de vingt et un ans et malheureusement ils ont constaté que pour

la plupart nous n'avions même pas vingt ans. L'âge de la conscription à Terre-Neuve était même plus élevé, c'est-à-dire vingt-trois ans, parce que Terre-Neuve était désignée comme un poste dur – et je me suis toujours demandé comment nous nous étions retrouvées là. (Il y a un livre *Props on Our Sleeves* qui raconte cette histoire de la limite d'âge.) Mais les Américains avaient besoin de nous, alors il a fallu nous y laisser.

Un bon nombre de mes amies qui avaient plus de vingt et un ans ont pu se rendre en Angleterre, les autres sont restées à St. John's. J'aimais ça là-bas et les gens étaient merveilleux, le sel de la terre. Ils étaient éparpillés un peu partout, vivant ici et là avec leur musique terre-neuvienne. Certaines familles que nous avons rencontrées nous invitaient chez elles à manger. Peu importe qui vous étiez, elles vous donnaient la moitié de ce qu'elles avaient. Quelles gens magnifiques ces Terre-Neuviens!

Mais j'ai vraiment constaté une distinction entre le Canada et Terre-Neuve à ce moment-là : leur mode de vie était si différent du nôtre. Les conditions étaient primitives; les gens vivaient surtout des produits de la mer. Ils avaient des vignots de bois pour y faire sécher la morue au soleil et l'on transportait le charbon dans des voitures à deux roues tirées par des chevaux.

J'aimerais retourner à Terre-Neuve, parce que nous n'y avons pas fait beaucoup de tourisme à ce moment-là : nous vivions à la base. Nous sommes allées aux régates sur le lac Quidi Vidi en banlieue de St. John's. C'est une fête qui se tient tous les ans et même la Marine y participait. Ces régates étaient comme une foire agricole; c'était une fin de semaine magnifique pour tout le monde.

Un dimanche soir alors que nous finissions notre quart de travail à 8 h du matin, nous avons appris qu'un défilé à l'église avait été ordonné. Cela voulait dire que nous devions rentrer chez nous, déjeuner et s'habiller vite en uniforme complet pour le défilé de 10 h 30. Je me suis dit : « je n'y vais pas. » Alors je n'y suis pas allée. Et pour cette raison on m'a confinée à la caserne pendant une semaine pour refus d'obéir à un ordre. Deux cents autres personnes de la base avaient également

refusé. Mais cinq femmes et cinq hommes ont été choisis pour subir la punition à titre exemplaire. Bien entendu, je devais être l'une d'entre elles. Nous avons survécu tous les dix à notre confinement à la caserne en récurant les planchers et en se rapportant toutes les heures à la Police militaire. La prochaine fois qu'il y a eu des ordres de défilé à l'église, j'y ai obéi.

(J'ai su après que j'aurais pu me rendre à la porte de l'auditorium où se faisait la parade et puis m'en aller. De cette façon je n'aurais pas refusé d'obéir à un ordre.)

Puis au début de 1945 après un an et demi à Terre-Neuve, j'ai été postée à Dartmouth. J'y suis restée quelques semaines avant d'être envoyée à l'île de Vancouver pour y être cantonnée à Pat Bay.

Si bien que le Jour de la victoire en Europe, j'étais à bord d'un train venant d'Halifax et qui traversait le Canada. Nous étions arrêtés à Wawa en Ontario lorsque la nouvelle de la fin de la guerre est arrivée. Je me souviens d'avoir vu un membre de la Police montée fièrement assis sur son cheval et portant l'Union Jack. (C'était le drapeau sous lequel nous servions, ce n'était pas le drapeau canadien actuel.)

Mais la guerre du Japon n'était pas terminée et nous avons donc continué notre route vers Vancouver. Quand nous y sommes arrivés, nous étions tous occupés à entraîner les pilotes de combat à bord des Mosquitoes. C'étaient d'excellents appareils pour vols à basse altitude se trouvant sous les écrans de radar japonais. C'était important parce qu'on pensait à l'époque que les Japonais nous menaceraient sur la côte ouest; ce qui était vrai.

À Pat Bay, nous avons travaillé fort pendant nos plages de travail et en dehors. Dans nos temps libres, nous nous rendions habituellement voir les cultivateurs locaux, parce qu'ils n'avaient personne pour travailler pour eux. On nous a embauchés dans une ferme de pommes de terre à planter et à bêcher les plants de pommes de terre. Le sol était sec et poudreux, parce qu'il n'avait pas plu pendant six mois. Nous travaillions de l'aube jusqu'à 17 h avec des pauses pour le thé et le lunch.

Nous avons aussi aidé les fructiculteurs – j'ai mangé plus de fruits cet été-là que je n'en ai jamais mangé dans ma vie.

Quand la guerre s'est terminée après le Jour de la victoire au Japon, j'ai décidé de retourner à l'université. Même à vingt et un ans, je ne savais pas ce que je voulais faire dans la vie. Je me suis dit que j'allais essayer l'université, puisque je n'avais été à l'école secondaire que pendant trois ans. Mais quand je me suis inscrite à McMaster, j'ai découvert que ce n'était pas pour moi.

Il me restait quatre mois de ma subvention d'anciens combattants, alors j'ai décidé de m'inscrire à un cours de commerce. Je suis allée à une école commerciale à Hamilton où j'ai appris la sténographie, le calcul rapide, la dactylographie et la tenue de livres. C'était un cours accéléré et j'y ai réussi. J'en suis sortie avec le diplôme d'une école de commerce, je me suis trouvée un emploi et plus tard un autre à titre de commis à Revenu Canada. Après cela, j'ai travaillé pour le gouvernement pendant vingt ans et j'ai pris une retraite anticipée de mon poste à la Chambre des communes. J'ai même trouvé le temps de me marier en 1949 et d'élever cinq enfants!

(Un incident mémorable de l'époque où j'ai travaillé à la Chambre des communes : ce fut quand le drapeau canadien a été adopté en 1964. On avait présenté des milliers de dessins pour étude et le drapeau finalement adopté a été le résultat de plusieurs dessins antérieurs. Le nouveau drapeau n'était pas vraiment canadien à mes yeux : j'étais habituée au rouge, au blanc et au bleu de l'Union Jack. Mais on disait que si le drapeau devait flotter sous un ciel bleu, il se détacherait suffisamment : ils ne voulaient que le rouge et le blanc et ils ont effacé le bleu. Pour moi, c'était un accommodement.)

Après la guerre, j'ai demandé mes médailles. J'ai su que j'étais admissible à deux médailles : la Médaille canadienne du volontaire et la Médaille de 1939-1945 pour service militaire pendant la guerre. Mais quand elles m'ont été remises, j'ai constaté que j'en avais trois! Je me suis demandé pourquoi. J'ai lu les descriptions et j'ai constaté que la troisième était la médaille de Défense britannique, parce que

Terre-Neuve était considérée comme faisant partie de la Grande-Bretagne pendant la guerre. J'ai lu que j'avais gagné la médaille pour avoir défendu le territoire britannique!

Pendant la guerre, les femmes en uniforme étaient généralement bien acceptées – même s'il y avait toujours quelques exceptions. Un vendredi soir, j'étais allée danser à McMaster par exemple, et un jeune homme m'a invitée à danser. Il m'a dit : « N'êtes-vous pas un peu plus âgée que les autres étudiantes? » Je lui ai dit que c'était parce que j'avais été dans l'armée de l'air pendant trois ans et il m'a laissée tomber là au milieu de la piste de danse. « L'aviation canadienne, je n'ai rien à voir avec ces femmes-là », m'a-t-il dit. Je pense que ça s'est produit parce que certains hommes avaient des attitudes négatives envers les femmes qui étaient dans l'armée. Ils ne croyaient pas que c'était la place des femmes. (Et aussi certaines des filles qui entraient dans l'armée au début ont dépassé les bornes et ont fait une mauvaise réputation à bien des femmes.)

Ce qui me vient le plus à l'esprit ce sont les liens d'amitié que j'ai pu tisser pendant mes années de guerre. Je me suis rendue à la réunion de Montréal à l'Université McGill en 1995 grâce à une chance rare : une personne que je connais à la Légion m'en avait parlé, elle m'avait persuadée d'y aller. Quand je suis allée à la réunion de bienvenue (c'était un vin et fromage), une femme s'est approchée de moi pour me demander si je n'étais pas Ruth Biggs? « Je suis Marg Norum », me dit-elle.

À l'époque de l'entraînement de base, nous étions quatre grandes amies et nous sommes allées à Terre-Neuve ensemble : Marg Norum de l'Ouest canadien, Isabelle White de Ripley, Ontario, Zella Stade de Chilliwack, Colombie-Britannique et moi-même. Mais les trois autres avaient l'âge requis pour le service outre-mer et je les avais perdues de vue. Je n'avais pas revu Marg depuis 1943 et nous étions en 1995! Elle m'a dit qu'elle m'avait cherchée à chaque réunion et je lui ai répondu que je me suis souvent demandé ce qui était arrivé de vous trois après votre passage outre-mer. J'ai une photo d'Isabelle portant son masque à gaz à Londres. Je me demande où elle est. Alors une femme à la

table voisine s'est tournée vers moi pour me dire : « Eh bien, c'est moi, me voici. »

Puis je me suis informée de Zella – je me suis rendue chez elle à Chilliwack plusieurs fois et je n'ai jamais pu la voir. Et tout à coup une autre voix me dit : « Eh bien, je ne le savais pas. » Si bien que nous nous sommes retrouvées toutes les quatre cinquante-deux ans plus tard. Et maintenant, elles me donnent de leurs nouvelles fréquemment. C'est le genre de choses qui arrive quand vous avez fait du service dans l'aviation.

Il y a bien des choses que les jeunes gens de notre époque devraient savoir. On connaît très mal ce que les femmes ont pu faire pendant les années de guerre. Bien des gens pensent à tort que les femmes ne pouvaient pas conduire d'automobile, par exemple. Quand j'étais adolescente, je n'avais pas l'intention de rester en place. J'ai reconnu que j'avais le droit à ma propre vie et j'ai forcé mes parents à me permettre d'obtenir mon permis de conduire et à apprendre à conduire. Peut-être étais-je un peu en avance sur mon temps. (Aujourd'hui bien des aînés sont handicapés, alors les femmes conduisent les hommes.)

J'ai aussi travaillé dans le cadre du programme d'éducation de la jeunesse de la Légion royale canadienne pour apprendre aux élèves quelle est la place du Canada dans l'histoire. Nombre de jeunes gens ne connaissent pas leur histoire et ne savent pas quelles sont les riches sources d'information que sont les anciens combattants. Quand les anciens combattants sont allés outre-mer pour le 50e anniversaire de la bataille de la Crête de Vimy, par exemple, j'ai aidé des étudiants à réaliser un projet sur la bataille de Vimy et la part que le Canada a joué dans les deux guerres mondiales. Et je viens de finir de travailler avec des élèves de 7e et de 8e années à un projet concernant Billy Bishop et ce qu'il a fait pour le Canada dans le cadre de l'effort de guerre. Je ne glorifie pas la guerre, mais je pense qu'il faut faire la guerre si nous ne voulons pas être dominés par les dictateurs et perdre nos droits.

Je pense que nous pourrions remédier aux problèmes de notre jeunesse actuelle si nous avions le service militaire obligatoire à dix-huit ans.

Quand les élèves sortent du secondaire, savent-ils vraiment s'ils veulent aller à l'université? Ils ont acquis une instruction générale, mais seuls quelques-uns savent ce qu'ils veulent faire vraiment et sont décidés à poursuivre leurs études. Si les jeunes gens passaient un an ou deux loin de la maison, dans un cadre de discipline – ayant à obéir aux ordres et à s'occuper de leurs propres affaires – ils découvriraient peut-être qu'ils pourraient faire autre chose que ce qui leur était venu à l'esprit plutôt. En outre, le service militaire obligatoire pourrait accroître leur patriotisme.

Je ne sais pas combien de jeunes sont au courant des programmes de cadets, qui sont parmi les meilleurs offerts. Je m'occupe des Cadets de l'Air, mais il y a aussi les Cadets de la Marine, ceux de l'Armée et la Milice pour les plus âgés. Ces jeunes gens apprennent la discipline qui manque dans nos écoles. Les gosses pensent tous qu'ils ont des droits. Eh bien! j'ai des droits aussi; et je pense que les leurs devraient inclure le patriotisme, la discipline et une connaissance de base de l'histoire du Canada!

Les choses ont changé si radicalement pour les femmes depuis le temps. Il y a quelques années, j'étais à un congrès de la Légion à Sudbury où l'on avait invité l'astronaute canadienne Roberta Bondar, comme conférencière. Elle a loué nos efforts, en disant que, sans nous, les femmes ne seraient pas acceptées comme astronautes aujourd'hui.

Quant à moi, j'ai certainement mûri rapidement dans l'Armée de l'air. Je n'avais que dix-huit ans quand j'y suis entrée; et, croyez-moi, je ne savais rien! Mais j'ai appris à me protéger, et j'ai aussi appris la discipline. Je le referais – si j'avais cet âge, et cette disposition.

Olive Woollard – née Kirby

Je vivais à Londres, en Angleterre, au début de Deuxième Guerre mondiale, et venais juste de terminer l'école secondaire. J'étais prête pour le marché du travail, mais comme la guerre était imminente, mon père jugea préférable de me faire évacuer avec l'école. J'avais seize ans, mon frère en avait onze, et notre mère venait de décéder d'une maladie cardiaque.

Quelle difficile décision ce fut pour les parents d'éloigner leurs enfants! J'ai été évacuée dans une petite ville appelée St. Alban's, où l'on m'a logée dans une bonne famille. Malheureusement, mon frère n'a pas été aussi chanceux. Dans sa première famille, il a été très maltraité, même battu. Lorsque la chose fut connue, il fut transféré dans une excellente famille. Mais là encore, il était dans le Somerset, moi dans le Hertfordshire, et nous étions séparés par des kilomètres – nous communiquions fort peu.

Près d'un an plus tard, mon père jugea que je pouvais revenir à Londres. Je fus embauchée au service des licences d'exportation du gouvernement, où je restai jusqu'à mon enrôlement. C'est à cette époque que les Allemands commencèrent à bombarder Londres. Après que j'eus quitté mon emploi, l'édifice où je travaillais a été bombardé et plusieurs personnes tuées.

En 1941 je décidai de m'engager dans la *Land Army*, formée au cours de la Première Guerre mondiale pour assurer la relève des hommes appelés sous le drapeau britannique. Il n'était pas nécessaire de prêter serment et, dans la plupart des services, dont le mien, il n'y avait pas de grade. Cependant, nous étions tenues de porter des uniformes. Plus de 10 000 femmes se sont enrôlées dans la *Women's Land Army*.

J'ai été envoyée à Wiltshire avec d'autres femmes pour former un groupe de battage. Ce fut un choc culturel considérable pour une fille de dix-neuf ans qui ne s'était jamais éloignée de la grande ville et ne connaissait presque rien de la vie de campagne! L'opération de battage consiste à extirper le grain de blé des épis récoltés. À mon premier jour au travail, une souris sortie d'une meule de foin courut le long de mon pantalon. J'ai crié et je l'ai récupérée à force de me frapper. Les gens de la place ont trouvé cela bien drôle, car ils ne nous estimaient pas beaucoup.

L'équipe de battage accomplissait trois tâches différentes, en rotation. L'une consistait à se tenir sur la meule et à alimenter la batteuse en épis – en essayant autant que possible de ne pas se faire engloutir par la même occasion! C'était très dangereux. L'autre tâche consistait à se tenir sur la meule et à jeter les épis dans le tambour. La pire tâche consistait à se placer sous la machine et à la débarrasser de la poussière et de la saleté. En dépit des foulards qu'on enroulait autour du visage, on s'en mettait plein les yeux, les oreilles, le nez et la bouche.

Les journées de travail de notre armée agricole pouvaient durer jusqu'à 14 h, mais j'ai été assez chanceuse et n'ai jamais dû en travailler autant. Cela dit, le travail était épuisant. J'avais jusque-là travaillé dans des bureaux et mes mains n'étaient pas habituées à ce dur labeur – et cela paraissait! Elles étaient couvertes de cloques et, un jour que je travaillais au battage, de la poussière s'est infiltrée dans l'une d'elles, ce qui causa un empoisonnement. J'ai dû demeurer à l'hôpital quelque temps pour me rétablir.

Au début, je logeais chez une jeune femme dont le mari était en service au loin et qui avait deux jeunes enfants. Elle me considéra comme une gardienne potentielle, projet qui n'était pas prêt de se concrétiser! Nous nous querellions souvent à ce propos. Je me rappelle m'être fait mal au dos au retour d'une journée de récolte en chutant d'une antique bicyclette déglinguée. J'étais contusionnée et souffrante et l'on m'a fait des points de suture au-dessus d'un œil. Lorsque je suis ensuite retournée chez ma logeuse, la jeune femme s'est mise à m'engueuler et m'a enfermée dans ma chambre pour la soirée tout en me privant de nourriture parce que je refusais de garder ses enfants.

Le jour suivant, je suis allée me plaindre au bureau de la *Land Army*, et on me logea alors chez une famille très gentille jusqu'à la fin de la saison de battage. Je fus ensuite transférée dans un hôtel où on venait nous chercher chaque jour pour nous amener au travail. Nos tâches variaient au fil des saisons : conduire des tracteurs, traire les vaches, planter, récolter, nettoyer les porcheries et les étables, défricher, émonder, sarcler, piéger des rats, mettre le foin en bottes, et ainsi de suite.

Je fus envoyée ensuite dans une station de la *Royal Air Force* pour y faire pousser des légumes destinés au personnel du camp. Je faisais équipe avec trois autres filles de la *Land Army*, deux civils et un sergent de la RAF. C'était la vie rêvée : nous étions bien nourris et avions plein accès aux installations. C'est dans ce camp que j'ai fait la connaissance de Beryl Buck (née Dennett), une amie merveilleuse avec qui j'ai gardé contact. Elle avait quitté son emploi dans une ferme parce que la femme du fermier chez qui elle logeait était trop déplaisante. Je crois que les femmes de la RAF nous enviaient, car nous étions autorisées à nous habiller en civil hors des heures de travail.

Je suis restée à l'emploi de la *Land Army* après la guerre, jusqu'en 1946. On nous a alors accordé six bons de vêtements, mais autrement aucune gratification (aide à la réinstallation) ne fut accordée aux membres de la *Land Army*, tout comme aux membres de la marine marchande. Sur nos certificats de désengagement, nous étions avisées de retourner nos uniformes à nos frais – mais nous avions le droit de conserver nos chaussures et notre longue capote brune à condition de la teindre en marine. J'ai retourné une partie de mon uniforme, ainsi que les pantalons courts et les culottes, qui ressemblaient à des culottes d'équitation.

Pendant fort longtemps, nous, les troupes de la *Land Army* n'avons pas été reconnues ni invitées aux défilés militaires. Je crois que ce n'est qu'en 1995 qu'on nous a autorisées pour la première fois à défiler aux côtés des autres vétérans. J'ignore si cet honneur s'étend au grand défilé de l'Armistice qui se tient au Cénotaphe de Londres.

Je me suis mariée après la guerre et nous nous sommes installés dans la campagne anglaise. En 1967 – en pleine trudeaumanie! – nous avons

immigré avec nos deux filles au Canada. Nous espérions leur offrir une vie meilleure. (L'une d'elles est infirmière et l'autre avocate, alors je crois que nous avons réussi.) Fait intéressant, Beryl, mon amie du camp de la Force aérienne, a également émigré au Canada, et nous vivons maintenant assez proches l'une de l'autre.

En ce qui a trait aux compétences que j'ai développées au cours de mon expérience dans l'armée, elles peuvent se résumer comme suit : « dur travail ». (L'ouvrage de Nicola Tyrer, *They Fought in the Fields*, décrit en détail la *Land Army* et constitue une bonne source de référence à ce chapitre.) Mon expérience me fait conclure que les femmes qui embrassent une carrière militaire doivent pouvoir s'adapter à toutes les situations. Ce qui m'a plu le plus, c'était la vie de groupe avec les autres filles – pour la plupart d'excellentes camarades.

Freda 'Freddie' Little – née Mayers

Quand la guerre a éclaté, en 1939, mon frère et moi habitions chez nos parents, et j'allais à l'école secondaire, à Hamilton. Nous nous y étions installés après avoir émigré d'Angleterre en 1929, tout comme l'avaient fait les quatre frères et la sœur de ma mère au début des années 1920. Mon père, qui avait servi dans l'Armée britannique, écoutait tout le temps les nouvelles à la radio, alors nous étions au courant des troubles qui fomentaient en Europe et nous nous faisions du souci pour notre famille en Angleterre. Lorsque le Canada est entré en guerre, mon frère a cru qu'il était de son devoir de s'enrôler dans l'Armée.

Je travaillais comme téléphoniste de l'interurbain chez Bell Téléphone, et j'avais une copine du nom de Jane Ellis, qui a commencé à y travailler à peu près en même temps que moi. Souvent, j'invitais Jane chez moi pour le dîner. Nous devions passer devant le centre de recrutement de la Force aérienne et, un jour, nous avons décidé d'y faire un saut pour voir si nous pouvions nous enrôler étant donné que nous en avions maintenant l'âge. En fait, l'idée était de Jane, mais mes parents ne m'en ont pas dissuadée.

Nous avons été admises et bientôt, nous étions en route vers Rockcliffe pour notre entraînement élémentaire. Ce fut tout un choc – nous étions avec des jeunes filles de provinces et de pays différents et puis il y avait tous ces règlements à suivre!

À cette époque, les femmes qui s'enrôlaient suscitaient des réactions mitigées. Certaines personnes nous trouvaient très audacieuses, d'autres estimaient que les femmes n'ont pas à faire la guerre puisque c'est l'affaire des hommes. Mais Jane et moi avions la conviction que nous pourrions assumer certaines tâches subalternes, libérant ainsi

les hommes pour le service actif. L'Angleterre était en guerre et elle avait besoin de renforts.

On a procédé à une évaluation de nos capacités, puis on m'a envoyée à Montréal pour que j'y devienne radiotéléphoniste. Là, nous avons appris les subtilités de la communication radio, du code Morse et du sémaphore. J'ai su que les radiotéléphonistes étaient envoyés sur les bases où les pilotes de chasse s'entraînaient sur des Hurricane. Ces aéronefs offraient peu d'espace pour l'équipement radio, mais, en revanche, ils étaient dotés d'un émetteur-récepteur et d'un « embrouilleur » – dispositif qui émet un signal sonore constant. Lorsque la transmission était embrouillée, c'était à nous de contrôler le signal, d'en calibrer le degré et de le transmettre à un centre de repérage. Le pilote pouvait alors appeler par radio et se faire guider jusqu'à la base.

Notre instruction terminée, nous étions impatientes de connaître notre affectation. La mienne était à Gander (Terre-Neuve), qui n'était même pas une province canadienne à l'époque. On nous a informées qu'il s'agissait d'une station isolée comptant plus d'hommes que de femmes. En outre, c'était une ancienne base aérienne des États-Unis, et l'accès à certaines parties nous serait interdit.

À la fin de février, nous sommes montées à bord d'un train en direction de Halifax, puis de là à Yarmouth, où nous devions prendre le bateau pour Terre-Neuve. Comme la plupart d'entre nous n'avaient jamais mis les pieds hors de l'Ontario, c'était donc toute une aventure. Lorsque nous sommes arrivées à Terre-Neuve, nous sommes montées à bord d'un train, le tristement célèbre « Newfie Express ». Il y avait peu de routes en ce temps-là, et nous devions nous arrêter à chaque village pour y livrer du lait ou pour y prendre des biens ou du courrier.

À Gander, on nous a montré notre casernement, avec vue sur la voie ferrée. Nous avons bientôt découvert qu'il était courant de voir un groupe d'hommes de la localité partir le long de la voie pour revenir plus tard dans la journée portant un long bâton duquel pendaient des lapins qu'ils avaient attrapés. À ce qu'on nous a dit, c'était le souper.

Il y avait un village tout près où se trouvait un magasin général, bien que cela n'ait rien à voir avec les supermarchés d'aujourd'hui. (L'un des produits offerts était le lapin en conserve.) Nous avions le droit de nous rendre au village, mais la cantine de la base était bien approvisionnée. Les repas n'étaient pas trop mauvais une fois qu'on s'était habitué aux œufs et au lait en poudre. Les légumes frais se faisaient rares.

Bon nombre d'entre nous envahissions le bureau de poste dans l'espoir d'y recevoir une lettre ou un colis de la maison. Sur la base, il y avait un gymnase, une piscine, de même que des allées de quilles, une boutique de ski, un cinéma et une bibliothèque. Nous avions notre propre station de radio et, chaque semaine, il y avait de la danse au son de l'orchestre de la station. Pour une base isolée, nous n'étions pas trop mal servis.

Je n'ai pas eu l'impression d'être traitée différemment des hommes. Cependant, il m'a semblé que les femmes officiers étaient plus tolérantes à notre égard – probablement parce qu'en raison de leur formation, elles étaient davantage à même de comprendre par où nous passions.

J'ai trouvé que les Terre-neuviens, pour la plupart des bûcherons ou des pêcheurs, étaient des gens simples, travaillants et peu prétentieux. Je n'ai pas constaté de coutume étrange – à part les lapins!

Nous nous sommes vite habituées aux aéronefs qui décollaient toutes les deux minutes, nuit après nuit. C'étaient des bombardiers, quittant le Canada et les États-Unis, après avoir fait le plein de carburant. À plusieurs reprises, on a pu apercevoir des sous-marins allemands au large des côtes.

Certains soirs, nous avions des discussions en groupe. Joey Smallwood, un invité mémorable, allait plus tard devenir le premier homme à occuper le poste de Premier ministre quand la province a rallié la Confédération en 1949. Cet orateur éloquent était convaincu que les Terre-neuviens pourraient améliorer leur sort sous sa tutelle.

La fin de la guerre fut marquée par l'allégresse. Cela signifiait toutefois que notre travail cesserait et que nous devions nous préparer à revenir à la vie civile. La guerre a changé la vie des femmes. Nous avions fait la preuve de nos capacités et nous avions démontré que nous avions d'autres choix de carrière que celles d'infirmière, d'enseignante ou de sténographe. Mais y aurait-il des emplois? Nos compétences récemment acquises nuiraient-elles à notre employabilité?

Après être revenue à Rockcliffe pour y obtenir ma libération, je suis retournée à la vie civile et j'ai pu reprendre mon poste chez Bell Téléphone. De toutes les personnes qu'il m'a été donné de rencontrer durant mon service militaire, la plus marquante a été Barney Little, l'instructeur de l'équipe de basket-ball de la base, que j'ai épousé après la Victoire des alliés. Les subventions de guerre ont permis à mon mari d'aller à l'université – ce dont il ne pouvait que rêver auparavant. J'ai choisi d'être femme au foyer, et j'ai élevé mes huit enfants. (Aucun d'eux ne s'est enrôlé dans les Forces, mais je ne les en aurais pas dissuadés si tel avait été leur choix.)

Je n'ai jamais regretté de m'être enrôlée et de me retrouver aviatrice-chef à la fin de la guerre. En tant qu'option de carrière pour les femmes, la vie militaire donne la chance d'y apprendre la discipline et le respect, d'acquérir de nouvelles compétences et de faire de nouvelles connaissances. On y offre des occasions d'étudier, de voyager et, en plus, les vêtements, le gîte et les soins médicaux sont fournis.

La vie militaire m'a enseigné que les femmes ont bien plus de potentiel que les hommes ne le croient ou du moins qu'ils sont prêts à l'admettre! J'en suis sortie changée, et j'avais davantage confiance en moi. J'ai appris à respecter la foi ainsi que les croyances des autres et à reconnaître que ma façon de faire n'est pas la seule qui soit valable. Je me suis fait de nombreux amis, et bien que je n'aie assisté qu'à deux réunions d'anciens, ces amitiés ont résisté au passage des ans.

Allison MacKenzie – née Sparks, autrefois Tucker

Quand la guerre a éclaté en septembre 1939, j'achevais mes vacances au chalet d'un ami, le long de la rivière Rideau. Je n'avais que seize ans, et il me semblait important de retourner au Glebe Collegiate pour terminer mes études.

Quand j'ai quitté l'école en 1940, les emplois étaient rares. Toutefois, j'ai eu la chance de travailler pour les organisateurs de la première Campagne des emprunts de la Victoire; j'assemblais des brochures publicitaires destinées à être distribuées dans tout le Canada. Après le recensement de 1940, j'ai obtenu un emploi au Bureau fédéral de la statistique à coder les renseignements recueillis dans tout le pays. (Je me rappelle que, quand Winston Churchill est venu à Ottawa, tous les occupants de mon immeuble ont été autorisés à sortir pour l'acclamer le long de l'itinéraire qui le menait à la Résidence du gouverneur général.)

Cependant, mes voisins et mes collègues de l'école entraient de plus en plus nombreux dans les forces armées, et je me suis donc mise à m'imaginer en uniforme et, de préférence, dans celui de l'ARC. Pendant toute mon enfance, j'avais passé du temps avec mon père à

regarder les avions décoller et atterrir à la Base d'Uplands, et cela m'a portée à croire que je pourrais peut-être voler moi aussi un jour. Pendant des générations, ma famille avait servi son pays : mon arrière-grand-père avait servi pendant la Guerre de Crimée, et son brevet avait été signé par la reine Victoria.

En 1941, donc, malgré mon âge insuffisant de dix-huit ans (et mon poids trop bas de 92 livres), j'ai décidé que j'étais celle qui, dans la famille, devait aller à la guerre. J'ai subi les épreuves requises, puis j'ai attendu des nouvelles du centre de recrutement. Peu avant mon 19e anniversaire de naissance, j'ai été appelée et envoyée à Rockcliffe, près d'Ottawa, pour y suivre mon entraînement de base. J'étais quelque peu rebelle, et personne ne fut donc surpris d'apprendre que je m'étais enrôlée, à l'instar d'ailleurs de bon nombre de mes connaissances.

Une fois l'entraînement terminé, certaines filles ont été affectées à divers endroits du pays, et d'autres ont été choisies pour rester à Ottawa et travailler à une conférence sur le Plan d'entraînement aérien du Commonwealth britannique (PEACB). On a construit un immeuble temporaire le long de la promenade Sussex, près du Château-Laurier, pour y loger les nombreux dignitaires de haut rang envoyés par tous les pays alliés. Je me rappelle avoir vu le général Chen, de Chine, Harold Balfour, de Grande-Bretagne, Sir William Glasgow, Haut Commissaire de l'Australie, et de nombreuses autres personnalités. La conférence était des plus secrètes, et la GRC gardait l'immeuble. Mon travail consistait à acheminer personnellement les documents aux diverses ambassades, à Ottawa, et au Premier ministre Mackenzie King. Nous travaillions pendant de longues heures et, une fois, nous avons même fait 24 heures sans dormir.

Une fois la conférence terminée, on nous a toutes interviewées pour nous demander ce que nous voulions faire dans l'aviation. J'ai répondu que j'aimerais être affectée au service du codage et du chiffrage, mais entre-temps, j'ai été envoyée à la 2e École de pilotage militaire à Uplands, à l'extérieur d'Ottawa. J'étais pointeuse et j'enregistrais donc les heures de vol des aspirants-pilotes des sections G et H.

Les aviatrices devaient faire un vol de familiarisation. Par conséquent, l'officier navigant Jack Hopkins, instructeur de vol, m'a fait monter à bord d'un *Harvard*. Il a beaucoup essayé de me rendre malade avec ses tonneaux et ses virages, mais j'ai résisté car j'étais solide. Je me suis sentie un peu somnolente à cause du manque d'oxygène. Après le vol, je suis vite tombée endormie au travail!

Puis, j'ai reçu mon appel. Il n'y avait pas de place au service du codage et du chiffrage, mais j'ai été affectée à la 1re École de radio-navigants, à Montréal, avec la première classe d'aviatrices. C'était ma chance de recevoir l'instruction voulue et de me retrouver un jour outre-mer; tel était mon but ultime, car c'était là que tout se passait.

Le cours de six mois était difficile : certaines des filles n'arrivaient pas à comprendre le système de points et de traits. Nous avons appris à construire une radio superhétérodyne et à utiliser les signaux en sémaphore, les lampes Aldis et un poste émetteur. Nous avons aussi constitué des escouades de précision et fait des marches militaires. J'ai obtenu mon diplôme et réussi à atteindre une vitesse de 25 mots à la minute. Le maréchal de l'air Lloyd Breadner en personne a assisté à notre défilé final.

Je suis ensuite partie pour la côte Est. Au Commandement aérien de l'Est, à Halifax, j'ai pu améliorer mes compétences en morse en prenant des messages en dactylographiant et en apprenant à utiliser un « bug ». À cette époque, c'était ce que l'on appellerait aujourd'hui la technologie de pointe. Cet appareil de codage professionnel permettait d'envoyer des messages en morse beaucoup plus vite. (On exerçait une pression latérale, au lieu de haut en bas, ce qui accélérait grandement les choses.)

Cependant, j'ai eu vite fait de perdre ces compétences : quand je suis effectivement allée outre-mer, j'ai constaté que j'envoyais des messages à raison de 12 mots à la minute ou moins, à des mitrailleurs-radio qui pouvaient à peine entendre le code par-dessus le bruit de leur bombardier quadrimoteur et qui me répondaient en composant des messages

avec leurs doigts gantés et gelés, depuis des centaines de pieds d'altitude dans un ciel glacial.

Le passage vers l'Angleterre à bord du navire français *Louis-Pasteur*, en compagnie de 10 000 soldats fut pénible. Presque tout le monde a attrapé le mal de mer, tandis que le navire zigzaguait sur l'océan. Le temps nous a paru glacial à notre arrivée à Liverpool le 1er juillet 1943. Ensuite, on nous a transportés en train vers le Sud, jusqu'à Bournemouth. Le lendemain matin, 5 000 personnes ont pris un petit déjeuner composé de fèves, pommes de terre frites et saucissons au Bowling Green Mess Hall.

Nous devions être logés à l'hôtel Metropol, mais il avait été bombardé peu avant notre arrivée, et plusieurs Canadiens avaient alors été tués. On nous a donc éparpillés dans plusieurs autres hôtels et dans des maisons privées. Nous avons appris qu'il était dangereux d'aller en bordure de la mer, car les Allemands s'en prenaient à nos ports pour détruire la chaîne d'approvisionnement. Il nous était interdit d'aller à la plage à Bournemouth, car les Allemands les mitraillaient souvent. Nous n'avions pas le droit de nous rendre en Irlande; il fallait pour cela demander une permission, car l'accès au pays nous était défendu.

Ma destination finale a été le Quartier général du 6e Groupe du Commandement canadien de bombardement, à Allerton Park, dans le Yorshire. La section des sans-filistes était installée au sous-sol du château de Lord Mowbry – les militaires avaient réquisitionné sa propriété et il a passé la guerre dans une petite maison non loin de là. Nous vivions tous dans des baraques du type Nissen dans les bois environnants, les femmes d'un côté du château, et les aviateurs de l'autre.

Au QG du 6e Groupe, mon travail consistait à envoyer le signal horaire toutes les demi-heures. J'envoyais le signal « BV9 BV9 PTF 1320 AR » que je répétais une fois, puis je me tenais à l'écoute de quiconque tentait de joindre BV9, notre signal d'appel. (Seuls les aviateurs en détresse étaient autorisés à communiquer avec le QG; autrement, ils devaient appeler leur propre station.)

À mon arrivée, on m'a avertie au sujet de la pression qui allait de pair avec mon poste – on m'a dit que j'occupais le poste le plus important de la pièce, car les cas qui s'y présentaient étaient d'habitude des situations de vie ou de mort. La pression était forte, de sorte qu'à l'arrivée du premier message, tous les avertissements antérieurs ont fait que j'ai été prise de panique. Tout à coup, je me suis rendu compte que la situation était réelle et que quelqu'un était vraiment en difficulté quelque part dans le ciel! Je tremblais tellement qu'un des autres radio-télégraphiste, Fred Tucker, constatant que quelque chose n'allait pas, s'est approché, m'a doucement poussée à l'écart et a lui-même pris le message. Je lui en ai été reconnaissante, car tout a bien marché par la suite. Ce fut le début d'une amitié permanente!

Les messages que nous recevions étaient envoyés à l'étage, à la salle des opérations où on les décodait et y donnait suite. On pouvait ainsi sauver des vies : par exemple, un bombardier qui avait aperçu des personnes en détresse sur l'océan pouvait envoyer un message. En connaissant la position de ces personnes, les Opérations pouvaient ensuite dépêcher une équipe de sauvetage. Tous les messages d'urgence (sauvetage, déroutement, etc.) étaient transmis à nos bombardiers sur notre fréquence avec un code qui changeait tous les jours. (Malheureusement, toutefois, l'ennemi n'a pas tardé à découvrir notre fréquence et a passé le reste de la guerre à brouiller nos messages, qu'il devint dès lors difficile de recevoir et d'envoyer.)

Toutes les sections – radio-télégraphie, opérations et téléimprimeurs – travaillaient 24 heures sur 24. Ensemble, nous formions le quartier général des stations satellites qui avaient toutes leurs propres radio-télégraphistes. (Notre section surveillait les transmissions envoyées entre les autres stations, pour s'assurer que tous les messages étaient de calibre professionnel. La sécurité était maximale à Allerton Park : d'épais rideaux voilaient toutes les fenêtres, et des gardiens étaient postés à chaque porte.

Même la vie quotidienne n'était pas facile. Le Yorkshire peut être très froid en hiver, et il y neigeait parfois. Ma baraque de type Nissen

(appelée *The Canned Crabs*) abritait une vingtaine de filles, de nombreuses souris et, parfois, un chat. Elle était munie d'un petit poêle Québec placé au milieu de la place. Nous y faisions souvent du thé et, parfois, des rôties avec du pain fixé à un ceintre de métal. Chaque lit avait un cadre de fer; le matelas se composait de trois gerbes de paille, et un sac de brindilles servait d'oreiller. (La Croix-Rouge canadienne entendit parler de ces sacs de brindilles et envoya de petits oreillers aux aviatrices. Quand nous les avons reçus, nous avons brûlé les sacs de brindilles dans le poêle!)

Le baraquement des bains était situé à une certaine distance et n'était pas chauffé. Prendre un bain dans une baraque de type Nissen était quelque chose : quand la vapeur montait jusqu'au toit de métal ondulé, des gouttes d'eau froide se formaient et retombaient sur l'infortunée baigneuse!

Les châteaux sont des endroits qui donnent la chaire de poule : parfois, nous pensions entendre des pas aux étages supérieurs, ou quelqu'un descendre le grand escalier. Allerton Park était un endroit ancien, avec des planchers de pierre et des motifs compliqués merveilleusement sculptés dans le bois (que l'on avait couvert de planches pour empêcher qui que ce soit d'y inscrire ses initiales). Au sous-sol, où la section des radio-télégraphistes était installée, un terrain de badminton avait été aménagé là où se trouvait autrefois le dongeon. Il y avait aussi un tunnel qui, m'avait-on dit, menait à une tour de veille, à environ un mille plus loin. La tour permettait aux habitants de repérer tout ennemi avant qu'il parvînt au château. Quelques-unes d'entre nous ont décidé d'explorer le tunnel, qui était noir, rempli de toiles d'araignée et humide. Or, un courant d'air a éteint nos chandelles, et nous avons donc rebroussé chemin.

Ce n'était pas seulement l'intérieur d'Allerton Park qui donnait le frisson. Le château se dressait près des landes du Yorshire et disparaissait souvent dans la brume, surtout la nuit. En raison de l'extinction totale des feux, il n'y avait aucune lumière à l'extérieur dans le pays, surtout pas dans les stations aériennes et dans les bases de l'armée.

Parfois, se rendre à minuit de la baraque Nissen jusqu'au château, sans y voir quoi que ce soit, avait de quoi intimider. Par une nuit d'encre, j'ai cru une fois entendre un bruit tout près de moi : une sorte de martèlement, puis le silence! J'étais craintive, mais j'ai continué à marcher en essayant de repérer la silhouette du château dans l'obscurité. Quand je suis finalement parvenue à destination, j'ai parlé du bruit bizarre au gardien de service. Il s'est avéré que je m'étais trop éloignée du sentier principal et que j'avais été effrayée par le bétail Highland de Lord Mowbry, qui paissait dans son enclos!

Quand nous, les Canadiens, sommes arrivés à Allerton Park, cependant, les raids aériens étaient déjà moins fréquents dans le Nord de l'Angleterre – bien que Hull, ville portuaire la plus proche, fût attaquée à quelques reprises. Il y avait des abris contre les bombardements et des obstacles anti-chars en ciment dans les bois, éparpillés entre nos baraques Nissen. Dieu merci, ils ne servirent jamais à rien.

Le QG du VI[e] Groupe était le pivot de nombreuses stations satellites de bombardiers Lancaster et Halifax dont les équipages étaient surtout composés de Canadiens. Notre commandant en chef était le vice-maréchal de l'air « Black Mike » Clifford MacKay McEwen, un ancien du *Royal Flying Corps*. Au départ, cependant, le Groupe avait été organisé par le colonel d'aviation Roy Slemon.

Les aviatrices que nous étions avaient pour rôle de remplacer les hommes au service des transmissions, pour qu'ils soient affectés à des unités plus actives. La plupart d'entre eux ont été envoyés à la 2[e] Force aérienne tactique (TAT) – et, en particulier, à l'Unité mobile n[o] 5252 « C » des transmissions. Ils ont reçu un entraînement de commandos et d'opérateurs d'appareils émetteurs-récepteurs dans des conditions affreuses, car on visait par là à les endurcir en vue de l'invasion de la Normandie, le Jour J.

Un de ces hommes – celui qui était venu à mon secours lors de mon premier quart de travail aux transmissions! – est devenu mon mari. C'était « Tommy » Fred Tucker, de Waterloo (Ontario). Nous nous

sommes mariés le 28 mars 1944, dans une église normande du XI[e] siècle, à Allerton Park. La réception de noces a eu lieu dans la salle des loisirs de la station, et tous ceux et celles qui pouvaient y venir étaient invités. Le commandant d'aviation chargé de la section des transmissions, Noel Eaton (de Waterdown, en Ontario), nous a remis un chèque d'environ 100 $ en livres britanniques. Nous avons passé une courte lune de miel à Devon, et notre mariage a duré cinquante et un ans.

J'ai connu bien des moments heureux, et d'autres tristes, dans les forces armées. J'ai constaté que certains hommes avaient une attitude chauviniste à l'égard des membres féminins de l'aviation; en outre, nous étions moins payées que les hommes pour faire le même travail. Cependant, les Britanniques étaient très gentils envers nous. J'ai fait la connaissance de deux dames que j'ai appelées Tante Dot et Tante Marjorie. Elles avaient affiché une note au babillard du château pour nous inviter à prendre agréablement le thé en après-midi à leur résidence de Stonegate (York), où elles possédaient une charmante boutique de robes. Cet endroit est devenu mon refuge loin du Canada, pendant le reste du temps que j'ai passé en Angleterre; pendant cinquante ans, j'ai entretenu une correspondance avec ces dames ou avec leurs neveux et nièces.

Deux des plus tristes souvenirs que j'ai concernent des femmes de l'aviation. En 1943, certaines d'entre nous avaient quitté Bournemouth à destination de York à bord d'un train transportant des troupes. Nous étions arrêtées dans une gare de Londres quand une des filles a repéré son frère, un officier de l'armée, qui montait dans un autre train. Ils n'ont pu que s'envoyer la main de loin; ils ne se sont jamais revus, car il fut tué en France.

L'autre situation s'est passée la veille de Noël 1944, quand notre section de radio-télégraphie était de service et que j'en étais la caporale par intérim. Nos bombardiers faisaient un raid au-dessus de l'Allemagne ce jour-là. Le téléphone a sonné, et un opérateur-téléimprimeur m'a informée que le mari d'une des membres du Service féminin, qui était de service, manquait à l'appel. Il y eut un retard quelconque, et personne n'a su au juste pourquoi; ce ne fut donc le lendemain seulement,

pendant le dîner de Noël, que l'on informa Diana que Wally n'était pas rentré à la base. Il se trouvait qu'elle était enceinte de leur bébé, un fils qu'elle appela Linton, du nom de la station aérienne d'où son regretté mari était parti pour accomplir sa dernière mission.

Tous les décès étaient tristes, mais il fallait se faire une raison. Nous devions accepter que la mort pouvait venir soudainement et adopter une attitude fataliste en profitant du moment présent, tout en sachant que la semaine suivante pourrait être notre dernière. J'ai décidé de ne pas m'en faire et j'ai essayé de ne pas penser du tout à l'avenir. Nous étions tellement occupées que nous vivions une minute à la fois. Côté planification, le mieux que j'aie fait a consisté à acheter une obligation d'épargne du Canada dont le montant était déduit de ma solde à la source.

Une fois la guerre terminée, nous sommes revenues au Canada. Je faisais alors preuve d'impatience face aux gens qui se plaignaient des pénuries – en fait, ils avaient tout le nécessaire, comparativement aux Anglais, dont beaucoup avaient perdu leur maison sous les bombes. Les Britanniques acceptaient tout simplement la situation et poursuivaient leurs occupations. Lors d'une permission, nous avons habité chez une femme de Sawbridgeworth dont les trois maisons familiales avaient été bombardées. Il n'y avait personne pour les réparer, car les hommes étaient partis et, de toute manière, il n'y avait pas d'argent. Alors, aussi bien accepter de vivre dans une demi-maison! Voilà l'attitude que les Britanniques adoptaient.

Les Canadiens se plaignaient de tout et de rien, par exemple d'avoir un matelas inconfortable, mais à Londres, des gens couchaient dans le métro tous les soirs! Mon poste de travail étaient dans les bois, de sorte que je ne voyais pas de près tout ce que les gens enduraient. Cependant, je me rappelle clairement une certaine nuit, à Londres, où tout un immeuble à appartements avait été anéanti; les sauveteurs creusaient désespérément pour dégager des personnes. (Si vous n'étiez pas là pour aider à quelque chose, vous étiez censé vous enlever du chemin, et c'est ce que j'ai fait.)

Tout ce vécu m'a appris à mieux apprécier les choses de retour au Canada. Même quand la vie n'était pas facile, c'était encore mieux que de devoir repartir à zéro.

Après la guerre, ma ville natale d'Ottawa m'a décerné un certificat de remerciement avec sceau d'or pour mon service de guerre. J'ai travaillé au ministère de la Reconstruction et de l'Approvisionnement pendant quelque temps, puis j'ai démissionné pour élever mes trois enfants et aider mon mari. Au début des années 1980, j'ai entrepris des études à temps partiel à la Western University, à London, et, en 1984, j'ai obtenu mon baccalauréat ès arts avec concentration en histoire des arts visuels. J'ai mérité la médaille d'or décernée à l'étudiant à temps partiel ayant obtenu la moyenne générale la plus élevée.

Pendant de nombreuses années, j'ai été active dans l'Association des membres du Bomber Command, créée dans la foulée de l'association britannique correspondante. La Reine Mère en était la présidente d'honneur. Pour les services que j'ai rendus à l'organisme, j'ai reçu la Médaille commémorative du gouverneur général en 1992.

Sans doute parce que j'étais habituée à la discipline à la maison et que j'avais une nature rebelle, j'ai aimé les années que j'ai passées dans l'ARC. J'y étais vraiment à ma place. Je suis contente d'en avoir fait partie et j'y ai été vraiment heureuse. La guerre m'a fait mûrir. La vie dans l'aviation est merveilleuse; il n'y en a vraiment pas deux comme elle! Les forces armées offrent un milieu intéressant, la camaraderie, la possibilité d'en apprendre sur d'autres populations et la chance de servir son pays avec fierté. Quiconque est prêt à déménager souvent et peut s'adapter à cette obligation peut faire une excellente carrière dans les forces armées. (D'autant plus qu'aujourd'hui, la solde est bonne. Pendant la guerre, je touchais 90 cents par jour!) Ma petite-fille compte entrer au Collège militaire royal de Kingston pour devenir officier.

Tard au cours de ma vie, vers le milieu des années 1990, mes souvenirs des années de guerre me sont revenus d'une façon inattendue. En 1943,

j'avais une amie en la personne de Joyce Skene, avec qui j'avais travaillé et partagé une chambre à la 2e École de pilotage militaire à Ottawa. Elle a été affectée outre-mer à peu près en même temps que moi, plus précisément au QG de l'ARC à Londres. Elle a travaillé dans le bureau du maréchal de l'air Breadner et là, elle a fait la connaissance d'Andy MacKenzie, de Montréal, qu'elle a ensuite épousé. C'était un pilote de chasse qui a mérité plus tard la Distinguished Flying Cross. Il est resté dans l'aviation militaire et il a vécu avec Joyce dans les stations de l'ARC pendant de nombreuses années. Ils ont finalement pris leur retraite à Oxford Station, près d'Ottawa. Après cinquante ans de mariage, Joyce est décédée du cancer en 1994, un an avant que cette maladie emporte aussi mon mari Fred.

Au fil des années, j'ai toujours espéré revoir Joyce aux réunions du Service féminin auxquelles j'assistais, mais cela ne s'est jamais produit. À la dernière réunion, j'ai lu avec tristesse dans la revue de l'aviation qu'elle était décédée. Cependant, deux mois plus tard, j'ai rencontré son mari Andy pour la première fois, et lui et moi sommes maintenant mariés. Nous vivons à Oxford Station et nous sommes entourés d'une famille chaleureuse composée de six enfants et de onze petits-enfants. Jusqu'ici, j'ai eu une vie merveilleuse!

Doris Catherine Harper – née Cale

Je suis née au Pays de Galles et je suis venue au Canada avec ma famille quand j'étais encore enfant. À ma sortie de l'école de Weyburn, en Saskatchewan, j'ai travaillé un temps au Centre de recrutement du South Saskatchewan Regiment. Après avoir été commis de banque pendant une courte période, j'ai posé ma candidature pour rentrer dans le Service féminin de la Marine royale du Canada. Le service dans la marine m'attirait parce que j'avais gardé un bon souvenir de mes trois traversées de l'Atlantique; sur des paquebots, avec ma famille. De plus, mon frère cadet était aussi rentré dans la marine.

Je me suis donc engagée dans le WRCNS en novembre 1942. En 1943, alors que j'avais vingt et un ans, je fus envoyée à Galt, en Ontario, pour y suivre l'entraînement de base. Comme la marine cherchait des commis de banque pour ses services de la paie, on m'attribua ce poste.

Pendant le mois que dura notre entraînement, nous avons passé des examens médicaux, des examens dentaires et on nous a enseigné le règlement et l'histoire de la marine, la terminologie nautique et la façon de marcher au pas. Nous avons également reçu nos tenues militaires; cependant, étant donné qu'au début le système n'était pas encore bien

organisé les uniformes réglementaires n'étaient pas encore prêts. Nous reçûmes donc des jupes bleues et de lourds manteaux, que nous devions porter avec des écharpes blanches nouées autour du cou lorsque nous sortions de la base, afin qu'on ne s'aperçoive pas que nous n'avions pas le chemisier et la cravate réglementaires.

L'entraînement des commis payeurs avait lieu dans un magnifique manoir appelé Holwood House, situé au 78 Queen's Park Crescent à Toronto. (Le capitaine chargé des commis payeurs suivait son entraînement au même endroit que nous et, ensemble nous défilions fièrement dans les rues du quartier.) À la fin du cours, on nous informa que certaines d'entre nous seraient affectées à la base navale de Stadacona, sur la côte est du Canada. On nous demanda de ne pas dire à nos familles le lieu exact de notre affectation, et notre courrier était censuré.

Nous sommes arrivées par train à Halifax tard dans la nuit et nous sommes montées à bord d'un gros autocar qui nous a emmenées à la base. Nous venions à peine de démarrer quand le conducteur dut arrêter son véhicule sur le côté de la chaussée – toutes les lumières de la ville s'étaient soudainement éteintes. Ce fut notre première expérience avec le black-out. (Plus tard, nous nous aperçûmes que le magnifique bâtiment de pierre devant lequel nous nous étions arrêtées sur la rue Barrington était Government House, où résidait alors le lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Écosse à cette époque.)

Nous étions le premier groupe important de personnel féminin affecté à la base de Stadacona et nos logements étaient confortables. Nous étions logées dans un grand bâtiment conçu à l'origine pour servir d'école à des apprentis électriciens. Le premier matin, lorsque j'ai regardé par la fenêtre, j'ai eu la surprise de découvrir qu'un vieux cimetière jouxtait notre bâtiment. Plus tard, en lisant les inscriptions portées sur les pierres tombales nous nous sommes aperçues qu'il s'agissait de marins morts à la suite d'incidents ou de maladies ou, comme l'indiquait laconiquement une inscription « mort brusquement ».

Je fus affectée à la IV[e] trésorerie, dans le bâtiment administratif voisin. De mon lieu de travail j'avais une vue magnifique sur le port d'Halifax;

je pouvais voir les convois quitter le bassin de Bedford à destination de l'Angleterre, leur pont chargé de matériel et de véhicules. Notre tâche était de payer les équipages des navires et de résoudre tout problème que les hommes pouvaient avoir avec leur solde ou leurs indemnités. Notre bureau était également responsable de la paie du personnel non-officier de la marine de guerre qui servait les canons des navires de commerce équipés pour leur défense. Plusieurs de ces navires furent torpillés et coulés, entraînant leur équipage avec eux; le commis payeur devait alors fermer les dossiers de paie des victimes. C'était une tâche douloureuse.

La sécurité était un facteur toujours présent dans notre esprit – nous ne voulions absolument pas compromettre la vie de nos marins qui escortaient les convois et étaient constamment sous la menace des U-boot. On ne parlait à personne de notre travail et l'on ne mentionnait même pas le lieu de notre affectation. Au début de mon affectation au bureau de paie d'Halifax, j'étais tellement obsédée par la sécurité que j'avais même peur de chercher des papiers au cas où je serais tombée sur des documents que je n'aurais pas dû voir. On insistait tellement sur la sécurité! Avec le temps je devenais un peu plus détendue mais je pense que la sécurité est demeurée pour moi une préoccupation constante pendant toute mes années de travail.

L'anecdote suivante donnera une idée de l'importance accordée à la sécurité à cette époque-là : une nuit, juste un peu avant minuit, on nous réveilla et on nous demanda de nous rassembler devant le commandant de la base. Apparemment, un espion s'était introduit dans les lieux. Une femme en uniforme était passée en toute hâte par le poste de garde, avait refusé de montrer ses papiers d'identification à la sentinelle, et s'était précipitée en direction de notre bâtiment. Notre commandant nous annonça qu'il était possible qu'un espion portant notre uniforme se soit infiltré dans le camp. Si ce n'était pas le cas et qu'il s'agissait de l'une d'entre nous, le commandant demandait qu'elle s'identifie immédiatement. Mais aucune d'entre nous ne reconnut être cette personne, et cela même après que nous ayons rompu les rangs pour retourner dans nos chambres.

Cependant, le lendemain matin l'énigme fut résolue. Une de nos filles qui était en service de nuit au chantier naval, apprit la nouvelle du rassemblement à son retour à la base le lendemain matin. Elle reconnut ne pas s'être arrêtée en passant le poste de garde car, comme elle l'expliqua, étant en retard pour prendre son poste elle avait couru jusqu'à sa chambre, puis était sortie du camp par la sortie nord. Elle n'était donc pas au courant de l'émoi qu'elle avait causé dans la base.

Graduellement notre groupe devint plus uni. Les week-ends nous avions toutes sortes d'activités. Un dimanche, avec une de mes amies nous fûmes autorisées à embarquer sur le petit caboteur qui ravitaillait les différentes stations échelonnées le long du port d'Halifax. On nous donna des manteaux de pluie et des suroîts pour se protéger de la pluie battante. Le bâtiment visita les stations de Dartmouth Cove, Shearwater, Eastern Passage, McNabb's Island, George's Island et Point Pleasant Park avant de revenir au chantier naval.

Le soir ou pendant les week-ends avant de sortir du camp, nous devions passer devant un second maître régulateur qui inspectait notre tenue. Elle vérifiait le lustre de nos souliers, la position de notre cravate, l'inclinaison de notre chapeau et la longueur de nos cheveux qui ne devaient pas descendre au-dessous de l'encolure. Après avoir satisfait ces exigences nous prenions « l'embarcation des permissionnaires » (comme on le disait familièrement dans la marine) pour se rendre à la Gottingen gate. Certaines d'entre nous prenaient le tramway pour descendre en ville, d'autres préféraient marcher. Il fallait toujours faire la queue pour rentrer dans un des rares restaurants ou pour aller au cinéma. Comme il n'y avait pas de pont à cette époque nous traversions le port avec le Dartmouth Ferry. Nous allions souvent au Wanderer's Club (près de la mairie d'Halifax), un des lieux favoris du personnel de la marine. Devant une tasse de thé et un sandwich on se sentait un peu chez soi dans l'atmosphère douillette de ce lieu.

Un jour, alors que nous rentrions à la base trempées par une pluie battante, une d'entre nous fut interpellée par un officier du WRCNS parce que cette dernière trouvait que notre compagne avait les cheveux trop longs. Elle prit des ciseaux et sur-le-champ coupa les cheveux de la

pauvre fille qui fondit en larmes. Le lendemain, quand elle arriva à son bureau, ses compagnes surprises par sa nouvelle coupe de cheveux lui demandèrent ce qui lui était arrivé. En entendant son histoire, tout le monde trouva que l'officier avait dépassé les limites. L'incident fut porté à la connaissance du commandant, qui n'apprécia guère le comportement de l'officier et la muta immédiatement dans une autre base.

Juste avant Noël 1943, un petit groupe d'entre nous fut invité à se rendre à une danse qui avait lieu à un poste de transmission isolé le long de la côte. Nous sommes montées à bord d'une petite embarcation et après être sorties du port nous avons contourné Chebucto Head pour nous rendre à St. Margaret's Bay. Arrivées à destination, nous fument chaleureusement accueillies par les marins qui nous attendaient sur le quai de ce poste isolé. Nous avons dansé et apprécié l'hospitalité des marins qui, en cette veille de Noël oublièrent un instant leur isolement. Cette sortie fut tout un événement pour nous car, normalement, il était hors de question de sortir du port et d'aller au-delà du barrage anti-sous-marin qui en protégeait l'entrée.

En juin 1944, plusieurs d'entre nous furent mutées à St. John's, sur l'île de Terre-Neuve. Nous avons embarqué sur le *Port Townsend*, un ancien ferry de forte taille et notre groupe s'installa confortablement pour la traversée. Le premier soir, l'officier de service demanda si l'une d'entre nous avait déjà traversé l'océan. Comme je levais la main en signe d'affirmation, elle me demanda si j'avais eu le mal de mer. Je la rassurai, lui disant que je n'avais pas souffert de cet inconvénient. Elle m'annonça alors que je serais de quart cette nuit et que mon rôle consisterait à patrouiller les coursives du navire pour m'assurer que mes compagnes resteraient bien dans leurs cabines (et qu'elles ne seraient pas sur le pont pour bavarder avec les marins).

Parcourant les coursives tout en pensant aux sous-marins qui attendaient les navires quittant le port d'Halifax, j'avais hâte que cette longue nuit finisse. Pour la première partie du voyage notre navire s'était joint à un convoi en route pour l'Angleterre; mais après quelques jours, nous nous sommes séparées du convoi pour prendre la direction nord et rallier un autre convoi qui, venant d'Angleterre faisait route

sur St. John's. En dépit de la protection offerte par le convoi, nous pouvions nous imaginer la menace qui pesait sur nos marins au cours de ces traversées de l'Atlantique. Malgré notre confort, la peur d'être attaquée par un U-boot ne nous quittait pas.

Finalement, nous sommes arrivées saines et sauves et le premier groupe important de personnel féminin affecté à St. John's s'est mis au travail. Je fut postée au service de la solde dont les bureaux se trouvaient dans les bâtiments du port. Je m'occupais des équipages des différents bâtiments de guerre, corvettes et frégates, qui escortaient les convois du « *Newfy-Derry* » pendant la traversée de l'Atlantique. J'étais également responsable des bâtiments qui assuraient le parcours triangulaire entre St. John's, New York et Halifax. Quand l'arrivée d'un navire était prévue je devais calculer la solde des officiers et du personnel non-officier et l'inscrire dans le grand livre général où étaient consignées la paie et les indemnités de tous les membres de l'équipage. Quand le bâtiment accostait, le trésorier et moi-même montions à bord et tous les membres de l'équipage se rassemblaient sur le pont, pour percevoir leur solde à tour de rôle. Personne n'était autorisé à descendre à terre avant d'avoir perçu sa solde. J'aimais beaucoup ce travail – heureux d'être arrivés sains et saufs à bon port et d'avoir les poches pleines d'argent, les marins laissaient toujours exploser leur joie.

Généralement, les navires se rangeaient le long de la jetée, trois ou quatre côte à côte, et nous pouvions passer de l'un à l'autre pour nous rendre au dernier arrivé. Néanmoins, il arriva une fois qu'un bâtiment fut obligé de jeter l'ancre au milieu du port car il n'y avait plus de place le long de la jetée. Nous fument obligés, le trésorier et moi, de prendre une petite embarcation pour nous rendre jusqu'au navire et nous sommes montées à bord en escaladant « l'échelle de Jacob ». Avec le gros livre entre mes bras et gênée par ma jupe je trouvais l'ascension pour le moins difficile. Heureusement qu'avant de prendre pied sur le pont un matelot m'a soulagée de mon fardeau.

Nos moniteurs d'éducation physique savaient nous organiser des promenades et des jeux intéressants. Nous avons joué de nombreuses parties de softball avec l'équipe féminine de l'Armée de l'air et avec

les City Starettes, une équipe composée de civils. En fait, notre équipe reçut le titre de champion de Terre-Neuve en 1944! Une fois nos moniteurs organisèrent une sortie dans un centre de loisirs de la MRC. C'était un endroit où les marins en permission pouvaient venir se détendre avant de retourner à leur navire. Ils pouvaient nager, pêcher ou organiser des jeux entre eux. Vingt-six filles accompagnées d'un officier allèrent à ce centre et purent pratiquer la nage, le canoë, faire des randonnées à pied ou à bicyclette. Elles purent aussi apprécier le bon repas qu'on leur servit sur des tables à l'extérieur. Comme nous travaillions dur, les moments de détente étaient toujours fort appréciés.

Lors d'une chaude journée de l'été 1944 on organisa pour nous un voyage de pêche. Nous nous sommes entassées dans le gros camion découvert qui était notre mode de transport habituel et on étaient joyeuses à la pensée de lancer nos lignes dans l'eau froide d'une rivière. Cependant, nous ne connaissions pas l'endroit où l'on devait se rendre; seul le conducteur du camion, un civil qui ne manquait pas d'humour, était dans le secret. Il nous laissa sur le côté de la route et nous indiqua en pointant du doigt le sentier que nous devions descendre pour arriver à notre lieu de pêche. Quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous découvrîmes que l'endroit était une écloserie, pleine de poissons de toutes tailles destinés à repeupler les lacs! Nous sommes remontées sur la route pour attendre avec impatience le retour de notre camion. Vous pouvez imaginer ce que notre chauffeur entendit lorsqu'il arriva! Mais pour se faire pardonner il nous amena au bord d'un grand lac non loin de là et nous eûmes une fort agréable journée de pêche.

Le personnel féminin de la marine pouvait monter en grade en passant des examens. Au mois de mars 1945 j'obtenais la qualification d'officier marinier et avec cette distinction on m'accordait une chambre pour moi toute seule! Cependant, après avoir partagé pendant si longtemps un dortoir avec mes condisciples, je trouvais que la camaraderie de mes compagnes, qu'au fil du temps j'avais appris à connaître, me manquait cruellement.

Le 7 mai 1945 nous étions assises à nos bureaux au service de la solde quand la fin de la guerre fut annoncée à la radio. Le roi George VI

prononça un discours qui nous émut fortement; ensuite, la radio joua le *God Save The King* et, toutes au garde-à-vous, nous l'avons chanté en chœur. Tout le personnel du bureau forma une ronde et l'on se mit à danser! On nous donna congé pour le reste de la journée. Certaines d'entre nous traversèrent la rue pour se rendre à l'église et remercier Dieu que la guerre soit finie et qu'il n'y ait plus de morts.

Quand nous sommes retournées à Avalon, on nous a annoncé que tout le personnel était consigné dans la base. Mais cette mesure ne nous dérangea pas : trois soirs de suite des danses furent organisées dans le gymnase. Tout le monde participa à la fête et ce fut l'occasion d'exprimer librement notre joie et notre exubérance.

Un mois ne s'était pas encore écoulé qu'on nous annonça l'arrivée prochaine de Frank Sinatra. Le chanteur effectuait une tournée et à son passage à Halifax on lui avait demandé s'il accepterait d'aller à St. John's. Cette escale n'était pas prévue dans son tour de chant mais, en apprenant que quelque 5 000 militaires étaient stationnés dans cette ville il modifia ses plans.

Ainsi, le 5 juin 1945, il arriva avec ses musiciens pour donner un spectacle dans notre salle d'exercice qui avait été préparée pour recevoir une foule de spectateurs enthousiastes. Frank chanta ses plus grands succès (accompagné par Phil Silvers, qui plus tard devait tenir le rôle du sergent Bilko dans une émission télévisée) et sa prestation eut un succès immédiat auprès de tous ces jeunes militaires. Il y eut même un marin assez effronté pour lui subtiliser son fameux chapeau en guise de souvenir. Sinatra protesta vigoureusement et tout le personnel fut consigné dans la base tant que l'objet du délit ne serait pas retourné. Heureusement, le coupable se repentit et le chapeau fut promptement restitué à son propriétaire.

La marine avait encore tout un lot d'armes de petit calibre et de munitions dont elle désirait se débarrasser. Certaines d'entre nous furent invitées à monter à bord du navire qui avait pour mission d'aller jeter ce matériel au large, à bonne distance de la côte. Aidant les marins à passer les armes par-dessus bord et les voyant s'enfoncer dans les flots

de l'Atlantique, nous avons réellement pris conscience que la guerre était vraiment terminée.

Comme les convois qui traversaient l'Atlantique n'avaient plus besoin d'être escortés, il n'était plus nécessaire de garder un grand nombre de commis payeurs à St. John's. En juillet 1945, je fus affectée à Sydney, en Nouvelle-Écosse, pour m'occuper des marins qui étaient démobilisés. On rassemblait leurs dossiers de solde et on leur donnait des billets de train pour qu'ils se rendent chez eux. Il y avait beaucoup de paperasse à remplir et naturellement tout le monde voulait retourner dans sa famille immédiatement. Graduellement les marins retournaient à leur base d'origine d'où ils étaient rendus à la vie civile. Nous étions très heureuses de voir ces jeunes gens reprendre le chemin de leur foyer.

En novembre 1945, je fut mutée au NCSM *Queen's* à Regina. Il y avait encore des militaires dont le dossier devait être parachevé mais la ruée était terminée et la fermeture de la base approchait rapidement. Je restai à ce poste jusqu'en février 1946 et, comme un emploi dans le civil m'était proposé, je quittai le service.

Les membres du Service féminin de la marine ne furent en fonction que quelques brèves années, mais en cette courte période nous avons appris à travailler ensemble pour une cause commune. Nous sommes arrivées pensant avant tout à notre propre bien-être mais en peu de temps nous sommes devenues une communauté soudée par un même objectif, aider à l'effort de guerre de la marine.

Mabel Anne 'Nan' Beck – née Morriss

Je suis née à Kingston, en Ontario, et c'est dans cette ville que je vivais avec mes parents en 1939. Avant que la guerre n'éclate, nous étions collés à la radio à l'heure des informations. Quand j'ai entendu l'annonce de la déclaration de guerre à la radio d'une voiture qui passait dans la rue je me sentis pleine d'ardeur. C'est la façon dont les jeunes gens réagissaient : nous étions exaltés par ce qui était différent. Je pensais connaître les horreurs de la guerre, mais en réalité je me trompais – je ne l'avais pas vue, mais j'avais entendu des histoires au sujet de la Première Guerre mondiale (et elles m'ennuyaient à mourir). Je pense que personne ne peut vraiment décrire l'horreur de ce qui se passe sur le front des combats. J'avais vu quelques films sur la Première Guerre mondiale, comme *All Quiet on the Western Front*. Nous avons trouvé que ce film était assez réaliste, mais bien sûr ce n'était pas nous qui étions là-bas.

Mon père avait fait la Première Guerre mondiale, mais il parlait très peu de son expérience. On comprenait que les combats avaient dû être terribles. Et pendant la Deuxième Guerre mondiale, bien qu'il ait passé l'âge limite, il s'était engagé dans le CRIAC – il savait cuisiner, et l'armée cherchait désespérément des gens qui savaient faire la cuisine. À mesure que la guerre progressait, l'armée était moins difficile dans le choix de son personnel. Mon frère s'était déjà engagé dans l'armée de l'air.

Quand à nous, à l'école secondaire, la seule différence après la déclaration de guerre était que les garçons les plus âgés quittaient l'école pour aller à la guerre. C'était la chose à faire. Dans la rue, il était rare de voir un homme en bonne santé qui ne portait pas l'uniforme. Tous mes amis masculins étaient sous les drapeaux. Beaucoup des garçons de ma rue qui étaient copains avec mon frère sont partis pour la guerre – et

ne sont jamais revenus. C'était vraiment très triste. À l'heure actuelle, mon fils a des tas de copains avec lesquels il est allé à l'école, alors que nous-mêmes nous n'en avons aucun.

Certains de nos instituteurs sont également entrés dans le service. J'ai continué mes études secondaires jusqu'à la fin de l'année; et puis, l'année suivante, après Noël, j'ai quitté l'école pour aller travailler. On avait conseillé aux filles de continuer leurs études mais nous ne pouvions pas résister à la tentation de faire de l'argent. Plus tard, nous avons compris que ce n'était pas une bonne idée et que l'on aurait dû rester à l'école.

J'ai tout de même quitté l'école et j'ai posé ma candidature pour un travail avec la Compagnie d'aluminium du Canada. Tous les hommes partant pour la guerre, les usines cherchaient désespérément des employés et faisaient passer des annonces dans les journaux. Je ne me souviens pas avoir passé des tests pour obtenir mon travail dans l'usine; il suffisait d'avoir plus de seize ans pour être engagé. Certains employés faisaient des travaux que j'aurais détesté, heureusement ce n'est pas un de ceux-là que l'on m'offrit – je travaillais comme inspecteur. Cela dépendait peut-être de votre niveau d'instruction. Vous étiez payée en fonction de vos responsabilités et non pas en fonction de la difficulté de la tâche. Nous touchions 28 cents de l'heure pour commencer et quand je suis devenue chef d'équipe je faisais 75 cents de l'heure.

À cette époque, toute personne capable de travailler avait un boulot. La guerre offrait aux femmes qui n'avaient pas d'enfants en bas âge possibilité de sortir de chez elles. Il ne faut pas oublier que nous venions juste de sortir de la dépression et que personne n'avait un sou vaillant en poche. À cette époque nous n'avions pas les services sociaux que nous avons aujourd'hui. Il y avait une sorte de service appelé assistance qui ressemblait à l'aide sociale d'aujourd'hui, mais un homme qui bénéficiait de ces prestations devait travailler pour la ville, nettoyer les rues ou dégager la neige. Et vous ne perceviez qu'un petit montant. J'avais un ami dont la famille bénéficiait de cette assistance et ils ne touchaient que 2 $ par semaine. (Ils recevaient également des

bons qui leur permettaient d'acheter des vêtements et de la nourriture; plus tard, quand nous avons été rationnés certaines personnes connaissaient déjà le système des bons.) À l'école, on pouvait deviner si la famille d'un enfant recevait l'aide sociale, parce que la gamine portait toujours les mêmes chaussures et la même robe – bien que je pense avoir compris cela que plus tard.

À l'origine Kingston était une ville militaire; cependant, à cette époque elle était principalement habitée par des fermiers à la retraite, des ministres vivant de leur pension et des professeurs de l'Université Queen. Les étudiants en médecine pouvaient continuer leurs études et obtenir leur diplôme, mais par après ils devaient servir pour une durée de trois ans. (Après la guerre, les anciens combattants, incluant les femmes, pouvaient aller à l'université aux frais du gouvernement.)

Il y avait de nombreuses fermes dans la région de Kingston, la plupart étaient des fermes mixtes (céréales, petits fruits, vergers, produits du jardin, poulets, porcs et vaches). Les fermiers vendaient des œufs, du lait et du beurre. Tout le monde avait un petit peu de tout et vendait ses produits au marché ou dans des étalages le long des routes. Beaucoup de fermiers venaient également en ville pour travailler dans les usines d'armement. Je connaissais un couple qui venait travailler à l'usine pendant la semaine pendant que leurs parents s'occupaient de leurs enfants. (À cette époque les fermiers étaient pauvres, ils ne possédaient pas de grandes terres et peu d'équipement – mais ils n'avaient pas non plus les dettes énormes qu'ils ont aujourd'hui.)

Comme on avait besoin des hommes qui travaillaient dans les fermes pour nourrir la population, ces derniers n'étaient pas obligés d'aller à la guerre. Et même quelques années après le début de la guerre, quand le service obligatoire a été décrété et que chaque homme au-delà d'un certain âge était appelé, on avait toujours besoin des fermiers car on avait besoin de nourrir la population.

Il y avait au moins une centaine de personnes qui travaillaient dans l'usine d'aluminium. Éventuellement, l'usine fonctionna 24 heures sur 24. Elle produisait de grandes feuilles d'aluminium, des tuyaux et des

profilés qui ressemblaient à des tringles à rideau. Comme une partie de ce matériel devait servir à la construction des avions, on portait une grande attention à la sécurité. La première chose qu'on pouvait voir en arrivant à l'usine d'aluminium était une énorme carcasse d'avion. Elle était là pour nous rappeler qu'il fallait être extrêmement prudent : la négligence pouvait mettre des vies en danger.

J'aimais travailler dans cette usine. Je travaillais à l'inspection, section qui était l'avant-dernière étape, juste avant le service de l'expédition. Nous testions tout le matériel, à l'extérieur comme à l'intérieur. On examinait à l'aide d'une lampe l'intérieur de ces tubes pour vérifier l'absence de piqûres ou de déchirures, ou de tout autre défaut. Parfois nous devions sectionner une pièce pour mieux l'examiner. Tout ce qui n'était pas parfait allait aux rebuts. (Les rebuts étaient recyclés dans notre énorme fonderie et ressortaient sous forme de lingots de la taille d'une brique. Il y avait également des usines qui fondaient l'or et l'argent et recyclaient ces métaux à différentes fins – beaucoup de gens donnaient leurs bijoux.)

Nous étions rationnés mais cela n'était pas un problème pour moi car je n'étais pas la maîtresse du foyer! Je vivais à la maison et je donnais simplement mes coupons à ma mère. Le thé était la seule chose dont ma mère se sentait privée : elle était née en Angleterre et aimait beaucoup le thé. Il était également difficile d'avoir de la viande, cependant nous étions chanceux car les morceaux de viande que l'on préférait, comme le foie et le cœur, n'étaient pas ceux qui avaient la faveur des gens en général et, comme ces morceaux n'étaient pas rationnés, nous pouvions toujours en avoir. Le rationnement n'était pas trop pénible à supporter et il n'était certainement pas comparable à celui que connaissait l'Angleterre ou les autres pays d'Europe dont les populations mouraient de faim.

C'est à l'époque où je travaillais à l'usine que j'ai rencontré Alfred Beck et que nous avons décidé de nous marier. Étant donné que je n'avais que dix-sept ans nous avions besoin de l'autorisation écrite de mon père, qui était à Petawawa avec l'armée. Après mon mariage, je continuai de vivre à la maison avec mes parents car mon mari était posté à

Debert, en Nouvelle-Écosse. Au mois de juin, il réussit tout de même à venir à la maison pour notre mariage! À ce moment-là, je travaillais encore, mais nous sommes partis dans l'Est tous les deux pour un mois afin d'être ensemble.

Alfred vivait à la base mais il venait me rejoindre chaque soir à l'endroit où je prenais pension. (Debert n'étant pas une base permanente mais juste un camp d'entraînement et un point de transit il n'y avait pas de logements familiaux.) Vers la fin septembre, mon nouveau mari a été muté en Angleterre et je suis rentrée à la maison familiale par train et j'ai repris mon travail à l'usine d'aluminium.

En 1944, fatiguée de ne pouvoir voir mon mari, j'ai quitté l'usine et me suis engagée dans l'armée. En Angleterre, quand il était en permission il restait avec ma tante. Je pensais que si je pouvais me rendre outre-mer, je pourrais rester moi aussi chez ma tante et peut-être être capable de le voir.

Mais ce n'est qu'après être rentrée dans le CWAC que j'ai découvert que l'on ne pouvait pas aller outre-mer si l'on n'avait pas au moins vingt et un ans. Je ne suis donc pas allée en Angleterre – j'aurais pu rester là où j'étais et faire beaucoup d'argent! Vous ne faites pas beaucoup d'argent dans l'armée : seulement 90 cents par jour pour commencer.

Le bureau de recrutement DM3 de Kingston voulait que j'obtienne la permission de mon mari en premier. Cependant, je n'en avais pas l'intention. Je me disais : c'est ridicule, je ne vais tout de même pas demander l'autorisation à mon mari! Si je veux joindre le service il n'en tient qu'à moi. J'étais certaine que s'il avait connu mon intention il aurait été d'accord. Je n'ai même pas parlé de mon intention à ma famille. J'étais très indépendante. Ma mère n'a jamais protesté, bien que je la savais contrariée car cela signifiait qu'elle allait devoir vivre toute seule. Mais elle était compréhensive.

Je devais également être indépendante de mes amies – aucune d'entre elles ne m'accompagna pour s'engager dans le service. On ne se fréquentait pratiquement plus depuis que je m'étais mariée. Toutes mes

amies allaient encore à l'école et quand un groupe de filles et de garçons sortaient ensemble, je me sentais comme la cinquième roue de la charrette car j'étais la seule à être mariée.

À cette époque, les médecins militaires étaient encore très exigeants – si vous aviez de l'asthme ou tout autre bobo, ils ne vous acceptaient pas. La première fois que mon mari avait essayé de rentrer dans l'armée, il avait été refusé à cause de sa vue – il était astigmate. Mais c'était au début de la guerre; deux années plus tard il fut admis immédiatement. Comme ils avaient un besoin urgent de recrues, ils étaient moins exigeants. Il en allait de même pour les femmes – mais je pense me souvenir qu'ils ne vous prenaient pas si vous aviez des enfants.

Il fallait aussi passer un test d'aptitude, qui n'était pas très difficile. Une fois, un inspecteur masculin me demanda pourquoi, d'après moi, les femmes avaient plus de succès aux examens. Eh bien, dans une des questions on nous demandait : « Comment procédez-vous pour travailler cette pièce de bois tout en faisant le moins de découpures possible? » Je lui répondais que c'était peut-être parce que nous savions coudre et que grâce à notre efficacité on savait tirer le maximum de notre travail. Avec mon expérience, je savais comment procéder pour qu'il y ait le minimum de perte et je mettais de côté les découpures.

Les 30 jours réglementaires écoulés, je reçus une lettre me disant que j'étais acceptée. On m'a envoyée à Kingston, dans une grande maison bourgeoise. On était environ une trentaine de filles à attendre nos uniformes, à passer des examens médicaux, à coudre nos insignes, etc. Les filles venaient de tous les coins du pays et avaient des personnalités diverses. On gravitait, en quelque sorte, autour de celles avec qui on se sentait compatibles. Certaines étaient plus éduquées, d'autres étaient plus sociables, d'autres encore avaient un esprit plus libre! Le soir, après l'extinction des feux, elles s'échappaient par les fenêtres pour aller prendre un café (si elles se faisaient prendre, la punition consistait à être de corvée de vaisselle ou de tout autre chose). Nos officiers étaient toutes des femmes – les autorités militaires avaient compris très tôt

qu'il était préférable que des officiers masculins s'occupent des hommes et que des officiers féminins soient responsables des femmes. On s'était rendu compte que les officiers masculins avaient tendance à être trop indulgents envers les femmes!

Par la suite, nous fûmes toutes envoyées à Kitchener pour suivre notre entraînement de base, c'est-à-dire participer aux exercices, apprendre le règlement militaire, connaître les grades et savoir qui l'on devait ou non saluer. On nous apprenait aussi à lire les cartes et à s'orienter. J'ai adoré cette période et je me suis bien amusée. Revêtues de notre tenue de camouflage et du casque métallique, on se cachait dans le bois et l'on rampait dans les fossés pour essayer de surprendre l'autre équipe en premier.

Une des raisons pour lesquelles j'étais vraiment à l'aise était que je ne me souciais pas de mon apparence. Je me suis fait couper les cheveux très court et je me trouvais très bien ainsi. Certaines d'entre nous essayaient d'être séduisantes et faisaient attention de ne pas se casser un ongle ou d'abîmer leurs cheveux. De toutes façons, les cheveux ne devaient pas descendre plus bas que le col. Cela ne me dérangeait pas car j'en avais l'habitude. À l'usine, étant donné que l'on travaillait dans le voisinage des machines, on devait garder nos cheveux attachés.

Pendant notre entraînement de base, on devait apprendre à démonter et à remonter complètement en un temps donné une mitrailleuse légère Bren. Je ne me souviens pas en combien de temps je l'ai remontée, mais j'étais dans les limites. Je n'ai jamais eu l'occasion de tirer car l'armée avait besoin de toutes ses munitions pour les opérations outre-mer. En Angleterre, mon mari a même monté la garde devant un dépôt de munitions sans aucune munition dans son arme!

On nous faisait aussi passer dans une sorte de rotonde remplie de gaz, afin de vérifier que nos masques à gaz fonctionnaient correctement. On devait courir à l'intérieur, enlever nos masques et recommencer l'opération. Nous sommes sorties de cette pièce à toute vitesse! Mais

ce fut une bonne expérience. Il n'y avait pas de meilleur moyen pour s'assurer que votre masque marchait correctement. Ce n'était pas si terrible que ça, à moins d'être asthmatique ou de souffrir d'allergie. Mais dans ce cas vous n'auriez pas dû être dans l'armée.

Pour moi, l'entraînement de base correspondait à l'idée que je me faisais de la vie dans un pensionnat. Il y avait toujours trois équipes en même temps dans le camp pour suivre les cours qui duraient six semaines : le premier groupe (première et deuxième semaines), le deuxième groupe (deuxième et troisième semaines), et le troisième groupe (cinquième et sixième semaines) qui parachevait son entraînement. C'était un système de rotation. Le camp de Kitchener était exclusivement composé de femmes. Les hommes de notre région recevaient leur entraînement de base à Petawawa. (Les quelques hommes présents dans notre base étaient soit des objecteurs de conscience, soit des militaires qui avaient été rapatriés d'Europe pour cause de maladie – l'un d'entre eux avait la tuberculose. Ils travaillaient comme conducteurs de camion, aides-cuisiniers ou ouvriers jardiniers.)

La plupart des femmes étaient dans la vingtaine ou dans la trentaine et étaient de diverses origines. Plusieurs étaient des autochtones : il y avait pas mal d'autochtones qui combattaient pour le Canada. (Avant de rentrer dans l'armée, je n'avais vu qu'une seule personne de couleur dans ma vie; c'était le vieil homme qui gardait le stade à l'Université Queen's.) Après l'invasion de la Pologne, nous avons reçu un groupe de filles polonaises. Elles avaient eu leurs propres uniformes et, je n'ai jamais su pourquoi, nous n'avions pas l'autorisation de les fréquenter. Bien sûr nous ne parlions pas le polonais! Mais je ne me souviens même pas les avoir vu venir dans notre cantine.

Les militaires de l'armée canadienne étaient de différentes origines, mais nous n'avions jamais aucun problème. Je pense que tout le monde s'entendait bien. Cependant, certains civils avaient des préjugés flagrants – c'est quelque chose que l'on ne voit plus au Canada à l'heure actuelle. Je me souviens qu'en me promenant en ville, j'ai vu un écriteau

dans la vitrine d'un restaurant sur lequel il était écrit « Clientèle choisie uniquement ». Je ne sais toujours pas si cela s'adressait aux personnes de couleur ou aux juifs, mais il en était ainsi. Chez les Américains, on séparait les blancs des noirs. Mais en ce qui concerne l'armée canadienne on ne faisait pas de différence.

Après les six semaines d'entraînement de base on nous a affectées à différents endroits à la grandeur du Canada. Quant à moi, je restais à Kitchener : c'était peut-être parce que je n'avais pas terminé mon école secondaire et que j'étais mariée. Ils voulaient m'affecter à la salle de couture pour que je m'occupe des retouches, mais cela ne m'intéressait pas. Ils m'ont alors demandé de travailler à la cuisine, mais cela ne m'intéressait pas du tout non plus! En fin de compte, je fus affectée au magasin du quartier-maître, pour m'occuper de l'ameublement et de l'équipement. J'arrangeais des chaussures et toutes sortes de choses.

Quand vous rentrez dans l'armée on vous donne tous les vêtements dont vous avez besoin, excepté les sous-vêtements. Les règles concernant la longueur de votre jupe étaient très strictes; on n'était pas autorisée à les raccourcir ou à les rallonger. Elles devaient toutes être à la même hauteur au-dessus du sol de façon à ce que nous ayons une bonne présentation lors des exercices ou des défilés. Les filles courtes avaient donc des jupes plus longues et les grandes filles avaient des jupes plus courtes. Les filles qui conduisaient des véhicules portaient des pantalons et des bottes de cuir – les filles qui travaillaient au magasin militaire, dont je faisais partie, recevaient également cet équipement. J'ai souvent regretté de ne pas avoir apporté plusieurs de ces articles avec moi : ces souliers et ces bottes étaient magnifiques.

De temps en temps, le quartier-maître inspectait notre paquetage pour s'assurer que tout était bien en ordre, qu'il ne manquait rien et que tout était en bon état. Il fallait étendre tous les articles du paquetage sur le lit d'une certaine façon et tout devait être propre et rangé. Quand l'inspection était faite par le QM personne n'était inquiet car on vérifiait simplement qu'il ne manquait rien au paquetage. Cependant, quand l'inspection était passée par des officiers, ils voulaient que tout

soit parfait – tous les militaires étaient nerveux! Quant à moi je n'avais pas de problème; mon père avait été dans la marine britannique, je connaissais donc la musique.

Je passais beaucoup de temps à faire du travail administratif. Je m'occupais de l'inventaire et je visitais les bâtiments pour inspecter l'état du mobilier et vérifier qu'il était complet. Le mobilier avait souvent besoin d'être réparé. Il y avait aussi toujours des chaussures à réparer : nous n'en avions que deux paires par personne. Une fois par semaine un camion se rendait à London pour laisser les chaussures à réparer et prendre celles qui étaient prêtes. Il n'était pas question de porter des chaussures avec des semelles usées car cela aurait pu être dangereux. Parfois, lors d'un exercice, une des femmes officiers choisissait l'une d'entre nous, passait derrière elle et lui disait de lever son pied. Puis, elle demandait « Puis-je vous toucher? » – et cela dit, elle donnait un coup de sa badine sur la semelle du soulier. La douleur était proportionnelle à l'épaisseur de votre semelle!

Les femmes remplissaient toutes sortes de tâches sur la base, elles étaient chauffeurs de camion, coiffeuses, secrétaires, tenaient la boutique de confiserie et assuraient même la police de la base. Les femmes étaient également aides-infirmières, préposées aux soins, infirmières, docteurs. Nous avions deux femmes médecins : l'une s'occupait de l'hôpital du camp qui comptait environ 20 lits. L'une était une femme âgée qui avait connu la Première Guerre mondiale, l'autre travaillait dans la salle d'examen médical, notre clinique. C'était toujours très insultant pour nous d'aller dans la salle d'examen médical car on nous imposait toujours des tests de grossesse. Imaginez un peu, vous allez vous faire soigner pour un rhume et l'on vous fait passer des tests pour déterminer si vous êtes enceinte ou non! Mais nous n'avions pas le choix étant donné que nous n'étions pas supposées nous soigner nous-mêmes.

Le camp où nous restions était très moderne. Nous vivions dans des baraquements en forme de H, équipés d'une salle de lavabos. Nous avions des draps, des couvertures et des taies d'oreiller. Nous étions chauffées par un chauffage central et non pas par le vieux poêle à bois

habituel. La nourriture était excellente mais aucune boisson alcoolisée n'était servie à la cantine; on ne pouvait boire de l'alcool qu'à partir du grade de sergent.

Quand on allait chez nous en permission, on nous donnait des cartes de rationnement pour ne pas priver les autres personnes de la nourriture à laquelle elles avaient droit. À cause du rationnement la nourriture était devenue très importante pour nous. En Angleterre, mon mari avait lui aussi une carte de rationnement qu'il devait utiliser quand il était en permission. J'avais l'habitude de lui envoyer des colis de nourriture une fois par mois. Comme les colis partaient par avion, ils arrivaient rapidement à destination. Le courrier était si rapide qu'une fois je lui envoyais même des œufs, sachant qu'ils étaient plutôt rares en Angleterre. J'ai acheté six œufs, les plus frais que je pouvais trouver et je les envoloppai dans un paquet de All-Bran; je pensais que si les œufs se cassaient, mon mari pourrait au moins faire des muffins! Mais ils arrivèrent entiers.

Nos emballages étaient parfois très ingénieux. Un de nos officiers avait une sœur outre-mer et nous l'aidions parfois à emballer une bouteille de whisky pour qu'il la lui envoie. On plaçait la bouteille dans une miche de pain que l'on avait évidé. De cette façon, si la bouteille venait à se casser, le pain absorberait l'alcool. La miche de pain permettait également de camoufler la bouteille de whisky, ainsi, personne n'était tenté de la boire avant qu'elle n'arrive à destination!

Le courrier était souvent intermittent. À Kitchener, notre commandant était le major Daisy Royal (qui plus tard devint colonel). Son mari était correspondant de guerre et il était stationné en Europe près du mien. Parfois elle passait par le magasin où je travaillais et me disait que l'on avait du courrier. Souvent nous restions des semaines sans courrier et, tout à coup, les lettres arrivaient.

Sur le camp de Kitchener nous avions également un corps de pompier, et à tour de rôle on assurait le service de piquets d'incendie. On était en devoir pendant 24 heures, de 16 h jusqu'à 4 h le lendemain matin.

Ce jour-là on devait rester à la base. On pouvait assumer normalement nos fonctions habituelles, et il n'était pas nécessaire de rester réveillées pendant tout le temps de la garde; s'il y avait un feu, on montait sur le camion incendie et l'on prenait la place qui nous était assignée. On s'occupait principalement des tuyaux d'incendie et des échelles, et l'on demeurait prêtes à intervenir.

Heureusement, il n'y a jamais eu d'incendie pendant mon séjour au camp; mais de temps en temps on avait des exercices d'évacuation, plus particulièrement à 5 h du matin. Il fallait sortir de la hutte immédiatement, se mettre en ligne et attendre jusqu'à ce que l'appel soit terminé. Vous pouvez imaginer de quoi on avait l'air en plein milieu de l'hiver quand nous étions toutes là à attendre en rang, avec nos couvre-chaussures, nos capotes et nos bigoudis dans les cheveux! C'était comique à voir.

On trichait un petit peu avec le tour de service pour le piquet d'incendie : parfois je prenais la place d'une fille qui était en service de nuit. Elle se présentait à son poste, puis je prenais sa place et elle descendait en ville pour aller voir son amoureux ou son mari; habituellement les rencontres avaient lieu à l'hôtel (heureusement, aucune fille ne se fit prendre!) Ça ne me gênait pas de les remplacer étant donné que mon mari était absent. D'ailleurs, je ne voyais pas pourquoi les filles devaient prendre leur tour de garde quand leurs amoureux désiraient les voir! Les femmes pouvaient visiter qui elles voulaient en ville. Toutefois, elles ne pouvaient passer la nuit en ville. (On ne pouvait jamais amener de visiteurs à l'intérieur du camp.)

Pour se distraire, quand on avait du temps libre, on pouvait aller au cinéma ou au restaurant, bien que la nourriture que l'on nous servait au camp était excellente. Le samedi soir, il y avait souvent des bals à Kitchener. Les gens dansaient comme autrefois en Europe. Cependant il n'était pas toujours plaisant de descendre en ville : il y avait des hommes qui nous barraient la route et nous forçaient à marcher dans le caniveau. Je pense qu'ils agissaient ainsi parce qu'il y avait des filles dans le service qui n'avaient pas une très bonne réputation. Certaines

personnes les méprisaient. Cependant je ne pense pas que les filles qui étaient dans l'armée étaient différentes des autres : il y avait des filles qui étaient bien et il y en avait d'autres qui l'étaient moins. Dans l'armée, les hommes ne nous traitaient pas de cette façon. Tout le monde était considéré de la même façon.

Quand la guerre s'est terminée en Europe, j'étais à Brockville en train de rédiger une liste des femmes qui devaient partir outre-mer. Les militaires nous ont appris la nouvelle en premier puis la radio l'a annoncée. J'ai mentionné plus tôt la façon dont on emballait les bouteilles de whisky que notre capitaine envoyait à sa sœur – hé bien, je venais juste d'emballer une de ces bouteilles quand l'armistice a été annoncée. Nous avons simplement cassé la miche de pain, ouvert la bouteille et bu le whisky!

Dès que la guerre s'est terminée en Europe, j'ai décidé de quitter l'armée. Plus tard, je l'ai regretté car on demandait toujours des volontaires pour la guerre contre le Japon. J'ai toujours eu l'impression que l'on m'avait reproché de ne pas être restée. Mais, comme mon mari allait bientôt revenir au pays, je pensais qu'il était bon que je reste ici. J'étais loin de me douter qu'il s'était porté volontaire!

Quand j'ai quitté l'armée, je suis allée vivre avec mes parents jusqu'au retour de mon mari. Finalement, la guerre avec le Japon se termina au mois d'août. Pendant un moment nous avons loué un appartement puis, avec l'argent des indemnités de guerre, nous avons décidé de construire une maison. À ce moment-là, juste après la guerre, les maisons et les appartements étaient tellement rares qu'il était impossible d'obtenir un prêt hypothécaire pour acheter une maison déjà existante – il fallait construire une nouvelle maison. Je pense que cela était dû à la pénurie de matériaux de construction pendant la guerre et au fait que beaucoup d'hommes qui s'étaient mariés pendant cette période étaient maintenant de retour et comme ils ne voulaient plus habiter chez leurs parents, ils désiraient avoir leur propre maison.

D'autre part, j'avais acheté une machine à laver et une poussette pour bébé (la naissance de nos deux fils n'était pas très éloignée). De son côté mon mari avait acheté une vieille voiture qui n'a jamais fonctionné! À cette époque il était impossible d'acheter une voiture neuve. Les seules personnes qui le pouvaient étaient les médecins et les ministres du culte, car ils devaient faire de nombreux déplacements.

Je pense qu'après la guerre nous regardions tous l'avenir avec confiance. Graduellement, le rationnement a disparu – la nourriture et les marchandises de toutes sortes sont devenues plus abondantes étant donné qu'elles n'étaient plus accaparées par l'armée. Nous espérions tous avoir une vie facile et pouvoir s'acheter une nouvelle voiture. Malheureusement cela ne fut pas possible pour nous – néanmoins, certaines personnes purent s'offrir ce qu'elles désiraient, mais pour d'autres la vie continua à être difficile.

Les emplois étaient moins nombreux que pendant la guerre parce que tous les hommes qui étaient démobilisés se cherchaient du travail. Au début les emplois étaient assez nombreux mais par la suite ils sont devenus de plus en plus rares. Les employeurs étaient aussi plus exigeants; si vous ne faisiez pas leur affaire, ils n'hésitaient pas à vous remplacer. D'autre part, beaucoup de femmes ont perdu leur emploi à cause du retour des hommes. La situation était particulièrement difficile pour les femmes célibataires. Ne travaillant plus pour l'armée, la Compagnie d'aluminium du Canada avait réorienté sa production et fabriquait maintenant différentes sortes de choses comme des parements pour les maisons et des fenêtres.

Pour rien au monde j'aurais voulu manquer l'expérience que j'ai vécue pendant la guerre. L'esprit de camaraderie qui régnait entre nous est le meilleur souvenir qu'il me reste de cette époque. Malheureusement, je n'ai pas gardé le contact avec mes compagnes. Il m'arrivait parfois de reconnaître une femme avec laquelle j'avais travaillé à la base, mais j'étais toujours trop pressée à cause de mes préoccupations familiales ou autres. Je n'ai participé qu'à une seule réunion du CWAC, c'était à l'occasion d'un dîner qui se tenait à Lansdowne Park, à Ottawa, vers

la fin des années 1940. La seule personne que j'ai reconnue lors de cette réunion était le colonel Daisy Royal!

Je pense que c'est une bonne chose qu'il y ait des femmes dans l'armée – mais je ne sais pas comment ça se passe depuis l'intégration des hommes et des femmes. Pendant la guerre nous étions séparés et nous n'avions pas de problème. Mais à l'heure actuelle les femmes ont des emplois plus exigeants physiquement. Toutefois, déjà pendant la guerre certaines femmes accomplissaient des tâches difficiles : elles étaient mitrailleurs, d'autres convoyaient des bombardiers. Il y eut même des filles en Italie qui étant encerclées ont dû combattre pour se dégager.

Norma J. Mosher –
née Millett

J'avais treize ans et j'habitais à Halifax quand la Deuxième Guerre mondiale a éclaté. Lorsque j'ai eu quinze ans, je me suis jointe à un groupe de filles appelées les *Air Cadettes* (aucun lien avec les Cadets de l'Air d'aujourd'hui). C'était une version pour les jeunes d'un groupe de femmes volontaires d'escadron aérien créé avant la guerre, je crois, par une femme pilote du nom de Melda Walters. Elle volait à partir du vieil aéroport du chemin Chebucto.

Je me rappelle être allée à l'aéroport au moins une fois. Mais la plupart des réunions hebdomadaires se tenaient à la salle paroissiale de l'église St. Paul, durant la soirée parce que nous fréquentions toujours l'école à cette époque. Le groupe était formé de treize ou quatorze adolescentes. À chaque réunion, nous faisions des exercices et nous passions une partie de la soirée à faire différentes activités. Nous avons suivi un cours de secourisme et nous avons appris à identifier les différents modèles d'avions en faisant des modèles réduits. Outre Melda, la fondatrice du groupe, nos monitrices étaient surtout des membres de l'escadron aérien féminin. Nos performances et nos progrès dans les différents enseignements étaient récompensés par l'octroi de grades. Lorsque j'ai terminé, j'étais le commandant de l'escadre, le plus haut niveau des cadettes. J'étais la seule.

Tout était très sérieux. Je ne me rappelle pas d'avoir pris part à une activité à caractère social. Je me rappelle d'avoir participé à au moins une parade. J'étais persuadée que l'une d'entre nous glisserait sur les pavés, maintenant disparus, lorsque nous marchions sur la rue Cogswell. Notre uniforme consistait en une robe d'un bleu aviation, une cravate légèrement plus pâle et un calot assorti; et nous le portions fièrement!

Je crois que le meilleur souvenir de ma période dans les *Air Cadettes* fut lorsque deux aviateurs m'ont saluée. C'était pour moi tout un événement! Mais j'imagine la confusion de ces deux jeunes hommes s'ils avaient su qu'ils venaient de saluer une adolescente, commandant de l'escadre d'un groupe d'écolières volontaires.

Quelques membres de l'escadron aérien ont quitté pour rejoindre l'Armée de l'Air et je crois que quelques cadettes les ont rejointes quelques années plus tard. Toutefois, lorsque je repense à ses années, je ne crois pas qu'à l'époque, je croyais contribuer à l'effort de guerre ou que j'étais volontaire. Pour une adolescente, il s'agissait plutôt d'exécuter les tâches qui devaient être faites, et j'aimais cela.

Motivée par ma formation en premiers soins reçue chez les cadettes, je me suis portée volontaire dans un dispensaire. Tous les autres travailleurs étaient des adultes, chacun avait sa tâche à effectuer et nous étions très bien organisés. Lorsque nous étions au dispensaire, qui était situé au sous-sol d'une maison, nous nous exercions à exécuter les tâches que nous aurions à accomplir en cas de véritable raid aérien. Et quand il y avait un exercice de raid aérien, que les sirènes d'alerte retentissaient et que la ville était mise dans l'obscurité, je partais avec mon casque sur la tête, mon masque à gaz sur l'épaule et je marchais deux kilomètres dans la noirceur totale jusqu'à mon dispensaire. Je frissonne maintenant lorsque j'y repense, et je ne peux m'imaginer une mère permettant à sa fille de quinze ans de faire cela aujourd'hui!

Le dépôt « Y » à Halifax était une base aérienne où les aviateurs, pas seulement les membres de l'Aviation royale du Canada (ARC), mais des Australiens et des Néo-Zélandais également, étaient affectés avant de recevoir leur ordre de départ vers l'étranger. Ils avaient reçu leur entraînement et ils étaient prêts à accomplir leurs tâches outre-mer. Habituellement, une fois par semaine, on organisait des soirées dansantes à l'intention des militaires. Mais lorsque la base était remplie, on en organisait plus souvent. Au début, j'avais la permission d'y aller seulement si un aviateur plus âgé, un ami de la famille, m'escortait jusqu'à la soirée et me raccompagnait. Il me conduisait jusqu'à la porte

de la salle de loisirs et après la soirée, il me rencontrait au même endroit et me raccompagnait à la maison.

Parfois, mes amies et moi allions à des soirées au mess des officiers, mais ils ne semblaient pas avoir autant de plaisir que les simples soldats. Normalement, les aviateurs ne restaient pas très longtemps au dépôt « Y ». À l'occasion, certains demeuraient pendant plusieurs semaines et nous avions la chance d'en connaître quelques-uns. Je me souviens très bien d'une occasion en particulier où je rentrais à la maison après une soirée et j'ai aperçu des douzaines de ces soldats marchant vers le bateau qui les amenait outre-mer. Nous savions que nous aurions dansé avec certains d'entre eux. Cette nuit-là, nous avons toutes ressenti cette horrible tristesse attribuable à la guerre. Nous étions incapables de répondre aux questions préoccupantes à savoir si leur bateau se rendrait sans danger en Angleterre, qui survivraient à la guerre, combien d'entre eux retourneraient à la maison. C'est à ce moment que nous avons compris ce qu'était vraiment la guerre.

Lorsque j'ai terminé mes études secondaires, j'ai suivi un cours commercial pour ensuite travailler comme commis comptable pour la bijouterie Henry Birks & Sons. Un jour, une femme d'âge moyen, du nom de Hilda McNeil qui travaillait comme vendeuse au magasin, m'a invitée à aller avec elle à l'hôtellerie des Français libres. Des soirées étaient organisées à chaque fois qu'un navire des Français libres entrait au port, soirées lors desquelles les officiers et les simples soldats se divertissaient ensemble. C'était devenu une véritable habitude que d'aller à ces soirées. Bien sûr, je ne parlais pas le français et la plupart des Français ne parlait pas l'anglais; mais danser était la même chose dans les deux pays. Les marins français aimaient danser le tango et ils le dansaient très bien. C'est surprenant de constater les choses dont on se souvient après tant d'années. Je me rappelle d'un marin assez costaud qui donnait un coup de main à la cuisine et qui avait les bras dans la salade jusqu'aux coudes!

Un soir, l'un des officiers français m'a invitée à souper à bord de son bateau, le *Lobelia*. Ma mère n'était pas du tout d'accord pour que je

m'y rende! J'ai eu la permission d'y aller seulement si je pouvais amener une amie. C'était tout un événement pour deux adolescentes. Nous avons mangé dans le carré des officiers, nous avons été surprises de manger quelque chose de très simple. Nous avions complètement oublié que nous étions en temps de guerre. Nous avons vu très peu de choses du bateau. L'officier m'a donné une épinglette émaillée bleue avec le nom du bateau inscrit dessus. Je l'ai toujours, d'ailleurs.

Mademoiselle McNeil m'emmena un soir à l'hôtellerie du YMCA; elle jouait du piano à la cantine pour divertir les militaires. (Parfois, un militaire s'installait au piano et jouait toute la soirée.) Il m'arrivait souvent de m'installer derrière le comptoir pour distribuer du café et des sandwichs; mais je me suis rapidement retrouvée à tourner des douzaines et des douzaines d'œufs par soir. Je me rappelle avoir fait de la garniture aux œufs durs pour les sandwichs dans un immense récipient et d'avoir utiliser du lait au lieu de la mayonnaise pour mélanger la garniture, probablement parce que la mayonnaise était trop chère ou qu'il n'y en avait pas. Je ne me souviens pas de toutes les sortes de sandwichs que nous préparions, mais je me rappellerai toujours de tous ces œufs, bouillis ou frits!

Grâce à certaines femmes du dépôt « Y », j'ai commencé à travailler un soir par semaine à la cantine de la légion avec des femmes de l'Ordre impérial des filles de l'Empire. Cette cantine était plus petite, ne servait que des déjeuners et il n'y avait pas de musique. Le travail était sensiblement le même à savoir préparer et servir des déjeuners, et même si ce n'était pas de la grosse besogne, cela pouvait être très fatigant.

Une nuit, un jeune marin m'a demandé des œufs brouillés au lieu des œufs frits. À mon grand plaisir, j'étais la seule de ce service qui savait comment préparer les œufs brouillés. Ce soir-là, je suis retournée chez moi en étant vraiment fière de moi. Manifestement, mes collègues de travail d'âge mûr avaient engagé une aide à domicile pour exécuter des tâches aussi quelconque que de faire des œufs brouillés!

Vers la fin de la guerre, je devais avoir dix-neuf ans, un officier français que j'avais rencontré à l'hôtellerie des Français libres m'a invitée à une

soirée à l'Admiralty House, la seule fois où j'y suis allée. Un peu plus tard, j'ai lu un long article dans le journal à propos de ses expériences dans la Résistance française, où il était apparemment considéré comme un héros par la Marine française.

Tout le monde qui demeurait à Halifax à cette époque se souviendra des émeutes qui ont éclatées le jour de la Victoire en Europe. Tout était très calme à l'endroit où je travaillais au dépôt « Y », cette nuit-là; mais à quelques coins de rue de là, les soldats de la marine et les autres soldats se déchaînaient dans le quartier commercial. Nous n'en savions absolument rien; mais le directeur de l'hôtellerie a reçu un appel désespéré de ma mère et il m'a reconduite à la maison une fois mon quart de travail terminé. C'est lorsque je suis retournée chez Birks, le lendemain matin, que j'ai pu constater les dommages faits au centre-ville. Notre magasin était l'un de ceux qui avaient été démolis et pillés : le premier étage était complètement détruit, les vitres étaient cassées, les vitrines d'exposition étaient en pagaille et la majeure partie de la marchandise avait disparu.

Nous n'avions pas connu ces militaires; nous avions peut-être vu la plupart d'entre eux une fois ou deux. Si vous travailliez au comptoir de la cantine, vous étiez trop occupée pour parler plus que quelques minutes, et la plupart du temps, même pas. Aux soirées, vous pouviez rencontrer un aviateur à quelques reprises; mais encore, même si échangiez vos noms et qu'il vous raccompagnait à la maison après la soirée, ça ne pouvait aller plus loin. Ils étaient affectés à leur poste, prêts à partir dans un court délai.

Il est intéressant de constater comment la vie de quelqu'un se déroule. Quelques années après la guerre, je me suis mariée avec un lieutenant d'aviation de l'ARC, mais il n'était jamais venu au dépôt « Y ». Il était parti directement de New York. Lui et l'un de mes garçons avaient un grand amour pour la construction et le vol de modèles réduits d'avions, à une échelle géante maintenant, et pilotés par télécommande, mais je peux toujours me souvenir des formes de base et d'avoir aidé à couper des bandes de bois de balsa. Je me rappelle souvent aussi mes soirées dansantes au dépôt « Y ».

Eva Konopacki

En septembre 1939, les armées allemandes, sur l'ordre d'Hitler, attaquèrent la Pologne avec des moyens puissants, changeant le cours de l'histoire non seulement en Europe, mais aussi dans le monde entier. À Nowy Sacz, le couvent pour les jeunes filles fut transformé en hôpital, d'où des vacances prolongées pour nous, les écolières. L'idée déprimante que l'hôpital allait être rempli de blessés ne m'avait même pas effleuré l'esprit. Je collai de longues bandes de papier journal sur les vitres pour les empêcher de se briser en cas de bombardement. Pour moi, à l'âge de treize ans, la guerre paraissait une aventure excitante.

Quand notre école devint un hôpital, ma mère Anna décida d'aller dans l'est de la Pologne. Elle espérait que les écoles à l'autre bout du pays resteraient ouvertes, et que l'enseignement normal s'y poursuivrait. Elle croyait naïvement qu'à l'est, la paix régnerait. Mais au cours de ce voyage, nous eûmes un premier avant-goût de la guerre : notre train fut bombardé et mitraillé plusieurs fois. Il y eut des morts et des blessés. Ma vision de la guerre, perçue comme une aventure, évoluait rapidement.

Mais quand nous atteignîmes le couvent à Jazlowiec aux environs de Kowel, près de la frontière soviétique, tout y paraissait calme. La Pologne venait de conclure un traité de paix avec les Russes, et on n'appréhendait aucune menace de ce côté. Mais que savions-nous de la politique? Le sort de la Pologne avait déjà été scellé par le pacte secret entre Hitler et Staline, l'Allemagne et l'Union soviétique ayant divisé le pays en deux pour se partager les dépouilles. Alors que l'armée polonaise livrait déjà un combat mortel perdu d'avance contre les troupes blindées allemandes, l'armée soviétique allait franchir la frontière orientale de la Pologne sous le fallacieux prétexte de l'aider à combattre les Allemands.

Quand nous arrivâmes à l'école de Jazlowiec, elle était déjà pleine de réfugiés. Les sœurs faisaient de leur mieux pour nourrir tout le monde. Je me souviens encore du vaste domaine entourant le couvent, où les noisetiers regorgeaient de noix mûres. Pour la première fois de ma vie, j'ai mangé des noix directement cueillies de l'arbre. Elles étaient délicieuses.

Trois jours plus tard, de bonne heure le matin, j'entendis des voix qui chantaient une étrange mélopée. Ma mère se réveilla également et écouta. « Seuls les Russes chantent comme ça, c'est une chanson russe », dit-elle d'un ton incrédule. C'est ce jour-là que l'armée soviétique envahit la Pologne.

Les nouveaux dirigeants fermèrent le couvent, de sorte que les sœurs et les réfugiés durent se disperser. Nous nous rendîmes à Lvov, la principale ville de l'est de la Pologne, surnommée « la cité du lion »; cette ville, construite par les souverains, les aristocrates et les riches marchands polonais, était réputée pour sa beauté et son architecture élégante. Là encore, nous trouvâmes refuge dans un couvent, celui de l'ordre contemplatif de Sainte-Claire sur la rue Kurkowa. Les religieuses, qui menaient auparavant une vie ascétique consistant à prier nuit et jour, se consacraient à présent au soin des réfugiés. Nous étions entassés par centaines dans les petites cellules et les corridors, et les sœurs nous servaient de la soupe maison une fois par jour.

En janvier 1940, ma mère décida de franchir la frontière entre la Pologne et la Roumanie pour rejoindre mon père. Aussi loin que je puisse me rappeler, mes parents vivaient séparément, même si mon père pourvoyait à mes besoins et m'écrivait souvent. Mais à présent, nous étions en guerre, et ma mère s'était résignée à demander son aide. La Roumanie demeurait un pays libre, et mon père occupait un poste important en tant que chargé d'affaires à l'ambassade polonaise à Bucarest.

La frontière polono-roumaine était gardée par l'armée soviétique, mais des paysans locaux accepteraient de guider des groupes de réfugiés pour la passer clandestinement, contre de l'argent. Ce passage illégal avait été baptisé « la frontière verte ». Beaucoup de jeunes hommes la franchirent pour rallier les forces occidentales à l'ouest. Ma mère prit les arrangements nécessaires; le jour du rendez-vous, nous allâmes ensemble en train de Lvov à Sniatyn, une ville frontalière. Il n'y avait que peu de passagers à bord du train, surtout des campagnards locaux dans leurs habits de paysans, et je me sentais mal à l'aise emmitouflée dans mon manteau d'hiver bleu marine avec l'emblème de l'école cousue sur la manche, qui me faisait remarquer.

Arrivées à Sniatyn tard dans la nuit, nous sous sommes ensuite rendues en traîneau dans la neige à une petite maison de ferme où nous avons demeuré jusqu'au moment prévu pour le passage de la frontière. Deux hommes devaient nous accompagner dans cette expédition. L'un d'eux était un professeur de Poznan d'âge moyen et de petite taille, qui s'appelait Maricz; l'autre était un colonel de l'armée polonaise, grand et costaud, du nom de Jampolski.

C'était une nuit sans lune, très sombre et froide. Nous marchions à travers les champs en file indienne, dans un silence total. La neige craquait sous nos pas et la buée due à la respiration formait des nuages blancs au-dessus de nos têtes. Après une longue marche, nous étions rendus si près de la frontière que nous pouvions apercevoir les lumières de la gare du côté roumain. Il ne nous restait plus qu'à franchir une zone boisée puis le fleuve Dniestr à la surface gelée. Je songeais à la

surprise de mon père en me voyant arriver. Il m'aimait beaucoup, tentant de se consoler de ne pas être avec moi. Il venait me voir le plus souvent possible, m'écrivait de longues lettres et m'envoyait des livres d'images des pays qu'il avait visités.

Mais une fois dans les bois, j'ai été ramenée sur terre par des cris en russe : « *Ruki na vierh!* – haut les mains! » Nous avons été aussitôt entourés par les silhouettes blanches des gardes frontières soviétiques qui s'étaient cachés derrière les arbres. Leurs longs manteaux de fourrure blanc les rendaient pratiquement invisibles. (Nous avons appris par la suite qu'il s'agissait d'un traquenard arrangé d'avance par notre guide.)

Tout le monde leva les mains en l'air, et je fis de même. On nous plaça ma mère et moi sur un côté d'une petite clairière, à l'écart des hommes. Nous voyant là, un des soldats russes cria « Retournez-vous! » J'étais alors certaine qu'il allait nous descendre. Mais il ne nous arriva rien. Du coin de l'œil, j'aperçus un des gardes qui donnait des coups de pied au colonel et le frappait avec la crosse de son fusil.

On nous amena ensuite au poste de garde, et tous les prisonniers furent interrogés durant toute la nuit, sauf moi. On m'avait dit que je n'étais qu'une enfant et que je devais rester assise tranquille. Un garde armé m'accompagnait quand j'allais aux toilettes.

Le lendemain matin, on nous mit dans le train avec les gardes, à destination de la vieille prison de Kolomyja. Une fois à la prison, on nous conduisit à travers de longs corridors. Tout à coup, on nous dit d'arrêter et de nous tourner contre le mur; les gardes voulaient nous empêcher de voir un autre groupe de prisonniers qui s'en venaient. Immobile, je réussis à tourner légèrement la tête et à regarder. Ce que j'ai vu m'a bouleversée : des hommes maigres barbus portant des uniformes polonais, les mains et les pieds emprisonnés dans des fers pesants.

Puis, on nous amena dans une grande salle, en attendant de nous attribuer des cellules. Les murs étaient tous recouverts de messages

griffonnés : « on va nous déporter au goulag en Union soviétique, s'il-vous-plaît, prévenez nos familles ». « Le train de déportation part demain, destination inconnue. » Il y avait là des centaines de noms et d'adresses. Nous avons appris par la suite que la plupart des prisonniers étaient des officiers, des juges, des professeurs et des notables polonais.

Les conditions qui régnaient à la prison de Kolomyja avaient de quoi faire frémir. Les cellules étaient surpeuplées; et au lieu de toilettes, il n'y avait que de grands seaux. (La plupart des prisonniers souffraient de diarrhée et devaient se servir très souvent des seaux, ce qui leur valait des remarques blessantes.) Et la première journée, tout le monde dut prendre une douche. On nous obligea à nous déshabiller complètement et à rester nues pendant que les gardes masculins distribuaient des bouts de savon dur et rêche. C'était en février, et il n'y avait aucun système de chauffage dans la prison; l'eau de la douche était glacée. Ensuite, nous dûmes attendre, grelottant, qu'on nous rendit nos vêtements qui avaient été emportés pour être épouillés. Nous avons alors protesté, affirmant que nos vêtements étaient propres, mais les règlements exigeaient que tous les vêtements soient nettoyés. Quand on nous redonna enfin nos vêtements, nous trouvâmes à l'intérieur quelques puces agonisantes, qui provenaient des hardes d'autres prisonniers.

Au bout de trois jours à peine à la prison de Kolomyja, on nous amena en train à Stanislavov, une ville beaucoup plus importante. La grande prison à cet endroit avait été bâtie avant la guerre pour incarcérer les criminels de droit commun; à présent, les Soviétiques y gardaient les prisonniers politiques. Cette prison de huit étages avait une forme rectangulaire et comportait une grande cour couverte au milieu. Toutes les cellules faisaient face à la cour, et il y avait sur toutes les portes un judas pour permettre aux gardiens de surveiller les détenus.

Dans notre cellule au quatrième étage, comme dans les autres cellules, il n'y avait qu'un lit, même si sept femmes l'occupaient. L'une d'elles s'étendait sur le lit tandis que les autres s'assoyaient ou se couchaient par terre avec les pieds sous le lit. Nous nous sommes bientôt rendu compte que toutes les femmes étaient des épouses d'officiers polonais,

sauf celle qui bénéficiait du lit. C'était, nous a-t-on dit discrètement, une voleuse de bas étage qui servait d'informatrice pour la police. Nous étions contentes qu'elle se tienne à distance, puisqu'elle était couverte de puces.

Les prisonnières obligées de dormir sur le plancher restaient le plus loin possible de la toilette qui fuyait, à l'extrémité de la cellule. L'ampoule électrique demeurait allumée toute la nuit. Nous étions tassées au point que, durant la nuit, toutes les prisonnières devaient se retourner en même temps; toutefois, cela avait l'avantage de nous tenir au chaud. Il n'y avait pas de chauffage dans la prison, et la vitre de la petite fenêtre près du plafond était brisée. Ma mère, qui appréciait l'air frais, dormait sous la fenêtre. Ma place était à côté d'elle. Nous portions continuellement nos manteaux d'hiver, sauf quelques minutes chaque matin, quand il fallait enlever tous nos vêtements pour s'assurer qu'il n'y avait pas de puces.

Durant la journée, les femmes essayaient d'oublier le présent en parlant de leur famille et de leur vie normale avant la guerre. Une jeune femme entretenait le fol espoir d'être libérée bientôt : après tout, elle n'avait rien fait de mal. Aucune d'entre nous n'aurait pu deviner que Staline avait ordonné l'élimination totale des élites polonaises, non seulement les officiers avec leur épouse et leurs enfants, mais aussi des milliers de policiers, juges, intellectuels, hommes d'affaires ou toute personne éduquée occupant un poste d'autorité quelconque civil ou religieux. Même si ces gens n'avaient jamais combattu les soviétiques, ils étaient collectivement accusés d'espionnage. Un an plus tard, 25 000 Polonais allaient être exécutés et enterrés dans des fosses communes.

Notre petit-déjeuner se composait d'une tasse d'un liquide chaud brunâtre et d'une épaisse tranche de pain. À midi, on nous servait un bol de soupe claire; et pour le souper, il y avait encore du bouillon. Ce liquide avait pour seul avantage d'être chaud. Avec le pain, d'une consistance semblable à la craie, ma mère avait façonné trois petites balles et m'avait montré à jongler. La nourriture était le sujet de conversation par excellence. Toutes les femmes parlaient de ce qu'elles aimeraient

F4

manger et décrivaient la façon de préparer des mets délicieux. Je rêvais de dévorer une tranche de pain blanc beurrée garnie d'une tranche épaisse de jambon.

Pendant la journée, nous restions assises par terre, et la nuit, nous dormions à la même place. Un jour, on nous a dit que les intéressées pouvaient prendre une marche. Ma mère et moi, et quelques autres femmes, nous avons décidé de nous étirer les jambes. On nous a alors conduites dans la cour. Les bâtiments de la prison l'entouraient sur trois côtés, tandis que le quatrième côté était bloqué par un mur en brique de deux étages surmonté par des fils barbelés. Nous devions marcher autour de la cour en file indienne, les mains derrière le dos. Nous ressemblions aux personnages dans le tableau de Van Gogh la « *Cour de la prison* ». La promenade avait durée à peine 15 minutes, mais j'étais déjà morte de froid et je n'ai plus jamais voulu récidiver.

La nuit avaient lieu des interrogatoires. Étant trop jeune, on ne m'a jamais interrogée, mais ma mère l'a été plusieurs fois; comme tous les autres, elle était accusée d'espionnage. Lors d'un interrogatoire, après trois semaines d'internement à Stanislavov, on lui a indiqué qu'elle serait transférée à la prison de Kiev, en Union soviétique. Elle devait à présent décider de mon avenir. Elle s'était vu offrir deux possibilités : je pouvais être placée dans un orphelinat russe ou envoyée chez des membres de la famille. Pour m'éviter l'orphelinat, ma mère dit aux agents du KGB que nous avions des proches parents à Lvov. En fait, c'étaient de simples connaissances.

La séparation fut une dure épreuve pour nous, mais surtout pour ma mère, qui devait rester en prison et envoyer son unique enfant vers un sort incertain. Dieu sait si nous allions nous revoir un jour. Après de brefs adieux, les agents du KGB m'ont amenée à la gare et mise dans le train qui allait à Lvov, avec une fournée de soldats russes. Les soldats, absorbés par leur partie de cartes, ne prêtaient guère attention à une fillette pâle de treize ans; par conséquent, dès que nous avons atteint les faubourgs de Lvov, je me suis glissée hors du train, craignant que quelqu'un ne tente de m'arrêter.

Pleine d'appréhension, je frappai à la porte de nos amies de passage, que j'avais rencontrées une seule fois auparavant. Mais je n'avais pas à me faire de souci, elles me reçurent très gentiment. Madame Szwabowicz était une veuve âgée qui habitait en compagnie de ses trois filles adultes. Les temps étaient durs et elles ne possédaient pas grand chose, mais elles m'ont tout de même acceptée. (Un mois plus tard, elles recueillirent une autre fille réfugiée.)

Tout d'abord, leur bonne Marie m'a fait prendre un bain prolongé et m'a lavé les cheveux avec un savon spécial pour tuer les poux. Puis, pour la première fois depuis plusieurs semaines, j'ai dormi dans un lit avec des draps propres. C'était une sensation merveilleuse. Mais quelques jours plus tard, j'ai contracté une forte fièvre et je suis tombée très malade. Madame Szwabowicz a fait venir le médecin. J'étais trop faible pour lui demander ce qui n'allait pas, et je ne l'ai jamais su. Il m'a fallu un mois complet pour recouvrer la santé.

Après les horreurs de la prison, la vie normale me semblait formidable; j'étais même contente de retourner à l'école! À cause de la guerre, j'avais perdu un an de scolarité; je devais donc reprendre mes études au niveau de la huitième année. Notre école mixte portait encore le nom de Stefan Batory, le puissant monarque qui avait gouverné la Pologne au XVI[e] siècle. Les autorités communistes dictaient les matières au programme : en plus des mathématiques, de l'histoire, de la géographie et de la littérature, on nous enseignait le russe, l'ukrainien et l'histoire du marxisme. (La religion ne faisait pas partie des matières scolaires, mais les frères dominicains continuaient à l'enseigner clandestinement dans une église voisine.) J'ai réussi à remonter jusqu'aux premiers rangs de la classe, rivalisant avec un autre élève, Stan. Nous avions de l'estime l'un pour l'autre, bien que son père fut communiste. Étant la première de classe, j'organisais des séances de tutorat pour les élèves ayant pris du retard dans leurs travaux scolaires. Stan restait très souvent à l'école après les cours pour aider les autres étudiants.

Deux fois par semaine, il y avait des leçons de gymnastique au son de la musique d'un piano. La pianiste avait un aspect remarquable : jeune,

des yeux noirs scintillants, les cheveux noirs coupés courts et un teint pâle. Elle ne se maquillait jamais et s'habillait toujours de noir. Je me rappelle encore son doux sourire. Elle s'appelait Fulla Horak, et elle jouait souvent du piano après l'école pour le simple plaisir. Je restais pour l'écouter; et un jour, elle m'a d[illegible]dé si ça me plairait de suivre des leçons de piano. Je lui ai répondu que je venais à peine de commencer à apprendre cet instrument avant la guerre, et que j'étais encore une novice. Elle a offert de me donner des leçons gratuitement si ça me tentait.

Elle est bientôt devenue mon professeur et ma meilleure amie. Je me rendais souvent à l'autre bout de la ville pour la visiter dans son petit logement. Elle habitait avec une dame âgée qui était sa compagne et qu'elle servait de son mieux. Son affection pour cette dame était évidente. Celle-ci m'a dit un jour que Fulla priait beaucoup et qu'elle avait des visions mystiques. Je pensais qu'elle était peut-être une religieuse déguisée en civil. Notre amitié a duré jusqu'à mon départ de Lvov. Je trouvais dans sa présence l'encouragement nécessaire pour m'aider à surmonter les crises de cafard.

À cette époque, j'ai décidé de recevoir le sacrement de confirmation. Les temps étaient pénibles, et je voulais devenir membre à part entière de la communauté catholique. C'est un évêque qui se chargeait d'administrer la confirmation à la vieille cathédrale de Lvov. Cette cathédrale avait une allure austère et altière; elle était soutenue à l'intérieur par d'énormes piliers se ramifiant très haut en arches gracieuses. La lumière tamisée et mystérieuse filtrait à travers les longs vitraux. Même en été, l'intérieur restait sombre et frais. Mais le jour venu, la cathédrale était lumineuse et bondée de gens venus voir les nombreux jeunes recevant la confirmation. Je choisis comme patronnes Marie la mère du Christ et Sainte-Thérèse; et c'est un étranger qui mit la main sur mon épaule en guise de témoin.

Par ailleurs, l'hiver de 1941 fut pour moi rempli d'amertume, accentuée par un temps lugubre et des forts vents. J'étais déprimée : je me souciais constamment de ma mère, et j'avais de la difficulté à m'adapter à l'existence dans un nouveau foyer. Étant enfant unique, j'avais

toujours été le centre d'attraction, et ma mère se montrait très affectueuse. Tout à coup, je me retrouvais toute seule, un fardeau pour les gens avec qui je vivais. Madame Szwabowicz avait beau être une femme bonne et pieuse, elle affichait un tempérament froid et réservé. Je ne pouvais pas espérer de sa part des marques d'affection.

Rétrospectivement, je me suis rendue compte que j'avais été trop gâtée dans mon enfance et que mes priorités étaient complètement faussées. Un jour, pendant que je m'exerçais au piano pour Fulla, la servante commença à nettoyer la pièce. En arrivant au piano, elle me demanda de me tasser. Mais je refusai, estimant que la musique était beaucoup plus importante que le nettoyage, une tâche qui pouvait se faire n'importe quand. Mais la servante, une femme plutôt brusque, ne voulut pas discuter; elle m'enleva carrément du tabouret et me mit dans une autre pièce. J'étais furieuse, et j'avais l'impression d'être victime d'une terrible injustice. J'allai trouver M^me^ Szwabowicz pour me plaindre amèrement, mais à ma grande surprise et à ma profonde humiliation, elle m'enjoignit de ne plus jamais nuire au travail de la bonne. Je venais d'apprendre une dure leçon.

Le changement était trop brusque pour que je puisse l'accepter facilement. Avant la guerre, j'étais comblée d'affection par mon grand-père ainsi que mes tantes Sophie et Marie. Et j'avais coutume d'être traitée en adulte; même si j'avais à peine treize ans, je possédais de vastes connaissances en art et en littérature. Désormais, plus personne ne s'intéressait à moi, et n'écoutait ce que j'avais à dire; cette froideur et ce rejet étaient pour moi très difficiles à supporter. Quand je marchais seule dans les rues de Lvov, j'avais des idées de suicide. Mais ce n'étaient là que des fantasmes; j'avais trop la foi pour envisager sérieusement de me suicider.

Les épiceries étaient complètement vides, il n'y avait rien à acheter. De temps à autre, un camion apportait du pain et du sucre, et il se formait immédiatement une longue file, s'étendant parfois sur plus de deux kilomètres. Chacun des membres de chaque famille faisait la queue pour obtenir de la nourriture. Très souvent, il fallait se lever à 3 h du matin pour avoir de bonnes chances. Au bout de deux ou trois heures,

quelqu'un d'autre venait vous remplacer; et le manège continuait ainsi jusqu'à ce qu'on puisse obtenir un peu de pain, ou à l'occasion un morceau de viande. Dans bien des cas, après plusieurs heures d'attente, le magasin se retrouvait à court de nourriture et les gens devaient rentrer chez eux les mains vides. Pendant ces attentes en ligne, il faisait parfois si froid que je finissais par avoir des coupures aux doigts et aux orteils à cause des engelures.

À un moment donné, l'espoir d'une évasion est venu pendant quelque temps embellir ma vie. J'ignore totalement comment mon père a pu découvrir où j'étais, mais il avait envoyé des visas par l'intermédiaire du consulat roumain pour moi et deux de mes cousines, que j'avais retrouvées tout à fait par hasard. Elles étaient toutes deux réfugiées, et venaient du nord-est de la Pologne : Catherine, mère d'un bébé âgé d'un mois baptisé Andrew, et sa sœur Thérésa.

Jour après jour, nous faisions la queue dans les bureaux du KGB en compagnie d'autres étrangers pris au piège par la guerre. On remplissait interminablement des formulaires, uniquement pour se faire dire de revenir le lendemain. Malheureusement, il devint bientôt évident que les autorités soviétiques, même si elles autorisaient en principe les détenteurs d'un visa roumain officiel à quitter la Pologne, n'étaient pas disposées à nous laisser partir. Au bout de deux mois passés à attendre une autorisation, tout a changé d'un coup. Des milliers de personnes furent alors arrêtées sans ménagement durant la nuit et mises de force dans des trains pour le bétail à destination de la Sibérie. Parmi ces victimes, il y avait Thérésa, Catherine et son bébé. Le nettoyage ethnique venait de commencer.

Tout le monde craignait surtout d'être exilé dans la partie asiatique de l'Union soviétique, la Sibérie ou la région de Vorkuta. À chaque jour partaient des trains de bétail chargés de familles polonaises. Dans notre immeuble à logements, on déportait une famille après l'autre. Une nuit, on emmena les gens habitant au-dessus de notre appartement, et une autre nuit, la famille à l'étage en-dessous. Nous attendions anxieusement que notre tour vienne, mais pour une raison inconnue, il n'est jamais arrivé.

Au total, environ deux millions de Polonais ont été à l'époque expulsés de leur foyer et envoyés dans des goulags en Sibérie, au Kazakhstan et à Vorkuta. Les déportés n'avaient le droit d'emporter que deux valises, et ils devaient abandonner leur maison, leurs meubles et tous leurs autres biens, qui étaient remis à des familles russes.

L'entente germano-russe prit fin brusquement en juin 1941, lorsque les armées de Hitler attaquèrent l'Union soviétique. Après un court bombardement, les troupes allemandes s'emparèrent de Lvov sans avoir eu à combattre. Les gens se ruèrent vers les prisons pour libérer les milliers de prisonniers politiques arrêtés par les soviétiques; mais ils étaient tous morts. Bien qu'obligés de fuir en toute hâte, les Russes avaient trouvé le temps de tuer leurs prisonniers. Certains, dont des prêtres et des religieuses, avaient été torturés à mort. On avait crucifié un père dominicain sur un mur de sa cellule. Dans une des prisons, on avait enduit les têtes des victimes de goudron pour les rendre plus difficiles à identifier. Quoi qu'il en soit, les cadavres restaient exposés pour que leurs proches les récupèrent. C'était en juillet, et bientôt, la puanteur des corps en décomposition se répandit sur la ville.

Un ennemi avait remplacé l'autre, on était passé de Charybde en Scylla. J'allais rapidement mesurer l'ampleur de la tragédie qu'annonçait l'arrivée des forces allemandes. Un de leurs premiers gestes fut d'arrêter et d'exécuter tous les professeurs d'université ainsi que leurs proches. L'ordre nouveau allait bientôt se manifester d'autres façons. Un jour, je rendis visite à mes amis Adam et son épouse Janka, que j'avais connus au début de 1941. Ils avaient deux enfants à peu près de mon âge, et Adam était avocat. Ils m'avaient souvent invitée à prendre le thé, et nous avions eu de longues conversations intéressantes. Ils possédaient une grande bibliothèque et me permettaient volontiers d'emprunter leurs livres. J'appréciais la compagnie de ces gens aimables et chaleureux.

Quand je suis allée les voir en juillet, après l'entrée des Allemands à Lvov, ils étaient anxieux et dépressifs. Ils m'ont dit que dorénavant, ils devraient porter sur leurs manches l'étoile de David. J'ai été sidérée; je ne savais même pas qu'ils étaient juifs. Quelques jours plus tard, ils m'ont appris qu'ils étaient obligés de quitter leur agréable logement

pour s'installer dans le ghetto, un quartier que les Allemands avaient assigné aux Juifs. Certains d'entre eux se réfugiaient dans la clandestinité. Mais Adam et les siens avaient rejeté cette option qui aurait signifié la division de la famille, et ils allèrent vivre ensemble dans le ghetto. Même si elle n'était pas juive, Janka avait déclaré qu'elle suivrait son époux et ses enfants où qu'ils aillent.

Une fois la ville de Lvov tombée aux mains des Allemands, j'ai pu envoyer une lettre à ma tante à Varsovie. Sa réponse m'est parvenue rapidement : elle avait payé un homme pour qu'il vienne à Lvov me la remettre en mains propres. Avant d'aller entreprendre une nouvelle vie à Varsovie, j'ai fait mes adieux à M^me^ Szwabowicz et à ses filles, et à tous mes amis, en particulier Fulla Horak ainsi qu'Adam et Janka. Je n'ai plus jamais revu la famille d'Adam.

Peu après, j'ai commencé à cohabiter avec ma tante Marie et son mari Zygmunt dans un faubourg de Varsovie appelé Bielany. Mon grand-père habitait dans le même immeuble à l'étage en-dessous, et ma tante Marie prenait soin de lui. Elle m'avait demandé de lui apporter son dîner à chaque jour, ce qui nous donnait l'occasion de bavarder. Il avait été ingénieur; et bien qu'âgé de quatre-vingt ans, il demeurait en excellente forme physiquement et mentalement. Il travaillait à une invention qui, selon lui, était promise à un grand avenir après la guerre.

Je repris mes études à l'école secondaire à Varsovie, et à tous les jours, je devais me taper un long trajet en tramway. Il y avait à l'avant des tramways une section spéciale réservée exclusivement aux Allemands. Les nazis considéraient les Allemands comme une race supérieure, si bien qu'ils refusaient de se mêler aux Polonais. Cette ségrégation s'expliquait aussi pour des raisons de sécurité : les Allemands se sentaient à juste titre très insécures en présence des Polonais.

Mais quand mon grand-père prenait le tramway, il s'assoyait toujours dans la section avant. Quand je lui ai demandé pourquoi, alors qu'il risquait ainsi l'arrestation, il m'a répondu : « c'est ici mon pays, et je vais m'asseoir partout où je veux ».

Ma nouvelle école secondaire, située sur la place des Invalides à Varsovie, avait reçu officiellement la désignation d'école de jardinage pour contenter les Allemands, qui ne toléraient que les écoles de métiers dans le cas des Polonais; ils avaient supprimé toutes les institutions d'enseignement secondaire et les universités. Malgré ce changement de vocation, il régnait encore une ambiance patriotique, puisque les professeurs étaient les mêmes qu'avant la guerre. L'école nous enseignait les matières du programme officiel, et en privé, à la maison, nous apprenions des matières interdites comme le latin, l'histoire et la littérature polonaise.

Peu après mon arrivée à cette école, on m'a introduite dans une association clandestine de scouts et de guides qui préparait les jeunes à combattre dans les rangs de la résistance. Notre patrouille s'appelait les « Taureaux » parce que nous étions tous nés sous ce signe du zodiaque. Nous vivions une foule d'aventures, et les journées étaient toujours trop courtes pour faire tout ce qui était prévu, d'autant plus que le couvre-feu policier à 20 h obligeait les étudiants à rentrer chez eux avant cette heure. (Je suivais entre autres des cours de premiers soins, et on m'avait confié la tâche de donner à mon grand-père les injections prescrites. Après mon premier essai, il m'a demandé gentiment : « pourrais-tu utiliser une aiguille moins dure la prochaine fois!? ») Nous recevions également une formation sur les techniques susceptibles de nous être utiles durant la guerre. Quand on nous a montré le maniement des pistolets automatiques et des revolvers, notre excitation allait de pair avec la crainte d'être capturés et torturés. Nous usions de pseudonymes pour des raisons de sécurité dans la clandestinité, mais évidemment, nous connaissions tous les noms de nos camarades utilisés à l'école. De temps à autre, je me posais la question : « est-ce que je pourrais résister à la torture sans révéler les noms et adresses des autres membres du réseau? » J'étais incapable d'y répondre.

Les actes de résistance entraînaient des représailles brutales. Souvent, les Allemands prenaient en otage des gens qui se rendaient au travail. Ils posaient de grandes affiches rouges partout à Varsovie où étaient

imprimés les noms de 50 otages annonçant leur exécution au cas où des actes de sabotage seraient commis ailleurs dans le pays. Le résultat était connu d'avance : on exécutait publiquement 50 otages dans une des principales rues de la ville. Normalement, les exécutions avaient lieu à l'heure du dîner, quand les rues étaient pleines de monde. Les soldats allemands arrivaient dans des camions de l'armée pour bloquer la rue, et ceux qui se trouvaient là étaient contraints d'assister à l'exécution. On amenait les otages dans des camions militaires et on les alignait contre le mur; puis, ils étaient abattus par des tirs de mitrailleuses. On emportait ensuite les cadavres, et le concierge de l'immeuble devant lequel l'exécution s'était déroulée devait laver le sang sur le pavé. Quelques heures plus tard, des fleurs et des bougies allumées apparaissaient en face du mur où 50 jeunes venaient de perdre la vie brutalement. Les gens y prononçaient furtivement des prières. Par la suite, les Allemands prirent l'habitude de remplir la bouche des condamnés de plâtre avant de les exécuter pour qu'ils ne puissent pas crier « vive la Pologne! » au moment de mourir.

C'est seulement au bout de plusieurs mois que ma tante a découvert que je faisais partie de la résistance. Un soir où je suis revenue après le couvre-feu, elle m'attendait anxieusement sur le pas de la porte, craignant qu'on m'ait arrêtée. Elle était inquiète au point de pâlir et de s'évanouir sous le coup du soulagement quand je suis enfin arrivée. Mais après avoir repris ses esprits, elle m'a demandé directement si j'appartenais au mouvement de résistance. Une fois la vérité sortie du sac, elle m'a expédiée dans un pensionnat tenu par les sœurs de Nazareth, si bien que je n'ai pas pu participer à des actions clandestines durant un an. Puis, le couvent a été fermé et j'ai dû revenir à la maison. Mais ma tante avait fini par se résigner à l'inéluctable : tous les jeunes devaient combattre les envahisseurs.

En 1943, j'ai prononcé le serment des partisans au presbytère de l'église, avec comme témoin un prêtre qui faisait lui-même partie de la résistance. J'ai alors promis de servir mon pays fidèlement et de ne pas révéler les secrets de notre mouvement, même au risque d'être exécutée. Nous avons repris ensuite notre formation.

J'ai suivi des cours spéciaux en communication, apprenant à installer et à réparer des lignes téléphonique de même qu'à entretenir les téléphones et les standards de l'armée. On nous montrait également des techniques militaires comme les méthodes de combat de rue et de guérilla.

La vie était devenue périlleuse et presque toutes les actions pouvaient entraîner la peine de mort. Résultat, plus personne ne se souciait des règles imposées par les Allemands, en dépit des conséquences potentiellement tragiques. Les jeunes patriotes se faisaient souvent arrêter, torturer et tuer, ou ils étaient envoyés dans des camps de concentration où les attendait une lente agonie. Mais cette perspective ne suffisait pas à nous décourager. Les jours de fête nationale, on décorait les monuments historiques de drapeaux et de fleurs. On peignait également sur les murs l'emblème de l'ancre, qui symbolisait l'espoir et la résistance, en le traçant de façon à exprimer les mots : « la Pologne se bat ».

Heinrich Himmler avait entrepris de mettre sur pied des camps de concentration en territoire polonais dès 1940, afin de terroriser la population. Les premiers avaient été construits à Auschwitz et Stutthof. Le convoi initial de 728 prisonniers polonais est arrivé à cet endroit le 14 juin 1940; c'étaient dans la quasi-totalité des jeunes hommes capturés alors qu'ils tentaient de s'échapper pour rejoindre les forces alliées. Au cours des cinq années subséquentes, les nazis ont ouvert plus de 200 camps de concentration. Ils visaient à procurer aux Allemands une main-d'œuvre servile, avant que les prisonniers meurent à cause de la malnutrition et des traitements cruels.

Et en 1940, les Allemands avaient amorcé une campagne systématique d'élimination des juifs polonais dans les ghettos, consistant à les affamer. Un travailleur a besoin en moyenne de 2400 calories par jour, alors qu'on ne fournissait aux travailleurs juifs que 184 calories. Mais la famine avait beau décimer les juifs, l'extermination n'allait pas assez vite pour les nazis; par conséquent, à l'été 1942, ils ont commencé à appliquer leur programme d'extermination massive, en liquidant les ghettos.

La destruction finale du ghetto de Varsovie eut lieu en 1943. Je l'avais traversé quelques fois en tramway; j'ai eu l'impression de découvrir une terre étrangère marquée par la malédiction. Les portes dans les hautes murailles étaient gardées par des soldats armés, qui veillaient à ce que personne de l'extérieur ne puisse apporter des secours. J'ai vu des rues bondées, où beaucoup de pauvres hères au visage émacié restaient assis sur le trottoir, mourant de faim. Certains fixaient le tramway comme si c'était une apparition venue d'un autre monde. Le ghetto constituait une ville dans la ville, un monde régi par d'autres lois que le reste du pays. Ses habitants formaient un peuple voué à l'annihilation.

À la fin d'avril 1943, des explosions se firent entendre et le ciel se mit à rougeoyer sous l'effet des incendies au-dessus du ghetto. Un groupe d'environ 700 jeunes juifs, résolus à mourir en combattant au lieu de se laisser mener à l'abattoir tels des moutons, venaient de se révolter. Quand j'ai aperçu les incendies, je me suis rendue chez une camarade qui habitait dans un logement surplombant le ghetto. Depuis le palier en haut des escaliers, on pouvait apercevoir le ghetto. Le bâtiment de l'autre côté du mur était ravagé par les flammes, qui jaillissaient de toutes les fenêtres. Les soldats allemands se tenaient devant l'immeuble attendant leurs proies avec leurs armes prêtes à tirer. Les gens sortaient très lentement de l'édifice en feu, un par un, les mains en l'air. Je pouvais entendre les ordres des officiers allemands qui les faisaient aligner le long du mur. Je savais la suite, et je ne voulais pas assister au massacre. En descendant l'escalier, je pouvais entendre le crépitement des tirs de mitrailleuses.

Nous étions tous conscients du sort terrible infligé aux Juifs, mais il n'y avait pas grand chose à faire pour les secourir. Les forces d'occupation allemandes faisaient planer une menace constante pour tous les Polonais, mais nous avions au moins l'avantage du nombre : on ne peut pas détruire facilement un pays de 36 millions d'habitants. Par contre, la situation était différente pour les Juifs. Même si la moitié de leur population totale en Europe se concentrait en Pologne, ils n'étaient tout de même que trois millions, et les nazis ne leur reconnaissaient

pas le statut de citoyen polonais. Nous devions tous céder la place en vue d'une expansion allemande; mais Hitler avait décrété l'anéantissement des Juifs durant la première ronde; le tour des Polonais viendrait ensuite. Et quand les nazis forcèrent les Juifs à s'établir dans des ghettos, seules quelques personnes lucides se rendirent compte de l'ampleur des projets criminels d'Hitler.

Avant la guerre, les Juifs vivaient pratiquement en vase clos, séparés des autres Polonais par leur religion. Ils comptaient pour plus de la moitié de la population dans certains villages de l'est du pays, menant une existence distincte; et le judaïsme interdit les mariages mixtes. Bien que citoyens polonais, ils s'habillaient différemment et parlaient le yiddish; certains étaient même incapables de s'exprimer couramment en polonais. Ces gens formaient des enclaves ethniques au sein de la collectivité; par conséquent, lorsque la guerre a éclaté, ils pouvaient difficilement se faire passer pour des Polonais. (Pour tirer la chose au clair dans le cas des hommes, il suffisait pour les nazis de vérifier s'ils étaient circoncis.) La seule solution était de les cacher.

Évidemment, les Juifs ne vivaient pas tous en marge de la société polonaise, à laquelle beaucoup s'étaient intégrés de leur plein gré. Il y avait parmi eux des avocats, des médecins, des politiciens, des écrivains et même des poètes. Beaucoup possédaient des talents exceptionnels et travaillaient fort. Durant la guerre, plusieurs furent sauvés par leurs amis polonais, et un bon nombre de Polonais ont péri parce qu'ils avaient essayé de protéger des Juifs. Si une famille se faisait prendre à cacher un Juif, tous ses membres étaient condamnés à mort. Les Allemands envoyaient parfois des familles entières à Auschwitz; à une occasion, ils pendirent publiquement tous les membres d'une famille à leur balcon pour avoir abrité un enfant juif.

En réaction à ces atrocités, le mouvement de résistance polonais avait créé une organisation spéciale, la « Zegota », dont la mission consistait à sauver les Juifs. Les partisans produisirent pour les juifs des milliers de faux documents, aidés dans une large mesure par le clergé catholique. Les monastères et les orphelinats offraient asile aux enfants juifs

envoyés secrètement hors des ghettos par leurs parents aux abois; et ils fournissaient aux Juifs des faux certificats de naissance et de baptême afin qu'ils puissent passer pour des Polonais. L'organisation procurait aussi de la nourriture et des abris aux Juifs entrés dans la clandestinité. L'armée de la résistance avait aussi décrété la peine de mort contre les traîtres qui livraient des Juifs aux Allemands; ces individus étaient des criminels de bas étage qui s'enrichissaient sur le dos des victimes.

En juillet 1944, les troupes allemandes étaient en pleine déroute. L'armée rouge soviétique approchait, et on pouvait entendre très clairement le bruit sourd des soldats en marche et des véhicules blindés sur la ligne de front de plus en plus proche. Les Allemands avaient annoncé que 100 000 jeunes Polonais devraient contribuer à aménager des ouvrages de défense le long du fleuve Vistule. Or, les dirigeants de la résistance craignaient que ces jeunes ne soient abattus une fois leur tâche terminée. Il était trop risqué de laisser autant de monde à la merci des Allemands. On décida donc de déclencher un soulèvement et de libérer Varsovie.

À mesure que le moment fatidique approchait, la tension augmentait d'heure en heure. En tant que messagère, je courais depuis l'aube pour livrer les ultimes messages. Je me suis arrêtée brièvement au couvent de la résurrection où j'ai confié mon âme à Dieu et où on m'a remis une petite médaille de la Sainte-Vierge. J'étais fière de faire partie des combattants de la liberté, et contente que le moment tant attendu soit enfin arrivé. (Seul le souvenir que ma tante avait voulu m'enfermer dans la salle de bains pour m'empêcher d'accomplir mon devoir tempérerait quelque peu mon exaltation.)

Malheureusement, nous avions perdu l'effet de surprise. Le début du soulèvement était prévu pour 17 h; mais vers 15 h, certains de nos hommes, qui transportaient des armes et des munitions à Zoliborz, se retrouvèrent soudainement face à des soldats allemands. Il y eut un échange de coups de feu, si bien que l'insurrection était déclenchée. Je me trouvais alors au quartier général, mais on m'a aussitôt envoyée porter des dépêches dans le quartier de Powazki. Les rues et les places

étaient désertes. J'aperçus une femme qui se tenait l'air égaré près d'un édifice, ne sachant pas quoi faire. De la rue voisine, je pouvais entendre le crépitement des mitraillettes et les explosions des grenades. Je me suis dit « ça doit être nos gars ». (Même si leur âge moyen variait entre quinze et vingt ans, ils faisaient d'excellents soldats.)

Tout à coup, une troupe de soldats allemands se mit à tirer dans notre direction d'une distance d'une centaine de mètres. Je me jetai par terre, comme on nous l'avait enseigné durant nos exercices de la résistance, et je rampai vers la femme qui restait sans bouger, impuissante. Nous étions aspergées par les fragments de stuc et de brique que les balles faisaient rejaillir en frappant le mur au-dessus de nous. Mais les Allemands cessèrent bientôt de tirer et tournèrent leur attention ailleurs. Profitant de cette accalmie, je poursuivis mon chemin.

Mais au bout d'un certain temps, je me heurtai à un obstacle infranchissable. Les soldats allemands bloquaient toutes les rues, se cachant derrière les arbres et les buissons pour canarder nos troupes, qui attaquaient de plusieurs côtés. De toute évidence, les pistolets automatiques et les mitraillettes des Allemands leur donnaient l'avantage. Je fus obligée de retraiter, amenant avec moi un petit garçon qui avait été surpris hors de chez lui dans le feu croisé des combattants.

Une fois revenue à mon poste, on m'attribua une nouvelle mission, en plus de me remettre un brassard rouge et blanc à l'effigie de l'aigle polonais et le numéro de mon peloton. Ce fut un instant très émouvant. Après cette longue période d'occupation, je pouvais enfin, pour la première fois, porter ouvertement les couleurs nationales de la Pologne.

On m'avait chargée de canaliser les entrées et les sorties dans un grand immeuble à logements appelé la « Serre ». Les gens regardaient mon brassard d'un air incrédule, ayant du mal à croire que le travail de sape souterrain était terminé, et que le temps de combattre au grand jour était enfin arrivé. Je pris le temps de monter en haut de l'édifice pour regarder par les fenêtres ce qui se passait. Je remarquai ainsi des casques qui se déplaçaient parmi les herbes d'un terrain vague. Je crus

d'abord qu'ils appartenaient à des Allemands; mais en regardant plus attentivement, je vis que c'étaient nos soldats. Certains portaient des casques allemands saisis par la résistance, d'autres des casques polonais dissimulés depuis 1939. La plupart d'entre eux allaient tête nue. Ils disposaient d'une panoplie d'armes variées : quelques fusils, ainsi que des pistolets, revolvers et grenades.

Malheureusement, notre exultation ne dura pas longtemps. Après plusieurs tentatives ratées de s'emparer des objectifs visés, à la fin de la soirée, notre commandant, « Zywiciel », décida de battre en retraite dans la forêt de Kampinos. Les combattants désireux de rentrer chez eux pouvaient le faire; ceux qui voulaient continuer à se battre devaient gagner la forêt. Je décidai d'aller à Kampinos. Il commença à pleuvoir, et la pluie continua jusqu'à notre arrivée à destination. Nous marchions le plus silencieusement possible pour ne pas que les Allemands nous détectent. Dans le faubourg de Bielany où j'habitais, il fallait passer tout près de l'aéroport militaire. De temps à autre, des fusées éclairantes illuminaient le ciel sombre et nous devions nous jeter à plat ventre dans la boue jusqu'à temps que l'obscurité revienne et qu'on puisse poursuivre sans danger. À une de ces occasions, il se produisit une explosion, à cause d'une grenade de fabrication artisanale qui avait sauté, blessant mortellement son possesseur. Il fallut l'abandonner à Bielany, et nous continuâmes notre route.

À l'aube, nous avons atteint l'orée de la forêt, où nous nous sentions en sécurité. Les partisans contrôlaient les forêts, que les Allemands évitaient autant que possible. Notre destination était un groupe de bâtiments de garde-forestiers. En atteignant les fermes et les bâtiments de service, nous étions complètement épuisés. Nous avons alors dormi sur le plancher tout habillés, comme des loirs.

Je me rappelle encore ma surprise le lendemain matin en voyant pour la première fois notre commandant, le colonel Mieczyslas Niedzielski. C'était un homme petit et rondelet, vêtu en civil, qui marchait en portant un parapluie noir. Il n'avait pas tellement des allures de héros! Mais c'était un excellent commandant.

Plus tard ce jour-là, un courrier en provenance de Varsovie apporta un message du chef de l'armée polonaise, le général Bor Komorowski, nous ordonnant de retourner immédiatement à Zoliborz. Les combats faisaient rage partout dans Varsovie, et les Allemands étaient incapables de mater l'insurrection. Nous retournâmes par le même chemin; il pleuvait continuellement, la boue s'épaississait, et nous étions fatigués au point de tomber endormi en marchant. Les Allemands détectèrent notre arrivée à Bielany et nous attaquèrent avec des chars d'assaut. Nous étions cachés dans de petites maisons habitées par des familles d'ouvriers, qui s'efforçaient de nous aider dans la mesure de leurs moyens. Ils nous dissimulaient dans des caves pendant que nos hommes lançaient des grenades et des cocktails molotov en direction des chars d'assaut. Le combat dura toute la journée. Le soir, les Allemands battirent en retraite; nous avions perdu 22 soldats.

Nous arrivâmes à Zoliborz durant la nuit, et nos troupes prirent position dans des immeubles à logements. Aidés par les civils, nous avions dressé des barricades pour que nos troupes puissent défendre notre territoire libéré contre les assauts des chars allemands. Toutefois, les Allemands conservaient la maîtrise du ciel, et certains jours, leurs avions nous bombardaient trois ou quatre fois; de plus, leurs canons et leurs mortiers déversaient sur nous un déluge de feu. La menace la plus terrifiante venait des mortiers lance-roquettes, qui lançaient des salves de huit roquettes, semant la mort et la désolation parmi la population. Il y avait aussi des tanks robots Goliath transportant des explosifs qui causaient beaucoup de dégâts, et les mitraillettes tiraient continuellement depuis les bâtiments autour. Pour nous protéger, nous avions creusé des tranchées reliant les rues et les maisons. À cause des bombardements incessants, les civils se terraient dans les caves. La nuit apportait un peu d'accalmie, mais notre plus grave problème était le manque d'armes, de munitions et de nourriture.

On m'a ensuite affectée à la patrouille de communication chargée de poser des câbles et de mettre sur pied un service téléphonique. J'avais pour tâche de m'occuper des standards et des téléphones de campagne. Les guetteurs transmettaient leurs observations sur les déplacements

des troupes allemandes aux standardistes qui relayaient les renseignements au commandant. La situation évoluait régulièrement. Toutefois, il me fallut beaucoup de temps pour m'habituer au barrage d'artillerie incessant. Quand les explosions devenaient réellement assourdissantes, j'étais tellement terrifiée que je me cachais derrière notre intendant, un homme corpulent, dont le large dos paraissait offrir une bonne protection! (Nous l'avions surnommé « le vieil homme », et il prenait soin de nous de son mieux, compte tenu des conditions difficiles. On manquait de nourriture : notre unique repas quotidien consistait en un gruau peu ragoûtant, avec beaucoup de grains d'avoine durs.)

La mort nous était devenue familière, et le spectacle des gens tués et blessés ne m'impressionnait plus tellement. Mais ce fut une autre paire de manches quand je vis un jeune soldat de notre peloton grièvement blessé, qu'on transportait sur une civière avant de l'amener à l'hôpital. J'eus un haut le cœur en le regardant; son visage n'était plus qu'une horrible plaie. Ma première réflexion fut très égoïste : Dieu me préserve d'une telle blessure.

Au cours du deuxième mois de l'insurrection, l'armée rouge commença à nous parachuter des armes, des munitions et des biscuits militaires. Ce geste visait à faire croire aux alliés qu'ils soutenaient notre révolte contre les Allemands. Mais notre soulagement fut de courte durée : les armes et les munitions, souvent largués sans parachute, étaient habituellement abîmées au point d'être inutilisables. Une nuit, des fusées éclairantes illuminèrent tout à coup le ciel. Je pouvais entendre les avions volant au-dessus de nos têtes; puis, des conteneurs se mirent à pleuvoir autour de moi. Je me jetai par terre en essayant de prendre le moins de place possible. Je n'aurais pas voulu subir l'humiliation d'être tuée par un sac de biscuits!

Nous étions constamment sur le qui-vive, passant d'une mission à une autre. C'était la meilleure façon d'oublier la mort qui rôdait. Mais il était dur parfois d'oublier toutes ces horreurs. Je me souviens d'avoir rampé sur un tas de décombres par un après-midi ensoleillé; un rayon de soleil a alors éclairé une mèche d'une chevelure blonde magnifique

qui ressortait parmi les briques éclatées. À qui appartenait-elle? Qui se trouvait sous ce monceau de briques?

Une journée en particulier est restée gravée dans ma mémoire. Le bruit des avions et des bombes explosant à proximité m'avait réveillée. Quand je suis partie à mon poste, le soleil brillait et nous réchauffait, ses rayons illuminant les arbres et les buissons dans la cour. Durant quelques instants, j'ai oublié que la guerre faisait rage. Mais à une intersection un peu plus loin, il y avait un énorme cratère de bombe dont le fond était jonché de fragments de cadavres. Je parvins à franchir sans incident un secteur dégagé qui était souvent balayé par les tirs allemands, et j'atteignis l'entrée de la « Serre » à l'instant même où les avions arrivaient. Les bombes tombaient tellement proche qu'on pouvait entendre leur sifflement durant la chute. Tout le monde poussa un soupir de soulagement lorsque les bombardiers s'éloignèrent.

La matinée s'écoula, puis l'après-midi. Encore une fois, nous entendîmes les avions approcher. Tout à coup, l'édifice fut secoué violemment, un nuage de poussière blanche dû à l'effondrement des murs nous transforma en momies. Secouée mais indemne, je me ruai dehors, tandis que les silhouettes tremblantes des autres occupants sortaient par les portes. J'allai voir l'endroit où la bombe avait frappé. Complètement sidérée, j'aperçus un cratère béant vis-à-vis la grande salle où il y avait auparavant une foule de gens. L'immeuble avait été coupé en deux. Encore sous le choc, je me rendis par la tranchée à l'édifice voisin, rampant à travers une ouverture percée dans les fondations jusqu'à la cave. Le plancher était rempli de civières où gisaient des blessés.

J'entendis parmi les gémissements une voix qui appelait mon nom. C'était mon amie Klara, une infirmière qui avait été blessée grièvement en courant à travers un terrain vague. À cause des tirs nourris, il avait fallu plusieurs heures avant que quelqu'un puisse l'atteindre. Avec beaucoup de difficulté, elle avait réussi à poser elle-même un bandage sur sa cuisse pour arrêter l'hémorragie; à présent, elle attendait, sans le secours de tranquillisants, d'être amenée à son tour

à l'hôpital. (Nos hôpitaux étaient aménagés dans des caves à charbon afin d'assurer leur protection. Les médecins et infirmières dévoués s'employaient nuit et jour, souvent sans dormir et à la lueur des chandelles, à recoudre les parties du corps charcutées et à amputer les membres irrécupérables.)

Je trouvai de l'aide pour amener Klara à l'hôpital, en passant par le terrain vague où elle avait été blessée. Cette fois-ci, tout était calme. Épuisée par les épreuves de la journée, je tombai tout à coup sans connaissance. Pour éviter d'échapper la civière, j'avais dû la déposer très rapidement. La blessée gémit à voix haute. Quelqu'un me remplaça, et on put la conduire à l'hôpital. Le docteur avait l'intention de lui amputer la jambe, mais elle ne voulait rien entendre. Elle mourut la nuit même au bout de son sang.

Parmi les victimes de notre peloton d'éclaireurs 227, il y eut aussi le commandant Cadet Adam, tué au cours d'une attaque allemande contre notre barricade. Je le connaissais depuis le premier jour de l'insurrection, et en apprenant sa mort, je n'ai pu m'empêcher de pleurer. Il m'a fallu beaucoup de temps pour me consoler. Son corps, enveloppé dans un sac en plastique noir, fut enterré à côté de l'immeuble où il demeurait.

Les membres du peloton 227 avaient été surnommés les « rats d'égout » parce qu'ils faisaient la liaison avec les divers quartiers de Varsovie en passant par le réseau d'égout. L'eau courante avait été coupée quelques jours après le début du soulèvement. Les civils formaient de longues queues devant les puits pour s'approvisionner en eau potable; personne ne pouvait s'offrir le luxe de se laver, et il fallait creuser des toilettes sèches dans les cours des immeubles vu l'impossibilité d'utiliser celles à l'intérieur. Mais les égouts désaffectés avaient maintenant une autre utilité pour l'armée de l'ombre : ils permettaient d'assurer les communications et les approvisionnements, en plus de servir de voie d'évasion et d'évacuation pour les troupes. Au deuxième mois de l'insurrection, les Allemands endommageaient nos lignes téléphoniques de plus en plus souvent, d'où l'obligation de les réparer systématiquement. Je me portai avec enthousiasme volontaire pour ce travail; je préférais bouger

plutôt que rester assise au même endroit. La tâche était assez simple; je devais repérer les lignes brisées au moyen d'un téléphone spécial, effectuer les réparations puis vérifier les connexions. Mais les bombardements, les explosions et les tirs d'obus continuels endommageaient les câbles plus vite qu'on ne pouvait les réparer, et beaucoup de personnes furent tuées ou blessées en faisant ce travail. Le commandant finit par se résoudre à nous utiliser comme courriers.

À un moment donné, on m'a envoyée en mission secrète à la place d'un guide qui était tombé malade. Celui-ci avait pour tâche de guider nos patrouilles de Zoliborz vers le faubourg de Bielany occupé par les Allemands, où des armes et des munitions se trouvaient cachées dans un orphelinat. On m'avait remis un pistolet et quatre grenades, avec la consigne de ne les utiliser qu'en dernier recours. Notre groupe comptait sept personnes : moi-même et six hommes forts et armés pour transporter les lourds fardeaux. Nous partîmes à minuit, d'une vieille usine. Il fallait traverser un espace dégagé de dunes de sable s'étalant sur plusieurs kilomètres, dépourvu de toute construction et sans la moindre végétation, surveillé par des Allemands équipés de mitraillettes. Nous avancions comme des ombres; quand des fusées éclairantes illuminaient les dunes, on devait se jeter par terre et faire le mort. Il fallait éviter à tout prix un affrontement avec l'ennemi; il n'était pas question de courir après les ennuis. Heureusement, les Allemands n'aimaient pas sortir la nuit.

Enfin, nous arrivâmes à l'orphelinat pour prendre notre chargement. Nous repartîmes sur le champ pour profiter de l'obscurité; mais à l'aube, je me rendis compte que j'avais perdu mon chemin. La situation était très dangereuse, mais je me suis abstenue d'en parler, ne voulant pas que les soldats paniquent. Au bout du compte, nous avons pu revenir au bercail, bien qu'à un autre endroit que celui où nous étions attendus. J'étais grandement soulagée, puisque j'avais la responsabilité de ramener tout le monde sain et sauf.

Les derniers jours de l'insurrection de Varsovie demeurent très présents dans ma mémoire. La catastrophe paraissait inévitable; pourtant, nous ne songions aucunement à capituler. Le complexe d'édifices

à logements abritant notre poste de commandement, la « girafe », occupait les maisons aux 20 et 29 de la rue Krasinski de même que le couvent des sœurs de la Résurrection. Tous ces bâtiments avaient été lourdement endommagés par les bombes et les obus; le grand couvent essuyait les tirs ennemis sur trois côtés, là où le terrain était dégagé. Une seule tranchée reliait nos diverses positions. Après un pilonnage intensif, les Allemands attaquaient souvent le couvent avec des chars d'assaut et des fantassins.

Ces assauts étaient chaque fois repoussés; mais aux derniers jours, la situation a dégénéré. Les batteries d'artillerie sur les trois positions tiraient sans relâche, causant de gros ravages, et nous craignions que ce déluge de feu n'ait jamais de fin. Les chars et les fantassins attaquaient par vagues successives. Un des jeunes soldats, portant le nom de code « renard », a décrit la scène : « Le ciel commençait à peine à s'éclaircir à l'aube, lorsqu'un déluge de feu et d'acier s'est déchaîné autour de nous dans un tonnerre infernal. Les obus tombaient côte à côte. La surface entière était criblée de cratères. » Les communications avec le couvent furent rompues quand un coin de l'édifice le plus proche s'effondra, ses débris enterrant une partie de la tranchée. Vu que le couvent représentait notre bastion avancé contre les attaques allemandes, il fallait à tout prix rétablir les liaisons.

Notre commandant, « Tatar », demanda un volontaire, et je décidai de m'aventurer. Nos hommes m'avaient dit que c'était une tâche difficile, voire impossible, et ils doutaient fort de mes chances d'atteindre le couvent endommagé considérablement par les obus; à présent, les Allemands utilisaient un lance-flammes pour mettre le feu aux étages supérieurs. Mais j'étais résolue à accomplir cette mission. Une fois sortie de notre bâtiment où régnait une sécurité relative, je me retrouvai en terrain découvert, toute seule. Je rampai lentement au-dessus des tas de briques provenant des immeubles rasés, essayant de ne pas attirer l'attention de l'ennemi. Je voyais des petites fontaines de sable jaillir dans les airs quand des balles frappaient le sol tout près.

Je parvins enfin à sauter dans les vestiges de la tranchée. Il y avait devant moi le trou béant dans le mur du couvent, seule voie d'accès, qui était

déjà dans la ligne de tir du puissant canon d'un char Tiger. Je me dis en moi-même : « Je dois passer dès qu'ils tireront la prochaine salve. » Puis j'hésitai : « Qu'arrivera-t-il si je trébuche? » J'essayai de ne pas y penser, et je m'élançai résolument. J'ai eu de la chance; je n'ai pas été touchée pendant ma course pour me réfugier derrière les murs épais du couvent, qui offraient une solide protection.

Mais la situation à l'intérieur virait au tragique. Il y avait de nombreux morts et blessés qui gisaient dans la grande salle au sous-sol. On avait besoin de bandages supplémentaires, et les munitions étaient presque épuisées. Les Allemands attaquaient par les fenêtres, et il y avait eu un combat corps à corps dans une des ailes. Pendant que j'attendais « Jan », le commandant du poste au couvent, on a amené un garçon de seize ans à qui il manquait une jambe. Il demeurait conscient, et je croyais qu'il n'était pas au courant à propos de sa jambe; mais j'avais tort, et il était au désespoir. Il a demandé « comment vais-je faire pour combattre les Allemands? » Dans sa détresse, il continuait à penser à la guerre. Mais ce n'était pas le moment de bavarder; je devais retourner et faire rapport sur la situation au couvent.

Dans l'intervalle, les blindés allemands s'étaient repliés sur leur position au numéro 29 rue Krasinski, de sorte que le trajet de retour a été un peu plus facile. Une fois mon compte rendu terminé, j'ai entrepris de rapporter des munitions et des pansements au couvent, dont les défenseurs avaient réussi à repousser l'assaut allemand avant mon retour. Bien que complètement épuisés et couverts de poussière, nous avons tous poussé un soupir de soulagement. Les renforts arrivèrent, une unité baptisée « Zawiszaki », qui regroupait nos plus jeunes combattants éclaireurs. Ils longèrent un corridor en lançant des grenades pendant que les assaillants revenaient à l'assaut et tentaient de pénétrer dans l'édifice. Il y eut de nombreuses pertes de vie.

Je devais retourner à mon poste; mais par la suite, j'ai appris ce qui s'était passé au couvent. Un nouveau danger nous guettait : les murs affaiblis risquaient à tout moment de s'écrouler. Deux messagères et un éclaireur du nom d'Andrew, ignorant le danger, couraient à côté

d'un mur quand celui-ci s'est effondré. Les deux filles furent tuées sur le champ tandis qu'Andrew se retrouva enterré jusqu'à la ceinture dans les décombres; il était incapable de se dégager par lui-même. Ses camarades tentèrent désespérément de le libérer avec les mains nues, mais en vain. Andrew les supplia de l'abandonner avec un pistolet et des munitions pour qu'il puisse se défendre jusqu'au bout. Son vœu fut exaucé. Ses camarades scouts, isolés des autres par le mur abattu, se battirent jusqu'à la dernière balle. Les quelques rares survivants furent capturés.

Les boches se préparaient à l'assaut final, résolus à s'emparer de l'ensemble du complexe. Le commandant Jan, constatant l'impossibilité de tenir la position plus longtemps, décida de battre en retraite. Les étages supérieurs flambaient déjà; mais sur son ordre, on mit également le feu au rez-de-chaussée et au sous-sol. On aspergea d'essence les lits où étaient étendus les cadavres, et la fumée dissimula la retraite des rescapés.

Toutefois, Tatar n'était pas au courant de tous ces développements, et il me renvoya à nouveau au couvent le soir avec l'ordre de se replier. Cette idée me décourageait, mais en arrivant au couvent, je fus étonnée par la tranquillité des lieux. Il y avait quelques tirs sporadiques, mais par ailleurs, tout était silencieux. Le grand corridor à l'entrée était rempli de fumée. J'avançai dans le bâtiment, criant le nom du commandant. Mais personne ne répondit à mon appel. Seuls des coups de feu en série venus des profondeurs de l'édifice troublèrent le silence. Je finis par réaliser qu'il n'y avait plus personne, et j'avais confondu l'explosion d'un lot de munitions enflammées avec le bruit des combats. Presque suffoquée par la fumée, je courus dans la grande salle au sous-sol où les blessés étaient étendus le matin même. Il ne restait plus personne, à part les morts en train de brûler sur les lits. Je vis que j'étais complètement seule. J'étais paralysée par la peur, craignant que les Allemands n'aient coupé la voie vers le salut. Je connaissais leur cruauté et leur sadisme. En proie à la panique, je me ruai vers la sortie, mais il n'y avait personne aux environs, on ne voyait que le soleil couchant rougeoyant.

Alors que je ruminais en me disant que c'était la fin d'une journée longue et monotone, deux civils arrivèrent et me dirent qu'il y avait deux soldats blessés dans un édifice abandonné. Ayant réussi à trouver une infirmière, nous sommes retournés avec une civière à l'édifice en ruine, dont une partie avait brûlé; les blessés se trouvaient dans la cave à charbon. La tâche de les sortir s'annonçait difficile, car les Allemands occupaient déjà l'entrée du bâtiment donnant sur la rue. Il fallait monter les blessés un par un au rez-de-chaussée pour les évacuer par une fenêtre de l'autre côté. C'était une opération très douloureuse pour les blessés, mais nous n'avions pas le choix, sachant que malgré la convention de Genève, les Allemands exécutaient nos blessés.

De nouveaux ordres nous arrivèrent; il fallait se replier en direction de la Vistule. Nous conservions un mince espoir de recevoir des secours. L'ensemble de l'équipe dirigeante Girafe commença la retraite, et peu à peu, tous nos soldats emboîtèrent le pas. Je me mis à la recherche des membres du peloton 227, mais impossible de les trouver. Ils étaient encore à l'ancien quartier général; et dans le chaos entourant la retraite générale de l'armée des partisans, l'ordre de repli ne leur était pas parvenu. Je retraversai en vitesse le dédale de caves souterraines où s'entassaient les civils. Quelqu'un versa un cuillerée de confiture dans ma bouche, un geste très touchant vu la famine ambiante. Je tombai sur un groupe de soldats égarés qui essayaient de retrouver leur unité. Un court sentier en pente menait à la tranchée peu profonde aboutissant à la « Serre ». Il était souvent balayé par des tirs intenses, ce qui était le cas encore une fois. Après une tentative qui faillit me coûter la vie, je décidai d'emprunter un autre chemin. Les soldats me suivirent un par un.

Toutes nos unités combattantes étaient à présent massées autour de la Serre, et c'est là que nous avons entendu l'annonce d'une trêve d'une heure. Nos soldats se reposaient et nettoyaient leurs armes. Peu après, nous avons appris que notre capitulation était décidée. Ce fut un choc terrible, nous n'arrivions pas à y croire. Tous ces sacrifices avaient été endurés, et toutes ces personnes étaient mortes pour rien! Nous restions assis dans un silence lugubre, prostrés et anéantis.

Nous passâmes la nuit à côté de la « Serre » en flammes, où deux mois auparavant, nous avions entrepris l'insurrection remplis d'espoir. Le lendemain matin, nos soldats en arme défilèrent entre deux rangées de troupes allemandes jusqu'à la grande place. Aux quatre coins de la place étaient disposés des chars qui tournaient leurs canons vers nous pendant que nous défilions pour déposer nos armes. Le 30 septembre 1944, la ville de Zoliborz avait capitulé.

Juste avant la reddition, on m'a décerné l'ordre *Virtuti Militari* et promue au grade de sergent dans l'armée de la résistance. Cette distinction revêt un sens particulier pour les Polonais : l'expression latine signifie « vertu militaire », et cette décoration témoigne d'une bravoure et d'un sens du leadership militaire remarquables. Je sais que beaucoup d'autres qui auraient eux aussi mérité cet honneur ne l'ont pas obtenu parce qu'aucun témoin n'a assisté à leurs actes d'héroïsme. Néanmoins, j'étais très fière d'avoir été choisie pour représenter tous nos dignes soldats.

Le cours des événements dans les autres quartiers de Varsovie où venait de prendre fin l'insurrection a été décrit fidèlement par Wisia, qui est devenue par la suite ma belle-sœur. Jouant le rôle d'infirmière, elle ramassait sur place les blessés et prenait soin d'eux. Le soir du 1er septembre, à la faveur de l'obscurité, ses chefs décidèrent de se replier par les égouts en emmenant les blessés capables de marcher. Quant aux grands blessés, il fallait les abandonner derrière. Wisia choisit de rester avec les grands blessés et fit ses adieux aux membres de son unité.

Au matin, les Allemands firent irruption en criant « bandits, bandits! ». Le commandant lui demanda s'il n'y avait personne d'autre qu'elle et les blessés dans l'édifice. Malgré sa réponse affirmative, l'officier continua à la tenir en joue et ordonna à ses soldats de vérifier sous chaque lit si elle avait bien dit la vérité. Son visage était blanc comme un drap, et la peur l'empêchait de parler. Une fois l'inspection terminée, l'officier baissa son fusil et donna l'ordre de transférer les blessés à l'hôpital de la rue Dluga.

Les Allemands s'apprêtaient à repartir et leur attitude semblait plus conciliante. Wisia se tourna vers le commandant et lui demanda si les soldats ne pourraient pas lui donner un coup de main pour déplacer les blessés. Mais il piqua une rage folle, pointa à nouveau son fusil vers elle et s'exclama : « Il est hors de question que des soldats allemands transportent des cochons polonais! ». Terrifiée au plus haut point, elle bredouilla « je vais m'arranger, je trouverai quelqu'un pour m'aider ». Les Allemands s'en allèrent, prévenant qu'ils allaient bientôt revenir et que tous ceux qui se trouveraient encore là seraient abattus.

Wisia sortit dans la rue et pria des passants de l'aider à transporter les blessés. Elle dénicha rapidement quelques assistants; mais il fallait d'abord aller à l'hôpital pour prendre des civières. Elle-même demeura sur place pour veiller à ce qu'aucun blessé ne soit laissé derrière. Dans la cour de l'hôpital, il y avait un grand linge arborant une immense swastika. Tout à coup, les ambulances allemandes arrivèrent et les boches commencèrent à en retirer leurs propres blessés (qui avaient été nos prisonniers quelques jours auparavant). Ils recherchaient également quelqu'un, qu'ils finirent par trouver; c'était un jeune partisan polonais aux cheveux coupés courts. Ils l'amenèrent dans la cour pour l'abattre. Wisia ne sut jamais qui c'était.

Mais le pire restait à venir. Vers midi, les Allemands revinrent en force. Wisia aperçut un grand remue-ménage dans la cour : ceux qui étaient capables de se déplacer sortaient en rampant des chambres et des caves dans l'espoir de sauver leur peau. Elle retourna aider le jeune soldat le plus près de la porte. Celui-ci ne pouvait se servir que d'une seule jambe, l'autre étant gravement amochée, courbée à la hauteur du genou. Elle lui remit un balai en guise de béquille pour qu'il puisse se soutenir; s'appuyant pesamment sur son épaule, il quitta la pièce. Derrière la porte, il y avait deux Allemands armés de pistolets automatiques. Wisia et le jeune blessé commencèrent à descendre lentement les marches une par une. Un des soldats lui ordonna d'aller dans la cour, où on luit dit de se mettre sur un des côtés avec les autres blessés. Les civils se trouvaient de l'autre côté. La distance entre les deux

groupes diminuait à mesure que d'autres personnes affluaient, remplissant la cour. Les soldats allemands faisaient la navette entre les deux groupes pour maintenir l'ordre.

Tout à coup, elle eut la prémonition qu'un événement terrible était sur le point de se produire. Elle tira le jeune blessé, qui s'appelait Ikar, du côté des civils, mais un Allemand s'en rendit compte et les obligea à regagner leur place. Puis un autre vint lui dire : « Garde, vous n'avez rien à faire ici; retournez de l'autre côté. »

Elle sentit que la mort planait sur ce côté, et elle était sur le point de s'évanouir; mais un Allemand la repoussa brutalement dans le camp des civils, Elle y demeura quelques minutes, observant attentivement toute la scène. La situation devenait de plus en plus chaotique. Il est probable que les soldats allemands venaient de recevoir des nouveaux ordres, puisqu'ils cessèrent de regarder leur montre et entreprirent de regrouper les nouveaux venus, dont le nombre augmentait constamment. Ils parlaient en vociférant et se conduisaient d'une façon de plus en plus brutale. Wisia profita de la mêlée et ramena à nouveau Ikar du côté des civils. Encore une fois, un Allemand se rendit compte du manège, mais il lui permit de rester là.

Soudainement, il y eut un tintamarre assourdissant. Elle pouvait entendre les tirs dans l'édifice et le bruit des avions au-dessus, qui se mirent à jeter sur l'hôpital des bombes incendiaires; simultanément, les soldats allemands ouvrirent le feu, abattant à la mitraillette les blessés rassemblés dehors. C'était un véritable carnage. Les cris, les nuages de poussière et de fumée montaient au ciel. Son esprit s'arrêta. Elle faisait partie d'une foule terrifiée, attendant la fin du monde.

Son cœur battait à tout rompre, elle détourna la tête pour ne pas voir le massacre. Pendant ce temps, l'incendie faisait rage dans l'hôpital. Puis, elle aperçut à travers la fumée l'aumônier de l'armée, le père Rostworowski, qui étendait les mains pour donner une dernière bénédiction aux agonisants. Des nuages de poussière et de fumée l'empêchaient de bien voir; mais chaque fois que le vent les balayait,

elle pouvait distinguer le père Rostworowski qui restait là debout, les mains levées en signe de prière.

Elle apprit par la suite que les Allemands avaient abattu à l'hôpital 430 personnes; les blessés incapables de se déplacer avaient été tués dans leur lit.

Dès que le peloton 227 eut déposé les armes, nous étions devenus des prisonniers de guerre et on nous emmena sous la garde de soldats allemands. Sachant que l'insurrection avait pris fin, les troupes de l'armée rouge commencèrent à pilonner Zoliborz. Les obus explosaient tout près, et nos gardes allemands se jetaient par terre en proie à la panique. Mais nous étions trop déprimés pour avoir peur. Et malgré le choc de la défaite et notre tristesse à la suite de cette hécatombe, nous éprouvions un certain soulagement à l'idée que plus personne ne serait tué ou blessé ce jour-là.

Les Allemands nous amenèrent pour la nuit au parc des pionniers de Powazki, puis le lendemain, à Pruszkow. Le plancher en béton de l'immense entrepôt était encombré au point que je ne réussis pas à trouver une place pour m'étendre durant la nuit. Des membres de mon peloton essayèrent de me faire une place, mais en s'étirant dans leur sommeil, ils m'enlevèrent ma place.

Le lendemain, on nous entassa comme des sardines dans un wagon à bétail pour aller au camp de concentration de Gross Lubars, près de Magdeburg. Notre train s'arrêtait souvent pour laisser passer des convois militaires. On entendit les bombes lancées par les avions alliés qui explosaient autour. Nous étions inquiets; il aurait été absurde de survivre à l'échec de l'insurrection pour périr ensuite sous les bombes américaines.

Le camp de Gross Lubars était très vaste et comprenait de nombreuses baraques en bois. Il y avait aux environs un autre camp où étaient gardés les prisonniers de guerre des nations alliées. Quand les blessés en provenance de Varsovie se mirent à affluer, j'ai pris l'habitude de

les visiter à chaque jour, chantant des chants de scouts et de partisans pour leur remonter le moral. Les plus tristes étaient les soldats rendus aveugles au cours de l'insurrection. L'un d'eux m'a donné un emblème de l'aigle polonais fait avec une boîte métallique. J'ai également visité des femmes grièvement blessées à l'hôpital. Il y avait là entre autres Rita, dont la sœur Véronica, une infirmière, avait été ma chef de patrouille à Varsovie. Rita se trouvait au plus mal, ayant été blessée dangereusement à plusieurs endroits par des éclats d'obus. À un moment donné, elle avait frôlé la mort. Elle finit par recouvrer graduellement la santé, mais il a fallu plusieurs années avant que tous les fragments d'obus soient sortis de son corps.

Quelques semaines après notre arrivée au camp, les Allemands envoyèrent 60 femmes parmi notre groupe pour travailler dans une usine de guerre au petit village de Parchen. Celui-ci se composait uniquement de quelques maisons le long d'un chemin de campagne, d'un cinéma et d'un bâtiment à un seul étage au toit plat qui ressemblait à un gros garage, mais qui était en fait une usine produisant des pièces pour les avions et les blindés. Notre venue réjouit énormément les Hollandais et les Belges contraints au travail forcé qui se trouvaient là; en effet, ils n'avaient jamais vu auparavant de prisonnières de guerre. (Nous portions encore nos brassards rouge et blanc à l'effigie de l'aigle polonais et nos numéros de peloton.)

Même si notre journée de travail débutait à 6 h et finissait à 18 h, nous jouissions à Parchen d'une liberté relative. Nous étions logées dans le cinéma, dormant sur le plancher recouvert de paille. Il n'y avait aucun garde et nous étions laissées à nous-mêmes après le travail. Les jours de beau temps, nous aimions nous promener dans la forêt. Pour déjeuner, nous mangions du pain avec de la margarine et de la marmelade; pour dîner, on nous servait une épaisse soupe aux légumes garnie de viande.

À l'usine, on nous confiait différentes tâches. Certaines des femmes faisaient de la soudure; on m'avait chargée du tour électrique. Mon maître était un Allemand gentil qui m'expliqua patiemment ce que

j'étais censée faire. Mais je refusai de collaborer, car aux termes de la convention de Genève, il était interdit d'affecter des prisonniers de guerre à un travail de production quelconque, et je n'avais absolument pas l'intention d'aider les Allemands à produire des armements. Mon maître se rendit bientôt compte de mon état d'esprit en voyant les grandes plaques d'acier abîmées et le tour mécanique en panne! En désespoir de cause, il me laissa agir à ma guise, à condition que je ne touche plus à sa machine. Je profitais de ce privilège pour aller bavarder avec d'autres filles à leur poste de travail, ou pour dormir dans un coin derrière les machines.

Malheureusement, cette situation plutôt agréable ne dura guère. Un jour, un officier SS nous proposa de renoncer à nos droits en tant que prisonniers de guerre pour nous intégrer à la population civile. En retour, nous aurions obtenu un logement plus confortable et une meilleure nourriture. Il nous laissa quelques jours pour y réfléchir, mais nous décidâmes de conserver notre statut de prisonnier de guerre. Ce refus déplut aux Allemands qui usèrent de représailles. Le lendemain, des gardes armés firent leur apparition; et par la suite, on nous amenait au travail sous escorte et nous étions surveillées par des gardes même à l'usine, au grand étonnement des travailleurs hollandais et belges. Le cinéma qui nous servait de dortoir restait éclairé toute la nuit, et nous n'avions plus le droit d'aller aux toilettes dehors; il fallait à la place utiliser un seau.

Au bout d'un certain temps, au lieu de l'usine, on nous envoya travailler dehors, soit transporter dans les deux sens de lourdes poutres en bois. De plus, notre nourriture avait empiré. Après six semaines de ce traitement, on nous a ramenées à notre ancien camp; et deux jours plus tard, on nous a embarquées sur un train pour le bétail à destination d'un camp de prisonniers de guerre allemand appelé Oberlangen, près de la frontière hollandaise.

Nous arrivâmes à cet endroit la veille de Noël, et ce jour-là, on ne nous donna aucune nourriture, peut-être parce que le camp n'était pas prêt pour notre arrivée. Le Stalag VI C Oberlangen, réservé aux femmes, était situé dans une lande marécageuse dénudée où il n'y avait aucun

village en vue. Chacune des baraques pouvait abriter 200 personnes; et nous demeurions ensemble, toutes les filles de Zoliborz, dans la baraque n° 5. À l'intérieur s'entassaient des lits superposés à trois étages. Mon amie Lucyna et moi-même avions choisi de partager le lit du haut, malgré l'absence d'échelle. En effet, nous avions fait le raisonnement que la paille recouvrant les planches tomberait sur les autres, plutôt que sur nous! Il y avait au bout de la baraque une salle de bains équipée d'une vingtaine de robinets à l'eau froide; le matin, ils étaient habituellement couverts de givre. Il fallait beaucoup de courage pour se déshabiller et se laver à l'eau glacée. La baraque comportait un seul poêle métallique, alimenté avec des briques de tourbe.

Chaque matin, nous devions nous tenir au garde-à-vous devant les baraques, pendant que notre chef de compagnie indiquait le nombre de prisonniers et le nombre de malades à un officier SS. Puis, les soldats allemands, toujours accompagnés par des chiens féroces, nous recomptaient à nouveau. C'était une procédure très longue, puisqu'il y avait là plus de 1500 femmes. Ensuite, notre chef nous assignait les tâches de la journée : nettoyer la baraque, travailler à la cuisine, aller chercher les pains à l'entrepôt, ramasser de la tourbe en guise de combustible, apporter de la cuisine des gros chaudrons de soupe.

La tâche la moins prisée consistait à vider les fosses septiques. De temps à autre, un fermier allemand venait avec une citerne tirée par un cheval pour retirer du réservoir le purin liquide. Ces toilettes extérieures primitives étaient profondes et dangereuses; l'hiver, on pouvait facilement glisser et tomber dedans. C'est arrivé une fois à une de mes amies durant la nuit. Heureusement, elle n'était pas seule et on a pu l'extraire avant qu'elle se noie. Aucune d'entre nous n'avait des vêtements de rechange, si bien qu'elle a dû rester dans son lit, couverte de paille, jusqu'à ce que ses amies aient fini de laver et de faire sécher ses vêtements. (Une rumeur circulait à propos d'un soldat italien qui se serait noyé dans la fosse, et dont le fantôme apparaissait parfois.)

À part la faim, c'est la vermine qui nous incommodait le plus : nous menions une bataille perdue d'avance contre les puces et les poux. Je portais encore les mêmes vêtements qu'au moment de mon départ

de la maison pour aller combattre les Allemands. La nuit, je restais éveillée durant des heures à cause des puces, et les gargouillements de mon estomac vide n'aidaient pas à m'endormir. Notre unique consolation était le murmure des bombardiers alliés qui survolaient par vagues l'Allemagne la nuit. Il nous arrivait souvent d'envier les pilotes, qui étaient des hommes libres.

Nous avions toujours faim, et notre principal sujet de conversation était la nourriture. Je réussissais parfois à obtenir une pomme de terre, que je découpais minutieusement en minces tranches et que je faisais cuire contre le poêle en métal. Notre plus grande joie était de recevoir un colis de la Croix Rouge contenant du chocolat, du lait condensé, du cacao, de la viande en conserve et des cigarettes. (Nous étions censées obtenir ces denrées à chaque mois, mais on ne m'en a fourni que deux fois en l'espace de six mois.) Quand les colis arrivaient, nous faisions la fête pendant plusieurs jours. Le temps requis pour en épuiser le contenu dépendait du caractère de chacune. Certaines dévoraient presque tout d'un seul coup; d'autres divisaient leur pitance en petites portions. Je faisais partie du groupe de celles qui dévoraient très vite, alors que Lucyna préférait ménager ses provisions.

Le temps s'étirait interminablement. Chaque journée semblait durer un mois. Nous rendions visite à des amies dans les autres baraques et nous avions coutume de nous promener le long des clôtures en fil barbelé. On donnait des conférences sur divers sujets, il y avait des cours de langues, on a monté une pièce. Pourtant, une profonde dépression m'envahit à nouveau et je perdis goût à la vie. Heureusement, d'autres femmes se montraient plus actives. À Pâques, notre aumônier italien, qui ne parlait pas deux mots de polonais, avait organisé des célébrations. Il a dit la messe dans une baraque vide, et notre artiste du cru avait dessiné au charbon de bois une silhouette du Christ derrière les fils barbelés. Le Vendredi saint, je me suis portée volontaire en compagnie de quelques autres filles pour monter une garde d'honneur devant le tombeau du Christ. Nous nous relayions à toutes les demi-heures, mais ces 30 minutes furent tout de même trop pénibles pour deux des officiantes, qui s'évanouirent parce qu'elles étaient trop

faibles pour tenir debout. Durant la messe de Pâques, des filles servirent d'enfants de chœur pendant que le prêtre donnait une absolution générale et procédait à la sainte communion.

Nous savions que le front avançait et que les alliés approchaient rapidement. Les Allemands devinrent très nerveux et se mirent à nous traiter mieux que d'habitude. Puis un jour, on put entendre les coups de feu; notre commandant nous ordonna de rester à l'intérieur des baraques pour ne pas risquer d'être touchées par des balles perdues. Et tout à coup, nous avons aperçu par les fenêtres des chars d'assaut, et ce n'étaient pas des chars allemands! Personne n'aurait pu nous empêcher de nous ruer dehors. En entendant des ordres en polonais, nous avons su que nous étions enfin libérées, grâce aux troupes d'avant-garde du premier corps d'armée polonais dirigé par le général Maczek. C'était le 12 avril 1945.

Cinquante ans plus tard, les anciens combattants se sont réunis. Cette rencontre de survivants, de compagnons d'armes, fut très joyeuse et remplie d'émotions. J'y ai revu Lucyna, que je n'ai pas reconnue à prime abord, parce qu'elle portait un costume de religieuse. Quant aux « gars », j'avais du mal à croire que ces hommes chauves et grisonnants étaient ces jeunes scouts ayant combattu avec tant de bravoure des lustres auparavant! Mais ces cinquante ans s'étaient volatilisés; dans nos yeux et dans notre esprit, nous étions demeurés aussi jeunes et nous avons revécu nos expériences en évoquant l'existence passée depuis cette lointaine séparation.

Lou Marr – née Pound

J'ai des origines très modestes. J'ai été élevée dans une ferme située près de Daysland, en Alberta, où l'on était privé d'eau courante, de salle de bains intérieure, d'électricité et du téléphone. À l'été 1942, ma vie a subitement changé. En l'espace de dix jours, j'ai obtenu mon diplôme d'études secondaires, j'ai conduit mon père à son dernier repos et je me suis mariée.

La dernière journée d'école fut morne. Bon nombre des garçons s'étaient déjà enrôlés, et c'est la dernière fois où nous avons tous été ensemble. Je me rappelle avoir serré la main du fils du pasteur, qui n'est pas revenu. Steve est entré dans l'aviation et s'est noyé sur la côte Ouest. Deux jeunes hommes aux cheveux roux ont été affectés dans le Pacifique, capturés et obligés de participer à des marches forcées dans les îles Batan. Ils en sont revenus, mais c'étaient des hommes brisés. Ils y avaient laissé leur santé. Mon jeune mari a quitté Camrose sous la pluie battante, et il a fallu quatre ans avant que je le revoie.

L'hiver fut long et froid, et j'ai décidé pour une raison quelconque d'intégrer les rangs de l'aviation – un choix étonnant, car les seuls

aéronefs que j'avais vus dans ma vie étaient ceux de pilotes gagnant leur vie « à faire des cabrioles » au-dessus des champs.

Ma mère m'a amenée à Edmonton, où je suis montée dans le train militaire faisant route vers l'Est. Quelques douzaines d'Australiens et de néo-Zélandais venant tout juste d'obtenir leurs ailes de pilote se trouvaient à bord; on a pu les entendre compter pendant toute la soirée : « 40 000 *moutons*, 50 000 *moutons*... » Le silence a enfin gagné le wagon, et nous avons pu dormir un peu.

J'avais choisi le mois d'avril pour me rendre à Ottawa parce que je pensais y trouver une belle température et des fleurs. J'étais dans l'erreur. Il y avait des accumulations de neige sale partout, et les immeubles étaient gris.

Le terrain de parade était balayé par le vent et la pluie. La teinture noire qui colorait mes chevilles a mis des années à disparaître : les bas de coton noir faisaient partie de la tenue réglementaire à cette époque, et la teinture coulait lorsqu'ils étaient mouillés. Le bas culotte n'avait pas encore été inventé, si bien que toutes les femmes utilisaient le porte-jarretelles, mais tout le caoutchouc était réquisitionné pour l'effort de guerre. Ce sont nos sous-vêtements qui en souffraient : mon porte-jarretelles m'a fait faux bond au terrain de parade. Mes bas sont tombés, et j'ai dû quitter le terrain en faisant des petits pas discrets. La bande élastique des petites culottes n'était pas très bonne non plus : une de mes amies a perdu les siennes dans la rue Sparks! Nous l'avons encerclée comme un troupeau de bœufs musqués pendant qu'elle retirait le sous-vêtement problème.

En raison des lourdes chaussures noires que nous devions porter, j'ai eu des cloques qui ont mené à un empoisonnement du sang. Je ne voulais rien rater, de sorte que je laçais mes chaussures très serrées le matin et que je ne les retirais qu'une fois le travail terminé. Il se peut que je doive ma vie à un sergent vigilant qui m'a fait retirer mes chaussures et qui a relevé la présence d'une ligne douloureuse le long de ma jambe. J'ai abouti à l'infirmerie.

Comme je venais d'une petite ville, je n'avais jamais vu de feux de circulation et j'hésitais toujours avant de traverser la rue. Je naviguais au jugé et je suis descendue de l'autobus du mauvais côté du Cénotaphe à plusieurs reprises. Il en coûtait 10 cents. pour se rendre de la base de Rockliffe jusqu'au centre-ville et, le plus souvent, nous n'avions pas l'argent voulu pour réintégrer la base. Lorsque l'autobus s'immobilisait au poste de garde, nous descendions et prenions la fuite en courant, geste qui irritait le conducteur qui nous lançait des imprécations.

Je logeais avec trois autres jeunes femmes. L'une était une Indienne magnifique qui faisait des cauchemars, et il m'arrivait souvent de marcher avec elle autour des baraquements jusqu'à ce que ses mauvais rêves se dissipent. J'occupais la couchette du haut et, pour avoir un petit peu d'air frais, je me collais le long du mur. Cette position présentait cependant un inconvénient : on ne pouvait me voir lorsqu'on vérifiait si nous étions au lit. J'ai été très indignée lorsque l'on m'a inscrite comme absente sans permission alors que je ne l'étais pas. J'ai expliqué la situation à l'officier et je lui ai dit de s'adresser à mes compagnes de chambre qui confirmeraient mon histoire. Elle m'a répondu que nous serions bien sûrs prêtes à mentir pour nous défendre mutuellement. Elle avait probablement raison.

En dépit de cet incident, on m'a dit que je détenais l'attestation de sécurité militaire la plus élevée et que je travaillerais probablement dans les domaines du codage et du chiffrage. Je suis heureuse que cela ne se soit pas concrétisé, car ce travail a presque rendu folle une de mes compagnes de chambre. Toutefois, je demeure fière d'avoir obtenu ce niveau d'attestation sécuritaire.

J'avais toujours aimé les appareils photos, à commencer par le vieux Brownie carré de ma mère. Je n'ai donc pas hésité lorsque j'ai eu la chance de participer à la classe de photographie. J'ai d'abord montré que j'étais capable de faire la mise au point d'un de ces appareils photos dont l'utilisation exigeait que l'on se glisse la tête sous une pièce de tissu noir. Nous accomplissions toutes sortes de travaux, comme photographier des pièces brisées d'aéronefs aux fins de l'analyse des points de

contrainte. (Il y avait parfois des accidents à la base. Rockliffe surplombait le terrain d'aviation et, un jour, j'ai vu un Mosquito prendre feu à l'atterrissage. Le pilote n'avait aucune chance. L'aéronef était fait d'un matériau très inflammable.)

Nous avons aussi appris comment prendre des photographies et faire des cartes aériennes. Les photographes aériens étaient allongés dans le ventre de l'aéronef, et il n'y avait qu'un écran de Plexiglas entre eux et l'espace aérien qui semblait s'étendre sur des milles. Les survêtements que je portais étaient bouffants et trop amples, et mon parachute était plus lourd que moi. Toutefois, je n'hésitais pas à voler en compagnie de ces adolescents-pilotes, allongée sur le ventre dans l'avion qui survolait la mosaïque terrestre. (Pourtant, chose curieuse, je refuse maintenant de monter dans un de ces énormes avions modernes.)

J'aimais beaucoup me retrouver dans la chambre noire, bien que les soirées ontariennes à l'atmosphère lourde nous aient souvent obligés à travailler en sous-vêtements. J'ai toujours aimé voir naître une photo.

Le cours de photographie nous préparait à prendre la place des hommes affectés outre-mer, endroit où j'aurais moi-même aimé me retrouver. Je me rappelle avoir été assise en compagnie d'un jeune homme avec lequel je compatissais : il pleurait parce qu'il était affecté outre-mer, et je pleurais parce que je ne l'étais pas!

Pendant mon séjour à Rockliffe, j'ai consacré beaucoup de temps aux marches de la Victoire menées dans la capitale pour mousser la vente d'obligations de guerre et d'autres activités semblables. Par une chaude soirée, on nous a conduits à Ottawa en autobus pour aller y écouter des discours prononcés par les huiles. Les discours étaient assommants, et je voulais sortir. Je savais que l'on me verrait si je me levais. Je me suis donc mise à genoux pour sortir de la rangée et me rendre à l'arrière de l'auditorium. Je me suis ensuite relevée, j'ai fait tomber la poussière et je suis arrivée face-à-face avec un jeune officier. Je suppose qu'il ressentait autant d'ennui que moi.

Il était obligatoire de saluer tous les officiers, de sorte que lorsque nous déambulions le long de la rue Sparks nous devions continuellement lever le bras. Les officiers haïssaient cela tout autant que nous, pauvres subalternes.

Chaque fois que nous avions une permission de 36 ou de 48 heures, nous partions vers une destination quelconque. C'est ainsi que je me suis rendue à Brockville, où j'ai marché le long de la promenade. L'eau du Saint-Laurent était d'un vert émeraude. Une autre fois, j'ai été à Montréal et j'ai trouvé un dancing où j'ai constaté avec joie qu'il y avait de la danse traditionnelle d'un côté et du boogie de l'autre. Je me suis rapidement mêlée au groupe! Dans la rue Sainte-Catherine, j'ai vu un groupe de marins à l'allure désordonnée qu'un policier militaire rassemblait dans une rue transversale. Ce dernier m'a dit de ne pas emprunter cette rue parce que c'était le secteur du « red light ». Il va de soi que, comme je venais des Prairies, je n'avais aucune idée de ce qu'était le « red light ». J'ai cependant suivi son conseil et je suis demeurée dans la rue principale.

De retour à Ottawa, par un après-midi ensoleillé, nous avons vu une enseigne avec la mention « Écuries ». C'était le long de l'itinéraire de notre autobus. Nous sommes donc descendues et nous avons loué des chevaux pour la journée. Ce fut une sortie magnifique. Nous avons erré dans les rues et les parcs, par delà la voie ferrée... Puis l'heure est venue de ramener les chevaux aux écuries Malheureusement, nous ne savions plus où elles se trouvaient. En dernier recours, nous avons libéré les chevaux, et ils nous ont ramenés à bon port.

Chaque fois qu'un groupe terminait son cours, il était de mise de célébrer. Bon nombre de groupes se rendaient à Hull, de l'autre côté de la rivière, mais cela n'était pas trop brillant étant donné que les zazous (avec pantalon bouffant et chaînes) avaient une piètre opinion de tout ceux et celles qui portaient un uniforme. Il en est résulté plus d'une fois des bagarres, et plusieurs personnes ont abouti en prison afin de s'y calmer. Certains de nos soldats ont été si gravement battus qu'ils

ont dû se rendre à l'hôpital. Toutefois, ils ont probablement donné tout autant qu'ils ont reçu.

Après une période de six mois à Rockliffe, j'ai été affectée à Dauphin, au Manitoba. J'avais espéré une affectation en Alberta afin d'être plus près des miens, mais cela ne s'est pas produit. Il ne restait que deux affectations, et je me rappelle qu'une femme étrange m'a dit : « C'est bon, ma petite traînée, je sais que tu veux l'affectation en Alberta, alors je vais la prendre. »

L'affectation à Dauphin est cependant la meilleure chose qui me soit arrivée. C'était une station formidable. Je me tenais avec un groupe de jeunes hommes. N'allez pas vous imaginer des choses, nous ne faisions que rire beaucoup, et danser. Il était permis de danser six soirs par semaine. Le dimanche soir, nous bloquions les fenêtres du manège avec une couverture et nous n'arrêtions pas! Un de mes airs favoris était *Paper Dolls I Can Call My Own*. Chaque fois que je l'entends, je repense au passé.

Nos fonctions à cet endroit exigeaient que nous passions pas mal de temps dans la chambre noire. Il fallait photographier les finissants de chaque classe de l'école de pilotage militaire et couvrir toutes sortes d'événements : funérailles, fêtes, visites de dignitaires et défilés. Nous devions aussi croquer des scènes de la vie quotidienne, et des photographies (bien qu'il n'y en ait malheureusement aucune des miennes) ont paru dans la revue *Wings*, publiées par les forces aériennes. Certaines d'entre nous ont aussi enseigné à des membres d'équipage comment établir des cartes aériennes. Nous nous sommes aussi acquittées de beaucoup de tâches générales, comme peindre des tables et des cadres de fenêtres. Pendant l'hiver, deux d'entre nous qui étions allées chercher quatre gallons de peinture au magasin sommes tombées au milieu de la route glacée. Nous sommes demeurées assises là et nous avons ri comme des folles.

Je suis entrée dans la fanfare; il arrivait souvent que moi-même et une jeune francophone à l'allure frêle interrompions la pratique en raison de

nos fous rires incontrôlables. Si vous voulez avoir mal à la tête, essayez de pratiquer dans un baraquement où chaque instrument fait entendre un air différent! Je possède encore les baguettes que j'ai achetées à Saskatoon après avoir dormi sur un banc de parc installé sur la pelouse de l'hôtel Bessborough. Je possède aussi toujours également mon haut de tunique, dont l'une des manches arbore les hélices de la LAW et un symbole de tambour. (Il y a quelques années, j'ai voulu la revêtir à l'occasion d'un défilé, mais j'ai constaté que les manches étaient trop courtes et que les épaules étaient trop étroites.)

À la station de Dauphin, nous comptions les aéronefs au départ tôt le matin et nous refaisions le même exercice lorsqu'ils rentraient le soir. S'il en manquait un, un ami venait à la station jusqu'à ce que nous apprenions ce qui s'était passé. Un jeune pilote dont j'ai entendu parler s'est écrasé avec son aéronef; lorsque les avions de recherche l'ont survolé, il s'est levé en dépit de deux jambes brisées pour leur faire signe. On dit que ses cheveux ont blanchi du jour au lendemain.

Chaque fois que j'en avais l'occasion, je rentrais à la ferme familiale en Alberta. Le train arrivait en gare à environ quatre heures du matin, de sorte que je me rendais à l'hôtel local. Il y avait dans le lobby une enseigne sur laquelle on pouvait lire « Choisissez votre chambre et réglez-en le coût demain matin. » Je montais donc les marches au tapis usé afin de trouver une chambre qui, fallait-il l'espérer, serait inoccupée. J'explorais le mur à tâtons, souvent sans succès, dans le but de trouver un commutateur; et je plaçais la vieille commode devant la porte pour décourager les visiteurs. Le lendemain, quelqu'un venait me chercher et nous nous rendions à la ferme en automobile.

La vie a suivi son cours à Dauphin. Avec l'approche de la fin de la guerre, la démobilisation a débuté et j'ai été mutée aux baraquements de Currie, à Calgary. J'ai été libérée quelques semaines plus tard et je suis retournée à Daysland. Mon mari, qui était soldat, est revenu au Canada et nous avons déménagé en Colombie-Britannique. Il y avait un emploi, et j'ai travaillé par intermittence dans cette province comme aide-infirmière. Nous avons eu quatre enfants. Nous comptons

désormais six petits-enfants et deux arrières-petits-enfants! Mon mari est décédé il y a cinq ans, et je continue de profiter de la vie dans la deuxième maison que nous avons construite dans la vallée de Windermere.

Je pense souvent avec nostalgie aux années de guerre. Il y a dix ans, je suis retournée à Dauphin pour voir ce qu'il en restait et je n'y ai trouvé que quelques hangars. Toutefois, les souvenirs sont toujours présents dans les herbes bruissantes ainsi que dans le spectre de tous les jeunes pour qui cet endroit fut leur foyer. Je me demande combien de membres de notre groupe sont toujours en vie?

À tous les 11 novembre, je regarde à la télévision la cérémonie du Jour du Souvenir à Ottawa et je scrute les vieux visages afin de voir si je vais reconnaître quelqu'un. Puis, lorsque le clairon entame la sonnerie aux morts, je suis assise ici et je pleure ceux qui ne sont pas revenus. J'espère y retourner de nouveau un jour en novembre, et marcher encore une fois la tête bien droite.

Pearl Bordes – née Klenman

J'étais à Winnipeg, au Manitoba, quand la guerre a commencé. Je suis originaire d'une ferme de la Saskatchewan, une ferme où il fallait être autosuffisant. Il n'y avait pas d'argent, alors les fermiers devaient échanger les aliments qu'ils avaient ou utiliser des cartes à jouer. L'entraide leur permettait de survivre. Nous étions à onze milles de la ville la plus proche. Il n'était pas pratique de s'y rendre, car nous avions le choix entre aller à cheval ou en buggy. La Dépression nous a beaucoup appauvris, et le bol de poussière et les sauterelles nous ont fait abandonner notre ferme. Le « bol de poussière » est le nom employé pour désigner les vents violents qui ont ravagé les Prairies, entraîné l'érosion de la terre riche nécessaire à de bonnes récoltes, et l'ont emportée au loin, laissant le sol stérile.

Le bol de poussière était causé par la sécheresse; le sable envahissait tout, et la chaleur et l'air sec étaient pénibles. Habituellement, il fallait laisser le sol en jachère une année ou deux entre les semailles, mais les gens ensemençaient chaque année. La terre n'était donc plus aussi ferme qu'elle ne l'aurait été si on l'avait laissée se régénérer. Beaucoup de gens ont reproché cela aux fermiers, même s'ils avaient défriché le sol avec

des instruments très rudimentaires et en ont fait l'une des meilleures corbeilles à pains au monde. Mais au bout d'un certain temps, ils l'ont surexploité. Ils n'avaient rien pour alterner les cultures, à part l'avoine, le lin et le blé. Ils essayaient tout de même de s'organiser pour cultiver au Canada, et c'était la première occasion convenable qu'ils avaient d'assurer leur subsistance et celle de leurs familles. Il est arrivé la même chose aux É.-U. Il faisait très chaud, et la pluie dont ils avaient besoin n'arrivait pas.

En même temps, les sauterelles, venues de nulle part, se sont mises à tout dévorer. Il ne restait plus de feuilles dans les arbres. C'était si grave qu'elles faisaient dérailler des trains de marchandises! Il n'y avait aucun moyen de faire pousser de la nourriture, et il ne restait plus rien à manger. Les sauterelles étaient les seules à survivre – en fait, elles prospéraient! Des familles entières partaient de chez elles chaque jour, en abandonnant leurs possessions. Des milliers d'hommes étaient contraints de quitter leurs foyers, de parcourir le pays à la recherche de travail. Mon père avait l'habitude d'inviter quelques-uns d'entre eux le soir. Ma mère les recevait à souper et les installait pour dormir dans le grenier à foin avec des couvertures. Le lendemain matin, ma mère leur donnait un petit déjeuner à emporter. Il n'y avait pas d'espoir, pas d'emplois et ils n'avaient nulle part où aller. Ils erraient tout simplement sans but. C'est alors que nous avons décidé de partir car il ne restait rien.

Quand nous sommes partis de la Saskatchewan en 1937, le pire était passé. Mon père possédait une voiture garnie de vitres en cellophane et nous y avons entassé tous les meubles, les quatre enfants et deux adultes. Les choses allaient vraiment mal les premiers temps de notre arrivée à Winnipeg; tout le monde a dû s'atteler au boulot. Les enfants pouvaient faire un million de choses. Il fallait se battre pour trouver un petit travail à faire. Nous travaillions pour quelques cents seulement, mais un sous épargné était un sous gagné. Chacun devait s'y mettre et donner un coup de main, c'est ce que j'ai appris. J'ai travaillé dans un café. Au début, je faisais le ménage, et j'ai travaillé ensuite derrière le comptoir. Je devais préparer et servir des aliments. J'ai aussi livré des

provisions pour l'épicerie de quartier. Les enfants pouvaient faire bien des choses pour aider leur famille.

Je réussissais bien en classe, alors je faisais l'école buissonnière. Il y avait un grand marché en plein air à Winnipeg, sur l'avenue Fellbrooke et la rue principale. J'avais l'habitude d'y aller tôt le matin avec des amis, ce qui nous permettait d'aller dans les champs et de travailler jusque vers 10 ou 11 h. Cela aidait à faire vivre la famille. Nous travaillions toute la journée pour un sac de pommes de terre ou autre chose. J'aimais beaucoup cela; j'aimais l'air pur et la campagne. L'important, c'était moins ce que l'on faisait que d'avoir la chance de trouver quelque chose à faire, un endroit où travailler. Les gens ne s'imaginent pas, aujourd'hui, à quel point il fallait travailler dur dans ce temps-là.

Mon père est allé assurer la relève à Winnipeg. Tout le monde travaillait pour cet argent, et l'on payait dix cents l'heure. J'avais reçu un violon en cadeau à mon départ de la Saskatchewan. Une leçon coûtait un dollar, ce qui représentait dix heures de travail pour mon père! Il a pourtant continué de payer mes leçons. Juste avant son départ outre-mer, j'ai eu le privilège de jouer pour lui dans l'orchestre de l'école.

À l'annonce de la guerre, il y a eu un grand changement. La guerre était un débouché pour les gens, une réplique au chaos dans lequel nous avait plongés la vague de la Dépression. Des bases et des stations militaires sont apparues partout au pays. Winnipeg abritait des bases aériennes où venaient des stagiaires de toutes les nations alliées. Notre maison était toujours pleine de militaires. Toutes les filles se rassemblaient et accueillaient les garçons venus du Camp Shilo où ils s'entraînaient au parachutisme. Nous avions l'habitude de nous réunir à la maison. Tous les voisins sortaient et applaudissaient les hommes qui descendaient chez nous. Ensuite, nous allions tous à la plage. Chaque fois que nous venions à la maison, toute l'avenue applaudissait ces hommes. Ils étaient sur le point de se rendre outre-mer et la seule vue de ces hommes faisait beaucoup de bien aux gens.

Mon père a réintégré l'armée comme tireur d'élite, et il est retourné outre-mer en 1939. C'était sa deuxième participation à une guerre. Il avait servi dans la cavalerie pendant la Première Guerre mondiale, la 15e Cavalerie légère de la Saskatchewan. Deux de mes frères l'ont suivi outre-mer l'année suivante. L'année d'après, ma sœur aînée et moi nous sommes enrôlées, et quand ma jeune sœur s'est enrôlée à son tour, il y avait six d'entre nous dans l'armée. Ma sœur est allée à Toronto, travailler pour un constructeur de navires, et j'ai travaillé à la *McDonnell Aircraft* de Winnipeg, où l'on fabriquait des avions. Deux ans plus tard, elle est venue à la maison en congé et m'a demandé de m'enrôler dans l'Armée de terre avec elle. Alors nous sommes parties! Nous avions deux cartes d'identité falsifiées sur lesquelles nos noms étaient inscrits au crayon. Nous les avions obtenues au bureau de poste. On pouvait y indiquer l'âge que l'on voulait. J'avais en réalité quatorze ans, mais j'étais très grande. (Notre système d'identification n'était pas très efficace à l'époque, et bien des gens se « vieillissaient » pour entrer dans l'armée. C'est aussi comme cela que ma plus jeune sœur est entrée!)

Il semble que chacun mentait à propos de son âge. Ces gens allaient se battre et mourir outre-mer, alors qu'ils n'avaient que quinze ou seize ans! À cette époque, tout le monde voulait faire quelque chose. Il n'y avait pas d'emplois et rien à faire. Avant la guerre, si on vous payait cinq cents, quelqu'un coupait les prix et offrait de travailler pour quatre cents.

Certains des hommes n'aimaient pas que leurs sœurs soient dans l'armée. Selon certains, les femmes n'avaient aucune autre raison d'être dans l'armée, excepté pour chercher des hommes! Toutefois, mon père comprenait. J'allais servir de mon mieux et avec fierté. Je crois que, dans l'ensemble, les femmes ayant participé à la guerre se sont très bien comportées.

Je me suis enrôlée dans l'armée pour plusieurs raisons, notamment parce que je connaissais le danger auquel ma famille était exposée outre-mer. La plupart des membres de ma famille n'ont pas survécu à l'holocauste et sont morts dans les camps de concentration. En 1884,

mon grand-père avait amené ses proches à l'étranger pour échapper à la persécution et à domination russe, mais les autres membres de la famille n'ont pas eu cette chance. Je voulais tellement aller là-bas et aider ma famille. Je me suis aussi enrôlée à cause de la fascination qu'avaient exercée sur moi les récits de ma mère sur sa vie d'infirmière pendant la Première Guerre mondiale. De plus, je voulais m'éloigner et apprendre autre chose que ce à quoi nous étions habitués. C'était vraiment un exploit, à cette époque, de trouver un emploi, d'obtenir quelques dollars et de quoi s'habiller.

Mes frères et sœurs et moi étions tous dans l'Armée de terre, sauf mon frère qui était dans l'Aviation canadienne. Je me sentais bien dans l'armée car mon père en avait fait partie auparavant. Il ne parlait pas tellement de ses expériences dans l'armée pendant la première guerre, mais je savais qu'il avait été enterré vivant et blessé. La Première Guerre mondiale a prélevé un énorme tribut en vies humaines par rapport à la Deuxième Guerre mondiale. Au cours de la première, les tactiques de combat et la maladie ne laissaient parfois que quatre ou cinq survivants par régiment.

Je suis allée à Kitchener, en Ontario, pour l'entraînement de base. J'étais surexcitée à l'idée des aventures qui m'attendaient. Les obligations militaires occupaient toute la place dans ma vie. Mais j'ai aimé le temps passé dans les forces. Chaque journée était un jour d'apprentissage. J'aimais beaucoup la vie dans l'armée. J'aimais beaucoup le contact que nous avions avec des gens de partout au pays. Il y avait aussi des femmes provenant des États-Unis, de la Pologne, et de partout dans le monde. Elles venaient s'entraîner avec nous. C'était une expérience en soi.

L'un des aspects remarquables était la présence de quelques femmes autochtones dans les armées. J'en ai très bien connu une qui venait de Winnipeg. Étant née en territoire indien (mon grand-père a été le premier pionnier blanc à s'établir en Saskatchewan), j'en ai appris davantage sur leur mode de vie pendant les quelques années où j'ai vécu là-bas que je n'en aurais appris à l'école. C'est une race magnifique.

J'avais beaucoup d'amis autochtones et il en est encore ainsi. Ils étaient toujours très calmes et acceptaient bien la discipline. Si on leur demandait de faire quelque chose, ils le faisaient. Quant aux filles enrôlées dans l'armée, elles auraient tout fait pour ce pays parce qu'elles l'aimaient.

Le niveau de discipline pendant l'entraînement de base m'a semblé l'aspect auquel il est le plus difficile de s'accoutumer dans l'armée. Mais c'est ce qui fait un bon soldat. Toutefois, je n'ai pas eu de mal à m'y habituer. C'était une bonne chose si l'on voulait apprendre. Chacun se voyait assigner des responsabilités, et devait s'en acquitter. Dans les situations réelles, la vie de tout le monde pourrait en dépendre. Il fallait nécessairement se montrer à la hauteur de ces responsabilités, et l'on commençait ensuite à réaliser ce que c'est que d'être dans une situation où chacun dépend de soi, et on allait jusqu'au bout!

Certaines personnes n'arrivaient pas à se plier à la discipline. Il fallait donc les éliminer. Après tout, c'était la guerre! Je crois que la discipline était alors le principal souci de n'importe quelle armée ou service. Sans discipline, impossible de compter sur l'ensemble de ce régiment ou de cette unité.

Pendant nos temps libres, je jouais au base-ball pour l'équipe de l'armée. Les militaires avaient beaucoup d'autres loisirs à leur disposition, et l'on s'efforçait de trouver au moins une chose que chacun pouvait apprécier.

Après l'entraînement de base, on m'a envoyée à Woodstock, en Ontario, suivre un cours de conduite de véhicules motorisés, et ma sœur a été affectée à Ottawa. Pendant les cours de conduite, nous avons appris à démonter un véhicule et à le remonter ensuite. Nous avons aussi beaucoup conduit des véhicules de tous types et de toutes catégories, des voitures aux camions de toutes les tailles. Nous devions entre autres transporter bien des chargements dangereux, mais nous étions bien entraînés, et c'était un travail agréable car nous ne courions habituellement aucun danger.

Quand nous nous entraînions à la conduite de véhicules motorisés, nous allions partout, et devions descendre des collines et des vallées. Nous apprenions à conduire chaque véhicule qui prenait la route à cette époque. Nous avons appris à connaître chaque poids et chaque caractéristique technique. Il m'est arrivé un incident alors que je conduisais un camion chargé de gravier, et que je ne connaissais pas le poids du chargement. Je n'ai jamais réussi à le rapporter. J'ai dit qu'il était tombé en panne, mais ce n'était pas vraiment le cas. Je n'étais pas parvenue à monter une colline et j'avais peur de redescendre.

Finalement, j'ai été promue des camions aux voitures d'état-major. Nous avions un immense camp d'entraînement à Debert, en Nouvelle-Écosse, et c'était aussi un endroit où étaient jugés ceux qui s'étaient absentés sans permission. Je devais parfois y conduire un officier à bord d'une voiture d'état-major en vue d'une audition. Un jour, au camp Debert, pendant que j'attendais que l'aumônier revienne d'une audition, j'ai commencé à m'ennuyer et j'ai décidé d'escalader la tour qui faisait partie du cours d'entraînement physique habituel de l'armée. Je me suis aperçue, à mon grand désespoir, que la corde était le seul moyen de redescendre! Je me suis donc laissée glisser le long de cette corde, et me suis écorché les deux mains.

Certains avaient d'autres projets et ne prenaient pas au sérieux leurs emplois dans les forces. Où que nous allions, nous avions des épreuves à passer et des exigences à combler, et certains ne les comblaient pas. Pour ma part, je travaillais fort et j'étais très fière d'être le guide de droite de ma compagnie lorsque j'ai obtenu mon diplôme.

Par la suite, les diplômés avaient la possibilité d'aller se joindre aux forces actives ou de demeurer au Canada. Comme je voulais encore aller outre-mer, j'ai offert de mon plein gré d'aller à Halifax. Je suis arrivée à Halifax une semaine avant le début de mes cours. Mais ils se sont rendu compte que j'étais trop jeune pour aller outre-mer! Ma mère avait écrit au commandant pour lui dire qu'ils ne devaient pas me laisser partir. Par chance, ils ne m'ont pas réformée et ils n'ont pas porté d'accusation contre moi!

Il y avait beaucoup de navires à Halifax et j'étais encore déterminée à aller outre-mer. Je voulais voir ma famille là-bas. D'autre part, il n'y avait pas suffisamment de volontaires et les gens mouraient comme des mouches là-bas! Je me suis donc entendue avec un marin pour m'embarquer clandestinement à bord d'un navire! C'était vraiment un projet insensé. Je me suis présentée au rendez-vous à 11 h, avec tout mon attirail pour monter à bord. À mon arrivée, le navire était parti! Mais en quittant le port, il a été torpillé au large de Halifax. J'ai eu beaucoup de chance. Personne n'aurait jamais su que j'étais à bord! J'ai passé le reste de ma carrière militaire au Canada.

Il n'y avait pas tellement d'interaction entre les trois armées. Elles avaient tendance à demeurer chacune de leur côté. Quand Mackenzie King est allé outre-mer, une division s'est produite entre les armées. J'ai eu connaissance que tout a commencé quand il a dit, « les hommes de la marine et de l'Armée de terre, et ces messieurs de la force aérienne ». À cette époque, les gens de la force aérienne dormaient sur des couvertures, contrairement à ceux de l'Armée de terre et de la marine. Il y avait toujours un sentiment de concurrence entre les armées. Mais tous travaillaient ensemble quand les copains avaient le cafard.

Nous avions aussi la marine marchande à Halifax. Beaucoup de ceux qui en faisaient partie n'avaient pas été jugés valides pour s'enrôler dans les Forces armées, mais ils transportaient des approvisionnements et de l'équipement par bateau vers les gens qui en avaient besoin, et beaucoup d'entre eux ont trouvé la mort! Ils n'avaient droit à aucune indemnité, ils étaient peu payés et n'étaient même jamais admis dans les clubs militaires de Halifax. Ils étaient pleins d'entrain et ne se plaignaient jamais. Ils étaient de « vrais » militaires. Ils le seront toujours, à mon avis, pour le dévouement dont ils ont fait preuve dans l'exercice

1 Certains marins marchands étaient beaucoup mieux payés que le personnel non officier de la marine de guerre. Toutefois, ils ne touchaient pas les indemnités d'anciens combattants, alors que le niveau de risque était très élevé et qu'ils ne pouvaient pas quitter leurs emplois – la marine marchande était une industrie essentielle.

de leurs tâches et pour compenser le fait qu'ils n'étaient pas assez bons pour être payés[1] et faire partie de l'armée régulière dans le pays qu'ils aimaient. Ils ont fait un travail remarquable. Leur mérite vient finalement d'être reconnu.

Je vivais à Halifax, dans les casernes Cathedral, tout près de la rue Barrington. C'était l'hiver et je m'étais cassé un bras, on m'avait donc mise aux travaux légers et je travaillais dans la cuisine. Un matin, je rassemblais ce qu'il fallait pour préparer le petit déjeuner. Quelqu'un était entré furtivement dans les casernes et avait provoqué pas mal de chahut en attaquant des femmes. Je n'avais jamais pensé à cela auparavant, mais maintenant, j'étais seule dans la cuisine. Je savais toutefois qu'il y avait, au sous-sol des casernes, quelqu'un qui était *censé* être un gardien. J'étais près de la cuisinière quand j'ai eu soudain un sentiment atroce. J'avais un chaudron d'eau chaude à la main, je me suis retournée et j'ai vu un homme prêt à m'attraper! J'ai jeté le chaudron d'eau sur lui et j'ai couru comme une possédée! Je me suis aperçue ensuite que c'était le concierge! C'est lui qui avait créé des ennuis!

Pendant que j'étais à Halifax, j'ai découvert qu'on y avait amené le général Kurt Meyer de même que sa femme et ses enfants. Il figurait parmi les plus jeunes généraux allemands. Il avait ordonné l'exécution des prisonniers alliés capturés le jour J.[2] L'un de ces hommes était le

2 Le 8 juin 1944, des soldats du 25e régiment de grenadiers SS *(Hitlerjugend)*, commandés par le Standartenführer Kurt Meyer, ont abattu 23 prisonniers de guerre canadiens capturés pendant l'invasion du jour J. Les meurtres ont eu lieu à l'abbaye d'Ardenne, et les corps des victimes n'ont pas été enterrés; certains ont même été jetés sur la route pour être détruits au passage des véhicules. Pendant que se poursuivait la campagne de Normandie, des soldats de la division de Meyer, appartenant à la 12e division cuirassée SS, ont commis de semblables atrocités à plusieurs reprises. En décembre 1945, le chef de brigade Meyer a été reconnu coupable de crimes de guerre par une cour martiale canadienne et condamné à mort. Le major-général Christopher Vokes, commandant des forces d'occupation canadiennes en Europe, a commué la sentence en emprisonnement à vie, et Meyer été remis en liberté conditionnelle du pénitencier Dorchester en septembre 1954.

frère de mon beau-frère; il a été le premier à mourir et ils l'ont enterré sur les terrains d'une école de religieuses. On a amené le général Meyer et sa famille au pénitencier Dorchester et les a installés dans trois cellules plutôt qu'une seule. Je suis allée au pénitencier Dorchester, avec deux autres filles, dans le seul but de voir ce jeune général. Nous voulions entrer mais on ne nous l'a pas permis, alors nous avons attendu dans l'espoir qu'il sortirait dans la cour d'exercice pour que nous puissions le voir. Je pourrais le reconnaître n'importe où. Nous l'avons seulement observé lorsqu'il est apparu. Il était encore tout aussi arrogant que jamais. Malheureusement, il n'a passé qu'environ une année à cet endroit.

Lorsque je servais à Halifax, il y avait un rabbin, un prêtre catholique romain et un ministre protestant. Chaque fin de semaine, nous pouvions assister à un service, selon notre confession religieuse. Je les ai tous essayés. L'un enseignait une chose et l'autre une autre, et un autre encore essayait d'amener les hommes et les femmes à se rencontrer. Tout cela me répugnait, alors j'ai choisi d'être de service tous les dimanches! Toutefois, si quelqu'un va vraiment sur la ligne de feu, c'est pour lui un réconfort de trouver une personne qui appartient à sa propre religion. J'étais née de parents juifs. J'ai constaté que la religion était un aspect important dans l'armée, à cette époque. Si vous faisiez quelque chose de mal, c'était comme si vous ne croyiez pas. Même si vous travaillez ensemble et que vous dormez ensemble.

Un soir, mes amis et moi avons rencontré des militaires. La plupart d'entre eux étaient britanniques, car Hong Kong avait été libéré, et les soldats rentraient d'Asie après avoir été capturés par les Japonais. Ils attendaient à Halifax de pouvoir rentrer chez eux. Ce soir là, j'ai rempli mon véhicule de PG et nous les avons emmenés aux alentours. Ils étaient intarissables. Nous sommes restés assis toute la nuit à parler et à écouter leurs histoires. Je corresponds encore avec eux!

Le Jour de la Victoire en Europe, il s'est produit d'horribles émeutes à Halifax. Les choses allaient vraiment mal. Nous étions dans les casernes et nous entendions des gens tout casser. Certains entraient par effraction dans les magasins et les vidaient entièrement, c'était

insensé. Ils étaient entrés par effraction dans les brasseries et tout le monde était ivre. Tout le monde lançait des spiritueux partout sur les murs de la caserne. Certains d'entre nous avons décidé d'aller voir ce qui se passait alors nous avons franchi la clôture. C'était épouvantable. Nous avons arpenté les rues un moment et nous sommes rentrés. Les rues étaient jonchées de verre provenant des fenêtres cassées au cours du pillage. Il y avait des militaires en manteaux de fourrure! Le lendemain, tout Halifax semblait brûler.

Nous venions de nettoyer la ville et de remplacer les fenêtres quand une explosion s'est produite dans les tunnels souterrains du dépôt d'armes.[3] Toutes les fenêtres ont encore une fois volé en éclats. On m'a demandé d'aller chercher un officier du Québec pour évaluer les dommages. C'était incroyable; il y avait des embarcations sur des cours d'eau à sec! Tout avait volé très haut dans le ciel. Les casernes avaient disparu et il y avait partout des bombes qui explosaient. Je l'ai ramené et c'est là que l'évacuation a commencé. Cette nuit-là, nous avons évacué toute la population de Halifax à la Citadelle, y compris 1800 religieuses, qui tout d'abord ne voulaient pas partir et qu'il a fallu persuader de quitter leur couvent! Les munitions brûlaient et les autorités redoutaient une autre explosion. Les tunnels traversaient la rivière jusqu'à Dartmouth. Heureusement, nous avons réussi à arrêter l'incendie et il n'y a pas eu d'autre explosion. Il était assez angoissant d'attendre là, et c'était étrange, avec tant de gens et tout ce monde qui dormait à l'extérieur.

Les gens ont recommencé à vivre normalement jusqu'au Jour de la Victoire sur l'Europe, et ce fut alors un chaos absolu. Les gens jetaient

3 L'auteur fait ici référence à une explosion dans le dépôt de Dartmouth, de l'autre côté du port en face de Halifax, survenue tout de suite après le Jour de la Victoire sur l'Europe et après laquelle presque tout le personnel en uniforme de la région de Halifax s'est occupé de combattre l'incendie et de protéger le public. Puisqu'on manquait à la fois de temps et de transport, on a pressé tous les habitants de Halifax d'aller s'abriter du côté sous le vent de la Citadelle, qui avait protégé la partie sud-ouest de la ville des effets les plus dévastateurs de la grande explosion du 6 décembre 1917.

des meubles. C'était la fin terrible d'une période très tendue. Il aurait pu se passer n'importe quoi à Halifax avec les troupes qui arrivaient là et en repartaient. C'était vraiment quelque chose à voir. Les hommes de troupes débarquaient, navire après navire, et nous, les chauffeurs, devions les conduire partout en Nouvelle-Écosse.

À la fin de la guerre, j'étais soldat. J'avais été promue caporal, mais lorsqu'ils ont découvert mon âge, ils m'ont refait soldat! J'ai passé deux ans et demi dans l'Armée de terre avant d'être réformée. Je voulais être infirmière. Lorsque nous sommes tous rentrés à la maison après avoir été réformés, on m'a dit que j'irais à l'hôpital [Sigourney] de Winnipeg, mais il fallait que j'aie dix-huit ans. Je ne les avais pas encore; j'étais trop jeune lorsque je suis passée de la vie civile à la vie militaire!

Les choses se sont calmées après la guerre. Des emplois s'ouvraient et les gens rentraient chez eux. Ça allait mieux. J'ai heurté en courant un garçon que j'avais connu auparavant à l'école, à Winnipeg. Il m'a demandé de venir à Regina; je suis donc déménagée, j'ai décroché un emploi dans une compagnie de chauffage, et nous nous sommes mariés. Nous avons déménagé à Chiliwack, en Colombie-Britannique, et je me suis enrôlée dans la milice[4], où j'ai enseigné le maniement des armes. (Quand j'étais plus jeune, mon père m'avait amenée à la chasse aux écureuils et aux corneilles. Ce n'était que du tir à la cible, mais c'était une chose que je savais faire. Cela m'a aussi aidée dans l'armée car j'avais l'impression de pouvoir me défendre). Pendant que j'occupais encore mon premier emploi en 1955, mon mari s'est fait tuer, me laissant avec trois petits enfants à élever seule. Je n'ai donc pas eu la chance de m'exercer les doigts sur mon instrument. Je suis demeurée dans la milice et j'ai été promue au grade de capitaine. Il était difficile d'éduquer trois enfants en même temps.

4 Cela a pu se passer, au plus tôt, pendant la guerre de Corée; le CWAC a été démobilisé en 1946 et reconstitué en 1951.

Je suis aussi allée en Allemagne et j'ai travaillé comme traductrice pour l'OTAN. J'avais appris à parler plusieurs langues en écoutant mon père. Je parle allemand, hébreux, latin, roumain, russe, ukrainien, neuf langues en tout. Si vous pouvez apprendre une langue, vous pouvez toutes les apprendre. J'aime beaucoup les langues. J'espère que les gens voyageront pour élargir leur horizon et apprendront les langues parlées dans les pays où ils se rendent.

Il n'y avait pas dans ce pays de militaires plus fiers que ma famille et moi. C'était comme un héritage. J'ai toujours été fière d'être Canadienne et d'avoir pu aider ce pays. Je comprends les sentiments que mon père et son père peuvent avoir éprouvés, d'avoir eu l'autorisation de venir ici, d'habiter dans ce pays, et de jouir de la liberté qui leur était offerte. Ils ont appris à lire et à écrire à la seule clarté de leur petit poêle, c'est tout ce qu'ils avaient. Ils n'ont pas pu aller à l'école car ils n'avaient que leurs deux mains pour cultiver ce pays. Nous nous y sommes mis, nous avons éprouvé un amour pour ce pays et nous avons travaillé pour lui. Nous l'avons défendu au prix de nos vies.

Edna Drummond – née Dunlop

Quand la guerre a éclaté, j'habitais sur une ferme près d'Almonte en Ontario. Je m'occupais de soins à domicile, mais mes deux frères s'étant enrôlés, je me sentais obligée d'agir de même; je devais moi aussi apporter ma contribution à l'effort de guerre. J'étais résolue à faire ma part, même si je ne savais pas à quoi m'attendre.

Donc, en 1943, j'ai écrit à mon frère aîné, qui servait dans l'armée en Europe, pour lui demander conseil et savoir dans quel élément je devrais selon lui m'inscrire. « Sans hésitation, dans les forces aériennes », a-t-il répondu. J'ignore encore pour quelle raison il croyait que c'était préférable pour moi, puisqu'à l'époque, tous les éléments des forces canadiennes acceptaient les femmes dans leurs rangs.

Toutefois, ma mère n'était pas tellement enthousiaste face à mes projets; parmi les dix enfants de la famille, trois servaient déjà dans les forces armées. Elle ne voulait pas que j'aille à Almonte pour m'enrôler. Par conséquent, j'ai opté plutôt pour Toronto, où j'ai travaillé dans une usine de munitions produisant des balles traçantes pour les avions. C'était une tâche assez terrifiante : il fallait remplir les douilles de poudre à la main, et si le travail était mal fait, les balles risquaient

d'exploser en vous fauchant un doigt ou la main entière. Cette usine produisait également des bombes. Or, certains des ouvriers chargés de fabriquer des bombes avaient vu leurs cheveux devenir verts. J'ignore la raison de ce phénomène, mais j'avais décidé qu'il n'était pas question pour moi de travailler à la fabrication des bombes!

À cet endroit, il fallait respecter certaines règles de sécurité. L'électricité statique posait un gros problème : avant d'entrer à l'usine, les travailleurs devaient se frotter contre une plaque en or sur la porte, qui était censée éliminer de leur corps l'électricité statique. Nous n'avions pas le droit de porter d'objets métalliques, pas même des barrettes dans nos cheveux.

Au bout de trois mois de ce régime, tannée de m'inquiéter pour ma sécurité, j'ai décidé de revenir à mon projet initial; j'ai donc démissionné pour aller m'enrôler. L'entraînement élémentaire à la base de Rockcliffe à Ottawa ne ressemblait pas à la vision quelque peu idéalisée que je m'en étais faite. Il fallait marcher, marcher et encore marcher! On devait tout réussir à la perfection, sans avoir droit à l'erreur. De plus, la vie en caserne était passablement différente de ce à quoi je m'attendais. J'ai vite appris qu'il valait toujours mieux choisir la couchette du haut, parce qu'ainsi, les autres filles ne pouvaient pas s'asseoir sur votre lit une fois qu'il était fait. (Si le lit n'était pas fait à la perfection, il fallait recommencer.)

Étant donné que mes parents habitaient très loin, on m'avait permis de les inviter à me voir durant mon entraînement élémentaire. Lors de la cérémonie de promotion, on nous a remis nos diplômes et le titre d'aviatrice de première classe (LAW).

Après Rockcliffe, on m'a envoyée à Guelph pour apprendre le métier de cuisinière. J'ai grandement apprécié ce cours; on préparait une foule de mets variés, que l'on mangeait ensuite. Il fallait goûter à tous les mets des autres, que le produit final soit bon ou mauvais. C'était un facteur de motivation très puissant! Heureusement, je savais déjà cuisiner, de sorte que je n'ai pas eu de difficulté à apprendre. Des diététiciens venaient nous enseigner la façon de préparer les menus, apport

très utile, surtout pour les personnes qui n'avaient jamais appris à cuisiner auparavant. Nous sommes tous devenus amis, et tout le monde s'entraidait. (Nous avons eu de la peine pour un homme expulsé du cours parce que, pour une raison inconnue, il était incapable de sentir. Or, un bon odorat est indispensable pour bien cuisiner.)

Après avoir suivi le cours jusqu'au bout et réussi l'examen final, j'ai été nommée cuisinière à Moncton au Nouveau-Brunswick. Il y avait alors deux bases au Nouveau-Brunswick, une en pleine campagne et l'autre dans la ville même. Je travaillais à la station rurale; et il s'adonnait qu'un de mes frères servait dans les forces aériennes à la base en ville.

J'ai travaillé dans plusieurs mess, soit le mess des sergents, celui des aviateurs et celui réservé aux officiers. J'ai préféré le mess des aviateurs, à cause de son ambiance détendue. J'y travaillais en compagnie de six autres personnes, préparant la nourriture pour 2000 hommes. Essayez d'imaginer ce que ça représente de faire cuire des steaks pour autant de gens! À l'heure des repas, ils affluaient tous en même temps! Il fallait au moins une heure avant que tous les militaires formant une longue ligne soient servis et assis. Mais au moins, nous les cuisiniers et cuisinières n'étions pas obligés de faire la vaisselle; en effet, des civils de Moncton avaient été engagés pour venir laver les assiettes, les ustensiles et les casseroles.

Un jour, au mess des sergents, j'ai eu à faire un gâteau. Quand j'ai demandé où se trouvaient les appareils de malaxage, on m'a répondu « ici même, servez-vous de vos mains ». J'ai donc mélangé avec les mains ce gros gâteau dans un énorme bol! Le mess des officiers était passablement différent, il ressemblait davantage à un restaurant. Les officiers commandaient leurs mets individuellement; puis, le personnel des cuisines préparait les mets commandés qu'on leur servait aux tables, après quoi ils devaient payer l'addition.

Au mess, plusieurs personnes travaillaient avec moi. (Cependant, on ne pouvait pas compter sur des diététiciens, car il n'y en avait aucun à Moncton.) Le personnel des cuisines comprenait autant de femmes que d'hommes, et tout le monde s'entendait à merveille. Chacun avait

des tâches différentes à remplir, certains préparaient la soupe tandis que d'autres arrangeaient les pommes de terre; mais on échangeait périodiquement les rôles pour prévenir la monotonie. L'officier responsable des cuisines affichait une liste des tâches quotidiennes, et nous faisions tout ce qui était indiqué pour la journée. La rotation permettait de répartir les tâches de façon équitable. Nous formions réellement une équipe, et nous devions tous collaborer pour préparer trois repas par jour, dans les délais prescrits. Ce travail d'équipe m'a appris de précieuses leçons.

À un moment donné, j'ai cuisiné des tartes pour le mess des officiers; un officier est alors venu demander qui avait préparé les tartes ce jour-là. Je me suis dit « oh, non, est-ce que j'ai gaffé? » Mais il a soulagé mes craintes en affirmant qu'il n'avait jamais mangé une aussi bonne tarte, que ce soit au restaurant ou ailleurs. L'autre fille qui travaillait avec moi était un peu jalouse, et une fois l'officier parti, elle s'est exclamée sur un ton plutôt acide : « Eh bien, ce n'est pas toi qui fait les tartes demain! »

C'est surtout la qualité de la nourriture qui caractérisait les différents mess. La nourriture variait selon les grades; et évidemment, ce sont les officiers qui obtenaient les meilleurs aliments. Nous n'avions pas à tenir compte des préférences alimentaires individuelles, sauf dans leur cas. Je me souviens d'un officier qui avait commandé un jour un mets baptisé « Adam et Ève sur un radeau ». Je n'avais aucune idée de quoi il s'agissait, et il a dû me l'expliquer : c'était tout simplement des œufs pochés sur une rôtie! J'ai trouvé ça très amusant.

Les sergents n'avaient pas droit à une nourriture spéciale, et ils devaient faire la queue pour être servis. Mais il n'y en avait qu'une quarantaine, de sorte qu'il était plus facile de pourvoir à leur alimentation. À la base, il y avait un petit hôpital, mais il n'était pas nécessaire d'y envoyer de la nourriture puisqu'il disposait de sa propre cuisine.

Un jour, pendant que nous étions en train de préparer un gâteau, on a donné le signal d'un exercice contre les incendies. Il a fallu tout laisser tomber, sortir et laisser le gâteau brûler dans le four! (Malheureusement,

nous ne pouvions pas toujours revenir à temps pour empêcher la nourriture de brûler.)

On utilisait des cuisinières à l'huile, rabaissées pour qu'on puisse soulever facilement les gros chaudrons en les enlevant et les déposant. (Toutes les pièces d'équipement culinaire étaient énormes : bols, mélangeurs, chaudrons, plateaux, etc.; cela implique que les hommes étaient plus aptes à remplir certaines tâches, par exemple remuer la soupe, que les femmes.)

Nous étions occupés la plupart du temps, et il fallait trimer dur, normalement par quarts de travail de 12 heures, de 6 h à 18 h. Toutefois, j'ai constaté que les gens travaillant dans les bureaux et les casernes avaient tendance à mépriser les cuisiniers. Ils considéraient que nous faisions des basses besognes, et se jugeaient supérieurs à nous.

La cuisine était grande et nous servions de bons repas, quoique la nourriture était plutôt fade en général. C'était tout de même meilleur que la nourriture offerte dans plusieurs autres bases. Mon frère me téléphonait souvent pour savoir quel était notre menu au souper. Je le lui décrivais : du steak, des frites, des légumes et un dessert. Se plaignant alors qu'on leur servait encore une fois du macaroni au fromage, il me demandait s'il pourrait venir manger chez nous. Dès que j'avais répondu « d'accord », il arrivait par la porte d'en arrière!

Au bout d'un an passé à Moncton, j'ai été envoyée avec quelques autres à une base plus petite (qui a été fermée depuis) à l'Île-du-Prince-Édouard. Je préférais cet endroit; on y bénéficiait de meilleurs logements, et la station était plus petite. De plus, il y avait moins de personnes à nourrir, et les gens se montraient extrêmement gentils, si bien que je me sentais plus à l'aise. Je suis restée à l'Île-du-Prince-Édouard durant un an, et je m'y trouvais encore quand la guerre a pris fin. Pour le personnel cuisinier, le jour de la victoire s'est déroulé tout à fait normalement : il n'y a pas eu de fête ni de congé, nous n'avons rien fait de particulier pour célébrer. Même dans ces moments heureux, il fallait que tous les soldats puissent manger!

Et bien entendu, nous les cuisiniers, nous avons dû attendre que tous les autres militaires aient quitté les lieux avant de pouvoir rentrer chez nous, parce qu'il fallait continuer à les nourrir. La guerre a pris fin en août 1945, mais j'ai pu m'en aller seulement en janvier 1946, moment auquel la guerre s'est terminée pour nous, car nous avions dû attendre d'abord que tout le monde soit parti. On savait qu'une base allait fermer une fois que les cuisiniers avaient quitté les lieux!

J'ai eu du mal à me réadapter à la vie civile, et j'avais la nostalgie du milieu militaire, qui me manquait réellement; ça me plaisait d'être parmi une foule de gens, de faire partie d'un groupe. Je suis allée travailler comme cuisinière à l'hôpital général Almonte où je suis restée de mai à août 1946; mon prétendant est alors revenu d'Angleterre, et nous nous sommes mariés. Je me suis rendue compte que je ne savais plus comment préparer des repas pour deux personnes uniquement! Mais bien sûr, mes compétences ont servi à nouveau une fois que j'ai eu six garçons à nourrir!

À mon avis, durant la guerre, tous les citoyens canadiens ont été dans le coup. Dans ma région, de nombreuses personnes avaient décidé de s'enrôler. Et cet engagement était lourd de conséquences au plan personnel. Mon frère aîné (âgé maintenant de quatre-vingt-quatorze ans) a eu durant longtemps des cauchemars et des réminiscences à la suite de son passage en Hollande et en Allemagne. La guerre avait bouleversé sa vie, comme ce fut le cas pour beaucoup d'autres militaires. On lui a dit un jour qu'il aurait intérêt, pour retrouver la quiétude d'esprit, à raconter ses expériences et à sortir ses angoisses au grand jour. Quand je l'ai reçu en septembre dernier, il m'a parlé de ses expériences de la guerre comme il ne l'avait jamais fait auparavant.

Mon séjour dans les forces aériennes a transformé radicalement mon existence. Cela m'a aidé à mieux communiquer, et m'a rendue beaucoup plus autonome. Après la guerre, je n'avais plus peur de voyager; j'ai visité avec plaisir des endroits comme Washington, et je me suis renseignée de façon profitable au sujet de divers pays. Mais mon souvenir le plus marquant, c'est que je me suis fait un tas d'amis de tous les coins du Canada.

J'ai été étonnée de constater que les gens se montraient plus attentionnés les uns envers les autres durant la guerre que de nos jours, en temps de paix. Je crois que les Canadiens devraient accorder plus d'importance aux forces armées et à la nécessité de défendre les intérêts de leur pays. À mon avis, les femmes militaires sont mieux perçues qu'autrefois; ainsi, ma mère n'a jamais compris pourquoi j'avais décidé de servir mon pays, et elle a toujours considéré que les femmes n'avaient pas du tout leur place dans les forces armées. Je souhaiterai que mes fils comprennent eux aussi les raisons ayant motivé mon engagement; je leur ai raconté mes expériences, mais ils ne semblent pas avoir compris. Je m'étais engagée parce que j'estimais que c'était mon devoir; et je suis fière des trois médailles qu'on m'a décernées.

Janet Garvin –
née Watt

Avant le déclenchement de la guerre, j'avais travaillé durant dix ans environ pour la compagnie T. Eaton à Montréal. D'ailleurs, c'est là que je travaillais lorsque la guerre fut déclarée en septembre 1939. La compagnie Eaton faisait preuve d'une grande générosité envers tous les militaires. Elle envoyait des colis aux hommes et aux femmes stationnés en Europe, et parrainait une troupe de spectacle qui faisait la tournée des camps militaires à Montréal et aux environs, offrant des numéros de danse et de chant pour divertir les soldats. Les membres de la troupe étaient d'un calibre exceptionnel; certains d'entre eux ont fini par devenir des artistes célèbres. (Ce spectacle se comparait à celui de la marine intitulé *You're In The Navy Now*.)

Quand la guerre a débuté, ma mère se trouvait en Écosse. Elle s'y était rendue à bord du NCSM *Athena* (premier navire coulé au début de la guerre). Mon père l'avait suppliée de reprendre le premier bateau pour rentrer au pays; mais elle ne parvenait pas à obtenir un billet de traversée, si bien qu'elle n'est arrivée à la maison qu'en octobre 1939. Elle avait écrit à mon père pour lui demander de ne pas permettre à un ou l'autre de leurs fils de s'enrôler avant son retour. Mais c'était trop tard; en effet, mon frère le plus âgé avait déjà joint les rangs du fameux régiment highlander Black Watch, qui disposait de son propre tartan et s'inspirait de plusieurs traditions écossaises.

Étant plus jeunes, mes deux autres frères durent attendre d'avoir l'âge prescrit. Ils s'enrôlèrent alors à leur tour. Je fus la dernière à faire le saut : en 1943, je me rendis avec une amie au bureau de recrutement. Elle avait déjà posé sa candidature pour entrer dans l'armée de terre et les forces aériennes, et elle m'avait priée de l'accompagner pour aller également s'inscrire sur la liste de la marine. J'y étais allée simplement pour lui tenir compagnie; mais au bout du compte, je suis revenue

avec deux formulaires de candidature, un pour moi et l'autre pour ma sœur cadette.

Une fois les formulaires remplis, nous avons commencé à réfléchir. Cela nous paraissait injuste de laisser toutes les deux notre mère, puisqu'ainsi, ses trois fils et ses deux filles auraient tous été partis à la guerre. Nous avons donc décidé que celle qui serait convoquée en premier par le service de recrutement de la marine irait s'enrôler. Vu que c'est moi qui ait reçu une réponse la première, j'ai joint les rangs. J'étais plus âgée que ma sœur, mais ce choix résultait simplement d'un tirage au sort. Le côté absurde de la chose, c'est que je ne tenais pas réellement à partir, et même pas du tout! Mais on m'avait déjà admise, si bien que je ne pouvais plus reculer.

Je suis allée à Galt pour suivre mon entraînement élémentaire, qui n'a duré que deux semaines. On nous décrivait les rouages de la marine et on nous enseignait la façon de marcher au pas et de défiler; mais je ne pouvais pas y apprendre le métier que j'avais choisi, c'est-à-dire postière. Il fallait pour cela que j'aille dans une autre base. Je me souviens que l'officier en charge m'avait dit de prendre le « Liberty Boat » (embarcation des permissionnaires) pour me rendre là où je recevrais ma formation professionnelle. Je suis alors restée dehors, devant les casernes, durant près d'une heure, attendant ce fameux « Liberty Boat »; j'ai fini par revenir au bureau pour signaler qu'aucun véhicule du genre n'était passé. On m'a alors expliqué que le « Liberty Boat » n'avait rien à voir avec un bateau, que c'était plutôt un groupe de militaires cheminant tous ensemble en ordre de marche. Je n'ai jamais oublié cette distinction.

Après mon stage à Galt, j'ai été mutée à la base de Stadacona à Halifax, et je faisais partie de la première fournée de wrens envoyée à cet endroit. Je me suis fait plusieurs amies en me rendant à Halifax. À notre arrivée, toutes celles parmi nous qui s'étaient portées volontaires pour travailler dans ce domaine devaient se rapporter à l'officier des services postaux. Au bureau, une secrétaire civile nous a dit que le lieutenant Lemieux allait bientôt nous recevoir.

Ce nom me semblait familier. J'ai demandé à la secrétaire s'il venait de Montréal, ce à quoi elle a répondu oui.

Je lui ai posé ensuite la question : « Êtes-vous au courant s'il a déjà travaillé au magasin Eaton? ».

« En effet », a-t-elle répliqué.

Je me suis rendu compte que je le connaissais, lui et aussi son père! Toutes les wrens étaient appelées dans son bureau, deux par deux, de sorte que je me suis retrouvée toute seule. Enfin, on m'a dit d'aller le trouver; nous nous sommes reconnus immédiatement. Cet officier m'a prodigué beaucoup d'encouragements. Et il était réconfortant de voir un visage familier; quand je m'ennuyais de ma famille, ça me rassurait de savoir qu'il y avait quelqu'un dans les parages que je connaissais. C'est le lieutenant Lemieux qui m'a poussée à demeurer au bureau de poste. (Par la suite, il a été envoyé en Europe. Je voulais moi aussi aller outremer, mais je n'en n'ai jamais eu la chance.)

Toutes les lettres destinées aux militaires passaient d'abord par le bureau de poste, avant d'être distribuées ailleurs au Canada. (Nous nous occupions uniquement du courrier en provenance de l'étranger.) Les wrens assumaient une partie des tâches que les hommes accomplissaient auparavant, comme trier le courrier, de façon à les libérer pour qu'ils puissent combattre. Je travaillais dans la section chargée de trier et d'acheminer le courrier pour les officiers, qu'on gardait à part du courrier destiné aux simples soldats. C'était une nouvelle section, et au début, j'y travaillais seule, mettant les opérations sur pied et veillant à leur bon déroulement. Ensuite, on m'a adjoint deux autres employées, de sorte que nous étions trois dans le bureau.

Nous n'avions pas à nous occuper du courrier sortant, ni des lettres pour les prisonniers de guerre, qui étaient envoyées ailleurs. Nous n'étions pas non plus chargées des avis « porté disparu », qui étaient transmis par télégramme ou livrés en mains propres.

Dans l'ensemble, j'appréciais mon travail, à part quelques incidents qui se sont produits! Notre local était minuscule, et à un moment donné, il a été envahi par une odeur affreuse. On a arraché toutes les lattes du plancher, croyant qu'il y avait peut-être une souris morte en-dessous. Mais il n'y avait rien, et pourtant, la puanteur persistait. Je suis donc arrivée à la conclusion qu'il fallait examiner chaque colis. Nous avons fini par découvrir que c'était à cause d'un fromage, qui puait au point de donner la nausée! Nous avons dû nous débarrasser du colis, vu l'impossibilité de retracer l'officier à qui il était adressé; il est probable qu'il se trouvait en service outremer. Par conséquent, le pauvre type n'a jamais reçu son fromage. Normalement, les colis étaient toujours conservés, mais dans ce cas-là, il a fallu le jeter!

Tous les aspects de la vie militaire me convenaient. Par exemple, on nous avait remis des uniformes confectionnés dans un tissu très grossier, si bien que plusieurs parmi nous se sont fait tailler sur mesure des tenues de sortie à partir d'un meilleur tissu. Nous disposions d'un uniforme d'été bleu royal et d'un uniforme d'hiver bleu marine. (J'ai conservé les miens jusqu'à l'année dernière, même s'ils ne me faisaient plus du tout; je me demande d'ailleurs pourquoi je les ai conservés si longtemps. J'ai alors ôté tous les boutons pour les garder en souvenir, et je les ai donnés à l'Armée du Salut.)

La vie en caserne était très plaisante. Notre caserne se trouvait dans un coin, derrière une annexe à côté du bâtiment principal. Cela nous procurait une grande intimité, un privilège remarquable je présume. Nous logions dans une cabane équipée de huit lits, agréable et confortable, qu'on avait surnommée « Cheery Chums ». Nous sommes toutes devenues amies, formant une clique, et nous tenant ensemble. Il y avait un autre bâtiment servant de mess pour les Wrens, qui prenaient leurs repas à part des hommes.

Pourtant, nous ne manquions pas totalement de compagnie masculine. Même s'il n'y avait pas de couples officiels, les gens s'arrangeaient pour obtenir des rendez-vous dans le cadre du travail et à l'occasion des danses. Un type vous présentait à quelqu'un, ce qui vous amenait à

rencontrer d'autres hommes. Nous recevions des coups de téléphone : « Untel m'a donné votre nom et m'a recommandé de vous appeler quand je serais au port. » Par conséquent, les hommes se bousculaient pour danser avec nous, et nos « carnets de danse » étaient toujours remplis!

Une des wrens a épousé un officier supérieur du *NCSM Heidi*. Quelques-unes d'entre nous avaient été invitées à la cérémonie à bord du navire, puis à une grande réception à l'hôtel. Elle venait d'une famille éminente et bien vue dans la bonne société, tandis que son nouvel époux était un officier de haut rang, si bien que la fête était très huppée. Le capitaine du chantier naval assistait à la réception.

Je me souviens bien d'une autre personne également, Sally, sans doute la plus jolie de toutes les wrens. Mais elle avait le don de s'attirer continuellement des ennuis, et elle était souvent consignée dans la caserne. À un moment donné, elle a voulu sortir, mais elle a raté le convoi « Liberty Boat ». Mais pour ma part, étant wren de première classe, je pouvais aller ailleurs, sans avoir à attendre le « Liberty Boat ».

Je lui ai donc dit : « Allez, viens, nous sortirons par la porte d'en arrière ». Mais au moment de franchir la porte, celle-ci s'est ouverte tout d'un coup, sous la poussée de la « régulatrice ». C'est le surnom qu'on donnait aux sous-officiers chargés de surveiller et de s'assurer que tout était en ordre, que votre uniforme était impeccable si vous sortiez, etc. La voilà donc, nous toisant de haut toutes les deux, avant d'aller nous dénoncer. Sally a été consignée dans la caserne parce qu'elle avait déjà fauté; la pauvre, elle a dû laver les murs de notre caserne!

Toutefois, je m'en suis tirée indemne; on ne m'a pas consignée parce que je faisais partie de l'équipe de natation de la marine et que je devais m'entraîner. Avant la guerre, j'avais fait des compétitions de vitesse, d'abord au YMCA puis pour les Chevaliers de Colomb. À mes débuts dans la marine, celle-ci ne possédait pas de piscine, de sorte qu'il fallait s'entraîner au YMCA. Subséquemment, notre équipe a obtenu sa propre piscine à la base de Stadacona, ce qui nous permettait de compétitionner contre les équipes de l'armée de terre et des forces

aériennes ainsi que des civils. Je me rappelle aussi les courses à la base de Cornwallis et les compétitions en plein air à Dartmouth. Je devais travailler durant la journée, puis m'entraîner le soir.

Je me souviens d'un incident lors duquel un navire canadien a pris feu dans le bassin Bedford; je crois que les autorités s'apprêtaient à le faire sauter, étant donné qu'aucune autre méthode n'avait permis d'éteindre l'incendie. Donc, il était prévu que nous évacuerions nos casernes et que nous irions à pied aux quartiers d'habitation des forces aériennes, un complexe appelé Pleasant Park pour y passer la nuit en attendant que ce problème critique soit réglé.

L'officier nous avait donné des ordres : en entendant un coup de sifflet, nous aurions su que le moment était venu de s'habiller immédiatement et d'être prêtes à partir. On a bel et bien entendu un coup de sifflet, et j'étais terrifiée, convaincue que le bateau allait exploser. Je ne me rappelle même pas m'être habillée. Mais en fin de compte, le coup de sifflet signifiait plutôt que la crise était résolue, et que nous pouvions réintégrer nos casernes. L'explosion avait pu être évitée; je pense que les pompiers avaient tout de même réussi à éteindre l'incendie avec des boyaux d'arrosage.

Puis, la guerre a pris fin, et il y a eu les émeutes de Halifax de sinistre mémoire. Apparemment, ces émeutes s'expliquent du fait que, quand les marins ont obtenu une permission à terre pour célébrer la victoire, ils se sont retrouvés littéralement dans une ville morte; les restaurants et les salles de danse, de même que les magasins vendant de l'alcool et de la bière, tout était fermé. C'est ce qui a provoqué la rébellion, les hommes se mettant alors à briser les vitres et à piller les magasins. J'ai conservé des photos des émeutiers à côté de l'entrepôt où on achetait de la bière.

Lorsque les émeutes ont éclaté, j'étais en train de travailler et je n'ai rien entendu. Mais mon frère se trouvait à terre, dans le port, et il a assisté à la scène. Il est venu à mon bureau et a offert de me raccompagner jusqu'aux casernes. Il a dit que si quelqu'un m'adressait la parole, je

devrais me contenter de répondre et poursuivre mon chemin, en évitant de contredire qui que ce soit! En arrivant à la barrière, le garde de service m'a demandé de rester là, mon frère ajoutant qu'il était d'accord avec cette décision. Par la suite, durant une semaine environ, et ce même une fois les émeutes terminées, on nous a escortées, nous les wrens, pour aller au bureau et en revenir.

Pendant les émeutes et subséquemment, on avait prévenu tous les militaires que quiconque serait trouvé en possession d'objets pillés se verrait imposer de sévères réprimandes. Les membres de la police militaire fouillaient partout. C'est ainsi que nous avons été plongées dans une situation délicate. Après que mon frère m'eut ramenée aux casernes, j'a été appelée à la barrière. Je croyais que c'était encore mon frère, mais c'était un type que j'avais connu dans l'équipe de natation. Il m'a remis une bouteille d'alcool, ajoutant qu'il ne savait pas quoi en faire. Je n'ai pas la moindre idée de la raison qui avait motivé son geste!

Quoi qu'il en soit, je suis revenue à la caserne, j'ai rassemblé mes amies et je leur ai raconté ce qui s'était passé; nous sommes allées dans la salle de douches où nous avons bu ce tord-boyaux d'un coup sec, à même la bouteille. Pourtant, je n'aimais pas du tout l'alcool!

C'est seulement à ce moment que nous avons appris que la police militaire fouillait les casernes; et il y avait là cette bouteille vide compromettante! Je me suis dit « qu'est-ce que je vais faire? Comment vais-je m'en débarrasser? » Au bureau, on m'avait annoncé la venue imminente des policiers; j'ai donc caché la bouteille dans mon sac à main, espérant que personne ne regarderait dedans. Heureusement, les policiers ne l'ont pas fouillé; et après avoir transporté la bouteille pendant plusieurs jours, avec un fort sentiment de culpabilité, j'ai fini par la jeter dans une poubelle.

Je suis demeurée à Halifax jusqu'en 1946, alors que toutes mes amies avaient été démobilisées l'année précédente. Je craignais qu'on m'ait oubliée, étant donné qu'il fallait adresser une demande officielle pour être démobilisée! Il restait alors très peu de wrens à la base de Stadacona.

Il est devenu urgent pour moi de décamper quand j'ai appris que mon père venait de subir une opération; ma mère ne voulait pas me prévenir avant sa sortie de l'hôpital, mais ma sœur m'a écrit à ce sujet, présumant que maman m'avait déjà informée. Par bonheur, c'était au bout du compte une opération mineure; mais j'ai jugé que le temps était venu de tirer ma révérence, et j'avais l'impression d'avoir servi assez longtemps dans les forces armées, d'autant plus que le travail devenait fastidieux. Par conséquent, j'ai réussi enfin à obtenir ma démobilisation en février 1946.

J'avais alors accédé au rang de wren de première classe. Au moment de ma démobilisation, un capitaine m'a interrogée : « Je constate qu'on vous a recommandée trois fois en vue d'une formation d'officier. Pourquoi avez-vous refusé? »

« Eh bien, toutes mes amies avaient aussi le grade de wren de première classe, et je ne voulais pas les quitter », ai-je répliqué, ajoutant que « je préférais demeurer avec mes amies ». L'amitié comptait beaucoup pour moi à l'époque, et c'est encore le cas aujourd'hui.

Une fois revenue à la maison, j'ai décidé de retourner travailler chez Eaton. J'ai laissé brièvement mon poste au magasin quand je me suis mariée, puis j'ai repris mon emploi, que j'ai conservé jusqu'à ma retraite. La compagnie Eaton traitait extrêmement bien ses employés. À un moment donné, en septembre 1946, elle a offert une grande fête à tous ses employés qui avaient servi dans les forces armées. J'ai représenté à cette occasion le service féminin; j'ai prononcé un discours, remerciant toutes les personnes présentes de leur dévouement pour porter assistance aux militaires durant la guerre.

Je tiens également à mentionner que le ministère des Anciens combattants offrait aux vétérans diverses options. Par exemple, la loi agraire leur permettait d'obtenir un petit terrain de quelques acres à condition de faire construire une maison neuve en dehors d'un centre urbain. (C'est ce que mon frère a fait; il a acquis une terre d'une superficie de deux acres à une trentaine de milles de Montréal). N'importe qui

pouvait solliciter ce traitement de faveur. On a aussi construit des maisons pour les anciens combattants dans la ville même. En fonction du contexte familial, les bénéficiaires pouvaient obtenir une maison de deux ou trois chambres à coucher; et au bout d'un certain nombre d'années, ils pouvaient l'acheter. Mon beau-frère s'est prévalu de cette offre.

Je sais que ça peut paraître choquant, mais en fait, j'ai passé de très bons moments pendant la guerre. J'appréciais mon travail, et je le faisais avec fierté. Mais il y a eu aussi des passages tristes; ainsi, un de mes frères a été tué en Europe, et un autre a été blessé. Tous deux appartenaient au régiment Black Watch. Mon plus jeune frère, le seul qui vit encore aujourd'hui, était dans la marine. Il a lui aussi été blessé, et il en porte encore les cicatrices.

Mon service dans la marine m'a inculqué le sens de la discipline en plus de développer mes aptitudes sociales, en particulier l'entregent. Je suis contente d'avoir vécu cette expérience, que je n'aurais voulu rater pour rien au monde. Je me souviens, quand j'ai été appelée, d'avoir avoué à ma mère que je ne souhaitais pas réellement entrer dans la marine. Elle a répondu : « Si j'avais ton âge et si j'étais à ta place, je m'enrôlerais pour vivre des expériences, rencontrer des gens et élargir mes horizons ». Elle avait parfaitement raison; même si Halifax n'était pas tellement loin, mon séjour dans cette ville a permis d'élargir mes horizons de plusieurs autres façons.

Thérèse 'Terry' Forsyth – née Hebert

J'ai grandi à Lancaster, en Ontario, dans les années 1920 et 1930, entourée d'une mère, d'un père, de quatre sœurs, de chats et d'un chien. Notre vie était normale. Nous avions survécu à la Grande Crise, mais pour une adolescente il n'y avait pas de quoi s'en faire. Après l'école secondaire, j'ai travaillé dans l'usine de munitions de Brownsburg, Québec, et ensuite au bureau de poste, à mon retour à Lancaster.

Quand l'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne, en septembre 1939, le Canada et tous les autres pays du Commonwealth ont dû faire leur part. (Toutes les usines de munitions du Canada fonctionnaient à plein régime pour répondre aux besoins de production.) Le monde était aux aguets lorsque l'Allemagne s'empara de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et ensuite de la Pologne. En juillet 1942, je me suis enrôlée et ai été acceptée dans la Division des femmes de l'Aviation royale du Canada, en tant que commis des postes. J'ai suivi mon entraînement, d'une durée de six semaines, à Toronto – une expérience pénible. Je m'ennuyais terriblement du foyer, la température était torride et nous marchions tellement que mes pieds me faisaient souffrir.

J'ai été mutée à la 12e École de pilotage militaire à Brandon, Manitoba, en tant que commis des postes; mais l'ennui m'a suivi jusque là. Je suis ensuite retournée à Montréal, où j'ai suivi un cours de six mois à la 1ère École de radio-navigants et où j'ai appris le morse, ainsi que la façon d'envoyer et de recevoir des messages à l'aide de la lampe Aldis, de drapeaux et d'un poste de T.S.F. Puis j'ai été en garnison à la 14e École de pilotage militaire, à Aylmer, Ont. – une école de formation où les aviateurs recevaient leurs « insignes de pilotage » au moment de leur graduation. En tant qu'opérateurs de communications sans fil, notre travail consistait à garder contact avec les avions en vol, jour et nuit, et à nous charger de toutes les communications.

En juin 1944, j'ai été mutée outre-mer au quartier général du 6e Groupe de bombardement canadien, à Yorkshire, Angleterre. Le QG était établi dans le Allerton Park Castle, mais nous étions cantonnés dans les baraques Nissen – elles étaient construites de tôle ondulée, de sorte qu'on y transpirait à grosses gouttes l'été, et grelottait en hiver. Chaque baraque contenait 16 lits de camp et une toilette installée dans une petite chambre séparée. Un petit poêle trônait au milieu de la pièce; nous nous rassemblions autour la nuit pour déguster une tasse de thé dans notre pyjama de flanelle, une gracieuseté du gouvernement. Bien sûr, nous n'avions pas de bain, seulement des douches.

Nous passions la majeure partie de notre temps libre à faire le lavage, à repasser et à polir des chaussures. Je me demande parfois comment nous avons pu faire cela, spécialement les hommes.

Dans le château se trouvaient les salles des opérations où les officiers supérieurs faisaient de la planification et prenaient des décisions stratégiques. Toutes les communications entre le quartier général et 11 stations-satellites s'effectuaient par télex, postes de T.S.F., et par téléphone. En tant que radiotélégraphistes à terre, nous devions enregistrer chaque message en code Morse; ceux-ci étaient ensuite décodés par le personnel préposé aux renseignements. Nous travaillions 24 heures sur 24, par postes de travail de huit heures, à ce que nous appelions « l'heure avancée » – pour pouvoir bénéficier de deux heures supplémentaires chaque jour. Mis à part notre section de T.S.F. et le télex au

sous-sol, l'accès au reste du château était interdit. (Nous étions suffisamment naïfs pour croire que le château était hanté, aussi nous évitions d'arpenter les couloirs – surtout durant le poste de travail de nuit!)

Tout était consigné par écrit – tout ce qui se disait dans les postes de pilotage des aéronefs qui décollaient ou atterrissaient était enregistré. Je me souviens, au moment de la poussée massive, des centaines de bombardiers décollaient ou atterrissaient et j'étais installée sous un arbre, dans un véhicule de camouflage, pour surveiller un aéronef. Les pilotes ne savaient pas que quelqu'un les épiait. Il leur était interdit de parler; toutes les communications devaient s'effectuer en code Morse, dans un silence total, sans un mot. Quelqu'un était à l'écoute en tout temps.

Une autre tâche importante consistait à transmettre des messages codés à toutes les heures, à l'heure exacte. Il était primordial pour l'équipage des appareils abattus ou le personnel affecté au souterrain de pouvoir repérer en permanence le signal de la base; aussi pour la planification et la bonne marche des opérations liées à une mission, il était important que les signaux soient toujours transmis au même moment et à la même fréquence. Le secret était d'une importance capitale.

Nous avions tellement faim, spécialement lorsque nous étions affectés au poste de travail de 23 h à 7 h. Je me souviens avec quel élan nous nous précipitions dans la salle à manger, pour nous procurer du Spam – nous aurions tout donné pour un sandwich à la viande – mais il n'y en avait pas. Souvent nous n'avions pour toute pitance que du beurre d'arachide et de la confiture. Vous ne saurez jamais à quel point j'ai été dégoûtée du beurre d'arachide et des confitures. Même aujourd'hui, je ne peux les supporter. La nourriture était bonne le jour, même si nous n'avons jamais eu droit à des œufs frais – seulement en poudre. Pour ce qui est du lait, nous n'étions jamais certains de sa fraîcheur.

Même durant la guerre, nous avions quand même des moments de loisir : nous avions droit à neuf journées de congé à tous les trois mois. Le personnel militaire était autorisé à voyager gratuitement

en Angleterre ou en Écosse, par autocar ou par train, en autant qu'il portait l'uniforme et était muni d'un laissez-passer. (Il fallait payer pour se rendre en Irlande, cependant.) Nous pouvions porter la tenue civile lorsque nous n'étions pas en devoir.

De nombreuses familles anglaises logeaient les soldats gratuitement. Je me suis rendue à maintes occasions à Bournemouth, où j'ai séjourné chez une famille bourgeoise (dont je tairai le nom!). Ils étaient bien nantis et possédaient une maison magnifique. Je crois qu'on parlerait aujourd'hui de « gîte du passant » – nous avions droit à une chambre et nos repas étaient servis dans la salle à manger. La dame, son époux et parfois leur fils et leur fille étaient nos hôtes.

Puis, quelque temps après la guerre, quelqu'un m'a dit que tous les membres de la famille étaient des espions pour le compte des Allemands. Imaginez! Je ne pouvais le croire – j'espérais qu'il ne s'agissait que d'une rumeur. Ça ne pouvait être vrai! Mais les Allemands étaient suffisamment malins pour infiltrer certains de ces « refuges loin de chez soi » et inciter leurs membres à recueillir des renseignements des invités peu soupçonneux. Bien sûr, nous n'avons jamais parlé de notre travail – nous avions été avertis de ne pas le faire. Le secret faisait partie intégrante de notre vie militaire. Néanmoins, ce fut tout un choc d'apprendre que ces gens si sympathiques pouvaient être des espions! On le l'aurait jamais cru.

Dans la base se trouvait une baraque du YMCA, où nous pouvions jouer aux cartes, au bingo ou regarder un film à l'occasion. En outre, je pratiquais activement certains sports, faisais de la natation et jouais au ballon-panier, à la balle-molle et au badminton, lorsque c'était possible. Dans le petit village où j'étais née, aucune activité sportive n'était organisée à l'école, pas même au niveau secondaire. J'ai donc grandement apprécié l'esprit d'équipe et la camaraderie qui découlent de la pratique des sports.

Les Britanniques accueillaient à bras ouvert les Canadiens qui servaient en Angleterre – ils étaient très heureux de pouvoir compter sur nous pour leur prêter main forte. Au cours d'un voyage avec une amie à

Harrowgate, au Yorkshire, nous nous sommes égarées. Nous étions sur le coin d'une rue lorsqu'une dame s'approcha de nous et nous demanda si nous étions égarées. Lorsqu'elle sut que c'était le cas, elle nous invita chez elle. (Comme je l'ai mentionné, beaucoup de gens accueillaient les soldats chez eux à ce moment.) M^me^ Thompson et moi sommes tout de suite devenues amies, et j'ai séjourné chez elle à plusieurs reprises par la suite.

À la fin de la guerre, en 1945, elle m'a invitée au mariage de sa fille Dorothy (qui avait servi dans les Forces aériennes britanniques, tout comme son fils). M^me^ Thompson, la mère, est décédée depuis, mais je corresponds toujours avec Dorothy. Il y a quelques années, je suis allée la visiter avec ma fille Nancy. Nous sommes demeurées chez elle et avons même visité le Allerton Castle – on servait le thé là où j'avais servi durant la guerre. Quel retour dans le temps! Un moment privilégié.

Deux de mes sœurs ont aussi joint les rangs des Forces canadiennes; elles ont toutes deux travaillé à Ottawa. Ma sœur cadette Marie Rose, s'est joint au CWAC et a travaillé comme secrétaire du commandant du Génie électrique et mécanique royal canadien. Elle s'est portée volontaire pour la guerre du Pacifique, mais celle-ci a pris fin avant son départ du Canada. Et une autre de mes sœurs, Cécile, a été délogée de Cornwall, Ont. par des agents de recrutement chargés d'engager du personnel de bureau pour la Défense nationale, à Ottawa. Elle a passé quelque temps à London, Ont., puis est retournée à Ottawa. Elle a travaillé pour le MDN durant 26 années, au total.

Au quartier général du 6^e^ Groupe de bombardement canadien, notre officier la plus haut gradée était notre commandant d'aviation, un officier navigant et capitaine. Les femmes suivaient les mêmes cours que les hommes – en fait, on affectait les femmes aux tâches de bureau, pour permettre aux hommes de servir au front. Cela me convenait tout à fait; je ne voulais pas y aller.

Les femmes et les hommes avaient droit aux mêmes soins médicaux. L'aspect le plus embarrassant des soins médicaux a eu lieu à l'arrivée en Angleterre, où il fallait subir un examen pour voir si nous n'avions pas

des poux ou une autre maladie transmissible. Le fait de se tenir là, toute nue, pendant qu'un médecin de sexe masculin (les médecins de sexe féminin étaient plutôt rares) vous examinait, est la chose la plus dégradante qui me soit arrivée! Après coup j'ai compris que cette mesure s'imposait... mais c'était tout de même humiliant.

Après le Jour de la victoire en Europe, tous voulaient retourner chez eux, naturellement. Par chance, je suis arrivée à Lachine, au Québec, le Jour de la victoire sur le Japon. Chaque militaire, homme ou femme, a eu droit à un mois de congé, après quoi nous devions nous rapporter pour obtenir notre licenciement. La procédure a duré quelques jours et croyez-le ou non, j'ai attrapé des poux pendant que j'étais à la BFC Rockcliffe! Il était, bien sûr, impossible de nettoyer ces couvertures de laine grise à chaque fois qu'un nouvel arrivant se présentait et les utilisait pour une brève période.

Pas de chance; mais le pire c'est que lorsque je suis retournée à la maison, j'ai transmis les poux à ma mère! Je présume que cela s'est produit au moment où je la serrais dans mes bras. Nous étions tellement confuses : d'autant plus que j'avais beaucoup de mal à parler français après avoir passé dix-huit mois sans parler ma langue maternelle, mais de là à lui transmettre des poux...! Ma pauvre mère était dans les soixante-dix ans à ce moment, et portait ses longs cheveux attachés en chignon. Pensez-y faire une telle chose à sa pauvre vieille mère? J'étais vraiment navrée.

Tous voulaient un emploi. Au moment de notre licenciement, on nous remit une « allocation de réinstallation ». La mienne se chiffrait à 389 $; je m'en suis servie pour acheter un poêle à bois à ma mère et un ensemble de chambre à coucher pour moi. Mais dix années plus tard, j'ai dû rembourser ce montant, parce que mon époux et moi-même désirions construire une maison. Nous avons plus tard utilisé cette allocation par l'entremise du ministère des Anciens combattants. Ce ministère a toujours été bon pour les anciens combattants, et l'est toujours aujourd'hui.

Après mon licenciement, j'ai travaillé au bureau de la Commission d'assurance-chômage, un travail que j'ai beaucoup aimé. J'ai cependant dû remettre ma démission lorsque je me suis mariée. C'était la règle en ce temps-là : si une femme se mariait, elle devait remettre sa démission. C'était sans appel. Dieu merci, les temps ont changé!

Mon service dans l'ARC a été une période bien remplie et captivante, et je recommande la vie militaire à tous. En fait, mes fils Bill et Andrew ont été dans la milice lorsqu'ils étaient adolescents. Ils ont bien aimé l'expérience et ont tiré profit au maximum de leur instruction de cadet. J'ai apprécié la camaraderie, l'esprit de corps et la discipline qui font si souvent défaut de nos jours.

Barbara Morton –
née Boose

Au début de la guerre, j'entrais en quatrième année de l'école secondaire à Hamilton, Ontario. Ma vie était calme : je vivais avec mes parents, je regardais les parties de football à l'école, je chantais dans la chorale de l'église le dimanche, j'aidais mon plus jeune frère à préparer son sac de louveteau après l'école et j'allais au cinéma le samedi après-midi avec mon cousin. Au début, la guerre n'a pas changé grand-chose à ma vie. Deux de mes cousins se sont enrôlés dans l'Aviation royale du Canada pour aller outre-mer, l'un comme artilleur et l'autre s'occupant de l'entretien des avions. Tous les deux sont revenus.

J'ai entendu la nouvelle de la déclaration de la guerre à la radio, mais la guerre n'est devenue réelle que lorsque les hommes en uniforme ont commencé à marcher dans les rues de plus en plus nombreux. J'ai passé les étés de 1940 et de 1941 à notre chalet sur le lac Érié; et les samedis soirs à Port Dover où je voyais les aviateurs de l'École de pilotage militaire tout près à Dunnville.

J'avais dix-huit ans et je venais de sortir de l'école secondaire en juillet 1941, quand j'ai appris que le gouvernement avait approuvé la formation du Corps auxiliaire féminin de l'Aviation canadienne. On a donc lancé le recrutement dans cette unité. L'idée de m'enrôler m'attirait, dans l'aviation plus que dans la marine ou l'armée. À ce moment-là, l'âge minimum des recrues devait être de vingt et un ans. Alors j'ai repoussé cette idée et j'ai pris un emploi et je me suis engagée à l'usine de la Canadian Westinghouse et j'ai suivi un cours du soir en dessin.

Au début de 1942, l'âge de l'enrôlement a été réduit à dix-neuf ans. Mes parents n'ont pas essayé de me décourager. Mon père avait été chauffeur de camions militaires en France pendant la Première

Guerre mondiale, alors je pense qu'il comprenait. Le seul souci de ma mère, c'était que si je m'enrôlais et que je n'aimais pas ça, je ne pourrais plus sortir de l'armée. Mais elle n'aurait pas dû s'inquiéter; je me suis enrôlée avec une amie et nous nous sommes présentées ensemble, nous avons été acceptées et assermentées le 16 février 1942. (À ce moment-là, le nom de l'unité militaire avait été changé en celui de Service féminin de l'Aviation royale du Canada.)

Notre entraînement de base se fit à Toronto et, au cours des six prochains mois, j'ai occupé différents emplois. Il n'y avait que huit métiers qui s'offraient à ce moment-là et je n'ai été qualifiée que pour les tâches générales. Mon premier poste fut à l'École de pilotage militaire de Hagersville, Ontario. J'y ai travaillé au dépôt des dossiers de la tour de contrôle, m'occupant des carnets de vol de l'élève-pilote. Après dix jours, quatre d'entre nous ont été envoyées au Commandement des forces aériennes à Ottawa. Pendant deux mois et demi, j'y ai travaillé à la Section de la cartographie, faisant des courses et classant les plans. Puis j'ai été postée à l'École de bombardement et de tir à Jarvis, Ontario, travaillant comme serveuse pour les officiers des cadets de l'aviation qui étaient à un cours de formation de deux semaines. Après quoi, on m'a mise au travail dans la salle des munitions, à préparer les caisses et les ceintures de balles pour les élèves-artilleurs.

En un mois, il y eut deux écrasements d'avion à cet endroit-là. Dans un cas, il s'agissait d'un seul appareil et les quatre hommes à bord ont été tués : le pilote, l'arrimeur de parachutes et les deux élèves-artilleurs. Je venais de leur remettre leurs munitions avant le décollage et je revois encore ces jeunes aviateurs dans mon esprit. Dans le cas du second écrasement, les deux avions qui faisaient des exercices de bombardement sont entrés en collision et les six hommes ont été tués : les deux pilotes, les deux arrimeurs et les deux élèves-artilleurs; l'un d'entre eux était un Néo-Zélandais. Je n'oublierais jamais les six cercueils recouverts du drapeau alignés dans l'église pour les funérailles et le son de la canonnade tirée en leur honneur. Les corps des cinq Canadiens ont été envoyés par chemin de fer pour l'inhumation et le Néo-Zélandais a été enterré près de l'église à Jarvis.

À la fin d'août 1942, j'ai été envoyé au Commandement aérien de l'Est à Halifax, Nouvelle-Écosse. Jusqu'à ce moment-là, je n'étais jamais allée plus loin qu'Ottawa. J'ai été installée au Dépôt Y et je faisais la navette pour aller travailler au quartier général. Nous avions des quarts de travail de six jours à différentes heures : de 8 h à 16 h, de 16 h à 24 h et de 24 h à 8 h. Nous avions deux jours de repos entre les plages de travail et les membres de chaque équipe vivaient ensemble dans une salle de la caserne.

Un soir nous étions tous dans la salle du mess, quand le cuisinier de service nous a demandé de l'aider à préparer des aliments pour certains visiteurs inattendus. Il semble que tout un groupe d'aviateurs devait partir outre-mer, quand ils se sont rendu compte que le bateau sur lequel ils se trouvaient venait de ramener au Canada des prisonniers de guerre allemands et qu'il n'avait pas encore été nettoyé. Les aviateurs ont refusé de monter à bord jusqu'à ce qu'il le soit et ils sont revenus au Dépôt Y pour dîner. Ils nous ont raconté des histoires atroces sur les bestioles.

En mai 1943, certaines d'entre nous ont été postées au quartier général de groupe n° 1 St. John's (Terre-Neuve). Quand j'y suis arrivée, j'ai été surprise de constater qu'un voisin de Hamilton s'y trouvait également. Ça faisait chaud au cœur de voir quelqu'un de chez nous. À ce moment-là, Terre-Neuve était considéré comme un territoire d'outre-mer, si bien que nous avions une adresse CAPO : c'était un point central d'où l'on envoyait le courrier destiné au personnel outre-mer et qui devait être distribué ou envoyé à différentes destinations. C'était pour garder secret les points où les différentes troupes étaient cantonnées : le courrier que nous envoyions chez nous était également censuré. Il y avait aussi des black-out, puisque la bataille de l'Atlantique faisait toujours rage.

Au début il n'y avait pas de caserne prête pour nous, si bien que pendant deux mois nous habitions à l'aéroport de Torbay, avant de nous installer dans nos nouvelles casernes en banlieue de St. John's. Nous travaillions à la base américaine de Fort Pepperrell, sur les rives du

lac Quidi Vidi, au centre d'information connu dans l'Aviation royale du Canada sous le nom de salle du filtre. Là encore nous travaillions en équipe de relève.

Parfois entre l'équipe du matin et l'équipe du soir, nous nous rendions à pied à l'océan près de Quidi Vidi et nous grimpions sur les rochers. Un jour, nous y avons rencontré quelques pêcheurs dans des doris qui pêchaient le calmar comme appât. Ils nous ont fait monter à bord, certaines d'entre nous, pour nous montrer comment pêcher la morue avec une ligne à pêche droite et un morceau de calmar pour appâter le poisson. Ils nous ont donné une morue et deux filles ont trouvé un morceau de clôture et en ont transpercé les nageoires du poisson pour le transporter sur leurs épaules jusqu'à la caserne et la queue du poisson traînait sur le chemin. Nous l'avons donné au mess du sergent. J'ai toujours regretté de ne pas avoir pu prendre une photo de cette aventure, parce que la pellicule dans mon appareil était au bout de son rouleau.

Plus tard en 1943, les bombardiers construits aux États-Unis ont été envoyés en Angleterre – certains par Goose Bay au Labrador et d'autres par Gander, à Terre-Neuve. Un soir, alors que j'étais de service, ils ont commencé à s'envoler à partir de Gander à minuit : un toutes les deux minutes jusqu'à 7 h du matin. J'étais sur la ligne, à la station radar, sur la côte près de Gander et je pense qu'ils ont relevé chacun de ces appareils qui s'envolaient et qu'ils les ont suivis pendant 150 milles au-dessus de l'océan. C'était certainement une nuit qu'on n'oublie pas.

Au début de 1944, on a mis sur pied à Terre-Neuve le Corps de repérage aérien. C'était un corps de repéreurs civils qui nous signalaient ce qu'ils avaient pu voir dans les airs. Il y avait très peu de lignes téléphoniques directes, si bien que la plupart des communications nous parvenaient par télégramme. Nous avions un petit standard qui recevait ces rapports et qui les appariait à l'information de nos enregistrements de vol. J'étais en poste à ce standard et peu après j'ai été promue caporale. Nous nous occupions des choses aperçues, qui n'étaient pas

nécessairement des avions. Un jour, on nous a dit qu'on avait trouvé un radeau sur la côte avec quatre cadavres à bord.

À la fin de la guerre, nous avons été ramenées au quartier général du Commandement aérien de l'Est à Halifax. La personne du quart de nuit était de service quand la nouvelle est arrivée; le lendemain matin, nous nous sommes rendues travailler pour la dernière fois. Malheureusement, tous les marins sur les bateaux dans le port avaient eu la permission de descendre, mais comme rien n'était ouvert en ville, ni cinéma ni restaurant, et qu'ils n'avaient rien à faire, ils ont fait un beau chahut. Une émeute a éclaté, des fenêtres ont été brisées, des magasins pillés, etc. et le centre-ville a été déclaré hors limite pour tout le personnel de l'aviation.

Alors nous avons dû revenir tout de suite à nos casernes ce soir-là, pour y célébrer nous-mêmes. Nous n'avons pas été autorisées à quitter la station en uniforme; mais cinq d'entre nous ont obtenu la permission de sortir en vêtement civil, à condition de ne pas aller dans le centre-ville. Nous avons emporté un repas panier de la salle du mess et nous nous sommes rendues vers Northwest Arm pour la journée.

J'ai demandé d'être libérée immédiatement pour des raisons de famille : mon père était mort en mars 1945 et puisque mon frère n'avait que treize ans, je me suis dit que ma mère devait avoir besoin de moi à la maison. Ma libération a été accordée une semaine après le Jour de la victoire en Europe. Le retour à la vie civile a été facile pour moi, même si je ne savais pas vraiment ce que je voulais faire. J'ai songé à une carrière dans le dessin, mais l'orienteur professionnel de l'armée m'a convaincue de m'inscrire à un cours de commerce et de comptabilité par le canal du ministère des Anciens combattants. J'avais toujours dit que je ne travaillerais jamais dans un bureau et j'ai refusé d'apprendre la sténographie. Mais j'aimais travailler avec les chiffres si bien que je me suis retrouvée à travailler au service de la paie.

Pour moi, servir dans l'Aviation canadienne fut l'expérience de ma vie : je n'aurais jamais raté ça pour rien au monde. Je pense que mes plus

beaux souvenirs sont ceux des filles avec lesquelles j'ai vécu et travaillé. Même si nous étions engagées dans une affaire sérieuse, nous avons eu du plaisir ensemble et nous y avons créé des liens d'amitié durables. À ma première réunion à Vancouver en 1976, j'ai rencontré plusieurs des filles qui avaient travaillé dans mon équipe à Terre-Neuve – je n'avais pas eu de contacts avec elles depuis trente-cinq ans! J'ai vu aussi pour la première fois un film sur le recrutement des femmes qui avait été tourné à Jarvis en 1942. Je m'en souviens. Je pense qu'il avait pour titre « They Serve That Men May Fly » et il incluait quelques séquences de nous-mêmes au travail. Je suis allée à sept réunions depuis et j'ai bien hâte de me rendre à celle d'Edmonton en 2001.

Reta M. Gudbranson –
née Moore

Quand la guerre a débuté, j'allais encore à l'école, habitant avec mes parents sur une ferme près de la petite ville de Maniwaki au Québec. J'avais quatre frères. Un d'eux avait modifié son certificat de naissance en ajoutant à son âge quelques années, si bien qu'il a servi dans l'armée pendant quelques mois. Mais un journal ayant publié la liste de toutes les nouvelles recrues, mes parents téléphonèrent affolés pour savoir si leur jeune fils faisait partie du lot. Par conséquent, son temps dans l'armée fut de courte durée; il a dû alors reprendre ses cliques et ses claques et rentrer à la maison.

Les citoyens de notre patelin les plus âgés sentaient que la guerre se tramait. Ils avaient beaucoup de souvenirs de la Première Guerre mondiale (je me rappelle leurs collections de vieilles médailles), et ils semblaient croire que le pays évoluait dans cette direction. Puis, nous avons appris à la radio et dans le journal que la guerre avait éclaté; ce soir-là, l'événement occupait toute la place dans l'actualité. L'invasion de la Pologne par les Allemands relançait tout ça, et les vieux commencèrent à raconter certains des drames d'autrefois. À peine vingt et un ans s'étaient écoulés depuis la guerre mondiale précédente; par conséquent, les personnes plus jeunes pouvaient facilement faire des liens avec les événements de l'heure.

J'avais entrepris ma carrière d'institutrice dans la petite école de campagne locale. À l'époque, un professeur gagnait un salaire de 30 $ par mois, et il fallait là-dessus verser 10 $ pour le gîte et le couvert. Quand on m'a offert 40 $ par mois pour enseigner l'année suivante à Kazabazua, je n'ai donc pas hésité un seul instant. Durant cette période, j'ai commencé à étudier en vue de l'examen pour entrer dans la fonction publique. J'ai passé l'examen en juin, avec succès, puis j'ai déménagé à Ottawa pour travailler. J'aimais le genre de vie menée dans cette ville qui, à l'été 1939, bourdonnait d'activités en rapport avec les préparatifs de guerre. Je glanais depuis un certain temps des renseignements sur les divers éléments des Forces canadiennes, renseignements qui m'ont grandement influencée. Je m'étais cassé un bras l'hiver précédent, mais dès ma guérison, j'ai joint les rangs du service féminin de l'armée canadienne.

On m'a envoyée faire mon initiation à Kingston, puis à Kitchener pour l'instruction de base; de là, je suis allée à Toronto pour suivre une formation avancée. Au centre de formation professionnelle du nord de Toronto, on nous apprenait tous les rudiments du protocole s'appliquant au travail de bureau afin de nous préparer en vue de nos futures carrières dans les forces armées. Ensuite, nous étions éparpillées à divers endroits, là où il y avait des postes vacants.

J'ai fini par aboutir à Ottawa, travaillant au ministère du Génie dans l'édifice de l'armée, où se trouve maintenant le QGDN sur la promenade du Colonel-By. J'ai trouvé le travail très intéressant : il fallait suivre la progression des travaux de construction auxquels était mêlé le ministre de la Défense, comme les hôpitaux, les casernes ou les ponts Bailey en Europe. C'était assez excitant d'apporter sa petite pierre pour le bon déroulement de la guerre.

J'ai conservé cet emploi jusqu'au retour de la paix en Europe. Mais malgré l'enthousiasme du moment, beaucoup de choses demeuraient en suspens; la guerre contre le Japon se poursuivait et il y avait encore des prisonniers au pays. Par conséquent, on a eu beau célébrer la victoire avec les autres citoyens dans les rues principales d'Ottawa, il restait des aspects à régler.

Après la fin des hostilités, les autorités commencèrent à envoyer des femmes militaires en Europe afin de remplacer certains des hommes pour qu'ils puissent rentrer chez eux, surtout les gens mariés ou ceux qui se trouvaient là depuis longtemps. (On appliquait une formule de pointage pour l'ordre de rapatriement : plus le militaire avait passé de temps à l'étranger, plus il était renvoyé au Canada rapidement.) Beaucoup de femmes s'étaient au départ inscrites pour servir outremer, mais cela ne les intéressait plus parce que leur mari ou leur soupirant revenait au pays. Ce désistement donnait une chance aux plus jeunes. La sélection se faisait à la suite d'un examen minutieux, et les candidates devaient avoir un dossier impeccable.

Je fut choisie parmi les élues. Après avoir obtenu notre permission d'embarquement et une fois nos bagages prêts, nous sommes embarquées sur le navire *Aquitania*, qui se fraya un chemin vers l'Angleterre en zig-zaguant constamment pour éviter les éventuelles torpilles japonaises. Avions-nous peur? Bien sûr que non! Nous étions des soldates accomplies, ou du moins le croyions-nous. Nous avions réellement du cœur au ventre et nous étions résolues à servir jusqu'au bout.

En Angleterre, nous étions logées à Aldershot, un ensemble de vieilles casernes dépourvues des commodités auxquelles nous étions habituées au Canada. Dans nos nouveaux quartiers d'habitation, il fallait dormir sur des paillasses, c'est-à-dire des matelas de paille; nous avons découvert ce que c'est quand on nous a fourni un tas de paille répandu au beau milieu du plancher, avec des housses rectangulaires et des instructions sur la façon de les remplir. Grâce au ciel, les allergies étaient pratiquement inexistantes à l'époque, et nos jeunes corps fatigués ne tardèrent pas à s'adapter. Inutile de préciser qu'à ce stade-ci, je me demandais ce que j'étais venue faire dans cette galère!

Pendant l'attente de notre affectation, les Américains larguèrent les bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki, ce qui mit un terme définitif à la guerre. Cette nuit-là, les célébrations prenaient une nouvelle dimension! Dans la salle du mess, on servait des bières Mild et Bitters (deux marques anglaises) dans des cruches de lait. Les lumières de l'espoir ne s'étaient peut-être pas rallumées partout dans le monde,

mais l'avenir apparaissait certainement sous un meilleur jour dans notre coin du globe pour la première fois en cinq ans. Subséquemment, notre mission est devenue une aventure que nous, les militaires, vivions le cœur plus léger.

Durant notre séjour en Angleterre, nous avons eu l'occasion de faire des voyages organisés dans diverses parties de la contrée. De plus, avant nos affectations, on nous a accordé des permissions, et plusieurs, incluant moi-même, se sont rendues jusqu'en Écosse, passant la plus grande partie du temps à Edimbourg. Il y avait tellement de choses à voir, il suffisait de se promener!

On m'a d'abord affectée en Allemagne au sein du deuxième échelon à Lemgo, une unité de transit pour les soldats attendant d'être rapatriés. Nos déplacements étaient très limités, mais nous avons eu tout de même la chance de faire quelques sorties organisées. Je conserve particulièrement, gravé dans ma mémoire, le souvenir d'une visite au camp de concentration de Bergen-Belsen. C'était à l'automne de 1945, alors que le camp venait à peine d'être libéré, si bien que les casernes demeuraient remplies d'anciens prisonniers dans l'attente d'être renvoyés chez eux.

On nous avait conseillé d'apporter du savon, de la nourriture, etc., pour donner en cadeau. Je me souviens d'avoir offert un sandwich à un garçon d'environ neuf ans. Il l'a caché derrière son dos, dans sa chemise, et quand il se pensait à l'abri des regards, il en prenait une bouchée, puis le dissimulait à nouveau. Chaque fois que je visionne des documentaires sur les survivants des camps de concentration, je me demande toujours s'il a fait partie des rescapés. Les anciens prisonniers montraient encore les séquelles de la vie horrible dans un camp d'internement. Mais c'est là une autre histoire, qui a déjà été racontée, et à laquelle je ne pourrais rendre justice.

L'hiver, je suis allée en permission à Amsterdam en compagnie d'une amie du CWAC. Les Hollandais célébraient alors leur premier Noël comme peuple libre depuis des années, d'où une atmosphère d'euphorie et de réjouissances; et leur pays ayant été libéré par les Canadiens, ils nous ont traitées comme des princesses.

Durant tout mon séjour sur le continent, j'ai pu mener un gros train de vie grâce au vice des cigarettes! Avant notre départ de l'Angleterre, on nous avait conseillé de commander à chaque mois la ration complète de cigarettes allouée, même si nous ne fumions pas, afin de pouvoir faire du troc. (La compagnie Imperial Tobacco envoyait du Canada une cartouche de cigarettes par mois aux militaires canadiens au coût de 1 $ seulement, somme déduite de notre solde.) Étant non fumeuse, je vivais assez à l'aise; j'ai pu ainsi payer mes dépenses pour la virée à Amsterdam, l'hébergement à l'hôtel et les autres frais. J'ai même pu obtenir une permanente en échange de dix cigarettes.

Au début du Nouvel An, le camp de Lemgo a fermé ses portes et l'unité du deuxième échelon a déménagé ses pénates à Oldenburg. Nous n'avions pas le droit, là non plus, de circuler très librement, mais il était possible d'obtenir sur demande un taxi pour aller n'importe où. Et nous pouvions là aussi faire des voyages et profiter des activités à notre disposition; j'ai ainsi assisté au premier opéra de ma vie, *Carmen*, à Hamburg.

À Oldenburg, nous logions dans une vieille maison confortable à trois étages, y dormant et prenant nos repas. C'était beaucoup mieux qu'à Lemgo, une ancienne base aérienne à caractère strictement militaire. Aux environs étaient stationnées diverses autres unités militaires, dont les membres se faisaient tous un plaisir de nous divertir, si bien que nous menions une vie sociale passablement active. Il y avait entre autres le camp de détention n° 2, où était posté mon futur époux, Eddie Gudbranson. Nous sommes devenus amis, et nous avons pu nous rencontrer à nouveau une fois revenus en Angleterre, en attendant de reprendre le bateau pour rentrer au Canada.

Les fins de semaine nous donnaient une foule d'occasions de voyager un peu partout en Allemagne et de découvrir la campagne. Dans l'ensemble, les Allemands se montraient très gentils envers nous; mais de temps à autre, on pouvait voir dans leurs yeux qu'ils ne nous portaient pas dans leur cœur. C'était tout à fait compréhensible : tant de mauvais souvenirs demeuraient frais dans leur mémoire. Je n'avais aucun mal à les accepter sans préjugés; ils avaient tout simplement agi

comme nous, c'est-à-dire défendu leur pays. Je suis convaincue que les Allemands en général n'avaient alors aucune idée des atrocités commises durant la guerre.

J'ai passé deux semaines de vacances dans les montagnes de Bad Hartzburg en compagnie d'une amie du CWAC. Les montagnes étaient spectaculaires, mais n'offraient guère de divertissements! Un jour, en flânant dans un village, nous sommes entrées dans le petit magasin général. Le propriétaire, apercevant mon chandail rouge qui dépassait de ma veste de l'armée, a voulu mordicus le donner à sa dulcinée; il m'a offert en échange n'importe quoi dans le magasin. Eh bien, il n'y avait là guère d'articles facilement transportables... Mais à force de chercher, j'ai fini par dénicher une bague sertie d'une pierre. Je n'avais aucune idée de sa valeur, mais nul doute qu'elle serait facile à transporter. Nous avons donc conclu la transaction; et je porte encore cette bague. Au bout du compte, c'était une jolie pierre semi-précieuse; la bague m'a fait un superbe souvenir, et par la suite, je l'ai fait remonter.

J'étais alors devenue une voyageuse accomplie, payant tout ce temps-là mes dépenses à même les recettes du tabac! À part les cigarettes, nous pouvions aussi troquer d'autres objets tels que bonbons, gomme à mâcher et même sous-vêtements. (Nos culottes de l'armée auraient duré indéfiniment, j'en suis sûre, et ma grand-mère les aurait grandement appréciées; mais même durant les années 1940, qui aurait voulu des culottes descendant jusqu'aux genoux?) Je possédais également d'autres petits effets personnels que je préfère ne pas mentionner, mais qui offraient une grande valeur de marchandage. Et il y avait toujours des hommes galants autour pour nous aider à marchander, ce qui nous permettait de préserver les apparences et de passer quand même pour une dame honorable tout en faisant du négoce de bas étage!

Par conséquent, quand la possibilité d'aller à Paris s'est présentée, j'ai rempli mon sac à fourbi, de babioles dont je n'avais plus besoin, et je suis partie. À l'époque, Paris ne ressemblait à aucune autre ville au monde, c'était du moins notre impression, à nous les jeunes. L'hôtel St. James d'Albany était réservé aux militaires en visite, et je suis persuadée qu'il s'agissait du meilleur hôtel de la ville. Il y avait là une

foule de jeunes militaires, anglais, américains et canadiens, qui visitaient tous les sites réputés.

Nous sommes allés aux Folies Bergères, au Moulin Rouge, à la cathédrale Notre-Dame, à Fontainebleau et à plusieurs autres endroits intéressants. Le simple fait de se promener dans les rues était une aventure en soi! Nous circulions en métro, et nous mangions du pain baguette vendu sur le trottoir. Je n'ai jamais mangé d'aussi bon pain, avant ou après! Pendant les dix jours passés à Paris, je ne me suis pas ennuyé un seul instant.

Durant notre retour à Oldenburg en train, il neigeait un peu; et à l'hôtel en Belgique, il faisait froid au point d'être obligées de porter nos gants pour dormir. Mais nous avions visité Paris, ce qui valait largement tous ces petits inconvénients!

Mais le temps passe, notre période de service en Allemagne a pris fin, et il a fallu rentrer au pays. J'ai pu convertir le reste de mes cigarettes en livres sterling, de sorte qu'il me restait de l'argent de poche en revenant en Angleterre. Durant la période d'attente avant l'embarquement, nous avons voyagé encore, visitant Edimbourg une deuxième fois et faisant un saut à Belfast en Irlande du Nord. J'y ai rencontré à nouveau Eddie Gudbranson qui (avec plusieurs autres amis) continuait à me faire la cour. Mais comment aurais-je pu prendre une décision rapide, alors qu'il y avait tellement de jeunes soldats à belle prestance!?

Je suis revenue au Canada à bord du paquebot *Île de France*. À notre retour au pays, le service féminin de l'armée canadienne fut démantelé. Par conséquent, après la permission suivant notre arrivée et notre démobilisation officielle, il fallait chercher un emploi. Nous avions un statut privilégié en tant que vétérans, et on nous offrait le choix entre plusieurs endroits. J'ai opté pour Ottawa, et mon dossier a été transmis à des employeurs potentiels. Quand je suis allée passer une entrevue à la compagnie papetière Continental, le monsieur m'a regardée et m'a dit : « Vous êtes engagée ». J'ai habité là jusqu'à mon mariage avec Eddie un an plus tard. (Nous avons élevé deux filles, et nous avons à présent deux petites-filles et un petit-fils.)

J'estime donc que dans l'ensemble, la société nous a traités avec de grands égards. Même au plan social, dès que les gens apprenaient ma participation à la guerre, ils m'accordaient spontanément leur sympathie. Pourtant, je ne me souviens pas d'avoir à l'époque attaché beaucoup d'importance à la perception que les gens avaient de nous; l'avenir nous souriait et nous étions trop occupés pour nous soucier de ces aspects secondaires! Nous profitions de la vie au maximum, et je crois que de nombreux civils nous enviaient d'avoir vécu une telle expérience.

Durant mon service dans les forces armées, j'ai acquis des compétences précieuses qui m'ont été utiles tout au long de ma vie. J'ignore quel genre de personne je serais devenue autrement; mais j'ai discuté à maintes reprises avec d'autres vétérans de cette période de notre existence, et chaque fois, notre conclusion unanime était que cette expérience nous avait aidés à nous épanouir, faisant de nous des personnes plus compréhensives et sensibles.

Après ma retraite, j'ai assisté à plusieurs réunions du CWAC à Toronto, espérant y rencontrer certains de mes compagnons et compagnes d'autrefois. Malheureusement, ce ne fut pas le cas; mais j'ai pu ainsi me faire des nouveaux amis. Il est triste de penser que la réunion de l'année dernière risque de mettre un point final à notre groupement; les femmes qui se chargeaient d'organiser les activités sont désormais trop âgées pour assumer la somme de travail impliquée.

Cela m'attriste de lire certains des articles concernant les militaires publiés dans les journaux, quoique la situation, évidemment, change du tout au tout quand le pays se retrouve en guerre. Le maintien de la paix semble parfois futile dans certains pays, en plus d'être éprouvant pour toutes les personnes concernées. Mais on ne peut pas revenir en arrière, et il faut poursuivre les efforts.

Je sais que le ministère de la Défense nationale est sur le point d'ériger un monument militaire à Kitchener, à l'emplacement même des vieilles casernes où un bon nombre d'entre nous avions suivi notre instruction de base. Apparemment, on espère le terminer à temps pour le jour du

Souvenir en novembre 2000, et on prévoit y tenir une réunion et une cérémonie de dévoilement.

Je suis retournée en Europe en 1994, à l'occasion d'une tournée des champs de bataille organisée par l'ancien régiment de mon mari (celui de Colombie-Britannique). Nous avons alors parcouru leur itinéraire durant la guerre, visitant les sites où ils avaient été stationnés en Angleterre, leurs lieux d'hébergement et d'entraînement, ainsi que les endroits en France et en Hollande qu'ils avaient libérés de l'occupation allemande. Ce fut une expérience merveilleuse. Les Européens avaient préparé pour nous toutes sortes de festivités. Lors d'un dîner de bienvenue à Maizières en France, le maire a émis le vœu que les Français puissent régler eux-mêmes leurs problèmes la prochaine fois, en espérant toutefois qu'il n'y aurait jamais de « prochaine fois ».

Et dans une petite ville en Belgique, un des habitants m'a demandé qui étaient les membres du groupe. Je lui ai dit que nous étions des anciens combattants, ce à quoi il a répondu : « Nous sommes heureux de vous accueillir ce matin, mais pas autant qu'au moment de votre arrivée il y a cinquante ans! »

Bien entendu, nous avons fait la tournée des cimetières militaires; plusieurs parmi nous avaient fait le voyage spécialement pour se recueillir sur la tombe d'un être cher. Ensuite, nous avons passé une journée complète sur les plages de Normandie, une expérience fascinante. Pour plusieurs, les souvenirs du Jour du débarquement imprégnaient encore les lieux; et en marchant le long des plages, on voulait simplement rendre hommage aux braves soldats ayant participé à cette bataille.

Jessie Currie

Au début de la Deuxième Guerre mondiale, j'avais dix-neuf ans et j'habitais avec mes parents dans le comté de Surrey en Angleterre. Mon père, engagé dans la Marine Royale pendant la Première Guerre mondiale, avait alors vécu une expérience horrible. Au cours de la bataille du Jutland, le navire où se trouvait son frère avait été torpillé et coulé. Mon père était justement là, sur le pont d'un autre navire, mais il ne pouvait rien faire d'autre qu'assister impuissant à la scène.

Quand la guerre a éclaté, mon père était rendu trop vieux pour être conscrit, mais il a tout de même vendu son auberge à la campagne pour participer à l'effort de guerre. Cette fois-ci, il entra dans la marine marchande. Pendant toute la durée de la guerre, nous n'avons pu le revoir que deux fois. Mon frère George s'était lui aussi enrôlé, mais dans la Royal Navy. Il ne restait donc que ma mère, ma tante et moi; nous avons passé ces temps difficiles ensemble.

Les hostilités ont donné l'impression de démarrer très lentement. Nous avons pour la première fois constaté que la guerre était bel et bien enclenchée quand le prêtre de notre paroisse fut tué. Il s'était rendu à Londres pour visiter un club de jeunes qu'une bombe a alors détruit au cours d'un raid aérien. C'est à ce moment que nous avons pris conscience que la guerre faisait rage.

Ma mère a été conscrite et affectée à un dépôt de munitions, ce qui me paraissait injuste, vu sa mauvaise santé. Le mari d'une de mes tantes a lui aussi été chargé de s'occuper de munitions, bien qu'il eut été gazé pendant la Première Guerre mondiale. Ma tante, âgée dans la quarantaine, a également été appelée, puis chargée de diriger une boulangerie. Elle aimait passablement son travail, même si la boulangerie n'était

pas ouverte tous les jours; à l'époque, les magasins n'ouvraient que s'il y avait de quoi à vendre.

Quand un magasin ouvrait ses portes, tout le monde s'empressait de faire la queue pour obtenir des denrées. La nourriture était rare, et les autorités imposaient un rationnement très sévère. Nous n'avions droit qu'à deux onces de beurre, de margarine et de thé par semaine. Il fallait faire la file pour se procurer des pommes de terre et du pain. Il me semble que nous avons consommé des pommes de terre et du lait pour souper à tous les soirs pendant six ans. Bien des gens décidaient de cultiver leur propre potager. C'était pratiquement indispensable.

Les vêtements aussi étaient rationnés. On nous remettait seulement 30 coupons pour une période d'un an, mais un manteau coûtait la quasi-totalité de ces coupons. Ma mère et moi, nous avons porté à chaque jour pendant toute la guerre des bottillons en suède. Nous n'avions pas souvent non plus de bas convenables, même si l'on pouvait parfois dénicher des bas de marque Lisle. Mais il était possible de trouver au marché noir des produits comme des pellicules ou du pétrole, à condition d'avoir l'argent nécessaire.

Je n'ai pas choisi d'entrer dans les Wrens, puisque ma mère se serait alors retrouvée seule; or, mon père était au loin, elle tombait souvent malade et elle avait besoin de quelqu'un pour s'occuper d'elle. Mais je n'ai pas non plus joint les rangs du service volontaire féminin (WVS), préférant travailler pour le service de surveillance contre les incendies. Travaillant par quart de huit heures, on captait les messages d'alerte transmis par la surveillance côtière nous prévenant d'une attaque ennemie imminente. Quand l'appel nous arrivait, les avions allemands avaient été repérés; nous sautions alors sur le téléphone pour relayer le message aux surveillants des raids aériens. Il ne restait alors que cinq minutes pour recommander aux gens de se réfugier dans les abris antibombes.

Quand on entendait le bruit horrifiant des sirènes signalant un raid aérien, il fallait courir vers un abri. À Londres, les gens s'abritaient contre les bombardements dans les tunnels de métro, et beaucoup

dormaient sur les plates-formes. Notre abri se trouvait sous l'escalier, et ordinairement, en commençant la journée, il fallait ramper pour en sortir. Durant la guerre, j'ai rarement dormi dans un lit.

Au début de la guerre, les bombardiers allemands visaient principalement les docks, par où arrivaient les tro Mais par la suite, ils ont commencé à s'attaquer aux installations militaires et aux hôpitaux; et bientôt, ils se mirent à bombarder n'importe quoi sans discrimination. Les raids ennemis se produisaient par vague, les bombardiers s'amenant vers Londres par la côte sud pour y larguer leurs bombes. Là où nous habitions, juste à l'extérieur de Londres, neuf bombes sont tombées en une seule journée. Les bombes transformaient les lieux en champs de ruines et tuaient une foule de femmes et d'enfants. C'était très pénible. Un jour, alors que je revenais à la maison à bicyclette, j'ai été mitraillée par un bombardier allemand et j'ai abouti dans un fossé, par bonheur saine et sauve.

En 1944, les Allemands commencèrent à utiliser des bombes volantes, ancêtres des missiles. Ces engins étaient terrifiants; une fois les moteurs coupés, ils tombaient comme une pierre. Et souvent, quand les bombardiers cherchaient à échapper au tir des canons antiaériens, ils se contentaient de larguer leur chargement durant le trajet de retour. En effet, l'avion risquait d'exploser s'il était touché avec les bombes encore à bord, de sorte que les équipages ne se souciaient pas de l'endroit où ils les jetaient. Des canons antiaériens étaient disposés un peu partout, dans les parcs et les rues, et ils demeuraient opérationnels 24 heures sur 24 pour nous défendre contre les raids allemands.

Pour empêcher l'ennemi de savoir où nous étions, le « black out » était en vigueur. Il n'y avait aucune lumière ni panneau de signalisation sur les routes; dans chacune des maisons, on posait des rideaux épais devant toutes les fenêtres pour ne laisser filtrer aucune lueur; et il fallait éteindre toutes les lumières avant d'ouvrir la porte. Les surveillants contre les raids aériens, hommes et femmes, faisaient des rondes pour donner des avertissements et imposer des amendes quand les gens laissaient de la lumière. (Vu la rareté des autos, les surveillants se déplaçaient à bicyclette, et il leur était interdit également d'y installer des réflecteurs).

Les gens remplissaient différentes tâches. Vu que les bombes allumaient souvent des feux, les surveillants se postaient sur les toits pour les signaler aux équipes de lutte contre les incendies. Puis, les pompiers se rendaient sur les lieux pour empêcher les feux de se propager. Il y avait aussi des bénévoles qui amenaient les cantines sur place pour servir les pompiers. Plusieurs d'entre elles sont mortes sous les bombes.

Une nuit, j'ai été réveillée par les sirènes. Les ambulances sillonnaient la ville, et elles continuèrent à affluer durant toute la nuit. J'ai appris par la suite que c'était à cause du débarquement raté de Dieppe. Elles amenaient les blessés et les cadavres à l'hôpital.

Souvent, des barrages de gros ballons captifs formaient un écran protecteur contre les bombardiers dans le ciel de Londres et de Liverpool. Les avions allemands étaient obligés de voler au-dessus. J'avais le sentiment que les Allemands voulaient nous exterminer. Mais les Anglais n'ont jamais perdu espoir. Quand la vitrine d'un magasin volait en éclats, on avait l'assurance que le magasin serait ouvert le lendemain!

La bataille d'Angleterre a marqué un point tournant de la guerre. Beaucoup de combattants qui y ont participé étaient très jeunes : des élèves officiers du collège naval âgés de seize et dix-sept ans, des commandants d'escadre d'une vingtaine d'années, etc.; tous ces hommes et adolescents étaient envoyés au casse-pipe et ils mouraient comme des mouches.

Nous écoutions souvent la radio, mais les bulletins de nouvelles ne nous apprenaient pas grand-chose au sujet de la guerre. La sécurité était étanche, et l'on trouvait partout des affiches avec un avertissement du genre : « Les bavardages causent des naufrages. » Les premières nouvelles qui me reviennent en mémoire, c'est quand les journaux ont annoncé que le cuirassé allemand *Shanhorst* avait été coulé. Les dépêches mentionnaient également que le croiseur HMS *Belfast*, à bord duquel se trouvait mon frère George, avait été mêlé à la bataille.

Nous avons été coupées du reste de la famille pendant toute la guerre, car nous habitions dans le sud de l'Angleterre alors que nos proches

parents vivaient à Liverpool, plus au nord. Ma grand-mère, octogénaire, habitait avec mes deux tantes célibataires, de même qu'un chien, un chat, un perroquet et un canari. Tout ce beau monde allait se réfugier dans l'abri antibombes au bout du jardin. Nous n'avions pas le téléphone, et nous n'allions pas non plus leur rendre visite; en effet, il était difficile pour les civils de prendre le train. Et même si l'on y parvenait, il fallait attendre interminablement que les troupes aient fini de passer.

Il n'existait pas de divertissements comme aujourd'hui. Avant la guerre, nos loisirs étaient surtout le bridge, le chant et le piano. Pendant la guerre, nous avons poursuivi ces activités, mais dans une moindre mesure. Vera Lynne était une chanteuse populaire à l'époque. Je citerai parmi mes chansons favorites : *A Nightingale Sang in Barclay Square*, *The White Cliffs of Dover*, et *We'll Meet Again*. De plus, il y avait plusieurs salles de danse à l'extérieur de Londres.

Les 7 et 8 mai, nous ne savions pas trop si la guerre était réellement terminée, vu les nombreuses rumeurs qui circulaient. Et une fois confirmée la fin des hostilités, ce furent des réjouissances ininterrompues pendant deux ou trois jours, accompagnées d'une multitude de feux de joie. (Par contre, quand l'équipage du navire de George a appris la nouvelle, le HMS *Belfast* a carrément viré de bord et mis le cap sur le théâtre d'opérations du Pacifique où le conflit perdurait. Mon frère a été par la suite décoré pour son rôle exemplaire lors de l'expédition vers Mourmansk.)

Grâce au ciel, la seule victime que ma famille ait eu à déplorer durant la guerre est la mort d'un cousin qui combattait dans le désert. Bien que son bateau ait été torpillé trois fois, mon père ainsi que mon frère et mon époux en sont tous sortis indemnes. Mes tantes et ma grand-mère ont elles aussi survécu à la guerre.

Par la suite, ma tante a choisi de continuer à travailler à la boulangerie; beaucoup de femmes avaient décidé comme elle de rester au travail. Elles appréciaient l'indépendance que leur procurait un emploi. Ce résultat a semble-t-il donné naissance au mouvement féministe. Évidemment, de nombreuses femmes avaient déjà travaillé durant la

Première Guerre mondiale, mais à mon avis, la différence s'explique du fait que celle-ci s'était limitée à quatre ans, alors que la guerre qui venait de prendre fin avait duré plus de six ans.

Après la guerre, nous avons immigré à Vancouver. Alors que les hommes (mon père, mon frère et mon mari) évitaient de parler de leurs douloureuses expériences, les Canadiennes me décrivaient les situations qu'elles avaient connues pendant ce temps. Elles faisaient allusion aux rigueurs du rationnement. Eh bien, les vitrines de magasins regorgeaient de vêtements, et leurs rations étaient généreuses comparativement aux nôtres. Quelle abondance au niveau de la nourriture! Leurs magasins étaient toujours ouverts. Elles ne pouvaient pas imaginer ce qu'est un bombardement, et elles n'ont jamais ressenti les affres d'une insécurité totale. Pour bien saisir la situation, il fallait l'avoir vécue. Au bout du compte, j'ai fini par me taire, et depuis ce temps, je n'ai jamais parlé réellement de la guerre.

Beatrice 'Trix' Geary – née Schreiber

Au début de la guerre, je travaillais comme secrétaire dans un bureau de Toronto. Le travail de bureau m'ennuyait et ennuyait aussi une de mes collègues. Nous avons donc décidé de nous rendre dans un bureau de recrutement et de nous enrôler. En chemin, nous nous sommes promis de ne dire à personne que nous pouvions dactylographier, car nous voulions toutes deux faire un travail plus intéressant et stimulant, à l'extérieur.

J'avais un frère qui faisait partie de l'armée, une cousine qui était membre de la marine et quelques amis qui s'étaient engagés dans la marine. Ce sont ces gens qui m'ont indirectement influencée à m'engager dans la marine. Par ailleurs, je trouvais que l'uniforme était très bien!

Trois mois plus tard, à l'été 1944, je passais mes vacances dans un bungalow, sur une île, lorsque mes ordres de service arrivèrent par bateau. Il s'agissait d'une livraison spéciale. Je ne regrettais pas de devoir écourter mes vacances, car le fait d'être dans la marine était l'occasion rêvée de participer à l'effort de guerre.

Je reçus ma formation de base à bord du NCSM Conestoga, à Galt (Ontario). On nous donna nos uniformes et l'on nous apprit comment marcher, saluer et obéir aux ordres. J'appris également les règles et les règlements de la marine. (Au début, pour nous exercer, nous saluions toux ceux qui portaient un uniforme; nous nous saluions même entre nous!) On nous donna aussi des vaccins t.a.b.t, ce qui indisposa quelques jeunes filles. Toutefois, nous devions persévérer.

Pendant la formation de base, tout semblait excitant, même les nombreuses tâches que nous devions exécuter, comme le récurage des

planchers et le jardinage. Nous avions toujours un travail à faire. Nous étions impatientes et craintives à la fois, car nous ne savions pas ce qui nous attendait plus tard. Comme j'avais été élevée avec mes frères, j'aimais être à l'extérieur et j'avais un peu une allure de garçon manqué. Le fait de travailler ou de demeurer avec d'autres personnes ne me causait aucune difficulté. Je sais que certaines femmes avaient le mal du pays, mais ce n'était pas mon cas, surtout à cause des bonnes amies que je rencontrai. C'est sur le Conestoga que la « bande des six » s'est initialement formée. Les femmes qui partageaient ma cabine devinrent (et restèrent) de très grandes amies.

Après trois mois de formation, les six femmes de notre groupe furent détachées à Saint-Hyacinthe, au Québec, une base de communications et une école de signalisation importantes. Nous devions recevoir une formation de signalisation visuelle afin de remplacer les marins qui avaient pris la mer pour aller défendre notre pays. À Saint-Hyacinthe, il y avait entre 300 et 400 femmes et environ 2 000 marins. Les marins nous respectaient et se comportaient bien à notre égard; ils savaient que nous suivions notre formation sérieusement, que nous travaillions fort et que nous voulions être efficaces. À la fin de la guerre, je crois qu'ils ont même admis que les femmes signalaient mieux que les hommes!

Le cours sur les signaux fut fantastique et je l'appréciai beaucoup. On nous donna des pantalons à « pattes d'éléphant », car nous étions appelées à gravir des échelles pour nous rendre sur les toits afin d'agiter les pavillons de signalisation et à gravir les grands mâts du terrain de parade. (Nous étions fières de porter nos uniformes et de faire partie de la marine.)

Au début, je trouvais qu'il était très difficile de déchiffrer le code Morse clignotant. Toutefois, nous avons suffisamment répété les exercices et, à la fin de la formation, je pouvais l'utiliser assez facilement. Chaque jour, nous passions des heures à transmettre et à envoyer des messages en Morse au moyen des lampes manuelles de signalisation (appelées les lampes Aldis). Parfois, nous devions déchiffrer un clignotant de la

salle d'exercices, deux par deux sur le terrain de parade. Une lisait les points et les traits, l'autre les transcrivait. On avait appris les signaux au rythme de la musique, souvent jouée par l'orchestre à la base sur le terrain de parade. Après un certain temps, je ne pensais qu'en signaux ou en Morse. Parfois, on s'assoyait dans le mess et on s'envoyait des messages en utilisant nos doigts.

Nous avons également appris la signification des différents drapeaux et fanions et nous sommes exercées à les utiliser sur le toit des ponts de signalisation, autour du terrain de parade. Nous prenions part à des concours de réception et d'envoi de messages.

Notre formation sur les signaux comprenait également une composante de simulation, qui donnait l'impression de se trouver sur un navire qui tosse. La simulation était plutôt réaliste; il fallait des jambes solides pour se tenir sur le simulateur et envoyer des messages au moyen du sémaphore et de la lampe Aldis.

Nous prenions nos repas dans le mess et couchions dans les bâtiments de caserne. Chaque jour, nous étions réveillées de bon matin par un message, généralement retentissant, transmis dans le système de sonorisation : « Debout! Debout! Levez-vous, surtout vous, les filles de Winnipeg. » Nous trouvions cela si déplaisant que nous avons plus tard bouché le haut-parleur à l'aide de serviettes hygiéniques pour assourdir le son!

La base de Saint-Hyacinthe possédait un des meilleurs orchestres militaires. Lors des inspections, il était souvent difficile de garder une attention soutenue lorsque l'orchestre jouait une de nos chansons préférées. En outre, les danses dans la salle d'exercices étaient toujours amusantes – surtout en raison du ratio hommes-femmes. Il y avait quatre marins pour une femme! À chaque danse, nous avions plusieurs partenaires, ce qui était bon pour le moral des jeunes filles.

Chacune des femmes de la bande des six réussit sa formation de signalisation à Saint-Hyacinthe et devint signaleuse visuelle, ou agitatrice de

drapeaux, comme on nous appelait parfois. Nous pouvions alors porter fièrement les drapeaux croisés sur nos manches. Nous fûmes par la suite détachées à la base de Stadacona, à Halifax (Nouvelle-Écosse), où nous remplaçâmes les signaleurs visuels habituels. Ces derniers étaient affectés à un service en mer dans des sémaphores situés entre Prince Rupert et St. John's, Terre-Neuve.

Nous avons commencé notre service de surveillance dans les tours de signalisation de Halifax, sur le toit du bureau de poste et sur la jetée nº 3, dans l'arsenal maritime. À ce moment, nous pouvions vraiment tester notre capacité à transmettre et à recevoir des messages envoyés par sémaphore ou en code Morse. La plupart des messages étaient codés et confidentiels. La communication entre les navires et entre les navires et la rive devait être visuelle. Halifax maintenait un silence radio très strict pour empêcher que les sous-marins allemands naviguant dans les eaux voisines interceptent des renseignements secrets, comme les mouvements de convois.

(Pendant la journée, nous pouvions apercevoir les convois de navires amarrés dans le port. La nuit, une seule lumière oscillait sur chaque navire. De notre haute tour de signalisation, les lumières formaient une mer de lucioles qui se reflétait dans l'eau. Le matin, le port était désert. Les navires avaient silencieusement pris la mer dans l'obscurité de la nuit. Nous nous demandions souvent si les navires avaient réussi à traverser l'Atlantique et combien d'entre eux avaient échappé aux torpilles allemandes. Lorsque des navires de commerce ou de la marine étaient coulés, les survivants étaient souvent conduits à l'hôpital de Halifax. Quelques femmes travaillaient à l'hôpital comme préposées et nous disaient qu'un grand nombre d'hommes étaient victimes de brûlures et de graves blessures. Certains de ces hommes mouraient.)

Nous nous sentions très importantes et les marins nous traitaient comme des amies; ils prenaient souvent soin de nous. À l'occasion, nous tirions avantage de nos aptitudes en communication pour renforcer nos amitiés. Il n'était pas permis de transmettre des messages personnels, mais lorsque les heures passaient lentement et qu'il n'y avait

pas d'activité, nous utilisions parfois les signaux pour converser. Si on connaissait un marin sur un navire donné, on pouvait lui envoyer un message comme « Viens me rejoindre au Green Lantern pour le thé ». Une des femmes a même rencontré son mari de cette façon!

Un jour, alors que je venais tout juste de terminer mon travail, une terrible explosion secoua soudainement la base. Un groupe de femmes coururent sur le toit de notre quartier et scrutèrent les environs du port. Il y avait un immense nuage en forme de champignon au-dessus du dépôt d'armes. Nos supérieurs, craignant que le dépôt de munitions explose complètement, nous ordonnèrent de nous rassembler sur le terrain de parade au pas de gymnastique. On nous donna des couvertures et on nous conduisit à l'extérieur, dans le parc Point Pleasant. En chemin, nous passâmes devant des civils assis sur des chaises et des matelas, sur leur pelouse et dans la rue. Eux aussi avaient reçu la consigne de quitter leur maison, en cas d'explosion du dépôt entier. Ce soir-là, je suis certaine que de nombreux Haligoniens se sont souvenus de la terrible explosion de 1917, où deux navires, dont un transportait des munitions, étaient entrés en collision dans le port. Halifax avait été rasée.

Nous passâmes une nuit blanche dans le parc, puis retournâmes dans nos casernes le jour suivant lorsque tout danger fut écarté.

Peu de temps après survint le Jour de la victoire en Europe. Tous ceux qui étaient à Halifax à cette époque-là se souviendront des émeutes. Lorsque nous terminâmes nos quarts de travail ce jour-là, la patrouille à terre nous escorta vers les quartiers des femmes, où nous demeurâmes confinées. Que se passait-il? Nous apprîmes bientôt que le centre de Halifax était plongé dans le chaos; les civils et les marins pillaient les commerces et les magasins d'alcool. En raison de l'imprévoyance des autorités civiles et navales, aucun plan n'avait été mis en œuvre pour célébrer la fin de la guerre.

Et, bien que confinées dans les casernes, nous assistâmes à un spectacle hors de l'ordinaire. Assises sur les couchettes du haut et les yeux

tournés vers la porte nord de Stadacona, nous pouvions voir les soldats de la patrouille à terre confisquer les bouteilles d'alcool aux marins et en verser le contenu à leurs pieds! À un certain moment, quelqu'un hissa des sous-vêtements féminins sur un des mâts de drapeau situés sur le toit. Un marin essaya même d'entrer à cheval par la porte avant de nos quartiers. (Nous n'avons jamais su ce qui était advenu du cavalier ni du cheval.)

Lorsqu'arriva le Jour de la victoire sur le Japon, les autorités avaient déjà tiré un enseignement et avaient tout mis en œuvre pour que nous puissions célébrer. Il y eut une grande fête à Stadacona : une longue ligne de danseurs de conga serpentait dans toute la base et le papier de toilette jaillissait des fenêtres des casernes. Nous avons célébré jusqu'au petit matin.

Après la guerre, je dus écarter toute idée de poursuivre ma carrière dans la marine. Cela faisait deux ans que j'étais signaleuse et je serais restée plus longtemps si j'avais pu. Toutefois, de nombreux postes avaient été créés seulement en raison de la guerre. Maintenant, la marine pouvait se passer de nos services, car les hommes étaient revenus à la maison et avaient repris leur ancien travail.

J'utilisai l'argent du MAC (subventions de guerre) pour suivre un cours collégial, puis je travaillai dans un camp d'été, au parc Algonquin. À l'automne 1946, je retournai au travail de bureau ennuyant, très incertaine. Je ne savais pas ce que je voulais faire : je pensais à suivre un cours universitaire ou à faire un voyage autour du monde. C'est alors que je rencontrai Nevill Geary, mon futur mari, qui arrivait tout juste de la région du Pacifique. Il avait joint la division aéronavale de la Marine royale britannique et avait été muté, après la guerre, au Service canadien de l'Aéronavale. Ainsi, lorsque je me mariai en mai 1947, c'était un peu comme si je retournais dans la marine.

Le fait d'avoir évolué dans la marine fut une des plus belles expériences de ma vie. Cela m'a donné confiance en moi et m'a permis de me sentir utile. En fait, la plupart des femmes que j'ai connues ont

vraiment aimé leur travail et étaient fières d'apporter une contribution positive durant la guerre. Nous étions bien traitées, logées, vêtues et nourries. Évidemment, nous ne recevions pas un gros salaire, mais nous faisions un travail non traditionnel pour des femmes. Je pense que l'époque de la guerre a également ouvert la voie aux femmes qui souhaitaient exercer une profession non traditionnelle.

Même aujourd'hui, je crois que les forces armées offrent une formation exceptionnelle aux hommes et aux femmes qui ne savent pas exactement comment orienter leur vie. Les forces armées enseignent la discipline et donnent une formation à l'égard de toute profession qu'on peut souhaiter exercer lorsqu'on termine son service.

Jeanne Walters – née Melymick

Avant la guerre, j'habitais dans une petite ville du nom de Wakaw, qui a connu une histoire intéressante : en 1911, l'ensemble de la ville a été déménagé de son emplacement original sur la rive d'un lac vers un site à côté d'un chemin de fer récemment construit. La nouvelle cité paraissait si prometteuse qu'en 1919, elle a attiré le jeune avocat John Diefenbaker, lui servant de tremplin en vue de son accession au poste de premier ministre.

Pendant la grande crise, on trouvait le moyen de s'amuser : il y avait une équipe de hockey féminine, du base-ball, le tennis, les promenades en traîneau, les échecs, les parties de poker à l'hôtel local, des concerts et des danses. Le chœur de l'Église unie (dans lequel je chantais) a monté une pièce de théâtre sur la scène de l'hôtel de ville; mentionnons également les activités de collecte de fonds comme le bal masqué des pompiers, des fêtes organisées par la Commission du blé, des danses au club de badminton et souvent, des danses « de la turlure » dans les salles publiques et les granges. Le principal changement au niveau des loisirs a été la projection locale des premiers films parlants durant les années 1930 : *The Terror*, *The Hometowners* et *Rin Tin Tin*. (Les films

parlants coûtaient plus cher que les films muets soit 75 cents au lieu de 50 cents. Mais vers 1935, quand le film *King Kong* a pris l'affiche, le tarif était tombé à 35 cents.)

Quand l'Angleterre et la France entrèrent en guerre contre l'Allemagne au début de septembre 1939, j'avais dix-sept ans et je venais de terminer un cours commercial d'une durée de trois ans au nouveau collège technique de Saskatoon. Le 4 septembre, le premier ministre britannique Neville Chamberlain s'adressa à la nation au cours d'une émission radiophonique diffusée depuis sa résidence officielle au 10 Downing Street, annonçant au monde que le gouvernement allemand avait refusé de retirer ses troupes de Pologne. La France emboîta le pas, et le Canada déclara lui aussi la guerre à l'Allemagne.

Pour la deuxième fois, la population de la région de Saskatoon se mobilisait pour la guerre. (Je me souviens que Charlie McDougall avait été le premier jeune homme de Wakaw à s'enrôler.) Les hommes et les femmes affluaient pour s'inscrire dans l'armée de terre, les forces aériennes, la marine, la marine marchande et les services auxiliaires. L'armurerie n'était pas assez grande pour accueillir tous ceux et celles désireux de s'enrôler, de sorte qu'il a fallu utiliser également le terrain de foire. La brigade d'infanterie légère de Saskatoon, intégrée à la première division canadienne, partit pour l'Angleterre. Les membres de la marine s'entraînaient à leur quartier général au centre-ville, avant la construction vers 1944 du nouvel édifice HMCS Unicorn (qui demeure en usage aujourd'hui). Notre aéroport local servait d'école de pilotage pour l'Aviation royale canadienne (cette école est devenue par la suite le Programme d'entraînement aérien du Commonwealth).

Tout bien compté, plus de 5 000 militaires ont été stationnés ici durant la guerre. Il y avait des aviateurs de Nouvelle-Zélande, d'Australie et d'autres pays de l'Empire britannique, en plus d'un escadron de la division féminine de l'ARC. Tous les clubs sociaux de la ville organisaient des activités pour les hommes et les femmes, et beaucoup de citoyens invitaient chez eux quelques militaires les dimanches soirs. À part

l'édifice de la Légion, on disposait de plusieurs salles de danse où tous les hommes portant l'uniforme venaient s'offrir du bon temps. J'ai passé plusieurs fins de semaine à danser la « marche de Lambeth » et la « polka du baril de bière ». Mes pieds étaient endoloris à force de se faire piétiner par des bottes militaires!

À l'époque, je fréquentais déjà assidûment mon futur mari Les, qui avait suivi un entraînement dans une unité militaire en temps de paix. Je voulais m'enrôler, mais Les s'y opposait. Toutefois, il s'est lui-même enrôlé, et on l'a envoyé d'abord à Debert en Nouvelle-Écosse, puis en Europe. La guerre nous paraissait maintenant bien réelle. Je lui écrivais deux ou trois fois par semaine. Tous les deux, nous avions coutume de numéroter nos lettres pour pouvoir les relire dans l'ordre. Les dernières se situaient dans les 200.

Bien que, à mon avis, la plupart des jeunes Canadiens se soient enrôlés par patriotisme, beaucoup l'ont fait à cause de la crise économique. Dans l'armée, on pouvait manger trois bons repas par jour, porter des vêtements propres et avoir la possibilité de voyager outre-mer. Qui aurait pu deviner que la guerre se prolongerait durant six ans, que des milliers de soldats allaient périr et qu'un bon nombre d'entre eux reviendraient au pays infirmes physiquement et mentalement?

En dépit des objections de Les, je décidai malgré tout de m'enrôler; j'estimais que c'était mon devoir. Au début de 1944, le sort de la guerre semblait pencher en notre faveur. Il y avait au village un bureau d'enrôlement, et il suffisait de se présenter. On m'a alors envoyée à Regina, à bord d'un train du CN bondé de soldats et de civils. Il n'y avait pas assez de sièges, de sorte que les gens se tenaient dans les allées du train ballotté de secousses continuelles. Au bout d'une semaine d'entrevues et de tests, on nous a transférées à Kitchener en Ontario pour y recevoir l'instruction élémentaire.

Au camp, durant la première semaine, nous étions confinées dans les casernes. Je crois que la deuxième journée, j'ai été vaccinée quatre fois. Quand on nous a remis nos uniformes, j'ai constaté que les jupes

m'arrivaient aux chevilles, étant donné que je mesure moins de cinq pieds. (On a fini par les raccourcir pour moi.) Notre chambre était meublée de lits à deux étages, et mes trois camarades de chambre venaient respectivement de Kakabeka Falls, Montréal et Regina. La salle du mess était un endroit animé, et même si je suis portée naturellement à prendre mon temps pour manger, je me suis mise à avaler gloutonnement; sinon, je serais morte de faim en l'espace d'une semaine! À tous les jours, on nous servait comme dessert du cantaloup et de la crème glacée. J'ai fini par aimer ça.

Nos journées débutaient à 6 h par le réveil, après quoi on faisait des exercices sur le terrain de rassemblement. Tout notre temps y passait; il fallait apprendre comment saluer, remplir un sac à dos... et nettoyer nos robes de sortie. Au cours d'un après-midi très chaud, quelques-unes des femmes s'évanouirent. Au moment de notre entrée dans l'armée, chacune de nous manquait totalement de coordination, mais à force d'entraînement, nous sommes devenues des éléments disciplinés et déterminés du Service féminin de l'Armée canadienne.

Une fois l'instruction terminée, on nous a affectées à différents dépôts ou expédiées outre-mer. Je me suis retrouvée à Regina, au dépôt des effectifs n° 12. Étant l'unique enfant de ma mère, tombée veuve durant mon enfance, j'ai su que je serais probablement postée au Canada au lieu d'être envoyée en Europe. On m'a alors assigné des tâches administratives. Tous les dossiers confidentiels censurés s'appliquant au dépôt n° 12 étaient conservés dans nos locaux, ce qui m'a permis d'apprendre une foule de détails intéressants au sujet des gens et de divers endroits. J'habitais près de la maison familiale, si bien que j'amenais souvent avec moi des membres du CWAC durant les congés de fin de semaine.

Au début de la guerre, la population locale appuyait sans réserve les efforts du gouvernement pour ramasser des fonds. Souvent, les résultats des campagnes « soutenez l'attaque » et « achetez des bons de la victoire » dépassaient les attentes. Un tramway prêté par la municipalité arborait un thermomètre officiel indiquant les sommes

recueillies. Ce tramway, devenu une image familière, surnommé le « Saskatoon's Victory Loan Special », faisait des tournées de la ville et transportait souvent le soir des fanfares militaires.

En avril 1943, je me souviens d'une cérémonie particulière organisée dans le cadre de la quatrième campagne de promotion des emprunts de la victoire. Il y eut un spectacle illustrant les quatre types de liberté que défendaient les nations alliées : libération de la peur, liberté de parole, liberté d'intention et liberté de culte. Un millier d'apprentis aviateurs de l'école de pilotage militaire n° 4 et de l'école d'instruction élémentaire n° 7 prirent part au défilé des escadrons. Le brigadier G.A.H. Trudeau, commandant du dépôt des effectifs n° 12, passa en revue les troupes des diverses unités.

Pendant la guerre, une activité populaire consistait à se rendre à l'aéroport pour observer les recrues qui apprenaient à piloter. À toutes les fins de semaine, il y avait des voitures stationnées en double file le long de l'accotement de la route en gravier. L'école militaire de pilotage disposait d'avions bimoteurs Avro Anson, qui servaient de banc d'essai pour l'entraînement des pilotes de bombardier. Quant aux pilotes de chasse, ils s'entraînaient sur des appareils monomoteurs Harvard. Beaucoup d'élèves avaient de toute évidence de la difficulté à juger la profondeur : certains essayaient d'atterrir 15 pieds plus haut que la piste, alors que d'autres visaient trois pieds en-dessous. Malheureusement, le train d'atterrissage cédait parfois, de sorte que le pilote était blessé ou même tué.

Au début de la guerre, le premier ministre Mackenzie King avait déclaré que le gouvernement ne croyait pas nécessaire d'imposer la conscription. Au quartier général de l'armée à Regina, un sondage visant à évaluer le bassin de soldats disponibles a révélé que plus de 3 000 hommes à Saskatoon, âgés entre dix-huit et quarante-cinq ans, ne portaient pas l'uniforme. Évidemment, il y avait parmi eux une foule de vétérans de la Première Guerre mondiale qui étaient rendus trop vieux pour combattre. On les avait donc chargés de garder les prisonniers de guerre dans les camps, de surveiller les côtes et de monter la

garde dans les batteries côtières et les stations radar. Sans contredit, le Canada était bien protégé contre toute attaque ennemie.

Subséquemment, des milliers d'hommes ont été bel et bien conscrits pour assurer la défense du pays. Par la suite, certains servirent activement et plusieurs furent envoyés au front. Beaucoup de ces « zombies », comme on les avait surnommés, étaient canadiens-français. Je me rappelle d'une mutinerie survenue sur la côte ouest sous prétexte qu'on voulait les envoyer au front.

Mais la plupart des Canadiens, y compris ceux de Saskatoon, s'adaptaient aux mesures de guerre et menaient une vie normale dans la mesure du possible. Les citoyens avaient conservé l'esprit des pionniers et le sens civique témoignant de leur force de caractère et de leur courage. Par exemple, le gouvernement nous a demandé à un moment donné de cultiver nos propres légumes. Le défi a été relevé, et bientôt, tous les terrains vacants étaient transformés en jardins de la victoire, dont on prenait soin durant les chaleurs estivales. Et en dépit du rationnement s'appliquant à une foule de produits, plusieurs d'entre nous envoyaient quand même des colis de nourriture et des cigarettes à nos soldats en Europe.

Cependant, il y avait beaucoup de pénuries. La viande, le beurre et le sucre étaient rationnés. Il était difficile de se procurer de l'essence et des pneus d'auto, et vu la rareté du métal et du caoutchouc, des objets comme les bicyclettes passaient au second plan. Les boissons alcooliques étaient également rationnées. Par conséquent, malgré l'abondance des emplois et même si beaucoup d'hommes travaillant dans les chantiers navals gagnaient un gros salaire (60 $ ou plus par semaine), cela ne permettait pas à certains de s'acheter tout ce qu'ils désiraient.

On parcourait les journaux et on écoutait les nouvelles à la radio quotidiennement pour savoir ce qui se passait au front. Un jour, le journal *Star Phoenix* a publié une photographie de la princesse Élizabeth d'Angleterre (son titre à l'époque) en train de remettre les couleurs régimentaires aux officiers du premier bataillon d'infanterie légère de Saskatoon.

Mais à mesure que les années passaient, le nombre croissant de victimes causait des maux de tête. Tout le monde était anxieux en voyant arriver un garçon apportant un télégramme à bicyclette, parce que cela annonçait normalement un douloureux message, la mort d'un être cher.

La nouvelle de la capitulation allemande le 7 mai 1945 avait donc de quoi nous réjouir. (Les Japonais ne capitulèrent que le 15 août suivant.) Partout au Canada, on accueillait avec joie les combattants de retour au pays, et à Saskatoon, certains revenants étaient des rescapés des camps de concentration en Allemagne et au Japon. L'un d'eux était notre bon ami George Porteous, capturé par les Japonais, qui avait dû travailler comme esclave, en plus de subir des mauvais traitements et d'être affaibli par manque de nourriture. Il devint par la suite lieutenant-gouverneur de la Saskatchewan.

Avec l'aide du gouvernement, les citoyens de Saskatoon, à tous les niveaux, s'efforçaient d'aider les anciens militaires, hommes et femmes, à se réadapter à la vie civile. Les hangars et les cabanes servaient de logements et de salles de classe, et l'on construisit de nouvelles maisons sur des lots donnés par la municipalité. Plusieurs anciens combattants ont pu récupérer leur ancien poste, qui avait été conservé pour eux. D'autres se sont prévalus de l'offre gouvernementale consistant à payer des études universitaires.

Subséquemment, plus de 40 000 épouses de guerre ont immigré au Canada. Il y a encore ici une association des épouses de guerre, et l'on a même publié un livre décrivant leur existence au Canada.

La guerre a contribué énormément à l'émancipation des femmes. Auparavant, on pouvait affirmer que les femmes livraient leur combat du simple fait qu'elles vaquaient aux tâches domestiques! Mais la guerre est venue changer tout ça, et les femmes ont envahi des domaines réservés autrefois aux hommes. À la quincaillerie Ashdown où je travaillais à l'époque, le personnel se composait uniquement de femmes (à part quelques chefs de rayon), et quand la production de guerre a débuté, des milliers de femmes sont allées travailler dans les chantiers

navals, les usines textiles, les scieries, etc.; certaines ont même amené des bombardiers en Angleterre. Alors qu'il était autrefois mal vu pour une dame de travailler, les femmes ont pu prouver qu'elles étaient capables d'accomplir les mêmes tâches que les hommes et de réussir aussi bien qu'eux.

Mais mon souvenir le plus vivace de mon passage dans les forces est la camaraderie qui nous unissait, même si nous venions toutes d'horizons différents. Je communique encore aujourd'hui avec deux de mes anciennes camarades.

Phoebe Magee – née Freeman

En terminant mes études dans un pensionnat près de Montréal en 1937, je voulais parfaire mon éducation; j'ai donc pris des cours privés de français, d'allemand et d'arts. Mais ma mère attachait beaucoup d'importance à mes débuts dans la bonne société, « les sorties en vue des fréquentations ». Je trouvais que c'était un gaspillage de temps et d'énergie. Je suppose que ça avait une certaine utilité; mais cette tradition remontait à l'époque où on plaçait ainsi les jeunes filles sur le « marché nuptial ». Ces débuts permettaient de les introduire dans la bonne société lorsqu'elles avaient atteint l'âge des épousailles. (Cette coutume de débutante est beaucoup moins en vogue de nos jours, bien qu'elle subsiste à certains endroits.)

Durant la guerre, il y avait une foule de divertissements; ma famille offrait des bals et des cocktails parties. Il fallait disposer d'une garde-robe convenable pour participer à ces ébats sociaux. Cette forme de fréquentations ne me plaisait guère, même si c'était une bonne façon de faire des nouvelles connaissances. Mais beaucoup de jeunes hommes qui allaient à ces bals ne faisaient pas grand chose d'intéressant au plan carrière, se contentant de figurer dans toutes les grandes fêtes. On leur

avait donné le surnom (plutôt péjoratif) de « délice des debs », et ils jouaient le rôle d'hommes de compagnie lors des soupers et des danses.

À l'époque de mes débuts dans le grand monde, j'ai adhéré à la Junior League – un organisme de bénévoles nord-américain s'adressant aux jeunes femmes. On n'en parle pas beaucoup de nos jours, parce qu'il passe pour un mouvement plutôt élitiste et snob. Mais ce fut une très bonne expérience, qui m'a lancée sur la voie du bénévolat pour les 60 années suivantes.

Après mes débuts, j'ai décidé d'étudier en arts; j'ai donc entrepris des études d'art commercial dans l'institution qui est devenue l'Université Concordia. Ma famille possédait une maison de campagne dans les Laurentides, et nous étions là quand la radio a annoncé le déclenchement de la guerre.

Notre famille était selon moi très patriotique, et nous nous sentions obligés de faire notre part. Mais il n'existait pas encore de services pour les femmes dans les forces armées. C'est seulement une fois qu'ils ont été bien établis que j'ai songé à joindre les rangs. Mon beau-père avait servi dans l'armée durant la Première Guerre mondiale, de sorte que j'avais quelques notions de la vie militaire. De plus, je lisais énormément, surtout des livres d'histoire et des biographies; et j'ai fait des études dans une école privée où plusieurs de mes professeurs étaient d'origine britannique.

Au bout du compte, c'est sous l'influence de mes amies que j'ai fini par m'enrôler. Un jour, je suis allée à Toronto voir des camarades d'école qui étaient entrées dans la division féminine de l'ARC. En rendant visite à certaines d'entre elles au dépôt d'entraînement de Toronto, je les ai trouvées pleine enthousiasme. J'ai passé plusieurs nuits à réfléchir, me demandant si c'était bien ce que je souhaitais faire; puis, ayant pris ma décision, j'ai posé ma candidature. J'ai opté pour les forces aériennes entre autres parce que je connaissais des gens qui en faisaient partie, et dû au fait que c'était le premier élément à s'ouvrir aux femmes. Par ailleurs, je ne voulais pas donner l'impression que je bénéficiais d'un traitement de faveur sous prétexte que mon beau-père avait servi dans

l'armée de terre. J'ai conclu qu'il valait mieux pour moi choisir un autre service.

Il fallait à l'époque avoir au moins vingt et un ans pour être admise, et j'étais trop jeune; la plupart de mes camarades avaient un an de plus que moi. Mais après mon 21e anniversaire, j'ai été appelée. Cela se passait en janvier 1943.

J'ai suivi mon entraînement de base à Toronto, à l'ancienne école Havergal sur la rue Jarvis. On l'avait transformée pour en faire le premier dépôt d'entraînement destiné aux effectifs féminins de l'armée de l'air, et c'était alors le seul endroit du genre. Je ne savais pas trop en quoi la vie militaire consistait, mais il a été facile pour moi de m'adapter aux exigences de la formation élémentaire; en effet, j'avais fait une partie de mes études au pensionnat, et j'étais habituée à vivre avec d'autres. Le seul aspect réellement déplaisant était l'imposition de nombreux vaccins. Ils vous rendaient malades, mais vous deviez les subir l'un après l'autre, à moins de tomber gravement malade. Cela a certainement contribué à nous endurcir!

Au centre de recrutement, on m'avait offert trois choix de spécialités : préposée aux tâches générales, cuisinière ou téléphoniste. Les deux premiers domaines ne m'attiraient guère, de sorte que j'ai suivi un cours accéléré sur le fonctionnement du standard téléphonique PBX utilisé dans les bases aériennes, et je me suis inscrite comme téléphoniste. Durant quelques semaines, j'ai travaillé à l'école d'entraînement élémentaire de Hagersville en Ontario. Mais je n'étais pas une bonne téléphoniste! Par conséquent, on m'a rapidement muté aux services administratifs, ce qui faisait d'ailleurs mon affaire. Je suis retournée au centre d'entraînement de la rue Jarvis pour suivre le cours d'administration étalé sur trois semaines; puis, on m'a affectée au dépôt des effectifs de Rockcliffe à Ottawa.

L'officier commandant du dépôt des effectifs no 7, qui faisait partie de la base aérienne de Rockcliffe, était ma future belle-sœur, Willa Walker, alors officier commissionné. (L'officier commissionné était quelqu'un en charge d'une unité plus petite, sous les ordres du commandant.)

À mon arrivée à Rockcliffe, j'avais le grade de caporal, et j'étais un des nombreux sous-officiers chargé d'entraîner les femmes recrues provenant de tous les coins du pays. On m'a ensuite promu sergent, ce qui me conférait un peu plus de liberté et d'autorité. C'était un travail intéressant qui m'a procuré une bonne expérience; j'avais le sentiment d'accomplir une mission utile même si les tâches n'étaient pas très passionnantes.

À chaque mois, il y avait une nouvelle fournée de recrues qu'on devait initier par rapport à toutes sortes de sujets. Les membres de chaque fournée formaient un escadron, dirigé par un officier responsable, qui avait quelques officiers sous ses ordres, avec en-dessous le sergent et quelques caporaux. Il y avait quatre unités du genre, qui fonctionnaient selon une formule de rotation systématique. La première semaine, quand une fournée de femmes arrivaient, elles constituaient l'escadron n° 1. La semaine suivante, une nouvelle fournée formait l'escadron n° 2. Les recrues affluaient constamment, et d'autres femmes faisaient leur entrée dans les forces aériennes. Il fallait veiller à ce que ces femmes aient leur uniforme et leur équipement; de plus, on devait les entraîner, leur faire faire des exercices et leur apprendre la discipline et les règlements en vigueur dans l'ARC.

(Durant mon affectation à Rockcliffe, une des nouvelles recrues venues suivre une formation était ma propre mère, qui elle aussi avait joint les rangs de l'ARC! Étant donné que j'avais le grade d'officier, elle devait s'adresser à moi en disant Madame. Ça semblait plutôt ridicule.)

Les autorités évaluaient les capacités de chacune; et si on vous jugeait apte à assumer des responsabilités plus poussées, vous pouviez être promue. On m'a ainsi promue du grade de sergent au statut d'officier, j'ai préféré de loin être officier plutôt que sous-officier : cela permettait de bénéficier de logements et de réfectoires bien plus confortables.

J'ai été affectée au bureau de recrutement de Montréal, où je me suis occupée de recrutement pendant un certain temps. Ensuite, on m'a renvoyée à Rockcliffe, détenant le grade d'officier subalterne; et on a fini par me confier le commandement de mon propre escadron. Après

quelques mois dans cette situation, je fus un des neuf officiers féminins envoyés en Angleterre pour y suivre une formation de décryptage photographique. Nous étions alors les premières Canadiennes à profiter d'une telle possibilité.

Mon séjour outremer a représenté la période la plus difficile de toute ma carrière dans les forces aériennes. À mon arrivée au Royaume-Uni, on m'a expédiée à une station du Yorkshire appelée Skipton-on-Swale, qui venait d'être mise sur pied. Cette station se trouvait dans la vallée de York, à environ deux milles d'une ville du nom de Thirsk. Celle-ci, bien que petite, était un centre de commerce passablement animé avant la guerre; mais il y avait seulement un petit hôtel et quelques pubs. Cette partie du Yorkshire est située le long de l'ancienne voie romaine reliant l'Angleterre à l'Écosse : à l'ouest se trouvent les Pennines, une chaîne de montagnes qui s'étend du côté ouest de l'Angleterre, et derrière la ville, il y a les collines de Hambleton. Dans ses livres relatant la vie d'un vétérinaire, James Herriot a décrit cette région; c'est là également que se trouvaient les aérodromes du groupe de bombardement nº 6.

À Skipton-on-Swale, l'hébergement laissait à désirer; nous partagions une petite cabane « quonset » très froide et inconfortable. (D'ailleurs, j'ai eu froid et j'ai été privé de confort durant tout mon séjour dans le Yorkshire.) Il était difficile de maintenir un peu d'ordre et d'hygiène personnelle avec aussi peu de commodités. Nous n'avions pas le droit d'apporter beaucoup de choses en Angleterre, si bien que je ne possédais que quelques effets personnels. J'avais amené des photos de ma famille et de mon fiancé; mais à part ça, mon uniforme prenait presque toute la place disponible. (J'avais aussi apporté quelques vêtements civils, mais la plupart ont été volés par la suite dans un train ou quand je me rendais en permission à Londres. Je ne les ai pas remplacés faute de temps pour magasiner, d'autant plus que les occasions de porter des vêtements civils étaient rares).

Au départ, le membres du personnel au sol à Skipton appartenaient tous à la RAF. Il y avait deux escadrons, et autour de 500 à 600 militaires et employés civils selon mes estimations. Le QG du groupe de

bombardement nous transmettait par téléphone des renseignements cryptographiés pour qu'ils restent secrets, et nous devions noter ces messages très rapidement. Si un raid de bombardement devait avoir lieu cette nuit-là, le message nous indiquait les cibles visées.

Initialement, cette station était réservée à l'entraînement et au recyclage des pilotes qu'on destinait aux bombardiers lourds. Les exercices de bombardement se déroulaient dans l'ensemble du Royaume-Uni. Évidemment, les appareils ne larguaient jamais de vraies bombes; mais les exercices se faisaient avec une charge de bombes imaginaire, une cible et un trajet donné. Il fallait noter tous ces détails sur une carte de repérage pour qu'ils se déroulent correctement.

Mon travail à cet endroit était difficile, mais très intéressant. À mon arrivée, un officier des WAAF m'a interviewée et m'a offert le choix entre l'interprétation photographique et le service du renseignement. Le renseignement militaire me paraissait beaucoup plus passionnant, si bien que j'ai opté pour cette spécialité. Toutefois, à long terme, j'ai fini par m'occuper aussi d'interprétation photographique. J'avais appris les techniques essentiellement par moi-même, mais j'étais naturellement douée pour ces tâches dans lesquelles j'ai fini par exceller. Mon travail consistait à noter les informations cryptographiées au sujet des cibles, des itinéraires et des charges de bombes transmises par téléphone, et à préparer les cartes pour les équipages.

Quand la station a acquis une vocation opérationnelle, on élargit la section du renseignement et des militaires canadiens prirent la relève. Le chef d'escadron George Munro et d'autres officiers du renseignement arrivèrent, et mon travail changea. À présent, je devais m'occuper des cartes et tenir la bibliothèque du service de renseignement; il s'agissait d'une petite station, mais on y recevait beaucoup d'informations qu'il fallait rendre facilement disponibles pour que les pilotes et membres d'équipage puissent les consulter. J'ai aidé à la préparation des briefings, auxquels j'assistais parfois; mais ce n'était jamais le cas pour les comptes rendus de vols après les raids. Je suppose qu'on jugeait inconvenant qu'une femme soit alors présente : les pilotes revenaient épuisés, et il est probable qu'ils disaient beaucoup de jurons

et d'obscénités. Mais à mesure que le temps passait, je faisais de plus en plus d'interprétation photographique; je devais tracer sur les cartes les endroits où les grappes de bombe étaient tombées afin d'évaluer la capacité de visée et la précision des pilotes.

Durant mon séjour en Angleterre, on m'a envoyée deux fois à l'école du renseignement de l'ARC en périphérie de Londres. Il y avait là des militaires de tous les pays alliés, et l'enseignement était fort intéressant. On nous enseignait les façons de déchiffrer et de préparer les cartes, et divers autres sujets comme les conditions militaires et la conjoncture politique en Europe, les renseignements à propos de l'ennemi, les zones vitales à cibler, les questions de sécurité, les moyens de fuite pour les équipages aériens, etc. On nous faisait passer des tests, dont l'un sur les aptitudes mécaniques, dans lequel j'ai obtenu un pointage très élevé, pour une raison que j'ignore. Et des officiers de l'armée de l'air nous donnaient des exposés sur diverses matières. (L'un d'eux était le fils d'Ernest Shackleton, le célèbre explorateur de l'Arctique.)

Même si je me trouvais à Londres durant des bombardements aériens, la seule occasion où j'ai réellement subi le baptême du feu est survenue vers la toute fin de la guerre, à Skipton-on-Swale. À l'heure du coucher, j'ai entendu un bruit de mitraillage « rat-tat-tat ». « Mais qu'est-ce qui se passe, mon Dieu? », me suis-je demandée. Les fenêtres de notre abri « quonset » étaient très hautes, sautant du lit, j'ai alors poussé la fenêtre et j'ai vu ce qui ressemblait à des feux d'artifice dans le ciel. Je me suis rendue compte soudainement que c'étaient des balles traçantes, un avion allemand étant en train de mitrailler l'aérodrome! Je plongeai sous le lit, mais l'attaque ne dura pas longtemps. Je suppose que c'était un geste désespéré, une tentative d'intimidation. L'avion avait fait irruption et s'était mis à tirer un peu n'importe où; personne n'avait été blessé. (Mais à une autre station, où un avion allemand avait mitraillé un abri quonset, les balles avaient percé le toit, tuant une jeune aviatrice.)

Quoi qu'il en soit, dans l'ensemble, la vie se déroulait sans trop de peine, jusqu'à ce qu'on commence à perdre beaucoup d'équipages lors des raids de bombardement au-dessus de l'Allemagne. Nous finissions

par connaître certains des aviateurs, et l'instant d'après, ils étaient disparus. Cela ne se comparait pas à une situation de guerre véritable quand on voit les gens mourir réellement, mais cela nous rendait tout de même conscients de la mort. C'était parfois très déprimant, mais il fallait se résoudre à ne plus y penser.

Mon officier supérieur était George Munro de Stratford en Ontario. Unique femme dans une section composée exclusivement d'hommes, j'étais beaucoup plus jeune que lui; d'ailleurs, dans toute la station, il y avait seulement une autre femme, une officier WAAF britannique. Cet homme avait une sensibilité plutôt rare chez les officiers masculins, et il adoptait envers moi une attitude protectrice, paternelle.

Dans nos temps libres, il y avait ordinairement quelqu'un pour jouer du piano au mess, ou on jouait aux cartes. Je me suis liée d'amitié avec des hommes, mais je ne courrais évidemment pas après les aventures puisque j'étais déjà fiancée. Mais les Canadiens étaient tout de même contents d'avoir à la station une femme, une Canadienne, représentant pour eux une sœur, une forme de lien avec leur pays. Cependant, j'ai eu au début quelques problèmes avec l'officier féminin de la WAAF; en effet, elle s'amusait à sortir avec tous les Canadiens, et elle n'appréciait guère de me voir dans ses plate-bandes! Je lui ai dit que je ne voulais pas faire concurrence et qu'elle devrait se détendre. J'ai ajouté : « Écoute, je suis ici, tu es ici, on n'y peut rien, et mieux vaut essayer de s'entendre. » Nous avons fini par devenir de bonnes copines. Par la suite, je crois qu'elle a été postée en Égypte.

Subséquemment, une sœur infirmière de l'ARC, puis une diététicienne, sont arrivées à la station, si bien qu'il y avait deux autres Canadiennes à part moi. Je passais une partie de mes loisirs avec elles. Quand nous avions une journée de congé, nous partions à bicyclette pour essayer d'acheter des œufs à un fermier local. (Rares étaient les possibilités de rencontrer des civils locaux.) Il n'y avait pas grand chose à faire, du moins dans le Yorkshire en temps de guerre. Un pique-nique représentait une aubaine pour nous.

On ne nous accordait pas souvent de permissions, et parfois, nous avions juste assez de temps pour nous balader quelque part dans les environs, comme à York, Leeds ou Harrowgate. Je suis parfois allée à Londres en permission; et chaque fois que c'était possible, nous passions mon fiancé et moi nos congés ensemble et, une fois entre autres en compagnie de ma belle-famille, en Écosse. On m'a ensuite postée en Italie, puis je suis revenue au Canada au Collège d'état-major, et enfin, j'ai obtenu une permission pour aller en Angleterre; c'est alors que nous avons décidé de nous marier. Il y avait au village une petite église qui était devenue la chapelle officieuse de la station de l'ARC, et c'est là qu'a eu lieu notre mariage en août 1944. Nous avons organisé plus tard notre réception de noces à la station.

J'ai poursuivi mon travail dans le service du renseignement au Yorkshire jusqu'à la fin de la guerre pratiquement, terminant avec le grade d'officier de vol, l'équivalent de capitaine dans l'ARC. J'ai été alors affectée au dépôt de rapatriement à Warrington, puis durant quelques semaines, j'ai attendu mon tour pour rentrer au pays. Les femmes mariées avaient la priorité pour le rapatriement, et ma situation me privilégiait encore plus : mon mari, qui venait d'accéder au grade de major, s'était porté volontaire pour servir sur le théâtre d'opérations en Extrême-Orient (où la guerre continuait), et il avait obtenu une permission pour aller d'abord au Canada. Je suis donc revenue au pays au printemps 1945.

À mon retour à Montréal, je savais fort bien que la population civile n'avait pas tellement souffert comparativement aux Européens. Cela se manifestait de plusieurs façons. Je me rappelle qu'une fois durant la guerre, à Leeds, en observant les civils qui passaient, je me suis fait la réflexion qu'ils avaient l'air exténué et le teint gris, comme s'ils avaient atteint le bout du rouleau. Si la guerre s'était prolongée beaucoup plus longtemps, je présume que des problèmes de santé généralisés auraient pu se développer. Mais même après la guerre, il a fallu pas mal de temps pour que les choses reprennent leur cours normal en Angleterre. Le rationnement s'est prolongé quelques années, et les Canadiens ont continué pendant ce temps à envoyer des colis outremer.

Un jour, peu avant la victoire finale, j'ai regardé par-dessus l'épaule de l'homme assis à côté de moi dans le tramway, et j'ai vu la photo de mon mari à la une du journal qu'il était en train de lire. Ça m'a donné un choc. Lui-même et le major général Chris Vokes venaient de négocier un cessez le feu avec les Allemands aux Pays-Bas.

Après l'annonce de la fin des hostilités, tout le monde avait hâte de reprendre une vie normale. Celles parmi nous qui étaient mariées s'apprêtaient à redevenir des « reines du foyer » et des mères. Mon époux est revenu à la maison en octobre 1945; j'ai alors suivi des cours à l'Université Bishop durant un an, puis j'ai étudié à l'Université Queen's. Après avoir réintégré peu à peu la vie civile, nous avons élevé trois enfants.

Je n'aurais voulu rater pour rien au monde ma période de service durant la guerre. Ainsi, j'étais beaucoup mieux en mesure de comprendre ce que mon mari (et les autres hommes) avaient enduré en mission active; c'était un lien durable qui a contribué à cimenter notre union. J'ai rencontré un bon nombre de femmes gentilles et dévouées provenant de l'ensemble du Canada, dont beaucoup demeurent des amies avec qui je garde contact.

À mon avis, les femmes sont portées de nos jours à entrer dans les Forces armées pour des raisons tout à fait différentes de celles qui nous motivaient à l'époque. L'enrôlement représente désormais un choix de carrière, et quelle femme à la mentalité carriériste accepterait de joindre les rangs pour l'équivalent de 90 cents par jour? Mais pendant la guerre, c'était un devoir que de servir son pays, un engagement indéfini, sans espoir de démobilisation sauf en cas de décès, d'inconduite ou de libération pour raisons médicales. Je considère que durant cette période, j'ai œuvré en tant que bénévole, ce que j'ai continué à faire toute ma vie de plusieurs façons utiles, pour le bien de la collectivité.

Irene Pidgeon – née Armstrong

Au début de 1944, à l'âge de dix-huit ans, je travaillais au ministère de la Marine à Ottawa. Ayant décidé d'entrer dans la section féminine de l'Aviation royale du Canada, je me suis rendue au bureau de recrutement sur la rue Queen. Après avoir rempli les formulaires et passé les examens d'aptitudes physiques, j'ai été assermentée et on m'a priée de me rapporter le vendredi suivant au centre d'entraînement de Rockcliffe. Mais quand j'ai voulu remettre ma démission au travail, mon directeur, qui avait servi dans la marine durant la Première Guerre mondiale, s'est exclamé : « Oh non, vous n'avez pas le droit de nous quitter pour un service subalterne, vous êtes un traître! »

Je retournai alors au bureau de recrutement pour raconter mes déboires. L'officier responsable était furieux, et il m'a rapidement amenée sur la colline du Parlement pour rencontrer son député. (Il s'était d'abord assuré que j'avais un chapeau, car à l'époque, les femmes n'étaient pas autorisées à entrer dans les édifices du Parlement à moins de porter un chapeau.) Il lui a exposé la situation, après quoi le député m'a posé cette question : « Est-ce que le directeur vous a réellement qualifiée de traître à cause de votre décision d'entrer dans l'ARC? »

« C'est exact », ai-je répliqué.

Il répondit « bon, nous y verrons ». Il ajouta « retournez chez vous, laissez-moi votre numéro de téléphone et je vous rappellerai plus tard ». Fidèle à sa parole, il téléphona l'après-midi même et me dit : « Prenez congé cet après-midi et remettez votre démission, qui prendra effet sept jours plus tard; refusez de discuter. S'il y a des problèmes, rappelez-moi. » Toutefois, il semblait douter que ce changement soit avantageux pour moi. Mon poste au gouvernement me rapportait un

salaire net de 56 $ par mois. Dans l'aviation, on m'offrirait l'habillement, le gîte et le couvert... et 90 cents par jour!

Je me suis présentée au centre de Rockcliffe en juin 1944. (J'y avais comme camarade de chambre Ethel Coombs, une autre recrue en provenance d'Ottawa, avec qui je suis demeurée amie depuis ce jour.) Après l'instruction élémentaire, j'optai pour le métier d'assistante hospitalière, l'équivalent à l'époque du poste actuel d'aide infirmière. J'ai été affectée à l'école de formation technique de St. Thomas en Ontario. Il s'agissait au départ d'un hôpital psychiatrique; mais il était inoccupé au moment du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, de sorte que le gouvernement l'a transformé en école de métier. À mon arrivée, c'était un hôpital de 250 lits dont les corridors s'étendaient sur 17 milles; il y avait des barreaux à toutes les fenêtres et tout était aménagé en fonction des besoins des malades mentaux.

Peu après mon arrivée à l'hôpital, alors que je suivais encore ma « formation sur le tas », on a amené un patient extrait d'un avion en flammes qui venait de s'écraser en Angleterre. Ce fut mon premier contact avec un blessé de guerre. On l'avait transporté d'Ottawa à St. Thomas sur une civière dans le wagon à bagages d'un train, parcours qui avait duré 23 heures. J'ai été chargée de lui faire prendre un bain et de lui préparer son repas. Sa tête était entourée d'un bandage sous lequel j'aperçus une petite marque rouge sur son front. Il avait une jambe et un bras dans le plâtre; je n'arrivais pas à voir son autre bras. Je me demandais s'il avait été amputé. Mais il était encore là, fixé à son abdomen, pour que de la nouvelle peau puisse repousser sur ses doigts à partir de l'abdomen. Je l'ai lavé de mon mieux, essayant de le mettre à l'aise, puis je lui ai préparé de la soupe.

Il était très calme et nous ne parlions pas, mais il avait probablement lu mon nom sur la carte d'identité. Peu après, j'ai été mutée à l'unité des grands brûlés de sorte que je n'ai plus revu mon patient. Mais quelques semaines plus tard, alors que je me trouvais au cinéma, ce type à la fière allure m'a dit : « salut, garde Armstrong! » Je ne l'ai pas reconnu avant d'apercevoir la petite marque rouge sur son front. Il m'a taquinée en disant : « Vous ne me reconnaissez pas quand je suis habillé, n'est-ce

pas! » Les médecins avaient fait des merveilles pour reconstituer mon premier patient dans son état original.

À l'hôpital St. Thomas, il y avait un pavillon d'otho-rhyno-laryngologie, et beaucoup de jeunes venaient se faire opérer pour les amygdales. Ils devaient rester pendant dix jours, sans possibilité d'aller à la maison pour se faire dorloter par maman, si bien qu'ils devenaient souvent agités et malcommodes. Un de leur mauvais coup favori consistait à trafiquer les thermomètres. On prenait toujours la température des malades à 19 h. En faisant nos rondes, nous laissions ordinairement les thermomètres aux patients, pour les récupérer ensuite. Or, nous avons appris à nous méfier des fortes fièvres inhabituelles apparues de façon inexplicable! Assez souvent, des jeunes malades attendaient que nous ayons le dos tourné, après quoi ils tenaient une cigarette allumée contre le thermomètre jusqu'à ce que la température monte à 103 °F. Il fallait donc reprendre leur température et vérifier à nouveau sans quitter leur chevet. De vrais petits diables, n'est-ce pas?

Durant la période qui a suivi la victoire, l'hôpital a accueilli beaucoup d'autres patients blessés. C'étaient des jeunes hommes malheureux : le temps des combats était révolu, et ils devaient à présent récupérer leurs forces pour surmonter leurs incapacités et reprendre une vie normale.

Une fois la guerre en Europe terminée, le personnel de l'hôpital St. Thomas a été dispersé, et j'ai été transférée à Lachine au Québec. Là encore, je soignais des soldats rapatriés, obligés de suivre un traitement médical avant de pouvoir retourner chez eux. Certains de ces malades étaient capables de marcher et pouvaient obtenir des permissions de sortie leur permettant d'aller goûter aux attractions excitantes qu'offrait Montréal, située tout près. À leur retour, je leur demandais « avez-vous passé une belle journée »? « Oh oui », répondaient-ils souvent. « On est allé au Gaieté. »

Un bel après-midi de fin de semaine, alors que je rendais visite à ma tante à Montréal, nous avons décidé d'aller voir un spectacle. Je me suis souvenue que tous les hommes parlaient du Gaieté, et j'ai proposé d'y aller. Ma tante venait de s'établir à Montréal et elle ne connaissait

pas plus que moi ce lieu de plaisir. Nous y sommes donc allées; pour cette sortie, elle portait son manteau de fourrure, et moi mon uniforme de l'ARC. Il a fallu se rendre à l'évidence : le Gaieté était un théâtre burlesque, où l'on donnait même des spectacles de strip-tease! Nous avons ri de cette méprise, ma tante et moi, pendant des années. Je n'ai plus jamais demandé à ces types s'ils avaient passé une belle journée!

À l'hôpital de Lachine, il y avait deux quarts de travail, le premier de 7 h à 17 h, le deuxième de 17 h à 7 h. Normalement, le quart de nuit, pour la période 24 h à 6 h, était partagé avec la sœur infirmière de garde. Une des principales tâches consistait à tenir allumé le poêle dans la cuisine. À minuit, il fallait préparer un grand pot de café, puis à 3 h, mettre une pelletée de charbon dans le poêle en souhaitant qu'il brûle bien. Il était essentiel d'avoir un bon feu crépitant au moment de l'arrivée des cuisiniers à 5 h 30, sinon, on subissait leur colère.

Après mon séjour à Lachine, j'ai été mutée à Trenton en Ontario, où j'ai rencontré en juin 1946 mon futur époux qui s'appelait T. John Pidgeon. Le jour de ma démobilisation, en août 1946, il m'a offert une bague en diamant. Il continuait à servir dans l'ARC, et nous avions envisagé de rester à Trenton, mais il a été transféré à Edmonton. Notre mariage, arrangé à la hâte, a eu lieu à l'église Chalmers United Church d'Ottawa le 18 octobre 1946; mon mari est alors parti pour Edmonton en attendant que je puisse le rejoindre.

Ma période de service en tant que LAW Armstrong n'a duré que 26 mois, mais sous le nom de Irene Pidgeon, j'ai passé dix-huit ans avec le statut d'épouse de militaire. Nous avons vécu beaucoup de bons moments ensemble, et malgré quelques passages moins agréables, on préfère toujours se rappeler les moments de joie, n'est-ce pas! Nos années de service nous ont valu un cercle étendu d'amis, et à présent, notre union dure depuis près de cinquante-quatre ans.

Alena Langlois – née Hayes

Je me souviens très bien de la nuit où la guerre fut déclarée : j'entendis la déclaration à la radio; j'étais en voiture avec mon premier copain! Faire un tour en auto dans ce temps-là, c'était toute une affaire.Je vivais avec mes parents à Millbank au Nouveau-Brunswick et je venais d'obtenir mon diplôme du secondaire après la 11e année. J'avais l'intention de devenir infirmière diplômée et je m'étais rendue à l'hôpital St. Mary de Montréal pour faire mon cours.

J'avais pensé m'enrôler dans l'armée à cette époque-là, mais ça inquiétait beaucoup mes parents. Mon plus jeune frère s'était déjà enrôlé et je savais jusqu'à quel point ils étaient inquiets. Si bien qu'au début j'ai accepté l'influence de ma famille et j'ai décidé d'abandonner cette idée et de poursuivre une carrière d'infirmière dans le civil.

Mais tout le monde pensait à la guerre et la plupart des infirmières stagiaires songeaient à s'enrôler. Alors, après l'obtention de mon diplôme, j'ai songé à ma décision pendant l'hiver, puis ma compagne de classe, Edie Road et moi, sommes allées nous enrôler au District militaire n° 4 à Montréal.

J'ai été appelée dans l'armée avec mon contingent en 1944 très peu de temps après m'être enrôlée et nous avons été envoyées à l'hôpital militaire de Sainte-Anne-de-Bellevue, juste à l'ouest de Montréal, pendant un mois. On nous y a remis nos uniformes complets et nous attendions notre mutation pour notre entraînement de base à un camp militaire. À l'hôpital se trouvaient de nombreux anciens combattants de la Première Guerre mondiale, vingt ans avant, de même que plusieurs infirmières militaires qui avaient servi pendant la guerre. Comme nous étions jeunes et que nous venions d'obtenir notre diplôme, nous avions un fort réflexe hiérarchique. Et à titre de nouvelles recrues, nous avions

le plus grand respect pour les infirmières militaires de la Première Guerre mondiale que nous considérions comme des êtres supérieurs. En fait, nous les craignions jusqu'à un certain point : la plupart occupaient un rang très élevé, c'étaient les intendantes chargées de tous les soins infirmiers.

Puis on nous envoya à Petawawa pour notre entraînement de base. Un adjudant en fut chargé et je pense que nous présentions tout un défi pour lui, parce que nous ne prenions pas très au sérieux les manœuvres de parade; mais quand nous avons finalement passé nos examens, nous n'avons pas eu de problèmes à obtenir notre seconde étoile : je devins infirmière militaire premier lieutenant. Nous sommes restées là en attendant de nous embarquer pour outre-mer.

À ce moment-là, toutes les unités hospitalières canadiennes étaient parties en emportant avec elles tout ce dont elles avaient besoin pour s'occuper des blessés. Elles avaient aussi des postes d'évacuation sanitaire, unités d'avant-garde sur la ligne de front, alors que les hôpitaux restaient à l'arrière, plus éloignés des combats. Tout le personnel assigné à ces hôpitaux était déjà parti et la seule façon pour nous d'aller outremer, c'était de remplacer les infirmières qui en revenaient.

On prenait les infirmières en groupes de deux et de trois; quand notre chance fut enfin arrivée, il y en avait plusieurs qui s'étaient inscrites le même jour. Deux seulement pouvaient partir; alors nous sommes allées au bureau de l'infirmière intendante; elle nous a remis quatre pailles : je n'ai pas tiré une des pailles chanceuses : deux des filles sont parties pour l'Europe; ma camarade et moi sommes restées. Nous avons été invitées à aller sur l'un des navires hospitaliers qui ramenaient les blessés; mais notre intendante a cru que cela nous ferait perdre notre prochaine chance d'aller au front si nous acceptions cela. Alors nous avons décidé, comme la plupart, de rester à Petawawa et de courir notre chance; mais ce fut une erreur et je m'en suis rendu compte plus tard.

Comme infirmière militaire j'étais dans l'armée active, faisant partie du Corps de santé royal canadien. Dans les salles, nous étions aidées

par des bénévoles, des membres du personnel de la Croix-Rouge (elles portaient le vêtement bleu avec un tablier) et du personnel de l'Ambulance Saint-Jean (elles portaient des uniformes gris pâle).

Nous avions un certain nombre d'activités sociales. Les artistes de la scène et du spectacle – les chanteurs, etc. – savaient très bien qu'il était important de garder le moral des troupes. Tout le monde essayait de contribuer à l'effort de guerre. Il y avait des concerts et des films gratuits. Avant la projection d'un film, pendant 20 minutes, on présentait les actualités à l'écran. Et on nous montrait les mêmes nouvelles pendant une semaine. C'était notre façon d'assister au conflit.

Nous nous tenions en éveil en faisant des blagues. Mon amie Helen Fitzgerald avait très peur des chats. Un après-midi, en traversant le terrain de parade j'ai trouvé un petit chat. Tout de suite une idée m'est venue à l'esprit. J'ai demandé à une autre fille, Bea Rankin, de fermer et de tenir la porte de la salle de toilette, quand Helen s'y rendrait. Et puis, alors qu'elle se brossait les cheveux, j'y ai lancé le petit chat. Elle s'est mise à crier et le petit chat a eu si peur qu'il sautait partout dans la salle de toilette en criant; il a fallu finalement aller le chercher. Nous avons tous bien ri et nous avons pensé que c'était une bonne blague, mais mon amie était très fâchée contre moi. Elle savait que j'avais peur des araignées et m'a menacée de se venger. Mais elle ne l'a jamais fait.

On pourrait croire qu'il n'y a pas grand-chose à faire à Petawawa, mais nous étions toujours occupées. Il y avait des prisonniers de guerre allemands qui travaillaient dans les camps, dans les forêts au nord de Petawawa et ces hommes se blessaient parfois, ce qui nous donnait du travail. Un jour, un prisonnier nous a été amené après avoir été écrasé par un camion contre un arbre. Six Allemands nous ont été amenés et ils étaient alignés le long du mur pour donner du sang afin de transfuser cet homme. Je travaillais à poser le tube de transfusion, alors que l'un des ancrages s'est brisé et j'ai été éclaboussée par le sang. J'ai eu le temps de voir un des gars perdre connaissance. C'était des hommes qui étaient grands et gros et qui avaient l'air si fort! Malheureusement, malgré tous nos efforts le blessé est mort.

Mais je ne me souviens pas de contacts personnels avec aucun des prisonniers de guerre. Les seuls contacts que j'ai eus avec eux, c'était lorsqu'ils étaient blessés et qu'ils nous étaient amenés à l'hôpital, ce qui n'arrivait pas souvent. Ils étaient escortés par des militaires canadiens, soignés brièvement dans les salles de l'hôpital et ramenés tout de suite après au camp. Même quand ils étaient dans la salle d'opération, ils étaient sous la garde des soldats canadiens. Les Allemands semblaient bien nourris et en bonne santé – pour autant que je sache, on s'occupait bien d'eux. La plupart des pays – les Alliés pensions-nous – respectaient la Convention de Genève.

Même si l'Allemagne n'était qu'une petite nation, ce qui était effrayant c'est que les nazis s'étaient emparés de toute l'Europe et forçaient les pays conquis à combattre pour eux en Pologne, en Italie, en France – les seuls qui ne se battaient pas pour l'Allemagne étaient les membres de la résistance. On craignait beaucoup que l'Allemagne ne gagne la guerre et que les gens ne perdent partout les droits que nous tenions pour acquis : droit à la pratique du culte religieux, droit à la propriété et à l'entreprise privée.

Le public sentait bien que ceci pouvait arriver. Nous étions très conscientes de ce danger pendant la bataille d'Angleterre qui a duré un an. Si la Grande-Bretagne était tombée, un désastre se serait ensuivi : le Canada faisait partie de la Grande-Bretagne à l'époque. Alors si les Anglais étaient battus, nous l'étions aussi. Les avions allemands seraient arrivés rapidement sur la côte est du Canada et les avions japonais sur la côte ouest. (Les avions n'étaient pas aussi puissants que maintenant, mais ils pouvaient tout de même traverser l'Atlantique.)

Alors que nous attendions à Petawawa pendant un an et demi dans l'espoir d'aller outre-mer, le Jour de la victoire en Europe est arrivé, puis le Japon a capitulé et la guerre s'est terminée. Nous avons été démobilisées et nous avons dû songer à notre avenir. Un avantage du service militaire, c'est qu'on nous donnait des laissez-passer spéciaux sur les trains. Alors après avoir été démobilisée à Montréal, une amie et moi nous nous sommes rendues à Vancouver.

J'y ai travaillé à l'hôpital Shaughnessy, au service des anciens combattants qui avaient été faits prisonniers à Hong Kong et au Japon. Ils étaient tristes à voir. Après cinq ans d'emprisonnement, ils avaient souffert d'insuffisance alimentaire entraînant le béribéri par exemple, parce qu'ils n'avaient mangé que du riz. Plusieurs hommes revenaient en portant des attelles ou ils étaient paraplégiques. Les blessures dans la salle des paraplégiques et en chirurgie orthopédique étaient surtout causées par des balles de fusil et les amputations causées par les mines personnelles – même s'il y a eu plus de blessures causées par les grenades que par les mines personnelles. Plusieurs avaient d'autres genres de maladies. Mais ils avaient tous un bon moral, peu importe leurs souffrances! Je n'ai jamais trouvé de meilleurs patients que pendant toutes ces années passées au chevet de ces soldats revenant du front que j'ai soignés.

Après avoir été infirmière pendant deux ans à l'hôpital Shaughnessy, je suis revenue dans l'Est où j'ai passé sept ans à l'Hôpital Reine-Marie pour anciens combattants à Montréal. On y donnait d'excellents soins, ayant accès à toutes sortes de spécialistes, comme le docteur Wilder Penfield, célèbre neurochirurgien, qui venait donner des consultations complètes. À mon avis, on a très bien traité les anciens combattants; ils n'ont jamais manqué d'attention et s'ils avaient besoin de quelque chose de spécial, ils l'obtenaient. Certains malades avec lesquels j'ai travaillé vivent encore, mais n'ont probablement jamais quitté l'hôpital. Ils ne sont pas morts, mais ils ont donné leur vie entière à la guerre.

Pendant mes années de service militaire, j'étais dans un certain isolement protecteur à l'hôpital, mais après j'ai réalisé ce que ces garçons avaient souffert. Il y a bien des gens qui ont tendance à considérer le Jour du souvenir, le 11 novembre, comme une chose acquise et ils passent devant le monument aux morts (même à 11 h du matin sans s'arrêter pour y observer la minute de silence). Ils ne se souviennent pas de ceux qui sont morts outre-mer pour assurer notre liberté, pas plus que de ceux qui sont revenus invalides. Nombre d'hommes, parmi ceux qui revinrent de la guerre, durent faire face à un avenir pire que

la mort : membres coupés, paralysie du cou jusqu'au bas du corps, blessures à la tête, etc. Et c'étaient des jeunes gens dans la vingtaine.

Pour moi, la transition à la vie civile a été relativement facile. Même si les Maritimes étaient très pauvres avant la guerre, j'ai été élevée dans une ferme et nous n'avions jamais eu ni froid ni faim. Nous avions bien de la chance en comparaison des citadins qui souffraient. Personne n'avait d'argent à dépenser. Mais tout ça a beaucoup changé après la guerre. Le bon temps était revenu et nous allions danser au son des orchestres! Il y avait les « Gibson Girls » et les modes changeaient : tout le monde cherchait beaucoup à être à la mode.

J'ai abandonné ma carrière d'infirmière après mon mariage. Je suis devenue enceinte. À cette époque-là, il n'y avait pas de femmes mariées ni de mères de famille qui travaillaient : votre mari aurait été scandalisé si vous l'aviez proposé. Alors vous restiez à la maison pour élever vos enfants et vous occuper d'eux. Les femmes ne travaillaient pas à cette époque-là et il fallait se faire une raison. Les garderies d'enfants n'existaient pas non plus.

L'autre chose qui est arrivé après la guerre, c'est qu'on a fini par apprendre ce qui était arrivé aux Juifs. Pendant la guerre ces faits n'étaient connus que des officiers supérieurs, certainement pas du public ou des simples soldats. Je pense que c'était probablement mieux ainsi, mais les gens étaient si naïfs. Même sans connaître toute la vérité, il n'était pas question de refuser d'aller à la guerre.

Il y a deux ans, ma fille Lisa et moi nous nous sommes rendues au camp de Mauthausen dans le nord de l'Autriche. C'était un jour très froid de l'hiver et nous avons traversé tous les couloirs et vu les planches de bois sur lesquels les prisonniers dormaient. Nous avons vu les endroits où leurs dents étaient extraites pour en retirer les obturations en or et les fameuses « douches » d'où le gaz sortait de robinets fixés au plafond.

Nous avons également regardé un vidéo produit par un capitaine qui avait dirigé les Forces armées américaines libérant finalement

Mauthausen. Il disait que, quand ils ont franchi les portes – tous les gardes nazis s'étaient enfuis laissant les portes ouvertes – les prisonniers qui étaient là avaient l'air de squelettes en attente. Ce gros officier fort et beau pleurait en racontant cette histoire ayant à essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues. Ces atrocités ont existé et tous les pays craignaient que, si les nazis l'avaient emporté, la même chose eût pu se produire chez nous.

Mes expériences du temps de guerre m'ont rendu fière du Canada comme nation – je me suis rendu compte jusqu'à quel point nous avons de la chance en comparaison de certains pays qui ont été conquis. D'après les lectures que j'ai pu faire, j'ai l'impression que le travail de l'armée n'a pas été suffisamment diffusé dans les médias ces derniers temps. Que nous ne sommes pas suffisamment conscients des sacrifices consentis il y a si longtemps, à cette époque-là. L'armée cherche encore à protéger notre liberté – et parce que nous sommes libres, nous avons tendance à tenir cette liberté pour acquise et nous supposons que cet état de fait est immuable. Mais ceux d'entre nous qui ont craint la victoire de l'Allemagne nazie ne tiennent pas ces choses pour acquises.

12. Dorothy Lutz (2ème à partir de la gauche) et ses collègues apprennent les rudiments de l'ablocage.

13. L'endroit où travailla Barbara Power suite au bombardement. (Voir le récit)

14. Base de Rockcliffe, env. 1945.
15. Phoebe Magee (à droite) et sa mère, lors de l'enrôlement de celle-ci.
16. Mabel Patterson tend la main pour saluer M. Winston Churchill (premier ministre britannique) et sa fille Mary.

17. La Reine inspectant les groupes.
18. Lou Marr (à gauche) devant l'école de photographie de la base de Rockcliffe.
19. La tombe du soldat inconnu.

20. Nell Ross prend le volant.

21. L'attaque menée par la force de bombardement sur la rive ouest du fleuve Orne, le matin du 18 juillet 1944.

Marcella Menard – née Graff

En septembre 1939, au début de la Deuxième Guerre mondiale, j'habitais sur la ferme familiale près de Hesson, en Ontario. C'est à ce moment que commencèrent les emprunts de la Victoire, les jardins de la Victoire et le travail de guerre; le journal local, le *Kitchener-Waterloo Record*, publia un avis annonçant que l'on embauchait des femmes pour le travail par équipes dans les industries de guerre. J'ai soumis ma candidature et je fus embauchée par la Sunshine STET Company qui fabriquait des bombes fumigènes et des mines terrestres.

Mon premier travail consistait à souder des mines terrestres. Nous étions cinq ou six jeunes femmes assises sur des chaises hautes près d'une longue table avec un bâti élevé au centre pour les rouleaux de brasure et les chalumeaux oxyacétyléniques. Un plateau rond était fixé au poste de chaque personne pour retenir la mine pendant l'opération de soudure. Au début, il était difficile d'appliquer uniformément la brasure en formant un cercle : il fallait maintenir la chaleur au degré approprié pour sceller le joint. Nous testions les mines pour détecter les fuites au niveau de la soudure dans un grand réservoir à eau. (Lorsque j'ai commencé à travailler, il fallait faire tourner les mines à la main. Un jour, je suis arrivée à mon poste de travail pour le quart du

matin et j'ai constaté que la table avait été automatisée; c'était là une innovation qui allait considérablement accélérer la production.)

Après le service de soudage, j'ai été transférée au service des bombes fumigènes à l'étage. Ici, mon travail consistait à me servir d'un tour revolver pour couper une portion à l'extrémité du piton autour de la tige supérieure et à couper la même portion à l'extrémité inférieure. Après des mois de pratique, lorsque je suis devenue assez efficace pour atteindre mon quota dans ce genre de travail, je fus transférée à un autre poste : je devais m'occuper du four annulaire utilisé pour la fabrication des étuis destinés aux bombes fumigènes. Les étuis étaient des douilles métalliques rondes avec une base soudée par points sur un tube de quatre pouces. Ils étaient alignés automatiquement, sans intervention humaine, sur un convoyeur à courroie qui tournait lentement en traversant le four. Lorsque la température atteignait le degré requis, j'enlevais les étuis des bombes fumigènes (avec mes gants!) et je les plaçais soigneusement dans une trémie à l'autre extrémité.

La Sunshine Company employait plus de cinq cents hommes et au moins un nombre égal de femmes. Un jour, un photographe prit une photo de moi affairée au four pendant qu'une autre jeune femme travaillait à la soudure. Cette photo fut publiée dans le *Record* pour illustrer un article sur la Sunshine Company. Quelques mois plus tard, on me demanda de représenter les ouvrières aux munitions lors du défilé du Troisième emprunt de la Victoire, qui devait avoir lieu entre Waterloo et Kitchener. Un ouvrier de l'atelier d'outillage devait également représenter la compagnie. Nous avons tous les deux porté l'uniforme de la Sunshine.

Le défilé fut impressionnant. Une musique ouvrait la marche le long de la rue King jusqu'à l'hôtel de ville et continua de jouer durant la cérémonie. Les personnages officiels se firent entendre à travers les haut-parleurs et la radio pour demander à la foule de participer à l'effort de guerre et d'acheter les obligations de la Victoire. Il y avait aussi une plate-forme réservée aux dignitaires et aux représentants des diverses organisations, dont des membres en uniforme de l'armée de terre, de l'armée de l'air et de la marine. J'ai acheté une obligation de

la Victoire de 50 $ et décidai de m'engager pour participer à l'effort de guerre.

Après le défilé, j'ai lu dans un journal que la marine canadienne recrutait des femmes à Galt, en Ontario. J'ai immédiatement soumis ma candidature et je fus acceptée le 6 janvier 1943. Je donnais mon préavis à la Sunshine Company en précisant que je m'étais engagée dans le Service féminin de la Marine royale du Canada et que je devais me présenter à l'instruction en tant que « wren » stagiaire. (Ma solde initiale était de 90 cents par jour et elle devait être augmentée à 95 cents à la fin de la période d'instruction.)

Au centre d'instruction à Galt, j'ai reçu un uniforme et j'ai dû me mettre en ligne pour l'inspection et apprendre à défiler. Il fallait suivre des cours tous les matins pour apprendre les règlements du Roi et les instructions de l'Amirauté. Après un mois d'entraînement de base, beaucoup d'entre nous furent envoyées au Preston Springs Hotel, un lieu de concentration pour les « wrens » en attendant leur affectation.

Un soir l'alarme sonna à l'hôtel réveillant tout le monde. Comme nous nous trouvions au dernier étage et que les gens étaient pris de panique, poussant et se bousculant les uns les autres, il nous fallut beaucoup de temps avant de sortir. Quand enfin nous réussîmes à nous retrouver dehors, nous aperçûmes notre officier marinier qui consultait sa montre. Elle nous dit qu'il s'agissait d'une fausse alarme, mais que nous avions mis trop de temps à évacuer l'édifice; nous dûmes remonter dans nos chambres et recommencer! Cette fois-ci, quand nous entendrions son sifflet, nous devions nous mettre en ligne et sortir une à une.

Les « wrens » de notre groupe furent finalement affectées à Ottawa, Vancouver, Toronto ou Halifax. On m'envoya à Halifax. Nous quittâmes en avril, et le voyage par train à vapeur devait durer trois jours. À Montréal, nous montâmes à bord d'un train lent qui arrêtait à toutes les gares le long du parcours. Les trains lâchaient tellement de suie et de fumée que nous devions constamment brosser nos uniformes à l'embarquement ou au débarquement!

Nous arrivâmes enfin à Halifax sous une pluie battante, en pleine extinction de la ville. Une « wren » à bord d'une fourgonnette vint nous chercher et nous conduisit lentement à travers les rues sombres jusqu'à la base navale de Stadacona. Nous dûmes attendre assez longtemps dans le froid et sous la pluie, dans le noir, avant d'être envoyées à nos couchettes; j'avais déjà attrapé froid après deux nuits assise dans le train presque sans dormir. Au réveil, le lendemain matin, j'avais de la fièvre et j'ai dû me rendre à l'infirmerie. On me transporta en civière jusqu'au baraquement de l'hôpital à Stadacona, et le médecin qui m'examina déclara que mon état était très sérieux. J'ai craint avoir gâché ma nouvelle carrière et j'ai pensé que la guerre serait terminée avant que ma santé ne fût rétablie.

Mais je me suis vite rétablie, et je me présentai au travail comme messager dans les bureaux de l'arsenal maritime. Je portais presque en permanence mon couvre-chef et mon imperméable de marin, le printemps dans les Maritimes étant une saison incroyablement pluvieuse. Je trouvais le travail stimulant : je devais mémoriser des douzaines de termes abrégés, car je n'étais jamais autorisée à transporter des messages écrits. Il y avait un autre avantage à se trouver dans l'arsenal maritime, c'était celui d'admirer un grand nombre de navires. Le *Queen Elizabeth*, le *Queen Mary* et le *Mauritania* offraient un merveilleux spectacle! Je m'habituais à voir comment les petits remorqueurs du port tiraient à l'aide de longs filins les imposants navires de ligne pour les rapprocher de la jetée et leur permettre d'accoster.

À un moment donné, le navire de guerre anglais *HMS Renown* accostait notre port et les « wrens » n'étaient que trop heureuses d'accepter une invitation à monter à bord pour prendre le thé avec les membres de l'équipage. Nous pûmes apprécier les charmantes manières de l'équipage du *Renown*, sans compter l'incroyable étalage de nourriture! Les hommes invitèrent également plusieurs d'entre nous à danser au centre du Y, près de l'endroit où ils étaient stationnés. Je m'y rendis avec mon amie Florie Conquergood, une « wren » originaire de Winnipeg.

Dans l'aire principale de l'édifice à Stadacona se trouvait un panneau qui servait à afficher les règlements, les offres d'emploi, les événements

sportifs, etc. Un jour, j'ai appris que l'on recherchait deux « wrens » pour le bureau manuel; j'ai demandé un transfert et j'ai réussi à décrocher l'un des deux postes. Un officier marinier dirigeait le bureau manuel pendant que nous, les deux « wrens », faisions le travail. L'autre personne choisie était Marie Guité, une « wren » bilingue originaire de Gaspé.

Chaque fois que des membres du personnel de la marine revenaient des navires ou de l'infirmerie, ils devaient arrêter au bureau manuel pour y recevoir leurs instructions, car c'est nous qui avions la copie de leurs documents d'affectation. Certains marins étaient vraiment surpris de voir des « wrens » à notre bureau, surtout Marie, qui était blonde, très jolie et qui parlait avec un accent français. Nous avions décidé toutes les deux de profiter des cours gratuits offerts au personnel militaire par la Légion royale canadienne. Je me suis inscrite aux cours d'allemand et de dactylographie, alors que Marie s'était inscrite au cours d'espagnol. Elle fit de grands progrès en espagnol; quant à moi, je me suis améliorée en dactylographie seulement!

Le travail au bureau manuel pouvait devenir très intense. Halifax était un port très actif : souvent, un marin arrivait à bord d'un navire, se présentait chez nous et était immédiatement affecté à un autre navire. Parfois, les ordres étaient en retard et il se formait de longues queues à notre bureau. (Lorsque cela se produisait, les hommes qui attendaient créaient parfois du désordre, parlant exprès à haute voix pour perturber notre concentration. Notre officier marinier devait intervenir.) Lorsque nous étions vraiment débordées, l'officier marinier avait parfois la possibilité de désigner une personne qualifiée de l'infirmerie pour alléger la charge de travail.

En consultant le panneau d'affichage, j'ai encore appris que le Quartier général conjoint de l'Atlantique (QGCA) s'installait au centre ville de Halifax, face à l'hôtel Nova Scotia. Le QGCA était un important établissement d'alerte aux transmissions, et l'avis demandait des « wrens » pour combler une grande variété de postes : dactylographes, préposées au codage et au traçage, radio-télégraphistes et télégraphistes, ainsi que des opératrices pour le chiffre, le télétype et la dittographie.

Je demandai donc un transfert au QGCA et commençai à travailler dans les transmissions en même temps que plusieurs autres « wrens ». Les trois quarts de travail s'étalaient tout au long de la journée : de 8 h à 16 h, de 16 h à 24 h et de 24 h à 8 h. On créa la salle de codage et du chiffre ainsi que la salle de radio-télégraphie et de télégraphie; des dactylographes furent choisies pour le télétype et pour la section Type X. Cette dernière était une machine à coder : on tapait le message en anglais, l'appareil créait le signal et celui-ci sortait en code. Elle pouvait aussi convertir les messages codés en anglais.

J'ai travaillé dans la salle du Type X pendant un an, et j'ai trouvé cela intéressant. Lorsque les messages de transmission à dactylographier étaient placés dans notre corbeille, je choisissais les indicateurs utilisés pour le début et la fin du message. Les indicateurs variaient en fonction de la nature de la transmission : routine, important ou urgent. Le ruban codé qui sortait de la machine était comme un télégramme, il était collé à une feuille de transmission et placé dans la corbeille de Sortie. Nous apposions la mention « O et P » sur les documents de transmission pour indiquer qu'ils étaient importants, et chacun était signé avec l'heure d'origine et l'heure d'envoi, qui était en temps universel, trois heures avant l'heure réelle. L'heure zulu est l'heure militaire standard qui permet de synchroniser toutes les unités.

Tous les messages envoyés par nous au QGCA allaient à l'Amirauté ainsi qu'à la salle des cartes où se trouvait une grande carte murale parsemée de balises indiquant l'emplacement de chaque navire dans l'Atlantique, des convois et dragueurs de mines jusqu'aux transports de troupes. En général, une « wren » s'y trouvait sur une échelle pour déplacer les balises à mesure que les messages arrivaient des divers navires.

Une fois, alors que je tapais un message codé, le ruban disait : « Très secret : sous-marin repéré ». Il indiquait sa position en degrés et la zone où il se trouvait. J'ai compris qu'il s'agissait-là d'un message urgent, même s'il ne comportait pas une étiquette rouge indiquant le degré d'urgence pour la livraison. J'ai immédiatement contacté l'officier des transmissions avant de terminer la frappe du message codé, étant

donné que tous les messages « Très secret » exigeaient la présence d'un officier. Il prit le message et, dix minutes plus tard, un message comportant une étiquette rouge fit son apparition dans la corbeille des messages. J'ai tapé en anglais « Très secret – alerte à tous les navires » ainsi que les ordres qui leur étaient destinés, très probablement pour éviter la zone de l'Atlantique où le message précédent avait placé le sous-marin.

Ma superviseuse était Ann Walker, une personne aussi gentille qu'agréable, qui prenait soin de « ses filles », comme elle nous appelait. Elle savait que je prenais mon travail au sérieux et que j'étais liée d'amitié avec les « wrens » du télétype. Au cours d'une conversation avec l'officier des transmissions, elle apprit qu'il avait besoin d'une autre opératrice-téléscripteuse. Elle n'hésita pas à me proposer pour le poste, et c'est ainsi que j'ai commencé à travailler dans la salle des téléimprimeurs. Je me suis assez vite familiarisée avec les procédures. Les messages étaient codés par groupes de cinq lettres ou cinq chiffres tout au long du papier réservé aux transmissions. Il y avait cinq télétypes, un pour chaque « circuit » : Ottawa, Terre-Neuve, Lac Albro, la station de Halifax et le circuit conjoint canado-américain. Chaque machine avait ses propres corbeilles Arrivée et Sortie où étaient déposés les innombrables messages. À l'autre bout de la salle, un autre télétype était branché à l'Angleterre par voie d'un câble sous-marin. J'intervenais dès qu'un message exigeait une confirmation, comme le jour où le *Queen Mary* avait accosté.

Après un certain temps, le volume des transmissions par télétype avait augmenté, et il fut décidé qu'une superviseuse devait rester dans la salle. On nous offrit, à nous les opératrices, la possibilité de remplir les fonctions de superviseuse à tour de rôle. Puis, un groupe de « wrens » fut envoyé à l'École des transmissions de Saint-Hyacinthe pour y suivre un cours de deux semaines sur la transmission par bandes. Je faisais partie de ce groupe, et j'ai réussi à ce cours qui me permettait d'accéder à un poste de supervision à mon retour au QGCA.

Entre-temps, mon amie Florie travaillait au service du chiffre où la plupart des transmissions avaient la cote « Très secret ». Une fois, alors

que nous assurions le quart de minuit, Florie vint dans la salle des téléimprimeurs, s'arrêta près de la machine sur laquelle je travaillais et me glissa dans la main un papier plié pendant qu'elle me dirigeait un bref salut. (Les règlements du bureau étaient très stricts au sujet de la flânerie ou du bavardage près des postes de travail.) Je lus la note pendant la pause, et Florie suggéra que nous prenions le tramway après notre quart de travail (qui se terminait à 8 h) pour nous rendre au club nautique de North West Arm (un quartier de Halifax) d'où l'on avait belle vue sur le port, car le *Queen Mary* devait appareiller pour l'Angleterre à 9 h.

Bien entendu, il s'agissait-là d'une information secrète; j'ai donc déchiré sa note en petits morceaux dont je me suis débarrassée. Malgré tout, dans l'autobus qui nous menait vers le port nous avions l'impression que le secret se lisait sur nos visages! Nous nous assîmes sur le gazon près du rivage où nous attendîmes sans rien perdre de vue; comme prévu, à 9 h l'imposant navire de ligne quittait le port en glissant doucement sur l'eau. Nous savions qu'il transportait des troupes à destination de l'Angleterre. Nous suivîmes des yeux le *Queen Mary* jusqu'à ce qu'il fût devenu un point gris à l'horizon, puis nous rentrâmes nous coucher. Il était rassurant de voir la population amicale de Halifax monter et descendre de l'autobus et vaquer à ses occupations, sans se douter de notre agitation intérieure.

Une autre fois, pendant le quart de minuit, le bureau semblait paisible jusqu'à 2 h ou aux environs de cette heure lorsque les messages ont commencé à tomber dans nos corbeilles et toutes les machines s'étaient mises à fonctionner. Florie, du service du chiffre, s'était de nouveau arrêtée près de ma machine pour me dire que le HMCS *Athabascan* avait été touché par un sous-marin ennemi et qu'il avait coulé. Les marins avaient sauté par-dessus bord, dans une eau recouverte de pétrole en flammes, et l'on déplorait la perte de nombreuses vies. Nous ne pouvions que continuer à travailler sans défaillance, tapant des messages codés jusqu'à la fin de notre quart. Nous savions qu'il y avait eu peu de survivants, mais nous ne pouvions pas nous attarder sur ce genre d'événement.

En février 1944, un bâtiment de débarquement de chars (BDC) en provenance des États-Unis arrivait à Halifax pour y subir des réparations. Il avait été endommagé après avoir appareillé de New York pour se joindre à une escadrille qui se rendait en Angleterre en prévision du jour J. Pendant que l'on réparait le navire, l'équipage du BDC 283 avait organisé un bal dans les salons du Nova Scotia. L'orchestre jouait quand je suis arrivée à la salle de bal avec mon amie Claire Murray, une préposée au codage au QGCA. Un capitaine de la marine invita Claire à danser pendant que le lieutenant qui se tenait près de lui m'invitait à son tour. Nous dansâmes ensemble pendant tout le reste de la soirée. Il était originaire de la Floride, était âgé de vingt-six ans et il s'appelait lt. Robert Crouch.

Au cours des quelques mois qui suivirent, nous nous fréquentâmes assidûment et nous devînmes de très bons amis. Nous prenions nos repas ensemble quand cela était possible, compte tenu de mon horaire de travail, même si les officiers ne devaient pas fréquenter des membres d'équipage à Stadacona, et nous devions nous rencontrer à la sortie de la base. Une fois, il m'invita à souper à bord du BDC 283. Je me suis retrouvée au mess des officiers, assise à une longue table en compagnie du capitaine et d'une demi-douzaine d'officiers. (Je me souviens en particulier des fraises fraîches et de l'ananas juteux.) Il me fit faire ensuite le tour du BDC. À l'étrave, j'aperçus deux énormes chars à chenilles qui étaient censés débarquer sur la plage de Normandie. Le lt Crouch et moi avons eu de nombreux et charmants rendez-vous avant qu'il n'appareille, tout comme mon amie Claire avec le capitaine.

La période précédant le jour J fut caractérisée par une activité fiévreuse et nous, les « wrens », étions occupées en permanence. Un jour, au mois de juin, une amie et moi sommes entrées au salon du gaillard d'avant où nous trouvâmes Claire qui tenait un journal; elle était effondrée et en larmes. Elle nous dit que notre cher BDC 283 avait été coulé sur une plage de Normandie le jour J, et que le capitaine qu'elle aimait figurait parmi les morts.

À mesure que les nouvelles du débarquement arrivaient, on signalait plusieurs pertes de BDC et de chars, certains n'ayant même pas atteint les plages à cause du feu de l'ennemi. Plusieurs mois plus tard, je reçus un aérogramme en provenance de l'Angleterre. C'était le lt Crouch qui m'écrivait! Il avait survécu au tragique naufrage du BDC 283 et il était à présent en convalescence dans un hôpital. Dans sa lettre, il considérait le temps que nous avions passé ensemble « comme une petite portion de paradis ».

La veille du jour de l'An 1944, une station de transmissions par radiotélégraphie et télégraphie, située à une cinquantaine de kilomètres de Halifax, nous invitait à son bal. Les marins nous ont offert du café et des rafraîchissements, et nous nous sommes bien amusées. Après avoir chanté et fait de l'harmonisation, notre groupe de « wrens » prenait le chemin du retour à bord de deux minibus de la marine. Nous ne sûmes qu'il y avait du verglas qu'après avoir quitté, et nous conduisîmes prudemment sur l'autoroute bordée de neige.

Tout à coup notre minibus fit un tête-à-queue et alla heurter le bord de l'autoroute avec un bruit sourd. J'étais assise au milieu des bancs qui faisaient toute la longueur des deux côtés du véhicule; soudainement, je me suis retrouvée en train d'étouffer au milieu d'un banc de neige. J'ai tout d'abord pensé à ma mère et à ce qu'elle aurait pensé si j'étais décédée dans un banc de neige. Mais petit à petit, j'ai fait bouger mes bras et essayai de grimper. J'ai entendu des voix, dont celle de Florie qui m'appelait. J'étais sonnée mais heureuse de constater que mon amie n'avait pas eu de mal.

Nous étions remuées, mais heureusement toutes les « wrens » étaient là. Une seule femme a été blessée; elle avait atterri sur les genoux sur le rebord de l'autoroute revêtue de gravier. L'autre minibus fit demi-tour pour nous éclairer de ses phares et nous porter secours. Notre minibus fut remis en position et nous y grimpâmes de nouveau pour poursuivre notre route jusqu'à Stradacona, mais à présent personne n'avait le cœur à chanter.

Je devais prendre des vacances au service des téléimprimeurs lorsque je reçus un télégramme de ma sœur me demandant de rentrer immédiatement à la maison, car ma mère était malade. Quand je suis arrivée à Toronto, ma mère se trouvait déjà à l'hôpital; on lui avait diagnostiqué une tumeur à la tête et elle devait subir une opération. Mais le lendemain, les médecins m'apprenaient que la tumeur était située si près du cerveau qu'il y avait un risque d'accident cérébrovasculaire ou même de mort instantanée. Ils avaient décidé de ne pas opérer. Ma mère reçut un traitement par sédatifs et son état s'est amélioré suffisamment pour lui permettre de rentrer à la maison. (Elle vécut dix autres années avant de mourir à l'âge de cinquante-neuf ans.)

Je suis restée à la maison pour aider ma mère jusqu'à ce qu'elle ait recouvré ses forces. Entre-temps, je reçus un avis de Halifax m'apprenant qu'après mes vacances je devais être affectée à Prince Rupert, en Colombie-Britannique, pour travailler au service des téléimprimeurs. Mais je savais que l'on avait besoin de moi à la maison, de sorte que je demandai au service de m'accorder une libération pour raisons familiales. J'étais peinée de ne pas pouvoir me rendre à Prince Rupert, même si les Japonais avaient bombardé Pearl Harbour le 7 décembre 1941 et que la côte ouest devait faire l'objet de surveillance. Je reçus ma libération pour raisons familiales en même temps qu'une promotion au grade de « wren » principale, avec une solde rétroactive que je fus heureuse de toucher.

La guerre prit fin peu de temps après. J'avais entretenu une correspondance avec d'autres « ex-wrens » qui avaient servi au QGCA en même temps que moi et qui vivaient à présent à Toronto. Au mois de novembre, et comme ma mère avait déjà de l'aide, je décidai de m'y rendre moi aussi; j'y ai trouvé un emploi où je m'occupais des comptes à payer. Avec un groupe d'amis, je me suis inscrite au YWCA. Les samedis soir, il y avait de la danse pour les militaires démobilisés; à l'une de ces soirées, j'ai rencontré Albert George Menard. Il m'a invité à danser, nous avons eu une conversation intéressante et il m'a raccompagnée chez moi.

Il avait servi avec le personnel navigant de l'ARC et plus tard avec le Corps canadien d'infanterie. Comme beaucoup d'autres militaires libérés, il avait été accepté dans une université pour y suivre un cours d'ingénieur; mais il devait attendre deux ans en raison du nombre de personnes inscrites. Entre-temps, il avait accepté un emploi de machiniste où il fabriquait des appareils de presse. Nous nous sommes fréquentés pendant un an, pour découvrir que nous étions très compatibles, et nous nous sommes mariés à Kingston le 6 septembre 1948.

Nous avons élevé une famille de huit enfants, quatre filles et quatre garçons. Une des filles et l'un des garçons ont servi dans la milice; et James est allé par la suite travailler au ministère de la Défense nationale, à la Division de la Marine, comme ingénieur d'étude de systèmes. Nous sommes heureux de voir que la boucle est fermée, à présent que l'un de nos enfants sert encore dans la Marine canadienne.

J'espère que le souvenir de ces événements que j'évoque puisse contribuer à mieux faire comprendre cette période de l'histoire du Canada. Je me sens privilégiée d'avoir partagé ces moments avec des compagnons aussi merveilleux à Halifax et d'avoir fait ma part au Quartier général conjoint de l'Atlantique. C'était un incroyable lieu de concentration des connaissances, et notre travail dans les transmissions nous tenait au courant des efforts déployés par le Canada pour aider à gagner la guerre.

Phyllis Barron – née Holmes

Au déclenchement de la guerre, je n'avais que treize ans et j'allais encore à l'école. Nous vivions en Angleterre, à dix milles de Londres. Ma famille savait, un an à l'avance, qu'il y aurait une guerre. Mon père possédait une petite entreprise, et comptait deux réfugiés juifs parmi ses employés. Un jour, ils ont raconté à mon père ce qui se passait en Autriche et en Allemagne, ce qui leur était arrivé. Mon père est rentré à la maison et s'est assis à la table de la salle à manger, la tête entre les mains. Il pleurait – les hommes ne pleuraient pas à cette époque. Il a dit : « Il va y avoir une guerre. On ne peut pas traiter avec le régime nazi à cause des choses terribles et infâmes qu'ils font aux gens. Ils veulent envahir le monde. » Je me suis toujours souvenue de ce moment.

Le gouvernement britannique a commencé à distribuer des masques à gaz à tout le monde, mais des millions de gens, en Angleterre, ne croyaient toujours pas qu'il y aurait une guerre. Les gens pouvaient installer des abris antiaériens dans leurs jardins s'ils le voulaient, et si leurs moyens ne le leur permettaient pas, le gouvernement leur en fournissait un gratuitement. Mon père a résolu d'avoir un abri dans notre arrière-cour, et beaucoup, parmi les voisins, se sont moqués de lui.

On considérait que nous habitions dans une « zone dangereuse » car il y avait à proximité une fabrique de munitions (Plessey's) qui pourrait être l'un des premiers endroits visés par les bombardements. Ainsi, le jour où la guerre a commencé, nous les enfants d'âge scolaire avons dû être évacués à la campagne, en emportant nos bagages et nos masques à gaz. Un train nous a transportés loin de la zone dangereuse, et à notre descente du train, nous avons tous attendu sur une place du marché que les gens de la ville viennent nous chercher.

On n'a fait aucun contrôle des références pour s'assurer que les maisons étaient décentes, et il y a eu des tas d'histoires épouvantables sur les mésaventures arrivées à des enfants évacués. Par bonheur, mon amie et moi avons été recueillies ensemble par un couple merveilleux. L'homme pleurait en nous faisant entrer dans leur maison. Je ne savais pas pourquoi à l'époque, car à cet âge les choses semblaient glisser sur moi, et ne n'y pensais même pas. Ce n'est qu'en vieillissant que j'ai compris pourquoi il pleurait, quand m'est revenue à l'esprit l'image de ce groupe d'enfants dont je faisais partie, qui se tenait là, déconcerté. (Ce couple avait un foyer rempli d'affection. Beaucoup plus tard, à l'occasion de mon mariage, ils sont venus à la noce.)

Voilà comment la guerre a commencé pour nous, mais je ne suis demeurée là que trois mois, car c'était l'époque de la « drôle de guerre », la période qui a précédé Dunkerque. Je suis revenue chez moi avant Noël 1939. C'était au moment du black-out : tous les réverbères étaient éteints, et tout le monde devait poser des rideaux sombres à toutes les fenêtres et aux portes. On ne pouvait montrer aucune lumière à l'extérieur. Il était angoissant de sortir la nuit, car on ne pouvait rien voir sauf quand la lune brillait. Il y avait aussi des gens qui en attaquaient d'autres la nuit. Nous apportions toujours une lampe de poche, et nous avons appris à nous protéger. Ainsi, nous ne marchions jamais près des entrées de porte ou des arbres, de peur que l'on mette la main sur nous.

Nous avons dû, peu à peu, renoncer à certaines choses, et le rationnement est devenu très sévère. Tout était inscrit dans un livret de

rationnement. Il n'y avait pas d'essence; seuls les membres des Forces armées et ceux qui avaient besoin d'une voiture pour participer à l'effort de guerre étaient autorisés à conduire des voitures. Il y avait toujours pénurie d'aliments. Nous étions très reconnaissants envers la marine marchande qui a toujours acheminé des vivres d'un côté à l'autre de l'Atlantique; mais le nombre de navires de ravitaillement a été réduit considérablement, et il y avait peu de place à bord pour les denrées alimentaires car les Alliés avaient besoin de matières premières pour l'effort de guerre – des matières que l'Angleterre ne possédait pas.

Par chance, l'Angleterre jouissait d'un climat très doux, de sorte que nous pouvions cultiver le sol l'année durant et produire notre propre nourriture – l'armée de terre était recrutée pour travailler la terre. Presque tout le monde avait un jardin dans son arrière-cour, et nous avions donc toujours des légumes et du pain. Mais cela ne nous fournissait pas certains aliments comme la viande, le fromage et les œufs, qui étaient sévèrement rationnés : chaque semaine, nous avions droit à environ deux œufs, deux onces de fromage et une faible quantité de viande. Cependant, malgré tout, les théâtres de Londres poursuivaient leurs représentations. Nous n'avons pas eu à y renoncer!

Il ne s'est pas passé grand-chose pendant la guerre jusqu'à mai 1940, quand l'armée allemande est passée à l'attaque et a déferlé sur l'Europe. Une force expéditionnaire britannique envoyée à l'étranger a été refoulée vers la mer à Dunkerque, et de nombreux militaires ont été tués ou capturés. Le gouvernement a alors demandé à tous ceux qui, en Angleterre, possédaient une petite embarcation, de traverser la Manche et d'aider à recueillir les hommes échoués sur les plages. Un ami de mon père avait un bateau, et il y est allé. Comme il a dû être pénible de faire la traversée dans ce petit bateau pour tenter de sauver des gens malgré tous les obus et les bombes qui continuaient de tomber. Il a fallu trois jours pour y parvenir.

Vers cette époque, les nazis ont commencé à nous bombarder chaque nuit. Nous dormions dans l'abri antiaérien avec autant de voisins qu'il pouvait en contenir, ils ne se moquaient plus de mon père. Mais chose

étrange, malgré les bombardements, ce dont je me rappelle le mieux, c'est le plaisir que nous avions tous. Il devait bien y avoir de quoi rire pour que nous passions à travers tout cela, Nous avions notre sens de l'humour. Je me souviens d'un jour où beaucoup d'amis et de parents s'étaient réunis chez nous; cette nuit là, évidemment, il y a eu un raid aérien. Personne ne pouvait rentrer chez soi, tout le monde a donc pris un oreiller et s'est couché sur le plancher du salon. Nous avons essayé de dormir, mais impossible d'y arriver à cause de toutes les blagues qui s'échangeaient.

Et rien ne pouvait empêcher les adolescents que nous étions de continuer de vivre, nous sortions même dehors pendant les raids aériens. Nous avions appris que quand les obus des canons antiaériens s'élevaient, le shrapnel de l'obus ne retombait qu'après un certain temps. Alors, nous écoutions attentivement les canons et nous courions ensuite comme des fous vers notre destination. Le danger est devenu pour nous une partie de plaisir.

Un jour, pendant le Blitz, j'étais dans notre arrière-cour avec mon père quand nous avons vu un Spitfire et un Messerschmidt exécuter un combat tournoyant au-dessus de nos têtes. (Par malheur, le Spitfire a été abattu et l'ennemi s'est éloigné.) J'ai souvent pensé, depuis, que mon père et moi avons eu de la chance – où sont tombés tous les projectiles que l'on a tirés de part et d'autre?

À d'autres moments pendant le Blitz, on pouvait lire un journal dans son jardin en pleine nuit, tellement il faisait clair à cause des flammes dégagées par les incendies de Londres. Les nazis étaient passés et avaient lâché des bombes incendiaires dans le centre-ville, en essayant littéralement de réduire la ville en cendres. Le bureau de mon père a entièrement brûlé au cours de ce raid.

Pendant la guerre, c'était comme s'il n'y avait pas de civils en Angleterre; nous participions tous à la guerre, même si nous ne faisions pas réellement partie des forces. Tout le monde essayait de faire quelque chose pour l'effort de guerre. Des gens étaient recrutés pour travailler dans

les manufactures; ma mère a dû y aller, mais j'étais trop jeune pour travailler en atelier. Mon amie et moi avons donc eu la brillante idée d'aller travailler dans un hôpital, même si pour toute qualification nous n'avions qu'un certificat de la Croix-Rouge.

Les hôpitaux étaient à court de personnel, car toutes les infirmières allaient dans l'armée pour fournir leur aide à l'étranger. Nous avions coutume d'aller aider dans les salles le soir. Nous ne pouvions poser aucun geste médical, mais nous aidions les infirmières qui restaient à préparer les patients pour la nuit. Il n'y avait pas de salle de réveil à l'époque, et si quelqu'un avait subi une intervention, nous devions veiller sur lui jusqu'à ce qu'il émerge de l'anesthésie. S'il arrivait quelque chose, il nous suffisait de crier.

On a retiré beaucoup de panneaux routiers afin que, si les Allemands débarquent, ils aient du mal à trouver leur chemin, mais cela nous rendait la vie difficile à nous aussi, surtout quand nous allions à bicyclette. De même, les églises ne pouvaient plus faire sonner leurs cloches, car le gouvernement avait décidé que ce moyen servirait à avertir chacun en cas d'invasion. (Toutefois, plus tard, le jour de la Victoire en Europe, les cloches de chaque église ont sonné.)

Lorsque j'ai eu dix-sept ans, j'aurais pu m'enrôler dans les Forces avec la permission de mes parents, mais mon père ne me l'a pas accordée, et ma mère s'y opposait particulièrement. J'y étais cependant déterminée de toute façon, car chacun devait prendre part à l'effort de guerre. Alors le jour de mes dix-huit ans, quand j'ai pu m'enrôler sans le consentement de mon père, je me suis portée volontaire. Je n'avais pas à choisir entre l'Armée de terre, la Marine ou la Force aérienne; tout dépendait du service qui acceptait des volontaires à ce moment. J'ai atteint mes dix-huit ans en décembre 1943 et j'ai été mobilisée en mars 1944.

Je faisais partie de l'Auxiliary Territorial Service (ATS), qui était l'armée des femmes. Il avait été formé environ un an avant la guerre, un peu comme les Réserves pour les hommes, qui se sont formées en régiments

réguliers au déclenchement de la guerre. J'ai reçu l'entraînement de base à Guildford, dans le comté de Surrey. Nous avons appris à marcher au pas et à saluer, la manière d'agir en cas d'attaque aux gaz, ce genre de chose. Je ne me souviens pas d'avoir eu le moindre problème à m'habituer à la vie militaire. Tout était intéressant, et l'on rencontrait bien des gens nouveaux.

Certaines des filles travaillaient comme estafettes, ou aidaient à manœuvrer les canons antiaériens. Je voulais me joindre à l'une de ces équipes, mais malheureusement ma vue était si mauvaise qu'aucun de ces choix ne s'offrait à moi. J'ai donc commencé à travailler comme sténodactylo (ma classification dans la vie civile) pour le Royal Engineers. Ces militaires étaient responsables de la construction et de l'entretien des ouvrages de défense dans le sud-est de l'Angleterre. Mon camp était situé tout près de Douvres et des célèbres falaises blanches. Toutefois, les Allemands avaient installé une batterie antiaérienne à Calais, en France, et avaient coutume de bombarder Douvres régulièrement.

À cette époque de la guerre, les bombardements réguliers ont cessé quand Hitler a sorti son arme secrète, la « bombe volante ». Ces projectiles étaient semblables à une fusée, mais avaient la forme d'un aéronef. Les Allemands les lançaient en l'air à partir de leur base en Allemagne, et ils pouvaient traverser toute la France ainsi que la Manche par leurs propres moyens. Quand l'engin s'arrêtait, la bombe volante tombait au sol et explosait.

Un jour, en marchant, j'ai entendu un bruit, j'ai levé les yeux, et j'ai vu une bombe volante qui s'approchait, poursuivie par un Spitfire. Comme je craignais pour ma vie, je me suis cachée et j'ai regardé avec crainte le Spitfire poursuivre la bombe volante et l'abattre. L'avion s'est éloigné, et je suis sortie de ma « cachette », me rendant compte qu'il s'agissait en fait d'un maigre réverbère! J'avais été ridicule de penser que ce maigre réverbère allait me protéger, surtout que je dépassais un peu de chaque côté, n'étant pas très mince pour ma part!

Lorsque le jour J est arrivé, j'étais à la maison : j'avais la scarlatine (il n'existait pas d'antibiotiques à cette époque). Il régnait une activité incroyable : les chars, les canons et les hommes ont défilé sur la côte sans arrêt pendant toute la nuit.

Il fallait avoir dix-neuf ans pour aller à l'étranger, et je me suis donc portée volontaire dès que j'ai atteint cet âge (décembre 1944). Comme il n'y avait pas de place pour dormir à bord du navire pour Ostende, et que nous étions des milliers d'hommes et environ une centaine de filles, nous avons simplement erré sur le navire, munis de nos gilets de sauvetage, dotés chacun d'un petit voyant rouge clignotant. Voilà qui encourageait à s'amuser un peu. (Nous disions à la blague qu'un sous-marin allemand aurait pu nous prendre par mégarde pour un bordel flottant! Nous avions un sens de l'humour plutôt cru.) À partir d'Ostende, on nous a conduits à Paris et logés dans des hôtels pour la première nuit. Nous n'en croyions pas de notre chance quand on nous a dit qu'une vingtaine d'entre nous resterions à Paris – c'était le paradis! Paris était une ville sensationnelle. Il y avait tant à voir et à faire. (Par malheur, je n'ai jamais appris à parler français. Tous ceux que nous rencontrions voyaient que nous étions en uniforme, et nous parlaient aussitôt en anglais.)

J'ai été affectée au service de santé, et mon travail consistait en partie à téléphoner aux hôpitaux de campagne et à me renseigner au sujet des victimes de la journée. Beaucoup de ces « victimes » avaient une maladie vénérienne! Paris était une ville de permission, autrement dit, les hommes qui y venaient voulaient des émotions et des rapports sexuels, surtout dans le vaste quartier des maisons de prostitution. Selon la règle, aucune mesure n'était prise contre eux s'ils avouaient avoir contracté une maladie vénérienne, mais ils étaient pénalisés s'ils ne le signalaient pas. (Il existait partout dans la ville des centres de prévention où les hommes pouvaient obtenir des condoms gratuitement, et où ils pouvaient se faire soigner après avoir rendu visite aux prostituées.) S'ils mentionnaient qu'ils avaient une maladie vénérienne, ils devaient remplir une formule indiquant où ils étaient allés, afin que les autorités

françaises puissent soigner aussi les prostituées. Une partie de mon travail consistait à traiter ces formules – toute une révélation pour une jeune fille de dix-neuf ans!

Je ne pense pas que bien des gens connaissaient vraiment le motif de la présence de l'ATS. À notre première venue à Paris, les citoyens français présumaient que nous étions là pour les hommes. Le fait que nous soyons logées dans un hôtel n'a pas aidé – d'autant plus (comme nous l'avons découvert plus tard) qu'un autre hôtel situé dans la même rue était un bordel très fréquenté! Les gens étaient surpris de découvrir que, quand nos amis venaient nous voir, ils devaient demeurer en bas, à la réception – ils n'avaient pas la permission de monter à nos chambres.

Toutefois, nous, les femmes de l'Armée de terre, n'étions pas traitées comme les hommes : on nous protégeait, on prenait bien soin de nous, et on nous accordait des privilèges que les hommes n'avaient pas. Même nos chambrées étaient différentes. Les hommes n'avaient que des couvertures pour dormir, alors qu'on nous fournissait toujours des draps et des taies d'oreiller. On faisait en sorte, surtout en Europe, que nous soyons toujours à l'abri des situations dangereuses.

Il existait des camps militaires tout autour de la région de Paris, et il y manquait plutôt de divertissement. Les militaires envoyaient souvent un message annonçant qu'ils voulaient organiser une danse, et invitant les filles à bien vouloir y aller et danser avec eux. Tout un groupe de filles s'y rendait donc et allait danser dans la zone de loisirs.

Dans un camp, on avait réservé un endroit spécial pour nous permettre à nous, les filles, d'aller aux toilettes. Évidemment, si une fille devait s'y rendre, nous y allions toutes – nous n'allions jamais seules nulle part. Mais quand certaines d'entre nous ont convenu que nous devions utiliser les installations, nous avons été ahuries : il y avait vingt toilettes simplement installées dehors à découvert, en rangées de dix, dos à dos, et sans cloisons! Alors, nous nous sommes toutes assises sur les sièges et avons fait semblant d'aller bruyamment aux toilettes –

nous pensions que ce serait amusant si quelqu'un entendait en passant une symphonie de vingt sons de toilette différents! Évidemment, à l'époque, nous trouvions toutes cela tordant, mais si cela paraît vulgaire aujourd'hui.

De retour au QG, nous devions assumer à tour de rôle le service de nuit, et nous devions toujours être deux par mesure de sécurité. Nous travaillions en haut, dans le bureau du brigadier, et le Corps des transmissions s'occupait de l'équipement de transmission au sous-sol. Une nuit du printemps 1945, pendant que j'étais de service, les gars des transmissions nous ont téléphoné pour que nous descendions voir le téléimprimeur : ils voulaient nous montrer le message annonçant la fin de la guerre.

Le lendemain matin, quand nous sommes retournées à nos logements, la guerre en Europe était vraiment terminée. À Paris, le jour de la Victoire en Europe s'est avéré toute une expérience – la ville exultait! Nous ne pouvions marcher dans les rues sans être constamment entourées d'imposants groupes de Français qui chantaient, riaient et nous offraient du champagne. Nous devions serrer et embrasser tout le monde et prendre un grand verre de champagne. C'était incroyable. Je ne me souviens pas d'être revenue à nos logements ce jour là, mais j'ai toujours adoré le champagne depuis ce temps!

Quelques semaines plus tard, les Alliés ont organisé un défilé de la victoire aux Champs-Élysées, et j'en faisais partie. Des musiques jouaient et des milliers de gens applaudissaient. C'était la sensation la plus inimaginable que je n'avais jamais vécue dans toute ma vie. Quelle joie, quel soulagement et quel espoir pour l'avenir.

Je suis demeurée quelque temps en Europe après la guerre, affectée d'abord à Bruxelles, puis en Allemagne. À Bruxelles, j'ai travaillé pour un brigadier général de l'armée régulière qui n'arrivait pas encore à croire qu'il y avait maintenant des femmes dans l'armée. C'était un homme attachant; il ne m'appelait pas par mon grade, et disait seulement « mademoiselle ». Après Bruxelles, je suis allée à un endroit

appelé Belefeld. Pendant que nous y étions, les Alliés éprouvaient des problèmes car les Allemands hissaient des drapeaux nazis pendant la nuit. Après tout ce qu'ils avaient vécu, leur pays vaincu et en ruines, certains d'entre eux conservaient encore le drapeau nazi! C'était angoissant.

Cela mis à part, l'Allemagne était magnifique. Les routes étaient larges et la campagne, montagneuse. Le pays ressemblait beaucoup au Canada. Je n'avais pas vu le Canada à l'époque, mais en arrivant ici, c'est ce que j'ai pensé. Il était intéressant d'apprendre comment d'autres personnes vivaient.

Après l'Allemagne, nous avons été affectées à Calais pour diriger un camp qui acheminait des réfugiés en Angleterre – nous étions un camp de transit sur leur route vers la liberté. La Manche est très étroite à cet endroit; lorsqu'on est sur la côte, on peut apercevoir l'ensemble des falaises blanches, bien qu'elles soient à 20 milles de distance. Ces falaises symbolisent la liberté et l'indépendance britanniques. Je pouvais imaginer ce qu'ils ressentaient quand les Allemands étaient juste de l'autre côté de la Manche : ils étaient si près, mais ils ne pouvaient pas traverser.

Je n'ai quitté l'armée qu'en mai 1947. Il existait un genre de système de quotas : ils ne laissaient partir qu'un certain nombre de personnes à la fois, et naturellement, ils commençaient par les premiers arrivés. Vous deviez attendre que vienne le tour de votre groupe. Je n'ai pas eu de mal à retourner à la vie civile. Je n'avais guère d'ambition; j'étais jeune, et je voulais simplement m'amuser, être heureuse et profiter de la vie.

Après la guerre, l'humeur des gens a changé – leur attitude était très désagréable pendant un certain temps. Nous espérions tous qu'une fois la guerre terminée, nous pourrions de nouveau avoir des aliments décents et acheter des objets. Cela ne s'est pas produit, car l'Angleterre était à court d'argent. Les temps sont demeurés très durs en Angleterre, même après la guerre. Pour se renflouer, le pays exportait tout ce qu'il produisait, surtout aux É.-U. Les plastiques venaient d'être inventés, et ils étaient produits et exportés d'une façon incroyable.

Vous ne pouviez pas obtenir de voiture; toutes les voitures étaient d'avant guerre. On fabriquait de nouvelles voitures, mais pas pour que les gens les achètent : elles étaient toutes destinées à l'exportation. Vous ne pouviez pas non plus trouver un endroit où habiter – il y avait eu beaucoup de bombardements, mais on n'avait rien reconstruit. Ainsi, tout le monde était encore à court des choses dont il était à court auparavant. C'était comme si la guerre se poursuivait encore. Cette situation a duré plusieurs années, et c'était très déprimant.

Beaucoup de gens ont émigré au Canada au cours de cette période, et j'étais du nombre : j'ai épousé un Canadien. Nous nous étions rencontrés à Paris après la guerre. Le quartier général de l'armée britannique était installé dans un grand immeuble qui servait habituellement de bureau principal à un fabricant de parfum; les militaires canadiens occupaient un étage et possédaient leur propre secteur. Nous les connaissions assez bien pour les saluer et mon mari, Barron, était l'un d'eux. Il est retourné au Canada, et même si je n'avais jamais voulu habiter là-bas, nous avons finalement réglé la question entre nous. Nous nous sommes mariés et je suis venue vivre ici. (Toutefois, je n'étais pas une épouse de guerre : selon la définition rigoureuse, il fallait s'être marié pendant la guerre même, de septembre 1939 à mai 1945.) Je ne l'ai pas regretté un instant. J'adore vivre ici, même si au début le Canada m'a fait éprouver un grand choc, car je pouvais sortir et acheter tout ce que je voulais!

Ce que j'ai le plus aimé dans la vie militaire, c'est le sentiment de camaraderie. On apprend vraiment à connaître les gens lorsqu'on est réuni comme cela par hasard, on se lie rapidement d'amitié. Et ces sentiments sont durables, ce lien existe toujours. Les militaires partagent toujours une camaraderie que personne d'autre ne semble avoir. Je suis encore amie avec la fille avec qui j'ai partagé une chambre d'hôtel à Paris. Il y a cinq décennies de cela, nous correspondons encore, et je lui rends encore visite chaque fois que je vais en Angleterre.

De plus, il y avait le sentiment que les femmes peuvent tout faire. Le foyer n'est pas le seul endroit où une femme peut vivre – elle peut sortir et faire sa marque dans le monde. Je prends fait et cause pour tout

ce que les femmes veulent faire. Selon moi, les femmes devraient pouvoir être pilotes ou tout ce qu'elles veulent. À mon avis, les femmes jouent un rôle très important dans la vie militaire, comme dans tous les domaines de la vie civile.

À la prochaine génération de femmes prêtes à s'enrôler, je dirais : allez-y et essayez cela, faites ce que vous voulez faire! Votre pays est merveilleux. Je suis si heureuse que le gouvernement ait décidé récemment de consacrer plusieurs millions à un nouveau musée de la guerre. C'est notre histoire, et c'est très important : cela permet aux gens de mieux comprendre ce que représente vraiment notre pays.

Nellie Ross

Quand la guerre survint, je travaillais dans un magasin à rayons et je vivais chez mes parents. Quand l'occasion se présenta, je choisis de m'enrôler. Mon père avait fait partie des *Scots Guards* et, appartenant à une famille de militaires, j'avais le sentiment qu'il était de mon devoir de m'enrôler. (Mes sœurs étant mariées et mon seul frère étant considéré comme un travailleur indispensable à l'effort de guerre, ils ne pouvaient joindre les forces armées.) Comme j'avais l'expérience du travail bénévole à la maison des aviateurs où se retrouvaient les jeunes hommes de la base voisine de Jericho Beach, je choisis de joindre les rangs de l'Aviation.

Après avoir subi un examen médical et réussi un examen de connaissances générales, je fus envoyée au collège Havergal, à Toronto, qui servait alors de dépôt des effectifs où les nouvelles recrues recevaient leur instruction élémentaire. Venant de la côte Ouest, je n'avais qu'un imperméable pour tout manteau d'hiver. Nous, les filles de l'Ouest, avons bien ri quand on nous a donné ces grandes bottes, mais nous fûmes bien contentes de les avoir quand la neige se mit à tomber. J'ignorais jusqu'alors ce qu'était l'hiver!

Je quittai Havergal pour St. Thomas pour y suivre un cours sur le matériel de l'Aviation, après quoi je fus affectée à une école de pilotage militaire à Hagersville, en Ontario. Mes tâches au sein de la section des approvisionnements consistaient entre autres à comptabiliser une quantité innombrable d'écrous, de boulons, de vis et autres petites pièces destinées à la réparation d'équipements d'aéronefs. Je devais signer les bordereaux d'équipement et tenir à jour avec soin l'inventaire des stocks.

Au début, le boulot m'intéressait, mais bientôt l'ennui s'installa et je voulus aller à l'école des radio-navigants, étant donné que les femmes y étaient désormais admises. Je demandai à notre commandant la permission de changer de spécialité, mais il refusa sous le prétexte que mon niveau d'instruction n'était pas suffisant. Selon lui, je ne réussirais probablement jamais à obtenir la qualification AW2; par conséquent, il valait mieux que je me satisfasse de ce que j'avais.

Peu de temps après, le sergent me présenta une série de bordereaux pour que je les signe. Je refusai puisqu'en réalité, l'équipement ne provenait pas de ma section. Il affirma que je devais les signer comme le commandant l'avait dit. Les bordereaux firent un va-et-vient jusqu'au moment où je montai au bureau du commandant pour lui remettre les bordereaux en lui disant : « Monsieur, je ne signerai pas ces bordereaux puisque l'équipement ne provient pas de ma section. » La question fut réglée : on m'expédia rapidement à l'école des radio-navigants et on me reclassa comme opérateur radio. J'avais atteint mon but! (Je savais que les vérificateurs se présenteraient bientôt et je ne voulais pas qu'on m'impute des décisions que je n'avais pas prises.)

J'ai bien aimé le cours de radio-navigant. L'école était logée dans un gros édifice à Montréal, sur le chemin Queen Mary, à proximité de l'oratoire Saint-Joseph. Une fois le cours terminé, j'y demeurai comme instructeur, tâche que j'appréciai beaucoup. Mais je finis par m'ennuyer (une fois de plus!) au sein de ma section. Je demandai donc à être mutée à la section du matériel, où je pouvais enseigner la manipulation de

tout l'équipement utilisé par les opérateurs radios. On m'offrit un essai de six mois pour voir comment je me débrouillerais dans ces nouvelles fonctions.

Parmi les stagiaires que j'eus à former, un groupe intéressant se composait d'aviateurs britanniques qui avaient été envoyés au Canada pour apprendre le métier d'opérateur-radio au sol. C'était des victimes de traumatisme dû aux bombardements subis pendant la bataille d'Angleterre. La RAF avait préféré ne pas les rendre simplement à la vie civile de crainte de les abandonner dans un état de dépression mentale. Elle avait plutôt choisi de nous les envoyer avec la recommandation de les traiter « aux petits oignons », ce que je fis.

Je garde d'eux certains souvenirs particulièrement amusants. Plusieurs fois, je me présentais le matin devant une classe vide à l'exception d'un seul d'entre eux qui m'accueillait en disant : « Madame, les camarades sont derrière le hangar. La journée est si belle, ne pourriez-vous pas y donner le cours? » Ainsi, je passai de longues heures à donner le cours sous le soleil et à pique-niquer avec mes élèves. Ils réussirent l'examen avec grand succès et je fus très fière d'eux. Ils retournèrent en Angleterre le cœur heureux.

Après six mois, le commandant me fit venir dans son bureau pour me dire : « Ross, je suis très content de votre travail. Même si vous ne possédez pas l'instruction nécessaire, je pense que vous pourriez bien réussir le cours d'officier. » Il me demanda si le défi m'intéressait; j'acceptai en le remerciant et en lui promettant de faire de mon mieux.

Je me rendis à Winnipeg pour y suivre le cours d'officier-radio. Le cours se révéla difficile, exigeant des calculs complexes de superficie. Comparé au matériel qui existe de nos jours, celui dont nous disposions était très primitif : nos émetteurs étaient des bidules énormes et nos récepteurs étaient presque aussi gros. À l'époque, ils étaient encore munis de lampes. Mais nous apprîmes à les utiliser et à faire les calculs nécessaires et nous réussîmes notre cours.

Un des aspects agréables était que nous devions effectuer dix heures de vol pour obtenir notre brevet. Nous volions dans de petits appareils, les Cornel. Le pilote était dans le cockpit arrière tandis que le radio était dans celui à l'avant. J'adorais voler; après avoir travaillé comme opérateur-radio au sol, être dans les airs était un vrai délice.

Une fois mon cours complété, on m'envoya à Trenton pour y recevoir une formation d'officier. Nous étions très fatigués, comme la photographie que j'ai de cette époque le montre clairement. Certains jeunes hommes de la base revenaient tout juste d'une horrible marche de la mort comme prisonniers des Japonais; nous n'avions pas beaucoup meilleure mine qu'eux!

Mon cours à peine terminé, on m'expédia rapidement au Commandement aérien de l'Est à Halifax. Mes fonctions à cet endroit consistaient à faire fonctionner des radars et des sonars, ce qui était quelque chose de nouveau pour moi. On m'envoya avec un collègue à Dartmouth installer des sonars et des radars à bord d'aéronefs.

Par une belle journée de printemps, je me rendis dans la vallée d'Annapolis pour voir les pommiers en fleurs. À mon retour, je trouvai ma chambre décorée d'une guirlande de papier hygiénique avec le message suivant : « Rapporte-toi immédiatement à l'adjudant. Tu es affectée outre-mer! » Je reçus donc un congé d'embarquement. (À cette époque, vous ne pouviez simplement expédier un télégramme pour annoncer votre arrivée pour un congé d'embarquement. Vous deviez le dire à mots couverts. J'annonçai donc que je revenais à la maison pour un congé et que je visiterais tante Nell au retour. Ma tante Nell habitant l'Angleterre, je présumais que ma famille devinerait ma destination.)

J'étais heureuse de quitter Halifax, qui était beaucoup trop une ville de marins à mon goût. À mon arrivée, il n'y avait pas de place dans les quartiers réservés aux femmes dans la base; par conséquent, je dus dénicher une chambre à l'extérieur de la base. Des affiches annonçaient « Chambre à louer – Militaires uniquement ». Mais on aurait dû écrire

« Marins seulement », puisque dès que les propriétaires voyaient mon uniforme de l'aviation, ils me disaient que la chambre était déjà louée. Cela arriva à plusieurs reprises. Finalement, on m'installa à l'étroit à l'arrière de la base; il fallait bien qu'on me loge quelque part. Cela explique pourquoi je n'ai pas de très bons souvenirs d'Halifax.

Nous traversâmes l'Atlantique à bord de l'*Empress of Scotland*. Il s'agissait du nouvel *Empress*, le premier ayant été torpillé. (Je connaissais ce navire : avant la guerre, il reliait Vancouver à l'Orient de concert avec son jumeau, l'*Empress of Japan*. Le chef mécanicien était un ami de la famille et nous avions fait la connaissance de plusieurs membres de son équipage, y compris le chef steward qui, incidemment, était à bord pendant ma traversée vers l'Angleterre. (Quelle coïncidence!)

Après qu'on nous eut montré nos quartiers, on nous dit de monter sur le pont pour écouter le capitaine et pour exécuter un exercice d'embarcation. Si le navire était torpillé, nous devions monter à bord des embarcations de sauvetage. Mais si le navire subissait une attaque aérienne, nous devions nous réfugier dans nos quartiers. On nous dit aussi de conserver avec nous en *tout* temps nos brassières de sauvetage et d'éviter de nous asseoir dessus ou de nous en servir comme coussin. (Je crains que ces ordres ne furent pas suivis par tous!)

Les hommes de troupe avaient passé la vadrouille sur le pont où je me tenais avec deux vieux amis, Ron Gadsby et Chuck Hutchinson, qui étaient officiers des relations publiques pour l'Aviation. Comme nous sortions de la rade, les filets anti-sous-marins s'ouvrirent devant nous. « N'est-ce pas excitant? » dit Ron. En mon for intérieur, je me dis que ce l'était effectivement, pensant à d'éventuels sous-marins ennemis en embuscade. Mais nous sommes sortis sans encombre et avons filé vers l'Angleterre.

La traversée s'effectua lentement mais sans incident dans un épais brouillard et sur une mer calme. On nous avertit de ne rien jeter à l'eau, pas même une allumette, étant donné que cela pourrait révéler notre présence à des sous-marins allemands. Il y avait plus de dix mille

personnes à bord du navire; vous pouvez imaginer comment nous manquions d'eau et de nourriture. Pour ma part, c'est la pénurie d'eau qui me fut le plus pénible. Nous recevions à peine une tasse d'eau par jour pour nous laver et rien pour boire. Nous avions du thé ou du café à volonté mais la nourriture était à peine mangeable – et nous n'avions droit qu'à deux repas par jour, un tôt le matin et l'autre à 18 h.

J'avais la chance de connaître le chef steward, qui m'invitait à manger dans ses quartiers. Son travail l'accaparait trop pour qu'il puisse être présent, mais je pouvais profiter de sa table. Son steward me préparait un panier de sandwiches, agrémenté d'une petite bouteille de vin que je me faisais un devoir de partager avec mes amis, ce qui me rendait très populaire auprès d'eux! Parfois, ceux-ci partageaient leur sandwich avec d'autres. Tous, nous partagions ce que nous avions.

Quand, enfin, nous approchâmes de l'Irlande, l'alarme d'une alerte aérienne retentit. Un aéronef apparut filant droit sur nous; toutefois, notre canonnier réussit à l'abattre sans qu'il nous cause de mal. Quand nous arrivâmes finalement en vue de Liverpool, nous dûmes attendre la marée pour rejoindre rapidement le port. À notre arrivée, nous constatâmes que le train qui nous attendait sur le quai pour embarquer toutes les troupes avait été bombardé la nuit précédente et qu'il n'en restait que des débris. Nous dûmes nous rendre au centre-ville pour prendre un train.

Il était prévu que notre zone d'accueil serait à Bournemouth. Cette perspective m'enthousiasmait beaucoup, car c'est là que j'étais née et j'y avais encore de la parenté, notamment tante Nell. Toutefois, il s'avéra que Bournemouth avait été, elle aussi, bombardée. Par conséquent, nous étions passagers d'un train sans destination. Nous mangeâmes des rations en boîte américaines (qui étaient excellentes) pendant qu'on décidait de notre sort. Finalement, on nous dirigea vers Cheltenham.

J'étais arrivée depuis peu dans la zone d'accueil quand on m'envoya au Commandement du Groupe de bombardement canadien à Linton-on-Ouse, dans le Yorkshire. Il s'agissait d'une base de dispersion; le personnel était constamment remplacé. À titre d'officier des

transmissions, chaque matin je devais décoder des messages secrets et les transcrire sur des feuilles de papier de riz. Je les remettais aux radio-navigants avant qu'ils ne montent à bord de leur aéronef. Ainsi, si leur appareil était abattu, ils pouvaient avaler le papier de riz pour éviter que le message ne tombe entre les mains de l'ennemi. Les renseignements qu'ils contenaient étaient vraiment très secrets.

La nourriture laissait beaucoup à désirer. Je me rappelle la viande multicolore provenant d'Australie et qui semblait avoir passé des heures au soleil. Nous mangions du navet, du navet et encore du navet et de la crème anglaise très liquide! Ma parenté d'Écosse m'envoyait de grosses boîtes de harengs; par conséquent, j'étais toujours populaire là où je logeais. Une fois, le commandant me demanda si j'accepterais de lui en donner un seul. Je lui dis de rassembler quelques-uns de ses hommes et je remis au cuisinier une boîte complète de harengs pour qu'il les leur prépare. Une fois de plus, je fus très populaire.

Les aéronefs que nous utilisions à cette époque étaient des Halifax et des Lancaster, de gros quadrimoteurs aux équipages de braves jeunes gars. Ils étaient si jeunes! Parfois, ils arrivaient tout frais sortis de l'école et partaient sans attendre pour leur première mission. À leur retour, certains d'entre eux étaient désolés des dommages subis par leurs appareils. On les emmenait à l'hôpital et on leur donnait des calmants mais cela ne fonctionnait pas. L'aumônier les emmenait alors au mess et leur servait quelques verres de whisky avant de les raccompagner à leurs quartiers et les mettre au lit. Ils dormaient comme des bébés et se réveillaient le lendemain matin en parfaite forme.

Nous avons perdu plusieurs équipages et cela fut bien triste. Les gars voulaient nous montrer les photos de leurs femmes et de leurs enfants mais on avait appris à refuser. On leur disait : « Non merci, je ne veux pas les voir, car si quelque chose vous arrive, je ne veux pas me rappeler le visage de ceux que vous aurez laissés derrière vous. » Ils ne comprenaient pas notre attitude.

Nous étions toujours occupées. Il n'y avait pas de quart de travail; nous étions continuellement en service. Quand nous n'étions pas

occupées à accomplir nos tâches, on nous demandait d'aider à préparer les sandwiches au mess pour le prochain raid, car les aviateurs avaient rarement le temps de prendre un véritable repas. Ou encore on nous demandait d'aller au dépôt de munitions pour préparer les bombes incendiaires. La tension et le stress étaient grands et, à la fin de notre journée de travail, nous nous endormions avant même que la tête ne touche l'oreiller. Plusieurs ne revinrent pas des raids au-dessus de l'Allemagne mais tous nous continuâmes sans relâche de faire notre boulot.

Parfois, cependant, je sentais le besoin de fuir la base. La première fois que j'ai réussi à obtenir enfin une journée de congé, j'ai enfourché ma bicyclette pour me balader sur une route où je découvris une magnifique ferme dont les champs bien verts, parsemés de meules de foin, descendaient doucement jusqu'à la rivière Ouse. « Quel endroit splendide pour s'entendre au soleil », me dis-je. Je déposai ma bicyclette contre une meule foin, enlevai mes chaussures, m'allongeai dans l'herbe et m'endormis.

Je fus réveillée par un bruit retentissant. « Mon Dieu, me dis-je, c'est un tremblement de terre. » C'est alors que je vis foncer sur moi à plein galop un énorme cheval Clydesdale! N'ayant nulle part où me mettre à l'abri, je demeurai immobile. La grosse bête freina à peine à quatre verges de moi. Levant sa tête et hennissant, il s'approcha de moi et me poussa de son museau au point où je faillis tomber. Il se retourna alors et repartit aussi vite qu'il était venu.

Je décidai qu'il était temps de partir. Je remis mes chaussures et me dirigeai vers ma bicyclette. Comme j'atteignais la meule de foin, je fus attaquée par une bande d'oies qui, le cou tendu, me chargèrent en sifflant! Après avoir fait trois ou quatre fois le tour de la meule, je réussis à les semer. Empoignant ma bicyclette, je courus jusqu'à la route. Je constatais avec joie que ces damnés volatiles ne m'avaient pas suivie!

Mourant de soif, je décidai de découvrir ce que la ville pouvait m'offrir pour étancher cette soif. Je trouvai un joli pub dont les portes étaient malheureusement closes (En Angleterre, à cette époque, les pubs étaient

toujours fermés entre midi et 16 h, le gouvernement britannique imposant des heures d'ouverture très strictes aux débits de boissons.) Je sonnai à la porte suivante et demandai à une femme à quelle heure le pub devait ouvrir ses portes ou s'il y avait un endroit dans les environs ou je pourrais avoir quelque chose à boire. Elle me dit qu'il n'y avait aucun autre endroit en ville mais que le tenancier du pub était son mari et qu'il était à l'arrière. « Rendez-vous à la porte arrière, me dit-elle, je suis certaine que mon mari vous donnera une pinte de bière. » Je me retrouvai donc assise sur des tonneaux de bière, prenant un pot avec un très aimable habitant du Yorkshire.

Pendant que je pédalais en direction de la base, j'entendis un grand vacarme. « Qu'est-ce encore? » me dis-je. Je réalisai que j'arrivais à l'intersection de la route principale menant vers le nord du pays et qu'un convoi arrivait par cette route. Je vis défiler devant moi des chars, des fardiers transportant des canons et d'autres chars et des camions pleins de troupes. L'énorme convoi défila sans cesse dans un grand vacarme tandis que j'attendais qu'il passe, ma bicyclette appuyée contre moi. Je dus attendre une bonne heure et demie avant de pouvoir traverser la route. J'arrivai en retard à la base mais nul ne m'en fit la remarque. Cela avait été une première journée de congé fertile en événements!

Peu de temps après, je fus envoyée à une de nos bases satellites, la base Leeming de l'ARC, remplacer l'officier des transmissions qui s'y trouvait. Ne pouvant plus supporter la pression, il avait été transféré à Londres pour y occuper un poste dans un bureau. J'appréciai Leeming tout autant que j'avais apprécié Linton-on-Ouse. J'y retrouvai trois garçons que j'avais connus à Vancouver et nous fûmes très heureux de nous revoir. Tous trois étaient pilotes et nous allions, à l'occasion, écumer les pubs ensemble.

Leeming était une base permanente de la RAF en temps de paix; par conséquent elle comptait des logements familiaux. Les filles avaient leur propre cottage. Après avoir pris mes quartiers, je me rendis au mess principal des officiers pour prendre le pouls de l'endroit. Je vis assis sous la rotonde trois officiers de l'ARC et une femme officier de

la *Women's Auxiliary Air Force* (WAAF). Je leur demandai ce qu'ils faisaient à cet endroit. Ils me répondirent qu'un officier d'aviation de la RAF leur avait dit qu'ils n'avaient pas le droit d'entrer dans le mess. Je leur affirmai que c'était faux; l'ARC n'étant pas un service auxiliaire comme la WAAF (qui était une division de la Aviation royale du Canada), ils avaient parfaitement le droit d'entrer dans le mess s'ils le souhaitaient. Ils hésitaient, mais je leur dis que je n'allais pas attendre là qu'un steward veuille bien m'apporter un verre, mais que j'allais entrer et faire la connaissance des collègues installés au bar. Je fis ce que j'avais dit, j'entrai et je fus accueillie avec enthousiasme. Les gars de l'ARC hésitèrent un moment mais me rejoignirent bientôt.

J'étais aussi responsable dans cette base de tout l'équipement embarqué à bord des avions et de celui des ateliers de réparation. Quand les radio-navigants faisaient leur compte rendu de vol après une mission, ils devaient nous informer du bon ou du mauvais fonctionnement de l'équipement. Parfois, les avions devaient franchir des barrages de DCA pendant lesquels l'équipement était endommagé. Mais il y avait une bonne équipe de techniciens; par conséquent, les équipages pouvaient toujours compter sur un équipement en parfait état au moment de leur décollage.

Un jour que je servais d'officier de service, le capitaine-adjudant me demanda de me rendre à la zone d'accueil pour y accueillir un nouvel équipage arrivant tout juste du Canada. J'enfourchai ma bicyclette et j'arrivai juste au moment où les nouveaux descendaient du camion. Leur adjudant vint vers moi et me demanda qui j'étais.

« Je suis l'officier de service. Venez que je vous montre vos quartiers », dis-je.

Au même moment, la sirène d'alerte aérienne retentit. Le sous-officier devint très agité et demanda « Où devons-nous aller? »

« Nulle part », répondis-je.

« N'y a-t-il donc pas d'abris antiaériens? » demanda-t-il.

« Vous voyez ces monticules dans le champ? » dis-je. « Ce sont les abris antiaériens, mais ils sont complètement inondés, par conséquent, il n'y a nul endroit où s'abriter. Si vous avez trop peur, vous n'avez qu'à fermer les yeux. »

Sa gorge se serra et il eut un haut-le-cœur. Mais nous nous sentions toujours en sécurité, car dès qu'un avion allemand se montrait le nez, la RAF décollait et le chassait.

Nous entendions parfois à la radio Lord Haw-Haw débiter ses sarcasmes à notre sujet. Il avait l'habitude de dire « Hé! les buveurs de whisky canadiens! Je vois tous vos bombardiers cloués au sol par le mauvais temps. Nous irons vous voir cette nuit et tout cela fera un joyeux feu d'artifice. » Je me suis toujours demandé s'il était un ennemi ou un ami, car ainsi il nous prévenait toujours des raids. La RAF était toujours sur ses gardes et nous ne fûmes jamais sérieusement menacés. Il était rassurant d'entendre ses chasseurs se porter à notre défense.

Parfois, par mauvais temps, un escadron américain devait se poser sur notre base. Les pilotes devaient se présenter au rapport; ainsi, nous pouvions rassembler les aéronefs et l'escadron. D'ordinaire, nous étions capables de les héberger pendant quelques jours jusqu'à ce qu'ils puissent retourner à leur base. C'était de drôles de phénomènes : ils ne quittaient jamais leurs chambres. Nous les invitions à prendre un verre au mess, mais ils nous répondaient qu'ils étaient en mission et qu'ils ne pouvaient boire. Ce vieil énergumène de Lord Haw-Haw pouvait bien nous appeler les « buveurs de whisky canadiens », le fait est que j'ai rarement vu quiconque boire plus que deux ou trois verres avant d'aller au lit. Nous étions tous trop fatigués ou tendus pour faire la fête.

Un jour, deux de mes amis pilotes ne rentrèrent pas d'un raid. Je demeurai assise la nuit entière dans la salle des opérations dans l'attente d'un message de leur part, mais nous ne les revîmes jamais. Il s'agissait de Charles McEchen de Richmond, en Colombie-Britannique, et de Billy Watson, de Toronto. C'était des amis très chers et ils me

manquèrent terriblement. Un troisième ami commun, Frank McCarthy, de Toronto, était en permission à Londres pendant ce temps et il fut des plus malheureux d'apprendre la nouvelle. Nous sommes allés ensemble boire quelques verres.

Un jour que j'étais dans la salle des comptes rendus au retour des avions d'un raid, je demandai aux pilotes des renseignements sur leur aéronef et leur escadron, que je notais pour une utilisation ultérieure. J'étais penchée sur mon registre quand une voix tonitruante à l'accent américain répondit à ma question : « B-22, Madame ».

« Que diable faites-vous ici? » demandais-je.

« C'est que, Madame, voyez-vous... J'étais au-dessus de la Manche, cherchant mon escadron quand je vis arriver vos collègues... Je me suis dit que je ferais bien de les suivre là où ils allaient. »

« Mais comment pouviez-vous savoir où ils allaient? Votre radio n'était pas réglée sur nos fréquences. »

« Non Madame; mais quand ils ont ouvert les trappes de leur soute à bombes, j'ai ouvert les miennes; quand ils ont lâché leurs œufs, j'ai lâché les miens et quand ils ont pris le chemin du retour, je les ai suivis, et me voilà! J'espère que cela ne m'attirera pas d'ennuis. »

Je l'envoyai à notre commandant en me disant que cet équipage avait sans aucun doute été rapporté manquant et que quelqu'un, quelque part, serait certainement heureux de son retour.

Je fus envoyée à une base de la RAF à proximité de Wolverhampton pour suivre un cours de mise à niveau. Le radar en était à ses premiers balbutiements et nous ne devions pas nous laisser distancer par les Allemands dans ce domaine. Chaque fois qu'ils faisaient des progrès, nous en faisons de notre côté. Nous devions apprendre toutes ces nouvelles techniques. Notre place à table dans le mess de cette base était déterminée par le grade : les plus hauts gradés étaient assis à une extrémité du mess et nous prenions place le long de la table selon notre

grade jusqu'à l'autre extrémité, où se trouvaient les plus bas gradés, lieutenants et sous-lieutenants d'aviation. Dans nos propres mess, nous ne traitions pas les gens comme cela. Là, un des plus hauts gradés était un héros de guerre britannique. Il avait son propre siège réservé et nul ne pouvait allumer la radio de la BBC avant son arrivée. Il prenait alors tout son temps pour nous répéter les nouvelles. Quel emmerdeur!

Nous avions entendu des rumeurs voulant que la guerre fut finie, mais rien n'était confirmé. Aussi, nos avions décollèrent pour un autre raid. Une fois de plus, certains ne revinrent pas. Avant la fin de la soirée, un groupe de personnes de la CBC arriva à notre mess pour célébrer avec nous. Cela nous contraria vivement. S'ils étaient venus du Canada sachant que la guerre était finie, pourquoi ne nous l'avait-on pas dit? L'avoir su, nous aurions peut-être évité ce dernier raid et la perte de nos camarades. Nous étions furieux et nous les avons expulsés sans ménagement de notre mess. Nous n'avions que faire de leur musique ou de leurs célébrations. Nous n'avons pas fêté cette journée-là.

Nous nous sommes rendus à Liverpool pour embarquer à bord du navire qui devait nous ramener au Canada. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il s'agissait encore de l'*Empress of Scotland*. Je fus stupéfiée de la vitesse avec laquelle nous atteignîmes le fleuve Saint-Laurent comparativement à notre première traversée. J'appris alors la raison pour laquelle cette première traversée avait été si longue : le navire était tellement rapide qu'il avait été utilisé pour détourner l'attention des sous-marins allemands des convois. J'étais heureuse de ne pas l'avoir su à l'époque!

Quand nous atteignîmes la ville de Québec, tous se précipitèrent vers la rambarde du côté du quai pour voir les voitures et les gens. On entendit la voix du capitaine dans le haut-parleur dire « Vous allez nous faire chavirer. Je vous prie de vous diriger lentement vers le centre du navire. » Comme de bons soldats, nous obéîmes et le navire se redressa de lui-même.

Le retour à la maison fut plutôt difficile. C'était merveilleux de retrouver ma famille, mais j'étais sonnée comme un boxeur. Après toutes ces

journées fébriles outre-mer, je me retrouvais sans rien à faire. Je me surpris à pleurer chaque nuit dans mon lit avant que le sommeil ne me gagne, ce qui était nouveau pour moi qui n'étais pas du genre à pleurnicher. Je me rendis au centre médical de Jericho Beach pour obtenir ma libération. Je reçus une libération honorable et fus intégrée à la Réserve. Je servis à temps partiel au sein de la Réserve de 1946 à 1951. Le travail était intéressant et cela me permettait de garder le contact avec le métier tout en amortissant le choc du retour à la vie civile. Je participai aussi à l'organisation des unités féminines des Cadets de l'Air, dont mon amie Cherry Hall était responsable. Elle fut la première femme à devenir mécanicien de moteurs d'avions au sein de la Division féminine de l'ARC.

J'ai tenté de reprendre mon ancien boulot dans le magasin à rayons, mais je n'ai pas trouvé cela très intéressant. J'ai demandé au gouvernement de me faire suivre un cours dans une école des beaux-arts, mais il s'agissait plutôt d'un cours d'art publicitaire. Pendant quatre ans, j'ai fait beaucoup d'illustrations de catalogues et d'autres choses tout aussi banales, ce qui m'ennuya encore une fois. La publicité dans les journaux n'était pas mon fort.

Par conséquent, je m'enrôlai de nouveau au sein de l'Aviation en 1951 pour une période de cinq ans. On m'affecta à Trenton. C'était le vice-maréchal de l'air Slemon qui était chef de l'Aviation à cette époque, mais je vis très peu de membres de l'état-major. Certaines aviatrices qui servaient dans cette base trouvaient la situation très pénible mais j'appréciai la compagnie de mes supérieurs. Dorénavant, je servais comme officier du logement de la base; il m'incombait de fournir des maisons aux familles qui venaient d'être transférées à notre base. C'était un travail plutôt bizarre. Les maisons étaient allouées selon le grade de l'occupant : il y avait la rangée des lieutenants-colonels d'aviation, celle des commandants, des capitaines, des lieutenants, des sergents-majors, des sergents. Les enfants se comportaient en fonction du grade de leurs parents. Quels petits snobs! Ils se chamaillaient avec les enfants dont les parents avaient un grade inférieur et leur interdisaient l'accès à leur rue. Une pareille attitude m'indignait et j'ai cru que je devais y mettre fin. Aussi, quand des nouvelles familles arrivèrent, je logeai les sergents

dans la rangée des lieutenants d'aviation, les lieutenants d'aviation dans celle des commandants, et ainsi de suite. Ils se retrouvèrent tous mélangés les uns aux autres sans que nul ne s'en plaignit.

Le défilé du Couronnement eut lieu à Ottawa en 1953. Quatre escadrons d'aviatrices provenant de différentes bases prenaient part au défilé. Nous étions soixante par escadrilles et le défilé empruntait un parcours de 12 milles. Nous nous sommes exercées rigoureusement en vue de ce défilé. Je réussis à convaincre les officiers des autres escadrilles que la nôtre devait être placée en tête étant donné que nous étions presque toutes d'anciennes combattantes qui s'étaient réengagées et que nous connaissions le parcours et savions comment défiler. (Les femmes du quartier général à Ottawa ne voulaient pas marcher; elles craignaient d'être incapables de franchir la distance de 12 milles.) À la tête de notre groupe, il y avait un petit homme qui s'accrochait constamment dans son sabre : je doute qu'il ait jamais participé à une marche au pas réglementaire de sa vie. Il se retrouvait toujours coincé dans l'escadron devant lui. Heureusement, nous l'avons rapidement perdu de vue.

Comme nous nous approchions des femmes en uniforme sur l'estrade, je murmurai à mes collègues : « Regardez-bien. » C'est alors que je saluai de la main gauche, geste très inhabituel. Simultanément, les femmes se levèrent et m'acclamèrent très fort, ce qui me plût énormément. Je ne crois pas qu'elles avaient jamais été témoins d'un salut de la main gauche auparavant.

En 1953, j'appris que j'allais être affectée de nouveau outre-mer pour un service de deux ans en Angleterre avec les forces de l'OTAN. Étant donné que je devais faire la traversée à bord d'un navire civil, ma sœur décida de quitter son emploi et de m'accompagner. Nous appréciâmes réciproquement notre compagnie pendant la traversée. Mon arrivée à Liverpool se déroula de manière très différente de ma première expérience pendant la guerre. Un véhicule m'attendait avec un mot de mon ami Sheila Strang : « Bienvenue sur cette toute petite île. Dépêche-toi d'arriver à la base car Gary Cooper est ici pour célébrer *Air Force Day*! »

La présence de Gary Cooper dans la base de North Luffenham ne passa certainement pas inaperçue. Après le dîner régimentaire, les femmes des officiers furent autorisées à se joindre à nous pour fêter; évidemment, elle se précipitèrent toutes sur Gary! Il me demanda finalement si je connaissais un endroit où il pourrait se cacher. Nous bûmes ensemble quelques verres dans le magasin du mess avant que je l'entraîne pour le présenter aux aviatrices qui fêtaient dans leur propre mess. Il fut tout simplement merveilleux, dansant avec toutes et toutes furent polies et charmantes comme savent l'être toutes les bonnes aviatrices.

Nous l'entraînâmes ensuite dans une tournée des pubs. Il était tellement grand qu'il ne pouvait se tenir droit sur la banquette avant de nos petites automobiles anglaises. Aussi, devait-il se tenir de travers. Plus tard, je le taquinai : « Gary, vous savez que vous êtes le roi des tricheurs. »

« Comment ça? »

« Vous ne jouez pas, vous êtes juste vous-même. »

« Ah! Ainsi je ne joue pas? »

« Non, vous êtes Gary et c'est ainsi que vous êtes à l'écran. »

Il trouva ma remarque bien amusante et répliqua « Ça alors! Après tout le mal que je me donne. »

Pendant mon séjour en Angleterre, je voulus acheter une automobile. Mais malgré le fait que la guerre ait été terminée depuis huit ans, le vendeur me dit qu'il y avait encore une liste d'attente de dix ans. Il me dit toutefois que je pourrais en faire venir une de France ou d'Allemagne si je la payais avec des dollars américains. C'est ce que je fis et j'obtins une jolie petite voiture verte avec des garnitures intérieures rouges. La campagne anglaise était magnifique mais la conduite en ville m'a toujours embêtée. Chaque fois que je me rendais à Nottingham, les jours de congé, je me retrouvais coincée dans le rond-point, tournant en cercle et incapable de trouver un moyen d'en sortir! C'était

toujours le même policier patient qui, dans un grand soupir, venait à mon secours pour me permettre de quitter mon orbite. (Une fois, il me dit : « Ne pourriez-vous pas demeurer chez vous pendant mes heures de service? »)

Une fois, je me rendis à Oxford avec une de nos infirmières. Nous portions une tenue civile, de bons vêtements de tweed du plus pur style britannique. Mais nous ne rencontrâmes que des snobs : on aurait dit qu'ils voulaient qu'on leur laisse le trottoir à eux seuls! Nous sommes allées dans un hôtel pour dîner mais le serveur décida que nous n'étions pas vêtues correctement et nous ignora. Je commençais à me demander si jamais nous obtiendrions une table quand un gros groupe de la RAF arriva, les hommes portant l'uniforme et les femmes en robes du soir. Un des officiers qui observait l'infirmière s'approcha de nous et demanda « Ne vous aurais-je pas déjà rencontrées? »

« Oui, Monsieur, vous étiez à notre base l'autre jour. »

« Pourquoi ne vous sert-on pas à dîner? » Je vois les serveurs passer et repasser devant vous. »

Je lui expliquai la situation. Le serveur fut très surpris de voir cet officier supérieur avec nous et, rapidement, on nous servit le dîner.

À la fin de mon affectation de deux ans, je décidai de faire une croisière en Méditerranée, dans les îles grecques, avant de revenir au Canada. Je reçus alors une lettre de l'agence de voyage disant que la croisière avait été prolongée parce que, compte tenu du risque d'un conflit entre la Grèce et la Turquie, les aristocrates anglais qui effectuaient cette croisière n'auraient peut-être pas la possibilité de la faire l'année suivante. Je dis à mon commandant que cela signifiait que je ne pourrais faire cette croisière. Il me dit « Allez-y. Je vous verrai à votre retour. » J'y allai donc et fit une merveilleuse croisière.

À mon retour, j'appris que ma mère était très malade. Mon commandant me dit que je pourrais avoir une autre affectation de deux ans en France mais je déclinai l'offre et rentrai au Canada. Je traversai

l'Atlantique dans l'un des derniers paquebots de la Cunard qui était très vieux et inconfortable. Une nuit, je me réveillai. Le navire était parfaitement silencieux aucun bruit de moteur ne se faisait entendre, bien que nous ne puissions être déjà arrivés au Canada. Je m'habillai et montai sur le pont pour y trouver tout l'équipage s'affairant auprès des instruments.

« Que se passe-t-il? » demandai-je.

« Regardez l'horizon », me dit l'un des hommes d'équipage. J'aperçus un iceberg de la taille d'un gratte-ciel! Il semblait que nos moteurs s'étaient arrêtés et que nous dérivions vers l'iceberg. L'équipage cherchait à savoir dans combien de temps le navire entrerait en collision avec cette montagne de glace flottante. Heureusement, nos moteurs redémarrèrent et nous pûmes nous éloigner avant que ne survienne une catastrophe.

À mon retour, je fus affectée à la base de l'ARC de Saint-Jean, au Québec. J'y passai les années 1955 et 1956. J'avais alors atteint quarante-six ans, l'âge de la retraite dans l'Aviation. Je dus donc prendre ma retraite. Je reçus un certificat de libération honorable ainsi qu'une très belle lettre du maréchal de l'Air Slemon me remerciant pour mes longues années de service. Elle était magnifiquement rédigée et je l'ai beaucoup appréciée.

L'Aviation suggéra que, compte tenu de ma formation dans les transmissions, je devrais postuler un emploi auprès de la compagnie de téléphone *B.C. Telephone*. C'est ce que je fis mais quand je me présentai pour une entrevue, la personne qui était en face de moi s'avéra être l'homme que j'avais remplacé à Leeming durant la guerre, celui qui avait trouvé la pression trop forte! Il me dit qu'il ne pouvait m'embaucher parce que mon niveau d'étude était insuffisant. Je lui répondis : « Je n'ai peut-être pas l'instruction, mais nous nous sommes déjà rencontrés. »

« Je ne m'en souviens pas. Où nous sommes-nous déjà rencontrés? »

« Pendant la guerre, de l'autre côté de l'océan. Je vous ai remplacé quand vous avez préféré un travail de bureau à Londres. » Il se mit en colère et je sortis.

Par la suite, j'ai posé ma candidature pour travailler au Service national de placement. Je fus embauchée et j'y travaillai jusqu'à ma retraite.

Quand je réfléchis à mes années de service, je pense que les aviatrices ont fait vraiment du bon boulot. Les tâches qu'elles remplirent ont permis de libérer des hommes pour le front. Elles étaient les premières arrivées et les dernières à quitter. J'étais très fière d'elles. Pour ma part, j'ai progressé depuis le grade d'AW2 jusqu'à celui de capitaine d'aviation. J'ai gagné mes galons et je les ai appréciés. J'ai aussi apprécié le fait de travailler avec des centaines d'hommes à une époque où j'étais la seule femme. Ils ont toujours eu une attitude courtoise et amicale et fait preuve de respect à mon égard et à l'égard de mes collègues féminines. Je pense que de nos jours, ce respect a changé parce que les femmes doivent se comporter comme des hommes. On nous a toujours traitées comme des dames et j'espère que nous avons toujours agi comme tel.

Les cours que j'ai suivis pendant ma carrière militaire m'ont appris beaucoup de choses mais l'expérience m'a appris quelque chose d'autre. La vie de groupe vous fait rencontrer de nombreuses personnes parfois très différentes et vous devez apprendre à composer avec elles. Il est étonnant de constater comment nous avons bien su composer : ensemble nous avons tous contribué à l'effort de guerre. Ces aptitudes m'ont été extrêmement utiles dans la vie civile et j'ai grandement apprécié mes années de service au sein de l'Aviation.

Elizabeth Victoria 'Vicki' La Prairie – née Wickham

Vicki La Prairie

Lorsque la guerre a éclaté, je travaillais comme secrétaire bilingue à Montréal et vivais chez mes parents. Deux de mes cinq frères se sont enrôlés dans l'aviation; l'un d'eux a été transféré à l'aéronavale et a été envoyé, comme l'autre, de l'autre côté de l'Atlantique – les deux derniers étaient trop jeunes pour s'engager.

C'est à cette époque que fut présenté à Montréal un spectacle de variétés mis sur pied par la marine pour remonter le moral des civils et des soldats. (C'était l'idée du capitaine Joe Connolly, directeur des Services spéciaux au sein des Réserves de volontaires de la Marine royale du Canada.) Je me rappelle encore bien des chansons, et notamment *You'll Get Used to It*, qui résumait parfaitement la vie dans la marine comme je le compris plus tard! Je dois dire que l'uniforme exerçait un attrait sur moi. Quoi qu'il en soit, c'est à ce moment que ma destinée s'éclaira : j'allais entrer dans la marine! Le sort en était jeté. Une fois inscrite, je pus à peine attendre d'être convoquée.

C'était merveilleux de faire partie de l'effort de guerre. La solde était mince – environ 9 $ par semaine (1 $ de plus lorsque je devins transmetteur de signaux en chef), mais l'uniforme et les repas étaient fournis et les voyages étaient gratuits (sauf pour les vacances bien sûr). Nous, les

wrens, ne voulions qu'une chose : faire notre part. Celles qui n'étaient pas dans les services travaillaient dans les usines ou envoyaient des colis aux soldats. Il y avait tant de façons d'être utile.

Au début, je voulais simplement faire partie de la marine et je ne connaissais rien aux différentes subdivisions de l'organisation. Je fus d'abord affectée au télégraphe sans fil. La première étape consistait en une formation de base à laquelle toutes les wrens participaient à Galt en Ontario. Mais dès qu'on m'expliqua les autres options, je compris que je voulais être transmetteur de signaux visuels. La formation nécessaire pour ce travail allait se donner deux mois plus tard. Vous n'avez pas idée des tracasseries bureaucratiques par lesquelles je dus passer pour être mutée! En attendant, on fit de moi une messagère. Je sillonnais l'école de signalisation en tous sens avec mes messages sur le NCSM St-Hyacinthe à Québec. J'allais également accueillir à la gare d'autres wrens qui arrivaient de tous les coins du Canada pour recevoir comme moi leur formation en télégraphe sans fil, codage ou signalisation visuelle.

Je fus toutefois convoquée, peu de temps après, au bureau du capitaine O'Brien.

« Wren Wickham, vos états de service indiquent que vous possédez une formation de secrétaire, dit-il. Nous avons besoin de quelqu'un qui enseignerait la dactylographie aux marins car certains doivent taper des messages dans leurs fonctions. Nous vous voulons vous confier ce travail. »

« Ah non, pensai-je, je suis entrée dans la marine pour ne plus faire du travail de bureau! »

Le ton était tel que je ne pus refuser, mais je me hasardai quand même à lui dire : « Je n'ai pas de formation d'enseignante. »

« Je suis certain que vous vous en tirerez très bien, répliqua-t-il. Vous n'aurez pas de problèmes, vous verrez. Et si jamais vous en aviez, vous m'amènerez le coupable. »

C'est ainsi que je me retrouvai avec une bande de marins de mon âge sans formation. On m'installa dans une salle pleine de machines à écrire et on me confia un manuel de l'enseignant. Je recevais une classe nouvelle toutes les demi-heures et chacune comptait une vingtaine d'hommes. La première journée, le chahut fut total : je ne savais pas du tout comment m'y prendre pour garder le calme dans la salle. C'était infernal! Chaque fois que le haut-parleur annonçait l'heure du repas ou un changement de classe, ils se ruaient vers la sortie et pour un peu je me serais fait piétiner. J'étais sur le point d'abandonner, mais je me ressaisis : « Vicki, me dis-je, tu retournes dans cette classe lundi et tu t'imposes sinon tu ne pourras jamais faire face à quoi que ce soit! »

Le lendemain matin, tout se déroula différemment. Le même chahut recommença, mais je criai encore plus fort : « *Silence*! » Ils se turent tous, stupéfaits.

Il y avait deux colonnes dans la pièce et je m'appuyai contre l'une d'elle pour me sentir soutenue. Je leur dis alors : « Je sais bien que vous ne voulez pas apprendre la dactylographie. Moi non plus, ce n'est pas mon choix de vous enseigner – je veux devenir transmetteur de signaux visuels. Mais vous allez apprendre la dactylographie et je vais y veiller personnellement. Vous croyez que ce ne sera pas très utile mais vous ne savez pas quand vous en aurez besoin. »

« Je ne vais pas tolérer non plus le trafic des notes prises en classe, pas plus que la gomme à mâcher et les bandes dessinées. Le capitaine O'Brien m'a dit que si l'un de vous me causait des ennuis, nous irions le voir ensemble. » Il fallait que je me force pour dire tout cela mais je finis d'un ton bien ferme : « Est-ce clair? »

« Oui, mademoiselle, murmurèrent-ils tous d'un air penaud, et Dieu merci, ils se calmèrent.

Je recommençai mon baratin devant chaque nouvelle classe, chaque fois avec succès. Mais si j'étais parvenue à rétablir le calme, l'heure des repas demeurait très éprouvante. Nous étions 3 000 sur ce navire et au signal des repas, les hommes se mettaient en ligne dans l'embrasure

de chacune des portes du mess. Je passais devant eux, seule, exposée à leurs taquineries et leurs sifflements. J'avais peine à contrôler le rouge qui me montait au visage comme on m'avait appris à le faire. Certains se plaignaient : « Ce n'est pas juste, elle mange avant nous! »

Un autre incident se produisit pendant un cours. Dans la dernière rangée, un gars cachait quelque chose sur ses genoux, sous le pupitre. Je m'en aperçus, m'approchai et vis une bande dessinée.

« Je croyais vous avoir dit que je ne tolérerais plus les bandes dessinées. » Je lui donnai l'ordre de commencer à dactylographier immédiatement.

Il fit une remarque désobligeante mais s'exécuta. Avant la fin de la classe, il se leva et vint vers moi.

« Mademoiselle, je dois apporter ces notes chez l'officier marinier. Puis-je partir quelques minutes plus tôt? » demanda-t-il effrontément.

Les machines s'arrêtèrent et tout le monde se demandait comment j'allais m'en tirer. J'eus heureusement la présence d'esprit de regarder les papiers qu'il tenait : ils étaient vierges!

« Il n'y a rien sur ces notes, dis-je. Pour qui me prenez-vous? Une gourde? Reprenez votre place et continuez de taper jusqu'à la fin de la classe. »

« Quelle chipie! » bougonna-t-il. Mais à ma grande surprise, le groupe se mit à applaudir : « C'est bien dit, mademoiselle! » J'appris plus tard que c'était un goujat; il ne faisait pas son lit et cherchait toujours à se dérober. Si je l'avais laissé prendre le dessus sur moi, j'aurais perdu la face devant ce groupe.

Finalement, un nouveau cours de signalisation visuelle commença à *St-Hyacinthe* et je pus commencer ma formation. C'était à mon avis la discipline la plus intéressante de la marine, et de tous les métiers offerts aux wrens, c'était le seul qui m'intéressait. La signalisation visuelle était très variée. Nous apprenions à lire et à envoyer des messages codés en

morse avec le gros fanal et la petite lampe Aldis, et à faire de même par sémaphore à l'aide de drapeaux spéciaux. Nous devions connaître le *Fleet Signals Book* par cœur et les différentes significations associées aux combinaisons de drapeaux. Il fallait avoir une vision parfaite pour lire ces signaux au télescope et ensuite les traduire rapidement et exactement. (Un des critères d'admission du cours de signalisation visuelle était la vision 20/20 sans lunettes.)

Au début, nous reçûmes des signaux de notre instructeur à la vitesse de base, puis, la semaine suivante, il accéléra le rythme d'un cran. Nous avions les yeux pleins d'eau tant l'effort était grand! Une fois habitués à la nouvelle vitesse, le rythme augmenta encore la semaine suivante. La formation était excellente mais exténuante. Je trouvais cela fascinant et nous étions toutes emballées.

Le travail était si pittoresque que le groupe de la signalisation visuelle fut choisi pour mousser le recrutement dans le Service féminin de la Marine royale du Canada. Des photos ont été prises pendant la formation à l'école de signalisation; on nous voit en train de nous exercer à envoyer des signaux à des wrens sur d'autres toits. C'était très excitant car personne d'autre n'était autorisé à entrer dans notre tour puisque nous faisions un travail très secret. Certaines de ces photos ont paru plus tard dans les grands journaux du Canada.

En plus de l'entraînement, j'adorais également les marches que nous faisions tous les matins avant le petit déjeuner le long de la rivière Yamaska. L'imposante fanfare de la marine ouvrait la marche et les jeunes femmes de la signalisation visuelle suivaient derrière dans leurs pantalons à patte d'éléphant et leurs chemisettes blanches de matelot. Cet exercice revigorant nous ouvrait l'appétit pour le petit déjeuner. Il y avait aussi ces moitiés de melons miel remplis de crème glacée à la vanille pour lesquels nous faisions la queue à la cantine lorsqu'il faisait chaud. Ce régal ne coûtait que 10 cents!

Pendant notre séjour à l'école de signalisation, on nous amena à Montréal à plusieurs reprises pour participer à des défilés. Les wrens étaient bien entraînées pour défiler dans leurs uniformes élégants,

portant des gants blancs et balançant le bras à l'unisson parfaite comme on nous l'avait enseigné. Une fois devenue transmetteur en chef, je pus porter une étoile dorée sur la manche au-dessus de l'emblème de notre unité – les drapeaux de sémaphore croisés et de couleur dorée. Sauf dans les défilés, j'avais l'habitude de marcher le bras droit légèrement devant pour que les gens voient bien mon étoile dorée! Cela les faisait rire généralement.

À la fin de mon cours, et après avoir réussi tous mes examens, je fus affectée à Halifax comme transmetteur de signaux visuels. C'est là que j'appris à connaître et à respecter la marine marchande. À un moment donné, pendant la guerre, la Grande-Bretagne, lourdement bombardée, souffrit de graves pénuries, de viande en particulier, et le besoin de denrées se fit urgent. Notre gouvernement réquisitionna alors des navires marchands pour transporter de la nourriture, du matériel de guerre et des soldats. Ces navires constituaient la marine marchande et les hommes qui y travaillaient s'appelaient les marins de la marine marchande. Certains de ces navires étaient immatriculés sous un pavillon étranger mais l'équipage était généralement canadien puisque l'itinéraire allait de Halifax à la Grande-Bretagne.

Quand je travaillais de minuit à 8 h, je voyais souvent ces convois sortir du port avant l'aube. Il pouvait y avoir jusqu'à 70 navires, à peine éclairés pour ne pas être repérés par les sous-marins. J'enregistrais leur dernier message envoyé en morse par le fanal de signalisation, puis je disais une prière pour que tout se passe bien car je savais que les sous-marins nazis rôdaient pas très loin du port. La plupart des navires parvenaient à traverser l'Atlantique, Dieu merci, mais un grand nombre furent torpillés. Certains rentraient au port tant bien que mal, la cale trouée, mais d'autres furent coulés.

Comme les marins de la marine marchande ne faisaient pas partie de la marine, ils ont été traités différemment : ils n'ont pas reçu toutes les prestations que les anciens combattants de la marine ont reçues. À mon avis, ils ont dans bien des cas souffert plus que dans les services. Certains ont été torpillés deux ou trois fois! Ces navires jouaient un rôle vital pour la Grande-Bretagne et les forces alliées stationnées là-bas. Nous

F6

devons une fière chandelle à ces braves marins qui ont traversé l'océan bien des fois malgré les dangers. Je les admirais réellement et j'ai toujours trouvé dommage qu'ils n'aient pas eu droit à la reconnaissance et à la rémunération qu'ils méritaient. J'espère qu'ils finiront par obtenir gain de cause car ils ne sont plus que 2 000 maintenant!

Je me souviens d'une immense carte murale recouverte de verre qui représentait le port de Halifax et celui de Dartmouth de l'autre côté de la baie. Nous avions l'habitude d'inscrire le nom et la catégorie de tous les navires de guerre qui entraient dans le port ou en repartaient – les croiseurs, les corvettes et les destroyers. Chacun était identifié par un point différent sur la carte. Nous ne voulions pas que l'ennemi obtienne ces informations! Nous recevions également leurs messages et y répondions par sémaphore ou morse. Notre travail était ultra secret et très excitant – personne n'était admis dans notre tour.

Les autres wrens disaient qu'il était facile de reconnaître les membres de la SV dans la salle à manger parce que nous avions l'habitude de nous pencher en mangeant afin de pouvoir lire les signaux en morse qu'envoyaient les navires dans le port et près de la côte. Nous ne dévoilions pas les messages bien sûr, mais nous voulions être certaines de ne rien manquer.

Je vécus un moment extraordinaire lorsqu'un énorme navire de guerre entra dans le port pendant mon quart de travail – c'était le plus gros navire de guerre que ce port ait jamais accueilli. Les gens s'entassèrent sur les toits pour le voir et apparemment leur regard allait du transmetteur du navire à la wren, moi en l'occurrence, pendant que je guidais l'accostage par sémaphore. J'étais très fière ce jour-là!

(Il se trouve que l'un des mes instructeurs de signalisation était sur ce navire et tentait de voir par télescope si une de ses anciennes étudiantes se trouvait dans la tour de signalisation. Il reconnut certaines d'entre nous et nous invita plus tard à monter sur son navire. Il obtint également la permission de nous faire visiter un sous-marin allemand capturé dans l'Atlantique et ramené au port. Je n'enviais pas les pauvres qui étaient entassés dans ces sous-marins.)

La vie n'était pas toujours rose à Halifax. Un soir où je travaillais, au début de décembre, le vent soufflait avec la force d'un ouragan et il tombait une pluie verglaçante. Les gens, penchés en deux, avançaient péniblement dans la tempête; la rupture des amarres de cinq navires provoqua des collisions dans le port et notre tour vitrée se recouvrit de glace. Comment lire les signaux dans ces conditions?

Je portais déjà mon pantalon à patte d'éléphant et j'enfilai mon manteau en peau de mouton et mes mitaines de fourrure – ces vêtements étaient fournis à notre section parce que notre travail se déroulait souvent à l'extérieur.

Je montai sur le toit plat par l'échelle et pris soin de m'attacher à la balustrade avec une sangle. La glace qui collait à mes cils ne facilitait pas mon travail d'observation et je devais sans cesse l'enlever pour pouvoir décoder le clignotement des signaux. Je hurlai les messages dans un porte-voix à une wren dans la tour, qui tentait de les transcrire et me demandait sans cesse de les répéter car le vent emportait le son de ma voix.

Vers la fin de 1944, je fus détachée à Prince Rupert en Colombie-Britannique. La traversée du pays en train (3 000 milles) dura cinq jours et je ne parvins pas à fermer l'œil de tout le voyage! Les membres de la marine qui, comme moi, n'étaient pas officiers avaient une couchette de troisième classe dépourvue de tout luxe. La mienne devait se trouver juste au-dessus des roues car celles-ci faisaient un bruit d'enfer, sans compter tous les coups de sifflet! Je vis même une souris se promener sur la tringle à rideaux. Je bouchai le trou tant bien que mal mais finis par renoncer à dormir. Je reçus même des messages d'autres personnes de la marine (et même de l'aviation et de l'armée), adressés à la wren qui ne pouvait pas dormir. J'arrivai à Prince Rupert comme une zombie et il me fallut plusieurs jours pour récupérer.

Prince Rupert est située au nord, près de l'Alaska – c'était un point d'embarquement pour les îles Aléoutiennes. J'écrivais aux parents et amis : « From Canada's laaaast outpost ». Il y avait là 12 000 hommes et seulement 300 femmes d'âge admissible; inutile de vous dire que

nous étions inondées d'invitations! Les responsables des activités sociales nous imploraient de participer aux danses; ces soirs-là, cinq à six rangées d'hommes nous regardaient danser avec envie. Un marin me confia même que j'étais la première femme à qui il parlait depuis plus d'un an!

Mais ils se comportaient comme des gentlemen et les wrens savaient se tenir elles aussi. Je n'ai jamais entendu une wren dire des jurons ni été témoin d'un comportement indigne, et chacune portait chapeau et gants pour sortir. Les officiers nous avaient dit pendant l'entraînement que si nous étions appelées à effectuer des tâches d'homme, nous devions nous rappeler que nous étions des dames et que nous serions traitées comme telles. Les CWAC (*Canadian Womens Army Corps*) se faisaient dire qu'elles allaient effectuer le travail d'un homme et seraient traitées comme des hommes. Elles devaient rouler leur matelas dans les dortoirs et n'avaient même pas de miroir!)

À Prince Rupert, j'envoyai un tas de messages codés à des avant-postes le long de la côte du Pacifique et en reçut d'eux. J'acquiesçai également à la demande d'une wren bénévole qui voulait que j'enseigne le sémaphore à des scouts. Chaque semaine, les 30 à 40 garçons prenaient place dans le gymnase et nous formions ensemble des mots et des phrases à l'aide des drapeaux de sémaphore. Ce fut une belle expérience.

Après la victoire des alliés, un grand nombre d'entre nous furent renvoyées à la vie civile mais on nous permit de porter notre uniforme pendant encore un mois. Avec une camarade, je fis une croisière en Alaska par l'intérieur des terres. À la fin du voyage, je n'étais plus autorisée à porter mon uniforme. Mes yeux se brouillèrent de larmes à mesure que je l'enlevai. J'aimais mon uniforme et je l'avais porté avec une grande fierté. L'étoile dorée et les autres insignes sont quelque peu ternis aujourd'hui mais je porte encore le veston, le *rig hat* et mes médailles dans les défilés, lorsque je prends la parole devant des étudiants ou à d'autres occasions spéciales. J'étais très fière de toutes les wrens que je connaissais. J'avais adoré mon travail de transmetteur de signaux visuels au point de toujours vouloir être en devoir. Lorsque je ne l'étais pas, il me tardait de reprendre le service!

De retour à la vie civile, je me demandai : « Que vais-je faire maintenant? » L'idée de retourner dans un bureau me répugnait. Je ne voulais pas non plus reprendre l'enseignement bien que j'aie éprouvé une grande satisfaction en voyant les jeunes marins maîtriser la dactylographie! Mais après la merveilleuse vie de plein air dans la marine, la perspective de l'enseignement ou du travail de bureau n'était pas à la hauteur.

Je me suis alors demandé quels autres choix se présentaient à une femme. Différentes possibilités étaient alors offertes aux anciens combattants dont l'une consistait à faire des études. L'agriculture me tentait à cause de la vie en plein air. Un programme fantastique se donnait au MacDonald College à Ste-Anne-de-Bellevue, au Québec, et je m'y inscrivis à l'instar d'une seule autre fille et de 36 garçons. Contrairement au programme universitaire, plus scientifique, notre cours se divisait en 17 matières bien concrètes.

Avant même que débute de la première année, je travaillai pour un pomiculteur. L'été suivant, mon stage se déroula dans une ferme laitière de l'Île-du-Prince-Édouard où l'on exploitait un magnifique troupeau de bovins Jersey de race pure, une centaine de dindons, un verger et des potagers. J'y acquis l'expérience qui me manquait pour terminer ma thèse. Une fois mon diplôme obtenu, je commençai à travailler pour un magazine destiné aux éleveurs de vaches Jersey, comme rédactrice en chef adjointe et directrice administrative. Mon travail m'amenait à participer à des foires agricoles, à être juge de concours de bétail, à écrire des articles sur les résultats et à les illustrer de photographies des champions. Je suis même allée à l'île de Jersey pour couvrir une conférence et j'y rencontrai des éleveurs de vaches de cette race venus des quatre coins du monde.

L'expérience acquise durant la guerre m'a souvent servie plus tard dans la vie. Ainsi, peu après la guerre, je suis allée dans le sud de la France avec deux anciennes wrens et nous avons passé dix jours sur la Méditerranée. Nous voyagions sur le *SS Ascania*, jadis réservé au transport de troupes. Pendant que j'étais sur le pont, un soir, un autre navire passa et envoya des signaux en morse. Je n'avais pas encore

perdu mon habilité à les décoder et me mis à lire les messages à haute voix parce que les gens autour de moi me demandaient leur signification. (Les autres navires veulent généralement savoir sur quel genre de navire vous êtes, d'où vous venez et son nom).

J'entendis alors une voix de la passerelle : « La personne qui lit les signaux en bas pourrait-elle venir ici tout de suite? »

« Mon Dieu, il aurait peut-être mieux valu que je ne les lise pas à voix haute », pensai-je.

Je montai donc le cœur battant et le capitaine me dit : « Ce jeune homme ne peut pas lire les signaux. Auriez-vous l'obligeance de nous traduire ce que l'autre navire nous dit? »

Je me sentis soulagée et m'exécutai avec joie. Il semble que j'étais la seule personne à bord de ce navire à pouvoir lire les signaux. À moins de posséder une bonne formation en signalisation, il n'est pas possible de les décoder parce qu'ils sont très rapides. Le navire transportait surtout des épouses de guerre qui n'avaient pas servi pendant la guerre.

Quiconque a fait la guerre vous dira que les amitiés tissées dans ces circonstances durent toute la vie. Nous étions très proches dans notre travail, notre vécu, notre entraînement, tout. Nous étions en groupe très souvent et dans des circonstances fort variées. Nous réussissions à avoir beaucoup de plaisir. J'étais connue dans la marine pour mon rire de bonne vivante. Un jour, j'assistai à une comédie dans un théâtre de Victoria en Colombie-Britannique et bien sûr je ris. À la sortie, je constatai avec étonnement que des wrens m'attendaient. « Nous savions que tu étais dans la salle, Wickham, nous t'avons entendu rire! » dirent-elles.

Je corresponds encore avec plusieurs wrens de l'époque. Il y a plusieurs années, je suis allée en Grande-Bretagne et j'ai séjourné chez une d'entre elles avec qui j'avais travaillé à Halifax. Lorsqu'elle avait seize ans, ses parents l'avaient envoyée au Canada pour échapper aux bombardements en Grande-Bretagne. Dès qu'elle eut dix-huit ans, elle entra dans

les wrens canadiennes et devint transmetteur de signaux visuels. Elle retourna plus tard en Angleterre mais nous avons toujours continué de nous écrire.

Un des souvenirs que je chéris tout particulièrement est celui de ma participation, aux côtés d'un grand nombre d'anciens combattants, aux cérémonies tenues à Ottawa en 1995 pour commémorer le 50e anniversaire de la fin de la guerre. On nous fit défiler, médailles au cou, dans des véhicules découverts entre la Colline du Parlement et le parc Landsdowne. Les rues étaient bordées de plusieurs rangées de personnes applaudissant et nous acclamant au passage. Beaucoup criaient : « Merci, merci! » Nous en avions les larmes aux yeux d'être l'objet de tant de gratitude après toutes ces années.

Un autre souvenir marquant est le déjeuner offert le 26 octobre 1999 pour souligner la contribution des femmes à la Deuxième Guerre mondiale et le Mois de l'histoire des femmes. Quelqu'un a dit que j'avais été chanceuse de faire un travail aussi intéressant dans la marine. Un toast a été portée en notre honneur : « Aux wrens, que Dieu les bénisse! » Voilà, c'est ici que mon histoire se termine.

Céline Vigneault – née Lessard

Fille unique de Jean-Marie et Irma Lessard, je suis née le 9 décembre 1932 à l'hôpital Saint-Sacrement de Québec. Mes parents habitaient à Saint-Joseph de Beauce où mon père travaillait pour la « Shawinigan Water and Power Co. » qui installait l'électricité dans les maisons et les granges des agriculteurs de l'endroit. En 1939 il a été muté à Victoriaville avec la même Compagnie. En 1941 à cause de l'effort de guerre, mon père à perdu son travail.

Ma mère était infirmière, mais parce qu'elle était mariée, elle n'était pas autorisée à travailler dans un hôpital. Aussi, pour soutenir sa famille, elle a accepté un emploi d'infirmière dans la colonie de Sainte-Élisabeth-de-Proulx, au nord du lac Saint-Jean – un petit hameau de quelque deux cents habitants qui travaillaient tous dans l'industrie forestière. Mes parents ont vendu presque tout ce qu'ils possédaient pour déménager dans le Nord. Là-bas, notre logement était meublé, mais il n'y avait aucune comparaison possible avec notre beau mobilier de Victoriaville.

Dans le village, si on peut l'appeler ainsi, il n'y avait ni électricité et aqueduc dans les maisons, et pas de revêtement sur la route. Celle-ci, raboteuse et pleine de nids-de-poule, ressemblait en fait davantage à un chemin de halage. À cette époque pourtant moderne, les chevaux et les calèches y assuraient encore le plus gros du transport incluant la moto à neige. L'endroit était très isolé, et la plupart des bâtiments étaient des maisons à plancher de bois non peintes. Je me rappelle avoir vu dans ma cour toutes sortes d'animaux sauvages, dont un orignal. Mon père tenait la maison, alimentait le poêle et faisait la cuisine, tandis que ma mère travaillait au-dehors, ce qui était inusité à l'époque.

Un prêtre et des institutrices laïques s'occupaient de l'éducation à la fois religieuse et scolaire de la communauté. Nous n'avions qu'une seule petite école, divisée en deux sections : de la première à la sixième années d'une part et, de l'autre, les classes supérieures, de la septième à la neuvième années.

Étant donné que ma mère était la seule infirmière du village, elle remplissait également les fonctions de sage-femme et faisait seule les accouchements de l'endroit. Le médecin de Dalbeau était appelé très rarement. Elle ne faisait pas seulement les accouchements, elle soignait toutes les maladies (pas d'antibiotique dans ce temps-là). Elle faisait même les points de sutures en accompagnant les grands malades à l'hôpital de Chicoutimi au Québec. Elle devait se rendre à Dalbeau par train. Il arrivait souvent qu'un chariot tiré par des chevaux (qui servait normalement à transporter hors de la forêt les arbres qu'on y avait coupés) vienne la chercher au milieu de la nuit pour un accouchement. Étant donné que les hivers sont longs et rigoureux dans le nord du Québec, elle s'était acheté un lourd manteau d'homme en peau d'ours. Ce vêtement était pourvu d'un col très large qu'elle pouvait remonter pour protéger son cou et son visage de la neige et du vent glacials. En outre, comme il était fort long, et que ma mère n'était pas très grande, il lui descendait jusqu'aux chevilles.

Une nuit où ma mère avait dû sortir, elle a décidé de se garantir du froid en mettant un pantalon de ski sous son manteau de fourrure. Le scandale que ça a fait! Le dimanche suivant, à l'église, le curé de l'endroit, qui avait été mis au courant de cet acte audacieux, ne s'est pas privé de sermonner ma mère à ce sujet devant tous les paroissiens!

Ma mère était furieuse. En femme Aillante et résolue qu'elle était, elle a décidé de ne pas accepter cette critique. Elle est allée raconter l'évêque en personne ce qui s'était passé. Elle lui a expliqué que son devoir était d'aider les malades, et qu'elle ne serait d'aucune utilité à la communauté si elle tombait elle-même malade. Il n'était donc pas logique pour elle de braver le froid en jupe et bas de soie.

L'évêque s'est rendu à ses arguments. S'emparant du téléphone (il n'y avait que deux téléphones au village, l'un au presbytère, et l'autre chez-nous), il a appelé le magasin de la localité voisine et il a dit à son interlocuteur qu'il lui envoyait M^me^ Lessard afin qu'elle s'achète un pantalon et une jupe longue pour porter par-dessus, et que c'était lui qui réglerait la facture. Il a signalé au curé qu'il avait donné à ma mère la permission de mettre un pantalon uniquement lors de ses sorties nocturnes, pourvu qu'elle le porte sous sa jupe. Le clergé avait alors beaucoup de pouvoir et d'influence sur les paroissiens.

Un jour en 1942, ou à peu près, un jeep s'est arrêtée devant le presbytère, qui occupait le point le plus élevé du village. Tout le monde était curieux de voir ce qui se passait. Un militaire en uniforme d'aviateur (il s'appelait M. Tardif) a grimpé jusqu'à la maison. Il a demandé au curé, le père Adolphe Tremblay, si celui-ci et sa ménagère voulaient faire partie du Service du guet aérien. En plus d'identifier et de signaler les avions étrangers ou ennemis, ce service facilitait le repérage des appareils alliés égarés ou en difficulté.

Il a également demandé à mes parents s'ils voulaient participer à cette tâche. Âgée de dix ans et d'une nature curieuse, j'ai évidemment dit que je voulais en être aussi! Étant donné que je possédais le seul vélo du village, le militaire a donné son accord. On nous a fourni des affiches portant des images et des silhouettes de divers appareils, et on nous a montré comment signaler nos éventuelles observations. Dans la mesure du possible, nous devions identifier l'aéronef, relever son matricule, noter sa trajectoire de vol ou indiquer s'il décrivait des cercles, comme s'il était en détresse, puis appeler la base des forces aériennes de Bagotville pour signaler son passage. On nous a donné un mot de passe qu'il fallait fournir à la téléphoniste : le nôtre était « Turcot 681 ».

Toutefois, la ménagère du curé, M^me^ Loiselle, était toujours la première à s'emparer de la ligne téléphonique, car elle ne prenait pas le temps de tout noter correctement. Elle se contentait de bondir sur le téléphone pour donner son code, et la téléphoniste coupait toutes les autres

communications. Je n'ai réussi à la prendre de vitesse qu'une seule fois. Mais il n'y avait pas tant d'aéronefs qui nous survolaient, car Sainte-Élisabeth-de-Proulx était si loin au nord.

(Le Service du guet aérien a également opéré à d'autres endroits au Québec. J'ai appris par la suite que mon futur beau-père, M. Vigneault, qui habitait Natashquan, était aussi au nombre des guetteurs. Ceux-ci utilisaient le service télégraphique pour signaler les observations d'aéronefs, de même que les sous-marins aperçus dans le Saint-Laurent.)

Le Service du guet aérien a fonctionné jusqu'en 1944, où ce corps de guetteurs a été dissout du fait de la disparition de la menace allemande. Nos insignes d'argent portaient inscrits les mots « Watch and Warn » (surveille et préviens). Mon cher père était si fier d'avoir rendu ce service au Canada qu'il a conservé sa carte d'identité et son insigne dans son portefeuille jusqu'à sa mort, à plus de quatre-vingts ans. Nous avons tous reçu un certificat de gratitude du ministère de la Défense nationale, et j'étais ravie d'avoir pu, en tant que civile et malgré mon jeune âge, faire quelque chose pour mon pays.

Cathryne 'Kay' Armstrong – née Blackley

Quand la guerre a éclaté en 1939, je venais de terminer mes études secondaires à Huntsville (Ontario). J'étais sur le point d'entrer à la *Teresa School of Design*, à Toronto, et mon nom figurait sur la liste d'attente dressée par une université du pays de Galles. J'ai toutefois modifié mes plans et décidé qu'il m'incombait de participer à l'effort de guerre.

J'ai présenté ma candidature au Service féminin de l'Armée canadienne, à l'ARC et à la Marine. Il fallait avoir des références morales de la part de trois personnalités locales ainsi que le consentement de ses parents. L'ARC et la Marine ont été les premières à m'appeler, mais j'ai opté pour l'Armée de terre. Mon père était issu d'une famille de militaires : il avait servi dans l'Armée de terre en Afrique du Sud au cours de la Première Guerre mondiale et avait mérité la Médaille militaire. Après le conflit, il avait enseigné l'artillerie et l'équitation au Collège militaire royal de Kingston (RMC) jusqu'à sa retraite.

En juin 1942, j'ai commencé mon entraînement de base aux manèges militaires de l'avenue University, à Toronto. Nous étions logées dans les vieilles casernes de la rue George, et nos uniformes arboraient un brassard qui proclamait au monde entier que nous étions des recrues. Notre rituel quotidien consistait à nous rendre au pas militaire des casernes aux manèges, à faire le trajet inverse à l'heure du déjeuner, puis à retourner aux manèges. Il m'a fallu tout d'abord apprendre à marcher au même pas que ma voisine, et je me rappelle combien de fois nous avons dû prendre soin de nos talons pleins d'ampoules!

Je n'ai pas eu de mal à m'adapter à la vie militaire, car j'y avais été habituée à la maison. Certaines choses n'avaient rien de surprenant,

par exemple, l'ordre et la discipline. D'autres tenaient plus de l'aventure : c'était le cas, notamment, d'essayer de savoir ce que l'avenir nous réservait au chapitre des affectations. J'aimais bien la vie en caserne; il se passait toujours quelque chose de stimulant et d'intéressant. Cependant, celles qui n'avaient jamais quitté leur foyer, ne serait-ce que pour aller à un camp d'été, se sentaient seules ou n'étaient pas habituées de se retrouver avec d'autres femmes. Plusieurs recrues étaient filles uniques dans leur famille, et beaucoup s'ennuyaient des leurs. Comme je venais de la région, j'avais toujours un endroit où aller ou quelqu'un à visiter, mais les choses étaient plus pénibles pour celles qui venaient de l'Ouest canadien ou des Maritimes, car elles étaient très loin de leur famille et de leurs amis.

J'ai constaté que la vie était relativement facile si l'on aimait les gens et suivait des cours dans des domaines intéressants. Certaines des filles trouvaient très dur de ne pas porter de maquillage et de revêtir la même robe jour après jour. Parfois, les filles n'aimaient pas trop partager leur petit copain avec d'autres (nous étions constamment en train de fréquenter quelqu'un de nouveau)!

Je m'étais toujours intéressée aux arts et j'avais étudié la peinture à l'école, car j'espérais devenir architecte un jour. Puis quelqu'un m'a proposé de décorer les murs nus de nos casernes. Wayne Martin, professeur d'art à Toronto, a vu mon travail et m'a renseignée sur une grande exposition d'œuvres d'art qui allait bientôt avoir lieu et dont les organisateurs souhaitaient mettre en lumière des talents des forces armées. Il m'a dit que mes œuvres étaient valables et que j'aurais avantage à participer à l'exposition. C'est ce que j'ai fait. Résultats : une de mes peintures intitulée *Decontamination Squad* a été exposée partout au Canada pour aboutir finalement au Musée national des beaux-arts, à Ottawa.

Après l'entraînement de base, tandis que j'attendais mon affectation, les autorités m'ont interviewée et ont décidé que j'avais de l'entregent. Elles ont pensé que je devrais faire partie de l'équipe de recrutement et m'ont donc envoyée en train à Hamilton. Je me suis retrouvée à la tête d'une petite unité de recrutement chargée de la région de Brantford

et de Niagara Falls. J'ai occupé ce poste pendant un an et demi. Ce fut toute une expérience que d'assumer ainsi un commandement, du jour au lendemain!

Un agent de la GRC m'a préparée à remplir mes fonctions; il m'a enseigné des façons d'interviewer les recrues éventuelles et le secret d'établir un rapport avec elles. Il m'a expliqué ceci : « Quand une candidate arrive devant vous, vous faites tout d'abord une observation sur ce qu'elle porte. Dites-lui que le vêtement est beau et que vous aimeriez savoir où elle l'a acheté. De cette façon, vous la désarmerez complètement. »

À Hamilton, notre bureau de recrutement était au 2 de la rue King Ouest, au-dessus d'une pharmacie; le bureau de l'Armée régulière était aménagé d'un côté, et celui du Service féminin, de l'autre. Il y avait une tonne de papier, car on devait toujours remplir tous les formulaires en trois exemplaires dans les forces armées. Il fallait toujours ce troisième exemplaire! S'il manquait, nous disions alors que les autorités de la rue Bay se manifesteraient. Le QG des services de recrutement était alors situé rue Bay, à Toronto.

Les critères d'enrôlement étaient très stricts. On pouvait faire une demande n'importe où au pays, mais il fallait avoir au moins dix-huit ans. (À l'origine, l'âge minimum était de vingt et un ans, mais il fut abaissé en 1943.) Il fallait remplir un questionnaire détaillé et posséder des références, et celles-ci étaient vérifiées. La candidate devait aussi être en très bonne santé. Avant d'être acceptée, elle se rendait à l'hôpital et subissait un examen médical complet dont l'objet était de détecter la présence de toute maladie contagieuse, ou de voir si la personne était encline à contracter des maladies. Si tel était le cas, elle était rejetée.

Certaines entrevues ont été intéressantes : des filles venaient des États-Unis pour essayer d'entrer dans l'Armée canadienne. Neuf fois sur dix, c'était des personnes qui essayaient de fuir des problèmes dans leur pays, ou de se soustraire à une poursuite en justice pour un méfait quelconque.

Je me rappelle, en particulier, une entrevue des plus mémorables avec une jeune fille assez excitée qui s'est présentée au bureau de recrutement un bon matin. J'ai commencé à faire l'entrevue et à remplir le questionnaire, mais elle était assez agressive et elle ne me fit pas une très bonne impression. Je la trouvais très exigeante. Or, quand je lui ai demandé son âge, elle a dû avouer qu'elle n'avait que dix-sept ans.

Je lui ai alors dit : « Désolée, je ne peux rien pour vous! » Mais elle se leva en protestant.

« Il n'y a qu'une solution, lui dis-je. Revenez avec votre père ou votre mère. L'un d'eux doit attester qu'il est au courant de vos intentions et qu'il approuve votre démarche. »

Elle me répondit : « Je reviendrai demain, et je serai admise! »

Elle revint effectivement le lendemain avec un vieux monsieur aux cheveux blancs et elle m'annonça que cet homme était son père et qu'il acquiesçait à sa demande d'enrôlement.

Je lui ai demandé s'il était d'accord et il m'a répondu : « Si c'est ce qu'elle veut, laissez-la se joindre à l'Armée. »

En fait, j'avais entendu parler de ce gentleman : il était juge, et la rumeur circulait dans la péninsule du Niagara qu'il avait de nombreuses relations (que tout le monde n'aimait pas nécessairement). J'étais inquiète et je me suis dit : « Que faire maintenant? J'ai devant moi cette volontaire qui exige le respect de ses droits. »

J'ai donc demandé au monsieur de signer les papiers et je leur ai dit que je communiquerais avec eux. Dès leur départ, j'ai téléphoné au QG, rue Bay, en disant : « J'ai un problème. Il y a cette fille... »

Cependant, quand j'ai prononcé le nom de son père, on m'a aussitôt dit de l'envoyer là-bas. Elle s'appelait Judy LaMarsh, et elle devint la première Canadienne à occuper un poste de ministre après la guerre. Elle a été tout aussi agressive au cours de sa vie politique qu'elle l'était

dans sa vie personnelle. Ce fut, je crois, une formule qui lui procura le succès.

Une autre situation m'a toujours troublée par la suite. Un jour, une fille d'origine japonaise, née au Canada, s'est présentée au bureau de recrutement. Elle était enseignante dans une école primaire en C.-B., mais elle était venue à Hamilton avec sa famille, car on éloignait alors de la côte Ouest les citoyens d'origine japonaise. C'était une fille charmante, polie et très féminine; elle aurait été une candidate idéale pour bien des postes dans l'Armée. J'étais certaine qu'elle aurait bien réussi et j'ai ajouté une note personnelle suivante dans le formulaire d'entrevue : « Cette candidate est canadienne; elle est née au Canada et elle mérite d'être félicitée pour ce qu'elle essaie de faire. »

Cependant, quand son dossier m'est revenu, j'ai constaté qu'on l'avait rejetée. J'ai donc fait appel en affirmant ne pas comprendre la décision prise dans son cas. Il s'agissait d'une enseignante au primaire, assez compétente pour s'occuper des enfants, et elle était née au Canada. Elle était sûrement digne de porter l'uniforme! Ne pouvait-on pas lui confier un poste n'ayant rien à voir avec la sécurité? On aurait ainsi reconnu sa citoyenneté canadienne.

La décision demeura immuable. Je me suis souvent demandée ce qu'il était advenu de cette jeune fille. Ses compatriotes canadiens l'avaient rejetée, sous l'emprise de la peur. C'était un aspect de l'Armée que je n'aimais pas. Dans ce cas, l'Armée avait une belle occasion de rectifier les choses. Des situations de ce genre étaient fréquentes pendant la guerre.

En général, les antécédents des candidates déterminaient leur désir de s'enrôler. Dans les provinces de l'Est, les antécédents militaires étaient forts, mais beaucoup de filles de l'Ouest n'avaient pas cet avantage : elles étaient d'origine ukrainienne ou polonaise et venaient de localités agricoles. J'ai constaté que la population des provinces centrales était plus encline à vouloir servir l'Empire. Je me suis enrôlée surtout parce que, dans ma famille, mon frère était plus jeune que moi et qu'il n'y avait personne d'assez vieux pour servir l'Empire. C'était une

expression très courante à l'époque : on jugeait que c'était là une obligation, une responsabilité.

Après avoir travaillé au recrutement pendant environ deux ans, dans les régions de Hamilton et de Barrie, j'ai eu le choix d'accepter un brevet d'officier ou de partir outre-mer. J'étais alors caporal, mais j'ai choisi de renoncer à mes galons pour aller à l'étranger. (À ce moment-là, quand les femmes du Service féminin étaient affectées auprès d'un régiment pour faire un travail, elles prenaient tout simplement le grade du poste vacant qu'elles allaient occuper.

Au début de juin 1944, j'ai donc été envoyée à Gourock (Écosse), puis à Greenock et à Glasgow, puis à Londres, en train, le jour J, en fait. Nous avons été affectées à Ealing, à Londres, pour aider le personnel de la Section du pistage du courrier; celle-ci s'occupait du courrier adressé aux militaires qui avait été perdu ou endommagé. À ce moment-là, c'était surtout des hommes qui faisaient le travail, et ils n'ont pas été très heureux de voir arriver un groupe de femmes : nous étions trop rapides et trop futées pour eux!

Je me rappelle un officier dont j'ai fait la connaissance et qui avait les pieds sur le bureau, tandis que les photos de la *pin-up* du mois étaient affichées au babillard derrière lui. Je lui ai dit : « Tout d'abord, vous allez vous enlever les pieds de sur le bureau, puis vous allez retirer ces photos de sur le babillard. Ce n'est pas pour cela que vous êtes ici. »

Il était furieux et déclara : « Je peux vous faire traduire en cour martiale pour cette remarque! »

« Mais allez-y, lui ai-je répondu. Car alors, je convoquerai une conférence de presse pour faire savoir à tous que vous n'êtes pas digne de porter cet uniforme à l'étranger. »

Il a piqué une crise épouvantable, mais plus tard, il en a bien ri. Cet incident a, si l'on peut dire, détendu l'atmosphère.

À Ealing, nous étions constamment menacés par les bombes volantes. Il nous fallait toujours courir jusqu'à la base pour nous abriter contre les murs.

Après un certain temps, nous avons été envoyés au Dépôt canadien de tabac, qui venait d'ouvrir à Burnham Beach, non loin de Windsor. C'était là une idée du colonel J.L. Ralston, alors ministre de la Défense du Canada. Il voulait établir un meilleur système pour distribuer le tabac au personnel déployé à l'étranger. Au lieu d'envoyer des paquets de tabac à chaque militaire outre-mer, le produit passerait d'abord par Ottawa, puis il serait acheminé dans de gros sacs postaux au dépôt de tabac en Angleterre. Les paquets étaient triés au dépôt, puis ils étaient envoyés aux régiments d'affectation des hommes – en Angleterre, ou outre-mer, en Belgique ou en France. La réorganisation a amélioré l'acheminement du tabac aux hommes déployés à l'étranger.

À notre arrivée à Burnham Beach, nous avons passé les trois premiers jours à genoux, à frotter les planchers de la vieille remise de l'Armée britannique, que nous allions utiliser : les planchers étaient affreusement sales. J'avais de moi-même appris à dactylographier, de sorte que j'ai réussi à l'examen et que je suis devenue membre du personnel administratif au 2e Dépôt de tabac. Avec deux autres personnes dans la salle des rapports, je m'occupais des formalités de réception et de distribution du tabac. Cependant, je m'ennuyais passablement parfois, car je faisais la même chose jour après jour. J'étais trop méthodique. Je voulais connaître d'autres personnes et faire de nouvelles choses. Et je voulais aller plus loin et me rendre jusque sur le continent – mon père avait servi là-bas et j'estimais que, comme j'étais si près, je devais essayer de faire de même.

J'ai donc demandé à servir outre-mer en Belgique et j'ai fait partie de celles qui furent choisies pour y aller. Nous avons traversé la Manche au milieu de la nuit, à bord d'un navire qui transportait aussi un groupe d'aumôniers et d'officiers qui retournaient rejoindre leur régiment sur le continent. (Un des officiers, le capitaine Bean, était le frère d'un médecin que j'avais connu à Toronto. Il fut tué au combat quelques

jours plus tard.) Notre capitaine était très inquiet, car il était responsable du transport de trois Canadiennes en pleine nuit; il nous a donc cédé sa cabine et a même fait poster une sentinelle à la porte.

À notre arrivée à Ostend, on nous emmena à un lieu sûr, en attendant notre transport à Anvers. Pendant notre séjour là, nous avons fait la connaissance d'une fille de l'*Army Territorial Service* (équivalent britannique du Service féminin canadien). La pauvre souffrait de la psychose de guerre; en effet, elle avait été postée à une batterie de DCA, équipée des canons à longs tubes utilisés pour abattre les avions allemands, et elle avait été coincée entre les avions allemands et britanniques. De véritables obus lui avaient effectivement volé au-dessus de la tête. Finalement, on réussit à la tirer de là et elle fut amenée à l'endroit où nous étions, en sûreté, mais elle était fortement ébranlée. Nous avons dû littéralement la forcer à rester étendue pendant toute une journée, jusqu'à ce que l'on pût la ramener à Londres.

De là, je suis partie pour la base de l'Armée, au deuxième échelon, dans les services du personnel et de l'administration. Pendant le trajet en voiture jusqu'à Bruxelles, je dis au chauffeur : « J'adore toutes ces petites maisons peintes en rose et en bleu. Regardez tous ces gens qui nous envoient la main. Comme ils sont gentils! Ce serait merveilleux s'il en était ainsi au Canada! »

Il était mort de rire, mais ne me dit rien. Après mon arrivée à la base, l'anecdote fit vite le tour du personnel, et tout le monde disait : « Allez voir la naïve Canadienne! » J'ai alors su que ces belles maisonnettes étaient en fait des bordels, qui étaient légaux en Europe!

Au deuxième échelon, j'ai travaillé à l'indexage des fiches. Je n'ai jamais eu de mal à m'adapter à un nouveau poste. Je m'entendais bien avec le groupe de filles de ce service. Il semblait que les membres de chaque groupe nouaient entre eux une amitié solide qui durait toute la guerre. Peu importe où ils étaient, ils étaient loyaux les uns aux autres, et pas tant à l'ensemble du système. Nous éprouvions un double patriotisme en quelque sorte. C'était un peu, je crois, comme établir des relations familiales.

Pendant que nous étions là, l'Armée allemande est sortie de la forêt Hockwal et a attaqué les Alliés. Toutes les personnes récemment arrivées ont été séquestrées dans une salle d'école et ont vécu de rations froides jusqu'à ce que les Allemands fussent encerclés. (Celles d'entre nous qui avaient encore des rations de Noël les avalèrent rapidement, de manière que les Allemands n'en bénéficient pas, le cas échéant.)

Finalement, j'ai été affectée au Bureau de poste de la 1re Armée et à la Section de pistage du courrier, à Anvers, où je me suis jointe à d'autres membres du Service féminin qui étaient logés dans une maison autrefois occupée par des collaborateurs. Une bombe volante silencieuse lancée par les Allemands eut tôt fait de raccourcir notre séjour à Anvers. Elle a démoli des unités qui travaillaient près du port. Nous avons perdu une partie de notre mess et avons été ensevelies sous les éclats de verre et toutes sortes de débris. Je dois la vie à un certain sergent Cooper : il était assis à une petite table en train d'écrire à sa femme quand il m'a saisie et jetée par terre, me soustrayant ainsi aux effets des éclats de verre volants. Il m'a affirmé qu'il avait agi instinctivement, car rien n'avait annoncé l'attaque imminente.

Quelques jours plus tard, on a évacué toute notre unité sur Aalst, située près de Bruxelles en Belgique. Une fois le groupe bien établi, j'ai pris un congé pour me rendre à Paris, destination considérée comme étant un lieu où l'on passait ses permissions en 1944. J'ai alors pu fréquenter l'École des beaux-arts pendant un certain temps.

J'ai également eu le privilège d'être invitée à prendre le thé avec Madame Vanier, dont le mari était alors ambassadeur du Canada en France. Ce jour-là, le général De Gaulle figurait aussi parmi les invités (les Vanier pensaient qu'ils avaient réussi un tour de force, en réussissant à l'avoir comme invité au thé!).

On rappela à tous les invités de bien se comporter, car c'était la première fois que le Général revenait en France. Nous nous sommes dit : « Après tout, que peut-il avoir de si extraordinaire? » Nous étions assis devant la cheminée en train de prendre le thé quand le Général nous

a été présenté. C'était un homme de très grande taille; il devait bien mesurer six pieds et trois pouces, mais comme il portait son uniforme complet, y compris la casquette, il donnait l'impression de faire six pieds et sept pouces. Il avait des yeux bleus très enfoncés et perçants. Madame Vanier l'a invité à s'asseoir, mais il a répondu qu'il préférait rester debout. La servante lui versa le thé, il en prit une gorgée, posa la tasse sur la table, fit volte-face et s'en alla. Il n'était pas très sociable, du moins pas ce jour-là.

(Des années plus tard, soit en 1975 – l'Année internationale de la femme –, j'assistais, à Paris, à une conférence du Conseil international des femmes. Nous avons été invitées au palais pour une fête, et l'hôtesse était la fille du général De Gaulle. Elle faisait elle aussi six pieds et trois pouces, et je lui ai dit : « Vous me rappelez beaucoup votre père! ». Et je m'en suis tenue à cela.)

Je suis retournée à mon unité en mars 1945, et c'est à ce moment-là que j'ai fait la connaissance de mon futur mari. Il venait d'arriver d'Angleterre, et je le revois encore portant tout son attirail de cuisine sur le dos. (À cette époque, il fallait emporter toutes ses affaires avec soi, y compris les batterie et les ustensiles de cuisine, lors d'une nouvelle affectation, car on ne savait jamais quand les ordres de bataille changeraient et que tout cet attirail serait nécessaire.) Il avait de très larges épaules, et je me suis dit : « Mon Dieu, un autre Louis! » C'est ainsi que nous appelions tous les jeunes lieutenants fougueux. Ils arrivaient très souvent à repérer les Canadiennes parmi toutes les autres, de sorte que nous avions le privilège du premier choix!

Bien sûr, nous, les femmes, tenions toujours une petite réunion chaque fois que l'une d'entre nous se faisait un nouvel ami. Nous demandions à l'intéressée : « Est-il marié, ou fiancé? A-t-il une famille? » Nous faisions circuler les renseignements entre nous pour nous protéger. À cette époque, chacune pensait constamment à la possibilité de la mort, qui se manifestait d'ailleurs parfois.

Je me rappelle un épisode dont peu de gens sont au courant, et je me demande souvent pourquoi. Au cours des derniers mois de la guerre,

quand les Alliés marchaient à la conquête de l'Allemagne, les forces canadiennes en Italie ont été envoyées dans trois directions : des unités ont progressé à travers le Nord de la France, et d'autres ont suivi sur terre des axes qui les ont menées à travers la Belgique et la Hollande. Ce triple mouvement de troupes avait pour nom de code *Gold Flakes Scheme*. Tous les colis, communications ou articles de courrier destinés à ces troupes passaient par le bureau de poste de la base à Lot, en France, et par la division du pistage du courrier. Ils portaient tout simplement la mention *Gold Flakes Scheme*, et nous les conservions jusqu'à l'arrivée des troupes en Belgique.

Tous étaient tenus au secret au sujet de cette opération. Nous travaillions 20 heures par jour, à entreposer les articles et à les trier en fonction des adresses. En outre, nous étions confinées à nos casernes et n'avions le droit ni d'aller en ville ni de communiquer avec quiconque se trouvait en dehors de notre secteur immédiat. Avant de quitter notre poste, nous devions nous assurer de ne rien laisser au personnel belge – nous ne savions jamais qui avait pris la part des Allemands auparavant.

En Belgique, il n'y avait pas grand-chose à faire le soir, hormis fréquenter les bars, et ce n'était pas là une idée particulièrement bonne, à moins que l'on fût accompagnée, car vous ne saviez jamais qui allait se tenir à vos côtés. Beaucoup d'opérations de nettoyage se poursuivaient encore, au cours desquelles les Alliés arrêtaient les personnes qui avaient collaboré avec les Allemands.

Par conséquent, certaines d'entre nous ont ouvert une petite cantine où elles servaient du café ou du chocolat à quiconque voulait un milieu autre que celui où l'on servait de l'alcool. À ce moment-là, l'alcool empoisonné faisait beaucoup de victimes parmi nos gens (s'ils l'achetaient au noir, ce pouvait être du liquide pour les voitures!). Les gens se faisaient rouler. Nous avons appelé notre cantine *The Greasy Spoon* (La cuiller graisseuse); c'était un endroit où les grades ne comptaient plus. On y voyait des officiers laver la vaisselle ou servir le café. Tout le monde se fréquentait, et c'était une bonne façon d'entretenir l'amitié.

Au début, nous n'avions que du café et des biscuits que nous avions soutirés aux hommes. Plus tard, nous avons eu des sandwichs aussi, puis nous en sommes venues à vendre plus d'œufs dans le vinaigre que le pub de la ville! Nous gardions là des livres et des revues excédentaires, et il y avait toujours de quoi intéresser tout le monde. Les gens venaient faire un tour le soir. Notre cantine a connu tout un succès.

À cette époque-là, je me suis aussi inscrite à des cours après les heures de travail. J'ai étudié le français, l'allemand et l'enseignement de l'art. Un soir, au début du cours de français, notre professeur Bertha Patigmay a éclaté en sanglots en arrivant. Elle nous annonça : « N'avez-vous pas entendu la nouvelle de la mort de Roosevelt? » Le cours fut annulé ce soir-là. Un de mes collègues, James Mitchell, pleura comme un enfant. Tout le monde aimait Roosevelt. Je me rappelle encore les reportages sur sa vie et sur ce que M^me^ Roosevelt avait pu accomplir pendant les années où son mari avait été à la Maison-Blanche.

En Belgique, j'avais une amie du nom de Betty Devonish. Elle était originaire d'Oxford en Angleterre, mais sa famille avait vécu au Canada. Elle s'était enrôlée dans l'ATS, puis avait muté dans le Service féminin de l'Armée canadienne. Elle et moi sommes devenues de très bonnes amies et nous avons partagé notre chambre pendant toute la guerre. À un moment donné, à Anvers, nous avions pris possession d'une maison qui avait appartenu à un collaborateur belge. Betty et moi travaillions dans la salle des rapports, à l'administration, même si la guerre faisait rage à une trentaine de milles de là. Tous les jours, nous prenions notre pause-café au moment des raids allemands : les avions nazis arrivaient tous les matins vers 10 h et tous les après-midi, à 15 h. Betty me disait toujours : « Comme ils sont prévisibles, ces foutus Allemands! » Donc, quand ceux-ci venaient nous bombarder, nous prenions le temps de nous asseoir et de savourer notre café, puis nous reprenions le travail.

J'étais en Belgique quand la guerre a pris fin en Europe. Le 6 mai, Betty et moi étions postées dans un vieil immeuble, une usine de meubles appelée Grandes Menuiseries. Nous étions assises sur un petit pont

qui joignaient deux bâtiments. Il était tôt le matin, et j'ai regardé Betty en disant : « Betty, écoute! On peut entendre les oiseaux! »

Elle m'a répondu : « Mon Dieu, mais c'est pourtant vrai! »

Quelque chose était en train de se passer; on le sentait. C'était le jour où les dignitaires se réunissaient la première fois pour signer l'armistice, le premier jour où il n'y eut aucun bombardement. Le lendemain, le 7 mai, un de nos chauffeurs est entré en courant dans nos casernes en criant : « La guerre est finie! »

Tout le monde trépignait, pris par le suspense de la situation, et, le 8 mai, la nouvelle fut annoncée officiellement. Nous nous sommes rendus à Bruxelles pour faire la fête. On pouvait voir les enseignes Coca-Cola toutes illuminées. Nous arpentions tout simplement la rue, à regarder les lumières. Tout d'un coup, des fanfares sont arrivées de nulle part et ont commencé à jouer. Quelle nuit remplie d'émotions! Je me rappelle que tout le monde se tenait là, sans but précis, ne sachant trop que faire. C'était absolument étonnant : tout d'un coup, la guerre était finie!

Le lendemain, je ne pensais qu'à une chose : rentrer au Canada, mais cela a pris un certain temps. En septembre 1945, j'ai épousé Gordon Armstrong. Partout, on l'aimait bien, et je me suis dit : « Après tout, pourquoi pas? » (En fait, nous nous étions ratés de peu en Angleterre : il avait travaillé au dépôt postal de Manchester, et je le connaissais de nom. Il avait aussi été affecté à Ealing – le dépôt où j'avais été postée – mais après mon départ de là.) Presque le jour même de notre mariage, les unités postales ont fermé leurs portes, et une semaine plus tard, les autorités ont décidé de ramener notre unité en Angleterre.

Nous avons commencé à démanteler l'unité. Les premier et deuxième échelons furent dissous progressivement, l'objectif étant d'en ramener le personnel au Canada. Un système de points fondé sur la durée du service outre-mer décidait de l'ordre des rapatriements. Parallèlement, la force destinée à occuper l'Allemagne s'équipait et se constituait. Un

nouveau groupe du Service féminin est arrivé du Canada et s'est rendu directement en Allemagne.

De retour à Londres, en octobre, je me suis bêtement fracturé la cheville en glissant sur la bordure d'un trottoir, de sorte que j'ai dû être rapatriée à bord du navire-hôpital *Lady Nelson*. Gordon est rentré en janvier, à bord du *Scythia*, après avoir passé sept ans à l'étranger. (J'en avais passé deux et je fus démobilisée en février.)

Je n'ai jamais songé à rester dans l'armée. Je voulais avoir une maison et fonder un foyer. J'étais fatiguée de la guerre, comme la majorité d'entre nous. C'était une effusion d'émotions. Nous nous disions toutes : « Eh bien, nous avons fait notre devoir, et il est temps de songer à nos aspirations personnelles. » Pendant la guerre, nous devions travailler pour libérer les hommes appelés à servir outre-mer, de sorte que nous ne pensions ni à ce que nous voulions faire ni aux endroits où nous aurions souhaité aller.

En fait, la Deuxième Guerre mondiale a marqué le début du mouvement de libération des femmes. Celles qui sont parties à la guerre étaient des pionnières, car elles ont subitement pris conscience de leur propre potentiel. En réalité, les femmes accomplissaient un travail comparable à celui des hommes qui s'enrôlaient. Sans elles, sur qui aurait-on pu compter? Les femmes devaient se charger de nombreuses tâches différentes, car il n'y avait pas d'hommes pour les faire – des tâches qu'elles n'auraient jamais essayé de remplir autrement. Cela leur a donné un sentiment de réussite et d'égalité.

J'ai constaté qu'il y avait de grandes différences entre les hommes et les femmes au chapitre du leadership. Les hommes tendaient à prendre des décisions promptement et avec agressivité, sans nécessairement analysé tous les aspects de la question. Les femmes examinaient toutes les possibilités avant de choisir une solution. Quelle démarche était la meilleure? Tout dépendait de la situation : s'il s'agissait d'un ordre de bataille, les hommes étaient sans doute mieux à même de prendre la bonne décision, tout simplement en raison de leurs antécédents et de leur formation. La formation des femmes ne les préparait pas à prendre

des décisions au combat, mais bien à le faire au sujet de questions administratives et des ressources humaines. (Bien sûr, il y avait quelques femmes qui aimaient bien faire valoir leur grade, comme pour se convaincre qu'il était bien à elles.)

Ma vie dans les forces armées n'a jamais été ennuyante. Elle m'a davantage sensibilisée aux gens et m'a enseigné à me prendre en charge. Les forces armées servent de tremplin aux femmes : certaines peuvent apprendre en six mois ce que d'autres mettront des années à maîtriser. Les femmes sont très capables d'apprendre et d'accomplir les tâches qui leur sont confiées, et elles possèdent aussi un formidable instinct de survie.

Par exemple, je me trouvais à Vienne, après la guerre, avec des membres du Conseil international des femmes. Une amie et moi revenions du déjeuner et nous marchions dans la rue. J'éprouvais un drôle de sentiment et j'ai dit à Dorothy : « Dorothy, quelque chose ne va pas. »

« Que veux-tu dire? », me répondit-elle.

« Je sens que quelque chose ne va pas. Tout est trop tranquille », lui dis-je.

« Eh bien, tout le monde est en train de déjeuner, je suppose », a-t-elle ajouté.

« Non! Il n'y a pas assez de mouvement. Quelque chose ne va pas », dis-je en insistant.

Nous avons continué de marcher, mais je restais nerveusement sur mes gardes. Alors, Dorothy m'a demandé pourquoi je longeais les murs des édifices. Je ne m'en étais même pas rendu compte! « C'est une deuxième nature », lui dis-je. En Europe, pendant la guerre, si vous sortiez seule en ville à la tombée de la nuit, vous longiez toujours de près les murs des immeubles de manière que votre ombre ne révélât pas votre présence à quiconque aurait pu être aux aguets. Vous étiez constamment consciente des choses et des personnes qui vous entouraient.

Peu importe que vous ayiez appartenu à l'Armée, à l'ARC ou à la Marine, ce genre de comportement était gravé dans votre mémoire – même en temps de paix, à Vienne vingt ans plus tard!

Tandis que nous poursuivions notre marche, j'ai remarqué des soldats qui n'étaient pas autrichiens, car ils portaient des bottes brunes. Plus tard, une fois rentrées à l'hôtel, nous avons appris que c'était des soldats russes, venus protéger le premier ministre Khrouchtchev, qui prenait part à des pourparlers commerciaux, à Vienne. Chose étrange, les expériences vécues pendant la guerre ne s'effacent pas de la mémoire de ceux qui les ont connues; j'en ai eu la preuve à ce moment-là.

Selon moi, quiconque s'enrôlait dans les forces armées le faisait beaucoup par patriotisme, surtout dans le cas des femmes. Bien sûr, les hommes avaient aussi le sentiment patriotique, mais rappelez-vous que le pays sortait à peine de la Crise et que beaucoup d'hommes s'engageaient dans les forces armées parce qu'ils étaient au chômage. Nous voulions avoir le sentiment de contribuer à l'effort de guerre déployé pour faire échec à la haine de personnes telles que Hitler et pour atténuer le rôle qu'elles jouaient. Nous avions un objectif que nous pouvions presque visualiser, littéralement. En temps de paix, cela n'existe pas.

Goldie Smith – née Lloyd

Quand la guerre a éclaté, je vivais avec mes parents, dans le petit village de Hillier (Ontario), et je commençais ma quatrième année d'études secondaires, à Wellington. Ce dimanche matin-là, nous n'avions pas allumé la radio; nous n'avons donc appris la nouvelle que la guerre avait commencé qu'au moment où ma sœur et mon beau-frère sont arrivés pour déjeuner.

J'avais un fort sentiment patriotique et je voulais faire ma part. Quand on a annoncé que les femmes étaient désormais acceptées dans les forces armées, j'ai écrit aux autorités pour savoir quel niveau de scolarité il fallait et quels genres de postes on offrait aux femmes. Mes parents n'étaient sans doute pas enchantés de me voir m'enrôler, mais ils ont accepté ma décision en se disant fiers de moi.

Je me suis engagée dans le Service féminin de l'Aviation royale du Canada, à Toronto, à la fin d'octobre 1942, et j'ai été envoyée à Rockcliffe pour y recevoir un entraînement de quatre semaines. Puis, j'ai été affectée au Commandement aérien de l'Est, à Halifax (Nouvelle-Écosse), où j'ai travaillé dans la Salle des plans de guerre. Après trois semaines, trois d'entre nous ont été envoyées à la Station aérienne de Dartmouth, pour y occuper des postes dans la Salle des opérations des bombardiers. Nous étions là les seules membres du Service féminin, mais on nous y a accueillies chaleureusement.

Nous devions apprendre nos fonctions très vite, car les hommes que nous remplacions étaient affectés ailleurs en quelques jours. Je me rappelle encore le bruit que faisaient les dizaines de téléphones qui sonnaient fréquemment, souvent plusieurs à la fois. À l'époque, il n'y avait ni répondeur, ni mécanisme de mise en attente! Nous travaillions par quart, de sorte qu'il y avait toujours une femme par quart. À la fin

du quart de travail, à minuit, nous marchions jusque chez nous. C'était un long trajet, mais des hommes des sections étaient toujours prêts à nous accompagner. Ils étaient comme des frères (mais certains ont aussi trouvé le moyen d'obtenir des rendez-vous galants!).

Je trouvais le travail très intéressant. Nous préparions les ordres des équipages qui partaient faire des patrouilles anti-sous-marines ou escorter des convois. Chaque jour, nous recevions des renseignements de la Marine qui indiquaient l'heure à laquelle les avions arriveraient à Halifax ou en partiraient. L'officier traceur délimitait la région à couvrir, et nous dactylographions les ordres et préparions les trousses : carnets de déchiffrage, appareils photos, jumelles et tous les renseignements nécessaires. Tout cela devait être paraphé par le capitaine et le navigateur de l'équipage. Plus tard, nous nous assurions que tous les articles nous avaient été retournés.

Au cours des six premiers mois, nous avons aussi été chargées de la direction des vols : nous nous occupions des vols locaux qui ne relevaient pas des Opérations de bombardement. Nous enregistrions tous les messages qui nous arrivaient par téléimprimeur.

J'ai vite appris que tout ne va pas toujours bien : au cours des deux premiers mois, nous avons perdu quatre avions de patrouille, un soir de tempête. Deux d'entre eux ont pu atterrir à l'aéroport de Charlottetown, mais les autres étaient trop loin pour pouvoir rentrer quand le temps s'est gâté dans leur secteur. Un appareil s'est écrasé à environ six milles de sa base, à Dartmouth, et les quatre membres d'équipage ont été tués. Cependant, l'équipage de l'autre avion, soit deux pilotes, le navigateur et le radiotélégraphiste, a réussi à sauter, après avoir largué les charges de profondeur pour alléger l'avion.

Ces aviateurs pensaient qu'ils survolaient la terre, mais ils étaient encore à un mille de Charlottetown, de sorte qu'ils ont atterri un peu partout sur la banquise dans le détroit de Northumberland, dans la noirceur. Quand le jour s'est levé, ils ont réussi à se regrouper sur un seul grand morceau de glace. Ils ont fait brûlé leurs parachutes pour se réchauffer,

mais le mince tissu de nylon n'a pas duré très longtemps. Ils n'avaient que des barres de chocolat à manger.

Les quatre hommes ont dérivé pendant *cinq jours* avant qu'un avion de recherche les repère. Aucun appareil n'avait pu être envoyé plut tôt, à cause du mauvais temps. Ensuite, un brise-glace/transbordeur de véhicules s'est porté à leur secours. Ils avaient tous souffert affreusement du froid et des engelures. L'un d'eux fut plus tard libéré à cause des blessures qu'il avait subies aux pieds. Cependant, un autre s'empressa, dès son arrivée, de s'enquérir des résultats du match de hockey entre l'Aviation et la Marine!

À Dartmouth, nous vivions un peu à la bonne franquette. Comme il y avait très peu de femmes à cet endroit (la plupart étaient des aides à l'hôpital et y vivaient), aucun endroit ne nous avait vraiment été réservé. Par conséquent, nous avons partagé avec quelques femmes officiers une maison située dans la base. À mesure que notre nombre augmentait, nous avons divisé l'espace de vie. Celles d'entre nous qui occupions la cuisine utilisaient le comptoir pour ranger leurs affaires, et celles qui se trouvaient dans la salle à dîner se servaient du vaisselier.

Heureusement, il y avait deux salles de bain, de sorte que nous n'avions pas à en partager une avec les officiers. Comme notre chauffe-eau était rouillé, nous transportions notre eau de lavage dans des seaux, depuis l'immeuble des pompiers construit juste à côté de notre maison. Nous lavions nos vêtements dans l'évier de la cuisine et nous les étendions à sécher au-dessus du comptoir. (Cette pièce était munie d'une grande fenêtre, de sorte que le spectacle observé depuis la rue devait être des plus intéressants!)

Nous sommes demeurées dans cette maison jusqu'à ce que les casernes des femmes fussent terminées en juin 1943. Plus tard, quand les casernes ont été remplies, certaines d'entre nous ont déménagé à la base des hydravions, dans la moitié d'une des casernes des hommes sergents. (Ils ont divisé les salles de bain, mais de temps à autre, nous entendions un cri indigné : « Il y a un homme de notre côté! »)

Les repas faisaient aussi problème. Il n'y avait pas de cantine réservée au Service féminin, de sorte que nous avons tout d'abord pris nos repas à l'hôpital. Quand nos rangs ont grossi, nous avons mangé au mess de la base d'hydravions. Finalement, un casse-croûte a ouvert dans la salle de loisirs, et cet endroit est devenu notre lieu de rencontres et d'activités sociales. Il s'y passait beaucoup de choses : outre les danses, le cinéma et les parties de ping pong, on y trouvait une salle de musique et un bureau du YMCA.

En septembre 1943, j'ai été promue caporal. Dans la station, le travail de chaque membre était nécessaire, depuis celui du commandant jusqu'à celui des nettoyeurs. La station n'aurait pas pu fonctionner sans les efforts de chacun et de chacune. Je suis sûre que certains travaux n'étaient pas très intéressants, mais ils étaient nécessaires.

Nous étions autorisées à quitter la base de Dartmouth sans aucune formalité, contrairement à ce qui se passait dans d'autres bases, où il fallait montrer ses pièces d'identité à la sortie et à l'entrée. Certains magasins ne traitaient pas toujours bien les femmes militaires. Nous en riions à l'époque, mais cela nous chagrinait. Il y a un magasin de vêtements pour dames que j'évite encore aujourd'hui à cause de la façon dont une succursale du même nom m'a traitée à Halifax. Certains restaurants et salons de danse nous étaient interdits, mais d'autres étaient acceptables. Je me rappelle le Palm Garden, à Dartmouth, où nous étions exceptionnellement bien accueillies.

En mai 1944, j'ai été affectée à Sydney, où la station était beaucoup plus petite qu'à Dartmouth et plus éloignée de la ville. Ce qui a surtout marqué mon séjour là-bas, c'est que j'y ai épousé Brian Smith, un radiotélégraphiste mitrailleur de la 161e Escadrille. Nous nous étions rencontrés plus tôt, à Dartmouth, puis il avait lui aussi été affecté à Sydney avec une partie de son escadrille. Nous nous sommes mariés dans l'église St.Andrew's (Église unie), le 27 janvier 1945, et nous avons vécu à Sydney jusqu'à l'affectation de Brian à Pat Bay (C.-B.).

Je suis retournée à la station après le départ de Brian, et c'est là que je travaillais quand la guerre s'est terminée. Nous souhaitions tellement

voir un sous-marin ennemi, en espérant que l'un d'eux serait escorté dans le port de Sydney, mais en vain. Les patrouilles anti-sous-marines et les vols d'escorte des convois ayant pris fin, notre travail est devenu plutôt ennuyant. J'ai pris un congé en Ontario avant de me rendre à Vancouver pour y retrouver mon mari, et j'ai finalement été libérée en juillet, à Jericho Beach.

Il m'a fallu un certain temps pour me réadapter à la vie civile. Les vêtements, les bijoux et le bavardage ne m'intéressaient guère. Cependant, les femmes civiles me disaient que je pouvais m'entretenir avec les hommes d'une façon qui leur était inconnue.

Les femmes ont contribué de nombreuses façons à l'effort de guerre, quand de nouveaux métiers leur sont devenus accessibles. Beaucoup ont travaillé dans des usines à munitions ou dans d'autres usines. J'ai aimé faire partie de l'Aviation et j'estime m'y être enrichie. J'espère que les femmes servant dans les forces armées aujourd'hui ont le même sentiment. Les forces armées regroupaient toutes sortes de gens de toutes les parties du Canada, de sorte que nous sommes devenus beaucoup plus conscientes de notre pays et de tous ses habitants. Mes meilleurs souvenirs de la vie militaire, hormis ceux qui se rapportent aux merveilleuses personnes que j'y ai connues, concernent le travail intéressant que je faisais. J'avais du plaisir à me rendre à mon poste. (Toutefois, je me sentais coupable d'éprouver une telle joie, quand d'autres souffraient et mouraient.)

J'ai assisté à plusieurs réunions du groupe et j'y ai toujours eu du plaisir. Chacune de nous s'est tenue en rapport avec certaines des autres, de sorte que si l'une en avait perdu une autre de vue, il y avait toujours quelqu'un pour vous remettre à jour au sujet de la vie des autres. J'anticipe déjà le plaisir de la prochaine réunion, à Edmonton en 2001.

Eleanor Ann Carroll –
née Grattan

Lorsque la guerre a éclaté, j'étudiais à l'école secondaire de Tabusintac, au Nouveau-Brunswick. J'ai quitté l'école, et ma sœur et moi sommes parties pour Fredericton, où nous avons fait des travaux ménagers à l'Université du Nouveau-Brunswick. (Je n'avais jamais voyagé seule avant; on ne peut donc pas dire que j'avais vu du pays!) Fredericton était une ville militaire et, pendant que j'y travaillais, j'ai vu beaucoup de jeunes femmes s'enrôler dans le Service féminin de l'Armée canadienne (les CWAC). J'ai toujours admiré leur uniforme; elles paraissaient si bien quand elles sortaient en public.

C'est ainsi qu'un beau jour, profitant d'une journée de relâche, je me suis rendue au centre-ville, chez le major Barker; son épouse était une mine de renseignements sur les CWAC, et sa fille était officier de recrutement. Il y avait des affiches de recrutement dans les fenêtres de leur demeure. Je suis entrée pour prendre des renseignements sur les CWAC. Quand je suis ressortie, j'avais rempli les formules de demande et j'étais entrée dans l'armée! Ce n'est pas que la fille du major était tellement convaincante; j'étais surtout impressionnée par les uniformes, sans compter que mon frère Everett était militaire et qu'il servait outre-mer au sein du Corps royal canadien des transmissions (CRCT).

J'ai trouvé l'idée de m'enrôler attrayante, alors je me suis engagée sous l'impulsion du moment, le 16 juin 1943. Je n'ai pas pris le temps de consulter qui que ce soit; j'ai donc pris tout le monde par surprise! J'étais très excitée à l'idée de devenir militaire. Ma famille apprit la nouvelle avec plaisir et approuva mon choix.

Je n'étais pas mariée à l'époque, mais j'avais un ami outre-mer avec qui je correspondais. Il s'appelait Harry, et nous nous étions connus à une soirée dansante dans ma ville natale. Il s'était engagé dans le *7th Anti-Tank Regiment* (régiment antichar) en 1939 et servait outre-mer depuis. Il ne voyait aucune objection à ce que je devienne militaire; il était très fier de moi.

J'ai été affectée à St. John's, New Brunswick, où nous avons franchi toutes les étapes du recrutement avant d'être envoyées à Kitchener, en Ontario, pour l'instruction élémentaire. L'instruction était pénible; en tout cas nous trouvions qu'elle l'était. Mais nous avons aussi eu du bon temps. Quand nous obtenions une permission pour aller au centre-ville de Kitchener, nous étions tout excitées d'exhiber fièrement nos uniformes.

De Kitchener, j'ai été affectée à l'école des métiers, à Hamilton, où j'ai suivi un cours de réparation du matériel. Nous avons passé six semaines à apprendre à fabriquer des sacs à fourbi et à réparer tentes et autres articles en toile d'usage militaire. Il y avait environ 5 000 hommes à l'école, et nous n'étions que cinquante CWAC. Nous jouissions par conséquent d'une grande popularité et nous étions traitées avec beaucoup d'égards. Par exemple, on enseignait à cette école toutes sortes de métiers, dont la cuisine, et nous mangions dans la section où les cuisiniers suivaient leur formation. Il va sans dire que nous nous sommes régalées! Je me souviens encore des tartes et des gâteaux.

J'ai ensuite quitté Hamilton pour Halifax, où j'ai travaillé pour le Corps royal des magasins militaires (RCOC), aujourd'hui appelé Approvisionnement de la base, qui s'occupait de tout l'habillement et des autres fournitures dont l'armée avait besoin, depuis les véhicules jusqu'aux casseroles. (Plus tard, cela a changé : à partir de 1944, les

sections des véhicules moteurs et des appareils électriques ont relevé du Génie électrique et mécanique royal canadien (RCEME).)

Les autorités ayant décidé que le travail dans les magasins militaires de Halifax exigeait, dans l'ensemble, trop de force pour être confié à des filles, nous nous sommes retrouvées au magasin d'habillement. J'ai également travaillé à la cantine. Nous travaillions dur, et la surveillance était très stricte. L'heure de rentrée était 22 h, et nous étions consignées au quartier un soir par semaine pour nettoyer nos chambres et quartier.

Nous avons quand même eu du plaisir! Si nous finissions tôt, nous avions la permission d'aller à la friterie populaire du coin; deux ou trois filles allaient chercher toutes les commandes. C'était une fête chaque fois que nous pouvions le faire. Une fois par semaine, il était permis de rentrer tard, c'est-à-dire à minuit; nous en profitions généralement pour aller danser ou assister à un spectacle. Nous avions en outre une permission de fin de semaine par mois, quoique nous n'avions pas les moyens d'aller bien loin.

J'avais une amie très chère à Halifax; elle s'appelait Gladys Melanson. Nous travaillions dans le même atelier, allions à la messe, assistions à des spectacles et à des soirées dansantes ensemble, et faisions toutes sortes d'autres choses ensemble. Elle était très gentille, une vraie bonne amie. Elle était originaire de River Hebert, en Nouvelle-Écosse, mais elle s'était établie à Halifax après son mariage. J'aimerais beaucoup la retrouver, si possible.

J'ai continué à travailler pour les magasins du RCOC après avoir été affectée à St. John's, au début de novembre 1944. Nous remplissions les commandes à envoyer à diverses unités relevant du Commandement du Nouveau-Brunswick. Je ne suis pas restée longtemps. En 1945, j'ai été réaffectée au département des retours de matériel, à Fredericton. La guerre était finie, et les hommes revenaient d'outre-mer. Quand ils se présentaient pour obtenir leur libération, ils devaient rendre certains articles de leur fourniment, articles qui passaient par nos magasins à des fins de contrôle.

Nous trouvions souvent des choses intéressantes dans les poches, des choses comme des photos et des lettres d'amour! Nous avons ainsi rencontré une foule de soldats heureux de rentrer au pays après tant d'années. L'un d'eux était mon futur époux, qui est rentré en septembre, après six années de service en Europe. Je n'ai quitté l'armée que pour me marier, le 3 novembre 1945, puis j'ai été libérée. (J'aurais aimé poursuivre ma carrière, mais l'armée a décidé de dissoudre le Service féminin en 1946.)

Mon expérience de temps de guerre a été très enrichissante, et il n'y a pas un jour de ma carrière militaire où je n'ai pas trouvé agréable de voyager et de faire des nouvelles connaissances. Quand j'y pense, ce sont là quelques-unes des meilleures années de ma vie. Nous étions très disciplinés, mais cela faisait de nous de meilleurs citoyens. D'aucuns prétendent que les femmes n'ont pas leur place dans les Forces; j'ai entendu bien des gens dire qu'ils ne voudraient pas voir leurs filles dans l'armée. Pourtant, moi, je suis très fière d'avoir servi dans les forces et, quand je rencontre des jeunes gens qui songent à entrer dans les forces armées, je les encourage toujours à le faire. Le pire, c'est l'instruction élémentaire – le premier mois est particulièrement difficile – mais une bonne carrière les attends ensuite.

J'assiste à toutes les réunions annuelles, car j'aime beaucoup revoir toutes les anciennes CWAC. L'an dernier, en 1999, notre 50e réunion a eu lieu chez nous, à Oromocto, au Nouveau-Brunswick. Della Sprague, elle-même une ancienne CWAC, et moi en étions les organisatrices. Nous étions assez nombreuses et nous nous sommes toutes bien amusées.

Jessie Jack – née Hughes

J'ai vécu à Calgary, Alberta, et je fréquentais l'école secondaire de premier cycle à l'automne 1939. Mon père était sergent dans le Lord Strathcona Horse (Royal Canadians). Les chevaux étaient de magnifiques créatures. On nous interdisait de les approcher, mais j'ai toujours aimé les regarder lors de défilés – surtout lorsqu'ils effectuaient la chevauchée en musique, qui ressemblait beaucoup à la présente chevauchée en musique, ou Carrousel, de la GRC. Lorsque la guerre a été déclarée, mon père et son régiment ont été envoyés outre-mer presque aussitôt. Nous étions fiers de sa mutation, mais quand même inquiets.

Le déclenchement de la guerre entraîna de la bousculade et de l'agitation. Après des années de crise, de chômage, de longues files d'attente pour se procurer du pain et une période de famine – soudainement, la vie prenait un sens nouveau. En un rien de temps, la ville devint une mer d'uniformes : de l'armée, de la force aérienne, des Highlanders de Calgary, et de nombreux autres régiments. De nombreux hommes et jeunes adultes des Prairies qui n'avaient jamais prévu voir la mer se sont enrôlés dans la Marine. De nombreuses stations de l'Aviation royale du Canada ont vu le jour à Calgary; quelques-unes d'entre elles entraînaient des équipages dans le cadre du Programme d'entraînement aérien du Commonwealth : nous accueillions des jeunes hommes de partout au Canada, de la Grande-Bretagne, de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie. Les garçons qui étaient trop jeunes pour aller à la guerre ont joint les rangs des cadets pour être prêts à travailler dans l'armée, la marine ou la force aérienne quand leur tour viendrait.

Compte tenu du fait que de plus en plus d'hommes s'enrôlaient dans les forces armées, les femmes commencèrent à travailler à l'extérieur de

la maison. Des groupes de la Croix-Rouge ont été constitués pour faciliter la vie des membres de la force aérienne et de ceux qui s'activaient dans les champs de bataille et en mer. Ces dames faisaient des bandages et tricotaient des bas, des gilets et des foulards.

Quand j'ai été suffisamment âgée, en 1943, je me suis enrôlée dans la Division féminine de l'Aviation royale du Canada. Je ne me rappelle pas avoir lu des affiches publicitaires incitant les gens à s'enrôler, même si la radio et les journaux continuaient de faire de la propagande à ce sujet. J'ai joint les rangs des forces par patriotisme, et je me suis inscrite à la Division féminine parce que j'avais toujours été fascinée par l'aviation.

J'ai suivi mon entraînement de base à Rockcliffe, Ottawa, puis j'ai participé à un Programme de formation d'urgence en temps de guerre d'une durée de six mois, à Toronto. Ma première impression de l'ARC a été positive. J'aimais le drill, les défilés et le fait de vivre et de travailler avec d'autres femmes. J'ai appris le drill, la dactylographie, la méthode de sténographie Pitman, les procédures et l'administration aériennes – et plus de drill encore! J'étais heureuse de pouvoir apprendre les tâches administratives, étant donné que cette spécialité m'a rendu service non seulement dans la DF, mais plus tard, après ma libération.

À Ottawa, notre Escadrille de la DF a participé à plusieurs défilés des obligations de la Victoire. Des célébrités ont participé à bon nombre d'entre eux, notamment Jeannette MacDonald et Herbert Marshall, deux vedettes de cinéma réputées de l'époque. Jeannette possédait une magnifique voix de soprano et avait joué dans plusieurs films semi-classiques – la plupart du temps avec Nelson Eddy, un baryton. Herbert a interprété des rôles plus sérieux. J'ai trouvé qu'ils étaient tous deux accessibles, mais réservés. Au cours d'un défilé, nous avons eu l'honneur d'être la première escadrille de la force aérienne à défiler avec le Corps de cornemuses de l'ARC, nouvellement formé. Ils étaient splendides dans leur tartan de l'ARC.

En octobre 1943, j'ai été mutée à Vancouver, pour aboutir à Boundary Bay (C.-B.). C'était dans la vallée Fraser, à environ vingt milles de Vancouver – il ne subsiste aujourd'hui aucun vestige de l'imposante station de la force aérienne qui a existé à cet endroit! Lorsque j'y suis allée, nous nous préparions à recevoir les stagiaires qui devaient arriver en juin 1944. La station devait bientôt loger 2 000 employés plus les stagiaires – dont 200 appartenaient à la DF.

Tous les lundis matins, une revue du commandant avait lieu sur le terrain d'exercice. Il inspectait toujours l'Escadrille de la DF. Le personnel de la DF qui était affecté à des postes de travail – comme les radiotélégraphistes à terre, les contrôleurs d'opérations aériennes et le personnel médical – étaient exemptés de la revue du commandant, mais nous les membres de la DF affectés à la section de l'administration devions participer à la revue. La plupart des revues concernaient la remise d'insignes; on y présentait des récompenses. Bon nombre de nos employés (y compris certains stagiaires) avaient déjà servi dans le théâtre européen et avaient acquis le statut de héros, et ils recevaient finalement leurs médailles et titres honorifiques.

J'ai éventuellement obtenu le grade de caporal, administration, et j'ai travaillé pour quatre commandants, qui avaient tous servi en Europe. L'un était diplômé du RMC, très « raffiné » et un autre était le plus jeune colonel d'aviation de l'ARC. Je les ai tous aimés : c'étaient des personnes sûres d'elles-mêmes et honorables, qui commandaient le respect, et qui pouvaient également faire preuve de compassion au besoin.

Bien que je fasse partie du bureau d'administration de la station, je travaillais en fait avec une autre personne dans un bureau appelé le dépôt des documents secrets. Nous nous occupions des dossiers secrets et confidentiels et devions être prêtes à prendre les dictées du commandant jusqu'aux officiers de la DF. Notre principal employeur était l'adjudant, le « bras droit » du commandant, et l'officier responsable du bureau d'administration. J'ai aussi agi comme sténographe judiciaire pour certaines enquêtes et commissions d'enquête.

On trouvait dans notre station différents types d'aéronefs à divers moments. Les avions les plus souvent utilisés par nos instructeurs et stagiaires étaient d'imposants bombardiers, des Liberator B24 et des Mitchell B25. On trouvait également le DC-3, aussi appelé la « voiture volante »; le Canso, qui était muni de pontons et de roues pour pouvoir atterrir aussi bien sur le sol que dans l'eau; et quelques petits Harvard biplaces. J'ai eu la chance d'effectuer quelques vols de familiarisation à bord de ces appareils, un DC-3, un Canso et un Harvard, entre autres. Dans ce dernier j'ai connu de vives « émotions » – le pilote m'en a fait voir de toutes les couleurs avec ses tête-à-queue et plusieurs tonneaux. C'était fantastique! (Le seul inconvénient consistait à attacher le parachute et à se dandiner sur l'aire de stationnement qui menait à l'aéronef.)

À mesure que la station prenait de l'expansion, nous avons découvert que nous avions quelques musiciens très talentueux parmi les employés de la station. Ils ont commencé à se rassembler après les heures de travail, pour finalement constituer l'orchestre de la station. C'était bien sûr, l'époque des *Big Bands* – mais notre orchestre n'avait rien à envier aux *Glen Miller* ou aux *Dorsey Brothers*! Leur musique nous faisait taper du pied lors des danses de la station qui avaient généralement lieu les samedis soirs dans la salle d'exercice. C'était toujours très amusant.

C'est au cours d'une de ces danses que j'ai rencontré mon futur époux, le caporal William W. Jack. C'était à l'automne 1943, dans la cantine de la DF où quelques-unes d'entre nous nous étions rassemblées pour danser au son de la boîte à musique. Bill et moi formions un beau couple de danseurs. À partir de ce moment, nous avons participé à toutes les danses de la station ensemble; et si nous avions la chance d'obtenir une permission de 48 heures au même moment, nous nous rendions à Vancouver, prenions une chambre au Y, et explorions la ville. Nous nous sommes fréquentés un moment, puis nous sommes fiancés au printemps 1945 – bien que nous ayons décidé d'attendre la fin de la guerre pour nous marier.

J'ai demeuré à Boundary Bay durant toute la guerre, et j'étais toujours là le Jour de la victoire en Europe et le Jour de la victoire sur le Japon. Nous avons tous été consignés au camp ces deux jours, puisque les autorités pensaient que des célébrations risquaient d'être trop exubérantes! Nous avons quand même célébré joyeusement ces événements à la station. Il n'y avait pas de pétards ou de feux d'artifice, mais les sirènes annonçant un raid aérien et l'alarme incendie ont retenti toute la journée. Le Jour de la victoire sur le Japon, quelques-unes d'entre nous ont eu droit à une randonnée à bord d'un gros camion d'incendie, toutes sirènes dehors. Je crois qu'on a beaucoup bu, mais je ne faisais pas partie des buveurs et je ne me souviens pas d'avoir vu personne en état d'ébriété. Nous étions seulement un attroupement de gais lurons célébrant l'événement en attendant de poursuivre notre vie.

Nous étions tous très heureux au retour de mon père d'outre-mer, à l'été 1945. Il avait servi en Grande-Bretagne comme instructeur des transmissions pendant presque la totalité de ses six années d'absence. Quelques années plus tard, en 1948, il fut libéré avec tous les honneurs du Lord Strathcona Horse, après avoir servi durant trente années.

Après le Jour de la victoire sur le Japon, Bill et moi avons fait nos plans de mariage et nous sommes mariés dans le même mois à Calgary, notre ville natale à tous deux. Après un court voyage de noces à Banff, nous sommes retournés à Boundary Bay pour attendre notre libération. J'ai aidé les hommes et les femmes pressés de retourner à la maison à remplir des formulaires – les libérations arrivaient rapidement, en avalanche. J'ai reçu ma libération en octobre et Bill un mois plus tard.

Le retour à la vie civile s'est bien déroulé. J'avais un bon mari et j'ai obtenu un travail de secrétaire immédiatement. C'était un peu ennuyant, après avoir connu la force aérienne, mais le salaire était meilleur. J'ai continué de travailler jusqu'à ce que je sois enceinte de mon premier enfant. Bill et moi avons été mariés cinquante-cinq ans, avons élevé

deux ravissantes filles et sommes maintenant les heureux grands-parents de quatre magnifiques petits-enfants.

Durant mon service avec la DF, j'ai rencontré beaucoup de gens sympathiques, hommes et femmes – j'en fréquente toujours quelques-uns. Je ne sais trop comment nous étions perçues par la population civile, mais à ma connaissance aucun membre de la DF n'a jamais été haracelée ou traitée irrespectueusement. Nous avons fait notre travail et l'avons bien fait, et nous étions fières de le faire. Dans les années qui ont suivi ma libération, j'ai rencontré bon nombre de femmes qui regrettaient de ne pas avoir joint les rangs de la DF, du CWAC ou du WRCNS.

En 1966, j'ai assisté aux célébrations du 25e anniversaire de la Division féminine à l'Université de la Colombie-Britannique. L'événement était empreint de nostalgie et quelques-unes ont versé des larmes, mais nous nous sommes bien amusées. Alors que nous marchions dans le campus, une amie et moi-même avons croisé un véhicule incendie à un feu rouge.

« Te souviens-tu quand nous avons fait une randonnée sur le camion incendie le Jour de la victoire sur le Japon? », ai-je demandé à mon amie.

Elle s'est mise à rire, et m'a dit « Bien sûr que je m'en souviens ».

Le conducteur du camion incendie nous a entendues et nous a offert une autre randonnée. Nous avons donc sauté à l'arrière du camion, et profité de la balade! Il s'avère que le conducteur était un ancien membre de l'ARC, et il prenait plaisir à notre rassemblement autant que nous. Il nous a conduites partout dans le campus de l'UCB, et nous a déposées devant le dortoir où nous logions.

Lorsque je songe aux Forces maintenant, je crois que le fait d'avoir intégré les trois services a été une erreur. Il est difficile de savoir qui fait quoi maintenant, et les grades ne me disent plus rien. Je préférais quand la Marine, l'Armée et la Force aérienne avaient chacune leur

propre identité. Aujourd'hui les effectifs des forces armées sont insuffisants et celles-ci sont mal équipées. Le fait d'envoyer des militaires dans des endroits avec du matériel désuet est une honte pour notre pays, et ne sert pas les intérêts des hommes et des femmes qui servent dans les forces.

Je trouve que les femmes, au lieu de concurrencer pour obtenir les emplois « d'hommes », devraient avoir leur propre service – un qui serait un atout pour le ministère de la Défense nationale. Je ne veux pas voir des femmes occuper des emplois qui exigent des muscles, comme les postes de combat. Mais il existe un grand nombre d'emplois intéressants et stimulants dans les Forces canadiennes que les femmes pourraient occuper avec assiduité et fierté.

Marjorie Adams –
née Davis

Je suis née à Toronto et j'ai grandi durant la Crise. Bon nombre de gens étaient sans emploi à l'époque, et l'on pouvait voir les sans-abri faire des feux dans les contenants de poubelles et s'asseoir près d'eux. Mon père ne travaillait pas non plus. Il avait travaillé dans une usine spécialisée dans les articles de voyage; mais les gens ne voyageaient pas parce que personne n'avait d'argent, et il a été congédié. Il s'est construit une plate-forme ainsi qu'une échelle et se promenait aux alentours pour effectuer des travaux de peinture et poser du papier peint. Ma mère astiquait les planchers pour notre propriétaire pour gagner suffisamment d'argent pour nous habiller convenablement.

Bien qu'il y eût peu d'emplois disponibles, nous travaillions tous si nous en avions la chance – seuls les gens nantis avaient la possibilité de poursuivre des études postsecondaires et de se qualifier pour un meilleur emploi. Mes amis et moi avons trouvé un emploi à l'usine de chocolat Neilson. Après notre journée de travail, les mercredis ou samedis soirs, nous nous empressions de nous laver pour aller danser au Palais Royal, situé près du lac. (Nous avions l'habitude de conserver nos vêtements propres dans notre placard et de mettre du parfum dans nos cheveux pour couvrir l'odeur persistante du chocolat.) Des orchestres réputés comme ceux de Glenn Miller, Louis Armstrong, Count Basie ont joué au Palais.

La radio jouait toute la journée chez Neilson, et j'étais au travail lorsque j'ai appris que la guerre avait éclaté. Tous les anciens combattants de la Première Guerre mondiale étaient déçus qu'une nouvelle guerre ait éclaté – ils savaient que c'était sérieux. Les hommes qui avaient combattu au cours de la Première Guerre mondiale étaient pour la plupart trop vieux pour s'enrôler pour la seconde; mais lorsque les

nouveaux soldats joignaient les rangs des forces, les anciens combattants s'efforçaient de leur donner de bons conseils. Bon nombre de recrues croyaient qu'elles partaient pour de belles vacances et n'avaient pas la moindre idée de ce dans quoi elles s'embarquaient.

Bon nombre des anciens combattants de la Première Guerre mondiale étaient mal fichus – et bien sûr, plusieurs ne sont jamais revenus du front. Tous les frères de mon père y sont allés; deux sont décédés à leur retour des suites d'expositions au gaz. Mais mon père n'a pas pu se porter volontaire; il avait été victime d'un malencontreux accident dans sa jeunesse, qui lui avait coûté la moitié de son pied. Il magasinait chez Eaton et n'a pas pénétré dans l'ascenseur suffisamment vite; la porte de l'ascenseur s'est refermée sur son pied et l'a sectionné! Il a été hospitalisé durant une longue période et lorsqu'il est sorti, il ne lui restait qu'un moignon. Une prothèse de cuir était fixée à sa chaussure pour lui permettre de marcher convenablement, et il n'a jamais pu être accepté dans l'armée.

Tous les garçons étaient appelés à servir au front et nous allions toujours danser au Palais. C'était curieux d'être laissées pour compte. Auparavant, nous nous tenions à l'avant de la piste de danse et les garçons se promenaient et choisissaient une fille pour aller danser. Mais maintenant, le nombre de garçons disponibles était réduit en raison du départ de plusieurs d'entre eux – et il devenait de plus en plus difficile de trouver un partenaire pour la danse! Quelquefois, personne n'était disponible et nous les filles devions danser entre nous. Seulement deux garçons étaient disponibles dans notre rue; l'un fréquentait ma sœur, et je fréquentais l'autre.

Puis le petit ami de ma sœur est aussi parti pour le front; et nous étions tous chagrinés pour lui. Aucune femme ne voulait que son compagnon aille au front – celles qui étaient mariées et avaient des enfants, en particulier, étaient inconsolables. Toutes les femmes restées en arrière pensaient à leurs compagnons partis outre-mer, toujours en danger, et les nouvelles continuaient d'être diffusées à la radio. C'était terrible de toujours être à l'affût de nouvelles. (Et même lorsqu'un d'entre

eux revenait, il était parfois difficile de s'ajuster après des années de séparation.)

J'en ai finalement eu assez de l'odeur du chocolat, et j'ai quitté Neilson pour travailler chez Eaton, où j'étiquetais des bas et des gants. J'ai finalement décroché un emploi de commis, où je gagnais 7 $ par semaine. Cela payait le prix du tramway et j'étais habillée comme tout le monde. (J'ai toujours dépensé mon argent pour l'achat de vêtements!) Puis j'ai travaillé à la Union Carbide, où j'assemblais des carbones. Ils ressemblaient à de petites douilles et on les insérait dans des fusils et des chars d'assaut. On y insérait divers matériaux, mais nous n'avons jamais touché à la poudre à fusil. Nous pensions toutes aux hommes au front et à l'importance de bien faire notre travail car une simple erreur pouvait coûter une vie. Des inspecteurs révisaient constamment notre travail.

Notre compagnie employait plus de cent personnes. Nous portions tous la même chose tous les jours : un survêtement bleu boutonné à l'avant, avec un col et des manchettes beiges. Nous le portions par-dessus nos jupons, ce n'était donc pas trop chaud. Nous devions porter des souliers plats pour des raisons de sécurité. Mais le vrai danger résidait dans la poussière de charbon : c'était terrible. On ne nous fournissait aucun masque cependant, parce qu'à l'époque on ne pensait pas à offrir ce type de protection en milieu de travail – même si la compagnie offrait des conditions de travail concurrentielles. La seule plainte que j'aurais pu formuler était que même si les hommes et les femmes travaillaient ensemble dans l'usine, les hommes étaient mieux payés. Mais en ce temps-là, nous n'y pensions même pas – c'était comme ça, voilà tout.

Tout compte fait, nos patrons étaient bons pour nous. Notre gérant est venu nous voir un jour et nous a dit que la compagnie voulait recruter plus de femmes pour le travail de guerre. On demanda à mes amies, Dorothy, Bernice et à moi-même, si nous accepterions d'agir comme mannequins pour le port des uniformes. Ils nous ont acheté des souliers, des bas et des uniformes neufs, dans une tentative pour donner du

prestige au travail de guerre. Les panneaux publicitaires portaient des inscriptions comme « Effectuez du travail de guerre et participez à l'effort de guerre, tout en étant bien payé ». Ils avaient raison sur ce point – nous étions bien payées, de 20 $ à 30 $ par semaine, et un supplément pour agir comme mannequin.

La mode était différente à l'époque. Les jupes étaient portées à mi-mollet; il n'y avait pas de minijupes. Au lieu de bas de nylon, nous portions des bas de fil d'écosse, qui ressemblaient à des bas de nylon mais étaient un peu plus épais. Un peu plus tard, les bas de nylon sont devenus à la mode – l'ancien modèle avec la couture à l'arrière. Nous ne voulions cependant pas porter des bas de nylon durant les vacances, aussi nous recouvrions nos jambes de fond de teint et nous dessinions une ligne à l'arrière de notre jambe avec un crayon à sourcils, pour laisser croire que nous portions des bas de nylon!

Avant la guerre, les femmes ne portaient pas trop de fond de teint – seulement de la poudre, du rouge à lèvres, et un soupçon de fard à joues. Seules les actrices et étoiles de cinéma portaient de l'ombre à paupière et du mascara; les femmes ordinaires ne maquillaient pas leurs yeux. Mais durant la guerre, je crois que les femmes ont commencé à porter plus de fond de teint; elles voulaient plaire aux jeunes hommes qui revenaient du front. Nous avons donc toutes commencé à porter du fond de teint, à nous épiler les jambes et à permanenter nos cheveux. (À ce moment, on utilisait des bigoudis électriques enveloppées dans un bonnet pour réaliser les permanentes. Parfois nos cheveux sentaient le roussi!)

Une mode que je ne pouvais sentir était celle de la tenue zazou, avec de gros revers sur la veste et des pantalons bouffants au haut et très étroits au niveau des chevilles. Les garçons qui la portaient n'allaient pas à la guerre; ils flânaient dans les rues en signe de rébellion, et se tenaient la plupart du temps au coin des rues pour accoster les filles. Ces zazous portaient de grands chapeaux, des souliers pointus et de longues chaînes; leurs cheveux étaient coiffés vers l'arrière et ils portaient de longs favoris. De nombreuses farces circulaient concernant

ces zazous qui s'appropriaient toutes les petites amies des soldats. (Certaines femmes portaient aussi la tenue zazou cependant, avec des jupes, des vestons et des chapeaux mous.)

Pour nous divertir, nous les jeunes, nous assistions à des spectacles. Nous avions droit à un spectacle l'après-midi pour seulement dix sous. (Si nous accumulions dix papiers d'aluminium qui servaient d'emballage aux barres de chocolat, nous étions admis gratuitement au spectacle – les enveloppes pouvaient être recyclées en matériel de guerre.) Le cinéma muet en noir et blanc était toujours très populaire, bien que le son fît son apparition dans les années 1930 et que la couleur arrivât juste avant la guerre. Les films musicaux étaient très en vogue également. De nombreux films ont été réalisés durant la guerre, les gens voulaient sortir et voir un film pour garder le moral. Il existait quelques films de guerre, mais la plupart étaient plus optimistes – des comédies comme celles d'Abbot et Costello. Les dessins animés comme *Betty Boop* et *Bugs Bunny* étaient très populaires aussi.

On trouvait très peu de téléviseurs à ce moment. Notre voisin d'à côté a été la première personne que nous connaissions à posséder un téléviseur. Puis mon oncle s'est aussi procuré un téléviseur; et enfin ma famille. Au Canada, la télévision n'était pas utilisée pour faire de la propagande et promouvoir la haine, comme c'était le cas en Allemagne. Pour nous, cela se traduisait surtout par des messages du genre « Dieu sauve la patrie ». Nous avions l'impression que les Allemands et les Japonais pensaient que nous étions leurs ennemis et voulaient nous tuer et nous éliminer de la carte.

La télévision a changé nos vies, parce que lorsque j'étais jeune les gens n'avaient pas les appareils que nous tenons pour acquis aujourd'hui. Nous ne possédions pas d'aspirateur ou de réfrigérateur – nous avions une glacière à la place. Le livreur de glace nous apportait un bloc de glace à cette fin. Lorsqu'elle a fait l'acquisition d'un réfrigérateur, une de mes amies était tellement excitée qu'elle a annoncé la nouvelle à tous les gens de la rue! Ces nouvelles inventions nous fascinaient.

Ce qui nous préoccupait particulièrement c'était où nos soldats allaient. Nous avons entendu parler de la Belgique, de la France, de l'Allemagne et de tous ces endroits. Un pays auquel je n'avais jamais pensé auparavant était la Norvège, jusqu'à ce que des aviateurs norvégiens s'installent sur la rue St. George à Toronto. J'avais une amie nommée Elsie Berg dont la mère norvégienne était l'amie de ma mère; et Mme Berg logea quelques-uns de ces aviateurs. Cette dernière avait une grande maison et elle et son époux, ainsi qu'Elsie, vivaient au rez-de-chaussée et une douzaine environ de ces hommes partageaient les autres pièces de la maison.

Elle a décidé de leur enseigner l'anglais, et ils ont commencé à baragouiner cette langue – mais compte tenu de tout ce qu'ils devaient apprendre et du stress qu'ils vivaient en raison du choc culturel et de la guerre, ils s'en sont bien tirés. Elsie et moi avons sorti avec eux quelques fois; bien sûr elle pouvait les comprendre, et moi j'y arrivais difficilement. Certains d'entre eux ont marié des femmes canadiennes, et à ce moment, Mme Berg apprenait la langue norvégienne à leurs épouses. (Après la guerre, Mme Berg a été invitée en Norvège et le roi lui a présenté une médaille en reconnaissance de ce qu'elle avait fait pour ces aviateurs et leurs épouses canadiennes.)

Avant la guerre il y avait des gens d'autres pays à Toronto, bien qu'il y en ait davantage maintenant. Il y avait des gens de la Grèce, de la Hollande, même de l'Allemagne, et quelques Orientaux. Je connaissais peu de gens d'autres groupes ethniques à l'époque, parce que nous nous tenions à l'écart. Mais maintenant je connais des gens de toutes cultures et j'ai appris à vivre en harmonie avec les autres.

Lorsque j'ai entendu parler des Juifs et de ce qu'ils avaient vécu, l'Holocauste entre autres, j'ai trouvé cela difficile à croire. Je connaissais une femme qui s'était enfuie de l'Allemagne avec son époux et ses deux garçons, dans un petit bateau. Ils avaient seulement un morceau de pain qu'ils ont dû se partager pour survivre. Elle portait toujours sur son bras l'étampe des camps de concentration qui l'identifiait comme Juive. Les Juifs avaient l'habitude de dissimuler leur étampe

jusqu'à ce qu'ils trouvent un endroit où on les accueillait, comme c'était le cas pour le Canada – ils se sentaient en sécurité ici.

Je crois qu'après que les gens ont été renseignés sur l'Holocauste, ils étaient désolés pour ceux qui portaient ces étampes et se sont rapprochés du peuple juif. Bien sûr, cela dépendait de la personne – et de la façon dont on avait été élevé. Certaines personnes ne ressentent que de la haine.

Quand les Japonais ont attaqué Pearl Harbor, nous l'avons su immédiatement. Tous étaient d'avis que c'était terrible, surtout en raison du fait qu'il existait un grand nombre de familles mixtes, canadiennes et américaines. L'attaque n'a pas semblé modifier l'attitude des gens envers les Japonais d'ici autant qu'aux États-Unis, bien que nous aussi fussions déçus. C'était une honte. À Hawaï il existe un mur où figurent les noms de tous ceux qui ont été tués à Pearl Harbor. Malgré cela, chacun était désolé d'apprendre que des bombes atomiques avaient été larguées sur le Japon et le nombre stupéfiant de gens qui avaient été tués ou défigurés.

Il y avait des blessés de notre côté aussi – bon nombre de gens que nous connaissions avaient perdu un membre de leur famille. En ce temps-là, les gens habitaient la même rue toute leur vie et tous se connaissaient. Si vous circuliez dans la rue et aperceviez un morceau de crêpe noire sur une porte, vous saviez que quelqu'un était décédé dans cette maison. Ce morceau de tissu était là pour une semaine ou deux et les voisins s'y rendaient pour assister à la veillée mortuaire. Quand quelqu'un décédait, les hommes portaient des brassards noirs en signe de respect, et nos mères portaient des rubans noirs autour de leurs chapeaux de paille.

J'étais en vacances avec ma famille au lac Rice lorsque nous avons appris que la guerre était terminée. Un appareil radio avait été installé dans un arbre et jouait constamment, pour que chacun sache ce qui advenait de la guerre. Lorsque nous avons entendu le premier ministre britannique Winston Churchill annoncer la fin de la guerre, les gens sont tous

sortis de leurs chalets en criant et en chantant – tous étaient tellement excités! Cela me rappela le temps de ma première enfance où les hommes revenaient de la Première Guerre mondiale. Mon père m'a dit qu'il y avait des festivités en ville, et quelqu'un apporta un vieux piano dans la rue et tout le monde dansait. Il y avait une telle effervescence!

Au retour de la guerre, les hommes sont arrivés à Toronto, en train, bon nombre d'entre eux sur l'immense terrain de la Canadian National exhibition. Quand un ami est rentré d'un séjour de quatre ans outre-mer, je suis allée l'accueillir au train avec sa mère. Ils m'ont invitée à me joindre à eux pour souper et la mère demanda à mon ami de placer son sac à fourbi et son uniforme et tout son matériel d'armée dans la cave, comme si elle en avait peur. J'étais désolée pour le pauvre garçon. Mais après coup, je me demande si ce n'était pas une façon pour elle de manifester sa colère contre son garçon qui était resté si longtemps éloigné?

Bon nombre d'hommes revenaient du front avec leur nouvelle épouse. Quelques personnes étaient réfractaires à ces épouses de guerre : certaines étaient jalouses du fait que les garçons aient rencontré quelqu'un là-bas, plutôt qu'ici. Mais généralement, à Toronto, les gens les acceptaient et les accueillaient. Cela dépendait vraiment des liens familiaux : si le garçon avait informé sa famille ici, celle-ci était plus réceptive, mais s'il n'en avait pas beaucoup parlé, on se demandait ce qui se passait.

Mon cousin Morris a marié une épouse de guerre, et nous ne jurions que par elle. Elle venait d'Angleterre, tout comme plusieurs d'entre elles – bien que bon nombre de ces hommes aient marié des Hollandaises aussi. La plupart ont ramené leurs nouvelles épouses; seulement quelques-uns sont demeurés outre-mer avec elles. (Il arrivait aussi parfois qu'ils reviennent et découvrent qu'ils n'étaient plus en amour – comme ce fut le cas pour ma sœur.)

Et parfois les gens avaient changé à leur retour. Lorsque l'ami de ma sœur est revenu sain et sauf, nous avons organisé une « réception de

bienvenue » pour célébrer son retour. Mais son attitude m'a choquée : avant son départ il était contre la cigarette et la boisson et me regardait de travers si je faisais l'une de ces choses. À son retour il faisait les deux – et continua de m'inviter à danser!

Après la guerre j'ai rencontré mon époux, Bob Adams. Il était le frère de mon amie Dorothy, qui était mariée, et avait vu ma photo lorsqu'il était toujours outre-mer. Dorothy lui avait envoyé des photographies de son mariage avec Ken, et Bob m'avait vue parmi les invités à la noce et voulait me rencontrer à son retour. Nos amis ont continué d'essayer de provoquer une rencontre en disant que Bob était le bon garçon pour moi et qu'il appellerait. Finalement Bob m'a appelée, et ils ont eu raison!

Nous nous sommes mariés en 1948, et mon époux a pu démarrer son entreprise, l'Adams Printing Company. (Il avait envoyé sa paye à la maison durant la guerre et sa mère l'avait mise de côté pour lui.) Les gens voulaient avoir une meilleure situation après la guerre, ils voulaient tous retourner au travail et faire de l'argent. Nous avons vécu dans la maison de mes parents – il arrivait fréquemment à l'époque que les jeunes gens mariés vivent avec leurs parents durant un certain temps. Souvent aussi les personnes âgées vivaient avec leurs enfants – ma grand-mère vivait avec nous, et ma mère prenait soin d'elle.

(Ma grand-mère, qui venait de Prague, portait toujours une longue jupe noire et une cape et un chapeau noir. Ses cheveux coiffés en chignon, elle ressemblait à un prêtre. Mais lorsqu'elle dénouait ses cheveux, ils descendaient presque jusqu'à ses chevilles. Un jour, alors que ma mère montait l'escalier pour lui porter un plateau, elle aperçut ma grand-mère debout au haut de l'escalier, portant une longue robe de nuit blanche, avec ses longs cheveux défaits. Elle ressemblait à un fantôme! Ma mère a été terrifiée et est tombée au bas de l'escalier.)

Je crois que la guerre a augmenté notre sens d'appartenance à la communauté. Tous étaient si près les uns des autres, et nous tricotions des bas et les envoyions aux hommes outre-mer. Ils ont tous ri de moi car

j'ai commencé à tricoter une paire de bas au début de la guerre, et ne l'ai jamais terminée. Je couds, mais je ne suis pas très habile au tricot!

La guerre a aussi favorisé l'industrie du voyage, parce qu'à leur retour au pays, les hommes parlaient de leur séjour en Europe, en France et en Belgique, et d'autres personnes s'y sont intéressées et se demandaient à quoi pouvait ressembler le monde. Mon propre époux parlait constamment de la guerre et de ses aventures dans l'armée. Nous aimions écouter ses histoires. Il était en Hollande lorsque les Canadiens ont libéré les Pays-Bas, puis il a combattu en Italie et en Sicile, comme artilleur.

Il nous a raconté que lorsqu'il était en Italie, il avait rencontré un petit orphelin dont la maison avait été bombardée et qui courait dans la rue en pleurant. Bob et ses amis soldats étaient si tristes pour ce petit garçon qu'ils l'ont fait monter dans leur camion et l'ont « adopté ». Il avait l'habitude d'appeler mon mari « Sargenti ». Ils lui ont fait fabriquer un uniforme de soldat à sa taille et l'ont emmené avec eux partout en Italie – il les accompagnait partout.

Mais lorsqu'ils quittèrent l'Italie, ils n'ont pas pu l'amener avec eux au-delà de la frontière et ont dû le laisser en arrière. L'avis de retour est venu si rapidement qu'ils n'ont pas eu le temps de le placer quelque part. Ils étaient tous désolés, et l'enfant pleurait. Je suppose que quelqu'un l'a sans doute amené dans un orphelinat.

Bob et moi avons été mariés quarante-quatre ans et avons eu trois enfants : un garçon et deux filles. Il est décédé en 1992 et a été inhumé dans notre lot familial au cimetière Prospect, à Toronto. En tant qu'ancien combattant, il a eu droit à des funérailles militaires dirigées par des membres de sa Légion. Les anciens combattants étaient un groupe très uni, et ils sont tous venus le voir au salon funéraire, même si certains d'entre eux pouvaient difficilement marcher. Ils portaient tous leur coquelicot et les ont retirés et placés sur le cercueil. Le capot de la voiture était rempli de coquelicots. Je n'oublierai jamais cette image. Lorsqu'on l'a enterré, un drapeau canadien recouvrait le cercueil

sur lequel étaient posés sa casquette et ses médailles. Le clairon a entonné *Le dernier appel* et tous les militaires présents ont fait le salut.

Beaucoup des anciens combattants de retour semblaient plus ouverts aux autres groupes ethniques que ceux qui ne sont pas allés outre-mer. Les voyages dans d'autres pays éliminent le racisme étant donné que le fait de rencontrer des gens différents balaie les préjugés. Cela permet d'en apprendre davantage sur les autres gens, leurs coutumes et leur culture. Plus vous voyagez, plus vous vous préoccupez des autres gens. J'ai voyagé partout en Europe, de la Belgique à Rome, refaisant le trajet de mon époux où il avait combattu, et c'est ce que j'ai toujours constaté.

Même ceux d'entre nous qui sont demeurés au pays faisaient la même constatation : les gens de diverses cultures se groupaient beaucoup plus qu'ils ne l'avaient fait avant la guerre. Pour ma part, je suis devenue plus intéressée aux gens en général, en songeant à tout ce que nous avions tous vécu. Je crois que les écoles devraient inciter davantage les jeunes à se renseigner sur leur culture et celle des autres. Je crois également qu'il est important que les générations futures se renseignent sur les deux guerres mondiales et comprennent ce que les anciens combattants ont vécu pour leur donner la chance de vivre dans un monde meilleur.

Le ministère des Anciens combattants a pris bien soin de moi : quand mon époux a été malade, le Ministère a envoyé des infirmières pour m'aider à veiller sur lui. Et lorsqu'il est décédé, on m'a renseigné sur le fonds de pension pour les veuves des anciens combattants. Si jamais j'étais dans le besoin, je pouvais toujours en bénéficier. Mais les anciens combattants s'éteignent les uns après les autres, ou ils sont tellement âgés qu'on ne les voit presque plus. Très peu d'entre eux fréquentent encore la Légion de nos jours. Quelques membres de leurs familles continuent de le faire, comme mon fils. Il est membre affilié. Mais nous craignons que les grands sacrifices consentis par ces gens tombent graduellement dans l'oubli, si l'on n'enseigne pas aux jeunes dans les écoles ce qu'ils ont fait.

Tish Herbert – née Manley

Un beau jour du mois de juillet 1943, j'ai accompagné mon amie Elizabeth, qui devait prêter serment au Service féminin de la Marine royale du Canada (WRCNS), dans un bureau de recrutement du centre-ville de Toronto. Après la cérémonie, l'officier responsable a répondu à des questions (dont la plupart venaient de moi!) sur l'entraînement et les possibilités d'apporter une contribution utile à l'effort de guerre. J'étais tout de suite persuadée que cette aventure serait plus intéressante que la plupart des mes études – et les uniformes étaient tellement jolis, même à cette époque où ils étaient surmontés des fameuses coiffes en forme de « tourtière ».

Je me suis donc enrôlée moi aussi. Il y avait très peu de catégories disponibles à l'été 1943, j'ai donc choisi d'être messagère. Je n'avais pas pensé à la façon dont mes parents réagiraient à la nouvelle. Cependant, je me souviens bien de l'expression de leurs visages. Ma mère était pétrifiée, car mon avenir avait été planifié. Mais mon papa, père de trois filles, a accepté mon brusque changement de plans avec un petit sourire jaune!

(Ma sœur Joyce avait joint les rangs du Service féminin de l'Aviation royale du Canada (ARC) dès sa création et était en poste à Ottawa jusqu'à son mariage avec le slt d'aviation Howard Smith en 1944. Ma sœur aînée, Mary, avait déménagé à Toronto et travaillait dans une usine où l'on fabriquait des viseurs d'artillerie pour bombardier. Son mari, Don Burke, s'était enrôlé dans le bataillon du génie de l'armée en septembre 1939 et était à l'étranger depuis six ans. Il était major dans l'armée du général Montgomery.)

Papa était un agent de la défense passive très dévoué dans sa section du Kingsway, et ma mère aurait dû recevoir une « Médaille de mère par

excellence », ne serait-ce que pour avoir fait paraître si dérisoires les contrariétés telles que les pénuries d'essence, de beurre, de sucre, etc. et que ses solutions étaient tellement supérieures! Mes parents prêchaient surtout par l'exemple et s'assuraient que je pouvais établir la différence entre le bien et le mal, le juste et l'injuste et aussi entre un comportement responsable et un comportement irresponsable. Au cours de mon adolescence, j'ai appris ce que cela signifiait que de vivre avec les conséquences de mes décisions, il en fut ainsi de ma décision de m'enrôler. Je dois l'avouer, pendant le mois qui a suivi mon enrôlement j'ai affecté plus d'enthousiasme que j'en ressentais, et je savourais chaque minute passée avec mes amis et ma famille avant de prendre le bateau.

Une chose entre autres m'a réconfortée. Mon amie Liz m'a montré la liste des articles personnels que nous devions acheter. L'un de ces articles était un porte-savon – qui me semblait vraiment ridicule parmi les articles sérieux qui figuraient sur la liste. Vu que chez moi nous partagions un seul pain de savon, j'éprouve aujourd'hui de la gêne à rappeler à quel point j'étais impatiente de posséder mon propre porte-savon!

Le 23 septembre 1943, je me suis présentée au NCSM Conestoga, à Galt (Ontario), pour commencer mon entraînement de base. J'étais prête. Dans mes bagages j'avais un beau porte-savon neuf, muni d'un couvercle, et contenant un pain de savon!

On m'a attribué une couchette supérieure dans un bloc appelé Nelson. Nous avons reçu la première d'une série d'injections au bras, et un bel assortiment de vêtements – ainsi que des tas de directives. Mais le plus intéressant de cette journée a été de rencontrer une salle pleine de femmes zélées et intéressantes en provenance de provinces diverses, entre autres de Terre-Neuve – vraiment des amies toutes « neuves »!

Durant les semaines qui ont suivi, nous avons beaucoup parlé de la marine, notamment de ses traditions, de ses obligations et de son jargon. Nous sommes devenues familières avec des expressions telles

que « tiddley » (qui signifiait de qualité « supérieure ») ou « pusser » (qui désignait quelqu'un qui faisait toujours les choses strictement selon le règlement). Nous faisions également beaucoup de parade militaire, il semble que c'était l'activité favorite de tout le monde!

Avant la « remise du diplôme », mes parents sont venus en voiture à Galt pour voir si le WRCNS recueillait leur agrément. Ils étaient si contents (et soulagés, j'en suis convaincue) de voir ma coupe de cheveux « au-dessus du col », l'absence de vernis à ongles, des chaussures pratiques, un uniforme élégant – et heureux de voir que j'étais avec de nouvelles amies toutes aussi gentilles que mes anciennes amies. J'étais contente de les entendre dire qu'ils étaient fiers de ma décision précipitée (Pourtant, certains jours, debout sur le terrain d'exercice, lorsqu'il faisait très chaud, je n'étais pas moi-même aussi sûre de ma décision!).

Comme nos jours de formation touchaient à leur fin, nous nous attendions à bien des choses. Lorsque nous ne serions plus de simples stagiaires Wrens, nous serions envoyées un peu partout à travers le pays pour parfaire nos connaissances du métier que nous avions choisi : codeurs, rédacteurs, agents de signalisation visuelle, agents de télégraphie sans fil, chauffeurs de véhicules motorisés, bibliothécaires, cuisiniers, etc. Et voilà tout le monde parti en instruction pour devenir vraiment utile.

Tout le monde – sauf moi! J'ai été affectée au NCSM Conestoga! J'ai déménagé dans un hôtel jadis fort charmant dans la ville de Hespeler, en périphérie de Galt, où se trouve maintenant Cambridge. (Avant la guerre, les clients y passaient les printemps chauds se prélassant dans les beaux jardins à flanc de coteau entourant l'hôtel.) Un autobus de la marine transportait matin et soir celles d'entre nous qui travaillaient à Conestoga. Je m'y suis installée avec beaucoup de bonheur pendant quelque temps, bien que j'eusse regretté de ne pas faire partie du noble effort, comme je l'avais espéré. Mon travail temporaire ici consistait à fabriquer des panneaux avertisseurs, même si je n'étais qu'une messagère. Quelqu'un se doutait peut-être que je voulais étudier les beaux-arts!

Pourtant, j'ai quand même vécu quelques moments excitants. Par exemple, une fin de semaine, j'avais été affectée pour monter la garde auprès d'une énorme torpille, qui faisait partie d'une exposition militaire. J'ai mémorisé tous les détails sur la pièce d'équipement, de façon à pouvoir répondre aux questions, et j'ai réellement pris plaisir à parler aux gens qui participaient à l'exposition. Plusieurs, d'entre eux avaient des connaissances – parents ou amis – enrôlées dans le WRCNS ou dans la Réserve des volontaires de la Marine royale canadienne (RCNVR).

Sur le plan social, nous avons eu également du plaisir. Quelques personnes très gentilles de la région de Galt téléphonaient pour demander si deux ou trois Wrens ne voudraient pas bien partager leur dîner du dimanche, et elles faisaient en sorte que nous nous sentions bien chez nous. Et les fins de semaine, quelques-unes d'entre nous (choisies surtout en raison de notre petite taille!) étaient parfois transportées en autobus dans une ville voisine pour y danser avec les jeunes cadets de la marine. C'était vraiment de braves garçons, mais nous n'avions pas grand chose à nous dire!

Le seul point négatif de cette période, ce fut un séjour à l'infirmerie, en raison d'une réaction causée par mon deuxième vaccin *tetab*. Lorsque je fus rétablie j'ai été affectée au NCSM Protector, à Sydney (Nouvelle-Écosse). Enfin, j'allais voir la Marine, l'océan Atlantique et une bonne partie du monde!

En route vers la côte est, nous avons fait un bref arrêt à la gare Union Station de Toronto où j'ai rencontré mes parents, ma sœur et mon plus beau cavalier. J'ai eu juste le temps de leur dire « Au revoir », mais pas le temps de leur dire que je commettais peut-être une terrible erreur en les quittant. À quoi pensais-je? Je voulais me raviser et rentrer simplement à la maison avec ces personnes que j'adorais! – et alors le premier venu pouvait bien adopter mon porte-savon!

Le voyage au Cap Breton a semblé très long à notre petit groupe de Wrens, mais le 11 novembre 1943 nous retrouvions celles qui résidaient déjà à l'emplacement Point Edward du NCSM Protector.

Nous avions nos propres casernes, mais nous mangions au mess des soutiers. Nous ne nous y sommes jamais senties à l'aise ni même bienvenues : un trop grand nombre de blattes se frayaient leur chemin jusqu'à notre nourriture! Vite nous avions pris la décision de ne manger que du pain et du beurre, saupoudré de cassonade. Fort heureusement pour notre santé, le bureau où nous travaillions disposait d'une cafétéria, dirigée par une civile de Sydney appelée M^me^ McKinnon. Ce fut elle qui nous a probablement sauvées d'inanition, grâce à ses rations de cerises en conserve et des rôties beurrées!

Notre travail de messagères ressemblait beaucoup à celui des facteurs. Nous travaillions à l'extérieur du Bureau des communications, un endroit achalandé dirigé par un jeune lieutenant très élégant et très affable. Nous allions livrer les messages en main propre, à pied. Mon amie et collègue, Noreen Beasley, partait dans une direction et moi dans l'autre. Nous faisions deux trajets par jour, un le matin et l'autre l'après-midi. En novembre cela devenait plus difficile car nous devions nous battre contre une boue épaisse et gluante. Puis, pendant les premiers mois de la nouvelle année, nous nous enfoncions dans une neige profonde.

On nous avait donné des couvre-chaussures, munis de boucles. Mais dès notre première tournée du matin, elles étaient trempées. Heureusement, notre officier affable me prêtait ses bottes en caoutchouc pour ma deuxième tournée et me fournissait également des chaussettes pour les bourrer (étant donné que ses pieds étaient beaucoup plus grands que les miens).

Le fait de manquer tous ces repas et de ne vivre que de casse-croûtes à la cafétéria a fini par nous rattraper et, avant Noël, Noreen et moi, avions abouti à l'hôpital. La veille de Noël, l'hôpital m'a servi un bon repas et m'a autorisée à joindre les autres filles dans les casernes. Ce fut mon premier Noël loin de chez moi et ce fut également un Noël très triste, bien que je fusse en santé et de retour avec les autres Wrens. Ce qui m'a le plus remonté le moral c'est que ma mère m'avait fait parvenir plus tôt une lettre avec la mention « Ne pas ouvrir avant le 24 décembre ». Elle s'était rappelé que j'ouvrais toujours un cadeau

avant d'aller au lit la veille de Noël. Dans la lettre, elle me suggérait, si je me sentais triste ou seule, de chercher une personne qui était malheureuse pour essayer de nous remonter mutuellement le moral. Cette suggestion a fonctionné à merveille et fonctionne encore aujourd'hui! Elle était une mère adorée et très sage.

Heureusement, une amie m'avait invitée à un dîner de Noël que donnaient des amis de sa famille qui vivaient à Sydney. C'était un de ces jours de congé agréables, traditionnels et calmes. Plus tard j'ai pu appeler ma famille au téléphone pour partager cette journée avec elle.

Le 31 décembre était une journée pour se rappeler quelques cantiques. Quelques-unes d'entre nous se sont rendues à la salle d'exercice où l'on jouait de la très belle musique. J'ai rencontré un garçon qui me rappela l'époque où nous étions tous deux conseillers juniors chez Eaton, à Toronto. Nous avons parlé de nos amis communs et évoqué quelques souvenirs mutuels, puis nous avons, en dansant, célébré l'année qui s'achevait et la nouvelle année 1944 qui commençait.

J'ai vécu une expérience terrible durant mon séjour à Sydney : j'ai pris la décision de teindre en blond mes cheveux noirs. Une nuit donc, que j'étais dans la « poulaine » (toilettes), occupée à teindre mes cheveux, pendant le couvre-feu, l'officier de service entra pour voir pourquoi il y avait encore de la lumière. J'ai retiré la serviette sur ma tête et me suis retournée pour la trouver appuyée contre le mur riant aux éclats de mes cheveux d'un vert brillant! Inutile de vous dire que je me lavais les cheveux à chaque occasion jusqu'à ce qu'ils redeviennent noirs. Fort heureusement, toutes les Wrens qui travaillaient à l'extérieur portaient la casquette en permanence.

Au début de cette année, je suis allée chez moi en permission. Bien que ce fût une visite merveilleuse et que je fusse désolée de quitter tous ces gens adorés, les mots de tendresse et la bonne nourriture, cette fois j'étais vraiment impatiente de retourner au NCSM Protector.

Peu après mon retour, les Wrens s'étaient rassemblées pour accueillir Adelaide Sinclair, notre officier Wren supérieure, qui était venue nous

parler de son voyage à Terre-Neuve. La base du NCSM Avalon faisait l'objet d'agrandissements et de nouvelles casernes étaient en construction et, une fois les travaux terminés, il y aurait environ 500 Wrens à cette base « d'outre-mer ». Cela avait l'air intéressant, mais dans cette base, il me semblait que je serais beaucoup trop loin de mes amis et de ma famille – surtout après toutes les attentions reçues lors de cette magnifique permission. J'aurais été heureuse de retourner à Toronto pour tout le reste de la guerre!

Après son discours enthousiaste, le commander Sinclair a demandé s'il y en avait parmi nous qui désiraient aller à Terre-Neuve. La plupart de celles qui étaient réunies levèrent la main. Puis elle demanda en rigolant si quelqu'un *ne voulait pas y aller*; alors une seule main se leva – la mienne. Elle prit mon nom et mon numéro avant que nous rompions les rangs. Je suis partie avec mes deux amies. Nous avions des permissions de fin de semaine et avions hâte de retrouver nos lits au YWCA, de faire la grasse matinée le lendemain et de mettre à exécution nos projets de cinéma, de magasinage et de repas au restaurant.

Mais tôt le samedi matin, j'ai été réveillée par une employée du YWCA, qui m'a demandé si j'étais Wren Manley, et m'a dit de me présenter à la base pour voir immédiatement l'officier de l'unité des Wrens. J'ai appris que j'avais été affectée à Terre-Neuve! Bien sûr j'étais certaine d'avoir été punie pour avoir exprimé mon opinion véritable. C'était presque tout aussi terrible d'apprendre que j'étais la seule de cet avis et que personne ne s'était même soucié de savoir pourquoi! Sauf une personne, Andy Murray – c'était un marin, un canonnier DEMS grand, blond et élégant que j'avais rencontré juste avant ma permission (Les DEMS faisaient partie du personnel affecté à la défense des navires de la marine marchande. C'était tout simplement des matelots de la Réserve de la Marine royale – et ils étaient si jeunes!) Néanmoins, nous avions partagé quelques lunchs à la cafétéria et avions, au milieu des rires, tissé une belle amitié.

J'ai dû partir le jour suivant. Mais avant mon départ le dimanche après-midi, M^me^ McKinnon avait organisé une surprise d'adieu pour moi. Elle

avait préparé un panier à pique-nique pour Andy et moi et nous avait indiqué où nous pourrions trouver des rondins sur lesquels nous asseoir dans la neige profonde. Ce pique-nique a été tout un régal – j'étais tellement triste, mais en un rien de temps nous nous étions remis à rire. (La nourriture m'a toujours rendue heureuse.) Puis nous avons échangé des adresses avant de nous dire au revoir.

Cette nuit-là, je me suis embarquée sur le navire de passagers qui devait me transporter à Terre-Neuve. Il y avait deux autres Wrens à bord qui partageaient mes quartiers, mais je ne les connaissais pas alors. Les couchettes étaient à trois étages, et la mienne se trouvait à quelques pouces des tuyaux qui couraient sous le plafond du pont. Le bateau était amarré au quai, tanguant, et j'avais le mal de mer avant même d'entreprendre la traversée!

Dès qu'il fit jour et que je pus trouver le pont, je suis sortie dans l'espoir que l'air frais m'aiderait à me sentir mieux. Cela n'a pas eu l'effet escompté. J'ai dû attendre des heures après notre débarquement à Port-aux-Basques (Terre-Neuve), pratiquement tout l'après-midi à terre, avant de me sentir soulagée et je me suis jurée à moi-même que je resterais à jamais sur la terre ferme de Terre-Neuve. Port-aux-Basques était un coin relativement désolé, mais il était stationnaire. Je me suis vite remise de mon malaise humiliant, en voyant que j'avais survécu à mon mal de mer, même si à certains moments je ne le voulais pas vraiment!

Nous avons pris le train – une toute petite locomotive – de Port-aux-Basques à St. John's. Ce train, qu'on appelait le « Neufie Bullet », avait apparemment toute une réputation. Je n'ai jamais vraiment su si les histoires racontées étaient vraies; mais on nous a dit que parfois les vents pouvaient par leur force faire sortir le train de ses voies étroites! D'autres fois, la locomotive et les voitures Pullman roulaient si lentement que les passagers pouvaient marcher à côté du train, pour respirer l'air frais et faire de l'exercice. À l'intérieur, les couchettes du bas des voitures-dortoirs étaient certes entourées de rideaux, comme d'habitude, toutefois, les couchettes du haut n'avaient que de jolies bordures

en fer forgé, d'environ 8 pouces de haut, pour empêcher leurs occupants de tomber. Il n'y avait aucune intimité!

Cependant, j'adorais les trains, et je suis si contente d'avoir vécu cette expérience. Ces voies étroites et ces trains ont disparu depuis longtemps, et le petit train a grandi et s'est joint aux Chemins de fer nationaux du Canada. Il y avait des paysages spectaculaires le long de la côte est de l'île : les fjords et les rochers, les feuilles vertes du printemps et les reflets cuivrés du soleil couchant constituaient un spectacle inoubliable.

Nous avions fini par arriver à St. John's et avions été conduits à Buckmaster's Field, qui était la base principale et mon « chez moi » pour les 16 prochains mois. C'était au sommet d'une colline; il y avait les mess, les casernes, une succursale du YW/YMCA, une salle d'exercice, etc. Les casernes des Wrens avaient deux étages. Tout comme celles de Sydney, elles manquaient de finition. Seulement 15 d'entre nous vinrent y loger pour commencer, cependant de nombreuses autres recrues devaient arriver par la suite. Étant donné que nous avons été désignées « chefs de quart », on nous a donné des couchettes et des casiers dans un endroit paisible, vu qu'il y aurait toujours quelqu'un en train de dormir. Nous devions nous soumettre à une vérification à l'entrée et à la sortie, auprès des seconds maîtres régulateurs (SMR) chaque fois que nous entrions ou sortions des casernes. Nous étions étroitement surveillées en tout temps.

Nous étions trois : Toni, Marion et moi – J'ai fait leur connaissance sur le bateau et dans le train. On nous a fait chacune travailler avec une Wren principale qui se trouvait déjà à la base, et nos trois équipes de deux personnes devaient faire trois quarts de travail toutes les 24 heures. J'ai découvert que, au lieu des quatre quarts habituels de six heures qu'observent la plupart des préposés aux postes de surveillance, le personnel original des opérations avait obtenu le privilège d'être de service de 8 h à 12 h, de 12 h à 18 h, puis de 18 h à 8 h le lendemain. Il semble que, longtemps avant notre arrivée, il y avait des nuits où le personnel de service savait qu'un désastre allait se produire – et que

les membres ne voulaient pas quitter leurs postes avant que le problème ne fût réglé.

Le premier jour, on nous montra nos bureaux et nous présenta aux officiers, aux Wrens principales, aux traceurs et on nous indiqua les tâches que nous allions remplir, avant le changement de quart de 18 h. Ce fut une journée occupée et intéressante, et j'attendais avec impatience mon tour d'être utile!

Je travaillais à environ trois milles de notre base Buckmaster's Field, près de l'entrée du port. L'endroit était appelé Fort William. Le bâtiment était un immeuble en bois de plain-pied, long et bas, avec un revêtement de planches en clin blanches, qui ressemblait à n'importe quel bureau construit en temps de guerre de l'époque. Mais les apparences étaient trompeuses : le bureau avait trois étages souterrains. Je montrais mon laissez-passer au rez-de-chaussée, puis je passais près des rédacteurs, dont les fonctions me semblaient celles de secrétaires. Je me rappelle que ces jeunes femmes, sans exception, formaient le groupe le plus aimable, le plus joyeux et le plus adorable que j'aie jamais rencontré. Je me suis souvent demandé depuis si ces filles n'avaient pas été choisies pour leur personnalité. Leur sourire soulageait beaucoup ma tension!

De la section des rédacteurs, nous descendions plusieurs escaliers. Les gardes de la Marine, fusils en bandoulière, baïonnette au canon, vérifiaient nos laissez-passer et nos papiers d'identité plusieurs fois à mesure que nous descendions sous terre jusqu'au niveau de sécurité. Puis, nous arrivions au bureau des codeurs, où travaillaient les codeurs, les opérateurs de téléimprimeurs et les autres spécialistes des communications. Ils transmettaient des nouvelles de tout incident aux Opérations aussi vite qu'ils pouvaient décoder les messages.

Une fois admises au niveau de sécurité, nous devions descendre encore d'autres escaliers pour arriver aux bureaux des Opérations interalliées de la Marine et des Forces aériennes. La chambre des cartes, Opérations, de la RCNVR/ARC était l'endroit où les officiers décidaient de l'itinéraire que devaient emprunter les convois (bien

que nous ne déplacions pas de petits objets sur des caisses à sable comme on le voit souvent dans les films!). Les officiers de la Marine et des Forces aériennes travaillaient dans des pièces surélevées, avec façade en verre, faisant face à une carte du monde murale. À l'une des extrémités de la salle se trouvait une carte murale de Terre-Neuve, avec les moindres détails de l'île et des secteurs environnants – l'ouest du fleuve Saint-Laurent, le sud jusqu'à Norfolk, le nord avec le Groenland, l'Islande et le passage de Mourmansk et l'est, jusqu'à l'encoignure. Ces cartes couvraient les murs du plancher au plafond et d'un côté à l'autre.

Les officiers d'état-major (Convois) étaient responsables de faire traverser chaque convoi. Les itinéraires pouvaient être modifiés pour des raisons telles que les conditions météo ou l'emplacement et le nombre de sous-marins ennemis. Nous recevions des mises à jour et de l'information provenant d'une radiobalise que nous appelions « Huff-Duff », un nom ridicule peut-être, mais que nous prononcions avec le plus grand respect! Huff-Duff était une abréviation pour radiogoniométrie haute fréquence – une forme de détection qui, d'après ce que j'ai appris, a été d'une importance capitale dans le succès que nous avons connu dans la Bataille de l'Atlantique. De plus, les vols réguliers de l'Aviation royale du Canada (ARC) détectaient aussi les sous-marins et protégeait nos convois à partir des airs. (Nos avions volaient de Terre-Neuve et couvraient les convois le plus longtemps possible. Puis lorsque les navires approchaient du Royaume-Uni, des avions alliés volaient de l'Europe et prenaient la relève.) On changeait d'itinéraire, même si l'on ne trouvait qu'un seul sous-marin. Une fois le convoi en mer, l'officier supérieur des navires d'escorte et le commodore de convois (souvent un amiral à la retraite de la Marine Royale responsable des navires marchands) assumaient la responsabilité de tout changement d'itinéraire.

Lorsqu'un sous-marin était repéré, les traceurs Wrens mettaient l'information à jour, à chaque minute, sur une carte établie en projection de Mercator. Au début, ce travail se faisait à l'étude, puis toute l'information était transférée sur une grande carte murale. Pour apporter ces changements, je montais rapidement à une grande échelle en bois qui

coulissait le long d'un rail fixé au plafond sur toute la longueur de la salle, de sorte qu'il fût possible d'atteindre toutes les parties des cartes de Terre-Neuve ou du monde. Atteindre l'Arctique signifiait que vous vous trouviez à 15 pieds dans les airs! Si quelqu'un montait jusqu'au sommet de la carte pour signifier par une punaise la position d'un navire dans l'Arctique et que le jour suivant le navire se trouvait près des Açores, nous saurions alors qu'un personnage important se trouvait à bord : le navire se déplace trop vite pour que l'escorteur puisse le suivre. « Bienvenue, M. Churchill! » pensions-nous en nous-mêmes. Les officiels voyageaient toujours sur le *Queen Mary* ou le *Queen Elizabeth*.)

Les escorteurs de guerre travaillaient dans des groupes désignés. Les bâtiments escortant les navires marchands en provenance des ports de l'Amérique du Nord se trouvaient souvent dans le passage triangulaire St. John's, Halifax, Boston. Les navires marchands effectuaient la traversée de l'Atlantique dans l'une ou l'autre direction, cependant un autre groupe de navires de guerre (avec des désignations d'escortes telles que C-1 ou C-3) transféraient leur cargo en mer, avant de revenir au port de St. John's faire relâche un peu. Les escorteurs de guerre comprenaient des destroyers, des frégates, des corvettes, des dragueurs de mines et des navires *fairmiles*. (Ceux-ci étaient de petites embarcations que de nombreuses personnes ont achetés pour usage privé après la guerre.)

Les dragueurs de mines étaient de petits bateaux, mais ils accomplissaient un travail intéressant et important. Ils étaient conçus pour détruire des mines sous-marines posées par les Allemands. Ces mines étaient attachées par des câbles en acier au fond de l'océan; donc, le dragueur de mines utilisai un acier coupant robuste, aidé parfois d'un couteau, qu'il tirait dans l'eau pour couper les câbles d'amarrage. Alors la mine flottai à la surface où elle pouvait être facilement détruite par les tirs de canon. C'était un travail monotone, bien que difficile et souvent dangereux; mais c'était essentiel pour protéger la marine marchande.

Une fois, j'ai pu prendre moi-même le gouvernail d'un dragueur de mines – le *NCSM Burlington*. Ce jour-là, on nous avait fait sortir en

mer pendant qu'il y avait encore des sous-marins ennemis dans les eaux, pour nous faire comprendre l'importance de notre travail.

En tant qu'agente débutante dans les Opérations, je transmettais à l'occasion de l'information reçue de l'emplacement radar de l'Armée à Cap Spear, en utilisant de l'équipement radio dans la salle des Opérations pour confirmer les positions de navires à l'arrivée entrant dans le port de St. John's dans un brouillard épais. (Habituellement, des agents de signalisation visuelle travaillaient du haut de l'hôtel Newfoundland, en utilisant une lampe Aldis pour envoyer des codes Morse afin de guider ces navires jusqu'au port). La première fois que j'ai parlé à une personne en mer, on m'a dit de parler clairement et de donner les positions. Nous devions comprendre l'importance de notre travail lorsque nous parlions à ces voix immatérielles en provenance de la mer.

Le vieil hôtel Newfoundland était situé juste au sommet de la colline, tout comme de nombreux vieux bâtiments dignes d'intérêt : quelques charmantes vielles maisons, des églises, des immeubles du gouvernement et les plus récents établissements militaires. La pente était raide jusqu'au sommet, et je me suis souvent arrêtée à mi-chemin en montant ou en descendant pour admirer le vue admirable du port pendant que je reprenais haleine. C'était toujours comme si les gens qui habitaient en bas près du port travaillaient comme des fourmis, s'acquittant de leurs activités avec précipitation et remettant les choses en ordre avec frénésie!

C'était également une bonne place pour regarder, souvent avec une crainte révérentielle, les navires d'escorte arriver en tanguant parfois péniblement dans le port, couverts de glace. Plusieurs jours de tempête sur l'Atlantique Nord pouvaient causer une accumulation de glace de plusieurs pouces d'épaisseur sur les lisses et les cordages d'un navire – souvent cette glace était plus épaisse d'un côté que de l'autre. Alors le navire entrait dans le port en donnant de la bande à un angle tel que j'avais l'impression qu'il allait chavirer avant que la glace n'ait pu être enlevée. Cette tâche était accomplie par l'équipage qui, à coups de hache, faisait voler la glace en éclats.

Mon seul regret pendant les mois que j'ai passés au travail a été de ne pas pouvoir partager certains détails avec ma famille – je ne pouvais vraiment pas leur dire ce que je faisais de mon temps. Nous avions tous le souci de protection du secret. Aucun fait, ni conversation qui avait lieu dans les salles des Opérations interalliées n'était jamais discuté ni répété une fois que nous n'étions plus en service! Vous deviez faire preuve de beaucoup de prudence pour ne pas échapper un mot qui pourrait être une révélation involontaire. Les lettres que j'envoyais chez moi étaient souvent déchiquetées pour motif de censure.

Nous adoptions un tel comportement, parce qu'on ne nous cachait presque pas de secret – et parfois les tracés que nous faisions étaient plus que de simples itinéraires de convoi! Par exemple, deux hommes pouvaient me demander de sortir avec eux le lendemain soir; je pouvais répondre « Oui » à tous deux parce que je savais (et eux ne le savaient pas) que le bateau auquel était affecté l'un d'eux allait appareiller le jour suivant.

L'événement le plus important de tous les jours passés comme wren s'est produit en mai 1944, lorsque l'un de nos navires MRC – la frégate *NCSM Valleyfield* – a été torpillé et très vite envoyé par le fond. St. John's était le port le plus proche du désastre et le *NCSM Giffard* a ramené quelques-uns des survivants; mais un grand nombre de braves jeunes hommes devaient périr, y compris le capitaine.

Ce désastre m'a profondément marquée. Je n'avais jamais vu quelqu'un mourir et ne savait nullement comment me comporter dans de telles circonstances. Le seul conseil que j'ai reçu était de me rendre sur les lieux, d'offrir tout l'appui nécessaire et de me montrer sereine (p. ex. de ne pas pleurer). Les cérémonies protestantes et catholiques se sont déroulées toutes deux dans la petite chapelle de la base, et ceux d'entre nous qui n'étaient pas de service se tenaient le long de la route regardant les corbillards vieillots tirés par des chevaux transporter les cercueils au cimetière. Je me suis sentie terriblement seule. Je ne sais pas si j'étais sereine ou non, mais je pense que je respirais en mesure avec un roulement de tambour – haletant, ne réfléchissant à rien.

Je crois que deux garçons avec lesquels j'étais allée à l'école secondaire se trouvaient sur ce bateau, ce qui empira davantage mon état, car l'affaire était devenue personnelle. Mais toujours est-il que les collègues ou moi-même connaissions quelqu'un sur la plupart des bateaux. Les gens venaient et partaient, et on devait l'accepter – bien qu'il arrivât certaines fois que nous ne pouvions tout simplement pas cacher nos émotions. Une autre fois, la nouvelle est arrivée au bureau que le *Highlander* – un navire britannique utilisé par les Canadiens comme escorte – avait été torpillé et était en train de couler. J'étais vraiment attristée, car je connaissais des gens à bord; mais on s'attendait à ce que nous poursuivions, tous, notre travail comme si rien ne s'était passé.

(Heureusement, le *Highlander* était sauf, même si l'avant du navire avait été gravement endommagé. Je pense qu'un autobus aurait pu entrer par la perforation. On m'a dit que l'équipage avait simplement renversé la vapeur et était revenu se mettre à l'abri dans le port! On nous avait dit que le bateau avait été coupé en deux, ce qui supposait qu'il avait été éperonné ou torpillé. Heureusement, tel n'en fut pas le cas. Par la suite, j'ai su qu'il avait heurté un iceberg. Mais en temps de guerre lorsqu'on apprenait qu'un bateau coulait, on s'imaginait simplement qu'il avait été torpillé.)

Le jour J, en juin 1944, il était manifeste que quelque chose se préparait. L'officier de service de notre quart était un homme paisible mais spirituel, il s'appelait Jack Gunn. Ce jour-là, il m'a appelée pour me demander : « J'ai besoin d'un crayon rouge, Manley. Y a-t-il du carton ici? Comment puis-je faire un cercle? Avez-vous un compas? »

Je lui apportai tout ce qu'il avait demandé, puis il s'est assis à son bureau faisant des tracés avec le crayon rouge. Nous étions curieux de savoir ce qu'il mijotait! Finalement, il se leva, monta à l'échelle lui-même. Ce fut alors que nous sûmes qu'il se passait quelque chose d'important. Il fixa avec une punaise sur la côte de France le message qu'il venait de rédiger puis descendit sans dire un mot. Je brûlais d'impatience de monter pour lire son message. On pouvait y lire « Jour J : Activité intense signalée dans ce secteur ».

« N'était-ce pas le chef-d'œuvre des litotes », pensais-je.

(Peu de temps après le jour J, mon père m'a fait parvenir une coupure du *Globe and Mail* indiquant la première personne portée blessée sur la plage Juno le matin du 5 juin 1944. Il s'agissait de mon ami de vieille date, Bill Herbert, lieutenant dans l'unité du *Queen's Own Rifles of Canada* (QOR(C)) – qui plus tard est devenu mon mari et ami. Après quelques semaines passées à l'hôpital en Angleterre, il est retourné à son régiment et a été décoré en novembre par le général Montgomery. Il est rentré au pays avec son régiment en décembre 1945.)

Nous menions aussi une vie sociale relativement gaie. Nous autres les Wrens, étions étroitement liées tant par le travail que par la souffrance causée par la perte d'êtres chers ou nos cœurs brisés. L'une des femmes avec lesquelles je travaillais s'appelait Elizabeth; son père était ministre anglican et ami du gouverneur général de Terre-Neuve. Cette amitié nous a valu des invitations à des dîners donnés à la résidence du gouverneur général – on invitait aussi d'autres jeunes et nous jouions à de nombreux jeux. (L'un de ceux-ci consistait pour les femmes présentes à la fête à se tenir debout derrière une couverture accrochée et pour les hommes de les identifier juste en regardant leurs chaussures. Ce n'était pas si difficile d'établir la distinction entre Elizabeth et moi, même lorsque nous portions des souliers et des bas noirs identiques : ses pieds étaient longs et étroits, les miens étaient tout à fait le contraire.) C'était très agréable de se retrouver de nouveau en compagnie de personnes autres que des militaires. Après de telles soirées, je détestais quitter leur bibliothèque – avec ses boiseries chaudes, sans la moindre trace de cette peinture verte blafarde qui couvrait tous nos bâtiments!

Quant à nos repas, nous partagions encore le mess des soutiers – bien qu'à St. John's les hommes fussent plus curieux que critiques. Je prenais la plupart de mes repas au YWCA, et y dépensais la plus grande part de ma paye mensuelle. Le YWCA m'approvisionnait aussi très bien en cigarettes – J'étais devenue une fumeuse invétérée dans la Marine! De plus, toutes les trois écoles secondaires que j'avais fréquentées m'envoyaient des cartouches de cigarettes.

Puis vint le jour de la victoire en Europe, la guerre tirait à sa fin. Nous devions nous préparer pour notre démobilisation, un processus de six semaines. J'ai été envoyée au NCSM Peregrine, à Halifax, et de là je suis partie en congé. Ma famille avait déménagé de Toronto à Sudbury pendant la guerre, et désormais c'était là mon « chez moi ». J'étais dans notre bungalow quand la guerre du Pacifique s'est terminée. Tout à coup, tous les sifflets du monde ont retenti! Je me rappelle le visage de ma grand-mère. Elle ne disait rien, mais son expression avait changé – il y brillait une telle joie, on pouvait dire que des milliers de souvenirs l'assaillaient. Elle avait deux fils dans cette guerre et en avait perdu un, plus tôt. Fort heureusement pour nous, aucun membre de notre famille immédiate n'avait été tué. Mais bon nombre de nos amis l'avaient été.

Avant d'être démobilisée, j'ai été envoyée du NCSM Peregrine, à Toronto, où on m'y examina afin de découvrir la cause de mes violentes migraines, qui allaient me tourmenter toute la vie. On avait cru que ce pouvait être une tumeur cérébrale et je suppose que l'Armée voulait s'assurer que j'étais en parfaite santé avant de me rendre à la vie civile. Mais les tests allaient simplement révéler que je souffrais d'affreuses migraines, et au bout du compte je fus démobilisée du NCSM York à la fin de 1945.

À cette époque-là, je ne voulais penser à rien d'autre que d'être à la maison. J'étais partie depuis plus de deux ans, et je ne voulais plus penser à la guerre ni aux gens qui ne reviendraient pas. Je voulais penser aux gens qui rentraient chez eux. Vous ne pourriez pas vraiment savoir si la guerre était finie, tant que vous n'aviez pas vu ces gens et constaté qu'ils étaient bel et bien revenus – c'était comme si vous cochiez leurs noms sur une liste. On se sentait si bien chaque fois que l'on voyait quelqu'un qui avait survécu.

Mes parents étaient heureux de m'avoir à la maison et, ceci, en dépit du fait qu'ils ne pouvaient pas comprendre le degré d'autonomie que j'avais acquise. Ma mère pensait que je devais passer mes soirées à la maison à tricoter ou à faire quelque chose d'autre! Mais à part cela, je n'ai pas trouvé très difficile la réinsertion à la vie civile. Jai eu deux offres

d'emploi sur-le-champ et j'ai décidé de rédiger des annonces publicitaires pour l'immobilier dans le *Globe and Mail* de Toronto. Puis j'ai reçu la formation nécessaire pour devenir acheteuse de vêtements pour Eaton – bien qu'à l'époque je ne fusse pas vraiment intéressée par la mode. Mon uniforme me manquait vraiment : quand vous vous leviez le matin, vous saviez exactement ce que vous alliez mettre. Après la guerre, je trouvais que je consacrais beaucoup de temps à choisir quoi porter et à me maquiller! J'aurais été tout à fait heureuse d'être toujours en uniforme – cela aurait simplifié les choses.

Bill est rentré au pays une semaine avant Noël. Je suis allée l'accueillir à la maison et j'ai participé à la grande fête organisée pour lui et ses compagnons de guerre par le QOR au manège militaire de Toronto. Nous nous sommes fiancés à la fin de 1945 et mariés en octobre 1946. Nous avons trois enfants : Brian, Shelley et Marie. (Bill est décédé subitement en 1978.)

L'expérience que j'ai acquise dans le service militaire m'a certainement changée. Je suis devenue responsable. Avant, j'étais tout aussi irresponsable que les recrues – une idiote qui s'est enrôlée dans la Marine juste pour avoir son propre porte-savon! À l'âge de dix-huit ans, je n'avais vraiment aucun plan et je ne savais réellement pas dans quoi je m'étais embarquée lorsque je me suis enrôlée. J'espérais, je dois l'avouer, qu'avant que mon enrôlement se fût concrétisé, mon père aurait eu assez de poigne pour me tirer de la Marine. Mais après m'être enrôlée, je n'avais plus aucun doute. J'ai toujours été heureuse de n'être pas revenue sur ma décision.

Le côté le plus enrichissant de mes années de service a été les liens d'amitié tissés. Le service est un club très sélect auquel adhérer – c'est quelque chose que j'aime vraiment. Mes amis Wrens et moi sommes toujours très proches, même après toutes ces années écoulées et souvent même avec très peu de contacts; nous avons partagé tant de choses! Ça été tout un défi d'essayer de se tenir en contact – car dès que les femmes changent de nom, il est facile de perdre leur trace! J'aurais tant voulu rester en rapport avec un plus grand nombre, au moins procéder à des

échanges d'adresses et de noms de jeune fille ou de femme mariée. Je trouvais les réunions Wrens (qui se tenaient tous les trois ans) merveilleusement enrichissantes – Que d'accolades! Mais, étant donné qu'aujourd'hui la plupart d'entre nous approchons de la quatre-vingtaine ou avons dépassé cet âge, nous n'avons plus tout à fait le même enthousiasme.

Il y a deux ans, j'ai eu le privilège de retourner à St. John's avec un groupe d'anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale, qui représentaient l'Aviation royale du Canada (ARC), la Réserve des volontaires de la Marine royale canadienne (RCNVR) et le Service féminin de la Marine royale du Canada (WRCNS). Dans le cimetière militaire, qui se trouve au sommet d'une colline, se dresse, parmi les pierres commémoratives, un cénotaphe d'où on a une excellente vue du port et des quais. Au nom de toutes les Wrens du Canada, j'ai déposé une couronne en mémoire de nos compatriotes des deux sexes qui ont péri à la guerre – tant ceux et celles qui ont eu des tombes que ceux et celles qui n'en n'ont pas eues. Nous avons évoqué les souvenirs de la Bataille de l'Atlantique et ceux de nos compagnes et compagnons. Les gens en guerre avaient une imagination et un courage incroyables pour accomplir des choses extraordinaires.

Je pense que le service militaire a changé le rôle des femmes dans la société. le titre de ce livre : « *À la hauteur du défi* » est tout à fait significatif à mes yeux, car nos années de service ont certainement permis à mes amies et à moi-même de sentir que nous étions à la hauteur de *n'importe quel* défi. Je me suis sentie heureuse de faire partie de quelque chose qui a été d'une si grande importance. Rétrospectivement, ce fut une aventure hautement glorieuse pour moi et pour la plupart des filles que j'ai connues.

Nancy Lee Tegart – née Lee

En 1939, j'avais un bon emploi à la station service Woodward à Vancouver, consistant à vendre de l'essence et de l'huile et à garer les voitures. Je gagnais 15 $ par jour, un bon salaire à une époque où de nombreux types ne gagnaient même pas autant en une semaine, ou se trouvaient carrément en chômage. Mais tous les médias parlaient de la guerre, et je voulais participer à l'action, en dépit d'une rumeur voulant que les propriétaires de la station service Woodward ne réengagent aucun employé ayant démissionné pour s'enrôler (par la suite, ils ont dû se rétracter!).

Au début de décembre 1941, les Japonais attaquèrent Pearl Harbor, et la population de l'ensemble de la côte du Pacifique se mit à craindre une éventuelle offensive japonaise contre notre territoire. Ainsi, on éteignit brusquement toutes les lumières le long du littoral en guise de précaution, afin que les bombardiers ennemis ne puissent pas viser leurs cibles avec précision. Malheureusement, les autorités ne nous avaient pas avertis de la chose! À ce moment, je travaillais pendant le quart du soir chez Woodward. (Pire, j'étais en train de descendre un escalier suspendu, et ne voyant strictement rien, je n'osais plus bouger.) La menace posée par les espions paraissait alors très réelle, malgré la déportation ou l'internement de beaucoup de citoyens d'origine japonaise.

Je souhaitais beaucoup aller en Angleterre; j'y suis née, en 1912, et j'ai immigré au Canada avec ma mère tombée veuve pour ensuite nous établir sur un ranch à Edgewater en Colombie-Britannique, en 1927. J'avais toujours eu envie de visiter notre chère mère-patrie; j'ai donc communiqué avec le frère de ma mère qui y habitait encore et qui était assez fortuné, pour demander s'il pouvait m'accueillir. Mais il

m'a simplement conseillé d'être patiente et d'attendre, ou de venir en Angleterre par mes propres moyens et de m'enrôler dans l'armée de terre.

Par conséquent, en 1942, je me suis rendue au bureau de recrutement à Vancouver pour m'enrôler dans la section féminine de l'ARC, simplement du fait que le premier bureau de recrutement ouvert à Vancouver appartenait aux forces aériennes.

Un aspect des procédures de recrutement m'a vraiment choquée, à savoir les examens médicaux. On m'avait confiée à un homme médecin, devant qui j'avais dû me déshabiller flambant nue et effectuer plusieurs exercices. J'aurais bien voulu me plaindre de ce traitement, mais j'étais si contente d'être acceptée que j'ai préféré taire cet incident. Ça ne se passerait certainement pas comme ça aujourd'hui!

J'ai suivi une formation en transports au vieux collège Havergal à Toronto; on m'a ensuite fait miroiter un emploi d'officier. Mais cela ne me convenait pas; mon père avait été réformé durant la Première Guerre mondiale parce qu'il avait des veines variqueuses, ce qui était aussi mon cas. Le fait de rester trop longtemps debout risquait d'aggraver le problème, de sorte que j'ai décidé de demeurer dans les services de transport.

À la question « où préférez-vous être stationnée? », chacune avait répondu « près de la maison ». Évidemment, c'est le contraire qui se passait! J'ai donc été affectée à l'unité de bombardement et d'artillerie de Jarvis près de London, en Ontario.

Lors de mon entrevue initiale, j'ai demandé à l'officier du service féminin de m'inscrire en vue d'une affectation outremer.

« Oh, vous n'avez aucune chance de l'obtenir », répliqua-t-elle brusquement.

Mais devant mon insistance, elle finit par noter en rechignant ma requête. C'était au mois d'août. Or, en décembre, pendant mon séjour

au centre de Jarvis, on m'a dit, paroles magiques, de me préparer pour aller en Europe!

Je fus la seule élue parmi les effectifs de Jarvis. Plusieurs des autres filles, dont une sergent du service des transports, auraient elles aussi désiré être envoyées en Angleterre, et tout le monde m'enviait. Elles m'ont demandé par quel miracle j'avais été choisie.

« Avez-vous *insisté* pour être expédiées outremer? » les ai-je questionnées. Elles durent admettre que non.

Notre groupe, le premier, comprenait 21 membres des forces aériennes; après avoir fait nos adieux à nos proches, nous nous sommes rencontrées à Halifax. C'était un hiver extrêmement froid; durant le voyage en train vers la côte Est, les freins bloquaient souvent, et il a fallu faire plusieurs arrêts pour permettre de les dégeler au moyen des « boîtes chauffantes ».

À Halifax, il y avait partout des glaçons qui pendaient des toits, accrochés aux navires. En embarquant sur notre bateau, nous avons constaté qu'il était bondé de recrues des forces aériennes du Commonwealth, qui s'entassaient sur trois étages dans des hamacs, sur des tables et à même le sol. Toutefois, nous étions traitées comme des reines, et nous jouions au bridge avec les officiers dans leur salon, dînant avec eux à leur mess. (Au début, nous dérobions de la nourriture pour les simples soldats, mais on nous a rapidement ordonné de cesser ce manège, car il n'y avait pas assez de nourriture pour chaque tablée.) De plus, le temps s'est gâté et la mer était devenue très agitée, si bien qu'on a dû fixer au plancher les meubles du salon.

Après une longue traversée, il a fallu franchir une passe dangereuse au large de l'Espagne, après qu'un avion de reconnaissance Sunderland nous eut signalé la présence de sous-marins. Nous avons fini par atteindre le port de Glasgow, d'où nous avons pris le train en direction de Londres. Ce fut notre première expérience du « black out » : nous marchions dans les rues de Londres main dans la main, en file indienne, l'officier nous guidant à l'aide d'une lampe de poche voilée.

On nous a alors accordé deux semaines de permission à Londres; en effet, les préparatifs pour nous accueillir à notre lieu d'affectation dans le Yorkshire n'étaient pas semble-t-il terminés. J'en ai profité pour visiter un cousin de mon père à Exeter dans le Devon. Puis arriva le moment d'empaqueter nos effets et de remonter vers le nord jusqu'au Yorkshire. Il faisait froid dans cette région. Il se produisit quelques incidents désagréables : à un moment donné, des filles ont dérobé en guise de souvenir des ornements en porcelaine, irremplaçables en temps de guerre, dans un pub local, le Three Greyhounds. Nous avons alors subi notre première expérience de consignation dans les casernes, jusqu'à ce que les coupables finissent par rendre les objets.

Nous avons d'abord été postées au QG du groupe de bombardement n° 6, non loin de Knaresborough. Cette unité était stationnée à Allerton Hall, un domaine confisqué par le gouvernement une fois qu'on eut découvert que son propriétaire avait accueilli un adjoint de premier rang de Hitler juste avant le déclenchement de la guerre. C'est à Allerton que nous avons habité pour la première fois dans des cabanes quonset; chacune d'elles abritait autour de 16 femmes, et il n'y avait qu'une petite chaufferette alimentée par de la coke. (La coke est un combustible dérivé du charbon, moins coûteux mais difficile à enflammer. Le charbon brûlait beaucoup plus facilement, mais bien entendu, il était réservé aux officiers.) D'ailleurs, il n'y avait jamais assez de coke non plus. Heureusement, à chaque soir, une des filles au minimum était chargée de tenir allumée la chaufferette des officiers, et s'arrangeait pour nous rapporter discrètement du charbon. Mais nous passions tout de même beaucoup de temps à ratisser les haies et les rangées d'arbres pour dénicher du petit bois d'allumage.

Cela a pris pas mal de temps pour nous accoutumer à l'Angleterre. Tout d'abord, il y avait le mauvais temps : il n'était pas tellement réjouissant de travailler en jupe sur les pistes à l'automne. Ce n'est qu'au bout d'un bon moment qu'on a fini par nous remettre des tenues de combat, avec des pantalons. Ce fut un vrai soulagement. Aspect plutôt comique, nos pantalons pour porter en dehors du service étaient de couleurs pastels, et les membres de la WAAF ont cru que c'étaient des pyjamas!

Il y avait aussi la difficulté de conduire. Je me souviens comme si c'était hier de ma première journée de travail sur la route. Je conduisais un gros camion de rationnement de marque Bedford, pesant trois tonnes, et je roulais le cœur joyeux en pleine campagne par une belle journée ensoleillée. Au début, la route était déserte, mais tout à coup, j'aperçus un autre véhicule se dirigeant vers moi, du mauvais côté du chemin. Évidemment, j'ai réalisé que c'est moi qui roulait du mauvais côté! Je n'ai plus jamais commis cette erreur.

Certains incidents survenus durant notre séjour à Allerton restent gravés dans ma mémoire. À un moment donné, leurs majestés le roi George VI et Elizabeth (l'actuelle reine mère), désireux de rencontrer des Canadiennes stationnées en Angleterre, sont venus nous inspecter. C'étaient des gens merveilleux : pendant toute la période du blitz, ils ont ranimé le courage des Anglais en allant visiter les zones bombardées et en parlant aux rescapés. Nous n'avons pas eu alors l'occasion de leur adresser la parole, quoique nous ayons pu le faire à la fin de la guerre; j'y reviendrai.

Une autre fois, j'ai encouru des reproches parce que j'avais commis l'erreur d'essayer de rencontrer notre officier sans passer par les voies hiérarchiques, faisant fi des caporaux et des sergents, comme on l'aurait fait dans le civil. Un tel manquement à l'étiquette était pas vu d'un mauvais œil! Par conséquent, en décembre, on m'a postée seule (ce qui me paraissait sur le coup une forme de punition) à Linton-on-Ouse, un aérodrome pour les bombardiers situé près de York, servant de QG pour plusieurs stations satellites. Vu qu'il s'agissait d'un aérodrome permanent en temps de paix, nos quartiers d'hébergement étaient convenables : une maisonnette comportant deux grandes chambres au rez-de-chaussée, une petite chambre à l'étage ainsi qu'une salle de bains. Il y avait dans chaque pièce un petit foyer.

J'ai apprécié mon séjour à Linton-on-Ouse. Je trouvais mon travail plus valorisant, sachant qu'il contribuait à assurer les services nécessaires pour les équipages des bombardiers, malgré la certitude que certains d'entre eux ne reviendraient jamais de leur mission. Je faisais un travail intéressant; la plupart du temps, je conduisais le gros camion

Bedford de la base. Mais on me confiait parfois la tâche de véhiculer les officiers, souvent dans une petite camionnette que je détestais parce que la pédale de l'accélérateur était minuscule. Par ailleurs, je conduisais de temps à autres des voitures d'état-major dans les environs de Londres ou en direction de Torquay dans le Devon. Je passais le plus clair de mon temps de travail dans la salle d'attente réservée aux conducteurs, attendant les appels pour amener quelqu'un n'importe où, n'importe quand.

(Je me souviens qu'une de nos camarades du service des transports a fini par épouser le conducteur d'un camion transportant des bombes. En annonçant son prochain mariage, elle était si excitée qu'elle s'est exclamée : « Nous allons en permission pour raisons familiales! »)

J'avais choisi le service des transports pour éviter des problèmes de santé, mais ils ne me lâchaient pas! Un jour, je me suis rendue au centre de ravitaillement pour obtenir des nouvelles chaussures, mais il n'y en avait pas de ma pointure. Par conséquent, j'ai dû me contenter de chaussures plus petites, conduisant toute la journée, un trajet aller-retour jusqu'à Londres, dans des souliers trop serrés. Résultat, je me suis retrouvée avec un oignon douloureux. On m'a envoyée à Londres pour trouver un remède à mon mal; le mieux que j'ai pu trouver, c'est un soutien pour l'arche du pied, une amélioration par rapport à tout ce que j'avais pu trouver auparavant. (Heureusement, je reçois une bonne pension qui compense pour les frais supplémentaires, étant donné que je suis incapable de porter des chaussures ordinaires.)

À York, ayant découvert des écuries de louage, je me suis offerte pour nettoyer les stalles et faire faire de l'exercice aux chevaux; j'adorais ces animaux (ce qui est encore le cas), ayant grandi sur un ranch et ayant galopé après les chevaux sauvages durant ma jeunesse en Colombie-Britannique. La plupart des bêtes avaient été réquisitionnées par l'armée, mais le propriétaire avait pu conserver une jolie petite jument appelée Brenda. Un jour, il m'autorisa à faire une promenade sur son dos le long de la rivière. Au retour, j'aperçus un billot et je crus qu'elle pourrait le franchir; j'avais souvent sauté par-dessus des billots en pourchassant des chevaux sauvages chez nous. Mais j'avais

alors une selle western, alors que Brenda portait une selle anglaise, ce qui est tout à fait différent. Eh bien, la jument réussit à me désarçonner! Heureusement, j'étais assez expérimentée pour ne pas lâcher les rênes (qui sont réunies dans le style d'équitation anglais, de sorte qu'il est plus difficile de se retenir). Revenue de peine et de misère à l'écurie, j'étais en train d'enlever la selle le cœur content, croyant naïvement que personne ne serait au courant de mon humiliation, lorsque le propriétaire m'a narguée en disant : « ha ha! elle vous a expédiée dans le décor, n'est-ce pas!? » Bien entendu, le sol est toujours humide dans cette région, de sorte que mon pantalon et mon derrière étaient couverts de boue!

Pour une base abritant deux ou trois milliers de personnes, la nourriture à Linton était relativement bonne, surtout grâce aux cuisinières canadiennes bénévoles; quant aux cuisinières anglaises conscrites, elles semblaient s'en ficher. Durant la semaine de mon arrivée, le boucher local s'efforçait de préparer ses dindes gelées avant la ruée du temps des Fêtes. C'était un homme âgé, et ses mains étaient bleuies de froid. J'ai offert de l'aider étant donné que j'avais l'habitude de nettoyer des volailles. Le cher homme était tellement reconnaissant que, par la suite, il a pris l'habitude de me donner du jambon, du filet mignon, des œufs, etc. Nos gamelles (inutiles jusque là) servaient désormais la plupart des soirs dans notre logement, ma copine et moi faisant cuire les viandes, gracieuseté du boucher, sur notre feu de joie.

Arriva enfin le jour du débarquement; on nous avait confinées dans les casernes pour ne pas que des oreilles ennemies apprennent la nouvelle. Tous les aviateurs prirent leur envol pour appuyer le débarquement allié en France. C'était très excitant de savoir enfin que notre cause progressait, après le lamentable échec de Dunkerke.

Après le débarquement, nous avons toutes été postées au quartier général de Londres où nous passions nos journées à véhiculer aller-retour les officiers à Lincoln's Inn Fields, où se trouvait le QG de l'ARC. Au lieu d'habiter dans des casernes, nous avions dû trouver nos propres logements, ce qui était en quelque sorte une nouveauté; on nous versait une « allocation de subsistance » et nous mangions au club Canadian

Red Shield réservé aux militaires canadiens. On y servait de bons repas, et nous pouvions y lire les journaux et apprendre les nouvelles.

Mon ami « Tommy » Thompson et moi-même, nous pariions parfois sur les résultats des courses de chevaux, et souvent, nous avions une chance inouïe, même si en fait nous nous contentions de miser au hasard. Par exemple, sur neuf inscrits dans une course, nous avions parié sur un cheval baptisé Heliotrope, qui a gagné l'épreuve. Les heureux hasards du genre arrivaient si fréquemment qu'au bout du compte, le sergent (qui prenait les paris à chaque jour et rapportait les gains de la veille) a voulu connaître notre secret. Mon ami a tout bonnement présenté sa main fermée, comme le font les turfistes professionnels à l'hippodrome pour conseiller le numéro d'un gagnant!

Le jour de la victoire, je me trouvais à Londres. Il faisait un temps magnifique, et partout, les fenêtres des bureaux étaient grandes ouvertes; les gens jetaient par les fenêtres des cascades de papiers, comme des confettis.

Une fois la paix rétablie, en 1945, j'étais à Édimbourg en compagnie de Tommy. Dans le cadre des célébrations, plusieurs clans de highlanders défilèrent en jouant de la cornemuse le long de la rue Princess, l'artère principale de la ville. Nous avons observé la parade et les autres célébrations; puis, je suis allée avec mes amis prendre une bouchée au nouveau club militaire canadien, où le roi et la future reine se sont alors arrêtés. Ayant remarqué mon soupçon d'accent britannique, ils nous ont approchés pour savoir d'où nous venions. Ainsi, j'ai eu finalement la chance de bavarder avec des personnages royaux.

Notre séjour à Londres a pris fin (après une vacance en Irlande) quand nous avons été mutées à Torquay pour aider au rapatriement de nos soldats. Nous avions, Tommy et moi, décidé de prolonger notre période de service d'une autre année, espérant ainsi obtenir plus d'argent au moment de notre démobilisation. On ne nous a jamais parlé, ni à ce moment, ni par la suite, des avantages que notre statut d'ancien combattant nous aurait procuré si nous étions rentrés immédiatement au pays. Avoir su, je serais retournée aux études pour suivre

un cours de vétérinaire, car j'ai toujours souhaité devenir vétérinaire. Je regrette énormément de ne pas avoir emprunté cette voie.

Quand je suis enfin revenue au Canada, la situation n'avait pas tellement changé, sauf au niveau du rationnement. Après un long congé de démobilisation, il a été assez facile de se réintégrer à la vie civile. Nous avions décidé, mon compagnon aviateur et moi, d'habiter ensemble; nous avons d'abord travaillé au rayon des fruits et légumes du magasin Safeway's, après quoi nous nous sommes lancés dans l'élevage des lapins angoras (grâce à l'aide financière du programme d'assistance aux anciens combattants, emprunt que j'ai fini par rembourser). Mais le commerce des lapins s'est mis à décliner à cause du retour en force des éleveurs japonais et italiens, qui bénéficiaient d'une main-d'œuvre à bon marché. Par conséquent, je suis retournée vivre à l'intérieur de la Colombie-Britannique, dans la vallée du Columbia, où j'ai occupé divers emplois, soit attacher des arbres de Noël et travailler dans les stations de ski et les auberges. J'ai fini par me marier, et j'ai repris mon ancien métier d'éleveur.

Notre contribution à l'effort de guerre du Canada consistait à libérer les hommes pour qu'ils puissent combattre, et à leur tenir compagnie, même si, quand on a commencé à envoyer des femmes outre-mer en 1943, certains soldats s'étaient plaints du fait qu'ils avaient besoin de « sacs d'équipement », et non de « sacoches »! Mais ces préjugés se dissipèrent bientôt. Nous avons fini par maîtriser le jeu de dards au point de pouvoir rivaliser avec les hommes, et nous profitions pleinement des pubs anglais. On pouvait s'asseoir devant le feu et jouer au whist, au bridge ou aux dards, tout cela en buvant des pichets de bière. L'atmosphère était très accueillante, on se sentait réellement chez soi; il était dommage toutefois de ne pas pouvoir profiter des mêmes plaisirs au Canada.

Je n'ai jamais rencontré d'hostilité par rapport à mes agissements ou à ma présence dans les forces armées; et dans l'ensemble, les soldats avec qui nous étions en contact nous respectaient, même si à l'occasion, certains échappaient des paroles blessantes. (Une des filles me disait fréquemment : « Je me demande comment tu fais pour supporter ça! »).

Mais la plupart d'entre eux se montraient très gentils, et jamais nous n'avons entendu l'un d'eux s'objecter à notre présence. Pourtant, je me souviens d'un incident survenu pendant que les hommes jouaient aux cartes dans le bureau du service des transports; les enjeux étaient sans doute passablement élevés, puisqu'un des hommes, nous tournant le dos, s'oublia et prononça des grossièretés! Voyant que nous étions là en train de lire, il rougit et s'excusa. Nous lui avons pardonné sur le champ, en disant « pas de problème ».

J'estime que les femmes peuvent jouer un rôle appréciable sur la scène militaire, même si, à mon avis, elles devraient éviter les fonctions traditionnellement dévolues aux hommes comme soulever des lourds fardeaux ou les travaux en génie; les femmes n'ont tout simplement pas la corpulence physique nécessaire pour remplir de telles tâches. Nous devrions plutôt essayer de revenir à des attitudes plus féminines, exiger une plus grande courtoisie de la part des hommes, et leur laisser croire qu'ils sont supérieurs (même si ce n'est pas le cas!). C'est une façon d'agir très profitable, croyez-en mon expérience.

Beverly von Baeyer – née Robinson

L'été 1938 s'écoulait, et nous commencions à comprendre, même à Vancouver, que la guerre était possible – une guerre européenne qui pourrait bien mobiliser le Canada. La guerre de 1914-1918 s'était terminée avant ma naissance, mais elle était bien présente dans les esprits de notre génération. Sans nous sentir très menacés, il y avait, dans l'atmosphère, un malaise très perceptible.

Cependant, les souvenirs du conflit précédent avaient tellement bouleversé les Canadiens (ainsi que les Européens), que nous hésitions tous à faire face à l'agression. La Guerre civile espagnole avait commencé en 1936. Les dirigeants européens avaient fermé les yeux sur l'éviction, par Franco, du gouvernement élu en Espagne, de même que sur les troupes nombreuses de soldats allemands, italiens et communistes qui avaient afflué en Espagne. Les soutiens de Franco étaient des Allemands et des Italiens qui profitaient tous de ce conflit pour bien s'exercer aux méthodes de guerre les plus modernes. Les communistes s'y exerçaient aussi, bien que leur but officiel fût de lutter contre Franco.

Notre pays a refusé de reconnaître l'action de ces Canadiens qui sont allés combattre les puissances fascistes. Et, lorsque les membres du

Bataillon MacKenzie-Papineau (ainsi nommé d'après les chefs respectifs du Haut-Canada et du Bas-Canada au cours des révoltes de 1837) sont finalement rentrés chez eux, le gouvernement canadien les a ignorés et même poursuivis. Ainsi, le docteur Norman Bethune, qui s'était rapidement engagé dans la lutte contre le fascisme, est finalement parti en Chine pour continuer son œuvre. Encore dans les années 1990, les premiers Canadiens ayant combattu contre les puissances fascistes ne jouissaient d'aucune reconnaissance officielle.

Hitler avait « libéré » la Rhénanie, disant qu'elle était ethniquement allemande, et que la décision – adoptée en 1919 – de l'attribuer à la France était ridicule et contre nature. Il s'en est tiré avant d'annexer la Sarre. Puis, il s'est emparé de l'Autriche pour la réunir aux territoires de langue allemande. D'après les journaux, les Autrichiens ont accueilli ses troupes dans l'enthousiasme. Il a ensuite envahi la Tchécoslovaquie pour s'emparer des Sudètes, ce qui a vivement alarmé les Britanniques et les Français. Assez, du moins, pour que l'ambassadeur de Grande-Bretagne, Nevile Henderson aille rencontrer Hitler dans sa retraite (ou plutôt sa forteresse) de Berchtesgaden. Il est revenu en Angleterre avec un grand sourire et un traité par lequel Hitler renonçait à toute nouvelle annexion en Europe. Le premier ministre, Neville Chamberlain, s'est alors vanté d'avoir obtenu la « paix pour notre génération ».

Mais en août 1939, il était évident qu'Hitler s'apprêtait à envahir la Pologne. Les Alliés, c'est-à-dire la France et l'Angleterre, l'ont averti qu'ils se battraient. Les ayant vus céder tant de fois, il n'est pas étonnant qu'Hitler ne les ait pas pris au sérieux, et, le 1er septembre 1939, ses troupes se mettaient en marche vers l'est.

Les Polonais avaient longtemps compté sur les défenses naturelles constituées par les marais de Priapet, à l'ouest de Varsovie : ils étaient certains de voir les véhicules ennemis s'enliser dans ce sol instable qui avait déjà sauvé leur pays. De plus, ils avaient leur superbe cavalerie. Mais l'été 1939 était anormalement chaud et sec : les tanks allemands ont foncé à travers ces marécages normalement dangereux. Pendant ce temps, leurs avions narguaient la population en tournant avec dédain au-dessus de Varsovie, et lâchaient parfois quelques bombes.

Malgré le courage de l'armée polonaise, quelques jours ont suffi pour envahir toute la Pologne.

Les Britanniques ont alors sommé Hitler de retirer ses troupes dans un délai précis. Ayant refusé, Hitler s'est étonné d'apprendre que la Grande-Bretagne et la France avaient déclaré la guerre à l'Allemagne nazie, mais cela ne l'a pas dissuadé.

On était le 1er septembre. Au Canada, bon nombre d'entre nous étaient collés à la radio à chaque bulletin de nouvelles. La situation nous paraissait incroyable, mais nous enragions de ce que notre pays n'avait pas immédiatement suivi les Alliés, comme nous appelions « notre camp ». C'est seulement le 3 septembre que le Canada a déclaré la guerre. On avait retardé cette déclaration (comme on l'a su longtemps après), pour permettre à environ la moitié de notre marine, qui se hâtait fiévreusement de descendre la côte pour atteindre l'entrée ouest du canal de Panama afin de le traverser. Les Américains contrôlaient le canal et auraient interdit le passage à une puissance belligérante.

On a mis assez longtemps à comprendre la situation.

Tout au long des années 1930, la Dépression avait ravagé le Canada. L'Ouest avait subi une sécheresse si âpre et si longue, que la terre végétale avait simplement disparu. Planter ne faisait que gâter les semences, qui pourrissaient ou étaient dévorées par les oiseaux et les insectes. Il était presque impossible de trouver du travail, et des hommes sillonnaient le pays dans des wagons à marchandises en cherchant désespérément à s'employer. Des médecins et des avocats étaient contents de creuser des fossés pour un dollar par jour.

Les filles, et même les femmes, surtout dans les Prairies, portaient des robes taillées dans des sacs à farine en coton. Dans les campagnes, presque toutes les femmes faisaient elles-mêmes leur pain; la farine était encore bon marché, et les temps étaient durs. C'est pourquoi, une fois vidés, les sacs de cent livres qui avaient longtemps servi de linges à vaisselle servaient maintenant à fabriquer des vêtements. Personne ne voulait d'une robe ornée d'une marque de commerce. On a donc

eu la bonne idée d'imprimer des fleurs sur le tissu et de cacher la marque. Ça a marché. À cette époque, les membres d'une même famille se repassaient les vêtements; la plupart des gens ignoraient ce qu'étaient les vacances; les repas étaient frugaux et le luxe un vain mot. Enfin, peu de gens pouvaient s'offrir des soins médicaux ou dentaires.

Je vivais alors avec mes parents et mes deux plus jeunes sœurs à Vancouver-Ouest (C.-B.). Les journaux publiaient assez peu de nouvelles étrangères. L'Extrême-Orient se résumait à l'Inde, à ses rajahs et à ses chasses au tigre, ainsi qu'à l'Armée des Indes. Pour ma famille, cette armée avait une importance particulière, parce que mon grand-père y avait servi avant son mariage. Mais c'était il y a près d'un siècle. Quant à l'Afrique, je voyais le Continent Noir comme une nuit sans fin privée de toute forme de civilisation. L'Europe, elle, m'offrait une mosaïque d'impressions – le charme de la France, les fleurs et les villas d'Italie, mais c'est à peu près tout. J'associais l'Europe à l'esprit de clocher. Mais la plupart d'entre nous n'étaient guère plus renseignés sur le reste du Canada. Les transports étaient beaucoup plus lents, la radio venait à peine de naître, les journaux et les revues parlaient à peine du reste du monde. Nous connaissions les noms de plusieurs pays, mais nous n'en savions guère plus.

Puis, tant de choses ont pris de l'importance pour le Canada. À commencer par la mort, en 1936, du roi George V; ensuite, l'abdication sensationnelle de son fils aîné, Édouard VIII, après seulement quelques mois de règne; l'avènement de son plus jeune fils devenu George VI et son couronnement. Et enfin la visite exaltante, au Canada, du roi George VI et de la reine Élizabeth, parents de la reine actuelle.

La visite royale! Quel enthousiasme elle a soulevé! Nous avions donc la chance de voir le roi et la reine en personne. Avec une foule d'adolescents, j'ai sillonné Vancouver en compagnie d'un ami. À la fin de la journée, j'avais la fierté de les avoir aperçus quatre fois. Aujourd'hui, cette magie nous paraît surfaite, mais c'était alors le plus grand des événements, et il adoucissait, au moins provisoirement, les difficultés de l'époque.

En 1938, quelques femmes prévoyantes, notamment M^me^ Joan Kennedy de Victoria et M^me^ Arthur Nation de Vancouver (je crois que la plupart d'entre nous n'ont jamais entendu son prénom), ont créé une organisation bénévole, la British Columbia Women's Service Corps. J'y ai adhéré, dès que j'en ai entendu parler, avec une autre fille de Vancouver-Ouest, la jeune Josephine Maitland Hamilton-Marshall, fille d'un ancien combattant de la Première Guerre mondiale. Nous portions un uniforme très simple : chemise blanche et cravate bleu marine, robe unie, gilet ou veste, et béret orné de l'insigne de la BCWSC. Nous apprenions à nous mettre en rangs par trois, à faire l'exercice, à lire une carte et à reconnaître les insignes des divers grades. On nous enseignait aussi quelques rudiments des procédures militaires : par exemple, les ordres permanents et la disposition des lettres, et même quelques articles de l'*Army Act*.

Nous étions toutes animées d'une passion joyeuse. Nous préférions le pas cadencé au pas ordinaire, et nous ressortions tout le jargon militaire que nous parvenions à attraper. Nous nous appelions par nos noms de famille, et nous rêvions à la façon de nous y prendre pour entrer dans l'armée.

Nous attendions et nous languissions. Celles qui le pouvaient faisaient du travail bénévole, qui consistait généralement à taper, sur des cartes, les renseignements fournis par les hommes lorsqu'ils s'enrôlaient. C'était l'époque des premières machines à écrire électriques – une invention passionnante. Une pression du doigt suffisait à ramener les chariots immenses. Nous étions toutes impressionnées, jusqu'à la panne de courant qui se produisait parfois. Nous avons travaillé principalement à l'Arsenal de Beatty Street, puis au vieil Hotel Vancouver.

Le majestueux édifice en pierre grise, à l'angle de Granville et de Georgia, aussi élégant que l'Empress Hotel de Victoria, a été rasé après la guerre pour faire place à un terrain de stationnement. L'espace est maintenant occupé par un morne ensemble de magasins et de bureaux qui n'ont aucun caractère. L'ancien édifice avait une âme, incarnée par les vastes enfilades de ses corridors, par les superbes volutes de ses escaliers, par les ornements délicats de ses cages d'ascenseur, par ses

proportions monumentales et par la plaisante variété de ses fenêtres. On avait eu la brillante idée d'utiliser ce bel édifice à des fins militaires, et on l'avait baptisé « Headquarters, Vancouver Defences ».

Dans l'ancien corridor, on avait placé des tables à tréteaux et des sortes de chaises. C'était de mauvais goût, mais c'était pour l'effort de guerre! Nous tapions sur des cartes les réponses des recrues à quelques questions personnelles sur leurs antécédents. L'une de ces questions me gênait beaucoup, mais j'ai appris à la poser tandis que je retournais la carte pour remplir l'endos. Cette question, au sujet des personnes à charge éventuelles était simplement celle-ci : « avez-vous un conjoint de fait? » La plupart des hommes faisaient semblant de rien, mais l'un d'entre eux m'a demandé de lui expliquer. Quand j'ai répété la réponse que nous, les filles, avions fabriquée, c'est-à-dire : « une femme avec laquelle on vit sans être marié », il a rougi et a répondu sèchement que non, il n'avait pas ce genre de rapports.

Vers la fin du mois d'août, on nous a dit que celles qui voulaient entrer dans l'armée devaient se présenter, en uniforme, le 17 septembre 1941 à 10 h, dans les locaux du Vancouver Defences, avec leurs souliers à lacets bien cirés et une coiffure bien dégagée. À Vancouver, ce jour-là, nous étions une vingtaine à nous présenter. Quelques-unes venaient du BCWSC; d'autres venaient d'une organisation semblable. Nous étions toutes excitées et presque sans voix, un peu rigolardes et fières de la chance qu'on nous offrait. Presque toutes, nous ajoutions un an à notre âge, car le règlement exigeait d'avoir vingt et un ans. Au bout de quelques mois, on était moins rigoureux : dix-huit ans suffisaient. Puis, au bout de quelques mois, nous avons de nouveau prêté serment comme membres réguliers de l'Armée. Du Corps auxiliaire féminin de l'Armée canadienne, nous avons été promues, à notre grande joie, au Service féminin de l'Armée canadienne.

Pendant des mois, nous avons porté nos « vieux uniformes » et, sur le bras gauche, un ruban de feutre rouge de trois pouces de large, orné des quatre lettres CWAC en feutre jaune. Bien sûr, au début, quelques garçons pleins d'esprit y allaient de leurs « couac couac », mais nous

ne faisions pas attention, et, au bout d'un certain temps, ces croassements ont cessé.

La première journée, chacune de nous a été affectée à une section du Vancouver Defences : plusieurs à l'administration; l'une comme conductrice (Easton était parmi les premières à conduire, et elle est vite devenue aussi bonne que la plupart des hommes en réparation automobile), et deux autres, Kathleen Wilkinson et moi-même, à la petite unité du QG. Quant à moi, je suis devenue l'adjointe du secrétaire personnel du major de brigade. Je crois que nous étions peu nombreuses à songer à l'horreur et à la cruauté de la guerre : nous étions si heureuses et si fières de pouvoir faire notre possible.

La Colombie-Britannique étant devenue le Commandement du Pacifique, et, par conséquent, la Région militaire n° 11, nos matricules personnels commençaient par 11. Les 20 premiers matricules avaient été attribués à Victoria. Le notre commençait donc, je crois, par 11021. Mon propre matricule, dont j'étais si fière, était le 11034.

Au début, on nous appelait « miss », et l'on nous traitait avec une politesse distante. Tous les après-midi, on nous servait le thé. Nous nous réunissions dans une grande salle où une table recouverte d'une nappe était entièrement dressée. L'ordonnance du QG nous servait alors le thé ou le café avec quelques aliments. Fred était un homme doux et prévenant. Il avait les cheveux gris, marchait un peu courbé et souriait gentiment à tout le monde. Il semblait aimer notre bavardage, nos rires et notre enthousiasme. Mais ce traitement de faveur n'a duré que quelques mois. Le public nous ayant bien jugées, de nouvelles recrues affluaient. On nous a confié un plus grand nombre de tâches, l'usage des noms de famille s'est répandu, et nous avons été acceptées.

Nos uniformes nous arrivaient parcimonieusement – deux ou trois à la fois – dans une boîte portant le matricule personnel et le nom de la destinataire. On avait pris nos mesures un peu auparavant. Les boîtes arrivaient d'Ottawa par Victoria, et comme nous admirions les premières

d'entre nous à porter l'uniforme! J'ai attendu le mien très longtemps, jusqu'en plein 1942, et seulement après l'envoi, par mon patron, de deux messages télétypés à Ottawa. On lui avait répondu de se calmer et qu'on avait expédié la boîte depuis plusieurs semaines. C'était vrai, mais quelqu'un, au magasin du quartier-maître, avait décidé de le donner à une amie...

Jusqu'à l'arrivée de nos uniformes, notre magnifique solde d'environ 3,15 $ par jour s'augmentait d'une indemnité d'habillement et d'une indemnité de subsistance, car nous n'avions pas de logement militaire. Nous étions très fières de nos uniformes, mais nous détestions toutes, profondément, nos bas beiges en fil d'Écosse. C'étaient des bas de coton, les mêmes que nous avions portés presque toutes pendant des années lorsque les bas de soie dépassaient nos moyens. S'ils étaient si peu appréciés, c'est qu'ils finissaient toujours par tomber sur les chevilles, malgré tous nos efforts pour les serrer avec une bande – l'ancien double élastique – ou avec un petit truc appelé porte-jarretelles. Ce bel article, malgré ses deux longues jarretelles suspendues de chaque côté d'une étroite bande de coton, ne pouvait guère soutenir les bas en fil d'Écosse, un tissu de coton très serré. Ce tissu obéissait strictement au principe de Newton concernant la puissante attraction exercée par une grande masse sur une masse plus faible. Nous pensions que nos jambes, même si elles étaient très minces, ressemblaient, au bout d'une heure environ, à celles d'un rhinocéros.

Heureusement, le CWAC avait, à Ottawa, des officières qui luttaient pour le droit de porter des bas de nylon, et qui ont l'ont obtenu au bout de quelques mois. C'était alors une nouveauté très admirée. On disait qu'une paire de nylons pouvait durer un an. Ce n'était pas tout à fait vrai, mais ils duraient quand même bien plus longtemps que les bas de soie. Ensuite, tous les grades ont assez vite obtenu le droit d'avoir meilleure allure. Les couleurs permises étaient une sorte de brun foncé, un peu comme les feuilles mortes, et un vert sombre qui rappelait vaguement l'écume qui se forme à la surface d'une eau stagnante. Mais les bas s'ajustaient bien, s'alliaient à l'uniforme et relevaient beaucoup notre moral. Mes fonctions étaient celles d'une secrétaire ordinaire, mais je devais également, à temps perdu, modifier le Tableau des effectifs de

guerre. Le texte était microscopique et laissait à peine assez de place pour les changements. Comme personne n'avait touché ce livre depuis des années, j'ai passé beaucoup de temps en recherches, découpages et collages pour clarifier ce fouillis. Il me semblait parfois que mon travail pour l'armée consistait principalement à utiliser des ciseaux. Mais même ce travail nous paraissait merveilleux à l'époque.

Dès le début, nous avons eu nos officières non brevetées. Par exemple, Vanessa O'Shea, qui avait fait partie d'un groupe de volontaires semblable au nôtre, et Nancy Hewitt, de Vancouver-Nord. Je crois qu'elles avaient commencé, l'une comme sergente et l'autre comme caporale. C'étaient deux excellentes officières qui ont été parmi les premières à suivre l'entraînement de base lorsque l'école de Vermilion (Alberta) a ouvert ses portes, et parmi les premières a être admises à l'École de formation d'officiers de Sainte-Anne-de Bellevue (Québec).

Notre commandante était Renée Haweis. Elle aussi était remarquable – elle est devenue plus tard la directrice aimée et respectée de l'École de formation. Elle nous a informé d'un ton sec que son nom rimait avec « boys » et s'est toujours montrée parfaitement objective. Quand j'y pense, en quatre ans et demi de service, je n'ai vu qu'une seule officière dont la conduite n'était pas exemplaire : c'était le genre de femme qui aimait briser les ménages.

Nous avions une petite pièce où nous pouvions laisser nos manteaux et nos bottes d'hiver, nous restaurer à midi et nous reposer un moment. L'une des filles a offert un divertissement original au MM en lui donnant le sac en papier qui contenait son repas au lieu du sac qui contenait un échantillon d'urine. La fille en a ri avec les autres et s'est régalée de la caricature tracée par James, l'une de nous qui maniait bien le crayon. Nous nous entendions très bien : notre nouvelle situation et le sentiment de vivre notre vie comptaient pour beaucoup dans ces bons rapports. Et, bien sûr, le fait que nous étions peu nombreuses au cours des premiers mois.

Quand nous avons dû nous faire vacciner – il s'agissait de l'injection t.a.b.t. – nous avons montré de l'indifférence. Après avoir entendu dire

que des hommes s'étaient évanouis, nous avons décidé de retourner immédiatement au travail, en faisant comme si nous n'avions rien senti, et comme si cette expérience ne nous avait nullement touchées.

Par une folle journée, on nous a toutes fait quitter nos bureaux, et l'on nous a remis un fusil en nous disant que nous devions apprendre à tirer. La plupart d'entre nous n'avaient encore jamais touché une arme. Nous avons essayé de marcher d'un bon pas vers le camion, mais les fusils étaient très lourds et dérangeaient un peu notre mise. Nous avions laissé derrière nous les hommes qui avaient entendu parler de cette ballade, et qui tous se demandaient si en reviendrions indemnes. Les camions nous ont amenées, je crois, au champ de tir de Connaught[1], où des sergents ont commencé à nous entraîner en nous prévenant du recul de l'arme. Avons-nous vraiment tiré plus d'une balle? Je ne m'en souviens pas. Mais, même à l'époque, je savais que les fusils Ross étaient de moins en moins utilisés depuis la guerre des Boers, en Afrique du Sud, en 1900[2]. Nous avions mal à l'épaule et le recul nous terrifiait. Heureusement,

Notes

1 Le Polygone de Connaught est une vaste étendue marécageuse située sur la rive ontarienne de la rivière des Outaouais à Shirley's Bay, à l'ouest d'Ottawa. On y trouve un grand complexe de champs de tir pour armes de petit et de gros calibre. L'endroit appartient au ministère de la Défense nationale depuis les années 1930. Il est toujours utilisé pour les journées nationales et internationales de tir, et comme centre d'entraînement pour les unités de la Force de réserve dans la région de la capitale nationale.

2 Le fusil Ross a commencé à être fabriqué au Canada en 1903. On a eu ensuite trois grandes versions (« modèles ») jusqu'en 1914. Il fonctionnait bien sur le champ de tir, mais n'a jamais atteint la résistance à toute épreuve du fusil britannique Lee-Enfield, de calibre 0,303. En 1916, il avait très mauvaise réputation auprès des troupes de combat. Il était long (60½ pouces de la plaque de couche à la pointe de la baïonnette) et lourd (9 livres, 14 onces); il s'enrayait souvent; et provoquait parfois des projections arrière de la culasse. Au cours de l'été 1916, on a retiré le fusil Ross des unités de première ligne et on l'a remplacé par le fusil Lee-Enfield. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, le Ross Modèle III a servi à équiper la défense côtière et les unités de formation, la Marine royale du Canada et la Garde territoriale des anciens combattants.

notre entraînement aux armes à feu s'est arrêté là. On en a fait, au mieux, une histoire drôle...

Bien sûr, je suis tombée amoureuse de mon patron. Il devait avoir au moins deux fois mon âge et il était marié, mais il incarnait pleinement le prestige militaire. Avons-nous toutes réagi ainsi au début, au moins avant de comprendre que ces hommes étaient des hommes, et non pas des dieux?

Au bout de quelques mois, une autre fille, grande, calme, sûre de soi et compétente, a été postée au Vancouver Defences comme secrétaire du major McGuire, l'officier d'administration. Elle avait probablement été sa secrétaire à Penticton. Kathleen Wilkinson et moi, nous étions un peu intimidées par cette Joan. Elle était très sérieuse et avait suivi, je crois, un entraînement de base, ce qui lui donnait sur nous une supériorité, au moins d'ordre moral.

Pas très longtemps après, le patron de Joan et le mien s'étaient arrangés pour nous procurer une commission temporaire, à elle et à moi. Que nous étions fières de notre petite étoile[3], et comme nous étions flattées d'être appréciées pour notre travail! Un peu plus tard, Joan a été envoyée à l'École de formation des officiers, et j'ai été postée au QG du Commandement du Pacifique comme attachée du chiffre.

Il aurait été difficile de trouver quelqu'un de moins qualifiée que moi pour manier ces machines; elles avaient été inventées par un Polonais féru de précision et passionné de chiffres, et tout dépendait d'une scrupuleuse exactitude. La machine contenait un rouleau en trois sections qui était une sorte de cartouche. Tous les jours, il fallait aligner chaque section avec les deux autres selon un code. L'une de nous tapait alors le message de départ, en espérant que les choses iraient bien, ou tapait le groupe de messages d'arrivée, en priant pour que le texte décodé soit compris. Certains auront trouvé tout le système agréable

3 L'étoile de sous-lieutenant est portée sur l'épaule de l'uniforme.

et stimulant, mais pas moi. Les autres filles et moi-même, nous travaillions comme des folles, mais les risques d'erreur étaient énormes. Le travail était mortellement ennuyeux, d'autant que nous étions enfermées dans une petite pièce verrouillée qu'il fallait occuper jour et nuit. Je ne me souviens que trop d'avoir fait partie de l'équipe de nuit à Victoria, de minuit à 8 h du matin. Heureusement, il y avait un peu moins de travail, mais c'était rarement moins ennuyeux.

À Victoria, il n'y avait pas de chambre pour moi dans les logements de Work Point où se trouvaient le Commandement du Pacifique et la Sixième division. Heureusement, je connaissais quelque brave couple âgé qui m'a laissé dormir dans leur salon. Work Point était à vingt bonnes minutes de marche; mais, même la nuit, on se sentait en parfaite sécurité. J'avais une certaine vie sociale, et j'aimais surtout les soirées dansantes de l'Empress Hotel où nous chantions en musique *Praise the Lord and Pass the Ammunition, Belss 'Em All*; le grand succès de Vera Lynn, *Les blanches falaises de Douvres*, et un grand nombre d'airs datant de la Première Guerre mondiale. Nous dansions la plupart du temps.

Un jour, je suis gaiement sortie acheter un imperméable pour remplacer celui que l'armée m'avait fourni selon le règlement. Je suis restée un peu interdite lorsque plusieurs officiers de la Sixième Division, dans le taxi où nous nous entassions, ont pris mon bel imperméable tout neuf pour le traîner sur le plancher. Il ne fallait pas, disaient-ils sans la moindre finesse, que mon imperméable ait l'air si bêtement neuf. Je

4 « MI4 » signifie « Military Intelligence, Fourth Bureau » (renseignment militaire, quatrième bureau), une désignation héritée des Britanniques. Il s'agit d'une activité du MDN prévue par le *Règlement de la Défense du Canada*, qui consistait à collecter des renseignements et à empêcher les atteintes à la sécurité, en lisant et, au besoin, en censurant les documents publiés (p. ex. les journaux) et non publiés (p. ex. les lettres). Le Canada avait aussi un bureau MI9 (renseignements sur les prisonniers de guerre alliés aux mains de l'ennemi) et un bureau MI10 (renseignements sur les prisonniers de guerre ennemis aux mains des Canadiens).

F7

ne dirais pas que cet aspect négligé me plaisait, mais j'aimais beaucoup porter au bras le carré vert du Commandement du Pacifique.

Le service du chiffre relevait des Transmissions, l'une des sections du MI4[4]. Dans l'Ouest, le grand personnage était le colonel Archie St. Louis, un homme sympathique et trapu, au visage rubicond, très intelligent, populaire et entièrement responsable de son secteur. Il était déjà presque un mythe, même au Canada, à cause des années qu'il avait passées en Chine où il avait construit et dirigé un système de télécommunications pour Chiang Kai-Shek, le chef des forces nationalistes. Le généralissime Chiang, un beau-frère de Sun Yat-Sen, l'homme qui avait renversé la monarchie, a commandé l'armée chinoise et dirigé la Chine des années trente jusqu'à la fin de la guerre. Il était farouchement opposé au communisme et avait accepté de s'unir aux Alliés, mais il avait déjà fait appel à des experts comme St. Louis pour réorganiser l'infrastructure du pays. À cette époque, le Japon était l'ennemi évident, à cause de l'invasion de la Manchourie. Plus tard, les forces nationalistes ont été défaites par celles de Mao Tsê-tung, et Chiang Kai-Shek s'est retiré à Taïwan.

Le bruit courait que le colonel était très apprécié en Chine, mais aussi que sa femme, une mère de sept fils, était elle aussi respectée et très demandée. Les femmes de dignitaires chinois venaient souvent lui rendre visite en espérant contracter sa fécondité.

Le colonel St. Louis était non seulement l'un des officiers les plus pittoresques, mais aussi l'un des plus charmants. J'ai compris qu'il m'avait fait une grande faveur un jour de Noël. Faisant alors une tournée des bureaux placés sous son commandement, il a vu d'un bon œil ma présence. J'étais seule de service, et les filles étaient libres, autant que possible, de leur journée.

Finalement, le Commandement du Pacifique s'est transporté à Vancouver. Les trois services – la Marine, l'Armée de terre et l'Armée de l'air – ont été casés provisoirement dans de grands immeubles tout neufs. Ceux-ci se trouvaient à cinq ou dix minutes de marche du Jericho Country Club, qu'on avait réquisitionné pour la durée de la guerre.

Pendant quelques semaines, j'ai été la seule officière et je devais aller prendre mes repas dans une belle et grande maison qui servait de mess au contingent local de l'Armée de l'air. On était poli avec moi, mais je n'étais nullement la bienvenue. J'ai revu la maison bien des années plus tard. Une association communautaire l'utilisait pour diverses activités destinées aux enfants et aux adultes. L'un des enfants était ma petite-fille.

Avec l'arrivée de deux membres du Corps auxiliaire féminin d'aéronautique, et, plus tard, d'une autre officière du Service féminin de l'Armée canadienne, j'ai fait mon entrée à Jericho.

On avait décrété que le personnel chargé du club avant la guerre, y compris celui des cuisines, devait maintenant desservir le mess commun. La cuisine était excellente. En goûtant pour la première fois, au petit déjeuner, des mets aussi délicats que le kedgeree, les rognons et les tartines grillées de crème de marron, j'entrai dans un nouveau monde. Il y avait aussi le buffet du dimanche soir : langue entière en gelée – celle-ci presque noire – un grand rôti de bœuf et autres semblables délices. Au dessert, on voyait revenir avec une fréquence exquise, dans une grande coupe de verre, un diplomate contenant beaucoup de rhum et nappé d'une épaisse couche de crème fouettée. J'ai depuis entendu dire que c'était au mess des sergents qu'on mangeait le mieux, mais Jericho devait être une exception.

Après dîner, nous formions une ligne droite de fervents amateurs autour des planchettes et des tables de cribbage, et nous jouions joyeusement pendant le reste du temps. Parfois même, nous devions courir pour ne pas être en retard à nos bureaux.

Un jour d'été, le gouverneur général et sa femme sont venus inspecter la station et prendre le repas de midi. C'était le major-général et comte d'Athlone. Sa femme, la princesse Alice, était une petite-fille de la reine Victoria. Il était en grand uniforme avec les bandelettes rouges et le reste, qui faisaient ressortir avec grâce sa moustache blanche et ses rangées d'insignes. Cet homme de haute taille et plein de noblesse était le type même de l'officier d'état-major britannique. Ayant inspecté

plusieurs endroits, il est entré dans la « salle des cartes » ou centre des communications. Comme on l'avait arrangée pour l'occasion, et qu'elle ne servait pratiquement à rien, quelqu'un avait eu la brillante idée de m'installer dans cette pièce où j'essayais d' [illegible] l'air occupé. Le gouverneur général semblait intéressé, puisqu'il est resté plusieurs minutes de plus que prévu. J'ai ensuite dû courir comme une folle vers le mess des femmes (qui n'a existé que pour cette journée). Celles-ci étaient toutes réunies pour le sherry qu'elles devaient prendre avec la princesse avant le repas. Sans reprendre haleine, j'ai fait la révérence et j'ai haleté ces paroles : « Veuillez excuser mon retard, Madame, votre mari était très intéressé par la salle des communications. » Heureusement, personne ne m'a entendue, et la princesse était trop polie pour marquer son étonnement d'une remarque aussi déplacée.

Ce repas m'est resté dans la mémoire pendant – devinez; c'était l'été 1943. Nous avons eu chacune un pigeonneau entier (je n'en ai pas mangé d'autre depuis), des petits pois frais et de petites pommes de terre bouillies. Comme dessert : de la crème glacée au rhum et aux fruits confits. Je n'aurais jamais imaginé quelque chose d'aussi délicieux.

Pendant tout ce temps, j'avais porté ma petite étoile – selon quelqu'un, le plus petit emblème de la vie militaire – mais, à la fin du mois d'août, on a décidé de m'envoyer à l'École de formation des officiers en vue de ma qualification. J'y suis allée en train, et le major Haweis, devenue la commandante à Sainte-Anne-de-Bellevue, était du voyage. Elle s'est montrée tout à fait gentille envers moi, mais on se doutait qu'il ne fallait pas de libertés.

Mon père disait que, sur le parcours du Canadien Pacifique entre Vancouver et Montréal, les meilleurs repas étaient servis dans le wagon-restaurant de l'est, celui qu'on changeait à Winnipeg. J'ai donc renoncé à mon dîner au cours des 45 minutes nécessaires au changement de wagon. J'ai ensuite été consternée d'apprendre que le prochain repas serait le petit déjeuner du lendemain matin. Pourquoi n'avais-je donc rien pris auparavant? Mon explication et (sans doute) mon uniforme ont mis le personnel en branle, et l'on m'a vite servi un bon repas. J'étais en compagnie de trois ou quatre hommes qui m'ont gentiment

interrogée sur les femmes dans l'armée et sur les conditions qui régnaient dans l'ouest. Comme dessert, ils m'ont incitée à goûter des bleuets crus à la crème, et je les ai bien étonnés en leur apprenant que je n'avais jamais mangé que des bleuets cuits. Selon eux, les bleuets crus étaient bien meilleurs. Ils m'en ont servi une bolée généreuse et m'ont immédiatement convertie.

Sainte-Anne-de-Bellevue est au cœur d'un paysage magnifique. Et le campus, c'est-à-dire la partie boisée de l'Université McGill, était réputé le plus beau du Canada. Les gracieux immeubles, la plupart en brique rose tendre, ornaient des terrains bien arborés, et le petit village (ce qu'il était à l'époque) avait lui aussi son charme. Je n'avais jamais vu le Québec, mais j'avais un préjugé favorable, car mon père avait vécu à Montréal dans sa jeunesse et avait aimé la ville. J'ai donc été facilement séduite par le Canada français. Environ cinquante-cinq ans ont passé et je suis toujours sous le charme. Mais j'ai maintenant l'avantage de connaître un grand nombre de Canadiens français et de parler assez bien la langue. Par ailleurs, malgré ma passion pour les Rocheuses, je me sentirais bien triste de vivre dans un endroit unilingue. J'habite actuellement, dans une enclave irlandaise, avec des gens très bien, mais la richesse et le charme du Canada français me captivent toujours. C'est à Sainte-Anne que tout a commencé...

Comme d'habitude pour les recrues et les cadets, après quelque méfiance, nous nous sommes très bien entendues. Nous autres cadettes, nous venions de partout au Canada. Il y en avait même une qui venait de Pologne. Halina faisait partie de l'Armée de libération polonaise, mais ne s'en glorifiait pas. Elle ne parlait guère de ses expériences et ne se plaignait pas, mais elle brûlait d'amour pour la cause de son pays.

Après tant d'années, je ne me souviens plus que de quelques noms. Une cadette d'Edmonton, Shirley Weir, était journaliste et voulait devenir correspondante de guerre. L'une des jeunes officières chargées de notre instruction s'appelait Caine, mais on l'appelait toujours Candy. L'officière du mess, le capitaine Helen Abel, était diététicienne. Elle avait, je crois, enseigné l'économie familiale. Elle gérait parfaitement

les rations de l'armée, et s'arrangeait toujours pour recueillir la graisse dont elle faisait des gâteaux ou même, parfois, des tartes au sucre. Deux des cadettes avaient travaillé à Washington où l'été, disaient-elles, on leur donnait des tablettes de sel en leur recommandant de boire le plus possible. Elles n'en devaient pas moins changer de chemise plusieurs fois par jour. Comme tant d'autres, c'étaient des officières d'élite, intelligentes, compétentes, modestes, et toujours serviables.

Nous avons commencé par apprendre à grimper rapidement deux étages, à nous changer, à ranger notre chambre, à dévaler l'escalier et à être prêtes pour la période de formation suivante, le tout en l'espace de cinq minutes. Pendant deux semaines, la plupart d'entre nous soufflaient comme des chiens hors d'haleine; mais nous n'étions jamais en retard. Notre condition physique s'est vite améliorée, si bien que nous ne pensions plus à l'escalier.

Nous avons aussi connu le plus bel automne dont je me souvienne. En Colombie-Britannique, j'avais gardé le souvenir des superbes coloris de l'automne en Alberta, et j'attendais impatiemment de les revoir. Mais en septembre 1943, l'ambre, le mordoré, le cuivre et les ors mats rendaient le paysage si éclatant, que l'exercice à l'extérieur en devenait un plaisir. Autre agrément : la présence de quelques cadettes du Québec qui nous ravissaient en chantant la *Madelon* et d'autres joyeuses chansons françaises, et contribuaient ainsi à réjouir nos marches. Les deux noms que j'ai retenus sont ceux de Madeleine Frémont, issue d'une des plus respectables familles françaises, et Corinne (connue sous le nom de Clou) Kernan, petite-fille d'un ancien lieutenant-gouverneur du Québec. Elle devait plus tard épouser Pierre Sévigny, un futur ministre du cabinet fédéral.

Les sujets enseignés différaient par leur intérêt et par leur attrait. Aucune d'entre nous n'aimait étudier l'*Army Act*, et nous détestions l'obligation de bien connaître cette loi. Le seul article dont je me souvienne encore – je crois que c'est l'article 40 – s'intitule « Conduite indigne d'un officier » ou bien était-ce « conduite nuisible au bon ordre ou à la discipline »? Nous aimions l'exercice. Nous haletions et crachotions en apprenant à nous servir de masques contre les gaz lacrymogènes.

Les instructeurs veillaient à ce que nous aspirions une bonne bouffée de gaz pour qu'il n'y ait aucun doute sur l'utilité du masque.

La psychologie avait alors envahi l'armée. On nous apprenait ainsi la nécessité de comprendre et de connaître nos filles. On s'attachait moins qu'on ne le ferait aujourd'hui à l'importance de cette attitude pour leur travail, mais on insistait sur la nécessité de veiller à leur équilibre émotionnel. Nous apprenions un peu à lire les cartes, mais je ne me souviens plus des autres sujets. Excepté, bien sûr, nettoyer les douches, bien rassembler nos effets personnels, et faire nos lits à la perfection. Quand j'y repense, le programme était généralement bien conçu. De plus, l'amitié et la bonne entente entre les cadettes étaient des atouts précieux, et pas seulement dans le cadre du service.

Notre bon petit restaurant, le Cozy Corner, n'était pas loin du campus. La plupart d'entre nous y allaient, de temps à autre, prendre une tasse de café, parfois même un repas.

Au moment où j'écris, quelque chose me revient que j'avais oublié depuis des dizaines d'années. La veille de notre arrivée à Sainte-Anne, un hôpital militaire avait pris feu dans le voisinage. Le lendemain matin, on nous a envoyées sur les lieux pour aider à essuyer et à tout nettoyer. Les hommes s'amusaient beaucoup de nous voir; et nous, bien sûr, nous nous sentions utiles et heureuses de venir en aide, d'autant plus que ce travail était pénible et très salissant.

---

5 L'endroit désigné dans ce passage est l'École de pilotage militaire n° 2 (N° 2 Service Flying Training School). Elle était située à l'endroit occupé aujourd'hui par l'Aéroport international Macdonald-Cartier, à Ottawa. Bâti vers la fin de 1939, cet établissement était l'une des premières écoles de pilotage ouvertes dans le cadre du Plan d'entraînement aérien du Commonwealth britannique. Les « terrains de dégagement » (pistes d'atterrissage qui étaient disponibles aux élèves-pilotes lorsque le « port d'attache » ne l'était pas) des villages voisins de Edwards, de Metcalfe et de Carp existent toujours et servent d'aéroports locaux. L'École de pilotage militaire n° 2 dispensait la formation de base des pilotes de chasse sur le Harvard, un monomoteur de formation construit par North American Aviation.

Un jour qu'il faisait très beau, j'avais obtenu congé, Dieu sait pourquoi et comment. J'ai pris le train d'Ottawa en compagnie d'un sergent qui nous apprenait l'exercice. Nous nous sommes quittés près d'un centre d'instruction aérienne. J'ai fini par oublier presque tous les détails, excepté l'excitation de porter des vêtements de vol – les bottes étaient si grandes qu'elles viraient à gauche ou à droite quand je marchais, malgré tous mes efforts pour les tenir bien droites. *Et j'avais un parachute plié sur le dos.* L'endroit était un centre d'entraînement[5]. Les avions étaient des Harvard dont la vitesse de croisière maximale était de 80 milles à l'heure. À hélice, évidemment; en 1943, je n'avais encore jamais entendu parler d'avions à réaction. Le pilote, un homme enthousiaste et passionné d'aviation, m'a fait faire des tonneaux, des sauts périlleux et des vols sur le dos. Mes entrailles tremblaient un peu, mais ont tenu bon. L'après-midi, j'ai volé en rase-mottes : je n'ai jamais rien connu d'aussi excitant. Nous avons également pratiqué des atterrissages – très secoués naturellement. Ensuite, le clou de la journée : il m'a fait descendre en piqué et pourchasser quelques bonnes vaches dans un champ, à 20 pieds à peine au-dessus du sol. Plus tard, je me suis dit que ce n'est pas une façon de traiter les vaches. Mais ces secousses et ces plongées, quel frisson... Il y a un poème de John Gillespie Magee qui exprime cette bouffée de joie pure, de liberté, de cette fuite, dit-il « loin des mornes chaînes d'ici-bas ».[6] Je regardais vers la terre : elle me semblait appartenir à une existence presque oubliée, surgie d'un lointain passé.

J'ai occupé plusieurs postes, tous à Ottawa, et toujours dans l'administration, j'ai commencé dans l'Immeuble provisoire n° 8, au lac Dow. Cet immeuble a été démoli, il y a longtemps, avec les deux autres du même endroit, et ont été remplacés par un parc. Il abritait les bureaux de la censure – des bureaux civils pour la plupart – mais avec de petites sous-sections pour les trois services. Mon bureau s'occupait des lettres provenant des camps de prisonniers. Nous devions noter tout ce qui

6 *High Flight*, un livre de John Gillespie Magee, a été écrit. Magee était un Américain qui était venu au Canada et s'était engagé dans la RCAF avant Pearl Harbor; il est mort dans un accident d'aviation.

avait pu échapper aux lecteurs civils; tout ce qui, à nos yeux, pouvait être le moindrement utile aux fameux membres du MI4, chargés, paraît-il, de combiner les petits bouts de renseignements pour en faire un tableau complet. La plupart des censeurs étaient des civils avec lesquels nous nous entendions très bien.

Le chef de notre petit groupe était un Polonais, le major Wygard, plutôt du genre pète-sec. Il avait une assistante, capitaine dans le CWAC, la parfaite Canadienne anglaise. C'était une femme petite et digne qui avait beaucoup voyagé, et qui était cultivée comme je l'avais seulement lu au sujet de certaines personnes. Elle s'appelait Bunny, mais j'ai oublié son nom de famille. Il y avait aussi un jeune Luxembourgeois, nommé Jan, qui parlait plusieurs langues, et Ben, un Juif russe d'âge moyen également polyglotte. De Ben, j'ai gardé le souvenir de sa douceur et de sa bonté, ainsi que le schéma détaillé d'un alambic pour faire de l'alcool avec du vin ou du jus de fruit. Je m'en suis débarrassé il y a seulement quelques années. Il y avait enfin Molly, une femme charmante et raffinée qui venait des Pays-Bas. et qui, elle aussi, parlait plusieurs langues. C'étaient tous des gens intéressants et compétents.

J'ai conservé le souvenir d'un renseignement bizarre et parfaitement inutile que m'avait fourni Molly. Celle-ci le tenait de Jan. Sur la dernière page de certains quotidiens publiés dans la partie de l'Europe d'où elle venait – rappelez-vous que c'était au début des années 1940 – en cherchant qui avait été reçu en audience par le souverain, on pouvait en apprendre long sur la situation politique. Pour un Canadien, tout était très Graustark ou Zenda.

N'étant toujours pas logée à la caserne, j'ai trouvé une chambre non loin du lac Dow. Comme je n'avais pas d'amis dans le voisinage, j'ai commencé à prendre le tramway pour me rendre au centre-ville après le travail. Je prenais alors presque tous mes repas au Château Laurier, à la cafétéria du sous-sol. La cuisine était bonne, l'atmosphère agréable et animée, et, me semblait-il, les clients venaient de presque tous les pays alliés. Je me souviens d'avoir été impressionnée par les Russes – des géants magnifiques dans leur longue houppelande. Ils allaient toujours par deux et ne prêtaient attention à personne. Il y avait aussi

un Polonais dont le nom était très difficile à prononcer : Tereschenko-Podbereski. Il racontait qu'il avait été l'un derniers soldats à quitter Varsovie avant l'entrée des nazis dans la ville. Malgré son charme, je n'aimais pas la façon désinvolte avec laquelle il parlait de son exploit, car il avait laissé sa femme derrière lui. Parfois, on rencontrait un grand nombre de Britanniques, mais ils avaient tendance à rester entre eux.

Le groupe le plus voyant comprenait quelques joyeux garçons, un peu libertins, qui travaillaient dans ce qu'on appelait le terrier de John Street. C'était le premier foyer de l'Office national du film. L'un d'entre eux portait des pantalons orange, ce qui paraissait choquant. Un autre affichait une barbe rousse assez rebelle, dont les boucles s'étalaient sur une cravate claire en soie violette. C'était un photographe de plateau nommé MacKenzie Dubé. Lorsque j'ai fait sa connaissance et que je lui ai demandé pourquoi il portait cette cravate, il m'a répondu gaiement qu'elle l'aidait à se faire remarquer, ce qui favorisait les affaires. Ses photographies de Suzanne Cloutier, la fille remarquablement belle de l'Imprimeur du Roi, a ouvert à cette jeune femme les portes du cinéma. Elle devait jouer plus tard avec Orson Welles et Peter Ustinov.

Démoli depuis longtemps, le terrier de John Street comprenait alors une rangée de petites maisons attachées que reliaient des portes taillées dans les murs mitoyens. Situé à l'angle sud-est de la rue John et de la promenade Sussex, cet immeuble faisait face à la majestueuse Ambassade de France. Ce superbe édifice, construit juste avant la guerre, était sous la garde d'un personnel infime dirigé par un homme appelé Alaterrre, le consul de France par intérim. Il avait quelque part un bureau géré par une étonnante équipe – Naomi, une Canadienne de Calgary, et Douglas (prononcé « Dooglas ») – était-ce son nom ou son prénom? Tous deux parlaient très bien français. Il y avait aussi une Française, mince et calme, Blanche Boette, qui partageait un appartement avec Naomi. Elles semblaient former le cœur du groupe d'intellectuels francophones qui constituaient la clientèle régulière de la cafétéria.

On les voyait souvent parler et rire ensemble autour de deux ou trois tables qu'elles avaient rapprochées. C'était le groupe le plus joyeux et le plus animé de l'endroit. J'ai eu soudain la chance d'en faire partie.

Sa composition changeait parfois. Un autre de ses membres était Jean-Louis Delisle, un assistant de Jack Pickersgill (alors secrétaire du premier ministre MacKenzie King). C'était un jeune gars de Québec, mince, les cheveux noirs et très drôle. Parmi les autres, qu'on voyait plus ou moins, il y avait Jean-Thomas Larochelle, un petit homme aimable et tranquille qui ne parlait jamais de son travail; Arthur Dubé, un cousin éloigné de MacKenzie, qui faisait un doctorat à l'Université d'Ottawa; très pauvre, il n'avait qu'une seule cravate et son unique paire de chaussures remontait aux orteils. Il avait beaucoup d'enthousiasme, une touffe de cheveux noirs bouclés et quelques problèmes de communication. Un soir, j'ai été stupéfaite et ravie de l'entendre chanter à pleine voix *Panis Angelicus*. Ce soir-là, sa belle humeur a dû ravir tous ceux qui longeaient la rue Wellington. Après la guerre, il est devenu professeur de métallurgie à l'Université Laval.

Parfois, Pierre Taschereau faisait également son apparition. Je ne sais plus ce qu'il faisait alors, mais il est devenu l'un des plus grands avocats du Canadien Pacifique à Montréal. Il a épousé Yseult Taschereau, l'une des filles de Laurent Taschereau, le ministre adjoint des Affaires extérieures. Parfois, on voyait aussi Dalilah, la fille de Marius Barbeau, accompagnée de son futur mari, Art Price, plus tard un des flambeaux de Hollywood. Marguerite Wilson, une toute petite Française de Madagascar, exerçait un ascendant mystérieux mêlé à son *chic*. On était cependant plus impressionné par Irène Arnould, moitié polonaise et moitié française, de la Commission d'information en temps de guerre. Il y avait enfin un journaliste de la Tribune de la presse, gai, spirituel, aimable et très drôle. Je l'ai épousé après un an ou deux.

En fréquentant ce groupe, j'oubliais quelque peu la tristesse de mon logement et la monotonie de mon travail.

Par la suite, on m'a transférée de la censure aux Recherches opérationnelles, dans un bâtiment construit à la hâte, du côté sud de la rue Cartier. Cet immeuble donnait sur le Lycée Claudel, une école française fréquentée surtout par des enfants de diplomates, car presque tous les cours s'inspiraient du programme français, ce qui assurait une certaine cohérence à la scolarité des enfants.

Nos bureaux étaient gaiement tapissés de linoléum marron. Peut-être croyait-on que la poussière et la saleté ne s'y verraient pas : on se trompait. Mon service employait un groupe disparate de gens originaux et très intéressants. Notre chef civil était le docteur Donald Rose, un paisible scientifique du CNRC à la voix douce et toujours aimable. Son homologue militaire, mon supérieur direct, était le colonel John Tuzo Wilson, ancien professeur à l'Université de Toronto. Après la guerre, il allait diriger pendant vingt ans le nouveau département de géophysique de l'université. Le colonel Wilson était un homme corpulent, chaleureux, enthousiaste, joyeux, plein d'allant et d'énergie, et porté aux éclats de rire.

Le commandant adjoint était le lieutenant-colonel Sanders (ou Sandison?), qui avait servi en Inde. C'est là, probablement, qu'il avait appris le sanskrit, et c'est dans cette langue qu'il tenait, disait-on, une sorte de journal qu'il serrait dans un coffre de son bureau. Il écrivait ainsi ce qu'il pensait franchement des personnalités et des événements qu'il côtoyait. C'était un homme mince, aux cheveux blond roux, doué d'un curieux sens de l'humour. À mon regret, j'étais trop timide pour chercher à mieux le connaître, même s'il n'y avait rien, dans une officière subalterne, pour attirer un esprit comme le sien. Lui aussi venait de Toronto, ou au moins y avait-il une maison à cette époque.

Le chef de bureau – le major Lloyd Hunter – était un homme aux cheveux gris, agréable et compétent qui avait perdu un bras. Nous étions captivés lorqu'il parlait de ses expériences en Angleterre, où il était cantonné au début de la guerre. L'un des deux récits qui m'ont le plus impressionnée concernait la façon dont les gouttières étaient fixées aux murs extérieurs des maisons. Les Canadiens ayant demandé pourquoi, les Britanniques ont bien voulu leur expliquer qu'il était ainsi plus facile de les dégeler. L'autre récit racontait l'étonnement qui a saisi les Canadiens lorsqu'ils ont vu leur logeuse s'emparer de la queue d'un chou-fleur entier pour la tremper dans l'eau bouillante, et l'en retirer au bout d'une heure tandis que l'eau dégouttait de la misérable tige. Le major Hunter a terminé en racontant qu'avant de partir, lui et les autres Canadiens ont appris à cette dame comment faire cuire les légumes au

lieu de les faire bouillir par morceaux, et même comment faire d'assez bonnes pâtisseries.

Il y avait aussi deux autres jeunes officiers et un homme à tout faire que nous appelions Huck. Nous étions tous très intéressés par la façon dont il s'y prenait pour traiter une peau d'ours à la bonne température en vue du tannage, en la faisant tremper dans de la saumure. Huck venait du district de Cariboo, au nord de la Colombie-Britannique, et avait été, je crois, trappeur. Il y avait également quelques officiers de marine auxquels nous ne parlions guère. Et il y avait un capitaine du CWAC, Jean MacLennan, de la Colombie-Britannique : une femme originale, compétente, plutôt lunatique, et qui, comme on l'a su beaucoup plus tard, avait eu une vie très difficile. Les autres n'intervenaient jamais dans son travail.

Nous avions un énorme coffre pour les documents secrets. On pouvait tout regarder, mais on nous avait expressément demandé de ne parler d'aucun des projets confiés à d'autres services du MI4. Nous étions très émus et très flattés par le fait que nous connaissions la combinaison du coffre.

Notre travail était varié. Le plus utile concernait les exercices arctiques conçus pour essayer les premières motoneiges et pour les modifier au besoin. Cold Lake était l'un des endroits prévus pour l'entraînement et les exercices. L'une de ces opérations était conçue pour des soldats vêtus de blanc, entraînés à skier comme les Norvégiens et les Finlandais. Deux hommes notamment avaient d'énormes responsabilités : Graham Rowley, un Anglais qui allait devenir l'un des fondateurs de l'Institut arctique, et le colonel Pat Baird, un autre passionné du Nord. Une fois résolues les énormes difficultés logistiques de ces exercices arctiques, et tout le monde ayant décollé sauf le lieutenant-colonel Sanders et le major Hunter, nous nous sommes penchés sur des cartes du Canada et du nord des États-Unis où de mystérieux ballons japonais avaient atterri. Personne ne savait à quoi servaient ces ballons. Mais, quelques années plus tard, on a su qu'ils n'étaient pas plus dangereux ou menaçants que tout autre moyen de connaître les conditions météorologiques dans les hautes couches de l'atmosphère. Mais pour le

moment, pas un mot; on ne pouvait qu'essayer d'imaginer pourquoi les Japonais agissaient ainsi.

Les exercices arctiques ont fini par développer, au Canada, un intérêt considérable pour le Nord, et l'Institut arctique a beaucoup contribué à cet engouement.

C'est au cours de ces mois que les Américains ont insisté pour que tout le monde adopte leurs méthodes d'expression. Il nous a donc fallu remplacer : « Top Secret » par « Most Secret », et remplacer la méthode britannique d'épeler à haute voix par la méthode américaine. Il a donc fallu dire « able, baker ». Je ne me souviens plus de la façon britannique, excepté qu'on disait « ack emma »[7] avant de dire « a.m. ». Une certaine confusion a régné pendant quelque temps.

La guerre s'est enfin terminée en Europe, et, quelques mois plus tard, en Extrême-Orient. Nous avions encore des projets à terminer, mais, quand on m'a offert le grade de capitaine, j'ai préféré retourner à la vie civile, car j'étais mariée. À la fin de janvier 1946, on a décidé de m'affecter à Kingston (Ontario) pour mon dernier poste avant ma démobilisation.

Quatre ans et demi avaient passé. J'ai beaucoup appris au cours de cette période dont j'ai surtout gardé de bons souvenirs. Évidemment, je n'ai jamais regretté cette époque. Quant aux commémorations du jour J à Ottawa, je n'ai pas cessé, depuis mon enfance, de craindre et de détester les foules. Je me contentais donc de regarder, sur le trottoir, les véhicules qui passaient lentement, encombrés d'hommes et de femmes qui lançaient des papiers en hurlant et piaillant de joie.

7 Les forces alliées utilisaient un grand nombre d'alphabets « phonétiques » pour rendre plus claire la transmission radio des mots épelés et des indicatifs d'appel. Les forces britanniques ont utilisé au moins cinq de ces alphabets au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Celui de la Royal Navy, par exemple, commencait par « apples, beer ». « Ack emma » (a.m.) fait partie du plus ancien alphabet de ce type – alphabet conçu par le Service royal des transmissions au cours de la Première Guerre mondiale.

Jeanne Bouchard

Je suis le deuxième enfant d'une famille de sept. Je suis née en octobre 1922 à Les Méchins, comté de Matane, dans la région de Gaspé, province de Québec. Mon père est décédé après une brève maladie lorsque j'avais dix ans et la tragédie s'est répétée trois ans plus tard lorsque ma mère est morte. Mes frères et sœurs et moi-même ont été confiés aux soins d'une communauté religieuse. L'orphelinat m'a ensuite envoyée travailler, en chambre et pension, dans une maison privée de Québec.

Un jour, dans le journal, j'ai vu une publicité sur le recrutement des femmes dans l'Armée canadienne. L'annonce disait : Engagez-vous! Je me suis dit : voilà ma chance! C'était un mercredi ou un jeudi et cette journée-là a été une plaque tournante dans ma vie. Sans en parler à mes employeurs, j'ai noté l'adresse et, le jour indiqué, soit le samedi suivant, je me suis présentée au bureau de recrutement. Un sergent m'a fait passer une entrevue et je lui ai expliqué ma situation. Je me rappelle nettement lui avoir dit que je n'avais rien à apporter en contribution à l'armée... qu'en fait, je ne possédais presque rien sauf mes vêtements! Ses paroles ont été un baume sur mon cœur. Il m'a dit que si j'étais prête à travailler et à étudier avec acharnement et à me

dévouer, je pourrais avoir une vie bien remplie et une carrière très intéressante dans l'Armée canadienne. Il a ajouté que l'armée se chargerait de mon instruction et que je serais vêtue, nourrie et logée. Il m'a dit de me présenter le lendemain soir, dimanche, à 20 h. Je me suis engagée. J'avais dix-neuf ans et j'étais la 124e femme à m'engager dans le district n° 5, à savoir la région de Québec, qui allait jusqu'à la Gaspésie.

Lorsque je suis revenue à la résidence de mon employeur, j'ai attendu que le maître de la maison soit seul dans son bureau et j'ai frappé à la porte. Je lui ai demandé la permission de lui parler, je lui ai expliqué ma décision et lui ai annoncé que je quitterais mon emploi le lendemain soir, après le souper. J'avais aussi besoin de sa signature à titre de gardien, indiquant que j'avais sa permission de m'engager. Je n'oublierai jamais la façon dont il m'a regardé! Après avoir réfléchi quelques instants, il m'a dit que j'avais fait le bon choix. Il m'a souhaité bonne chance et m'a dit de travailler dur et d'avoir une belle vie. Il reprenait les paroles de mon cher père qui m'avait toujours dit que si on travaillait dur, on réussirait et que tout travail mérite rémunération.

Encouragée, je suis retournée dans ma chambre pour faire ma valise en y mettant les quelques vêtements et chaussures d'occasion que je possédais. Pendant le souper, mon employeur a annoncé à sa famille que je quittais mon service. Les enfants me posaient des questions et j'étais très fière de répondre que je m'étais engagée dans l'Armée canadienne et que j'allais servir mon pays. Après avoir servi le souper et tout nettoyé, je suis partie vers ma nouvelle vie. C'était un moment crucial de ma vie. Il fallait que je le fasse. Je n'avais pas de famille. Je deviendrais une CWAC (Service féminin de l'Armée canadienne) et l'armée serait et est devenue ma famille. À tel point que par la suite, je donnais souvent mes permissions à d'autres jeunes femmes qui s'ennuyaient et voulaient visiter leur famille. Je sentais enfin que j'étais chez moi. J'ai toujours marché la tête haute et j'ai toujours été fière de faire partie de l'Armée canadienne.

Je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti après qu'on m'eut donné mon uniforme... chemises, chaussures, chapeau... J'étais devenue quelqu'un. J'avais un nom et un numéro matricule. J'appartenais. Je n'étais plus

une orpheline, je n'étais plus rejetée par la société. Je pouvais aller de l'avant, étudier, apprendre, me faire une vie. Lorsque mon grand-père m'a vu en uniforme pour la première fois, il m'a serrée dans ses bras et m'a dit : Ma Jeannot, c'est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire. Je suis tellement fier de toi. Ne t'occupes pas de l'opinion des autres, fais ta vie. Étudie, travaille dur et sois heureuse.

Les 15 premiers jours à la caserne, on nous a donné diverses tâches à accomplir parce qu'il n'y avait pas assez de femmes pour les envoyer à l'instruction. On m'a demandé si je pouvais lire et compter correctement. J'ai répondu par l'affirmative et on m'a envoyée travailler à Cove Field, juste derrière l'armurerie. Cove Field était une série de baraques bâties à l'origine pour héberger les prisonniers allemands de la Deuxième Guerre mondiale. Ces prisonniers venaient d'Angleterre. C'était des civils allemands qui avaient fuit l'Allemagne en 1935. Lorsque la guerre avait été déclarée en 1939, les Anglais, qui avaient peur d'héberger des espions, avaient envoyé ces Allemands par bateau au Canada. Lors de leur arrivée à Québec, ils ont été logés à Cove Field, sur les Plaines d'Abraham, dans la vieille capitale historique. Pendant la guerre, 35 000 prisonniers de guerre ont été envoyés au Canada et hébergés à Joliette, à l'Île-Ste-Hélène, à Montréal et à d'autres endroits. Cove Field servait aussi de camp militaire en 1941. Les installations servaient à la documentation et à l'habillement des nouvelles recrues puisqu'on manquait d'espace à la Citadelle. J'ai travaillé au bureau de recrutement, sous les ordres du lcol Forbes, pendant huit à dix jours. Je me rappelle avoir travaillé au mess des officiers pendant quelque temps et j'étais très intimidée.

Un soir, pendant la parade, on nous a annoncé que nous allions finalement à Sainte-Anne-de-Bellevue pour recevoir notre instruction élémentaire. Si ma mémoire est bonne, cette période d'instruction à durée six semaines. Je garde d'excellents souvenirs de cette époque de ma vie; le soir, nous allions toutes danser à Montréal. Il y avait un endroit, rue Ontario, où les femmes militaires pouvaient rester pour 50 cents la nuit. Le couvre-feu était à 1 h du matin. La salle de danse était loin de notre camp et comme je n'avais pas beaucoup d'argent, je peux vous dire qu'on se dépêchait pour rentrer à temps. Il fallait

porter l'uniforme, nous ne pouvions pas nous habiller en civil pendant la guerre, même si nous étions en permission. On nous aurait inculpées. Mais le règlement était le même pour toutes. Vous ne pouviez pas vous maquiller ni porter de bijoux. Certaines femmes se maquillaient un petit peu, surtout pour aller danser. J'avais les cheveux, les cils et les sourcils très foncés. Un jour, pendant la parade, on m'a ordonné d'aller me laver le visage... et je n'étais même pas maquillée! Nous ne pouvions pas avoir une paire de bas qui ne faisait pas partie de l'uniforme, même pas une débarbouillette ou une serviette. On achetait nos produits d'hygiène personnelle au YMCA local. Nos cheveux devaient être courts ou attachés. Une coupe de cheveux coûtait 35 cents.

Lors de mon retour à Québec, j'ai suivi un cours de chauffeur et j'ai été affectée aux rations. Pour cela, j'ai aussi suivi un cours de six semaines comme administrateur de la guerre. Nous y avons appris qu'il y avait tant d'unités et que chaque unité avait droit à une certaine ration de beurre, de lait, etc. On m'a demandé si je parlais l'anglais et j'ai répondu par l'affirmative. En fait, j'avais suivi un cours d'immersion intensif à Long Branch, près de Toronto, pendant environ six semaines, pour améliorer mon anglais. J'avais l'intention d'utiliser et de perfectionner cette deuxième langue. Pendant ce cours, nous devions aussi apprendre à taper à la machine. Il s'agissait de cours intensifs, de courte durée. Le pays était en guerre et l'on manquait de personnel. Mon superviseur, le sergent d'état-major Doré, et le capt Warner m'ont dit de tenir un registre pour contrôler les rations car le système existant n'était pas adéquat. Nous avons acheté le matériel nécessaire et je me suis attaquée à la tâche. J'étais maintenant caporal suppléant de l'approvisionnement. En juillet 1943, je devais partir en vacances mais on m'a annoncé que ma permission avait été annulée. Le capt Marie Desrivières m'avait choisie, avec une douzaine d'autres, pour travailler à la Citadelle pendant la Conférence des Alliés. Les dignitaires et les dirigeants du monde qui participaient à cette conférence comprenaient le premier ministre du Canada, William Lyon Mackenzie King; le président des États-Unis, Franklin D. Roosevelt; le premier ministre de Grande-Bretagne, sir Winston Churchill; lord Mountbatten, M. Anthony Eden, pour n'en nommer que quelques-uns, et une multitude de militaires, de

membres de la GRC et de diplomates. La conférence, qui se déroulait sur les Plaines d'Abraham, devait durer 20 jours.

Lors de notre affectation à la Citadelle pour la Conférence des Alliées de 1943, nous faisions le travail qu'on nous donnait sans poser de questions. Les discussions étaient importantes et les décisions prises allaient changer le cours de la guerre. Nous devions transmettre des documents, des messages et de la correspondance confidentiels entre les principaux intervenants, toujours escortées par un membre de la GRC. La GRC s'occupait de la sécurité nationale, de l'espionnage et du contre-espionnage à cette époque.

Les CWAC dormaient et mangeaient à la Citadelle, dans un bâtiment au sud-ouest du terrain de parade. Un jour, après l'arrivée du premier ministre de Grande-Bretagne, sir Winston Churchill, de lady Churchill et de leur fille, le lieutenant Mary Churchill, on m'envoie à la résidence du gouverneur général qui était occupée par la famille Churchill. Pour vous mettre en contexte, tout le personnel militaire présent à cette conférence représentait une hiérarchie importante, la gamme complète des 16 grades, dont l'autorité démocratique provenait directement du Cabinet, responsable devant le peuple canadien. Se retrouver devant sir Winston Churchill qui, en temps de guerre, était au sommet de la hiérarchie et avait des pouvoirs presque illimités était plutôt intimidant. Il pouvait en tout temps promouvoir ou rétrograder le personnel militaire n'importe où dans le Commonwealth. Me rendant compte de l'importance de la personne que j'allais rencontrer, je suis entrée dans le grand bureau, j'ai salué et je suis restée au garde-à-vous, attendant qu'il parle. Je n'ai pas attendu très longtemps. Il m'a regardé et se rendant compte de ma nervosité il m'a dit de me mettre en repos en ajoutant : Repos, détendez-vous. Puis, il m'a demandé mon nom. En entendant mon accent, il m'a demandé si j'étais Canadienne française. J'ai répondu poliment puis, lady Churchill m'a dit Bonjour mademoiselle et m'a fait la conversation dans un français irréprochable. M. Churchill comprenait tout ce que nous disions mais il nous parlait en anglais. Quelques minutes plus tard, on me remettait un document très important, je me suis mise au garde-à-vous, j'ai salué et j'ai été escortée par un officier de la GRC en tenue écarlate. Si ma mémoire est

bonne, il s'agissait du sgt Jimmie Gray, d'Ottawa. On nous a dirigés vers une Jeep identifiée à l'usage de l'état-major du premier ministre britannique et nous avons livré le document à son destinataire.

Le président Roosevelt avait emmené avec lui son fidèle chien Follow. Un jour, lorsque nous étions au garde-à-vous sur le terrain de parade, tout près des remparts, sir Winston, M. Roosevelt et les autres dignitaires se tenaient à proximité et discutaient. Soudainement, le chien, désorienté, est devenu très excité et a commencé à courir directement vers les remparts. Tout le monde a vu le danger. Si le chien tombait du haut de cette falaise, comment pourrait-on le récupérer, survivrait-il à sa chute? Comme on venait de nous donner l'ordre de rompre et que j'adore les animaux, j'ai instinctivement couru vers le chien et je l'ai appelé. Le petit chien surexcité a fait demi-tour et m'a sauté dans les bras. Il était content d'avoir enfin un peu d'attention. Pendant que je tenais le chien tout en le flattant, j'ai entendu le président Roosevelt m'appeler. Je me suis approchée de son fauteuil roulant et je lui ai rendu Follow. Il m'a serré la main et m'a dit : Merci d'avoir sauvé mon chien. Pendant que je ramenais le chien au président, un photographe a croqué la scène. Quel souvenir j'en garde! En fait, longtemps après, certains anciens combattants assistaient à une réception donnée à l'ambassade américaine et, dans son commentaire, l'orateur a mentionné que la victoire était probablement due au fait que M^me^ Bouchard avait sauvé la vie du chien de M. Roosevelt! Mon affectation à la conférence a duré environ un mois, après quoi je suis partie en permission avant de retourner dans mon unité pour m'occuper de l'approvisionnement et des rations.

À cette époque, les femmes de l'Armée canadienne faisaient surtout du travail de bureau. En général, les hommes avaient des grades supérieurs. Je ne me suis jamais plainte. J'aimais mon travail et ma solde me convenait. C'était ainsi. Il était agréable de travailler pour le sergent d'état-major Doré et le capt Warner. Un jour, on m'a annoncé qu'un officier allait être intégré à l'unité, que je devrais me présenter devant une commission et que j'obtiendrais une solde de soldat de métier, à savoir 90 cents de plus par jour. Le grade du nouvel officier serait supérieur au mien mais parce que je faisais si bien mon travail et que je

m'occuperais de la formation de cette personne, ma solde serait augmentée. Cela me convenait. J'étais contente de rester aux rations pendant encore quelque temps. J'ai aussi suivi autant de cours que je pouvais, même le soir. Des cours en comptabilité, etc. Je savais que j'en avais besoin et je suivais ces cours pendant mes heures libres quand je le pouvais.

Finalement, la guerre s'est terminée et les camps ont été fermés. J'ai été mutée au bureau du trésorier où je suis restée jusqu'au moment de ma réforme, en 1946. Nous étions très occupés à préparer la solde et les ordres de soldats qui revenaient d'outre-mer. Ils avaient tous hâte de rentrer chez eux. Je travaillais avec le capt Dery. Nous travaillions jusqu'à 18 h, puis nous allions souper et nous revenions travailler jusqu'à 22 h. Il y avait entre 1 000 et 1 500 hommes dans le camp et lorsqu'un bateau accostait et qu'un train entrait en gare, nous savions qu'il fallait faire vite car les soldats ne pouvaient quitter le camp sans avoir reçu leurs ordres. Nous n'avions pas d'ordinateurs, tout se faisait à la machine à écrire. L'atmosphère était excitante. Un ami, M. Ouellette, qu'on disait disparu au combat, avait été prisonnier de guerre pendant neuf mois en Allemagne. Lorsqu'il a finalement été retrouvé, on a envoyé un deuxième télégramme à sa famille et, lors de son arrivée à Halifax, il a pris le train pour Lévis, directement en face de la Citadelle de Québec. Toute sa famille l'attendait à la gare et il a eu une permission de 30 jours. Après ce repos bien mérité, il a dû, comme tous les soldats, se présenter à Cove Field puis aller au camp de Lauzon. Une fois tous les documents préparés par ma section, en trois jours, ils étaient réformés. Aucun psychologue, aucun médecin, rien de tout cela n'était disponible dans ce temps-là, même pour les prisonniers de guerre. Les soldats rencontraient l'officier de sélection du personnel qui tentait de les orienter sur le marché du travail civil, etc.

Je me souviens d'avoir rencontré un vieil ami qui revenait d'outre-mer. Bonjour Jeanne, m'a-t-il dit. Que fais-tu ici? Regarde-moi, j'ai perdu une jambe, mais pas les deux! À la même époque, je correspondais avec un excellent ami qui était outre-mer. Un soldat pouvait seulement être envoyé outre-mer s'il s'engageait volontairement. Il s'était engagé pendant qu'il était à l'université se disant qu'il voulait acquérir une

expérience militaire et qu'il retournerait à l'université pour obtenir son diplôme à son retour de la guerre. Il avait planifié trente-cinq ans de sa vie. Cela ne devait pas arriver. Il a été tué au combat. La nouvelle de sa mort a été insupportable pour son père; il est mort peu de temps après. Sa pauvre mère n'a jamais pu se remettre d'avoir perdu son fils unique puis son époux. Quelle triste vie. Mon ami était si jeune. Sa vie ne faisait que commencer et voilà qu'il n'était plus. J'ai rendu visite à cette dame jusqu'à sa mort, même après mon mariage. Je ne les oublierai jamais.

La vie civile ne m'attirait pas. Je n'avais pas de famille qui m'attendait. J'ai été parmi les dernières à être réformées. Je me souviens que le capt Desrivières, qui était devenue une amie, m'a fait entrer dans son bureau et m'a dit que le moment était venu de nous quitter. C'était en janvier 1946. Elle m'a alors demandé ce je comptais faire dans la vie civile. Je lui ai répondu que la vie civile ne m'intéressait pas et que j'aimerais faire une carrière militaire. Je croyais qu'avec toute mon expérience, le fait que j'étais bilingue et célibataire, je pourrais avoir une promotion. Je ne pouvais m'imaginer vivre comme un civil. Le combat me semblait insurmontable. L'armée était devenue ma vraie famille. Mes parents étaient morts. Mes frères et sœurs, plus jeunes que moi, avaient probablement leur propre vie. Je n'avais rien. Je voulais faire carrière dans l'armée mais on m'a dit que le service féminin de l'Armée canadienne au Québec allait être démantelé. J'étais réformée et j'étais très malheureuse. Après une entrevue au bureau du chômage, j'ai commencé à y travailler. Je n'aimais pas mon poste, inutile de le mentionner. J'avais l'habitude de porter un uniforme. Je détestais le fait d'avoir à acheter des vêtements de civil. Je pleurais tous les matins et je ne pouvais croire que je devais aller travailler au bureau du chômage. Je voulais retourner dans l'armée. Je ne pouvais pas m'adapter à la vie civile. Mes amis, la camaraderie, l'environnement, la structure de l'armée me manquaient. Ma famille militaire me manquait. Je croyais que sans l'armée je n'étais rien. Pour une petite orpheline qui se souvenait d'avoir vécu en famille, avec des parents affectueux, bénéficiant des conforts de la vie et du soutien de sa famille... j'avais même un cheval... se retrouver complètement seule... il ne faut pas se demander pourquoi l'armée était devenue ma famille. C'est tout ce que j'avais connu, tout ce que j'avais.

C'était ma vie. Non, je n'arrivais pas à m'adapter. Ce fut la période la plus noire de ma vie. J'étais tellement fière d'être une CWAC. Tout cela allait changer.

Lorsque j'ai quitté le service, il n'y avait aucun soutien pour vous aider à réintégrer la vie civile, personne à qui parler, demander des conseils ou de l'aide. Je me sentais vraiment seule. Je détestais mon travail au bureau du chômage. Finalement, un jour que je marchais dans la rue Saint-Joseph, j'ai vu une affiche dans une vitrine : Commis demandé. Je suis entrée, j'ai présenté ma candidature et j'ai été engagée. Une nouvelle vie, à servir le public, venait de commencer. De commis je suis éventuellement devenue gérante puis acheteuse.

Je me rappelle que j'avais dû m'acheter des vêtements de civil, ce que je n'ai pas aimé du tout. En fait, les premières choses que j'ai achetées en quittant l'armée ont été un collier de perles et des boucles d'oreille. J'ai ensuite acheté une robe de laine verte... et mon premier manteau de fourrure.

Après quelque temps, j'ai commencé à sortir avec un groupe de personnes de l'armée de l'air que j'avais rencontré pendant ma carrière et ma vie sociale a pris un nouveau tournant. J'ai alors rencontré Georges Guimond, membre de l'armée de l'air, qui est devenu mon époux. Nous nous tenions toujours dans les cercles militaires. Même après sa mort, il y a trente-deux ans, je suis restée en contact avec mes amis de l'armée. Encore aujourd'hui, je suis un membre actif de la Légion royale canadienne. Je fais du bénévolat pour la Croix-Rouge et je visite les anciens combattants dans les hôpitaux et les hospices de la région de Québec. Au moins une fois par année, j'assiste à une réunion des CWAC. Je reste en contact avec mes amies ex-militaires de l'Ontario et du Québec. Ma vie a été bien remplie. J'ai beaucoup travaillé, fait des choses très intéressantes, j'ai même appris l'art de faire du chocolat à Paris, en France.

La vie militaire des femmes dans les années 1940 était très différente de ce qu'elle est maintenant. Les femmes devaient être célibataires. Si vous vouliez vous marier, vous deviez donner votre démission. Il n'y avait

pas de femmes à Valcartier. Elles étaient toutes logées à la caserne Connaught et, plus tard, dans des baraques temporaires appelées la caserne Jeanne d'Arc, près de l'emplacement actuel de la statue de Jeanne d'Arc, à la Citadelle de Québec. Ces femmes ne recevaient pas de soins médicaux particuliers. Elles avaient droit aux mêmes injections que les hommes. Il est arrivé que certaines femmes deviennent enceintes, dans ce cas, elles quittaient l'armée. Je me souviens d'une femme dans cette situation et d'être invitée à une cérémonie privée de mariage devant l'aumônier militaire puisque son fiancé était un soldat. L'Armée canadienne a présenté un magnifique spectacle en tournée en Grande-Bretagne pendant la guerre. Plusieurs des artistes étaient des femmes très talentueuses.

Parfois, je pense à la vie que j'ai eue et je me demande ce qui me serait arrivé si je ne m'étais pas engagée dans l'armée. Ma vie est si complète maintenant à cause de cette décision. Je suis toujours bienvenue à la Légion, à la Croix-Rouge, au régiment des Voltigeurs et à celui du Royal 22e... Je ne peux imaginer ma vie sans être une CWAC. L'expérience a été fantastique. Quelle façon de commencer sa vie d'adulte. Cela vous aide certainement à établir des valeurs et des priorités qui vous guideront pour le reste de votre vie. J'ai été chanceuse et ce fut un honneur pour moi de servir mon pays. Mon seul regret, c'est de ne pas avoir pu faire carrière dans l'armée après la guerre. Même aujourd'hui, mon fils unique, Bernard, dit encore que l'armée c'est l'armée de maman. C'est comme cela et ça restera comme cela.

Mary Wallace Whatley

Quand le Canada a déclaré la guerre à l'Allemagne, j'avais quinze ans et je vivais avec mes parents, à la ferme laitière de mon père dans les Cantons de l'Est, au Québec, près de la petite scierie de Kingsbury et non loin de Windsor Mills où était installée une école de pilotage. Le plus vieux de mes frères, Herbie, disait qu'il s'enrôlerait dès qu'il aurait l'âge voulu, car il déplorait les traitements infligés aux Juifs par les Allemands. Cette idée m'effrayait et, quand il s'est joint aux *Royal Rifles of Canada* moins d'un an plus tard, ce fut comme si quelqu'un m'avait poignardé en pleine poitrine.

Cet été-là, j'ai moi aussi quitté la maison familiale pour aller vivre avec ma sœur aînée à Sherbrooke. À la chute de Hong Kong, tous les membres de la famille étaient à la maison pour Noël, sauf Herbie. Nous étions tous sûrs qu'il était vivant, même si nous n'avions pas eu de nouvelles de lui depuis son départ pour Hong Kong. Ma sœur me proposa de m'enrôler avec elle dans le Service féminin de l'ARC, récemment formé. Elle était assez vieille pour le faire dès janvier 1942, mais je n'avais alors que dix-sept ans. Par conséquent, au printemps, je suis allée rejoindre mon autre frère aîné Harry, jumeau de Herbie,

qui travaillait à la *MacDonald Chemicals*, à Waterloo. Il n'y avait pas d'ouverture au bureau, et j'ai donc commencé par inspecter les mèches des fusées éclairantes que l'usine fabriquait.

Il y avait de la poudre noire partout dans l'usine, de sorte qu'il fallait constamment redouter l'explosion. Pendant que j'y travaillais, une partie de l'usine a sauté, et plusieurs hommes ont été tués, y compris deux que je connaissais. Après cela, je suis rentrée à Sherbrooke travailler à l'*Ingersoll Rand*, qui fabriquait des compresseurs et du matériel d'exploitation minière et, pendant la guerre, des obus pour les forces armées. J'ai d'abord travaillé au service d'inspection, puis à celui des livres, où je tenais des dossiers à jour pour le service susmentionné.

Entre-temps, l'ARC avait abaissé l'âge minimum d'enrôlement de sorte que, quand elle a commencé à recruter à Sherbrooke à l'été 1942, j'ai pris une journée de congé pour aller m'engager. J'ai subi un test d'intelligence, une épreuve médicale et un examen de conduite automobile, car je voulais être affectée aux transports motorisés. L'ARC m'a acceptée, et j'ai prêté serment à Montréal trois semaines plus tard. De Montréal, notre petit groupe est parti en train pour Ottawa, où une femme membre du Service féminin est venue à notre rencontre avec un camion de transport. Quand nous sommes arrivées à Rockcliffe, la sentinelle lui a demandé ce qu'elle transportait dans son camion, et elle a répondu : « Des sacs et des bagages! » Cela m'a indignée!

À ce moment-là, le 7e Dépôt d'effectifs venait d'être construit, de sorte que le terrain environnant n'était qu'un vaste trou de boue. Des trottoirs de planches se rendaient à de nombreux bâtiments. Il était tard quand nous sommes arrivées, et nos casernes avaient un air déprimant : des murs d'un jaune criard, des boiseries et des cases peintes en brun foncé, des stores à enroulement verts à toutes les fenêtres, mais aucun rideau! Nos lits avaient un gabarit de métal brun, et le matelas était couvert d'une horrible couverture grise marquée d'une bande noire en son milieu. Cependant, nous n'avons pas eu le temps de nous plaindre, voire de prendre une bonne boisson chaude. Nous avons poussé nos valises sous le lit et nous nous sommes glissées sous les couvertures.

Pendant l'entraînement de base à Rockcliffe, je me suis fait une très bonne amie en la personne de Helen Burns qui venait de Halifax et avait travaillé pour l'ARC. Je crois qu'elle et moi étions les seules filles de dix-huit ans de notre groupe de Montréal. Nous sommes restées ensemble pendant toute cette période; elle occupait le lit supérieur et moi celui du bas. Quand elle a été affectée à Halifax, nous avons été séparées.

Après l'instruction de base, j'ai été envoyée à Trenton pour y suivre un cours de magasinier adjoint. Je me suis liée d'amitié avec Doris Reno (appelée Dodo) de Montréal. Nous allions partout ensemble dans la station et nous avons étudié à la maison du « Y », un peu plus loin. Elle fut une très bonne amie.

Pendant mon séjour à Trenton, à l'automne 1942, nous avons appris que mon frère Herbie avait été capturé par les Japonais. Nous avons reçu très peu de nouvelles de lui pendant son internement. Un jour, une dame de la Colombie-Britannique a écrit à ma mère pour lui dire qu'elle avait entendu mon frère à la radio : il disait qu'il était dans un hôpital de la Croix-Rouge et qu'il allait bien. Une fois, on nous a permis de lui écrire une lettre de dix mots dactylographiés au maximum. Ce fut une lettre difficile à composer : j'avais tellement à lui dire, sans pouvoir le faire. Nous ne pouvions qu'espérer.

Quelque chose d'autre s'est produit à Trenton qui fut lourd de conséquences. J'ai fait une mauvaise chute sur la glace, ce qui me causa une perte partielle de mémoire pendant de nombreuses années. Deux aviateurs ont confectionné un brancard avec leurs manteaux et m'ont transportée à l'hôpital où l'on me donna des piqûres et des pilules et où l'on m'attacha au lit avec des ceintures bien à plat sur le dos. En tombant, j'avais aussitôt perdu connaissance. Quand on m'a laissée aller plus tard ce soir-là, je n'arrivais pas à trouver la sortie de l'hôpital. Après que j'eus demandé le chemin à suivre à trois reprises à la même infirmière, elle est elle-même venue m'accompagner jusqu'à la sortie.

Je m'étonne aujourd'hui du fait que personne ne m'ait alors conseillé de revenir à l'hôpital si je me sentais troublée. À cette époque, je crois

que l'on ne savait pas grand-chose sur les commotions cérébrales. À l'extérieur, j'allais et venais devant l'hôpital sans trop savoir quelle direction prendre, dans une forte tempête de neige. Finalement, un policier militaire m'a ramenée à ma caserne. Je suis entrée par la mauvaise porte et je n'ai reconnu aucune des filles qui se préparaient à aller au lit. Je me tenais là, stupéfaite, jusqu'à ce quelqu'un me dît : « Ton lit doit être dans la pièce voisine! »

J'ai trouvé un lit inoccupé et j'ai cru reconnaître la fille du lit supérieur. Elle me dit qu'elle s'appelait Mabel et me demanda : « Ne me reconnais-tu pas? Tu as fais ma connaissance ici le premier soir. » J'ai essayé de demander où était mon amie, mais je ne pouvais me rappeler le nom de Dodo. Mabel a compris que ma mémoire me faisait défaut et m'a dit : « Ton ami Dodo est sortie ce soir. » Mabel m'interrogea sur ma chute, puis le couvre-feu fut annoncé, et j'ai donc dû partir pour me préparer à me mettre au lit.

Ma mémoire m'a causé des ennuis pendant un certain temps. Je recevais du courrier et ne reconnaissais pas la moitié des personnes qui m'écrivaient. Le pire, c'est que je n'arrivais même pas à reconnaître Luis Perez Gomez, un bel aspirant-pilote mexicain que j'avais rencontré à une danse de l'Aviation. Lui et moi étions tombés amoureux, et je voulais l'épouser à Noël. Mais après mon accident, je ne le reconnaissais pas même s'il m'appelait tous les soirs. Je lui parlais et lui répétais que je ne pouvais l'épouser, car je ne savais pas du tout qui il était. (En outre, je ne voulais pas être libérée de l'Aviation, car je m'étais enrôlée dans le cadre d'un effort familial qui visait à ramener mon frère du Japon.)

Peu après, Dodo et moi sommes allées à Belleville pour faire prendre ma photo. Dans le studio était affichée la photo d'un pilote de l'ARC dont l'uniforme portait des parements mexicains. Je fixais la photo sans arriver à reconnaître Luis. Tout ce que je savais, c'était que je l'aimais beaucoup. J'ai dit à Dodo qu'il me semblait le connaître et je lui ai demandé si j'avais déjà rencontré cet homme. Elle partit en pleurant. Quand je l'ai rattrapée, elle me dit : « Je ne sais pas ce qui se passe! »

Je ne pouvais pas comprendre pourquoi elle était si bouleversée. Après cela, cependant, je cherchais toujours à retrouver un certain parc, même si je ne me rappelais pas que c'était l'endroit où Luis et moi nous étions assis et avions bavardé après avoir quitté la salle de danse, le premier soir que nous avions passé ensemble à échafauder de merveilleux plans qui ne se sont jamais concrétisés. Ce parc a hanté mes rêves pendant des années.

Mes souvenirs enfouis de Luis ont continué eux aussi de me hanter. Après Noël, nous avons terminé notre cours, reçu nos affectations et obtenu une permission pour nous rendre dans nos familles au Nouvel An. Tandis que l'autobus du Service féminin fonçait vers le train qui nous attendait, quelqu'un nous cria que ce n'était pas le bon train, car celui-là attendait l'arrivée d'un autocar de Belleville rempli de pilotes. Ces mots m'ont paralysée : la dernière fois que je les avais entendus, c'était à la danse où j'avais fait la connaissance de Luis. Tandis que le train de Toronto démarrait, je sentais que j'aurais dû être à bord – je me disais que, si je retournais à Belleville et retrouvais ce fameux parc, toute confusion disparaîtrait de mon esprit.

Dodo m'a rappelé que nous étions en permission et que j'étais affectée à Rockcliffe, mais j'ai refusé de monter à bord de notre train, de sorte que l'on m'a laissée sur le quai. Ce ne fut que tard dans la nuit – et qu'après avoir voyagé à bord du Train royal se rendant à Ottawa! – que je me suis rendue d'abord à Montréal, puis à Richmond (Québec) où mon père est venu à ma rencontre. J'ai passé le Nouvel An dans ma famille, puis je suis retournée à Rockcliffe.

J'ai vécu quelque chose de très triste. Luis a tenté de bien des façons de se mettre en rapport avec moi, en exécutant même des acrobaties à bord de son *Hurricane* au-dessus de la base de Rockcliffe pendant l'été 1943! Mais je ne savais pas qui il était. En 1951, pendant que je visitais des amis à Kingston, j'ai demandé à me rendre à Belleville, car je voulais retrouver le parc. Mais je ne pouvais expliquer pourquoi cela était si important pour moi, de sorte que nous n'y sommes pas allés. Je rêvais encore de ce parc et de Belleville dans les années 1960 et 1970.

Au cours des années, beaucoup de choses se sont passées qui m'ont troublée et hantée, mais mon souvenir de Luis ne m'est revenu qu'en 1997 quand, en feuilletant la revue de l'Aviation, j'ai aperçu une photo de lui en uniforme d'officier. Je l'ai reconnu immédiatement et j'ai prononcé son nom : « Luis, Luis, comme je t'ai aimé! » J'ai compris que je l'avais oublié pendant toutes ces années et j'ai ressenti un horrible sentiment, comme si l'on m'avait volé quelque chose. Il m'a fallu un an pour me remettre de ce choc. Je garde son souvenir depuis cette date. Jamais je n'aurais pensé que le coup de foudre aurait marqué ma vie aussi profondément.

Après avoir lu l'article dans la revue, j'ai écrit à l'auteur et j'ai correspondu avec lui. J'ai appris que Luis avait été le seul Mexicain membre de l'ARC à être tué au combat. Il était pilote de chasse et avait été abattu le 16 juin, peu après le jour J en Normandie. Il est enterré dans le cimetière d'une petite église, en France, où sa famille a choisi de le laisser reposer. J'ai reçu quelques images de lui, de son escadrille et de sa tombe. Jamais je ne l'oublierai de nouveau.

À Rockcliffe, j'ai d'abord été affectée au service des achats; je commandais toutes sortes de choses, depuis l'essence des avions jusqu'aux gants blancs de la fanfare. C'était un travail peu stimulant, et le même ennui m'a suivie quand je suis passée au service de l'inventaire. J'ai été surprise de constater que, si je prenais un article dans un chariot et qu'il ne correspondait pas à la description ou à l'inventaire, il fallait tout simplement lui donner un nouveau numéro ou une nouvelle description. Nous devions remplir des formulaires au sujet de tout : anomalie, commande, livraison, réception, retour et échange d'articles, etc.

À cette époque, il y avait cinq fois plus d'hommes que de femmes à la station : 5 000 hommes et 1 000 femmes! Beaucoup d'hommes et certaines femmes étaient mariés et vivaient en dehors de la station. Au départ, l'ARC n'acceptait pas les femmes mariées, de sorte que certaines se sont enrôlées sans déclarer leur statut véritable. Dans la plupart de leurs cas, le mari était à l'étranger ou ailleurs dans les forces armées. Les règles ont été changées quelques années plus tard : après 1943, les

femmes qui se mariaient pendant qu'elles portaient l'uniforme ne furent plus libérées automatiquement.

Tôt après mon arrivée à Rockcliffe, j'ai été atteinte des oreillons. Un matin glacial de mars, je me suis réveillée entourée des filles de mon groupe qui, en chuchotant, pointaient du doigt mon visage enflé. Quand la caporale a pris ma température, elle s'est vite empressée d'appeler une ambulance. Malheureusement, c'était un des jours les plus froids de l'hiver, et tous les véhicules étaient gelés. Par conséquent, même très malade, j'ai dû marcher jusqu'à l'hôpital de la base! Les filles m'entouraient pour me protéger du vent froid pendant que j'avançais en titubant le long d'un sentier étroit, à travers champs, dans la neige profonde. Cependant, quand l'appel au travail a retenti, les filles ont dû partir. La caporale marchait en avant de moi pour créer ainsi un écran contre le vent, mais j'étais si malade que j'avais peine à la suivre.

Puis j'ai entendu des pas précipités derrière nous; deux aviateurs m'ont prise dans leurs bras et m'ont transportée ainsi à l'hôpital. L'infirmière a tenté de me reléguer en bout de la file, mais les deux hommes m'ont amenée directement au médecin militaire. Il a décidé de m'envoyer à l'hôpital du Service féminin, au Dépôt d'effectifs. L'ambulance fonctionnait maintenant, mais le commandant s'en servait, car son auto était en panne! Le Service des transports motorisés m'a donc envoyé une vieille camionnette. Pendant que j'attendais, l'infirmière discutait ferme avec le sergent au sujet d'une couverture de laine rouge dont elle m'avait enveloppée. Le sergent ne voulait pas que je la garde avec moi dans la camionnette glaciale, car il y aurait ensuite manqué un article dans son inventaire. Quand je suis arrivée à l'hôpital, j'étais sur le point de m'effondrer.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, je me suis assise sur le bord du lit pour prendre un peu de café et je me suis aussitôt évanouie. La fille du lit voisin a entendu ma tasse de café tomber sur le plancher tandis que je perdais connaissance. Elle s'est précipitée pour m'attraper, me remettre au lit et appeler à l'aide. Je ne me suis réveillée que

le lendemain. La femme médecin militaire m'a saluée en disant : « Vous n'avez pas été gentille. Nous avons bien failli vous perdre! » J'ai essayé de me lever la tête. Son mot d'avertissement me recommandant de ne pas bouger est venu trop tard. Je me suis évanouie de nouveau. Plus tard, à demi-consciente, j'ai entendu des filles parler de quelqu'un qui allait mourir. J'ai demandé de qui il s'agissait à une infirmière. Elle m'a répondu que personne n'était en train de mourir, mais je l'ai entendue se rendre dans la chambre voisine et dire : « Chut! Elle peut vous entendre! »

Deux semaines plus tard, je me sentais encore très étourdie et fatiguée, et je m'effondrais si je tentais de me lever. Cependant, le médecin militaire a informé l'infirmière que, selon les Ordonnances, les malades atteints des oreillons devaient être libérés après deux semaines. Le médecin pensait que je me remettrais bien, car « tous les malades souffrant des oreillons avaient le visage rond ». (Le mien n'était pas si rond que cela!) J'ai donc été libérée, et l'on m'a dit de me rendre aussitôt au travail, à pied, bien sûr. J'étais transie de froid et, quelques jours plus tard, j'ai de nouveau été déclarée malade. Le médecin militaire m'a envoyée dans ma famille, et ma mère, en me voyant, s'est écriée, n'en croyant pas ses yeux : « Mary, tu as encore les oreillons et tu devrais être à l'hôpital! » Je suis retournée à Rockcliffe avec une température de 104 degrés; j'y suis restée quatre semaines et j'ai obtenu un congé de maladie de trois semaines pour me remettre, chez mes parents. C'est ainsi que s'est terminé l'épisode des oreillons.

Quand j'ai repris mon poste, l'officier du Service féminin m'a mis de corvée pendant une semaine, ce qui représentait une lourde charge pour quelqu'un revenant d'un congé de maladie. Après ma journée normale, j'étais de corvée à la cantine, à la cuisine du mess des officiers, là où l'on avait besoin d'aide. Me voyant si mince et pâle, le cuisinier du mess des officiers me donnait des pâtisseries françaises tous les soirs pour m'aider à refaire mes forces.

Comme je ne voulais plus jamais être de corvée, j'ai étudié très fort pour réussir aux examens de niveau C dans ma spécialité, et j'ai obtenu la

note de 100 % (même si j'ai dû tout réapprendre la première moitié du cours, car ma chute à Trenton l'avait entièrement effacée de ma mémoire). Mon sergent a été affecté ailleurs, et le caporal Atkinson, qui l'a remplacé, connaissait mal le travail à faire. En dactylographiant les lettres du sergent, j'avais acquis une connaissance parfaite du travail et j'ai pu aider le caporal à apprendre ce dont il avait besoin. Il m'en fut reconnaissant.

Un soir où j'étais de service seule, deux forteresses volantes sont arrivées à la base. C'était deux gigantesques bombardiers quadrimoteurs *B-17* dont nos mécaniciens ont plus tard retiré les dispositifs de bombardement pour transformer les avions en appareils de transport destinés à acheminer le courrier outre-mer. On avait dit aux deux pilotes américains de se rendre dans la capitale du Canada, et on les a vite corrigés quand ils ont tenté d'atterrir à Toronto! On demanda que quelqu'un signe les papiers autorisant les avions à atterrir à la base. Je n'avais jamais fait cela de ma vie et j'ignorais même où se trouvait le Hangar n° 1, mais j'ai accepté le travail, car j'estimais que c'était ma responsabilité. Chose certaine, je ne voulais pas faire appel à un homme, car nous voulions montrer aux hommes que les femmes pouvaient très bien faire le travail!

Je commençais donc à mettre sous clé la section du matériel quand les Transports motorisés m'ont appelée pour me dire qu'il fallait aussi signer les papiers relatifs à deux nouveaux camions qui arrivaient. L'interlocuteur, le caporal Cameron, avait une allure amicale et paternelle et m'a dirigée vers le Hangar n° 1 dont l'accès était d'habitude interdit à quiconque ne travaillait pas là. Entrer dans cette zone à accès restreint me rendait nerveuse, surtout que le vaste hangar était dans la noirceur la plus totale. Deux mécaniciens sont alors sortis de sous un avion et ont pointé une lampe de poche dans la bonne direction. Au sol, les forteresses volantes paraissaient immenses et lourdaudes, et les pilotes étaient arrivés en retard et avaient faim. J'ai vérifié leurs papiers et je leur ai demandé de jurer que tout le matériel était bien à bord, sans quoi j'inspecterais tout dans le moindre détail! Ils m'ont garanti que tout était en ordre. Jusque-là, on avait jugé qu'il revenait aux hommes

d'autoriser l'arrivée des gros équipements, mais j'ai prouvé qu'une adolescente pouvait aussi bien faire le travail.

Pendant tout ce temps, ma famille était sans nouvelles de Herbie. Mes parents vieillissaient en souffrant jour après jour, semaine après semaine et mois après mois. Nous espérions tous qu'il survivrait à son épreuve, mais en février 1944, mes parents ont reçu un télégramme disant qu'il était décédé le 28 décembre 1943, quelques jours après son 22e anniversaire de naissance. Ce fut un choc terrible pour eux. Ils m'ont ensuite envoyé un télégramme à Rockcliffe.

L'épisode suivant a été très triste et plutôt ridicule : le télégramme avait été remis, semble-t-il, à l'aumônier qui a décidé qu'il ne lui incombait pas de me transmettre la nouvelle, étant donné qu'il ne me connaissait pas. (Quand j'ai appris cela, je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il ne voulait pas m'en informer et me consoler.) Par conséquent, le télégramme m'annonçant la mort de mon frère est resté au bureau pendant le reste de la journée et au début de la soirée, au point que tout le monde à la base était au courant, sauf moi. Ce soir-là, on m'a fait venir au bureau d'administration des casernes. Je pensais que mon ami avait appelé, car on l'attendait à Uplands le lendemain, et je ne comprenais donc pas pourquoi Mary Homer insistait tant pour m'accompagner au bureau. Quand j'ai lu le télégramme, je lui ai été reconnaissante de sa présence.

Après la guerre, nous avons appris qu'un médecin japonais avait causé la mort de mon frère. Il a été condamné à douze ans de prison pour son crime. Je crois toujours que notre famille aurait dû recevoir des excuses. Seuls ceux qui ont vécu à un tel malheur peuvent savoir à quel point nous avons tous souffert. Une partie de Harry est morte avec son frère jumeau.

J'ai aussitôt obtenu la permission de me rendre dans ma famille, mais comme il était si tard, le seul train que je pouvais prendre était un convoi de troupes en partance d'Ottawa à 4 h du matin. Il était rempli de soldats de la Saskatchewan. L'un d'eux, Gordon Lee, a essayé de se

présenter à moi, mais j'étais trop fatiguée et triste pour être affable. Par la suite, je me suis demandée où tous ces jeunes gens étaient allés et combien étaient revenus chez eux. La tristesse était omniprésente pendant ces années, et il était difficile d'y échapper tout à fait. Mes parents avaient du mal à accepter que cinq de leurs enfants fussent sous les drapeaux. Edna s'était enrôlée dans le Service féminin de l'Armée canadienne (CWAC), et, avant la fin de la guerre, mon plus jeune frère, âgé de quinze ans, était entré dans la réserve de l'armée de terre.

Cet hiver-là, il me semblait que chaque fois que j'allais visiter mes parents, j'entendais dire que quelqu'un d'autre avait été tué. Mon frère était le troisième de notre petite paroisse. Un pilote de South Durham que j'avais fréquenté à quelques reprises avait été abattu par des sous-marins allemands au-dessus du Saint-Laurent. Un ami de ma sœur avait été descendu lui aussi : elle lui avait parlé au micro de la tour de contrôle à peine quelques minutes avant son écrasement.

En 1944, il y avait beaucoup de longs convois ferroviaires de troupes en partance pour l'Est. Une fois, pendant que je changeais de train à Montréal, trois pilotes de chasse de l'ARC qui partaient pour l'Europe sont montés à bord avec moi. L'un d'eux s'appelait Anderson et venait de la C.-B.; il a longuement parlé de la beauté des montagnes. « Je ne sais pas si je reviendrai », dit-il d'un ton placide. Il n'avait que dix-neuf ans. Quand je suis descendu à Sherbrooke, il a insisté pour porter mon sac. Je me suis retournée pour le remercier et lui souhaiter bonne chance; il m'a vite serrée dans ses bras et m'a embrassée pour me dire au revoir. « Dès que je vous ai vue, j'ai gagé à mes copains que je vous embrasserais en guise d'au revoir », me déclara-t-il. Il était tellement gentil que je n'ai pas pu lui en vouloir.

Cet été-là, j'ai été envoyée à Trenton de nouveau pour y suivre le cours des sous-officiers supérieurs. Nous avons étudié le droit et les ordonnances de l'ARC, les procédures, les exercices militaires et l'art oratoire (cette matière était intimidante). J'ai terminé deuxième de ma classe et suis devenue admissible au grade de sergent de section.

Cet été-là également, j'ai eu mon baptême de l'air. Une amie appelée Hank m'a demandé si j'aimerais aller faire une balade en avion. Elle a obtenu deux laissez-passer et s'est arrangée pour nous faire monter à bord d'un *Anson* qui emmenait l'aumônier là où il devait prononcer un sermon. J'ai demandé au pilote si je pouvais prendre les commandes au retour. Quand il a dit oui, jamais je n'ai bougé aussi vite de ma vie! Une fois l'avion en vol, il m'a expliqué le rôle de tous les instruments, puis m'a laissée prendre les commandes du co-pilote. Dans un ciel bleu magnifique, nous avons survolé les collines de la Gatineau pareilles à un tapis multicolore. C'était époustouflant! J'ai commis une seule erreur : je ne surveillais pas assez l'altimètre, de sorte que je volais trop haut. Quand j'ai rectifié la situation, j'ai constaté à quel point les commandes étaient sensibles : les passagers à l'arrière ont vite vu s'envoler les livres et papiers qu'ils avaient sur les genoux!

Un autre week-end, Hank nous a obtenu des laissez-passer pour voler à bord d'un *Goose*, magnifique avion amphibie blanc. Les deux pilotes avaient prévu d'aller se baigner dans la rivière des Outaouais et ne paraissaient pas très heureux de devoir abandonner leurs plans. (Ils ont peut-être songé à nous jeter à l'eau!) Nous nous sommes posés sur l'eau en secouant les embarcations voisines – certains plaisanciers du dimanche ont d'ailleurs brandi leur poing à notre endroit.

Quand nous n'étions pas de service, nous savions quoi faire pour avoir du plaisir. Il faisait bon se rendre à Montréal au cours des années 1940. Au Nouvel An 1943-1944, un ami m'a emmenée au meilleur endroit en ville : le *Normandy Roof*, situé au dernier étage de l'hôtel Mont-Royal. L'orchestre de Dan Tucker y radiodiffusait sa musique tous les samedis soirs. Au Nouvel An, le restaurant a servi un somptueux dîner et présenté un magnifique spectacle. Entre les numéros de l'orchestre, le jeune Oscar Peterson se produisait et recevait chaque fois une ovation debout. Je me rappelle encore les décorations et les élégantes robes de soirée.

Il y avait aussi des spectacles à Ottawa et même à Rockcliffe. En ville, j'ai vu Gracie Fields, et le spectacle de Jack Benny au Forum. Victor Borge s'est produit dans un des théâtres, tout comme Joel McCrea et

Dorothy Dee. La Musique centrale de l'ARC était de la partie. Nous avons profité, à Rockcliffe également, de nombreux spectacles commandités par de grosses entreprises telles que Bell Canada, Eaton's et Massey Harris. Chaque spectacle présentait des musiciens, des sketches, des danseuses-choristes, des monologues, des magiciens, etc. La plupart des spectacles étaient excellents, mais il y en eut un assez osé qui ne fut pas bien accueilli en 1944!

Nous avions aussi une salle de cinéma; la Musique de l'aviation américaine a présenté des spectacles à Rockcliffe tandis qu'elle se rendait outre-mer, et la station organisait une danse les samedis soirs. Un jour, Jimmy Cagney et sa sœur ont donné un spectacle à cet endroit. (J'ai eu toute une surprise le lendemain, quand je l'ai rencontré en traversant le terrain de rassemblement. Je ne l'ai pas reconnu tout d'abord, mais il marchait avec un tel rythme que je m'attendais à le voir se mettre à danser! Tous mes amis étaient ébahis quand je leur ai raconté cette anecdote.)

Je me suis fait de nombreuses amies dans les forces armées, et c'est là quelque chose de précieux. Outre Helen et Dodo, Mary Homer et Hank, il y eut Joyce et Patti, Grace Fraser, qui m'a lavé la tête après ma chute (elle me dit que tout l'arrière de la tête était noir et bleu), et Phyllis Hamilton, avec qui j'ai assisté à trois réunions-souvenirs. Notre sergent-major nous appelait les deux jumelles aux cheveux d'or, car nous étions blondes toutes les deux. J'ai eu beaucoup d'autres amis, hommes et femmes, et je me souviens encore d'eux avec affection.

Anonyme

« Je pense que le mouvement féministe était un contrecoup venant des femmes qui avaient aidé à gagner la guerre et n'étaient pas prêtes à être de nouveau reléguées à la maison. »

« Dans les années 60, quand on a une fois de plus promu un homme au-dessus de moi dans mon département, j'étais fâchée et j'ai décidé que cela suffisait. J'avais formé les hommes qui continuaient à me dépasser, et j'avais corrigé leur travail. Je suis allée au bureau du directeur et je lui ai dit que je ne l'accepterais plus. Qu'a-t-il répondu? « Vous revenez à peine de vacances. Vous n'avez pas besoin de l'argent. La personne à qui l'on a accordé la promotion a trois jeunes enfants. » « Qu'est-ce que cela peut bien avoir à faire avec mon travail? » ai-je demandé. J'ai démissionné car on ne pouvait avoir raison de cette attitude. La parité salariale a été longue à venir et il faudra beaucoup de temps avant que la société ne change vraiment. Elle a bien fait quelques pas en direction du changement, mais je n'en vois pas assez. Je pense que les femmes doivent tout simplement continuer à se battre pour l'égalité. Je sais qu'il est plus facile de ne pas se battre, mais ne l'acceptez pas! »

« Les femmes sont plus que des mères, tout comme les hommes sont plus que des pères – ils sont historiens, électriciens, ministres, ils sont dans tous les domaines. Nous devrions aussi avoir ce choix. Idéalement, ce devrait être un partenariat, et nous en sommes très loin. Les femmes dans la marine n'ont pas toutes été en milieu de travail après la guerre. Il y en a beaucoup qui sont retournées à la maison. Certaines femmes estimaient qu'elles devraient être mères, que leur seule responsabilité était de donner naissance aux enfants qui formeraient la prochaine génération. C'est bien. Malheureusement, certaines femmes se sentent

parfois menacées car, pour jouer le rôle de mère à la maison, elles ont besoin que quelqu'un aille gagner l'argent. Mon avis personnel est que la garde de jour peut offrir à un enfant une forme d'enrichissement, complètement différent de ce qu'une mère à la maison peut apporter. D'abord, les contacts avec d'autres enfants sont plus nombreux. Je pense que cela offre un avantage, car les enfants apprennent à socialiser à très bas âge. »

« Je sortais avec un garçon depuis que j'étais revenue à la maison. Nous étions seulement de bons amis, et j'étais heureuse de le revoir. Nous rentrions à la maison, assis sur la banquette arrière du taxi. Il a essayé de m'embrasser et j'ai crié « Eh, qu'est-ce que tu fais? » C'était la première fois que quelqu'un essayait de m'embrasser sur la bouche. J'étais dégoûtée. Le chauffeur de taxi a failli nous faire entrer dans le port. Il riait tellement! Il a dû arrêter la voiture pour finir de rire. Je ne trouvais pas cela drôle du tout. Il était si gentil, et je ne sais simplement pas ce qui lui arrivait! »

« Je ne peux imaginer personne de plus humilié que moi lorsque j'ai dû passer mon examen médical. La veille au soir, j'étais sortie avec deux ou trois personnes, dont un garçon qui était en médecine dans la marine. Ce jour-là, nous étions beaucoup à devoir passer notre examen médical. Nous étions assis sur un banc de bois sur le côté de la pièce. Environ quatre ou cinq personnes pouvaient y tenir. Nous entendions toutes sortes de rumeurs de ceux qui étaient passés avant nous. Nous posions des questions pour savoir en quoi consistait l'examen. Tout le monde disait toujours que l'examen médical était la seule chose dont il fallait s'inquiéter.

Ce matin-là, j'ai parlé aux autres filles. Deux ou trois d'entre elles ont dit qu'elles ne s'étaient jamais mises nues devant un homme. « Qui l'a déjà fait? ai-je pensé. » En l'occurrence, elles ont affirmé qu'elles avaient entendu dire que pour passer l'examen médical, on est nu. Le moment est venu, et on nous a appelées une par une. Chaque fois nous nous sommes mises d'accord pour dire en sortant en quoi consistait l'examen et si l'on était nu ou non. À mesure que les filles sortaient,

elles se contentaient de filer à toute allure. Aucune ne s'est même arrêtée ou ne s'est retournée pour nous regarder. Nous criions : « Alors, comment c'est? » Aucune fille avant moi ne s'est retournée pour dire quoi que ce soit.

Finalement, mon tour est venu, et je suis entrée. Le médecin était assis, la tête penchée vers le bureau. Je l'ai entendu marmonner quelque chose. Tout ce que j'ai compris c'est « sur la chaise ». Il veut que je mette mes vêtements sur la chaise, ai-je pensé. J'ai donc mis tous mes vêtements sur la chaise. Lorsqu'il a levé les yeux, il a dit : « Oh, mon dieu non! Vous, sur la chaise! ». Pour empirer les choses, le médecin était le garçon avec qui j'étais la veille au soir! Vous ne pouvez imaginer. C'était l'humiliation suprême. Je ne me suis jamais habillée aussi vite dans ma vie! »

« J'avais un fort sentiment de responsabilité envers mon service. C'est merveilleux d'appartenir à une organisation et de sentir la fierté et l'accomplissement de pouvoir le faire et de vraiment considérer qu'on en fait partie. »

« Je pense que les femmes se sont taillées une place depuis la guerre. Il a fallu du temps, mais elles font un sacré bon travail. Il y a beaucoup plus de femmes célèbres maintenant. Les femmes ont dû se battre fort pour arriver où elles sont. Il semble qu'il soit très difficile aux femmes comme groupe de s'imposer. Certaines femmes l'ont fait individuellement, et elles finiront par le faire ensemble. Dans d'autres pays, il y a beaucoup plus longtemps que les femmes sont premiers ministres et jouent d'autres rôles de premier plan. Dans notre pays, il y a quelques femmes remarquables qui se présentent. Vous devez sortir et vous battre pour votre droit, et alors vous serez acceptées. »

« Vers le milieu de la traversée de l'océan en route vers l'Angleterre, je parlais sur le pont avec un officier quand, tout à coup, des ballons ont commencé à s'élever d'en bas! « D'où viennent tous ces ballons » ai-je demandé, complètement perplexe. J'étais vraiment rouge de confusion lorsque l'officier m'expliqua que c'étaient des condoms. »

« Dans l'aviation, nous avons appris à boire et nous faisions souvent des quarts de nuit. L'une des filles se mariait et la réception avait lieu dans un restaurant local. Nous revenions à pied dans le brouillard et j'avais pris quelques verres. Je faisais partie d'un quart de nuit. Vers 2 h du matin, comme il ne se passait rien, j'ai dit au reste de l'équipe que j'allais m'allonger quelques instants. La première chose que j'ai su, c'est que quelqu'un me donnait un coup de pied en disant : « L'officier vous cherche. » Je suis doucement sortie de sous la table et j'ai dit le plus innocemment que je pouvais « Vous me cherchiez, monsieur? J'étais aux toilettes ». »

« En Grande-Bretagne, les cloches d'église ne sonnaient jamais. Pendant toute la durée de la guerre, elles n'ont pas sonné. Si elles avaient sonné, cela aurait voulu dire qu'on nous envahissait. »

« J'ai rencontré l'ancienne Reine mère, Mary, deux fois. Une fois alors que j'étais en période libre, et une fois alors que je conduisais le gros fourgon pour le ramener au terrain d'aviation. Il pleuvait, et tout le contenu du fourgon est tombé devant la voiture royale alors que nous arrivions à une rue étroite dans la ville de Bath. »

« Pour une fille à peine sortie de l'école, servir cinq ans dans les forces armées, surtout pendant une guerre terrible, représente une longue période, et j'ai gardé un sentiment profond de futilité et de tristesse pour les familles qui ont perdu des fils et des filles. L'une de mes amies est morte dans son camion quand les munitions qui s'y trouvaient ont explosé. Une autre amie a été tuée en même temps qu'environ trente autres jeunes femmes quand un bombardier Lancaster a atterri la nuit sur leur dortoir. J'étais absente cette fin de semaine-là sinon je ne serais pas en train de l'écrire. »

« Je n'avais pas vraiment pensé que la guerre envahissait toutes nos vies et je n'en étais pas indignée jusqu'au moment où j'ai rencontré des prisonniers de guerre italiens. Les aviateurs britanniques et canadiens devaient *marcher* jusqu'à l'endroit où ils apprenaient à devenir instructeurs de pilotes. On m'a envoyé avec cet autobus de 32 places prendre

des prisonniers de guerre italiens au camp des prisonniers de guerre italiens, qui était à l'extérieur de notre camp. Cela m'a rendu vraiment furieuse. Je me suis donc arrêtée en cours de route et j'ai emmené nos gars en autobus. Évidemment, on m'a appelée pour me dire que je ne devais pas faire cela. J'ai répondu que je continuerais à le faire! Il est surprenant qu'on ne m'ait pas mise en tôle! Plus tard, on m'a assigné un prisonnier de guerre italien pour nettoyer l'ambulance. Il se débrouillait un peu en anglais et il m'a dit : « Je ne pense pas que vous m'aimiez beaucoup, n'est-ce pas? » J'ai dit « Vous avez ruiné ma vie! Si ce n'était pour vous et pour les Allemands, je ferais actuellement ce que je voulais faire au lieu d'être ici, à faire cela! » Il était vraiment bouleversé, pauvre garçon. La guerre détruit les rêves. »

« La Légion fait un excellent travail en visitant les écoles et en parlant aux élèves, mais cela semble être limité au 11 novembre. À mon avis, ce n'est pas une couverture suffisante de l'armée. Les militaires devraient être fiers de leur uniforme et avoir de l'allure, ils devraient apprendre ce que le ministère de la Défense nationale enseigne et appliquer cette connaissance du mieux qu'ils peuvent. Aux Canadiens, particulièrement les femmes canadiennes – apprendre à nos enfants à devenir amis avec des gens de pays différents, plus jeunes et plus vieux. Si nous ne pouvons pas nous entendre ensemble, comment notre pays peut-il être le pays pacifique pour lequel tant de personnes sont allées à la guerre? Le Canada était censé être un pays pacifique. »

« Au déjeuner,[1] j'ai parlé avec une femme dans la marine qui avait une solide formation en radar. Elle était mariée à un militaire, et ils avaient un enfant. Elle avait servi outre-mer, avait sa carrière et une famille. J'ai pensé, comment peut-elle venir à bout de tout cela? Son mari l'aidait beaucoup, ce qui faisait la différence. Ils ont convenu qu'en l'absence

1 Au déjeuner des femmes ex-militaires de la Deuxième Guerre mondiale qui a eu lieu le 26 octobre 1999, pour marquer le Mois de l'histoire des femmes, on a présenté des femmes ex-militaires aux femmes qui servent actuellement dans les Forces canadiennes.

de celui-ci, elle serait à la maison, et inversement. J'étais vraiment impressionnée. »

« Lorsque j'ai visité le Musée canadien de la guerre et l'hélicoptère Sea King, j'ai été impressionnée de voir que le commandant de l'avion était une Canadienne française, gentille et enthousiaste. J'étais fière qu'elle pilote ce Sea King à bord d'un navire. Ce genre de compétence révèle quelque chose de très positif à propos des femmes d'aujourd'hui. »

« Nous, les femmes de la marine, avons toujours été traitées avec respect – sauf pour ce qui est d'un officier qui a écrit dans mon certificat de libération que j'étais très fiable, mais d'humeur instable! »

« Je me suis attirée des ennuis une fois. J'ai oublié de remettre la mentonnière en cuir sur ma coiffure après l'avoir nettoyée, et je me suis présentée au travail sans elle. Le sergent responsable du piquet d'incendie nous le disait si nos cheveux pendaient ou s'il y avait quoi que ce soit. J'avais enlevé ma mentonnière pour la nettoyer. L'attache allait autour du devant de la coiffure. On pouvait la mettre sous le menton si jamais il le fallait. Elle servait à retenir la coiffure si l'on courait ou bougeait, si l'on ne voulait pas craindre de la perdre. Le sergent m'a dit que, la prochaine fois, j'allais devoir porter l'attache sur ma coiffure. J'étais embarrassée. »

« Tous les colis que j'ai envoyés outre-mer à mon mari lui sont parvenus, sauf lorsque je lui ai envoyé des patins. Il était alors en Hollande. J'avais écrit « Patins » sur le colis car il fallait déclarer le contenu des colis. Il a reçu tous les autres colis – il avait été en Angleterre, puis en France et même en Allemagne! Je suppose que j'aurais dû écrire autre chose. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les hommes et les

2 Peut-être dans le Service féminin de l'ARC, mais le Service féminin de l'Armée canadienne n'avait pas de telle règle, et il y avait dans les trois éléments des femmes officiers qui étaient mariées – particulièrement les officiers supérieurs.

femmes ne savaient pas ce qui arriverait le lendemain. Certains avaient des attitudes sexuelles très libérées, pour dire le moins. Le fait que seules les femmes célibataires pouvaient entrer dans les forces[2] contribuait à adopter une attitude très insouciante. Les pilotes avaient un taux de survie très bas, et les jeunes couples qui tombaient amoureux ne pouvaient pas prendre le temps de se courtiser. Les gens vivaient au jour le jour. À cause de cette mentalité, il y avait pas mal de grossesses. Évidemment, les femmes célibataires qui tombaient enceintes devaient démissionner. Dans bien des cas, elles n'informaient même pas leur famille, au retour à la maison; les bébés étaient laissés en adoption. C'est ainsi que ça se passait. La femme était exclue pour cause d'indignité. Cela n'arriverait pas aujourd'hui. »

« À l'anniversaire d'un membre de notre groupe, nous allions au Sally Ann, où il y avait un endroit pour se détendre et casser la croûte. Nous fêtions toutes en allumant une cigarette, même si aucune de nous ne fumait. Je suppose que c'était une façon de se laisser aller. Lorsque nous voulions nous amuser en congé, nous faisions de l'auto-stop jusqu'à Chester ou Hubbards[3], et nous passions la nuit dans un hôtel. Nous faisions trempette dans l'océan au clair de lune, et c'était tellement froid! Une année, nous avons, deux femmes de la marine et moi, loué un bateau à Chester et ramé jusqu'à une île. Tous les chalets sur les îles étaient fermés pendant la guerre. La plupart appartenaient à des Américains. Nous sommes simplement allées à un belle résidence de vacances et nous nous sommes installées sur les terrains de tennis en jouant aux propriétaires. »

« Je pense que les membres des trois éléments s'entendent bien. Je n'ai pas vraiment eu beaucoup à traiter avec l'un ou l'autre des autres éléments car nous étions tellement axés sur la marine à Halifax. À

3 Deux communautés de la Nouvelle-Écosse sur la côte sud près d'Halifax; Chester se trouve sur la baie Mahone, et Hubbards est sur la baie St. Margaret.

cette époque, chaque élément avait ses propres uniformes, et nous en étions fiers. Je pense que l'unification a été une erreur car elle a réduit la fierté qu'on mettait dans l'uniforme et les traditions de chaque élément. Aujourd'hui, les Forces canadiennes sont revenues à des uniformes différents, mais avant, avec l'unification, c'était l'uniforme vert. Certaines personnes appelaient les militaires les frelons verts. De nos jours, il y a les gardiens de la paix, et ceux-ci font un merveilleux travail. Nous avons manifestement besoin de navires; pour la patrouille et le repêchage en mer. L'aviation joue un grand rôle dans la patrouille et le sauvetage air-mer. Je pense que nous en avons encore besoin. L'armée de terre peut fournir les gardiens de la paix, car elle a les chars et l'équipement terrestre. Je continue à penser que nous avons besoin des trois éléments. Je crois aussi que nous devrions toujours être prêts en cas de désastre! »

« Nous jouions aux cartes et je tricotais sur le train. Les autres filles me taquinaient souvent à la caserne à propos du tricot. Je tricotais en lisant et elles avaient l'habitude de dire que meilleure était l'histoire, plus vite je tricotais. »

« Je suis allée à Hiroshima après la guerre, et j'en avais la chair de poule. Tout me revenait. Je ne pouvais pas avancer. Je pouvais sentir ce que ces personnes avaient senti, j'avais le même sentiment que lorsque j'étais à Calais, en France. Je ne trouve pas les mots pour décrire ce serrement de la poitrine. Toutes les atrocités reviennent à l'esprit, et vous paralysent presque. Le sentiment hanté, qui donne le frisson... L'adversaire nous a fait beaucoup de choses, mais nous n'étions pas des anges, nous lui en avons fait beaucoup. C'est la réalité de la guerre. Ce qui a été fait à l'époque devait l'être. Parfois, quand on entend parler de certaines de ces atrocités, il faut remonter à l'époque et voir ce qui se passait alors. Vous avez été formé pour accomplir ce travail et l'ennemi arrive, et cet ennemi attaquera vos frères qui sont avec vous et vous êtes plus près des personnes dans votre unité que de vos frères et sœurs et vous les protégerez comme une mère protège son enfant. Ce n'est pas que vous êtes méchant, mais l'ennemi est devant vous et il faut agir. »

« Jeune fille, j'ai vu trop de morts subites pour vraiment comprendre, mais aujourd'hui la guerre semble encore être partout. Les jeunes filles pourraient faire beaucoup en apportant leur contribution et en servant dans les forces armées. Étant donné l'omniprésence de la télévision, les jeunes voient la guerre se dérouler dans leur salle de séjour. Mais je me demande si elle revêt encore un caractère réel pour eux? J'aimerais voir tous les jeunes qui sont en assez bonne santé faire deux ans de service après avoir quitté l'école; la camaraderie, la discipline et le sentiment de valeur personnelle les aideraient dans la vie, pour toujours. »

Message de l'Organisation Consultative des Femmes de la Défense

Groupes Consultatifs du MDN/DES FC

La création de ces groupes a d'abord été approuvée pour les membres du MDN le 10 février 1994, par le sous-ministre, et pour les membres des FC le 9 octobre 1997, par le Conseil sur la diversité de la Défense. Le but était d'établir officiellement un comité consultatif pour les employés (ou un réseau) constitué de bénévoles aux échelons local et national pour chacun des groupes désignés du MDN, soit les femmes, les autochtones, les personnes handicapées et les membres des minorités visibles.

Ces groupes devaient servir de tribune pour l'expression de nouvelles idées et stratégies visant à améliorer le recrutement, la formation et le maintien en poste des employés des groupes désignés et à assurer la liaison entre le ministère et les membres des groupes désignés sur des questions qui peuvent avoir des répercussions sur eux et sur le ministère tout entier. Le travail entrepris par les membres du comité ou du réseau doit être perçu comme faisant partie de leurs responsabilités permanentes qui serviront les meilleurs intérêts du ministère en tant que mécanismes de consultation interne.

Le principal objectif consiste à aider le MDN et les FC dans leur effort en vue de créer une force de travail constituée de membres et d'employés compétents qui reflètent la diversité de la société canadienne.

Organisme consultatif des femmes de la Défense (OCFD)

En tant qu'organisme bénévole, l'OCFD s'engage à reconnaître la contribution de toutes les personnes qui l'aident à atteindre sa vision. La structure organisationnelle exceptionnelle de l'OCFD ressemble à un vaste réseau de blocs qui travaillent de façon autonome

et s'organisent continuellement pour atteindre leur but principal – Une équipe de la Défense qui met tout le monde en valeur.

Par conséquent, les membres de l'OCFD sont classés dans l'une de trois catégories pour faciliter la communication – les associés, les partisans et les observateurs. En outre, l'organisme reconnaît le droit des personnes d'interagir avec l'OCFD dans plus d'un de ces rôles. Il revient aux membres de respecter les obligations, les valeurs et l'approche de l'OCFD pour éliminer toute possibilité de conflit entre les diverses catégories.

Associés

Les associés sont des bénévoles qui participent activement aux activités de l'OCFD. Leur participation se traduit de diverses façons, notamment :

- détenir des postes où ils peuvent être élus; on parle d'associés élus;
- faire partie de groupes d'intérêts ou de sous-comités spéciaux; ou
- assister à des réunions planifiées.

Les personnes sont libres de s'inscrire dans cette catégorie, peu importe leur capacité de participer directement aux activités.

Partisans

Les partisans sont ceux qui partagent notre vision et notre philosophie organisationnelle et qui veulent être tenus régulièrement au courant de nos activités. Bien que les partisans n'agissent pas comme bénévoles, ils peuvent jouer un rôle actif s'ils le désirent et on reconnaît leur capacité d'être reconnus et perçus comme des membres qui partagent les vues du MDN ou des CF.

Observateurs

Les observateurs sont ceux qui ont été informés des développements au sein de l'OCFD, qui sont reconnus comme faisant partie du réseau,

mais qui ne reçoivent pas les renseignements concernant l'organisme sur une base régulière.

Exécutif national de l'OCFD

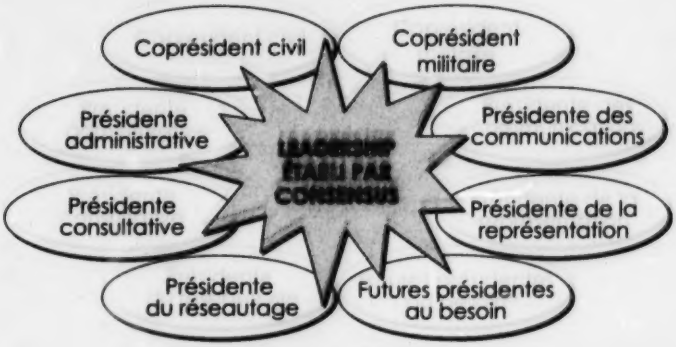
L'OCFD comprend l'exécutif national (EN OCFD) et les éléments de l'OCFD, comprenant chacun des associés, des partisans et des observateurs. L'EN OCFD est l'organisme qui s'occupe des questions à l'échelle nationale et internationale, au nom de l'OCFD. Il comprend des associés élus, des associés et des partisans. Les associés élus sont ces postes ou ces personnes qui :

- administrent collectivement les affaires de l'OCFD;
- contribuent à l'échange d'information vers et à partir des éléments de l'OCFD, du Conseil sur la diversité de la Défense (CDD), du sous-ministre (SM) et du chef d'état-major de la Défense (CEMD); et
- contribuent aux communications externes et internationales.

Les associés élus mettent leur leadership à la disposition de l'administration de l'OCFD et ont l'obligation de promouvoir et d'assurer la prise de décisions sur des questions décrites dans leurs principes directeurs. Les bénévoles de l'OCFD doivent au moins choisir les vice-présidents militaire et civil à l'AGA. En outre, l'exécutif national dispose d'autres associés élus, nommés par les associés, pour répondre à ses besoins en matière de gouvernance, comme les postes de présidence suivants :

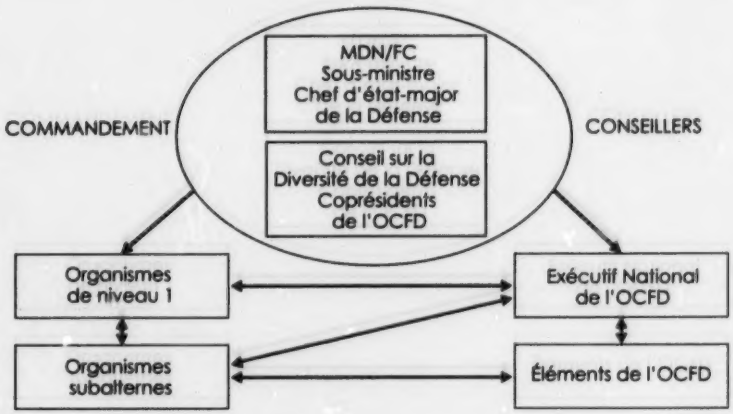
- présidente consultative
- présidente de la représentation
- présidente du réseautage
- présidente des communications
- présidente administrative

Le schéma ci-dessous illustre l'EN OCFD



Structure de l'OCFD

L'OCFD coexiste avec la chaîne de commandement du MDN/des FC. Les coprésidents (militaire et civil) de l'EN OCFD siègent comme représentants de l'OCFD à la DCP et constituent le seul lien officiel avec la chaîne de commandement. Toutes les autres relations consistent en des rôles de conseillers pour répondre aux besoins à mesure qu'ils se présentent. Le schéma ci-dessous illustre cette structure :



L'organisation de l'OCFD en soi est basée sur un concept de réseautage et l'autorité et la responsabilité complètes concernant les questions locales sont déléguées à un élément. Le rôle de l'exécutif national est de promouvoir l'ensemble des questions de réseautage pour s'occuper des thèmes nationaux et internationaux communs aux plus hauts échelons du MDN et des FC.

Le symbole de l'OCFD représente sa vision, sa mission et ses valeurs, dans le but d'illustrer sa vocation. En tant que bénévoles, ses effectifs sont constitués de l'Équipe de la Défense. La feuille d'érable stylisée rappelle notre objectif national en insufflant l'idée du Canada, tandis que les quatre visages de diverses couleurs nous rappellent la diversité organisationnelle sous-jacente requise pour faire du MDN et des FC une équipe gagnante. Les visages mettent aussi l'accent sur la nature consultative de notre vocation tandis que leur proximité illustre la réalisation de la vision et de la mission de l'OCFD.

Valeurs

Les valeurs de l'OCFD ont pris naissance avec les premières étapes en vue de développer l'organisme et sont des aspirations durables qui reflètent sa vision, sa mission et les principes d'éthique et obligations de la culture de la Défense, dont font partie ses membres. Tous sont également importants, aussi bien pour les membres personnellement que pour la réussite de l'ensemble de l'organisme :

- *Accueil.* Tous sont les bienvenus, tous peuvent tirer profit de l'organisme, tous sont concernés par les questions qui touchent les femmes.
- *Représentativité.* Cherchant à comprendre la perspective globale en étant un organisme diversifié et en parvenant à résoudre les divergences.
- *Respect.* Acceptation des idées et des positions des autres et du droit de chacun de participer – participer sans être offensant, accueillir la participation sans être sur la défensive.

- *Ouverture et honnêteté.* Dire ce qu'on veut dire, être convaincu de ce qu'on dit et agir sans dissimulation, dans un esprit de vérité.
- *Fidélité.* Allier le geste à la parole et respecter ses engagements.
- *Intégrité.* L'objectif approprié doit primer sur tous les autres objectifs.
- *Loyauté.* Le soutien des autres et le souci de leur bien-être est aussi important que ses propres intérêts et les actions posées traduisent une résolution positive des questions conflictuelles.

Pour obtenir des précisions sur la façon de devenir membre associé, partisan ou observateur de l'OCFD, veuillez vous adresser au secrétariat du groupe consultatif, au **992-0201** ou **992-0204**.

Glossaire

22e Régiment : Royal 22e Régiment, régiment d'infanterie francophone de la Force régulière des Forces canadiennes; comprend des bataillons à la BFC Valcartier et la Citadelle à Québec, qui est sa maison mère. Formé en 1914 comme 22e Bataillon du Corps expéditionnaire canadien (CEC), le Royal 22e Régiment est la seule unité des Forces canadiennes qui porte un numéro de bataillon du CEC dans son nom officiel.

ACC : Ministère des Anciens combattants.

Accorder la double en vin :
1. Distribuer un petit verre (*q.v.*) en sus de ce que le règlement permet; lors des fêtes ou pour marquer un événement important.
2. Boire, surtout de l'alcool pur.

ACHQ : Quartier général combiné de l'Atlantique, quartier général de la MRC et de l'ARC sur la rue South à Halifax, établi en 1943 par le contre-amiral Leonard M. Murray pour diriger les opérations combinées dans l'Atlantique nord-ouest.

ADC :
1. Aide de camp.
2. Corps de repérage aérien, organisation de volontaires civils qui surveillaient et signalaient les avions étrangers dans l'espace aérien canadien.

AFHQ : Commandement des forces aériennes à Ottawa.

Agent de la prévôté : Policier militaire, du Royal Canadian Provost Corps.

Allerton Park : Domaine dans le North Riding de Yorkshire, qui a appartenu à la famille Mowbray jusqu'en 1942, quand il a été repris par l'Air Ministry. De 1942 à 1945, le manoir, Allerton Hall, a abrité le

quartier général du Groupe n° 6, du Bomber Command, de la *Royal Air Force*, qui était composé d'escadrilles de l'ARC. Les officiers d'état-major qui y travaillaient surnommaient la maison « Castle Dismal ».

Allocation de guerre : Indemnité d'études versée aux anciens combattants en vertu de la *Loi sur la réadaptation des anciens combattants* de 1945, l'une des pierres angulaires du programme d'indemnisation des anciens combattants.

Ancre :
1. Petite ancre.
2. Matelot de 1re classe (homme ou femme), d'après l'insigne de grade représentant une ancre engagée, sur la manche gauche (RN et MRC).

Anson : AVRO Anson, petit avion multiplace bimoteur utilisé pour le transport et l'instruction.

AOC : Commandant de l'aviation.

Après-midi de congé : On le passait traditionnellement à confectionner et à raccommoder des vêtements (RN et MRC).

ARC : Aviation royale du Canada.

ASDIC :
1. Comité de recherche en matière de détection anti-sous-marine, organisation qui a mis au point le sonar.
2. Sonar (RN et MRC).

ASP : Absence sans permission.

Attaque en meute : Groupe coordonné de sous-marins allemands organisés pour attaquer des convois.

Aumônier militaire : (espagnol *padre* [père]). Aumônier (prêtre, ministre du culte ou rabbin) servant dans les forces armées. Dans la

marine, un aumônier était officieusement appelé *Parson* ou *sin bo's'n* jusque dans les années 1950, quand l'influence de la RN a commencé à décliner.

AW1 : Aviatrice de première classe.

AW2 : Aviatrice de deuxième classe.

Baraque Nissen : Du nom de son inventeur, P.N. Nissen, édifice temporaire en forme de demi-ponceau, fait de tôle mince ondulée recourbée en fer à cheval et posée sur une semelle de béton. Les baraques Nissen étaient offertes en diverses grandeurs pour servir de hangars, d'entrepôts, de locaux à bureaux et de locaux d'habitation. Munies de portes, de fenêtres et de tortues, elles pouvaient être confortables mais ne l'étaient généralement pas, surtout dans le climat hivernal anglais, froid et pluvieux; elles étaient pleines de courants d'air et complètement dépourvues d'isolation, et toujours humides – même si le toit ne coulait pas, il se formait de la condensation dans la partie supérieure de la courbe du toit, et des gouttes d'eau tombaient sur les malheureux occupants.

Baraquement en forme de H : Édifice temporaire bon marché et polyvalent, habituellement à ossature de bois et lambrissé à clin, en forme de H avec des classes, des bureaux ou des quartiers dans les ailes longues, et des zones communes, comme des toilettes, dans la section de raccordement (tous les services).

BCATP : Programme d'entraînement aérien du Commonwealth, le plus vaste projet au monde de production de personnel navigant, lancé le 17 décembre 1939, par la signature de l'accord créant le Programme par des représentants du Canada, de la Grande-Bretagne, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Le Canada a accepté d'assumer la majeure partie des coûts du programme, mais à la condition que l'entraînement soit la priorité absolue de guerre du Canada et que le personnel navigant canadien appartienne à l'ARC même en servant avec d'autres forces aériennes alliées. Utilisant les politiques et les normes de la RAF,

l'ARC a mis en œuvre le programme d'entraînement avec l'appui de l'Association canadienne des aéroclubs, des compagnies d'aviation commerciales et du ministère fédéral des Transports. L'entraînement a commencé le 29 avril 1940 et a pris fin le 31 mars 1945. À l'apogée du Programme d'entraînement aérien du Commonwealth, il y avait 231 sites et 291 unités (dont 107 écoles), regroupant 10 906 avions et 104 113 employés. Le gouvernement canadien a payé plus de 1,6 milliard de dollars pour appuyer le Programme, soit 75 % de son coût total. Le Programme a fonctionné pendant cinq ans et a produit 131 553 pilotes, navigateurs, bombardiers, radiotélégraphistes, mitrailleurs de bord et officiers mécaniciens de bord, dont 72 835 étaient des Canadiens – assez pour former 80 escadrilles de l'ARC (40 pour le service outre-mer et 40 pour le service territorial) et pour représenter environ 25 % des effectifs globaux des escadrilles de la RAF. À peu près la moitié du personnel navigant mêlé aux opérations aériennes de la Grande-Bretagne et du Commonwealth étaient des diplômés du Programme d'entraînement aérien du Commonwealth.

BDC : Bâtiment de débarquement de chars.

BEM : Médaille de l'Ordre de l'Empire britannique, pour service méritoire, plus couramment appelée Médaille de l'Empire britannique, décernée aux « personnes qui rendent un service méritoire qui justifie une telle marque de notre appréciation Royale ». Il y avait deux versions de la BEM, la version civile (ruban pourpre) et la version militaire (ruban pourpre avec une rayure rouge au milieu), et la médaille était décernée aux étrangers ainsi qu'aux sujets britanniques.

BFC : Base des Forces canadiennes.

Bombardement : Puissants raids de bombardement sur la Grande-Bretagne, qui ont commencé à la fin de l'été 1940; adapté de *blitzkrieg (q.v.)*.

Bombe volante : *Vergeltungswaffe 1* ou V-1 (*q.v.*).

Bourgmestre : Maire d'une ville hollandaise ou flamande.

Bouteilles : Toilettes à bord d'un navire, d'un bateau ou d'un sous-marin (RN et MRC).

BPAC : Bureau de poste de l'armée canadienne.

Branle-bas du soir : Rituel de fin de journée de la Royal Navy, adopté par d'autres marines du Commonwealth, dont la MRC; consistait à rassembler l'équipage du navire (sauf la garde) par divisions, à compter les têtes pour s'assurer qu'il ne manquait personne, et à abaisser le pavillon. Le dimanche et aux anniversaires importants (p. ex., Fête du Canada, Jour de Trafalgar), le branle-bas du soir s'étendait en cérémonie de la descente des couleurs puisqu'on ajoutait (au moins) un salut au canon, des prières tirées du livre anglican *Book of Common Prayer*, ainsi que l'hymne *St. Clement* (« *The Day Thou Gavest, Dear Lord, Is Over* »).

Buckmaster's Field : Camp de l'armée canadienne sur la périphérie nord de St. John's, Terre-Neuve.

Canot de provisions : Bateau utilisé par les petites entreprises desservant les navires à l'ancre ou amarrés aux bouées de port. Les propriétaires des canots de provisions vendaient en général des fruits, des bonbons et des journaux, et agissaient comme agents des blanchisseries et des nettoyeurs à terre.

CAQ : Consigné aux quartiers.

Chemises brunes : Également *combattants d'unité de choc*. La *Sturmabteilung* [Division d'unité de choc], milice en uniforme brun du parti nazi.

Civil :
1. Pékin.
2. Vêtements civils.

Cmdt : Commandant.

CmdtA : Commandant adjoint.

CMR : Collège militaire royal du Canada, situé à Kingston (Ontario). Pendant la guerre, le CMR agissait comme collège d'état-major.

Code Morse : Du nom de son inventeur, Samuel Morse, système binaire de points et de traits représentant des lettres et des chiffres. Jusqu'à la mise au point de la transmission sans fil de la voix dans les années 1920, le code Morse a été le principal moyen de communication par télégraphe ou par radio.

Colonne blindée : Formation de véhicules blindés de combat en mouvement.

Contenant thermos : Contenant isolé pour transporter des aliments chauds, à l'origine en bois et isolé avec du foin mais maintenant généralement en métal ou en plastique rigide et isolé avec du Styrofoam. On place souvent dans les contenants thermos des céréales et des ragoûts partiellement cuits qui continuent à cuire sous l'effet de la chaleur résiduelle de sorte que, quand on arrive à destination, ils sont à point (tous les services, surtout l'armée de terre).

Contrevenant : Membre des forces armées accusé ou reconnu coupable d'une infraction mineure d'ordre militaire. Un contrevenant subirait un procès sommaire conduit par un officier président (habituellement, mais pas toujours, le commandant) qui, malgré des pouvoirs de punition strictement limités, pourrait le condamner à des amendes, à la privation de congé, à la consignation aux quartiers, au travail et aux exercices supplémentaires, ainsi qu'à de courtes périodes d'incarcération.

Contrôle : Rassembler officiellement et compter les personnes ou les choses; p. ex., *contrôle du fourniment*, inspection des vêtements et de l'équipement distribués pour s'assurer que tous les membres d'une unité

ont tous les objets qu'ils sont supposés avoir; *contrôle des pages*, inspection des documents classifiés pour s'assurer que toutes les pages s'y trouvent.

Corvée : Travail inférieur ou non spécialisé, comme déneiger, aider les cuisiniers du mess et monter la garde (tous les services).

CRIAC : Corps royal de l'intendance de l'armée canadienne, les administrateurs, le personnel d'approvisionnement et les chauffeurs de camions de l'armée canadienne.

Cuisine : Cuisine à bord d'un navire, d'un bateau ou d'un sous-marin.

CWAAF : *Canadian Women's Auxiliary Air Force.*

CWAC : Service féminin de l'armée canadienne, ou membre de ce Service.

DAV : Détachement d'aide volontaire, ou membre du détachement. Les DAV ont été organisés au début de la Première Guerre mondiale pour fournir aux hôpitaux militaires et civils du personnel infirmier spécialisé non diplômé. Au début, les membres du DAV ne devaient travailler qu'en Grande-Bretagne mais, en 1916, on avait tellement besoin d'infirmières ambulantes et d'ambulanciers que les femmes servaient dans les hôpitaux et les unités d'ambulances assez près des lignes de front en France et en Belgique.

DE : Dépôt des effectifs (RAF et ARC).

Démob : Abréviation de *démobiliser*; libérer des forces armées à la fin des hostilités.

DEMS : Navire de commerce équipé pour sa défense; navire marchand transportant des canons de pont, des grenades sous-marines et des canonniers marins.

DFC : Croix du service distingué dans l'aviation, décernée aux officiers britanniques et du Commonwealth pour « la bravoure, le courage ou le dévouement au travail exécuté en volant pendant des opérations actives contre l'ennemi ». La décoration parallèle pour les sous-officiers était la Médaille du service distingué dans l'aviation.

Dissoudre : Démembrer un régiment (armée de terre) ou une escadrille (aviation). Dans l'armée de terre, *dissoudre* a une connotation péjorative car c'est la façon traditionnelle de prendre des mesures à l'égard d'une unité tombée en disgrâce. Les régiments de la milice qui s'étendaient à plusieurs bataillons pendant la Deuxième Guerre mondiale n'étaient pas dissous lorsque la paix arrivait; la plupart étaient ramenés à l'ordre de bataille de la milice, ce qui signifiait que les effectifs étaient réduits à un très petit bataillon ou devenaient même « nuls ».

Draft :
1. (*v. tr.*) Désigner un matelot, un officier marinier ou un officier à un navire ou à un établissement à terre (RN et MRC).
2. (*n.*) Groupe de membres du personnel naval organisé sous le commandement d'un chef d'équipe, d'un officier marinier ou d'un officier expressément pour voyager (RN et MRC).
3. (*v. tr.*) Obliger un civil à servir dans les forces armées (conscrit).
4. (*n.*) Service obligatoire dans les forces armées (conscription).

EFTS : École élémentaire de pilotage dans l'organisation du BCATP (*q.v.*). À cette école, les pilotes potentiels commençaient à piloter dans de petits avions simples comme le DeHavilland Tiger Moth. Lorsqu'ils pouvaient piloter seuls en toute sécurité, les élèves passaient à la SFTS (*q.v.*).

Embarcation des permissionnaires :
1. Embarcation servant à transporter à terre les membres de l'équipage du navire pour qu'ils se divertissent pendant quelques heures, et à les ramener au navire lorsque la période de permission est terminée (RN et MRC).

2. Dans les établissements à terre (particulièrement les écoles), formation de matelots qui quittent la base en procession pour aller se divertir pendant quelques heures après l'inspection par l'officier de service ou un second maître régulateur. Il était prévu qu'un tel groupe se rassemble à l'heure désignée (MRC).

En haut : Dans les airs.

Escouade de précision : Escouade qui effectue une routine d'exercice répétée sans ordres directs.

Estafette : Messager à bicyclette ou à motocyclette qui transmettait la correspondance urgente et les petits colis d'une unité à l'autre.

Étamine : Moyen de signalisation visuelle (pavillons, sémaphore et feux), qui tire son nom du tissu dont sont faits les pavillons signalétiques.

FATAC : Force aérienne tactique.

Feu antiaérien :
1. Dans l'alphabet phonétique utilisé pendant la Première Guerre mondiale.
2. Canons antiaériens, et tir antiaérien.

Feutre rond : Chapeau sans bord porté par le personnel féminin de la marine, version féminine de la casquette de matelot.

Fourbissage :
1. Salive et cirage à bottes de marque Kiwi, qu'on applique avec soin à l'aide d'un chiffon enveloppé autour d'un doigt pour obtenir un fini brillant sur les chaussures et accessoires en cuir.
2. Norme élevée de propreté et d'ordre.

Gaillard :
1. Pont avant exposé.
2. Compartiment avant servant en général à loger l'équipage (MRC, d'après la coutume dans la marine marchande).

Galons : Aussi *képis à plusieurs galons*. Officiers supérieurs, d'après le galon sur leur uniforme, particulièrement la visière du képi (tous les services).

Gash : Résidus (RN et MRC).

GEMRC : Génie électrique et mécanique royal canadien, corps des techniciens et des artisans de l'armée canadienne.

Guerre-éclair : (allemand *blitz* [éclair] + *krieg* [guerre]). Technique d'invasion de la Wehrmacht, supposant des poussées profondes en territoire ennemi par des colonnes blindées à marche rapide contournant les principaux points de résistance pour encercler et éliminer les forces de défense. Les colonnes blindées recevaient l'appui tactique rapproché des escadrilles de bombardiers en piqué Stuka, agissant comme artillerie volante.

HFDF : Radiogoniométrie haute fréquence, application radar (marine, aviation).

Hurricane : Hawker Hurricane, avion de combat monomoteur à habitacle monoplace très utilisé par le Fighter Command, particulièrement pendant la bataille d'Angleterre mais aussi pendant toute la guerre. Solide et stable en vol, il convenait bien pour former les nouveaux pilotes et recevoir de nouvelles armes – il a été le premier chasseur bombardier de la RAF. Le Hurricane pouvait aussi être utilisé dans certaines situations désespérées, comme avec le dispositif de catapultage qu'on trouve sur certains gros navires de charge armés – après un lancement à partir du pont du navire par une catapulte à explosif, le pilote pouvait combattre ou s'en aller peu importe ce qui menaçait le navire, puis laisser le Hurricane s'abîmer dans la mer et attendre que

le navire de charge vienne le secourir. Le Hurricane, qui avait à l'origine une charpente en métal et un revêtement en tissu, a finalement été entièrement recouvert d'aluminium; toutefois, sa fabrication a toujours été relativement bon marché, et il pouvait être réparé au niveau de l'unité même dans des endroits très à l'écart, comme le Sahara occidental et l'Asie du Sud-Est.

Infirmerie : Clinique médicale dans un navire de guerre ou un établissement à terre (RN et MRC).

IODE : Ordre impérial des filles de l'Empire, organisation féminine fondée en 1900 par Margaret Polson Murray de Montréal pour promouvoir les institutions britanniques et anglaises au Canada. Pendant les Première et Deuxième Guerres mondiales, l'organisation est devenue une force importante en matière de services de santé communautaire et de services sociaux, particulièrement avec les immigrants, les enfants, ainsi que les membres des forces armées et leurs familles.

ITS : École préparatoire d'aviation, le premier niveau d'instruction de l'équipage dans l'organisation du BCATP (*q.v.*). À l'ITS, les candidats recevaient l'instruction de base en théorie du vol et ils étaient soumis à des examens complets pour évaluer leur potentiel à occuper les divers métiers du personnel navigant. Les examinateurs s'intéressaient particulièrement aux aptitudes en mathématiques et à certaines facultés sensorielles – acuité visuelle, perception du relief dans la vision oblique vers le bas, et tolérance de l'accélération et de la force centrifuge.

Jimmy :
1. Premier lieutenant (commandant en second) d'un navire de guerre (RN et MRC).
2. Figure d'Hermès sur l'insigne de coiffure du Corps royal canadien des transmissions.
3. Transmetteur de l'armée.

Jour de la Victoire en Europe : 8 mai 1945, jour où l'Allemagne a officiellement capitulé devant les forces alliées.

Jour de la victoire sur le Japon : 10 août 1945, jour qui a suivi la deuxième attaque du Japon à la bombe atomique et où le gouvernement japonais a annoncé qu'il accéderait aux demandes des Alliés concernant la reddition sans condition. La capitulation officielle n'a été signée que le 2 septembre 1945.

Jour J : le 6 juin 1944, jour choisi pour l'opération *OVERLORD*, opération combinée des nations alliées pour envahir la Normandie à partir des ports dans le sud de la Grande-Bretagne.

Kye : Cacao épais fait de chocolat sucré en tablettes fondu dans l'eau bouillante. Si on le laisse reposer pendant quelques minutes dans une tasse, il se formera sur le dessus une couche flottante de beurre de cacao (RN et MRC).

Lampe Aldis : Nommée d'après son inventeur, A.C.W. Aldis; grosse lampe électrique utilisée pour la signalisation en code Morse, particulièrement entre les navires, ou entre les navires et les établissements à terre.

Lancaster : AVRO Lancaster, bombardier quadrimoteur à long rayon d'action très utilisé par les forces aériennes britanniques et du Commonwealth. Le Lancaster, qui était prisé pour sa maniabilité et ses caractéristiques de vol, avait normalement un équipage de sept personnes : le pilote, le navigateur, le radiotélégraphiste, le bombardier, le mitrailleur dorsal, le mitrailleur arrière et l'officier mécanicien de bord. Le Lancaster était aussi réputé pour son adaptabilité à un large éventail de charges transportées – différents types et mélanges de bombes, de torpilles et d'équipement spécial de télécommunication et radar, ainsi que des marchandises et des passagers.

Landau : Voiture à quatre roues, à capote, ayant deux banquettes se faisant vis-à-vis et normalement tirée par deux chevaux; ne sert maintenant en général que dans les processions cérémoniales.

LAW : Aviatrice-chef.

LdSH(RC) : Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians), régiment blindé formé comme cavalerie en 1900 pour servir pendant la guerre des Boers, a fait partie de la Milice active permanente pendant les années 1930, et était basé à la caserne de Sarcee à Calgary de la période précédant 1939 jusqu'en 1998. Maintenant basé à Edmonton (Alberta), le régiment Strathcona's fait partie de la Force régulière des Forces canadiennes.

Ligne Maginot : Système de défense construit par le gouvernement français pendant les années 1930 pour empêcher l'invasion par l'Allemagne; d'après André Maginot, ministre de la Guerre, président de la Commission d'armée de la Chambre des Députés, et vétéran de l'invasion allemande de la France en 1914. La section principale de la Ligne Maginot se trouvait au nord-est de la France, s'étendant de La Ferté (à 30 kilomètres à l'est de Sedan) jusqu'au Rhin; d'autres fortifications ont été construites le long du Rhin et sur la frontière italienne. La section La Ferté-Rhin comprenait 22 immenses forteresses souterraines, 36 petites forteresses et de nombreux blockhaus et bunkers; toutefois, l'invasion allemande au printemps de 1940 s'est faite principalement en passant par la Belgique pour pénétrer au cœur de la France sans nullement engager les fortifications de la ligne Maginot. Lorsque l'armée allemande a battu en retraite devant les forces alliées en 1945, les forteresses de la ligne Maginot l'ont aidée à forcer les alliés à franchir le Rhin au nord de l'Allemagne.

Ligne Siegfried : Nom donné par les soldats alliés au *Westwall*, fortifications de la frontière allemande qui partaient de la région de Sarre vis-à-vis la ligne Maginot (q.v.) et qui ont finalement été étendues jusqu'aux frontières de la Suisse et de la Hollande. Le *Westwall* avait une profondeur d'environ 5 kilomètres et était constitué de plus de 3 000 réduits en béton qui se supportaient mutuellement, d'abris de troupes et de postes de commandement. Là où il n'y avait aucun obstacle naturel antichars, la route était barrée par une ceinture de saillies en béton en forme de pyramides (dents de dragon). Ces ouvrages de défense avaient pour but de retarder l'invasion d'une force jusqu'à

ce que les réserves mobiles puissent contre-attaquer. Le nom *ligne Siegfried* a probablement dérivé de *Siegfriedstellung* [forteresse Siegfried], ligne défensive de la Première Guerre mondiale; il a été popularisé en 1944 par la chanson du music-hall britannique *We're Going to Hang Out the Washing on the Siegfried Line*.

Lord Haw-Haw : William Joyce (1906-1946), traître célèbre né aux États-Unis de parents irlandais et qui a habité en Angleterre de 1922 à 1939. Détenteur d'une carte de fasciste depuis 1933, Joyce s'est enfui en Allemagne en 1939, en utilisant un passeport britannique obtenu frauduleusement. En Allemagne, il est devenu une vedette de propagande sur Radio Hambourg, faisant des émissions quotidiennes remplies de mensonges, d'injures et de menaces contre la Grande-Bretagne, en empruntant la voix d'un homme de la classe supérieure. En 1945, Joyce a été capturé par les Anglais, jugé pour trahison à Old Bailey et pendu. La preuve décisive de la poursuite a été le passeport indiquant que Joyce était sujet britannique, ce qui l'a emporté sur l'argument de la défense voulant que, en tant qu'Américain, il n'était pas tenu d'être loyal à la Grande-Bretagne.

LSI : Bâtiment de débarquement d'infanterie.

Lt avn : Lieutenant d'aviation; grade du Service féminin de l'ARC équivalant à un capitaine d'aviation, à un capitaine dans l'armée de terre ou à un lieutenant de marine.

Mae West :
1. Vedette populaire américaine de la scène et du cinéma, célèbre pour ses formes généreuses et son dialogue grivois.
2. Gros gilet de sauvetage rempli de kapok, ainsi appelé à cause des cellules principales de flottaison sur la poitrine, qui étaient accentuées par un ceinturon (marine et aviation).

Maître d'équipage : Officier marinier supérieur de l'équipage d'un navire, responsable du matelotage et de l'efficacité générale de l'équipage.

Mat 3 : Abréviation officielle de matelot de 3e classe, le plus bas grade de la RN et de la MRC.

Matelot : Terme préféré du personnel non officier de la marine de guerre pour les désigner.

Matilda : Char très blindé et lent conçu pour l'appui d'infanterie; utilisé par l'Armée britannique au début de la Deuxième Guerre mondiale. À cause du blindage, le Matilda était difficile à mettre hors de combat jusqu'à ce que les Allemands commencent à utiliser leur canon anti-aérien de 88 mm comme arme antichar. On a continué à utiliser le char Matilda dans d'autres théâtres d'opérations (p. ex., avec l'armée australienne dans le sud-ouest du Pacifique) jusqu'en 1945.

MDN : Ministère de la Défense nationale.

MEP : Moniteur d'entraînement physique (armée de terre et ARC)

Mess :
1. Plus petite subdivision de l'équipage d'un navire de guerre pour manger et dormir. Chaque classe – mousses, chauffeurs, matelots, officiers mariniers, premiers maîtres de 1re classe et officiers – avait son mess distinct ou ses mess distincts, et une coutume et des règlements stricts déterminaient ceux qui pouvaient manger ensemble au mess. La taille d'un mess était habituellement fonction du nombre de personnes qui pouvaient s'asseoir à la table, et chaque mess était désigné par un numéro ou par un nom (p. ex., le carré [mess des officiers], le poste des aspirants [mess des aspirants de marine]) (RN et MRC).
2. Établissement offrant au moins certains des services et des installations qu'on trouve habituellement dans une grande maison privée – c.-à-d. salle à manger, petit salon, salon, bibliothèque, salle de jeux et chambres – pour les officiers ou les sous-officiers supérieurs d'une unité particulière (armée de terre et aviation).

Messerschmidt : Compagnie d'aviation allemande fondée par le concepteur en aéronautique et chef de production Wilhelm (Willy) Messerschmitt (1898-1978). Surtout célèbre pour le Me 109, chasseur monomoteur qui a établi un record mondial de vitesse en 1939, Messerschmidt a été le principal fournisseur de la Luftwaffe en avions de combat pendant toute la Deuxième Guerre mondiale. Le Me 262, premier avion à réaction utilisé au combat (1944), a été le dernier modèle original de Messerschmidt à être produit et mis en service opérationnel.

Mettre le petit verre en bouteille : Mettre de côté un petit verre *(q.v.)* de manière à en accumuler assez pour s'enivrer sérieusement; une pratique interdite.

Mitrailleuse légère Bren : Fusil automatique de conception tchèque utilisé par les troupes britanniques et du Commonwealth des années 1930 jusqu'à la fin des années 1950. Le nom est un enchaînement de *Br*no, la ville en Tchécoslovaquie où le fusil a été fabriqué pour la première fois, et *En*field en Angleterre, où il était fabriqué plus tard.

MM : Médecin militaire, tout particulièrement un médecin ou un chirurgien habilité (tous les services).

MRC : Marine royale du Canada.

MSU : Unité mobile de transmissions (armée de terre).

Navire fairmile : Vedette armée mue par de gros moteurs puissants à essence; sert à patrouiller les eaux côtières et à escorter les convois côtiers (RN et MRC).

NCSM : Navire canadien de Sa Majesté.

NS : Nursing Sister.

OBE : Officier de l'Ordre de l'Empire britannique; décoration pour service méritoire généralement décernée aux officiers supérieurs et, par conséquent, pour représenter, disait-on, les efforts des subalternes.

O ele : Officier d'escadrille; grade du Service féminin de l'ARC équivalant au commandant d'aviation, au major (armée de terre) ou au lieutenant-commander (marine).

Officier marinier : Sous-officier (*q.v.*) dans la RN ou l'une des marines du Commonwealth.

Officier MAR SS : Officier des opérations maritimes de surface et sous-marines, désignation moderne dans les Forces canadiennes d'un officier du Corps des officiers de marine.

OR : 1. Salle des rapports, principal bureau d'administration d'un établissement de l'armée de terre ou de l'aviation. **2.** L'un des « gradés et soldats », militaire du rang des forces armées.

OSP : Officier de sélection du personnel, officier chargé de recruter les membres des forces armées et de les affecter aux emplois appropriés.

OSS : Office of Strategic Services (service américain du renseignement militaire), formé le 13 juillet 1942, sous le colonel (plus tard le major-général) William J. Donovan, avocat, politicien et ami personnel du président Roosevelt et qui était aussi un héros très décoré de la Première Guerre mondiale. En 1941, Donovan a passé l'année à Londres pour y étudier l'organisation et les méthodes du service secret britannique (qui s'appelait alors le Special Operations Executive), qui lui a servi de modèle pour l'OSS. Les fonctions de l'OSS étaient de recueillir et d'analyser les renseignements étrangers, et d'assurer la conduite des « opérations spéciales » sous le contrôle de l'instance collégiale des chefs d'état-major.

OStJ : Officier de l'Ordre très vénérable de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem. L'Ordre de Saint-Jean, comme on l'appelle communément

aujourd'hui, a été fondé à Jérusalem au XII[e] siècle pour soigner les pèlerins malades et blessés. L'Ordre, qui est encore une entité souveraine, se développe maintenant comme une importante organisation honoraire internationale et de bienfaisance réputée pour la formation en premiers soins et le secours médical d'urgence bénévole.

OT : Officier du transport régimentaire, officier responsable de tous les véhicules portés à l'inventaire de l'unité, ainsi que de tous les mouvements routiers.

OTC : Cours de formation des officiers, instruction de base pour les officiers éventuels (tous les services).

Patrouille à terre : Force de sécurité navale, généralement des membres de l'équipage d'un navire désignés pour aider le capitaine d'armes à maintenir la discipline parmi leurs camarades.

Petit verre : Distribution quotidienne gratuite de 2½ onces (un demi-gill) de rhum brun dans les marines britannique et du Commonwealth à chaque membre d'équipage de plus de vingt ans qui n'exerçait pas la « tempérance » et n'acceptait pas d'argent à la place de la boisson. Dans le cas des matelots de 3[e] classe, de 2[e] classe et de 1[ère] classe, on ajoutait deux parties d'eau à l'alcool pur avant la distribution. Au Canada, on a mis fin à cette coutume en 1972.

PG : Prisonnier de guerre.

PM 1 : Premier maître de 1[ère] classe (RN et MRC).

PO :
1. Officier marinier (RN et MRC).
2. Sous-lieutenant d'aviation (RAF et ARC).

Pont Bailey : Nommé d'après son inventeur, l'ingénieur anglais sir Donald Coleman Bailey (1901-1985), pont mobile conçu pour

l'assemblage rapide à partir de pièces préfabriquées. Très utilisé par les sapeurs de la Grande-Bretagne et du Commonwealth depuis la Deuxième Guerre mondiale.

PX : Post Exchange, magasin sur une base militaire ou navale américaine qui vend des produits d'épicerie américains et des articles de ménage à très bas prix.

QG CAE : Quartier général du Commandement aérien de l'Est, quartier général du service territorial de l'ARC à Halifax.

QGDN : Quartier général de la Défense nationale.

QM : Quartier-maître.

QOR(C) : The Queen's Own Rifles of Canada, régiment d'infanterie de Toronto.

Quarante-huit heures : Permission de s'absenter pendant deux jours (tous les services).

Radio : Sans-filiste (opérateur radio).

RCAMC : Corps de santé royal canadien.

REME : Se prononce *reemy*; Service technique de l'électricité et de la mécanique, corps des techniciens et des artisans de l'armée britannique.

Rig :
1. (*n*) Forme et organisation des voiles d'un navire (RN, MRC).
2. (*v. tr.*) Garnir un navire de voiles et le préparer à prendre la mer (RN, MRC).
3. Tenue, spécialement la tenue exigée pour un moment ou un événement particulier; p. ex., ***tenue du jour*** (RN, MRC).
4. Gros véhicule, généralement un camion (tous les services).

RN : Marine britannique, appelée la Royal Navy (ou, malicieusement, la Real Navy).

Rotogravure : Procédé bon marché d'impression d'images en couleurs, très utilisé en imprimerie.

RPO : Second maître régulateur, officier marinier du personnel du capitaine d'armes, qui avait la responsabilité particulière de l'administration disciplinaire. Pour faire partie du personnel du capitaine d'armes, il fallait être à un grade de chef ou au-dessus (c.-à-d. matelot de 1re classe, homme ou femme).

S/off : Sous-officier; membre de l'armée de terre ou de l'aviation dont le grade se situe entre celui de caporal et de sergent d'état-major ou de sergent de section.

Sally Ann : Surnom traditionnel britannique pour décrire l'Armée du salut, une société protestante de bienfaisance célèbre pour son travail auprès des personnes déplacées et dans le besoin. En temps de guerre, l'Armée du salut offrait des services sociaux généraux aux membres des forces armées et à leurs familles.

SEM : Salle d'examen médical; clinique externe dans une base des Forces canadiennes.

Service de guerre aérien : Équivalent québécois du Service du guet aérien, groupe civil organisé pour surveiller et signaler les avions étrangers dans l'espace aérien canadien.

SFTS : École de pilotage militaire dans l'organisation du BCATP (*q.v.*). À la SFTS, les élèves pilotes apprenaient les manœuvres élémentaires de combat à l'aide d'armes aériennes, la navigation type cheminement et le vol de nuit, en utilisant des avions-écoles complexes et assez puissants; p. ex., le monomoteur nord-américain Harvard ou Fleet Finch (pour les pilotes potentiels de chasse) et le bimoteur Airspeed Oxford, Cessna Crane ou AVRO Anson (pour les pilotes potentiels de

bombardiers). Une fois leur cours terminé avec succès, les stagiaires recevaient l'insigne de pilote et allaient à une unité d'entraînement opérationnel.

Soldat de la Territoriale : Conscrit qui a refusé de servir; c.-à-d. de s'engager comme volontaire pour le service outre-mer.

Spitfire : Supermarine Spitfire, chasseur monomoteur britannique à habitacle monoplace dont le grand public a entendu parler pour la première fois pendant la bataille d'Angleterre mais qui a été utilisé par les forces aériennes britanniques et du Commonwealth pendant toute la guerre. Prisé pour sa rapidité, sa puissance et sa maniabilité, le Spitfire n'avait qu'un seul gros défaut : il ressemblait beaucoup au chasseur allemand équivalent, le Me 109.

Stalag : (allemand *Stamm* [base] + *Lager* [camp]); camp permanent de prisonniers de guerre.

SV : Moyen de signalisation visuelle; étamine (*q.v.*)

TABT : Injection composite contre le tétanos, la paratyphoïde A, la paratyphoïde B et la typhoïde.

Tannoy : Fabricant britannique de haut-parleurs et de systèmes de sonorisation; généralement utilisé comme nom générique (tous les services).

Tiffy :
1. Abréviation dans la RN de « artificer, » spécialité dans l'un des quelques métiers spécialisés; p. ex., un adjoint médical ou « sick berth artificer » était un *infirmier*, et le premier maître de 1re classe de la salle des machines était *Chief Tiffy*.
2. Hawker Typhoon, chasseur-bombardier à basse altitude, monomoteur et à habitacle monoplace armé de roquettes ainsi que de mitrailleuses et de bombes, servant à l'appui tactique contre les objectifs terrestres, surtout dans le nord-ouest de l'Europe en 1944-1945.

Tireur de pousse-pousse : (japonais *jinricksha* [*jin* personne + *rick* puissance + *sha* véhicule] + suffixe hindi *wala* [personne responsable]) Homme qui tire une voiture légère à deux roues, à capote.

TM : Transport motorisé (tous les services).

Tortue : Poêle ventru, ou tout poêle cylindrique à charbon ou à bois.

Triage : En médecine, système auquel on a recours pour assigner la priorité aux malades à l'urgence, mis au point par les médecins de première ligne dans l'armée française au XIX[e] siècle et d'usage courant aujourd'hui. Les victimes militaires sont divisées en trois groupes : ceux qui peuvent retourner à leur unité après avoir reçu des soins minimaux; ceux qui finiront par se rétablir, après beaucoup de soins; et ceux qui mourront (le groupe des moribonds). Les patients du groupe 1 sont soignés et retournés à leur unité immédiatement; les patients du groupe II sont stabilisés et évacués dès que possible; et les patients du groupe III reçoivent des soins palliatifs (morphine et derniers sacrements) et sont évacués après les patients du groupe II. Le triage permet à l'ambulance de campagne d'utiliser ses ressources de la façon la plus rentable dans l'exécution de sa tâche principale, qui est de retourner les soldats au combat.

TSF : Télégraphie sans fil; radio.

TTS : École de formation technique, établissement d'enseignement au personnel de piste (ARC).

Typex : Machine de codage-décodage de la RN, utilisée dans l'ensemble des marines du Commonwealth avec le code 3.

U-boot : (allemand *Unterseeboot* [bateau sous la mer]); sous-marin.

V-1 : *Vergeltungswaffe* [arme de représailles] 1, officiellement désignée FZG76 (*Fernzielgerät* [appareil pour les objectifs lointains] 76; connue en Grande-Bretagne sous le nom de *bombe volante*. Bombe volante

de 25 pieds avec une voilure de 16 pieds et un pulsoréacteur, capable de transporter un cône de charge d'une (1) tonne sur 152 milles (plus tard 250 milles) à environ 400 milles à l'heure. Utilisée pour la première fois le 24 décembre 1943, la V-1 était habituellement lancée à partir de rampes en béton situées dans la région côtière de la France, mais elle pouvait aussi l'être à partir d'un bombardier modifié Heinkel 111. On en a lancé environ 13 000 mais, en raison d'un système de guidage défectueux, environ 20 % seulement des bombes ont atteint leurs cibles.

V-2 : *Vergeltungswaffe* [arme de représailles] 2, officiellement désignée A-4. Bombe roquette à propergol liquide de 46 pieds, pesant 13 tonnes qui transportait un cône de charge d'une (1) tonne. Lancée pour la première fois avec succès le 3 octobre 1942, à Peenemünde, la V-2 atteignait mach 1 en moins de 30 secondes, et sa durée de combustion totale était de 65 à 70 secondes; lorsqu'elle était dirigée vers des objectifs lointains, elle pouvait atteindre une hauteur de 50 à 60 milles. L'offensive au moyen de la V-2 a commencé en septembre 1944 et s'est terminée le 27 mars 1945; de nombreuses roquettes n'ont pas atteint leurs objectifs mais celles qui les ont atteints ont causé des dommages importants et fait de nombreuses victimes. Les principales cibles ont été Londres (environ 2 500 victimes) et Anvers (plus de 30 000 victimes).

V.C. : Croix de Victoria, la principale décoration de la Grande-Bretagne et du Commonwealth pour marquer la bravoure exceptionnelle en présence de l'ennemi; elle a été instituée en 1856 et, en 1972, elle avait été décernée à 93 soldats, marins et aviateurs canadiens de tous grades. En 1972, le Canada a adopté son propre système de décorations et a cessé de décerner la V.C. En décembre 2000, Ernest Alva (Smokey) Smith de The Seaforth Highlanders of Canada était le seul récipiendaire canadien de la V.C. encore vivant.

Vie civile : Hors des forces armées.

WAAF : Force aérienne auxiliaire féminine.

WAG : Radiotélégraphiste-mitrailleur, s'abrège aussi WOP/AG; membre du personnel navigant chargé de faire fonctionner la radio et du tir dans un petit bombardier comme le Vickers Wellington.

WD : Se prononce *wid*, membre du Service féminin de l'Aviation royale du Canada

WETP : Se prononce *wet-pee*; Programme de formation d'urgence en temps de guerre, visant à améliorer l'éducation des recrues potentielles, surtout en mathématiques et en sciences, pour qu'elles soient plus utiles aux forces armées.

WOG : Radiotélégraphiste à terre.

WRCNS : Se prononce *wrens*; Service féminin de la Marine royale du Canada.

WRNS : Se prononce *wrens*; Womens' Royal Naval Service.

WVS : Women's Voluntary Service, organisation britannique créée en 1938 pour appuyer le service de protection contre les attaques aériennes et soigner les victimes de bombardement. Le WVS, qui comportait des divisions de l'approvisionnement, du transport motorisé, des commis et des premiers soins, fournissait des femmes pour accomplir un éventail de tâches essentielles, comme aider les équipes de sauvetage pour la défense civile, conduire des ambulances, tenir des registres des propriétés bombardées et des allées et venues des résidents déplacés, et offrir des repas chauds au gardien de service aux postes de défense antiaérienne passive et aux casernes de pompiers. Après la guerre, le WVS s'est chargé de nouvelles tâches, en s'occupant particulièrement du soutien communautaire des personnes âgées; par exemple, l'organisation a inventé le concept des repas à domicile et continue à ce jour d'offrir le service dans l'ensemble de la Grande-Bretagne.